L'Africa romana

Atti del X convegno di studio
Oristano, 11-13 dicembre 1992

a cura di Attilio Mastino e Paola Ruggeri

* * *



Editrice Archivio Fotografico Sardo - Sassari

L'Africa romana. 10 ***



Pubblicazione del Dipartimento di Storia
dell'Università degli Studi di Sassari

25.

Atti del X convegno di studio su «L'Africa romana»

Oristano, 11-13 dicembre 1992

a cura di Attilio Mastino e Paola Ruggeri

L'Africa romana

Atti del X convegno di studio
Oristano, 11-13 dicembre 1992

a cura di Attilio Mastino e Paola Ruggeri

* * *

Editrice Archivio Fotografico Sardo - Sassari

Questo volume è stato stampato
per iniziativa del

Credito Industriale Sardo

e con il contributo della

Regione Autonoma della Sardegna
Assessorato alla Pubblica Istruzione, Beni Culturali
Informazione, Spettacolo e Sport

© Copyright 1994 Editrice Archivio Fotografico Sardo
Via Torres, 30 - 07100 Sassari - Tel. 079/273133

Ginette Di Vita Evrard

L'ère de Maurétanie: une nouvelle attestation

Le hasard fait parfois bien les choses: c'est alors que je récrivais mon article sur "*L'ère de la province dans les Maurétanies*"[1] qu'a été portée à ma connaissance une inscription algérienne, appartenant à une collection privée française, qui renferme une double datation - par les consuls éponymes et par l'ère de la province - intéressante déjà par son ancienneté, et qui n'est pas sans autres enseignements. Grâces soient donc rendues à la curiosité intelligente de son propriétaire et à sa générosité, puisqu'il a bien voulu qu'elle fût étudiée et publiée[2].

Il s'agit d'une épitaphe sur une simple plaque de marbre de petites dimensions[3], brisée en trois morceaux jointifs, non polie sur la face postérieure et dépourvue d'encadrement ou de décoration (Fig. 1). Son faciès typiquement cherchellien ne surprendra pas, puisqu'elle provient effectivement de *Caesarea* de Maurétanie. Conservée intégralement à l'exception d'une étroite bande manquant à gauche, quelques lettres et la marge, elle se range à une bonne place pour la qualité de la mise en page et de la gravure dans une collection de près de 300 plaques de ce genre, souvent fragmentaires, qui étaient fixées dans des *columbaria* ou sur des tombes isolées de typologie variée, en particulier ces cupules de blocage si caractéristiques des nécropoles du site[4].

[1] Voir «*L'Africa Romana*» IX, Sassari 1992, p. 843-864.

[2] Je remercie vivement son propriétaire de m'avoir fourni, outre les mesures, des photographies et une manière d'estampage. J'ai également plaisir à évoquer ici les conversations fructueuses que j'ai eues, au sujet de cette inscription, avec F. Bérard, R. Rebuffat, P. Salama.

[3] Mesures en cm: hauteur maximum conservée, 26,5; largeur max. cons., 27; épaisseur moyenne 2,5. Lettres: l. 1 à 3, 3 / 2,5 (l. 2, T 4,2; l. 3, X 3,5); l. 4 à 8, 2 / 1,8.

[4] Sur les nécropoles du site et leur matériel, on consultera, de Ph. Leveau, outre les pages de synthèse du volume *Caesarea de Maurétanie. Une ville et ses campagnes*, Rome 1984, p. 81-88, les nombreux articles du «BAA» (5, 1971-1974, p. 73-152, 173-193; 6, 1975-1976, p. 83-165; 7, 1977-1979, p. 111-191), de «Ant. Afr.» (11, 1977, p. 209-156; 12, 1978, p. 89-108; 19, 1983, p. 85-173) et de «Karthago» (18, 1978, p. 127-131).

Le texte conservé se lit aisément:

D(is) M(anibus) s(acrum). / [- - -] Firmo, Tub(usuctu ?), ex uet(eran-) leg(ionis) II / [Ad]iut(ricis), uix(it) ann(is) LXXX, def(uncto) / [- - -] Mart(iis uel *-ias) Caes(area), Sossio Prisco /*[5] *[et A]pollinare co(n)s(ulibus), pr(ouincia) CXXX; / [et Fi]rme fil(iae) uirg(ini), u(ixit) a(nnis) X, def(unctae) / [- - -] isd(em) co(n)s(ulibus), ead(em) pr(ouincia), Per/[- - - a- - -]sca coni(ugi) b(ene) m(erenti).*

L'écriture, à côté d'influences cursives[5], montre paradoxalement à la fois une tendance marquée à la fioriture[6] et une certaine désinvolture dans le rendu irrégulier des lettres dont on peut parfois se demander si elles ont bien été identifiées par le graveur[7]. L'interponction est marquée de manière assez régulière, à la première ligne par des *hederae* décoratives, minces et pointues, à long pédoncule, et ailleurs par un signe en forme de virgule. En l'absence de données archéologiques sur la tombe et sur son contexte, il ne sera pas nécessaire de torturer la paléographie pour en extraire une datation: la date précise à laquelle est décédé le titulaire principal de la tombe nous est donnée d'abondance pour l'année, selon deux systèmes de notation chronologiques, et au mois près en l'état de conservation.

Après la consécration aux dieux mânes, il ne reste de la dénomination - au datif - du défunt que son cognomen, *Firmus*, volontiers, mais non exclusivement, africain. La faible entité de la lacune à gauche, que l'on mesure à la ligne 3, fait supposer un prénom à initiale mince, *T(itus)* ou *L(ucius)*, et un gentilice abrégé en deux lettres également peu volumineuses, *Fl(auius)* par exemple, ou bien le seul gentilice qui pourrait alors comporter deux ou trois lettres: *Cl(audius), Iul(ius).*

Le mot abrégé qui suit la dénomination pose un problème. La lecture correcte, malgré les apparences qui orienteraient à première vue vers *TOB*[8], en est assurément *TVB*. La partie centrale de la troisième

[5] Dans les M, A non barrés, en particulier.

[6] On observera les T, F, de la l. 1, les X des nombres, le premier C de la l. 4.

[7] Les trois lettres qui suivent l'âge, arrondi aux années, de la petite fille ne sont pas claires: je lis *def(unctae)* en vertu d'un parallélisme probable avec la formule concernant le père, mais ne reconnais ni le E (sans barre médiane?) ni surtout le F, qui a l'apparence d'un T. Même irrégularité des formes et de la profondeur du sillon (d'où la possibilité d'une image photographiquement incomplète du caractère) pour le R et les L de *Apollinare*, le P de *pr(ouincia)*, l. 5, sans boucle, le B de *bene merenti*, dont il faut deviner la boucle inférieure.

[8] Les *apices* supérieurs du V se réunissant. Le O en général (mais pas toujours) est arrondi

lettre est effacée, mais une fois isolée la "virgule" d'interponction qui suit, on ne peut lire qu'un B, les départs respectivement supérieur et inférieur des boucles supérieure (étroite) et inférieure (beaucoup plus rondelette) se reconnaissant bien. Pour interpréter ces trois lettres, il convient de lire la suite, et de partir par conséquent de la qualité de vétéran légionnaire du défunt.

On notera tout d'abord la caractère insolite de l'expression pléonastique *ex uet(eran-)*: un vétéran est un ancien soldat, libéré en bonne et due forme du service, qui garde jusqu'à la mort cette qualité de vétéran. Si le mot abrégé qui précède, *tub.*, exprime la spécialité du soldat, souvent mentionnée pour un vétéran, ici *tub(icen)*[9], ou bien un métier civil exercé après l'*honesta missio* (mais lequel?), autre possibilité envisageable, d'une manière orthodoxe, dans le langage très codifié de ce genre de présentation du défunt, ces indications devraient se conformer au modèle *uet(eranus) ex tub(icine)* dans le premier cas et *uet(eranus), negotiator* (*exempli causa*) dans le second[10], la qualité de vétéran étant toujours antéposée. Il s'ensuit que, à moins de supposer une interversion fautive *tub. ex uet.* pour *uet. ex tub.*, l'une des deux possibilités qui auraient l'avantage de rendre compte[11] de l'anormal *ex uet(eran-)*, on doit séparer pour le sens *TVB.* de la suite. Deux suggestions peuvent alors être faites pour expliquer le *ex* à cette place: ou bien l'on développe *ex uet(erano)* en rapportant l'antériorité exprimée par *ex* à la date de la mort, une sorte d'équivalent de *quondam*; ou bien *ex* a un sens partitif, "qui faisait partie des vétérans", et il faut alors compléter *ex uet(eranis)*.

Quant à *TVB.*, s'agissant d'un légionnaire, il est normal que soit indiqué son lieu de naissance, son *origo*. Firmus est mort sur le continent africain, où il ne servait pas au moment de son congé: il serait naturel qu'il se soit retiré sur la terre de ses pères. Plusieurs villes de

en bas et pointu en haut; surtout, s'il s'agissait d'un O, les deux «oreilles» à droite et à gauche du sommet, qui correspondent aux pointes extérieures des *apices* ne s'expliqueraient pas.

[9] Le joueur de trompette, le plus haut en grade des "musiciens" militaires, avant le *corncen* et le *bucinator*: voir CHR. BRUUN, *Caligatus, tubicen, optio carceris and the Centurion's Positions. Some Remarks on an Inscription in ZPE 71 (1988)*, «Arctos», 22, 1988, p. 2340, en part. p. 29-33.

[10] Il n'y a pas lieu d'illustrer la première catégorie, si fréquente dans les épitaphes militaires; pour la deuxième, voir, par exemple, *ILS* 2472 (*Mogontiacum*), *CIL*, XIII, 1906 (*Lugdunum*).

[11] L'autre étant de décaler l'interversion fautive: *ex uet. leg. II Adiut.* pour *uet. ex leg. II Adiut.*, l'expression *ueteranus ex legione*, quoique moins fréquente que *ueteranus legionis*, étant bien attestée.

Proconsulaire à statut romain ou comportant un solide noyau de citoyens romains, dont le nom commence par *T(h)ub.*[12], seraient certes susceptibles d'être la patrie d'un légionnaire du IIe siècle[13]: entre autres *Thuburnica*, *Thuburbo Minus*, communes romaines depuis Auguste, mais aussi *Thuburbo Maius*, *Thubursicu Numidarum* qui deviennent municipes dans la Ière moitié du IIe siècle. *Firmus* étant mort à Césarée - et la précision inviterait à conclure qu'il y était de passage -, on supposera légitimement qu'il était originaire de Maurétanie Césarienne. Une ville, colonie augustéenne de vétérans, y est la candidate idéale à avoir offert dès le Ier siècle, une base de recrutement solide: *Tubusuctu* (aujourd'hui Tiklat, à 20 km au sud de *Saldae*, ex-Bougie)[14].

Contrairement à la masse des légionnaires du IIe siècle originaires d'Afrique du Nord qui se partagent entre deux légions, la *III Augusta* de Lambèse, principalement, et la *II Traiana* stationnée en Egypte, *Firmus*, s'il ne s'y est pas enrôlé[15], a servi la plus grande partie de son temps réglementaire et jusqu'à sa libération dans une légion tenant garnison dans une contrée lointaine, la *II Adiutrix*, la légion d'*Aquincum* (Budapest), en Pannonie Inférieure. Cette légion se trouve sur le Danube

[12] La plus grande incertitude règne quant à l'orthographe d'une syllabe initiale *Thu-* et plus généralement *Th-* . Les listes militaires de la Troisième Légion Auguste sont instructives à cet égard. Le plus souvent le *h* disparaît: à titre d'exemples, Y. Le Bohec, *Inscriptions inédites et révisées de la Troisième Auguste*, «Ant. Afr.», 25, 1989, p. 203-225, n. 8, 20, 22, 25 = *AE*, 1989, 893, 880, 882, 885 (sur ces inscriptions, voir maintenant X. Dupuis, *L'armée romaine en Afrique: l'apport des inscriptions relevées par J. Marcillet-Jaubert*, «Ant. Afr.», 28, 1992, p. 147-160; parfois un H est erronément ajouté: n. 26 = *AE*, 1989, 886, *Thip.* pour *Tipasa* (X. Dupuis, p. 158).

[13] Et elles le sont: ainsi, entre autres, dans les documents qu'étudient les deux articles cités à la n. précédente.

[14] On pourrait songer aussi à *T(h)ubunae*, en Numidie (alors province de Proconsulaire), à la frontière de la Maurétanie Césarienne; mais, les étapes de l'occupation et de la romanisation de ce centre, à ce jour encore mal connues, sont sans conteste plus tardives que pour les villes citées plus haut et la date de recrutement de *Firmus* semblerait trop précoce en regard. Signalons qu'un seul autre légionnaire, du IIe s., de la Troisième Auguste où les Maurétanies sont tout à fait sous-représentées, pourrait avoir pour *origo* la colonie de Césarienne: *L. Barsius Victor, Tubu[- - -]* («BCTH», 1954, p. 169, n. 3, fac-similé; Y. Le Bohec, *La Troisième Légion Auguste*, Paris 1989, p. 305, avec faute d'impression *Bassius*), mais la pierre, une liste de Lambèse, est brisée à cet endroit, dérobant la moitié droite du second V et, si elle y était, la consonne suivante qui, elle seule, permettait de lever l'ambiguïté (cf. *supra* n. 12). On notera que, dans une autre catégorie de documents, les estampilles sur une catégorie d'amphores du IIIe s., *Tubusuctu* est abrégé soit en *Tubus.* soit en *Tub.* - mais toujours accompagné de la précision *ex prouincia Mauretania Caesariensi* différemment abrégée -: *CIL*, XV, 2635 b-d et a, e respectivement; M.H. Callender, *Roman Amphorae with Index of Stamps*, London 1965, n. 1744 (et 769: marques de *Iulius Honoratus*).

[15] Voir *infra*, p. 1068 s..

depuis 89 et pendant tout le IIe siècle à l'exception des années 101-118[16] où elle est engagée dans les expéditions daciques, puis dans l'expédition parthique de Trajan. Je reviendrai sur cette donnée intéressante.

L'âge du vétéran à sa mort est exprimé par la formule banale *uix(it) ann(is) LXXX*, avec un premier chiffre, *L*, quelque peu oblitéré par la cassure, mais indubitable et identique au *L* de *leg(ionis)* à la ligne 2. On notera le nombre rond, quatre-vingts ans, qui peut correspondre à la réalité, qui peut aussi, comme tant d'âges multiples de cinq, résulter d'une approximation. Suit la mention, beaucoup moins banale, du lieu et de la date du décès[17]. Le fait que soit exceptionnellement précisé le lieu, je l'ai dit, inviterait à penser que ce n'était pas le domicile habituel du vieil homme[18]. Le terme employé, *defunctus*, est attendu: il garantit qu'il ne s'agit pas d'une mort violente[19] (ce que l'âge au décès laisserait présumer), à la guerre (ce que la qualité de *ueteranus* exclurait dans la majeure partie des cas) ou dans d'autres circonstances dramatiques. La lacune initiale de la ligne 3 dérobe le jour précis et, à cause du comput romain, le mois. L'adjectif qui subsiste, *Mart-*, peut se compléter à l'ablatif, s'il s'agit du jour même des calendes, nones ou ides, à l'accusatif (*ante*) s'il s'agit d'un jour calculé à partir de ces jalons du mois. Le décès se situe donc précisément entre le lendemain des ides de février et les ides de mars, soit entre le 14 février et le 15 mars.

Quant à l'année, 169 ap. J.-C., elle est avec un grand souci d'exactitude, exprimée par la mention des consuls ordinaires et par le quantième de l'ère provinciale. *Q. Pompeius Senecio Sosius Priscus*, le recordman absolu de la polyonymie avec trente-quatre noms et surnoms, souvent désigné dans les dates comme ici, par les *duo nomina Sosius*

[16] En dernier lieu, K. Strobel, *Untersuchungen zu den Dakerkriegen Trajans*, Bonn 1984, p. 87-88.

[17] Les épitaphes n'ont pas vocation à préciser le lieu, puisque, dans la majeure partie des cas, domicile au moment du décès et lieu de sépulture coïncident. La mention de l'année est à peine moins rare, surtout à haute époque. En Maurétanie Césarienne, les premières épitaphes datées (par la seule ère provinciale) provenaient (jusqu'ici) de sites de Sitifienne: VIII, 20497, Ain el-Hadjar, 164 ?; 20332, Hamman Guergour, année 193 (*CIL*, VIII, 8841, justement de *Tubusuctu*, donnée pour 189 par J. Marcillet-Jaubert (*Les Inscriptions d'Altava*, Aix-en-Provence 1968, p. 220, est apparemment une référence erronée).

[18] A moins que la précision ne soit simplement motivée par l'indication donnée auparavant de l'*origo*, différente. La première hypothèse me semble préférable.

[19] Le terme, qui n'est pas d'un emploi des plus fréquents en épigraphie païenne, mais se recontre sur divers sites d'Afrique, peut aussi concerner des militaires décédés lors d'une campagne (mais de quelle mort ?), indication que l'on déduit alors du contexte: ainsi *AE*, 1957, 249, *def. Brittaniae in procinctu* on bien *CIL*, VIII, 20274, *def. in Parthia*.

(ou *Sossius*, indifféremment) *Priscus*, et son collègue, *M. Aquilius P. Coelius Apollinaris*, tous deux fils et petits-fils de consuls, appartiennent à la meilleure noblesse sénatoriale. Le nombre de l'ère de la province suit l'une des abréviations les plus ramassées qu'il soit[20], bien attestée, *PR*. Généralement développée en *(anno) pr(ovinciae)*, la deuxième mention de cette abréviation dans notre texte (à la ligne 7) où elle est déterminée par l'adjectif féminin *eadem* avec un A très clair, montre que *prouincia* se suffit dans ce sens et qu'il faut accorder l'ordinal au féminin: *prouincia centesima trigesima*.

Une deuxième épitaphe est alors vraisemblablement coordonnée à la première par *et*, celle d'une enfant du vétéran, sa fille *Firma* qu'il eut à un âge avancé, soixante-dix ans environ[21] et à qui il donna son propre nom. *Virgo* qui suit *filia*, rare en épigraphie païenne, indique selon toute probabilité que cette petite fille, morte à dix ans, arrivait à l'âge sinon d'être mariée, du moins fiancée. La symétrie, plus que les caractères dont les deuxième et troisième sont douteux[22], invite à lire ensuite *def(unctae)*. La cassure à gauche à la ligne 7 interdit de savoir si les deux décès sont voisins ou distants au cours de la même année, dus aux mêmes circonstances ou indépendants. La ville de Césarée n'est pas mentionnée et l'on peut supposer que si le père est mort occasionnellement à Césarée, il n'en va pas de même pour la petite fille, qui pourrait avoir disparu avant lui et n'être mentionnée qu'à titre d'hommage à sa mémoire sur l'inscription funéraire de son père par une femme qu'éprouvent coup sur coup deux deuils rapprochés. Comme pour le père, l'année est exprimée selon les deux systèmes, d'une manière rapide grâce à l'emploi de l'adjectif *idem*, abrégé en trois lettres, pour les consuls (les deux derniers caractères à demi-mangés par la cassure aident à deviner le premier) et pour la *prouincia*, équivalent de "l'année de la province"[23].

Avant la dédicace finale, où la formule laudative et affective la plus simple, la plus ordinaire qui soit, qualifie le seul défunt de *bene merens*, escamotant la jeune morte[24], et dans laquelle le verbe, *fecit* ou *posuit*, est

[20] A côté de *anno, ann., an., a.; prouinciae, prou., pro., pr., p.* A titre d'exemple, voir le relevé des abréviations dans J. MARCILLET-JAUBERT, *op. cit. supra* n. 16, p. 214-215 et 236-237.

[21] On se reportera à ce qui a été dit de l'âge du vétéran.

[22] Voir *supra* p. 1062 et n. 7. Une lecture *d(iebus) II* semble moins probable, la syntaxe demandant un terme qui relie la date de son décès à la jeune défunte.

[23] Voir *supra* p. 1066 et n. 20.

[24] *Coniugi bene merenti* n'est pas suivi de *et filiae dulcissimae*, par exemple. La "disparition" de la petite fille est-elle imputable au seul manque de place? *Firma* ne serait-elle pas la fille de la dédicante, mais celle d'une épouse précédente (et *Firmus* se serait remarié à un

sous-entendu, le texte est mutilé à l'endroit de la dénomination de l'épouse[25]. Si son "*cognomen*" peut se restituer aisément en un banal *[Pri]sca* ou *[Fu]sca*[26], le "*nomen*", à cheval sur les lignes 7 et 8, n'est représenté que par ses trois premières lettres *Per-*. A côté d'autres qu'on ne peut exclure[27], deux gentilices commençant ainsi jouissent d'une relative faveur en Afrique du Nord, *Perel(l)ius* et *Percen(n)ius*. La préférence irait à *Percennia*, nom dont la longueur correspond mieux à la lacune et surtout dont la structure offre une coupe syllabique régulière en fin de ligne, mais ce motif ne peut être déterminant. Ajoutons, puisqu'il y a de fortes chances que le défunt, s'il séjournait occasionnellement à Césarée, soit originaire de *Tubusuctu*, et quelques chances qu'il s'y soit installé après son service, que des *Percennii* sont justement attestés, et ce dès une haute époque, dans cette localité[28].

Cette nouvelle épitaphe de Cherchel est donc à ajouter, et en bonne place vu sa date haute[29], à la liste des doubles datations, par les consuls et par l'année de la province, connues pour la Maurétanie Césarienne. Elle augmente également d'une unité le faible nombre des légionnaires attesté dans sa capitale[30]. Les latinistes enregistreront cette petite contribution à la connaissance de la langue parlée que nous offre, comme dans d'autres cas, l'épigraphie, *prouincia* pouvant signifier "année de l'ère provinciale", acquisition valable au moins dans ce cadre régional.

Mais l'inscription étudiée apporte une nouveauté plus importante qui intéressera les spécialistes d'histoire militaire[31].

peu moins de soixante-dix ans)? ou bien, selon l'hypothèse que nous formulons, *Firma* aurait-elle ailleurs tombé et pierre tombale?

[25] La qualité de la dédicante se déduit aisément du terme *coniunx* support de l'épithète *bene merens*.

[26] Pour d'autres possibilités, cf. H. SOLIN, O. SALOMIES, *Repertorium nominum gentilicium et cognominum Latinorum*, Hidelsheim - Zürich - New-York 1988, p. 429 et 446.

[27] Et dont je citerai les plus usuels: *Peren(n)ius*, *Perna*, *Persius* (ces deux derniers trop courts, à moins que le *cognomen*, plus rare que je ne l'ai envisagé, soit aussi plus long) *Persanius*, *Peregrinius* (trop long), *Perperna*: H. SOLIN, O. SALOMIES, *op. cit.* n. précédente, p. 140-141.

[28] *CIL*, VIII, 8834 = *ILS* 4489; VIII, 8887.

[29] La première chronologiquement reste toujours la borne d'*Igilgili* (*CIL*, VIII, 8369), suivie par la dédicace de Sétif (8458) et par la nôtre.

[30] PH. LEVEAU, *op. cit. supra* n. 4, p. 146-147.

[31] Je traite cette question d'une manière développée dans ma contribution *"Légionnaires africains en Pannonie au IIe s. ap. J.-C."*, à paraître dans les actes du colloque international "La Pannonia e l'Impero romano", Roma 13-15 gennaio 1994. J'utilise ici les conclusions qui intéressent la biographie de *Firmus*.

Firmus, mort en 169 à l'âge de quatre-vingts ans, est né vers 88-89; engagé sous Trajan, à un âge qui peut aller de quinze à vingt ans, il aura été libéré après vingt-cinq ans ou plus de service, dans la deuxième moitié du règne d'Hadrien. Or il a appartenu à la *legio II Adiutrix Pia Fidelis*, l'unité qui, après la légion africaine, la *III Augusta*, et accessoirement la légion d'Egypte, la *II Traiana*, - où l'on trouve, fort naturellement, la presque totalité des Africains ayant servi sous les armes légionnaires - en compte le plus grand nombre, soit une quinzaine.

Les conditions du recrutement légionnaire dès le début du IIe siècle conduisent à exclure un enrôlement direct dans une légion lointaine: il s'agit donc d'un transfert[32] d'une unité à une autre à la suite d'une campagne. Or, depuis la synthèse de E. Ritterling[33] jusqu'aux travaux récents de G. Forni[34], de J.C. Mann[35] et de Y. Le Bohec[36], on a expliqué la présence de ce contingent notable de natifs d'Afrique du Nord dans l'unité pannonienne par le reversement partiel[37] dans ses rangs, à la fin des opérations, d'une *uexillatio* de la Troisième Auguste envoyée en renfort dans l'aire danubienne lors des guerres germaniques de Marc Aurèle[38]. Ce lointain transfert de *Tertiani* est explicitement attesté par une mention dans le *cursus* du commandant de la *uexillatio*, le chevalier africain *Ti. Plautius Felix Ferruntianus*[39], mention qui précise la destination de ce détachement sous la forme *aput* (sic) *Marcomannos*.

[32] La chose est exprimée de manière explicite dans deux des épitaphes du groupe considéré (cf. *supra*, n. précédente): *AE*, 1938, 44 = 1969-70, 711, *uet. probatus [in l.] [[III Aug.]], tralatus in II Adiutrice pia fi.*; *CIL*, III, 10419 = *ILS* 2318, *mil. leg. III Aug., uet. leg. II Adi.*

[33] *RE*, XII, 2, 1925, col. 1449-1450.

[34] *Il reclutamento delle legioni da Augusto a Diocleziano*, Milano-Roma 1953, p. 204-212 et 218; *Estrazione etnica e sociale dei soldati delle legioni*, dans «ANRW», II, 1, p. 339-391, p. 380 (étude réimprimée dans *Esercito e Marina di Roma antica*. Raccolta di contributi, Mavors V, Stuttgart 1992, avec, dans ce volume, un *Supplemento*, p. 64-141, p. 119).

[35] *Legionary Recruitment and Veteran Settlement*, London 1983, p. 79.

[36] *Op. cit. supra* n. 14, p. 509, n. 67 (placée après un *legio II Traiana* qu'il faut corriger en *II Adiutrix*).

[37] Les rares Africains que l'on rencontre dans d'autres légions de l'aire danubienne ont vraisemblablement même provenance.

[38] Sans précision en général; 171-174, soit la première *expeditio Germanica*, pour Y. Le Bohec (à tort, cf. l'article cité *supra* n. 31).

[39] *CIL*, VIII, 619, cf. 11780 = *ILS* 2747; références de base sur le personnage: H.-G. Pflaum, *Les carrières procuratoriennes équestres sous le Haut-Empire romain*, I, Paris 1960, p. 539-541, n° 198, et *Supplément*, 1982, p. 53; H. Devijver, *Prosopographia militiarum equestrium*, II, Leuven 1977, p. 644-645, p. 41, et *Supplementum* I, 1987, p. 1681.

Or les deux seules inscriptions précisément datées, à ce jour, de soldats africains de la *II Adiutrix* s'accommodaient assez bien de cette donnée chronologique, à condition de faire de leurs dédicants de jeunes recrues dans les années 170[40]. Les autres attestations épigraphiques, des épitaphes, ne comportent pas d'indications chronologiques directes: en vertu d'une généralisation compréhensible, on a attribué la plus grande partie des militaires africains de cette légion à la *uexillatio* envoyée apud *Marcomannos*[41].

La présence assurée de *Firmus* dans la *II Adiutrix* au début du IIe siècle oblige à moduler la justification traditionnelle et, compte tenu de l'invraisemblance d'un recrutement direct, à supposer au mécanisme *uexillatio - translatio* un précédent. Les deux premières décennies du IIIe siècle ont vu de gros efforts militaires: rien de surprenant à ce que le procédé attesté sous Marc Aurèle, le recours à un contingent africain, ait été expérimenté pour la première fois par Trajan[42]. A partir d'indices plus ou moins probants, on avait déjà affirmé la participation de la *III Augusta* aux campagnes daciques, comme à l'*expeditio Parthica*. L'épitaphe de *Firmus*, *translatus* dans une légion du Danube, apporte un témoignage décisif sur l'envoi d'un détachement lors d'une guerre dacique qui ne peut être que la seconde: *Firmus*, jeune soldat âgé alors de seize ou dix-sept ans, aura quitté le sol africain pour les campagnes qui s'ouvrent au printemps 105[43].

L'existence ainsi assurée d'un premier détachement de la légion

[40] Il s'agit d'autels votifs offerts par des vétérans en 211, *pro salute* des princes de la dynastie sévérienne.

[41] A deux ou trois exceptions près, dont la raison d'être reste obscure: Y. Le Bohec, *op. cit. supra* n. 14, p. 509-510 (pour J. C. Mann, cf. *infra* n. 43).

[42] L'emploi de vexillations provenant de provinces éloignées pour telle ou telle campagne est pratiqué par ses prédécesseurs, en particulier Domitien: R. Saxer, *Untersuchungen zu den Vexillationen des römischen Kaiserheeres von Augustus bis Diokletian*, «Epigr. Studien», 1, Köln - Graz 1967, p. 22-25, nos 39-40 à 42.

[43] Faire de *Firmus* un *uexillarius* de la campagne parthique permettrait certes de le laisser s'enrôler dans la Troisième Auguste à un âge moins précoce, mais outre l'existence bien attestée de *probati* âgés de 14 à 16 ans, l'hypothèse impliquerait une redistribution inutilement complexe des troupes à l'issue de l'expédition parthique en 117-118: on reverserait des Africains dans les légions pannoniennes, alors même que des effectifs orientaux et danubiens (les listes de Lambèse, *CIL*, VIII, 18084 et 18085 le prouvent, cf. Y. Le Bohec, *op. cit supra* n. 14, p. 75, 217, 304-313, 375, 497-498, 507) seraient destinés à la Troisième Auguste. L'interprétation pour laquelle j'opte, et qu'entrevoyait déjà J. C. Mann (*op. cit supra* n. 35, p. 13-14), a l'avantage d'expliquer également la présence d'Africains ayant appartenu à la *I Adiutrix* avant la fin du règne de Trajan.

africaine soixante-dix ans avant celui qui était déjà connu, invite à revoir pour chaque épitaphe, les indices chronologiques variés qui pourraient permettre d'en préciser la date et d'assigner les légionnaires à l'une ou à l'autre de ces vexillations. Mais un rapide décompte mené sur l'ensemble fait apparaître, indépendant de cette répartition, un choix qui à travers les décennies, renforce la similitude des destins personnels de ces militaires africains: à leur démobilisation, après de longues années de service en territoire pannonien, pour *Firmus* comme pour la plupart d'entre eux, l'attachement au pays natal a pesé plus fort que les avantages d'une installation à proximité du camp qu'ils quittaient.



Cherchel: épitaphe du vétéran *Firmus* (collection privée).

Souraya Belkahia

Les structures politiques pré-romaines dans les cités de la future Byzacène[1]

La survivance des institutions traditionnelles dans certaines cités de l'Afrique romaine est un thème qui a fait couler beaucoup d'encre[2]. Comme les documents, notamment les textes épigraphiques, sont peu nombreux et dispersés, identifier certaines magistratures autochtones, attestées en pleine période romaine (le "magistère", la magistrature des *rabs*, et l'undecimprimat), est un problème difficile à résoudre; les hypothèses avancées par un certain nombre d'historiens restent conjecturales voire réfutables.

Mon propos, dans le cadre de la présente enquête, est de réexaminer un dossier de treize inscriptions (trois néo-puniques et dix latines), datables des deux premiers siècles de l'ère chrétienne pour l'essentiel. Elles permettent de connaître les diverses institutions héritées de l'époque pré-romaine dans sept cités pérégrines de la future province de Byzacène (*Mactaris*, *Limisa*,

[1] Ce travail a bénéficié de l'aide de Mr M. Christol et Mme G. Di Vita-Evrard; qu'ils trouvent ici le témoignage de ma profonde gratitude.

[2] Un certain nombre d'historiens ont abordé cette question. Soit dans le cadre de l'ensemble africain, comme par exemple: J. MAURICE, *Etude sur l'organisation de l'Afrique indigène sous la domination romaine*, «Mémoires de la societé nationale des antiquaires de France», 1894, p. 1-54; W. SESTON, *Sufètes et duumviri en Afrique romaine*, (comptes rendus), «RIDA», 15, 1968, p. 511-512; G.-CH. PICARD, *Une survivance du droit public punique en Afrique romaine: les cités sufétales*, dans Atti del convegno internazionale sul tema: *I diritti locali nelle province romane con particolare riguardo alle condizioni giuridiche del suolo* (Roma, 26-28 ottobre, 1971), Accademia Nazionale dei Lincei, CCCLXXI, Rome 1974, Quaderno n. 194, p. 125-133; T. KOTULA, *Remarques sur les traditions puniques dans la constitution des villes de l'Afrique romaine*, *Akten des VI internationalen Kongress für griechische und lateinische Epigraphik*, (München, 1972), München, 1973, p. 73-83; A. DI VITA, *Gli Emporia di Tripolitania dall'età di Massinissa a Diocleziano: un profilo storico-istituzionale*, *ANRW*, II, 1982, p. 516-595 (voir en particulier p. 537-545). Soit lors de découvertes ponctuelles d'inscriptions: on peut citer à titre d'exemple l'étude de L. HOMO, *Les sufètes de Thugga, d'après une inscription récemment découverte*, «MEFRA», 1899, p. 297-306; P. VEYNE, *Vina avant le statut municipal: Pollicitation d'un magister*, «Karthago», IX, 1958, p. 91-109; W. SESTON, *Des "portes" de Thugga à la "constitution" de Carthage*, «Revue historique», 1967, p. 277-294 = *Scripta varia*, Rome, 1980 p. 379-396; A. BESCHAOUCH, *Apisa Minus: une cité de constitution punique dans le pays de Carthage*, «Africa», VII-VIII, 1982, p. 169-177.

Vazi Sarra, Chusira, Themetra, Ruspae ? et *Capsa*). Ce territoire fut détaché sous Dioclétien (294-305) de la Proconsulaire, pour former une entité administrative: la *provincia Valeria Byzacena*, dont la dénomination est dérivée du substantif *Byzacium*, nom de toute la région côtière de la Tunisie centrale qui va de *Pupput* jusqu'à *Thaenae*[3]. On distingue en Byzacène essentiellement deux régions: l'ancien *Byzacium* et le *pagus Thusca*, délimités approximativement par la *fossa Regia*, qui avait marqué la frontière entre le royaume numide et la province d'Afrique[4].

I - Répertoire des inscriptions et répartition géographique

1) Magistrats attestés dans les cités situées à l'intérieur de la *Fossa Regia*

Themetra[5]: Une table de patronat, découverte à Zenano (près de Brescia), conservée actuellement au musée de Milan, atteste que la cité était dirigée, en 27 ap. J.C., très vraisemblablement par deux sufètes, dont l'un *Banno Himilis filius* fut chargé de conclure le contrat de patronat avec *C. Silius Auiola*[6].

Texte n° 1: *CIL*, V, 4919 = *ILS*, 6100.

M(arco) Crasso Frugi L(ucio) Calpurnio / Pisone co(n)s(ulibus) III / non(as) febr(uarias) / ciuitas Themetra ex Africa hospitium / fecit cum C(aio) Silio C(aii) f(ilio) Fab(ia) Aviola / liberos posterosque eius sibi liberis / posterisque suis patronum cooptave/runt. / C(aius) Silius C(aii) f(ilius) Fab(ia) Aviola / ciuitatem Theme/trensem liberos posterosque eorum / sibi liberis posterisque suis in fidem / clientelamque suam recepit. / Egerunt / Banno Himilis f(ilius) sufes, / Azdrubaal Barsillecis f(ilius), / Iddibaal Bostharis f(ilius), leg(ati).

[3] J. Desanges, *Étendue et importance du Byzacium avant la création, sous Dioclétien, de la province de Byzacène*, «CT.», n. 44, 1963, p. 7: «La genèse de la Byzacène, qui n'est certainement ni une création *ex nihilo* ni un tout homogène».

[4] G. Di Vita - Evrard, *La Fossa Regia et les diocèses d'Afrique proconsulaire*, dans *L'Africa romana*, IV Sassari 1986, p. 32-33.

[5] Sur les quatre tables de patronat relatives à *Themetra*, *Thimiliga*, *Apisa Maius* et *Siagu*, cf. G.L. Gregori, *Forme onomastiche indigene e puniche ad Apisa maius, Siagu, Themetra e Thimiliga*, dans *L'Africa romana*, VII Sassari 1990, p. 167- 168.

[6] Sur *C. Silius Aviola* de la tribu *Fabia* qui fut *tribunus militum* dans la III[ème] légion Auguste et patron non seulement de *Themetra* et de trois cités africaines: *Thimiliga*, *Apisa Maius* et *Siagu*, quand *C. Vibius Marsus* fut *proconsul* d'Afrique (27-30 ap. J.-C.) cf. G.L. Gregori, *Gaio Silio Aviola, patrono di Apisa Maius, Siagu, Themetra e Thimiliga*, dans *L'Africa romana*, VIII, Sassari 1991, p. 229-237. Sur ce personnage, voir aussi S. Demougin, *L'ordre équestre sous les Julio-Claudiens*, Rome, 1988, p. 829, et Y. Le Bohec, *La troisième légion Auguste*, Paris, 1988, p. 140.

Souani el Adari[7] (probablement *Themetra*?).

L'identification de Souani el Adari avec *Themetra* est une hypothèse émise par L. Poinssot[8], adoptée par L. Foucher[9], mais critiquée par J. Gascou[10]. Si cette conjecture est valable, l'inscription de Souani el Adari nous apporterait une deuxième attestation de la magistrature de sufétat. Ainsi, *Themetra* serait encore une cité sufétale en 139 ap. J. C., date de l'érection d'une base de statue en l'honneur d'Antonin le Pieux, par le sufète *Rogatus Dini (f) Pantoni (f)*. Celui-ci a versé à l'occasion de son sufétat la *summa honoraria* de 800 sesterces.

Texte n° 2: «R.T.», 1942, p. 126 (*AE*, 1946, 234).

Imp(eratori) Ces(ari) T(ito) Aelio / Hadr(iano) Anton(ino) / Aug(usto), pio, p(atri) p(atriae), / Rogatus Dini (filius) Pantoni (filii), statuam, / inlatis in eam (sestertiis) DCCC n(ummum) quos pro / honor(e) sufetatus deb(ebat), posuit idemque d(edicauit).

Hr Sidi Salem[11] (*Ruspae*?).

Une inscription mutilée nous apprend que *Ruspae*, était une cité administrée par des sufètes sous Antonin le Pieux.

Texte n° 3: Ch. Saumagne «BCTH», 1928-29, p. 86-89 = *ILTun*, 102.

[...]ORDIA
[..]PCAESARIS.T. AEL
[....]SOPVS.T
[....]NNOSVFETAI.
[....]II PONTIFICE
[....]S.FVSIS.F.ET.POS

[7] *AAT*, II, f. Halk el Menzel n.13: le site est situé à 200 m de cette ruine.

[8] L. Poinssot, *Une inscription de Souani el Adari*, «RT», 1942, p. 134. Je cite son hypothèse d'identification: «Au nord des ruines de Souani el Adari passe l'oued Temr: celui-ci ne devrait pas son nom à *Themetra*, qu'il y aurait lieu dès lors de situer à Souani el Adari?».

[9] L. Foucher, *Hadrumetum*, Tunis 1964, p. 93.

[10] J. Gascou, «Ant. Afr.», 1976, p. 38-39.

[11] *AAT*, II, Chebba f. LXXXII, n. 8. «RT», 1942, p. 133.

(Lecture de son premier éditeur, Ch. Saumagne).

L. 1: *[Conc]ordia?*; L. 2: *[Im]p(eratoris) Caes(aris) T(iti) Ael[i Hadriani Antonini /...]* L. 4: *[..a]nno suf(etis) et a[e...]* (ou bien [nom propre *...]no suf(ete) et ae...* nom propre); L. 5: *[....]pontifice*; L. 6: *[..]s fusis f(ecit) et pos(uit).*

Le sufétat est indubitablement mentionné, mais en l'absence d'une photographie il est difficile de trancher pour la restitution du texte, notamment à la ligne 4, entre:

-[x et y] sufet(ibus)

-[a]nno sufeta[tus]

Le texte mentionne un pontife; attesté jusqu'à présent dans les communes romaines[12], cette prêtrise pourrait avoir coexisté avec le sufétat dans les cités pérégrines. Correspondrait-elle à l'habillage romain d'un sacerdoce local?

2) Magistrats attestés dans les cités situées en dehors de la *Fossa Regia.*

Mactaris: trois inscriptions néo-puniques, découvertes dans le temple d'*Hoter Miskar*, sont datables du milieu du Ier siècle ap. J. C. ou au plus tard du règne des Flaviens.

Texte n° 4: PH. BERGER, *Mémoire sur la grande inscription dédicatoire et sur plusieurs autres inscriptions néo-puniques du temple d'Hoter Miskar*, «Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres», XXXVI, 2ème partie, 1899, p. 169-171. (Restitution et traduction de Ph. Berger):

1- [Ont construit ici] ce sanctuaire-ci à *Athor Miçkar*,
2- [Ses constructeurs] *Jıftan*, fils de *Jisfa[r]* et *Baric* fils de *Çaldiu*,
3- us, et *Matanbaal*, fils de *Baric*, et *Matanbaal*, fils de *Baaljaton*,
4- Dans le ..... du lieu, suffètes *Aumazguar*,
5- fils de *Tat[ai]* et *Man[da]çan*, fils de *Sa[b]atan*, de *Maxula*,
6- et *Maçigrân*, fils de *Qafsi* ..... entend[u]

Texte n° 5: J.-G. FÉVRIER et M. FANTAR, *Les nouvelles inscriptions monumentales néo-puniques de Mactar*, «Karthago», XII, 1963-1964, p. 46

[12] L. MAURIN et J. PEYRAS, «CT», XIX, 1971, 3e et 4e trimestres, p. 81-83, qui ont établi la liste des pontifes attestés dans l'épigraphie africaine, complétée d'une manière plus exaustive pour le Bas-Empire par X. DUPUIX, *Les pontifes et les augures dans les cités africains an Bas-Empire*, dans *Ve colloque sur l'histoire et l'archéologie de l'Afrique du Nord (Avignon, 1990)*, Paris 1991, p. 139-151 (voir notamment p. 143).

(Traduction du texte néo-punique):

«A bâti (?) parvi du lieu sacré, *QMMH* chef des sufètes».

Texte n° 6: J.G. Février et M. Fantar, *Nouvelles inscriptions...*, «Karthago», XII, 1963-1964, p. 48:

«Au seigneur etc., les citoyens de Mactar, au temps de la magistrature (?) de *Aïkna*, fils de *Aberbaal* et de *Baruk*, fils de *Selidiu* étant *rab Aïkna* etc.».

Ces trois textes indiquent que Mactar était dirigée par trois sufètes, dont l'un porte le titre de *rab sufetim*. Le texte n° 6 mentionne les noms de deux magistrats éponymes, qui, si l'on ne veut pas compliquer les choses sans utilité, seraient les deux sufètes, et d'un *rab*, qui est probablement le *rab sufetim*. Au second siècle, dans des inscriptions latines, est mentionnée à deux reprises la fonction de *triumuir*. G. Ch. Picard a proposé de considérer le collège des *triumuiri* comme la version romanisée du triple sufétat (un *rab sufetim* et deux sufètes)[13].

Chusira: Sous le deuxième consulat de Vespasien, en 70 ap. J. C. *Saturninus M[uthun] Isachonis filius* est désigné flamine perpétuel avec le consentement de l'ensemble de la cité, *ex consensu uniuersae ciuitatis Chusirensium*, formule qui autorise à penser que *Chusira* disposait d'une assemblée du peuple jouissant d'un droit de vote. On peut mettre cette expression en rapport avec celle de *uniuersus populus sinceris suffragiis suis*, attestée à *Bulla Regia*[14], ou *[s]uffragiis populi [et d]ecreto decurio[nu]m*, mentionnée dans une inscription de *Thugga*[15].

Texte n° 7: *CIL*, VIII, 698.

Imp(eratori) Vespasiano / Caes(ari) Aug(usto), p(ontifici) m(aximo) trib(unicia) p(otestate), co(n)s(uli) iterum, / Saturninus M[uthun] Isachonis / f(ilius), flamen perpetuus, factus ex conse(n)su uniuersae ciuita/tis Chusirensium aram s(ua) p(ecunia) p(osuit).

[13] G.-Ch. Picard, *Civitas Mactaritana*, «Karthago», VIII, 1957, p. 60-61.

[14] *AE*, 1962, 184.

[15] *CIL*, VIII, 26618-26626 (= *ILAf*, 539).

Capsa[16]: *ciuitas* dirigée par deux *sufetes*, comme l'indique cette dédicace pour le salut de Trajan, datable de la fin de 102-114, avant que Trajan reçoive le titre *Optimus*.

Texte n° 8: *CIL*, VIII, 22796 = *AE*, 1906, 17 (trois fragments)

a	b	c
[----------]		AVG SACRVM
PRO SAL VT[e]	IMP NERVAE [Traiani]	CAES.AVG.GER.DACIC.
[- - - - - - - - - -]	SVFETIBVS ATTICO	ET FRONTONE MASLAE

Limisa: cité administrée par des *sufètes*.

Texte n° 9: *CIL*, VIII, 12036.

Limisenses d(ecreto) d(ecurionum) p(ecunia) p(ublica), / Iulius Perpetuus et Saturni/nus Masopis filius, suffetes f(aciendum) c(uraverunt), cur(ante) / Fausto Maximi filio.

Texte n° 10: Z. Benzina Ben Abdallah, *Une cité sufétale d'Afrique proconsulaire: Limisa*, «MEFRA», 1990, p. 512. La lecture de Mme Ben Abdallah:

Cereri Aug(ustae) sac(rum) / P(ublius) Caecilius Faus/tus Aelianus Bal/iatho C(aii) f(ilius), mag(ister) porticus a solo f(aciendas) c(urauit), d(ecreto) d(ecurionum) p(ecunia) p(ublica).

L'éditrice estime qu'il s'agit d'un seul personnage: *P. Caecilius Faustus Aelianus Baliatho C(aii) f(ilius)*, vraisemblablement parce que la lettre "G" du *mag(ister)* n'est pas redoublée. Or une inscription de Zitha[17] mentionne les noms de deux *magistratus*, sans redoubler la lettre G; en outre, l'onomastique d'un dédicant avec trois *cognomina* semble curieuse. Cela incite à suggérer qu'il s'agit vraisemblablement de deux person-

[16] Ville fondée par l'Hercule phénicien, et attestée dès 107 av. J.-C. comme *oppidum magnum atque valens*. Les habitants de la ville sont désignés par Salluste comme *Capsenses* (Salluste, *Iug.* LXXXIX, 6, X*CIL*, 3, 4). Elle fut détruite pendant la guerre de Jugurtha et incendiée par Marius, voir, J. Desanges, dans son commentaire du livre V de Pline l'Ancien, *H.N.*, p. 330. Sur la période romaine cf., L. Poinssot et Ch. Saumagne, *Les piscines romaines de Gafsa*, «RT» n. 15- 16, 1933, p. 225.

[17] *CIL*, VIII, 22690 = *ILAf*, 12: *Caelestis Aug(ustae) / Annius Istrugis (filius) / sacerdos anno Ca[r]meio (sic) / Norico et Gabiniano Gemello mag(istratibus).*

nages: le premier est citoyen romain, *P. Caecilius Faustus Aelianus*, le deuxième est un pérégrin, *Baliatho C(aii) f(ilius)*[18]. Le devéloppement du texte devrait se faire:

Cereri Aug(ustae) sac(rum), / P(ublius) Caecilius Faus/tus Aelianus, Bal/iatho C(aii) f(ilius), mag(istratus) porticus a solo f(aciendas) c(urauerunt) d(ecreto) d(ecurionum).

Pour le cas de *ciuitates* indigènes, il faudrait désormais développer *mag* en *mag(istratus)* plutôt qu'en *mag(ister)*. Sous ce nom seraient désignés les sufètes des cités pérégrines comme l'indique expressément l'inscription de *Vina*[19].

Texte n° 11: *CIL*, VIII, 23 763.

Le texte est conservé dans sa partie droite.

-]AVG SACR
-]VS. RVFINIANVS
]SATVRNINVS
-m]AC.F.C.D.D.P.P
-]CHENNI F [P]ROBIANO

L. 4: les éditeurs du *CIL* ont restitué *s]ac(erdotes)*.

Le texte de l'inscription commémore un acte religieux officiel accompli, au nom de la cité comme l'indique la formule *DD PP*. A la ligne 4, la similitude de ce texte avec les deux précédents est très notable: on doit relever d'abord la mention de la décision de l'*ordo* et celle de l'exécution de la dépense sur la caisse publique (*DD PP*), puis l'expression de la responsabilité des magistrats (*F.C.*), enfin le recours à un curateur exprimé par un ablatif absolu (*curante* + nom). Nous sommes donc autorisée à voir dans *[.]AC* l'abréviation *mag(istratus)*. Il devait y avoir dans la partie manquante: l. 1, le nom de la divinité honorée; l. 2, la dénomination de *Rufinianus* (*praenomen* + gentilice); l. 3, soit la filiation à l'africaine de *Rufinianus*, soit le gentilice du deu-

[18] Pour l'abréviation de *Caius* nom unique en *C*, comme le prénom latin, voir *IRT*, 338 et 615: *C. Annonis f.* et *Benigna Maximilla C.f* (*CIL*, VIII, 2851). On connaît d'autres exemples où les pères des pérégrins portent comme un nom unique un prénom latin: *Martialis Q.f* (*CIL*, VIII, 5188); *Natalis Q.f* (*CIL*, VIII, 17004) et *Saturus Q.f* (*CIL*, VIII, 16934). Ce phénomène est plus attesté dans les cités de la Gaule Narbonnaise, cf. A. CHASTAGNOL, *L'onomastique de type pérégrin dans les cités de la Gaule Narbonnaise*, «MEFRA», 102, 1990, 2, p. 586-589.

[19] Publiée tout récemment par S. OUNALLAH, *Une nouvelle inscription de Vina, Cap Bon (Tunisie)*, *L'Africa romana*, IX, Sassari 1992, p. 305, cf. *infra*, note 55.

xième dédicant, *Saturninus*; l. 4, probablement le patronyme de *Saturninus* et le début du mot *m]ac* pour *m]ag(istratus)*; il est très fréquent de lire un "C" au lieu d'un "G". D'autre part la non duplication de la consonne finale n'exclut pas un pluriel[20].

Ces trois inscriptions de *Limisa*, n'offrent malheureusement aucun critère de datation. J.-M. Lassère, a récemment signalé qu'une inscription de *Limisa* communiquée par A. Beschaouch au congrès d'Hammamet[21] attestait que *Limisa* était devenue municipe entre 194-218. Ceci permet de dater les trois textes du IIème siècle ap. J. C., avant la période, 194-218.

Vazi Sarra (Hr Bez)[22]. Trois documents épigraphiques, dont le premier existe en double exemplaire, indiquent que la cité était dirigée, sous le règne de Commode, en 184 ap. J. C. par deux *magistratus* éponymes, vraisemblablement les deux sufètes de la cité; un conseil d' *undecimprimi* est attesté sous le règne conjoint de Septime Sévère et de Caracalla.

Texte n° 12: *CIL*, VIII, 12004.

[Pro salute Imp(eratoris) Caes(aris)] / M(arci) A[ureli Commo]/di Antonini Au[g(usti) P(ii)] / Sarmat(ici) Britann[ici] p(atris) p(atriae)] / ciuitas Vazitana Sar/ra d(ecreto) d(ecurionum) pec(unia) / p(ublica) fecit et dedicauit / [an]no mag(istratuum) C(aii) Cin/[ci La]rgi et L(uci) Sallus/[ti] ... curat(ore) P(ublio) Op[storio Secun ?]/do.

Texte n° 13: *CIL*, VIII, 12006 et 12007.

[Pro salute Imp(eratoris) Caes(aris) diui Septimi Seueri [p]ii Ara[b(ici)], Adiabe[nic]i Parthici Maximi Brit[an]nici Maximi fil(ii), diui M(arci) Antonini pii Germanici Sarmatici nepotis, diui Antonini pii / pronep(otis), diui Hadriani abnep(otis), diui Trajani Parthici et diui Neruae adnepo(tis), M(arci) Aureli Antonini pii felicis, principis iuuentutis, Augusti / Parthici et diui Neruae adnepo(tis), M(arci) Aureli Antonini pii felicis, principis iuuentutis, Augusti / Parthici Maximi Brittann[i]ci Max(imi) pont(ificis) max(imi), trib(unicia) potest(ate) XV, imp(eratoris) II, co(n)s(ulis) III, p(atris) p(atriae), et Iuli[ae] Domnae Augustae piae felicis matris Aug(usti) et castrorum et senatus to-

[20] On connaît des exemples avec AVG (sans redoubler le "G" pour désigner deux Augustes): Marc Aurèle et Lucius Verus. Voir *supra* (note 17) *CIL*, VIII, 22690 = *ILAf*, 12.

[21] J.-M. Lassère, *Une inscription de Lambèse et la municipalisation de Zita*, «MEFRA», 1990, 102, p. 523.

[22] *AAT*, II, f. 30, n. 107.

tiusque domus diuinae / P(ublius) Opstorius Saturninus, fl(amen) p(erpetuus), sac(erdos) Merc(uri) cum patriae suae Varitanae triplicata summa fl(amonii) p(erpetui) HS III m(ilibus) n(ummum) aedem Mercurio Sobrio pollicitus fuisset ampliata liberalitate eandem aedem (cum) pronao et ara fecit et ob dedicat(ionem) aepulum (sic) et gymnasium ded[it, lo]cus dat(us) d(ecreto) d(ecurionum). Idem iam ant(e) hoc ob honorem undecimpr(imatus) aedem Aesculapio deo promissam bassil(icae) cohrent(em) multiplicata pec(unia) fecit.

Il est important de remarquer qu'Antonin le Pieux est parmi les empereurs les plus honorés dans l'ensemble des cités sufétales[23] connues jusqu'à présent en Afrique romaine. Il l'est dans deux cités de Byzacène: Souani el Adari et Hr Sidi Salem. Cet empereur jouit aussi d'une certaine "popularité", dans quatre cités dirigées par des sufètes de l'ancien territoire de Carthage, ainsi que dans quatre cités parmi un groupe de dix: *Thibica, Biracsaccar, ciuitas Thacensium*[24] et *Apisa Minus*[25]. A *Vina*, dans la région du Cap Bon, les héritiers du *magister Barcula Barnionis f(ilius)* ont dédié vraisemblablement deux statues, une à Hadrien divinisé, et l'autre à Antonin le Pieux[26].

On peut se demander pour quelle raison cette faveur fut accordée à Antonin le Pieux, dans un nombre relativement important de cités encore pérégrines, surtout quand on sait que cet empereur est réputé pour son conservatisme en matière de romanisation juridique des cités, qu'on le compare soit à ses prédécesseurs Trajan et Hadrien, soit à ses successeurs Marc Aurèle, Commode et Septime Sévère. En effet, on ne lui attribue aucune promotion municipale en Afrique à l'exception de l'octroi du titre de municipe à *Gightis*, où il est honoré comme *conditor*[27].

[23] Cf. A. Beschaouch, *Apisa Minus: une cité de constitution punique dans le pays de Carthage*, «Africa», VII-VIII, 174 n. 2 a signalé l'importance des dédicaces qui sont datables du règne d'Antonin le Pieux dans les communes indigènes de constitution pré-romaine.

[24] H.-G. Pflaum, *La romanisation de l'ancien territoire de la Carthage punique à la lumière des découvertes épigraphiques récentes*, «A.A.», t. 6, 1970, p. 89 = Scripta varia, p. 314.

[25] A. Beschaouch, *Apisa Minus, une cité de constitution punique dans le pays de Carthage romaine*, «Africa», VII- VIII, 1982, p. 169-177.

[26] P. Veyne, *Vina avant le statut municipal: pollicitation d'un magister*, «Karthago» IX, 1959, p. 91-92. L'inscription ne mentionne pas expressément l'érection d'une statue en l'honneur d'Antonin le Pieux, mais il est difficile d'imaginer que l'on ait honoré l'empereur divinisé sans honorer l'empereur régnant.

[27] *CIL*, VIII, 22707: *Imp. Caesari T. Ae[lio] / Had[riano] Anton[ino] / Au[g]...I [c]onditori munic[ipi] / Gigthenses pu[blice]*; J. Gascou, *La politique municipale de l'empire romain en Afrique proconsulaire de Trajan à Septime-Sévère*, Rome, 1972, p. 138-142; Cl. Lepelley, *Les cités de l'Afrique romaine au Bas-Empire*, t. II, Paris 1981 p. 369; J. Gascou, *ANRW*, 11, 10.2, 1982 p. 192.

Ces cités à magistrature autochtone de la future Byzacène se trouvent essentiellement, comme nous l'avons vu, dans deux régions, délimitées approximativement par la *fossa Regia* et qui ont évolué différemment: l'ancien *Byzacium* et le *pagus Thusca*.

a - Le territoire de l'ancien *Byzacium*

Il s'agit de la façade côtière qui s'étend de la région d'Hammamet jusqu'à *Thaenae*, «incluant peut être la steppe où s'élevera Kairouan». Dès l'époque punique, les villes de cette région (les ports phéniciens et les territoires voisins), jouissaient d'après J. Désanges d'un statut spécial[28]. Au début de la domination romaine, la *libertas* est accordée à huit *oppida* ou *ciuitates*, comme nous l'apprend par exemple la liste plinienne[29]. Ces villes sont: *Hadrumetum, Leptis Minus, Thapsus, Acholla, Aggar, Thysdrus, Ulusipari* et *Ruspina*[30]. Comme cette région a subi une forte influence punique, on s'attendrait à ce que le sufétat fût la magistrature la plus attestée dans les cités encore pérégrines de l'ancien *Byzacium*. L'épigraphie n'a permis de retenir que trois cités (probablement deux, si Souani el Adari est bien *Themetra*), administrées par des *sufetes*. Ceci montre que l'influence punique demeure encore vivante dans cette région, mais qu'elle a bénéficié d'une romanisation juridique assez précoce par rapport aux autres régions de la province, le statut de "colonie honoraire" étant accordé sous Trajan à *Hadrumetum* et à *Leptis Minus*, sous Hadrien à *Thaenae*[31] et à *Thapsus*[32].

b - Le *pagus Thusca*

C'est la région la mieux représentée dans notre documentation. Il s'agit d'une circonscription administrative d'origine punique, constituée de cinquante cités stipendiaires; à l'époque de Massinissa, elle fut annexée au

[28] J. Désanges, *Étendue et importance du Byzacium avant la création, sous Dioclétien, de la province de Byzacène*, «CT», 1963 n. 44, p. 20.

[29] J. Desanges, *Édition commentée de Pline l'Ancien, H.N.*, V, 23-24, p. 231-235.

[30] Ch. Saumagne, *Le Byzacuim protoromain, villes libres, stipendiarii, liberi Massinissae*, «CT», 1963, n. 44, p. 54; Le *Byzacium* d'après J. Desanges, «fut peut-être à l'origine une circonscription du territoire de Carthage, un *pagus*, mais nous n'en avons pas la preuve» cf., *Recherches récentes sur le peuplement indigène et sur les structures traditionnelles de l'Afrique antique*, dans *Afrika und Rom in der Antike, Wissen schaftliche Beiträge der Martin-Luther Universität*, Hall-Wittenberg, 1968/9 (8), p. 121-134.

[31] J. Gascou, *op. cit.*, p. 169 et 190.

[32] X. Dupuis, *Nouvelles promotions municipales de Trajan et d'Hadrien à propos de deux inscriptions récemment publiées*, «ZPE», 93, 1992, p. 129.

royaume numide[33]. On sait que sous les Antonins, le *pagus Gunzuzi* fut rattaché à la *Thusca*, pour former une seule circonscription constituée de 64 cités sous Trajan et 62 sous Antonin le Pieux[34], ayant à sa tête un *praefectus ciuitatum*[35]. Notre connaissance des cités du *Pagus Thuscae et Gunzuzi*, dont Mactar fut la capitale[36], demeure réduite voire insignifiante[37]

D'après lui, *Zama Regia* «devrait être le chef-lieu de la province numide de *Thusca* et ce jusqu'à l'annexion en 46 av. J.-C.». L'épigraphie nous a permis de constater une assez forte densité de cités encore pérégrines ; on a recensé, en effet, dix-huit communes indigènes: *Muzuc* (Hr Besra)[38], *Maragui Sara* (Hr Char)[39], *Ciuitas A[ ]* (Ksar Mdouja)[40], *Mididi* (Hr Mided)[41], *Chusira* (Kessra)[42], *Urusi* (Hr Sougga)[43], *Vazi Sarra* (Hr Bez)[44], *Thugga Te-*

[33] Sur le *pagus Thusca*, on dispose d'une bibliographie abondante, notamment les travaux de G. Ch. Picard, *Civitas Mactaritana*, «Karthago», VIII, 1957, p. 20; G.-Ch. Picard, A. Mahjoubi et A. Beschaouch, *Pagus Thuscae*, «CRAI», 1963, p. 124-130; *L'administration territoriale de Carthage, Mélanges d'archéologie et d'histoire offerts à A. Piganiol*, Paris, 1966, p. 1297-1262; *Une survivance du droit public punique en Afrique romaine: les cités sufétales*, dans *Atti del convegno intern. sul tema: i diritti locali nelle province romane con particolare riguardo alle condizioni giuridiche del suolo (Roma, 26-28 ott. 1971)*, Acc. naz. dei Lincei, CCCLXXI, 1974, Quad. n. 194, 1974, p. 128-129; H.-G. Pflaum, *La romanisation de l'ancien territoire de la Carthage punique*, «Ant. Afr.», t. 2, 1968, p. 153-195 = *Scripta varia*, I, Paris, 1978, p. 80; M. Benabou, *La résistance africaine à la romanisation*, Paris 1976, p. 515.

[34] D'après A. M'charek, *Inscriptions découvertes entre Zama Regia (Hr Jâma) et [Ma]ragui Sara (Hr Châar)*, *L'Africa romana*, IX, Sassari, 1992, p. 252, ce passage de 64 cités (sous Trajan) à 62 (sous Antonin le Pieux) est dû à des promotions juridiques, sous le règne d'Hadrien, au sein de cités du *pagus Thusca* et *Gunzuzi*: la première serait Mactar, qui aurait dû obtenir le droit latin, et la deuxième serait *Althiburos*, municipe d'Hadrien.

[35] A. Mahjoubi, A. Beschaouch et G.-Ch. Picard, *Le pagus Thuscae et Gunzuzi*, «CRAI», 1963, p. 124-130.

[36] L'importance stratégique de Mactar à l'époque romaine en tant que ville située sur la voie augustéenne Carthage-*Ammaedara*, comme nous l'apprend une borne milliaire augustéenne publiée par A. M'charek, *Un itinéraire inédit dans la région de Mactar: tronçon de la voie augustéenne Carthage-Ammaedara*, «BCTH», n. s 22, 1987-89, p. 153-167.

[37] Les travaux récents de A. M'charek ont éclairé en partie le dossier du *Pagus Thuscae*. Citons son article, *Inscriptions découvertes entre Zama Regia (Hr Jâma) et [Ma]ragui Sara (Hr Chaâr)*, *L'Africa romana*, IX, Sassari, 1992, p. 252.

[38] *CIL*, VIII, 12095.

[39] «RT», 1941, p. 265 n. 17.

[40] *CIL*, VIII, 23658.

[41] *CIL*, VIII, 609 = 11775.

[42] *CIL*, VIII, 689.

[43] *CIL*, VIII, 11414.

[44] *CIL*, VIII, 12004.

rebenthina[45], *Thigibba* (Hammam Zouakra)[46], *Cuttilula*[47] (Aïn Zouza)[48] et Hr Segga[49]. En revanche le nombre des cités qui ont été promues est fort réduit. Seules *Mactaris*, *Agger*[50], *Limisa*, *Muzuc* (Hr Khachoun)[51] et *Uzappa*[52] ont accédé au statut de communes romaines. Cette romanisation juridique n'a commencé que vers la fin de IIème siècle, avec l'octroi du droit de cité tout d'abord à *Mactaris* chef-lieu du *pagus Thuscae*, qui semble être la première cité du *pagus* à avoir bénéficié d'une promotion: elle aurait obtenu le droit latin au début du règne d'Hadrien d'après une hypothèse formulée par A. Beschaouch[53], mais elle doit attendre la fin du règne de Commode (191/2) pour devenir une colonie honoraire[54].

[45] *CIL*, VIII, 11768.

[46] *CIL*, VIII, 11913.

[47] Une inscription découverte par A. Beschaouch, encore indédite, figure sur une base de statue élevée en l'honneur d'un certain *C. Camellius Africanus*, de la tribu *Papiria*, *fl. pp.* et *cur. rei p.*; la statue fut élevée par les *c[ive]s Cuttilula*; le site de Ain Zouza s'appelait probablement *Cuttilula*. Voir les comptes rendus de Cl. Lepelley relatifs à la communication de A. Beschaouch sur ce document, dans «BCTH», n.s, 22, 1987-89, p. 278.

[48] *AAT*, 1/100.000, XXX, f. Maktar, n. 55-56; *CIL*, VIII, 23707 et 23708.

[49] *AAT*, 1/100.000, XXX, f. Maktar, n. 68; *CIL*, VIII, 23746.

[50] On sait qu'elle est municipe le 26 mars 232 (*CIL*, VIII, 714 = 12133 = *ILS*, 5499), et elle est désignée comme colonie dans un document qui date du IVème siècle ap. J.-C. (*CIL*, VIII, 12145), cf. L. Ladjimi-Sebai, *Un site de la Tunisie centrale: Aggar?*, *L'Africa romana*, 1986, p. 420.

[51] Il faudrait bien distinguer entre Muzuc (Hr Besra), *civitas* pérégrine entre 178 et 179, cf. *CIL*, VIII, 12095, et Muzuc (Hr Kharachoun) à 58 km au nord est de Mactar, *municipium* sous Caracalla entre 211 et 217 (*CIL*, VIII, 12062). Il s'agit pour J. Gascou de la même cité, ayant comme agglomération principale Hr Kharacoun et agglomération secondaire Hr Besra (*ANRW*, II, 10.2, p. 301 n. 438).

[52] Municipe entre 260 et 268 d'après A. Beschaouch, *Uzappa et le proconsul d'Afrique Sex. Cocceius Anicius Faustus Paulinus*, «MEFRA», 81, 1979, p. 195-218; J. Gascou retient deux datations, pour lui *Uzappa* est un municipe soit entre 253 et 260 soit entre 260-268, cf. *ANRW*, II, 10.2, 1981, p. 299. M. Christol, *A propos des Anicii: le IIIe siècle*, «MEFRA», 1986, p. 144-145, qui propose une fourchette chronologique très large; «Uzappa devint municipe entre Caracalla et Aurélien».

[53] Dans son séminaire qui a eu lieu à la Sorbonne le 23/3/91, A. Beschaouch a montré que Mactar a obtenu un privilège avant d'accéder au statut de colonie, non sous Trajan, comme a essayé de le démontrer G.-Ch. Picard avec cette hypothèse de «semi-municipe» (*Les places publique à Mactar*, «CRAI», 1953, p. 80-82), mais sous Hadrien qui lui a octroyé le droit latin.

[54] Les surnoms du *conditor* de la ville, *Aelius Aurelius*, sont attestés dans les inscriptions: *CIL*, VIII, 11801 et 11802. D'après J. Gascou (*La politique municipale de l'empire romain en Afrique proconsulaire de Trajan à Séptime Sévère*, Rome, 1972, p. 147- 151; Id., «*ANRW*», 11, 10.2, 1982, p. 197-198), Mactar a été promue au statut de colonie ho-

II - L'analyse des magistratures autochtones

1) Sufètes et *mag(istratus)*

L'ensemble des magistratures que livre l'inventaire dressé plus haut comprend: l'undecimprimat, la magistrature des *rabs*, le sufétat et la fonction désignée habituellement par le titre de *magister*. Ce dernier serait donné abrégé en MAG, dans les textes de *Limisa* (texte n° 10 et 11), et à Vazi Sarra (texte n° 12). Au lieu de le développer sous la forme *mag(ister)*, il me semble préférable de choisir la forme *mag(istratus)*. Ce titre définirait donc à la fois la fonction et son détenteur.

En quoi consiste cette magistrature?

J'aurai l'occasion de répondre exhaustivement à cette question dans une étude, actuellement en cours, qui comprendra un inventaire complet sur la question. Je me contente de signaler - dans le cadre de cette enquête - qu'il ne faudrait pas distinguer radicalement le *magistratus* et le *sufes*, comme l'ont suggéré P. Veyne et G.-Ch. Picard en estimant que le *magistratus* soit inférieur, en rang, au sufète; on s'est toujours demandé si le *magistratus* d'une cité pérégrine ne pouvait pas remplir les charges d'un *sufes*. On connaît des inscriptions puniques ou néo- puniques, où les deux sufètes sont désignés par l'expression suivante: «l'année de la magistrature d'un tel et tel» (texte n° 6), ceci prouve que le terme *magistratus* n'était pas étranger au «lexique institutionnel» africain. Une inscription de *Vina*[55], résout définitivement, semble-t-il, le problème; l'expression *ob magistratum ampliata legitima sufetatus summa*, montre explicitement que le *magistratus* n'est autre que la charge de sufète dans la cité.

Six communes indigènes y sont dirigées par des sufètes ou des *magistratus* (*Mactaris*, *Limisa*, *Vazi Sarra*, *Themetra*, *Ruspae* ? et *Capsa*), nombre fort dérisoire si on le compare avec celui d'environ dix-huit ci-

noraire sous le règne conjoint de Marc Aurèle et Commode. Selon H.-G. Pflaum (*Les flamines de l'Afrique romaine*, «Athenaeum», n.s., t. LIV, 1976, p. 158 = *Scripta Varia*, I, Paris 1978, p. 399), la cité est devenue une colonie honoraire entre 191 et 192, c'est-à-dire à la fin du règne de Commode. L'article tout récent de A. Magioncalda sur *L'epigrafe da Mactar di C. Sextius Martialis* publié dans *L'Africa romana*, IX, Sassari, 1992, p. 266-267, confirme à mon avis parfaitement la date envisagée par H.-G. Pflaum. Ainsi, on pourrait admettre que *Mactaris* est devenue une colonie honoraire, non sous le règne commun de Marc Aurèle et Commode (176-180), mais plutôt à la fin du règne de Commode entre 191 et 192 quand ce prince se fait appeler *L. Aelius Aurelius Commodus*.

[55] S. Ounallah, *op. cit.*, p. 305: *L(ucio) Aelio Aurelio / Commodo co(n)suli, / Imp(eratoris) Caes(aris) T(iti) Aeli Ha/driani Antoni/ni Aug(usti) Pii p(atris) p(atriae) filio, / L(ucius) Manilius Felix, / ob magistratum, / ampliata legitima / sufetatus summa, / ex (sestertium binis) m(ilibus) (sescentis) n(ummum) pos[uit] d(ecreto) [d(ecurionum)]*.

tés sufétales, attestées dans ce qui correspond à la Proconsulaire tétrarchique, et notamment dans la plaine de Fahs[56].

Pour la plupart, les cités, sont, semble-t-il, administrées par un collège de deux sufètes, comme c'était la règle dans la Carthage punique. Ceci est explicite dans les inscriptions de *Limisa* et de *Capsa*, où les noms de deux *sufètes* sont mentionnés.

En revanche, à Mactar, chef-lieu du *pagus Thusca*, les deux inscriptions d' *Hoter Miskar* (texte n° 4 et 5 et probablement 6) nous apprennent que la cité était dirigée, dans la deuxième moitié du I^er^ siècle ap. J. C., par un collège de trois magistrats, constitué par deux *sufètes* et un *rab sufetim*. Ce dernier titre désigne le sufète qui préside le collège. Sous une forme latine, le triple sufétat persiste sans doute jusqu'en 157 ap. J. C.[57], avec le triumvirat quinquennal, attesté dans deux inscriptions latines[58] qui datent de la deuxième moitié du II^ème^ siècle ap. J. C.

Une deuxième exception, en dehors de *Mactaris*, est *Althiburos*, cité stipendiaire du *pagus Thuscae*, dirigée par trois sufètes[59] avant sa promotion au rang de municipe sous Hadrien[60].

Il est notable que les institutions autochtones des anciennes villes numi-

[56] Les cités sufétales de la Proconsulaire: *Gales*, *Thibica*, *Apisa Maius*, *Biracsaccar*, *Aradi*, *Sucubi*, *Tepelte*, *Auitta Bibba*, *Thaca*, (pour ces communes de l'ancien territoire de Carthage, cf. H.-G. PFLAUM, *La romanisation de l'ancien territoire de Carthage*, p. 89 = *Scripta varia*, I, Paris, 1978, p. 314), *Thuburbo Maius*, *Apisa Minus* (cf., A. BESCHAOUCH, «Africa», VII-VIII, p. 169-177), *Siagu* (CL. POINSSOT, *Suo et Sucubi*, «Karthago», XI, 1959-60, p. 94), *Thinissut*, *Curubis*, *Uthina* et *Althiburos*, *Vina* (*AE*, 1961, 199 = «Karthago», IX, 1958, p. 91; S. AOUNALLAH, *Une nouvelle inscription de Vina*, *L'Africa romana*, IX, Sassari, 1992, p. 305), *Chul* (A. BESCHAOUCH, *L'Afrique proconsulaire, dans L'Année épigraphique (addenda et corrigenda)*, dans *Actes du colloque international du centenaire de l'Année épigraphique*, Paris, 1990 p. 29; une autre inscription de *Chul*, inédite citée par A. BESCHAOUCH, dans l'un de ses séminaires, qui a eu lieu à la Sorbonne en 1991, atteste un *sufes maior*. J'ajouterais à ce groupe, les cités à *magistratus*: *Gori* et *Furnos Minus* (L. POINSSOT, *Une inscription de Souani el Adari*, «RT», 1942, p. 218). Voir pour ce groupe de cités la carte de CL. POINSSOT, *op. cit.*, p. 125.

[57] *CIL*, VIII, 23599.

[58] *CIL*, VIII, 630 = 11827 et 23599.

[59] PH. BERGER, *Journal asiatique*, 1887, I, p. 457- 466.

[60] J. GASCOU, *Politique municipale*, p. 133-134. T. KOTULA, *Remarques sur les traditions puniques dans la constitution des villes de l'Afrique romaine*, dans *Akten des VI Internationalen Kongress für griechische und lateinische Epigraphik*, Munich 1973, p. 74-83, a tendance à inclure *Thugga* parmi les cités dirigées par trois sufètes, en se fondant essentiellement sur l'inscription libyco-punique, datable de 138 av. J.-C. (J.-G. FÉVRIER, *La constitution municipale de Thugga à l'époque numide*, «Les cahiers de Byrsa», 1964-65, p. 85, et sur celle de *sufes maior* (CL. POINSSOT, *Sufes Maior et princeps civitatis Thuggae*, *Mélanges A. Piganiol*, Paris 1966, p. 1267-1270), qui pourrait être l'équivalent du chef des sufètes de *Mactaris*.

des ont gardé une certaine particularité par rapport à l'ensemble des cités de droit public carthaginois. Une telle spécificité se manifeste particulièrment dans les deux villes du *pagus Thuscae* (*Mactaris* et *Althiburos*), où le nombre de trois sufètes est attesté. Il est important de noter la diversité et la particularité des institutions politiques de la *Thusca*, qui apparaît comme une entité territoriale et administrative hétérogène; on y distinque deux régions:

- Une région que l'on pourrait qualifier exclusivement punique, à laquelle appartiennent *Limisa* et *Vazi Sarra*. Son voisinage par rapport à l'ancien territoire de Carthage et à l'ancien *Byzacium* pourrait expliquer cet alignement strict sur les institutions puniques: le nombre de deux sufètes ou deux *magistratus* est attesté conformément au droit public carthaginois.

- Une région qui a conservé une culture lybico-numide (Mactar en demeure le bel exemple) qui apparaît notamment - comme on verra plus loin - dans l'onomastique et la nature des magistratures exercées.

2) La magistrature des *rabs*

Ce titre est attesté à *Mactaris*, comme l'indique le texte n° 6, où il est question de deux magistrats éponymes et d'un *rab*. Les deux *magistratus*, comme on l'a déjà dit, seraient les deux sufètes; pour le titre de *rab*, il est difficile d'avancer des hypothèses d'identification, au moins pour le cas de Mactar, en raison du manque de documents. Tout le monde admet que le mot *rab* signifie, dans la langue sémitique, chef[61]; mais le problème qui demeure posé consiste à déterminer le contenu du *rab* en tant que magistrature. Il est important de noter que le titre de *rab*, ou sa translittération latine, ne figurent guère dans les inscriptions latines africaines; il est attesté seulement dans les inscriptions puniques de Carthage et dans l'inscription néo-punique de Mactar. S'agirait-il d'une magistrature inférieure au sufétat? Ou de la tête d'un deuxième collège de trois magistrats? Trois hypothèses ont été formulées: d'après St. Gsell, «le titre de *rab* paraî avoir désigné les membres d'un des grands conseils de Carthage»[62]. Pour J.-G. Février et M. Fantar, «le *rab* n'est autre, très certainement, que le *princeps* des inscriptions municipales latines d'Afrique»[63]. Dans le cadre de Maghrawa, antique *Macota*, petite cité de *Thusca* non loin de Mactar, il est question de deux *rabs* éponymes à la tête de la cité. D'après A. M'charek, cette magistrature correspondrait

[61] St. Gsell, *HAAN*, T. II, p. 194; M. Sznycer, *Rome et la conquête du monde méditerranéen*, T. II, *Genèse d'un empire*, Paris, 1978, p. 574.

[62] St. Gsell, *op. cit.*, p. 194.

[63] Cl. Poinssot, *Sufes maior et princeps civitatis Thuggae*, *Mélanges d'archéologie et d'Histoire offerts à A. Piganiol*, 1966, p. 1270.

à celle de ces deux *magistri* éponymes attestés à *Vazi Sarra*[64]. Or, comme nous l'avons montré, les deux *magistratus* éponymes de *Vazi Sarra* seraient les deux sufètes de la cité.

Une inscription de *Calama* mentionne deux sufètes puis un *princeps*[65]. Ce dernier titre correspond à la position du mot *rab* dans une inscription punique de Carthage du III^e^ siècle av. J. C.[66] où il est question d'un collège de trois magistrats: deux sufètes et un *rab*. La fameuse inscription de *Thugga* qui atteste un *sufes maior* et un *princeps*[67], nous permet d'incliner avec beaucoup de réserve, pour l'hypothèse qui identifie le *princeps* avec le *rab*. Cette fonction punique se serait perpétuée à l'époque romaine, dans les villes de tradition punique, sous le nom de *principatus*.

3) L'undecimprimat

Vazi Sarra, désormais cité sufétale, serait la seule, dans la future Byzacène, à avoir disposé d'un conseil des "onze premiers", coexistant avec le conseil des décurions: il est très vraisemblable que les *undecimprimi* de *Vazi Sarra* représentent les décurions les plus illustres au sein du sénat local de la cité. Toutes les cités ayant des *undecimprimi*, en dehors de notre cité et de la *gens Saboidum* à *Cirta*, sont groupées entre le *Bagrada* et l'oued Miliane, particulièrement dans les environs de *Sululos*[68].

Se fondant sur l'inscription de la *gens Bacchuiana*[69] et sur celle de

[64] La communication qui a eu lieu à la Commission des travaux historiques d'Afrique du Nord, le 16.12.91.

[65] *ILAlg*, I, 233: *Victoriae / Aug(ustae) sacr(um), /anno s[uf]etatus As/munis Mu[l]thumba/lis f(ilii) et Urbani Auchu/soris f(ilii), principatu Pu/dentis Auchusoris f(ilii), cu/ra Clementis Saphiris f(ilii) D.D.P.P.*

[66] St. Gsell, *HAAN*, II, p. 214 n.4.

[67] Cl. Poinssot, *op. cit.*, p. 1270.

[68] Toutes les localités où apparaîssent des *undecimprimi* appartiennent à l'ancien territoire de Carthage: *Bisica* (*CIL*, VIII, 12032), *Sicilibba* (*CIL*, VIII, 14755), *Municipium Septimium* (*CIL*, VIII, 14791), *Chidibbia* (*CIL*, VIII, 14873) et *Furnos Minus*. Cf. D. Shaw, *The undecimprimi in Roman Africa*, «Museum Africum», vol. 2, 1973, p. 3 (voir la carte des cités à *undecimprimi*, p. 4), et H.-G. Pflaum, *op. cit.*, p. 316-317.

[69] *ILS*, 4440: «Consacré à Saturne d'Achaie Auguste, pour le salut de l'empereur César Antonin Auguste Pieux père de la patrie (les gens de) la tribu *Bacchuiana* ont fait ce temple à leurs frais et l'ont dédié. *Candidus*, fils de *Balsamo*, appartenant aux 'onze premiers' (*ex undecimprimis*), a donné en outre l'emplacement pour y construire le temple», voir Fr. Jacques, *Les cités de l'Occident romain*, Paris 1990, p. 26.

la *gens Saboidum*[70] H.-G. Pflaum[71], D. Shaw[72], M. Bénabou[73] et Fr. Jacques[74] ont considéré l'undecimprimat comme une institution tribale; ceci me paraît loin d'être probant. Comme l'undecimprimat est attesté également dans les centres urbains à *magistratus* (ou sufètes), tels que *Vazi Sarra* et *Furnos Minus*, il s'agit sans doute d'un conseil municipal restreint qui a les prérogatives de décision et qui joue le rôle de l'*ordo*[75] dans la cités de tradition punique. Dans ces localités urbaines romanisées, la fonction d' *undecimprimus* s'intègre dans le *cursus* municipal romanisé. En effet, *P. Opstorius Saturninus* de *Vazi Sarra* (texte 13) a exercé le flaminat perpétuel et la prêtrise de Mercure, après avoir été *undecimprimus*. La dédicace rappelle qu'il a versé la somme promise à l'occasion de son undecimprimat, en faisant construire un temple à Esculape. En dehors du territoire de la future Byzacène, l'expression *ob honorem undecimprimatus* est attestée exclusivement dans des centres urbains: *Furnos Minus*[76], Hr Debbik[77] et Chidibba[78].

III - L'examen onomastique des magistrats

L'étude onomastique est indispensable pour évaluer le degré de la romanisation atteint par cette "classe dirigeante" autochtone ainsi que pour préciser ses origines ethniques.

[70] Ce conseil des *undecimprimi* pourrait exercer un pouvoir en corrélation avec le *princeps* comme l'indique l'inscription de la *Gens Saboidum* à Cirta (*ILAlg*, II, 626): *M(arco) Coculnio / Sex(ti) fil(ius) Quir(ina) / Quintilliano, lato / clavo exornato ab / Imp(eratore) Caesare L(ucio) Septimio / Severo Pertinace Augusto Pio / Parthico Arabico Parthico / Adiabenico post flamonium et honores / omnes quibus in Colonia Iulia / Iuvenali Honoris et Virtutis Cirta / patria sua functus est, / Florus Labaeonis fil(ius) / princeps et undecimprimus / gentis Saboidum, amico merenti / de suo p[osuit ide]mq(ue) dedic(avit) / l(oco) d(ato) d(ecreto) d(ecurionum).*

[71] H.-G. Pflaum, *op. cit.*, p. 317.

[72] D. Shaw, *op. cit.*, p. 8: «It seems more probable, on the basis of the evidence at our disposal, that the *undecimprimi* at their original tribal level represented a select group of elders about the tribal chieftain».

[73] M. Bénabou, *Anomalies municipales en Afrique romaine?*, «Ktema», 1981, p. 255.

[74] Fr. Jacques, *Les cités dans l'Occident romain*, Paris, 1990, p. 26.

[75] H.-G. Pflaum, *op. cit.*, p. 317.

[76] Voir *CIL*, VIII, 25808.

[77] *CIL*, VIII, 14791 = *ILS*, 6808 (*Municipium Septimium*), cf. Pflaum, *op. cit.*, p. 317.

[78] *CIL*, VIII, 14875, cf. H.-G. Pflaum, *op. cit.*, p. 317.

1) statut juridique

a - Citoyens romains

On compte six magistrats municipaux, citoyens romains:

- A *Limisa*, le sufète *Iulius Perpetuus*, et le *magistratus P. Caecilius Faustus Aelianus* et [- - -] *Rufinianus* et probablement [- - -] *Saturninus*.
- A *Vazi Sarra*, les deux *magistratus* éponymes *C. Cincius [La]rgus* et *P. Sallustius* [...] et l'*undecimprimus P. Opstorius Saturninus*.

Contrairement à ce qu'a affirmé P. Veyne, les titulaires de magistratures autochtones, qui portent les *tria* ou *duo nomina* dans les cités africaines sont rarissimes. Pour les cités sufétales de la future Byzacène, les magistrats citoyens romains, sont au nombre de cinq, à *Vazi Sarra* et *Limisa*. Le sufète de cette dernière cité, *Iulius Perpetuus* aurait obtenu le droit de cité sous le règne de l'un des empereurs "juliens", par une faveur particulière[79]. Le *magistratus* de la même cité *P. Caecilius Faustus Aelianus* porte un gentilice assez répandu à *Limisa*[80]. D'après J.-M. Lassère, les *Caecilii* attestés dans les zones d'influence numide, seraient des descendants des Numides clients de *Q. Caecilius Metellus* lors de la guerre de *Jugurtha*[81]. Cependant son premier surnom, *Faustus* - forme latinisée d' *Hanno* - pourrait indiquer une origine punique.

b - Les pérégrins

Les magistrats municipaux encore pérégrins sont au nombre de douze:

- *Mactaris*:

Les trois sufètes *Aumazguar* fils de *Tat[ai]*, *Man[da]çan* fils de *Sa[b]atan* de *Maxula* et *Maçigran* fils de *Qafsi*.

- *Themetra:*

Le sufète *Banno Himilis filius*[82].

- *Chusira:*

[79] Un autre *Iulius* est attesté à *Limisa*: *CIL*, VIII, 12049.

[80] *CIL*, VIII, 12042: *Caecilia C.f. Puella*; 12041, *M. Caecilius Marcus* et *Caecilius Eranus*.

[81] J.-M. Lassère, *Ubique populus*, p. 123.

[82] M. Bénabou, *La résistance*, p. 507.

Le flamine perpétuel *Saturninus M[uthun] Isachonis filius.*

- *Capsa:*

Les deux sufètes *Atticus* et *Fronto Maslae filius.*

- Souani el Adari (*Themetra* ?):

le sufète *Saturninus Masopis filius* et le *magister Baliatho C.f.:* le père porte le prénom romain *Caius,* employé ici indubitablement comme un nom unique.

Ainsi, on dispose d'une liste de noms uniques très variés, suivis chacun d'un patronyme: des noms purement puniques ou libyques attestés à *Mactaris* et *Themetra,* cités sufétales au I^er^ siècle ap. J. C., des noms puniques latinisés à *Chusira,* Souani el Adari et *Limisa,* et enfin des noms uniques purement latins, adoptés par les deux sufètes de *Capsa.* En dehors du flamine perpétuel de *Chusira,* tous les notables locaux attestés au I^er^ siècle de l'ère chrétienne n'avaient pas encore éprouvé le besoin de latiniser leurs nom. Les noms latins ou traduits du punique, sont généralement attestés au II^ème^ siècle de l'ère chrétienne.

2) Origine ethnique

a - Magistrats d'origine numide:

- *Aumazguar* fils de *Tat[ai]*[83].

- *Man[da]çan* fils de *Sa[b]atan* de *Maxula*[84]. Ici on a affaire à un notable qui exerce le sufétat à *Mactaris,* probablement originaire de la ville numide de *Mascula.*

- *Maçigra,* fils de *Qafsi.*

- *Aikna* fils de *Aderbaal,* le nom du père serait plutôt punique.

- *Baruk* fils de *Selidiu*[85].

- *Atticus* et *Fronto* fils de *Masla,* les deux sufètes de *Capsa,* portent des surnoms latins attestés à Rome dès l'époque républicaine[86]. Le nom du père de *Fronto* est très vraisemblablement un nom numide. En effet, *Masl/ae*

[83] La terminaison en "*-ai*" pour les noms libyques, ex: *Radai,* nom attesté dans une inscription bilingue (néo-punique et latine) du mausolée d'El Announi cf. N. FERCHIOU, *Le mausolée de Q. Apuleius Maximus à El Announi,* «PBSR», vol. LVII, 1989, p. 60.

[84] «Le nom de second sufète est suivi de la mention *Meçuli,* dans la quelle il faut voir l'ethnique de *Mascula,* qui est située en pleine Numidie dans les environs de Théveste», PH. BERGER, *op. cit.,* p. 169.

[85] Il faudrait voir en *Selidiu* un nom libyque.

[86] I. KAJANTO, *The Latin Cognomina,* Helsinki, 1965 p. 263 et 118.

est la forme latine de *Maslan*, comme *Massinissa* = *Massinissan*, *Micipsa* = *Micipsan*: «On a supposé que le latin avait interprété la finale *an* comme la marque d'un accusatif, d'où la réfection d'un nominatif en *a*»[87].

Ainsi, les noms numides sont attestés particulièrement dans les anciennes villes du royaume numide *Mactaris* et *Capsa*[88].

b - Magistrats d'origine vraisemblablement punique

- *Banno*[89] *Himilis*[90] *filius*
- *Saturninus*[91] *M[uthun] Isachonis filius*
- *Saturninus Masopis*[92] *filius*
- *[- - -] Rufinianus*
- *[- - -] Saturninus*
- *P. Caecilius Faustus*[93] *Aelianus*
- *Baliatho*[94] *C(aii) filius*
- *Iulius Perpetuus*[95]
- *P. Opstorius Saturninus*

Ce groupe de notables est originaire de la partie orientale du *pagus Thuscae* (*Limisa* et *Vazi Sarra*) et de l'ancien *Byzacium*, où l'influence punique est particulièrement forte.

[87] Pour ce groupe de noms, cf. L. GALAND, *Le Berbère et l'onomastique libyque*, dans *L'onomastique latine. Colloques internationaux* du «CNRS», n. 564 (Paris, 13-15 Octobre, 1975), Paris, 1977, p. 302 et O. MASSON, *La déclinaison des noms étrangers dans les inscriptions latines d'Afrique du Nord*, (dans le même colloque), p. 309-310.

[88] G. CAMPS, *Massinissa*, «Libyca», t. VIII, 1960, p. 276.

[89] G. HALF, *L'onomastique punique de Carthage: répertoire et commentaire*, «Karthago», XII, 1963-64, p. 98.

[90] Nom punique, probablement en rapport avec «HMLK», transcrit en latin *Himilcho* (*IRT*, 319, 322) qui veut dire «frère du roi divin», on ne trouve dans l'épigraphie que les formes *Himili* et *Imilis* au génitif. «*IRT*», 324 et *CIL*, VIII, 9261 et 12286, voir aussi, C. POINSSOT, *Suo et Sucubi*, «Karthago», X, 1959-60, p. 105; G.L. GREGORI, *Forme onomastiche indigene e puniche ad Apisa Maius, Siagu, Themetra e Thimilga*, *L'Africa romana*, VII, p. 176 et O. MASSON in «Ant. Afr.», 10, 1976, p. 83 ss.

[91] *Saturninus* est une forme latine du nom punique *BDB'L*, serviteur de *Baal*, cf. LASSÈRE, *op. cit.*, p. 454.

[92] Le nom *Masopis*est attesté une seconde fois à *Limisa* également en tant que patronyme: *[Pel]usius Masopis f. CIL*, VIII, 12051.

[93] *Faustus* est une forme latinisée d'*Hanno*, cf. LASSÈRE, *op. cit.*, p. 452.

[94] Nom punique, qui veut dire *Baal* a donné, *B'LYTN*, «Karthago», XII, p. 90 et 120.

[95] *Perpetuus* est la traduction latine du nom punique *HLDL*, *El* "est durable" cf., G. HALF, «Karthago», XII, p. 114; J.- M. LASSÈRE, *Ubique populus*, p. 435.

c - Un sufète d'origine probablement illyrienne

Le nom du sufète de Souani el Adari (probablement *Themetra*), est suivi du nom du père et celui du grand père, *Rogatus Dini (filius) Pantoni (filius)*. Le nom du père, *Dinus* serait un dérivé du nom illyrien *Dinis* ou *Dina*[96], et le nom du grand-père, *Pantonus* serait aussi la forme latine d'un autre nom illyrien *Panto*[97]. L'onomastique de *Rogatus* figure dans la liste des noms illyriens attestés en Afrique romaine, donnée par Dimitrios Samsaris[98].

Aussi, pourrait-on voir en *Rogatus* un illyrien d'origine, dont les ancêtres étaient venus s'installer dans le port de *Themetra*. L'africanisation de cette famille se manifeste par le fait que l'un de ses membres, qui a pris un nom traduit du punique, *Rogatus*[99], exerce la plus haute magistrature punique.

On aurait ainsi, l'unique exemple de sufète d'origine allogène connu jusqu'à présent dans l'épigraphie africaine.

Au terme de cette étude, on pourrait retenir les conclusions suivantes:

- Le réexamen d'un dossier épigraphique assez mince nous a permis de distinguer deux régions sur le territoire de la future Byzacène. L'ancien *Byzacium* et la partie orientale du *Pagus Thusca*, à laquelle appartiennent *Limisa* et *Vazi Sarra*, demeurent attachés à la culture punique en pleine période romaine, comme l'indiquent le nombre de deux sufètes et l'examen de leur onomastique.

- Cependant, il faut bien signaler la particularité et la diversité des structures politiques pré-romaines dans le *pagus Thuscae* et notamment dans sa partie occidentale, où l'influence numide est très frappante, et où les noms numides sont les plus attestés.

- L'ouverture de l'ancien *Byzacium* vers l'extérieur, dès l'époque punique et le début de la colonisation romaine, pourrait expliquer l'origine illyrienne du sufète de Souani el Adari.

- La persistance de la culture locale n'a pas empêché la "classe diri-

[96] W. SCHULZE, *Zur Geschichte lateinischer Eigennamen*, Berlin, 1904, p. 31.

[97] W. SCHULZE, *op. cit.*, p. 39 note 2; J.-M. LASSÈRE, *op. cit., p. 395. Panto* est attesté deux fois à *Thignica*: *[Caeci]lius Sa[turninus] Pantonis f.*, *CIL*, VIII, 15026 et *Caecilius Felix Saturnuni Pantonis f.*

[98] *Populations entre la péninsule Balkanique et l'Afrique romaine: population et onomastique balkanique en Afrique*, *L'Africa romana*, V, 1987, p. 420 n. 81.

[99] *Rogatus* est un nom lié au sacrifice de substitution, et il serait l'équivalent de *Muthunbaal*, cf. G.-CH. PICARD, *Civit. Mact.*, p. 91.

geante" de certaines cités telles que *Vazi Sarra*, et Souani el Adari, et probablement aussi la cité de *Themetra*, d'adopter des habitudes institutionnelles romaines, avec la pratique de la *summa honoraria* et de la *pollicitatio* liées au sufétat et à l'undecimprimat. Il est explicite que le processus de romanisation fut rapide à *Limisa* et *Vazi Sarra*, où la quasi-totalité des magistrats sont citoyens romains. De même la formule *DD PP*, attestée exclusivement dans les inscriptions de ces deux dernières cités suggère une certaine autonomie municipale, puisque ces cités disposent de leurs propres conseils de décurions et de leurs caisses municipales.

E. Ortiz de Urbina - J. Santos Yanguas

Algunas reflexiones sobre el derecho latino en el Norte de Africa

Las fuentes literarias y epigráficas, estas últimas en exclusividad en relación con el resto de las provincias occidentales, nos informan explícitamente de algunas comunidades de Mauritania Cesariense y de Africa Proconsular que poseían (*Arsennaria* y *Uzalis*), se les había concedido (*Tipasa* e *Icosium*) o habían solicitado (*Gigthis*, *Gemellae* y *Lambaesis*) el derecho latino[1]. Estos testimonios que nos informan de la posesión, concesión o solicitud de este estatuto jurídico han sido considerados, en aquellos trabajos relativos al ordenamiento municipal de Roma en el Norte de Africa, como documentos demostrativos de la existencia de una relación automática entre comunidades que reciben este derecho y el estatuto de municipio, aunque éste no se compruebe documentalmente en todos los casos[2]. Un argumento esencial que apoyaba este planteamiento era la convicción de que para que se llevase a cabo la aplicación del *ius Latii* era necesaria la existencia de "magistraturas municipales, duunvirato o quattuorvirato y edilidad", *honores* documentados en colonias y municipios[3]. Por otra parte también contribuía a esta consideración el hecho de que se precisase la denominación de *municipium* en algunas de las comunidades que nos informan explícitamen-

[1] Para *Arsennaria* (posiblemente las ruinas de Sidi-Bou-Râs Taddert) en PLINIO, *NH.*, V.1.19: *Arsennaria Latinorum*. Para *Uzalis* (El Alia) en PLINIO, *NH.*, V.4.29: *oppidum Latinum unum Uzalitanum*. Para *Tipasa* (Tipasa) e *Icosium* (Argel) en PLINIO, *NH.*, V.1.20: *Divo Claudio ... Latio dato Tipasa, itemque a Vespasiano imperatore eodem munere donatum Icosium...* Para *Gemellae* (El Kasbat o Zaouia) y *Lambaesis* (Lambèse) en *CIL* VIII 18218: *...res p(ublica) Gemellens(ium) ob insignem / amicitiam Lati[o] / uno tempore im[petrat(o) dedica[v(it)]...* Para *Gigthis* (Bou Gara) en *CIL* VIII 22737:*...le/gationem urbicam gratui/tam ad Latium maius pe/tendum duplicem susce/perit ...*

[2] J. GASCOU, *La politique municipale de l'Empire romain en Afrique Proconsulaire de Trajan à Septime-Sévère*, Roma 1972 (para *Uzalis*, *Gigthis*, *Gemellae* y *Lambaesis* véase pp. 19, 138-139 y 152); ID., *La politique municipale de Rome en Afrique du Nord I. De la mort d'Auguste au début du III siècle*, «ANRW» II, 10.2, 1982, pp. 136-229 (para *Uzalis*, *Tipasa*, *Icosium*, *Arsennaria*, *Gigthis*, *Gemellae* y *Lambaesis* véase pp. 142, 156, 159-160 n.104 a, 192 y 198-200).

[3] J. GASCOU, *op. cit.*, pp. 138-139.

te de la solicitud de este derecho, como evidencian *Gemellae*, *Gigthis* y *Lambaesis*, o el estatuto político de *colonia*, del que disponemos de testimonio en *Icosium*.

Para esta última comunidad un epígrafe de carácter honorífico, cuya datación corresponde a los años 74-76 d.C., documenta su constitución colonial. Esta cronología ha sido puesta en relación con la concesión del *ius Latii* a *Icosium* por Vespasiano, de acuerdo a la información trans-mitida por Plinio el Viejo[4]. Si para *Icosium* es posible datar los testimonios literarios y epigráficos que nos informan del estatuto latino y de su constitución colonial respectivamente, los testimonios de que disponemos para las comunidades de *Gemellae*, *Lambaesis* y *Gigthis* presentan un mayor número de dificultades en el establecimiento de una cronología precisa de cuándo se produjo la solicitud del derecho latino y en qué momento tuvo lugar su constitución municipal[5]. Sin embargo, en los tres casos se ha establecido una vinculación directa entre ambos testimonios y, desde este planteamiento, se ha considerado equivalente la solicitud del *Latium* con aquella del estatuto de *municipium*, cuando en ninguno de los epígrafes que nos informan de esta demanda se especifica la petición de esta promoción política o se hace referencia a este término en los mencionados testimonios[6].

Por lo que respecta al resto de las comunidades que evidencian la posesión o concesión del estatuto latino, en el mismo fragmento pliniano citado para *Icosium* se menciona la concesión de este derecho a la comunidad de *Tipasa* en época de Claudio. Su denominación como *col(onia) Ael(ia) Aug(usta) Tip(asensis)* en un documento epigráfico permite establecer la promoción colonial para esta comunidad en época de Adriano[7]. *Arsennaria Latinorum*, referencia que encontramos también en Plinio el Viejo y que presenta dificultades para su datación como en el caso de *Uzalis*, se documenta por primera vez como *colonia* en la obra de Ptolomeo[8]. *Uzalis, oppidum Latinum* en Plinio, únicamente documenta su estatuto de *colonia* en una

[4] *CIL* VIII 20853: *...Flaviu[s....]ni/[n]us aed(ilis) (duum)vir [qui]nq/[u]enna(lis) pontife[x p]ri/mus in colonia ex / [d(ecreto)] d(ecurionum) ...*; PLINIO, *NH.*, V.1.20: *vid. supra*.

[5] *Vid. infra* el análisis de estas comunidades.

[6] J. GASCOU, *op. cit.*, pp. 66, 138 y 152. *Vid. supra* en nota 1 *CIL* VIII 22737 y 18218.

[7] PLINIO, *NH.*, V.1.20: *vid. supra*; *AE* 1958, 128. Véase J. GASCOU, *op. cit.*, p. 123; ID., *La politique municipale I...*, p. 181.

[8] PLINIO, *NH.*, V.1.19: *vid. supra*; PTOLOMEO, IV.2.3: Ἀρσεναρία κολωνία. J. DESANGES, ed. de *Pline L'Ancien. Histoire Naturelle. Livre V, 1-46. L'Afrique du Nord*, París 1980, pp. 159-160 considera el estatuto colonial atribuído por Ptolomeo como erróneo, correspondiendo éste no a *Arsennaria* sino a *Cartenna*. Para la datación de la concesión del *ius Latii vid. infra* el análisis de estas comunidades.

mención epigráfica que posiblemente habría que datar a partir de la segunda mitad del siglo II en opinión de J. Gascou[9]. Por lo tanto en estas tres comunidades no contamos con ningún documento que nos informe de su denominación como municipios con anterioridad a su estatutos coloniales, aunque éste haya sido supuesto en relación con la concesión del derecho latino.

Expuestas estas consideraciones, vamos a analizar en primer lugar si dentro de la acepción técnica de *ius Latii*, encontramos elementos que nos permiten establecer una relación automática entre este estatuto jurídico y aquellos propiamente políticos de *municipium* o *colonia*. Este análisis nos permitirá con posterioridad centrarnos en otros testimonios escritos y/o arqueológicos que nos informan, en algunas de las comunidades norteafricanas objeto de nuestro estudio, de la presencia de instituciones romanas o de un desarrollo urbano al modo romano y si estos testimonios pueden ser puestos en relación directa con estos estatutos jurídico y políticos.

El concepto de *ius Latii*, también con la mención de *Latinitas* o *Latium* en los testimonios escritos[10], podemos analizarlo a través de su documentación en las fuentes literarias y epigráficas. Los autores greco-latinos así como los testimonios epigráficos coinciden de forma unánime cuando definen el contenido del derecho latino con posterioridad a la Guerra Social. La concesión del *ius Latii* a una comunidad provincial o a todas las comunidades de una provincia permite a sus habitantes conseguir la *civitas Romana per honorem*, esto es posibilita la obtención de la ciudadanía romana a través del desempeño de una de las magistraturas colegiadas anuales que se documentan originariamente en las comunidades itálicas (*duumvir, aedilis, quaestor*). Esta prerrogativa que nos trans-miten las fuentes escritas iría acompañada de otros privilegios: el *ius commercii* y el *ius conubii*. Estos serían disfrutados, aunque no exclusivamente, por aquellas comunidades beneficiadas con el estatuto latino, tanto si se considera - como plantea la investigación reciente - que fue al mismo tiempo un derecho otorgado a la comunidad y un derecho personal[11] o un derecho territorial. En este último caso no se contempla

[9] PLINIO, *NH.*, V.4.29: *vid. supra. CIL* VIII 1204 (=14331): *cur(ator) reipublicae splendidissimae col(oniae) Uzal(itanae) sacrae.* J. GASCOU, *La politique municipale de Rome en Afrique du Nord II. Après la mort de Septime-Sévère*, «ANRW» II. 10.2, 1982, pp. 230-320 considera el período de Marco Aurelio como *terminus a quo* para el estatuto colonial, aunque pudo ser concedido en una época bastante posterior (p. 297).

[10] M. HUMBERT, *Le droit latin impérial: cités latines ou citoyenneté latine?*, «Ktema», 6, 1981, pp. 207-226.

[11] G. ALFÖLDY, *Latinische Bürger in Brigantium und im Imperium Romanum*, "Bayerische Vorgeschichtsblätter", 51, 1986, pp. 187-220. A partir del análisis de un epígrafe de *Brigantium* (Retia) en el que se mencionan a unos *cives L[a]t(ini) negot(iatores)*

la existencia de una ciudadanía latina sino la diversidad jurídica (ciudadanos romanos y peregrinos) de los habitantes de un mismo territorio beneficiado con el estatuto latino[12].

Gayo es el autor que con mayor amplitud nos transmite la definición del *ius Latii* en época imperial[13]. Nos informa de que este derecho es dado por el *populus Romanus*, por el senado o por el César a algunas *civitates peregrinae* y que se pueden diferenciar dos tipos en el mismo, el *Latium minus* que corresponde a aquellos que llegaron a la *civitas Romana* únicamente por el desempeño de alguna magistratura o cargo público (*honos*) y el *Latium maius* relativo a aquellos que llegaron a la *civitas Romana* por la vía que posibilita el *Latium minus* o por haber sido elegidos *decuriones*. Posiblemente desde el principado de Adriano se amplía la concesión de la ciudadanía a las magistraturas salientes y a todo el senado local[14]. Del mismo modo Gayo se refiere en el inicio del fragmento a la obtención de la ciudadanía romana no sólo por los titulares de estas magistraturas sino también por sus hijos. Esta mención aparece desarrollada en la *lex Salpensana* y en la *lex Irnitana*, cartas legislativas otorgadas a dos *municipia Latina* de la Bética en época de Domiciano, en las que se señala, principalmente en la última, que con posterioridad al cumplimiento de la magistratura serán *cives Romani* el ma-

Brig[a]ntiens(es) y de la información que nos transmiten otros documentos literarios y epigráficos considera que el *ius Latii* de finales de la República y época imperial fue tanto un derecho otorgado a la comunidad como un derecho personal, concedido a los habitantes que se benefician de los privilegios públicos y privados de esta concesión, así como a aquellos que posiblemente de forma excepcional fueron admitidos en algunas comunidades latinas, previa solicitud y decisión aprobatoria de la autoridad local.

[12] P. Le Roux, *"Municipium Latinum" et "Municipium Italiae" ; à propos de la "lex Irnitana"* en *Epigrafia. Actes du Colloque International d'épigraphie latine en mémoire de A. Degrassi pour le centenaire de sa naissance (Rome 27-28 mai 1988)*, Roma 1991, pp. 565-582. Considera que el *commercium* y el *conubium* eran privilegios que necesariamente acompañaban al *ius Latii*, dentro de las relaciones habituales entre ciudadanos romanos y peregrinos de un mismo territorio latino. Establece como función característica del derecho latino la de actuar como instrumento de selección que permite la integración de las élites locales en la *civitas Romana*, posibilitando su renovación.

[13] Gayo, *Inst.*, I. 95-96: *Alia causa est eorum qui Latii iure cum liberis suis ad civitatem Romanam perveniunt; nam horum in potestate fiunt liberi. Quod ius quibusdam peregrinis civitatibus datum est vel a populo Romano vel a senatu vel a Caesare. Huius autem iuris duas species sunt; nam aut maius est Latium aut minus; maius est Latium, cum et hi, qui decuriones leguntur et ei, qui honorem aliquem aut magistratum gerunt, civitatem Romanam consecuntur; minus Latium est, cum hi tantum, qui vel magistratum vel honorem gerunt, ad civitatem Romanam perveniunt; idque conplurib*us *epistulis principum significatur.*

[14] A.N. Sherwin White, *The Roman Citizenship*, Oxford 1973 (1ª ed. 1939), p. 255; Id., *The Roman Citizenship. A Survey of its Development into a World Franchise*, «*ANRW*» I.2, 1972, pp. 23-58, especialmente p. 44.

gistrado y su familia (padres, cónyuges, hijos legítimos bajo la potestad de sus padres e hijos de estos últimos)[15]. Otros autores, como Asconio refiriéndose a las comunidades transpadanas, Appiano a propósito de *Novum Comum*, Estrabón en relación con *Nemausus*, indican expresamente esta prerrogativa específica del *ius Latii*, la *civitas Romana per honorem*[16].

La primera mención explícita de este contenido del derecho latino con posterioridad a la Guerra Social nos la transmite Asconio cuando nos informa de la concesión que Pompeyo Estrabón (89 a.C.) realizó a algunas comunidades de Gallia Cisalpina que ocupaban la región transpadana. Estas comunidades recibieron la denominación de colonias y, aunque emplea el término *deductio*, señala que sus *cives* no son *novi coloni* sino *veteres incolae*[17]. Desde el periodo cesariano y comienzos del Imperio concesiones del derecho latino se documentan con mayor amplitud entre las comunidades provinciales, como son los ejemplos de Sicilia[18], de algunas comunidades alpinas[19], Gallia Narbonense[20], Hispa-

[15] *Lex Salpensana*, rúbr. 21: *Qui IIvir, aed(ilis), quaestor ex h(ac) l(ege) factus erit, cives Romani sunto, cum post annum magistratu / abierint, cum parentibus coniugibusque ac liberis...*; *Lex Irnitana*, rúbr. 21: *Qui ex senatoribus decurionibus conscriptisve municipii Flavi Irnitani magistratus uti h(ac) l(ege) comprehensum est creati sunt erunt, ii, cum eo honore / abierint, cum parentibus coniugibusque ac liberis qui legitimis nuptis quae / siti in potestate parentium fuerint, item nepotibus ac neptibus filio / natis, qui quaeve in potestate parentium fuerint cives Romani sunto, dum ne plures cives Romani / sint quam quod ex h(ac) l(ege) magistratus creare oportet.*

[16] Asconio, *In Pis.*, 3:...*ius dedit Latii ... id est ut petendo magistratus civitatem Romanam adipiscerentur*; Appiano. *BC.*, II.26: Πόλιν δέ Νεόκωμον ὁ Καῖσαρ ἐς Λατίου δίκαιον ἐπὶ τῶν Ἀλπεων ὠκίκει, ὧν ὅσοι κατ' ἔτος ἦρχον, ἐγίγνοντο Ῥωμαίων πολῖται· τόδε γὰρ ἰσχυει τὸ Λάτιον; Estrabon, IV.1.12, ...ἔχούσα καὶ τὸ καλούμενον Λάτιον, ὥστε τοὺς ἀξιωθέντας ἀγορανομίας καὶ ταμιείας ἐν Νεμαύσῳ Ῥωμαίους ὑπάρχειν... En Plinio el Joven también se documenta como una de las vías de acceso a la *civitas Romana* pero sin especificar *per honorem*: *Paneg.*, 37.3: *...novi, seu per Latium in civitatem seu beneficio principis venissent....*; *Paneg.*, 39.2: *His quoque quibus per Latium civitas Romanam patuisset...*

[17] Asconio, *In Pis.*, 2-3: *Neque illud dici potest, sic eam coloniam esse deductam quemadmodum post plures aetates Cn. Pompeius Strabo...Transpadanas colonias deduxerit. Vid. supra.*

[18] Ciceron, *Ad Att.*, XIV.12.1: *Scis quam diligam Siculos et quam illam clientelam honestam iudicem. Multa illis Caesar neque me invito, etsi Latinitas erat not ferenda.* Plinio, *NH.*, III.8.91: *Intus autem Latinae condicionis Centuripini, Netini, Segestani ...*

[19] Plinio, *NH.*, III.20.133-134: *Verso deinde in Italiam pectore Alpium Latini iuris Euganeae gentes, quarum oppida XXXIV enumerat Cato. Ex his Triumpilini ... dein Camunni conpluresque similes finitimis adtributi municipiis*; Id., *NH.*, III.20.135: *Sunt praeterea Latio donati incolae, ut ...Cottianae civitates ...* Véase U. Laffi, *Adtributio et contributio. Problemi del sistema politico-administrativo dell' Italia romana*, Pisa 1966, pp. 21-29 y 66-67.

[20] Plinio, *NH.*, III.4.32: *Ruscino Latinorum*; Id., *NH.*, III.4.35: *At in ora oppidum La-*

nia[21], Africa[22] y Aquitania[23]. A partir del principado de Claudio y durante toda la segunda mitad del siglo I y principios del II se concede este derecho a algunas comunidades de Mauritania Cesariense y de Africa Proconsular[24], a los Alpes Marítimos por Nerón y a algunas comunidades de los Alpes Peninos y Graios[25], a Hispania por Vespasiano[26], a comunidades del Norte de Italia por Antonino Pío[27] y a diversas comunidades sin especificar por Augusto, Vitellio y Adriano[28].

Como hemos mencionado, los testimonios que nos transmiten la definición de *ius Latii* con posterioridad a la Guerra Social no incluyen ninguna referencia expresa relativa a la correspondencia directa entre la

tinum Antipolis; ID., *NH.*, III.4.36-37: *oppida Latina Aquae Sextiae Salluviorum, Avennio Cavarum* ... También la mención de Estrabón para *Nemausus* (IV.1.12: *vid. supra*). Véase B. GALSTERER-KRÖLL, *Zum ius Latii in den Keltischen Provinzen des Imperium Romanum*, «Chiron» , Band 3, 1973, pp. 277-306, especialmente pp. 290-297.

[21] Para Bética: PLINIO, *NH.*, III.1.7: *oppida omnia ... Latio antiquitus donata XXVII;* ID., *NH.*, III.1.15: *Latinorum Laepia Regia*... Para Tarraconense: PLINIO, *NH.*, III.3.18: *Latinorum veterum XVIII*; ID., *NH.*, III.3.20: *mox Latinorum Lucentum*; ID., *NH.*, III.3.23: *Latinorum Ausetani*...; ID., *NH.*, III.3.24: *Latinorum veterum Cascantenses*...; ID., *NH.*, III.3.25: *oppidani Latii veteris Castulonenses*...; ID., *NH.*, III.5.77: *oppida...Latina Cinium et Tucim.* Para Lusitania: PLINIO, *NH.*, IV.22.117: *oppida veteris Lati Ebora*... Véase P. LE ROUX, *Municipe et droit latin en Hispania sous l'Empire*, «RHDFE» 64, 1986, pp. 325-349, especialmente pp. 334-337.

[22] *Vid. infra* el análisis de la comunidad de *Uzalis*.

[23] ESTRABON, IV.2.2: δεδώκασι δὲ Λάτιον Ῥωμαῖοι καὶ τῶν Ἀκουιτανῶν τισι, καθάπερ Αὐσκίοις καὶ Κωνουέναις. Véase B. GALSTERER-KRÖLL, *art. cit.*, pp. 297-302.

[24] *Vid. supra* las menciones de las concesiones de Claudio y Vespasiano a *Tipasa* e *Icosium* respectivamente en Plinio y para *Gemellae* y *Lambaesis* en *CIL* VIII 18218, *Gigthis* en *CIL* VIII 22737.

[25] TACITO, *Ann.*, XV.32: *...nationes Alpium maritimarum in ius Latii transtulit*; a algunas comunidades de los Alpes Peninos y Graios en PLINIO, *NH.*, III.20.135: *Sunt praeterea Latio donati incolae, ut Octodurenses et finitimi Centrones.*

[26] PLINIO, *NH.*, III.3.30:... *Universae Hispaniae Vespasianus imperator Augustus iactatum procellis rei publicae Latium tribuit*...

[27] Se documenta la concesión del *ius Latii* por Antonino Pío a los *Carni* y a los *Catali*, con relación de *adtributio* a la *colonia* de *Tergeste* desde época de Augusto. *CIL* V 532:...*ut manifestatur cael[es]tibus litteris A[ntoni]/ni Aug(usti) Pii .../...sit prosecutus impetrando ut[i Car]/ni Catalique attributi a divo Augusto rei [publi]/cae nostrae.../...per aedilitatis gradum in curiam nostram admit[te]/rentur ac per hoc civitatem Romanam apisceren/tur*.... Véase U. LAFFI, *op. cit.*, pp. 36-41.

[28] SUETONIO, *August.*, II.47: *...merita erga populum R(omanum) adlegantes Latinitate vel civitate donavit*; TACITO, *Hist.*, III.55.2: *...Latium externis dilargiri*; *SHA*, *Hadr.*, 21.7: *Latium multis civitatibus dedit.*

concesión de este derecho y la promoción municipal. Por otro lado las concesiones explícitas - en el caso de algunas comunidades norteafricanas, como hemos expuesto, con solicitud previa - de este derecho a provincias y a comunidades del Occidente romano no evidencian, a excepción de la referencia de Asconio, que su concesión se asocie con la constitución de una comunidad en *municipium* o, básicamente en las comunidades galas, en *colonia*. Son testimonios escritos, diversos de aquellos que nos informan de su concesión, los que documentan el estatuto municipal o colonial para algunas de estas comunidades. En este sentido, si nos centramos en los ejemplos norteafricanos que estamos analizando, Plinio el Viejo cuando nos informa de la posesión o concesión del derecho latino a algunas de estas comunidades especifica los topónimos junto a las expresiones *Latinorum*, *Latio dato* y *eodem munere donatum* o emplea la denominación de *oppidum Latinum*. Los documentos epigráficos que nos informan de la solicitud de este privilegio por comunidades de Africa Proconsular únicamente evidencian la mención de *res publica*, indicándose expresamente en uno de los epígrafes el éxito de las dos *legationes* realizadas con este motivo.

La información que se desprende de estos testimonios permite considerar la ausencia de una vinculación directa entre este estatuto jurídico y los estatutos políticos de *municipium* o *colonia* y la conveniencia de diferenciar estas categorías. Por otra parte, esta perspectiva de análisis ha sido defendida por algunos investigadores en relación con los testimonios de que disponemos, entre otras, para las comunidades alpinas, de Gallia Narbonense, de las Tres Gallias y de Hispania. Estos autores han puesto de relieve cómo un porcentaje importante de estas comunidades - representativo en algunas áreas por su concentración (particularmente en las provincias alpinas, Tres Gallias, *Callaecia* y zona periférica septentrional del área indoeuropea hispánica) - reciben este derecho, no se documentan con los estatutos políticos mencionados y en su funcionamiento interno evidencian la presencia de magistraturas romanas y de *cives Romani* que indican el desempeño de *honores* locales[29]. Si unimos a estas referencias escritas la información que nos aportan los testimonios arqueológicos, en algunos ejemplos (*Glanum Livii* en Gallia Narbonense, *Conimbriga* en Lusitania, o en algunos de los lugares centrales de las *civitates* de las Tres Gallias como *Mediolanum* entre los

[29] Véanse especialmente los siguientes trabajos: B. GALSTERER-KRÖLL, *art. cit.*, pp. 284-302; G. PEREIRA MENAUT, *La formación histórica de los pueblos del Norte de Hispania. El caso de Gallaecia como paradigma*, «Veleia» 1, 1984, pp. 271-287; P. LE ROUX, *Municipe et droit latin...*, pp. 340-350; ID., *"Municipium Latinum"...*, pp. 579-580.

Santones[30]) se observan transformaciones en la representación espacial, coincidentes cronológicamente con la concesión de este privilegio, sin que podamos documentar, al mismo tiempo, su constitución municipal o colonial. Estas consideraciones nos permiten afirmar que la diferenciación entre el estatuto jurídico latino y los estatutos políticos romanos mencionados es la vía de análisis que posibilita valorar en sus justos términos la actuación del derecho latino dentro del ámbito de funcionamiento y estructuración interna de aquellas comunidades que documentan su posesión.

El derecho latino prepara el marco operativo (puesta en funcionamiento de magistraturas romanas), jurídico (aquellos notables que habían desempeñado las magistraturas romanas y sus familias obtienen la *civitas Romana*) y, en algunos casos, el marco físico (promueve el desarrollo urbano o diversas transformaciones en el ámbito espacial), susceptibles de conducir a una municipalización. Los procesos de desarrollo histórico, con la asimilación progresiva de los modelos políticos romanos, y las condiciones específicas de conformación de aquellas comunidades que han recibido el derecho latino favorecerán que, en algunos casos y no de forma general, se constituyan con mayor o menor proximidad a la concesión de este estatuto en comunidades romanas. En este sentido en las comunidades norteafricanas que evidencian explícitamente el estatuto latino no podemos considerar *a priori* su promoción municipal por la posesión, concesión o solicitud de este beneficio. En estos ejemplos debemos analizar si el estado actual de la documentación de que disponemos para estas comunidades en relación con su organización local nos permite o no suponer esta promoción política y examinar en qué casos podemos considerar la asociación de los estatutos municipal y colonial y del derecho latino, no su vinculación directa.

Comenzando por las comunidades de Mauritania Cesariense, con anterioridad hemos expuesto como *Arsennaria*, *Tipasa* e *Icosium* documentan únicamente el estatuto colonial. Parece evidente suponer que estas menciones de estatutos coloniales en época imperial se refieran a *coloniae civium Romanorum*, sin embargo en el caso de *Icosium* la coincidencia cronológica entre la información de la concesión del derecho lati-

[30] Véase para estas comunidades: P. Gros, A. Roth Congès, P. Varène, *Glanum. Le centre monumental gallo-romain*, "Les dossiers d'Archéologie" 140, 1989, pp. 24-33; P. Gros, *Le Mausolée des Julii et le statut de Glanum*, «RA»19, 1986, pp. 65-80; J. De Alarcão, R. Étienne, *Fouillles de Conimbriga. L'Architecture* vol. I, París 1977; Iid., *Conimbriga, ville de Lusitanie*, «Latomus» 38, 1979, pp. 877-890; L. Maurin, *Saintes antique, des origines à la fin du VI^e siècle après Jésus-Christ*, Saintes 1978, pp. 131-3. 159-160.

no por Vespasiano y la datación de la inscripción que nos menciona su estatuto colonial permite considerar, de acuerdo con J. Gascou, que es el único ejemplo en Africa de una colonia con derecho latino[31]. A la asociación de estos dos estatutos contribuye la específica conformación histórica de esta comunidad. Plinio nos informa de una relación de *contributio* entre los *Icositani* y la *colonia* romana de *Ilici* en la *provincia Hispania Citerior*[32]. Esta *contributio* podría fecharse entre el 33 y el 25 a.C., en opinión de U. Laffi, y se prolongaría en una época en la que Mauritania no fuese provincia romana[33].

Los *Icositani* que menciona Plinio serían la agrupación de ciudadanos romanos - no todos los habitantes de la comunidad - que estaban unidos directamente a *Ilici*, si consideramos que la *contributio* se establecía entre comunidades cuyos ciudadanos tenían el mismo estatuto personal. Esta agrupación de ciudadanos romanos propiciaría la asimilación progresiva de los modelos políticos y culturales romanos por el conjunto de la comunidad[34] y explicaría la simultaneidad entre la concesión del derecho latino y el estatuto colonial.

En *Arsennaria* y *Tipasa* el estado actual de la documentación no permite argumentar su constitución como *municipia Latina*. Por otra parte, en las funciones político-administrativas de carácter romano que

[31] J. Gascou, *La politique municipale I*..., pp. 159-160. Ante lo sorprendente de otorgar el estatuto de *colonia* latina en época imperial a *Icosium*, J. Desanges, *op. cit*, pp. 166-169, considera que el estatuto colonial está haciendo referencia a la comunidad próxima de *Rusguniae*, fundación colonial de Octavio, o - en una segunda hipótesis - que *eodem munere* en el fragmento de Plinio (*NH*., V.1.20) no estaría haciendo referencia a *Latio* sino a *coloniae iure*, promoción concedida a un *municipium* que anteriormente existía en *Icosium*. Sin embargo no se documenta por el momento este último estatuto en esta comunidad y consideramos que parece más lógico que Plinio se esté refiriendo a lo inmediatamente anterior, además de utilizar también tanto el verbo *dare* como *donare* al referirse a la concesión del derecho latino a las provincias occidentales, por ejemplo Plinio, *NH*., III.20.135: *vid. supra*.

[32] Plinio, *NH*., III.3.19:...*colonia inmunis Ilici, unde Ilicitanus sinus; in eam contribuuntur Icositani*. Véase J. Gascou, *La politique municipale I*..., pp. 160-161 y M. Le Glay, *A la recherche d'Icosium*, «Ant. Afr.» 2, 1968, pp. 7-54, especialmente pp. 17-18.

[33] U. Laffi, *op. cit*., pp. 119-121.

[34] En este sentido, aunque con ciertas dudas respecto a su adscripción a esta comunidad (S. Gsell, *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, París 1913-1928, vol. VIII, p. 240), en época de Ptolomeo, último rey de Mauritania (23-40 d.C.), una inscripción honorífica dedicada a este monarca es realizada por *L(ucius) Caecilius Rufus*, con filiación indígena (*Agilis f(ilius)*), indicando que había desempeñado todos los *honores* en su comunidad *CIL* VIII 9257: *[R]egi Ptolemae[o] / reg(is) Iubae f(ilio) / L(ucius) Caecilius Rufus Agilis f(ilius) honoribus / omnibus patriae / suae consummatis /*... M. Le Glay, *art. cit*., p.18 indicó la mención de este mismo personaje en otro epígrafe localizado en *Icosium*, en el que podría testimoniarse el desempeño del flaminado *CIL* VIII 9258: *[L(ucius) Caecili]us Rufus Agilis f(ilius) fl(amen?) / [ob honorem flamin?]atus* ...

corresponden a estas comunidades no disponemos de precisión cronológica que nos permita establecer que algunas de ellas se desempeñaron con anterioridad a la promoción colonial que se documenta en época de Trajano - de acuerdo a la información de Ptolomeo en relación con *Arsennaria* - y de Adriano respectivamente[35]. Los testimonios arqueológicos en el caso de *Tipasa* nos informan de que esta comunidad en el siglo I dispone de un foro en el que se localizan la curia y posiblemente el capitolio[36]. En opinión de P.-A. Février y I.M. Barton la existencia de un capitolio no es una característica propia únicamente de las comunidades con estatuto colonial o municipal y, por otra parte, *Lepcis Magna* y *Mactaris*, en Africa Proconsular, disponen de un foro - y la última documenta epigráficamente la posesión de un capitolio - con anterioridad a su constitución como municipio sufetal y colonia respectivamente[37]. Por lo tanto esta información arqueológica no es una evidencia clara de su constitución como municipio latino con Claudio, momento en el que se le concede este estatuto jurídico. Por otro lado, dentro de la política municipal de este emperador en Mauritania las promociones coloniales y municipales que se documentan disponen de un estatuto romano[38]. Con res-

[35] En *Arsennaria CIL* VIII 9696: *[II]vir(atus)*; en *Tipasa* mención del *ordo* en *CIL* VIII 20869 (= 9290, con estatuto colonial) y de un *quinquennalicius vir* en *CIL* VIII 20872.

[36] P.-A. Février, *Urbanisation et urbanisme de l'Afrique romaine*, «ANRW» II.10.2, 1982, pp. 321-396, especialmente pp. 342-353; M. Jouffroy, *La construction publique en Italie et dans l'Afrique romaine*, Estrasburgo 1986, p. 434.

[37] P.-A. Février, *art. cit.*, p. 344; I.M. Barton, *Capitoline Temples in Italy and the Provinces (especially Africa)*, «ANRW» II.12.1, 1982, pp. 259-342. En este sentido*Volubilis* es municipio con Claudio (*ILMar.* 116) y en época de los Severos se documenta la erección del capitolio (*ILMar.* 45) (p. 321). En *Mactaris* disponemos de evidencia epigráfica en el 169 d.C. (*CIL* VIII 11799) de la posesión de un capitolio en esta *civitas* - denominación que encontramos en el mismo epígrafe, que accede al estatuto colonial en el 176-180 d.C. (*CIL* VIII 11804) (p. 293). Para el desarrollo urbano con anterioridad al estatuto político romano en *Lepcis Magna* véase P.-A. Février, *art. cit.*, pp. 343-350 y 364; H. Jouffroy, *op. cit.*, pp. 425-426 y para *Mactaris* H. Jouffroy, *op. cit.*, p. 422; B. Fortuner, *Le forum de Mactaris* , «BCTH» 12-14 B, 1976-78, pp. 159-168.

[38] J. Gascou, *Tendances de la politique municipale de Claude en Maurétanie*, «Ktema» 6, 1981, pp. 227-238. A. Chastagnol, *Considérations sur les municipes latins du premier siècle apr. J.C.* en *L'Afrique dans l'Occident romain Ier siècle av. J.C. - IVe siècle ap. J.C. Actes du Colloque organisé per l'École Française de Rome sous le patronage de l'Institut national d'archéologie et d'art de Tunis (Rome 3-5 décembre 1987)*, Roma 1990, pp. 351-365, especialmente pp. 358-359. Supone que *Tipasa* podría ser municipio latino en su consideración de que es a partir de la censura de Claudio (47-48 d.C.) cuando se documentan los *municipia Latina*. En este sentido, dentro de una supuesta promoción municipal de esta comunidad ésta podría relacionarse mejor con los *municipia civium Romanorum* de Claudio en Mauritania Tingitana y posiblemente en Bética (*Volubilis* y *Belo*) que con el estatuto latino que el autor atribuye a las promociones municipales de Claudio en el Nórico (pp. 362-364).

pecto a *Arsennaria* se ha supuesto que su constitución en municipio podría corresponder a un periodo anterior al principado de Claudio y, con mayor probabilidad, al principado de este emperador, de Nerón o de Vespasiano[39]. Aunque ningún documento testimonia esta promoción, la hipótesis de que corresponda a estos ámbitos cronológicos - a excepción del principado de Vespasiano cuando disponemos de evidencia de *municipia Latina* en Africa[40] - tampoco permite considerar que el estatuto latino sea el relativo a la supuesta promoción municipal.

Dentro de las comunidades de Africa Proconsular a las que se les concede el derecho latino, para *Uzalis* - que recibió este estatuto jurídico posiblemente con César o Augusto -, no disponemos, por el momento, de testimonios que documenten una asociación entre este estatuto y una promoción municipal, con anterioridad a su constitución como *colonia*, que pudo corresponder a la segunda mitad del siglo II o a una época posterior[41]. La *res p(ublica) Gemellens(ium)* y *Lambaesis* obtienen el *ius Latii* al mismo tiempo[42] y para la primera se documenta el estatuto de *municipium* en el año 195 d.C.[43] y en la segunda una inscripción del 183-185 d.C. menciona un *municipium* que posiblemente sea el de *Lambaesis* por coincidir el lugar de hallazgo del epígrafe con la localización actual de esta comunidad[44]. La inscripción que nos menciona la solicitud y posterior concesión del *ius Latii* para estas dos comunidades no presenta elementos de datación[45]. La comu-

[39] J. GASCOU, *La politique municipale I*..., pp. 159-160 (nota 104 a). Este autor considera, de acuerdo con P. Romanelli, que *Arsennaria* posiblemente sería un *municipium Latinum* cuya constitución podría remontar al periodo 33-25 a.C. - aunque los testimonios no son concluyentes a este respecto -, al principado de Claudio, de Nerón o de Vespasiano.

[40] A. CHASTAGNOL, *art. cit.*, p. 359.

[41] En *CIL* VIII 25412 se menciona un *d(ecretum) [d(ecurionum)]*, la fórmula *omnibus h[onoribus] functus* y un *[flam(onium)] perp(etuum)* pero no podemos conocer con precisión si alguna de las instituciones romanas que se documentan en esta comunidad se ejercieron con anterioridad al estatuto colonial: *CIL* VIII 1204 (= 14331): *vid. supra*. Para la datación de la promoción colonial véase J. GASCOU, *La politique municipale II*..., p. 297. Gascou considera que sería un *municipium Latinum* posiblemente desde César o Augusto.

[42] *CIL* VIII 18218: *vid. supra* en nota 1.

[43] *CIL* VIII 17950 (= 2450): *D(omi)n(o) Imp(eratore) Caesari / [L(ucio) Sept]imio Severo / Pertinaci Aug(usto) .../... C(aius) Servilius / Macedo dec(urio) munici/pi(i) Gemell(ensium)* ...

[44] *CIL* VIII 18247: *[Imperator C]aes(ar) M(arcus) Aurelius [Commodus Antoninus Pius] .../... [arc]um muni[cipio Lambaesitano]*...; también *CIL* VIII 18256 (datación: 197 d.C.) ...*patrono municipii*.

[45] En consideración de J. Gascou posiblemente correspondería al período de Marco Aurelio (161-180 d.C.) apoyándose en el argumento de que la promoción municipal podría haber tenido lugar con este mismo emperador, véase J. GASCOU, *op. cit.*, pp. 152-153

nidad de *Gigthis* aparece epigráficamente mencionada como *municipium* en época de Antonino Pío, refiriéndose a este emperador como *conditor*. También otra inscripción, posterior a la muerte de Adriano, nos informa de que *Quintus Servaeus Macer*, designado por Adriano como miembro de los tribunales de Roma, dedicó a la comunidad una loba capitolina que había prometido como *ornamen[t]um municipii*[46]. Tampoco en este caso disponemos de una datación exacta para la concesión del *ius Latii*.[47]. Consideramos que la referencia al estatuto municipal en época de Antonino Pío sólo nos permite establecer los años en los cuales es emperador como etapa *post quam* no podría datarse el epígrafe que nos informa de la concesión del derecho latino, porque en ningún caso se documenta un municipio sin derecho latino o romano, sin que este planteamiento presuponga en todos los casos la relación directa y automática entre esta concesión jurídica y el estatuto municipal. Sin embargo la referencia a la concesión del *Latium maius* en esta comunidad, derecho del que tenemos información a partir de época de Adriano, es el testimonio que junto a la primera mención de que disponemos del estatuto municipal en época de Antonino Pío y a la mención de este emperador como *conditor* nos permite considerar que se produjo una asociación entre ambos estatutos, jurídico y político.

En las comunidades de *Gemellae* y *Lambaesis*, como hemos expuesto, esta asociación encuentra un menor apoyo argumental en la documentación por la falta de precisión cronológica en la obtención de ambos estatutos. En la evolución histórica de estas dos comunidades es donde podemos encontrar algunos testimonios que nos permiten suponer esta asociación en la segunda mitad del siglo II[48]. En *Lambaesis* se documenta el establecimiento de un destacamento de la *Legio III Augusta* desde época de Tito y de un campamento permanente con Trajano. Asimismo en *Gemellae* Adriano in-

y 156; ID., *La politique municipale I...* , pp. 199-200 y 206. En el caso de *Lambaesis* el epíteto *Aurelia* de algunas de sus *curiae* y la inexistencia de una *curia Commodiana* apoyaría para Gascou esta promoción municipal con Marco Aurelio.

[46] *CIL* VIII 22707: *Imp(eratori) Caesari T(ito) Ae[lio] / Had[riano] Anton[ino] / ...[c]onditori munic[ipi] / Gigthensis pu[blice]*; *CIL* VIII 22699: *[Q(uintus) Servaeus Q(uinti) f(ilius) Quir(ina)] / Macer adlectus / in quinq(ue) dec(urias) a / divo Hadriano / lupam aeream / quam ad ornamen/[t]um municipii / [p]romiserat ...*

[47] H. DESSAU, *RE*, *Gigthis*, p. 1357 considera que el derecho latino fue concedido en época de Adriano (en relación con la información que sobre las concesiones jurídicas de este emperador nos transmite la *Historia Augusta*) y el estatuto de *municipium civium Romanorum* con Antonino Pío; J. GASCOU, *op. cit.*, pp. 138 pone en relación la solicitud del *Latium maius*, en dos ocasiones (*duplicem*), con el estatuto municipal en época de Antonino Pío.

[48] Posiblemente en el principado de Marco Aurelio como propone J. GASCOU, *op. cit.*, p. 152; ID., *La politique municipale I...*, pp. 199-200.

staló un campamento legionario[49]. Una inscripción datada entre los años 147-149 d.C. menciona en *Lambaesis* la existencia de una *curia Hadriana Felix veteranorum*, integrada por un grupo de veteranos de la *Legio III Augusta*[50]. Estos veteranos posiblemente formarían un *vicus*, mencionado en dos testimonios epigráficos[51]. La instalación de campamentos militares en estas comunidades y el grupo de veteranos, *cives Romani*, documentado en *Lambaesis* permiten considerar, dentro de los procesos de desarrollo histórico de *Gemellae* y *Lambaesis*, la asimilación progresiva de los modelos políticos y culturales romanos. En este sentido en los años 163 y 166 d.C. en *Lambaesis* disponemos de información epigráfica de la existencia de *decuriones*[52]. Todo ello pudo contribuir a que junto con la obtención del *ius Latii* dispusieran estas comunidades de las condiciones de funcionamiento y estructuración interna suficientes para su constitución como comunidades propiamente autónomas.

Para la comunidad de *Gigthis*, asimismo, disponemos de testimonios relativos a su funcionamiento y estructuración con anterioridad al principado de Antonino Pío, que apoyan su constitución como municipio latino. En época de Adriano ciudadanos de *Gigthis* fueron admitidos por este emperador dentro de los *iudices ex quinque decuriis*, tribunales en Roma a los que se podía pertenecer siendo del *ordo decurionum*[53]. Dentro de estos ciudadanos, *Lucius Memmius Messius Pacatus*, de la comunidad indígena de los *Chinithii*[54], es objeto de una dedicación ho-

[49] J. Gascou, *op. cit.* , pp. 155-156.

[50] *CIL* VIII 18214:...*L(ucio) Novio Crispino leg(ato) Aug(usti) ... / C(aius) Antonius ... Alexander / Antiochia / curiae Hadrianae Felici / veteranorum leg(ionis) III Aug(ustae)*... También *CIL* VIII 18234: ...*L(ucio) Novio Crispino / leg(ato) Aug(usti) .../ Q(uintus) Iulius... / Martialis Cirt(a) / curiae Hadrianae / Felici veteranorum / leg(ionis) III Aug(ustae)*...

[51] *CIL* VIII 2604: *Genio vici C(aius) Valerius Crispus fec/it ...*; *CIL* VIII 2605:...*Genio vici sacru(m).*

[52] *CIL* VIII 2740 (datación: 163 d.C.): ...*Frontinian[i] / consulis / leg(ati) Augustor(um)/ ... [d(ecreto)] d(ecurionum) p(ecunia) p(ublica)*; *CIL* VIII 2695 (datación: 166 d.C.): *Imp(eratori) Caesari / M(arco) Aurelio / Antonino / Armeniaco /... [res p(ublica)] Lamb(aesitana) / d(ecreto) d(ecurionum) p(ecunia) p(ublica)* .

[53] H.-G. Pflaum, *Les juges des cinq décuries originaires d'Afrique romaine*, "Ant. Afr." 2, 1968, pp. 153-195, especialmente pp. 162-163 y 184. *CIL* VIII 22729: *L(ucio) Memmio Messio / L(ucii) f(ilio) Quir(ina) Pacato flam(ini) / perpetuo divi Traia /ni chinithio in quin/que decurias a divo / Hadriano adlecto /...*; *CIL* VIII 22699: *vid. supra; CIL* VIII 22736: *Q(uinto) Servaeo Q(uinti) f(ilio) / Quir(ina) Macro ad/ lecto in quinq(ue) / decur(ias) a divo / Hadriano Aug(usto) / l(oco) d(ato) d(ecreto) d(ecurionum)*...

[54] Este pueblo se alió a los musulamios, al mando de Tacfarinas, durante la revuelta de éste en época de Tiberio (Tacito, *Ann.*, II.52). J. Gascou, *La politique municipale l*..., p.193 considera la posibilidad de que *Gigthis* haya podido ser la capital de esta *natio*.

norífica por su *natio*, en la que se menciona que ha recibido los honores de *flamen perpetuus divi Traiani*. Esta información es interesante si la unimos a la que nos transmite otro documento epigráfico de esta comunidad que hace referencia prácticamente a un homónimo suyo, *[Mem]mius Messius Pacatus*, que ha ejercido todos los *honores* en su *patria* y ha sido distinguido con el honor de *[fla]m(en) p(er)p(etuus)*[55]. Por otra parte, estas menciones podemos ponerlas en relación con los testimonios arqueológicos. Estos testimonios nos informan de que *Gigthis*, ciudad de origen púnico, desarrolla a partir de la época julio-claudia un primer programa de planificación urbana[56]. Dentro de esta fase augústea, encontramos en el foro de *Gigthis* basas de columnas de finales de la República o principios del Imperio y capiteles de época triunviral o protoaugústea, elementos pertenecientes a complejos monumentales cuya edificación correspondería al período augústeo. Se descubrió también en este sector una estatua con la representación de Augusto y una dedicación epigráfica al *genius Augusti*. Del mismo modo, el templo de Mercurio y el templo atribuido a *Liber* presentan elementos que pueden datarse dentro de la primera mitad del siglo I.

Examinadas las comunidades africanas de las que disponemos de documentación expresa de la obtención del *ius Latii*, observamos como no en todos los ejemplos el estado actual de la documentación nos permite considerar una asociación entre este derecho y el estatuto municipal. En aquellos casos donde esta asociación se documenta es en la evolución histórica y en la asimilación progresiva de los modelos políticos y culturales romanos, propiciada por la presencia de agrupaciones de *cives Romani* (documentados en *Icosium*, *Lambaesis* y posiblemente en *Gemellae*), donde encontramos los elementos probatorios de la coincidencia de estos estatutos diversos. En este sentido dentro de las comunidades africanas disponemos de información del envío de *legationes* al emperador en demanda del *ius Latii* (*Gemellae*, *Lambaesis*, *Gigthis*[57]), de

[55] *ILAfr.* 22: *[Mem]mio C(aii) f(ilio) Quir(ina) / Messio Pacato / [fla]m(ini) p(er)p(etuo) omnib(us) / honorib(us) in pa/tria sua functo /...*

[56] Véase N. FERCHIOU, *Gigthis a une époque mal connue: la phase julio-claudienne*, «BCTH», fasc. 17 B, 1984, pp. 65-74, especialmente pp. 72-73. En la configuración urbana se observa cómo el peristilo primitivo del foro, el templo atribuido a *Liber*, la plaza con pórtico y una zona de la basílica se agrupan en el mismo cuadrilátero ortogonal, frente a otros edificios que presentan orientaciones diferentes unos con respecto a otros, pudiendo considerarse, en opinión de N. Ferchiou, la hipótesis de que los edificios que se disponen en la misma orientación correspondan al mismo programa de planificación urbana.

[57] *Vid. supra* en nota 1 *CIL* VIII 18218 y 22737.

la *civitas Romana* (*Volubilis*[58]) y del estatuto de *colonia* (*Utica*[59]). Para ninguna comunidad africana ni del Occidente romano se evidencia la solicitud previa del estatuto de *municipium*, a excepción de la colonia silana de *Praeneste* en Italia cuya solicitud y conversión en municipio con Tiberio no implica un cambio del estatuto jurídico de su población, *cives Romani*, ni de su funcionamiento como comunidad romana[60]. La ausencia de menciones de solicitud de este estatuto político permite considerar no la falta de interés de las comunidades sino, con mayor probabilidad, la previa estimación imperial de que aquellas comunidades susceptibles de acceder al estatuto municipal reunían fundamentalmente las condiciones de funcionamiento y estructuración interna suficientes para su constitución como comunidades propiamente autónomas. La actuación del *ius Latii* posibilitaba, sin establecerla directamente, esta configuración política y jurídica romana.

Nos hemos ocupado de las referencias explícitas de la concesión del *ius Latii* a algunas comunidades africanas, pero no debemos olvidar que disponemos de información implícita de la concesión de este derecho en comunidades como *Thisiduo*, la comunidad localizada en Guelaa Bou Atfane (de la que desconocemos su denominación en la Antigüedad) y *Lepcis Magna*[61]. En estos ejemplos se documenta la actuación del *ius*

[58] *ILMar.* 56 (datación: 44/45 d.C.): *Ti(berio) Claud(io) Caes(ari) Aug(usto) / divi ...munic(ipium) Volub(ilitanum) im/petrata c(ivitate) R(omana) et conubio / et oneribus remissis...; ILMar.* 116 (datación: posterior al 54 d.C.): *M(arco) Val(erio) Bostaris / f(ilio) Gal(eria tribu) Severo aed(ili) sufeti IIvir(o) / flamini primo / in municipio suo / praef(ecto) auxilior(um) adversus Aedemo/nem oppressum bello. / Huic ordo municipii Volub(ilitani) ob me/rita erga rem pub(licam) et legatio/nem bene gestam qua ab divo / Claudio civitatem Ro/manam ... impetra/vit ...*

[59] GELLIO, *NA.*, XVI. 13. 4:...*Uticenses ... in ius coloniarum mutari gestiverint. Utica* en Africa Proconsular era *municipium civium Romanorum* desde época de Augusto (J. GASCOU, *op. cit.*, pp. 64-65).

[60] GELLIO, *NA.*, XVI.13.5: *Praenestinos autem refert maximo opere a Tiberio imperatore petisse orasseque ut ex colonia in municipii statum redigerentur...* Esta solicitud del estatuto municipal entre otras causas pudo estar propiciada porque la *colonia* de veteranos de *Praeneste* recordaba a su población la represión silana sobre su territorio y el estatuto municipal, de acuerdo a la información de Gellio, permitía una autonomía normativa. En el siglo II la documentación epigráfica (*CIL* XIV 2922) nos informa de nuevo del estatuto colonial para *Praeneste* pero en esta ocasión como promoción honoraria. Véase E.T. SALMON, *Roman colonization under the Republic*, Londres 1969, p. 153; F. MILLAR, *The Emperor in the Roman World (31 B.C.-A.D. 337)*, Londres 1977, pp. 400-401 y 406.

[61] Se ha supuesto el estatuto latino para comunidades como *Bulla Regia* y *Sufetula*, a las que se atribuye una promoción municipal con Vespasiano, *Capsa*, municipio de Trajano y *Thuburbo Maius*, municipio de Adriano, (J. GASCOU, *op. cit.*, pp. 118, 30-31, 90 y 129 respectivamente) entre otras promociones de Vespasiano y Adriano. En ambos prin-

Latii y en algunos casos la asociación de este estatuto jurídico con una constitución municipal. En la primera comunidad se mencionan, a finales del siglo II, los *decu[r]iones c(ives) R(omani) et [mun]icipes [T]hisiduenses*, expresión que probablemente está haciendo referencia a la posesión del *Latium maius*, documentado a partir del principado de Adriano, y al hecho de que era la aristocracia municipal la que había sido integrada en la *civitas Romana*[62]. En la comunidad localizada en Guelaa Bou Atfane, de la que no disponemos de evidencia de su constitución municipal o colonial, son abundantes los testimonios relativos a la consecución de la *civitas Romana* por el desempeño de las magistraturas romanas, mencionándose en todos los casos la función de la edilidad y del duunvirato[63]. Estos testimonios permiten considerar la concesión del *ius Latii* en esta comunidad por la referencia a la prerrogativa característica de este derecho, transmitida por las fuentes escritas: la *civitas Romana per honorem*[64]. Por último, la comunidad de *Lepcis Magna* obtiene la promoción municipal en época de Vespasiano y documenta como magistrados supremos a los *sufetes*. Esta permanencia de elementos institucionales púnicos permite pensar en un estatuto latino para esta comunidad y en la asociación entre este derecho y el estatuto municipal. Esta asociación vendría, entre otras razones, propiciada por la romanización jurídica de diversos miembros de la aristocracia local desde el principado de Claudio, por los contactos privilegiados con Roma y por la fidelidad que hacia los emperadores julio-claudios testimonian algunas familias locales (como los *Tapapii*) que han monopolizado las construcciones públi-

cipados destacan los testimonios que explícitamente nos informan de la amplitud de concesiones del derecho latino (Vespasiano a *Icosium* y a las tres provincias hispanas y Adriano a diversas *civitates* sin especificar *SHA*, *Hadr.*, 21.7: *vid.* nota 28).

[62] *CIL* VIII 14763, ad. 1269. En la línea 10 se lee *Hadri[...]*. H.-G. Pflaum, *La romanisation de l'ancien territoire de la Carthage punique a la lumière des découvertes épigraphiques récentes*, «Ant. Afr.» 4, 1970, pp. 75-117, especialmente p. 99; J. Gascou, *op. cit.*, pp. 199-200. En consideración de H.-G. Pflaum la datación de este epígrafe correspondería a finales del siglo II y la creación del *municipium* documentado en esta misma inscripción, según J. Gascou, tendría lugar entre los emperadores Adriano y Cómodo.

[63] *CIL* VIII 16915 (= 4838), *ILAlg.* I 571: *M(arcus) Iuli[us] [Fel]/ix c(ivitatem) Ro[m(anam) cons(ecutus)] / aedili[s] [II]/vir... CIL* VIII 16916, *ILAlg.* I 572: *M(arco) Iulio No/vello c(ivitatem) R(omanam) / conseculto decuri/oni aedilic(io) / praef(ecto) i(ure) d(icundo) / IIviral(icio)... CIL* VIII 17043, *ILAlg.* I 573: *L(ucio) Iulio Vic/torino / [c(ivitatem) R(omanam) consecuto decurioni?] / aedili[c]io / II viralicio...*

[64] De acuerdo a esta consideración, la datación de estas inscripciones correspondería a un periodo anterior a la *Constitutio Antoniniana* (212 d.C.), momento en el que se concede la *civitas Romana* a todos los hombres libres del imperio. J. Gascou, *op. cit.*, p. 202 considera que esta comunidad sería *municipium* con anterioridad al 212.

cas, realizadas de acuerdo a los conceptos artísticos, ideológicos y propagandísticos de la misma Roma, cuando la comunidad era peregrina. Entre otros ejemplos de esta fidelidad a la familia imperial destaca la presencia de un *aedes Romae et Augusti* entre el 14 y el 19 d.C., de un templo de los *Dei Augusti* en el 42 d.C. y la erección en el 23 d.C. de un monumento en honor de Germánico siguiendo las directrices emanadas de un *senatus consultum* del 19 d.C., en el que se incluyen diversas disposiciones relativas a los honores fúnebres tributados a Germánico y especifica que éstas (entre ellas la erección de un monumento en su memoria) competen a los *municipia* y *coloniae* del imperio[65].

[65] Entre otros documentos *IRTrip.* 342 (datación: 78 d.C.): *[pat]ronum municipi*, *IRTrip.* 347 (datación: 92 d.C.): *praefectus sacrorum sufes flamen perpetuus.* G. Di Vita Evrard, *Municipium Flavium Lepcis Magna*, «BCTH» fasc. 17 B, 1984, pp. 197-210. Para el análisis del urbanismo romano que comienza a desarrollarse en esta comunidad en los principados de Augusto y Tiberio véase nota 37. Para el monumento en honor de Germánico, W. Trillmich, *Der Germanicus-Bogen in Rom und das Monument für Germanicus und Drusus in Leptis Magna. Archäologisches zur Tabula Siarensis (I 9-21)* en «Estudios sobre la *Tabula Siarensis*». J. González y J. Arce (eds.), Madrid 1988, pp. 51-60, especialmente pp. 55-56. Para el estudio de los notables locales, M. Torelli, *Per una storia della classe dirigente di Leptis Magna*, «RAL» Ser. VIII, vol.28, fasc. 3-4, 1973, pp. 377-409, especialmente pp. 402-403 y en particular para la familia con el *nomen Tapapius* véase M.G. Amadisi, *Una grande famiglia di Lepcis in rapporto con la ristrutturazione urbanistica della città (I sec. A.C.-I sec. D.C.)* en *Architecture et société. De l'archaïsme grec à la fin de la république romaine. Actes du Colloque International organisé par le C.N.R.S. et L'Ecole Française de Rome (Rome 2-4.XII.80)*, Roma 1983, pp. 377-385.

Gianfranco Gaggero

Le usurpazioni africane del IV - V secolo d.C. nella testimonianza degli scrittori cristiani

La serie di rivolte militari e usurpazioni che si sviluppò nell'Africa romana fra la seconda metà del IV secolo d.C. e l'inizio del V, dall'episodio di Firmo a quello di Gildone e a quello di Eracliano, costituisce per gli studiosi della tarda antichità un motivo di particolare interesse, sullo sfondo di un periodo di profondi sconvolgimenti dell'impero e della trasformazione di esso in una società segnata da un'impronta cristiana progressivamente sempre più accentuata[1]. E quelli fra i moderni che hanno esaminato tali avvenimenti, oltre ad analizzarli nel loro specifico contesto politico-militare, non

[1] Su questo periodo della storia africana, oltre all'opera sempre fondamentale di P. ROMANELLI, *Storia delle province romane dell'Africa*, Roma 1959, pp. 577-595; 603-618; 632-636, *cfr.* anche le sintesi generali di O. SEECK, *Geschichte des Untergangs der antiken Welt*, V, Berlin 1913, pp. 27-32; 282-290; VI, Stuttgart 1920, pp. 52-53; E. STEIN, *Histoire du Bas Empire*, I, Paris/Bruges 1959, pp. 178-179; 231-233; 264-266; H.J. DIESNER, *Der Untergang der römischen Herrschaft in Nordafrika*, Weimar 1964, pp. 7-31. Per quanto riguarda i tre singoli personaggi *cfr.* inoltre in particolare, su Firmo (372-375: vd. *PLRE* I, s.v. *Firmus* [3], p. 340), A. DEMANDT, *Die afrikanischen Unruhen unter Valentinian I*, in *Afrika und Rom in der Antike*, hrsg. H.J. DIESNER etc., Halle (Saale) 1968, pp. 277-292, specie 282-287; J. BURIAN, *Die einheimische Bevölkerung Nordafrikas in der Spätantike bis zur Einwanderung der Wandalen*, in F. ALTHEIM - R. STIEHL, *Die Araber in der alten Welt*, V 1, Berlin 1968, pp. 218-244; T. KOTULA, *Firmus, fils de Nubel, était-il usurpateur ou roi des Maures?*, in «Acta Antiqua Academiae Scientiarum Hungaricae» XVIII, 1970, pp. 137-146; M. MOREAU, *La guerre de Firmus (373-375)*, in «Revue d'Histoire et de Civilization du Maghreb» X, 1973, pp. 21-36; C. GEBBIA, *Ancora sulle 'rivolte' di Firmo e Gildone*, in *Atti del V Convegno di Studio L'Africa romana* (1987), Sassari 1988, pp. 117-124; su Gildone (397-398: vd. *PLRE* I, s.v. *Gildo*, pp. 395-396) *cfr.* H.J. DIESNER, *Gildos Herrschaft und die Niederlage bei Theueste (Tebessa)*, in «Klio» XL, 1962, pp. 178-186; S.I. OOST, *Count Gildo and Theodosius the Great*, in «Classical Philology» LVII, 1962, pp. 27-30; J. BURIAN, *art. cit.*, pp. 251-277; T. KOTULA, *Der Aufstand des Afrikaners Gildo und seine Nachwirkungen*, in «Das Altertum» XVIII, 1972, pp. 167-176; C. GEBBIA, *art. cit.*, pp. 124-129; su Eracliano (413: vd. *PLRE* II, s.v. *Heraclianus* [3], pp. 539-540) *cfr.* V.A. SIRAGO, *Galla Placidia e la trasformazione politica dell'Occidente*, Louvain 1961, pp. 175-197, specie 187-194; S.I. OOST, *The revolt of Heraclian*, in «Classical Philology» LXI, 1966, pp. 236-242; T. KOTULA, *Le fond africain de la révolte d'Héraclien en 413*, in «Ant. Afr.» XI, 1977, pp. 257-266; G. GAGGERO, *Aspetti politici e sociali della rivolta di Eracliano*, in *Atti dell'VIII Convegno di Studio L'Africa romana* (Cagliari 1990), Sassari 1991, pp. 213-220.

hanno mancato di inserirli nella più vasta problematica della società africana del tempo, caratterizzata da relazioni non sempre facili con l'Italia e il resto dell'impero, da una pesante contrapposizione fra le comunità urbane più latinizzate delle aree costiere e quelle dell'interno, più legate alla tradizione indigena, e dalla contraddittoria situazione della presenza nella regione di un cristianesimo ormai affermatosi come largamente maggioritario, eppure contemporaneamente lacerato al suo interno dal dilagare dello scisma donatista[2]. Tutto questo è stato possibile, fra l'altro, grazie all'apporto particolarmente abbondante, negli ultimi decenni, della documentazione archeologica, la quale ha permesso di conoscere molto meglio che nel passato soprattutto il tessuto sociale ed economico delle campagne, e dunque, ad esempio, il complesso sfondo locale di episodi come quelli di Firmo e Gildone, dai caratteri marcatamente particolaristici, «africani», pur in un contesto di trame politiche di più vasto respiro[3]. Quanto invece alle testimonianze letterarie, da tempo studiate, esse risultano nel complesso diseguali, passando da rapidi accenni di scrittori di maggiore o minore levatura[4], a più distese trattazioni, quale il lungo *excursus* di Ammiano Marcellino su Firmo, o addirittura ad opere specifiche, ancorché incomplete, come il *De bello Gildonico* di Claudiano[5]; nell'insieme tuttavia gli episodi in questione risultano sufficientemente inquadrati nelle linee generali e nelle fasi principali, pur se di solito carenti in molti dettagli e in genere nella determinazione cronologica dei fatti.

[2] Sugli aspetti sociali e religiosi delle vicende dell'Africa romana nel IV-V secolo *cfr.* soprattutto B.H. Warmington, *The North African provinces from Diocletian to the Vandal conquest*, Cambridge 1954, e le grandi sintesi di J.B. Brisson, *Autonomisme et christianisme dans l'Afrique romaine de Septime Sévère à l'invasion vandale*, Paris 1958; Cl. Lepelley, *Les cités de l'Afrique romaine au Bas-Empire. I. La permanence d'une civilisation municipale*, Paris 1979; W.H.C. Frend, *The Donatist church*, Oxford 1985[3], *passim* e specie pp. 193-294. Importante è anche Chr. Courtois, *Les Vandales et l'Afrique*, Paris 1955, pp. 65-152.

[3] Questo aspetto è tenuto presente particolarmente dal Frend, che ne fa ampio uso nella sua opera, dove si troveranno quindi tutti i riferimenti relativi. *Cfr.* in proposito anche P. Brown, *Il dissenso religioso nel tardo impero romano: il caso dell'Africa settentrionale*, in Id., *Religione e società nell'età di Sant'Agostino*, tr. it., Torino 1975, p. 225.

[4] Fra questi vd. Zos. IV 16, 3 e Symm. *ep.* I 64; X 1; *relat.* 9, 4; 43, 2; *or.* 6, 4 su Firmo; lo stesso Zos. V 11, 2-4; Symm. *ep.* IV 5, 2; VII 38, 1, e vari tardi epitomatori fra cui Jord. *Rom.* 320, su Gildone; infine Olymp. fr. 21 Buckley (= Philostorg. XII 16); Marc. Com. *chron.* a. 413; Hydat. *chron.* 18, 51 (a. 412) su Eracliano.

[5] Si tratta dell'intero cap. 5 del XXIX libro delle Storie di Ammiano e dell'unico libro dell'operetta di Claudiano, interrotta dall'autore, probabilmente per ragioni politiche, nel punto in cui la spedizione navale romana stava per raggiungere l'Africa (su questo *cfr.* in genere l'introduzione alla recente edizione del *De bello Gildonico* di E. Olechowska, Leiden 1978, pp. 1-20).

All'interno di tale documentazione appare peraltro utile un riesame globale, per quanto di necessità sommario, delle fonti cristiane, sia nell'intento di sottolineare il loro apporto diretto alle nostre conoscenze in materia, sia per evidenziarne e nel caso spiegarne i silenzi o le prudenti omissioni su fatti e questioni anche di gran rilevanza[6]. La letteratura di ispirazione cristiana del IV secolo, prodotto di una comunità non più oppressa ma anzi in rapida crescita ed estesasi a tutti gli strati sociali e alle diverse province dell'impero, costituisce per mole e qualità una fonte primaria non solo in relazione ai problemi interni, teologici e pastorali, della chiesa ufficiale e dei vari scismi. L'aumento di autorevolezza e prestigio dei vescovi e del resto del clero, l'appoggio ripetuto, sebbene intermittente, del potere imperiale postcostantiniano, la necessità di affiancare, quando non sostituire, le autorità locali nei rapporti con la popolazione, spingevano ad andare oltre alle controversie dottrinali e alle dispute settarie e a tener conto dell'obbligo di dare, in primo luogo ai propri fedeli, ma anche alla società in genere, risposte soddisfacenti in una vasta gamma di problemi giuridici, etici, politici, che si creavano in continuazione.

Nella *pars Occidentis*, in particolare, gli scrittori di origine africana, o di ambiente africano, furono poi all'epoca, del resto sulle orme di una tradizione ormai secolare e non unicamente cristiana, una componente essenziale di quel fenomeno, sia per i pregi intrinseci di molti di essi, sia per la difficile situazione creatasi proprio allora a seguito dell'aspra controversia donatista, un moto religioso che, per la propria natura e per le circostanze della sua rapida propagazione, coinvolgeva tutti i settori più o meno romanizzati della diocesi con ricadute di ordine politico, etnico ed economico[7].

[6] Proprio il mettere in evidenza le fonti cristiane spiega l'assenza da questa discussione, altrimenti inesplicabile, della prima in ordine di tempo delle rivolte africane del IV secolo, quella di L. Domizio Alessandro della fine del primo decennio di esso. Tutti gli scrittori di fede cristiana, compreso il contemporaneo Lattanzio, ignorano infatti quell'importante episodio delle aspre lotte fra i successori di Diocleziano, e la cosa è in qualche modo curiosa, stante la posizione anti-Massenzio che assunse Alessandro in tale occasione. Sulla rivolta, per la quale fra gli antichi vd. soprattutto Zos. II 12 e 14, 2-3, e Aur. Vict. *Caes.* 40, 17-19, *cfr.* P. Salama, *A propos de l'usurpateur africain L. Domitius Alexander*, in «Bullettin van de vereeniging tot bevordering der kennis van de antieke beschaving» XXIX, 1954, pp. 67-74; T. Kotula, *En marge de l'usurpation africaine de L. Domitius Alexander*, in «Klio» XL, 1962, pp. 159-177; R. Andreotti, *Problemi sul significato storico dell'usurpazione di Lucio Domizio Alessandro*, in *Afrika und Rom*, *cit.*, pp. 245-276; Id. *Problemi di epigrafia costantiniana, I: La presunta alleanza con l'usurpatore Lucio Domizio Alessandro*, in «Epigraphica» XXXI, 1969, pp. 144- 180.

[7] Riguardo allo scisma donatista, e ai suoi complessi aspetti religiosi e socio-politici, *cfr.*, oltre ai citati volumi del Brisson e del Frend, almeno il contributo di E. Tengström, *Donatisten und Katholiken. Soziale, wirtschaftliche und politische Aspekte einer nordafrikanischen Kirchenspaltung*, Göteborg 1964, l'articolo di A.H.M. Jones, *Were ancient*

Le testimonianze degli autori cristiani riproducono essenzialmente al loro interno quanto si è già detto più in generale su tutte le forme letterarie del periodo. Vi si ritrovano gli accenni frammentari di opere minori o cronache tardive, le ripercussioni di certi avvenimenti su scrittori che da lontano osservavano le vicende dell'Africa come Gerolamo, il racconto continuato di uno storico effettivo per quanto *sui generis*, quale Paolo Orosio, le parole di un testimone che fu parte attiva delle ultime fasi di quei moti africani, e che sarebbe stato impegnato in una profonda riflessione sull'essenza stessa della storia e dell'istituzione imperiale, come Agostino.

Dai primi, al di là della singola notizia anche preziosa, non ci si può attendere un giudizio particolarmente approfondito sui fatti né tanto meno sul significato e l'importanza locale o generale delle usurpazioni. Testi oltretutto largamente eterogenei come il cosiddetto *Carmen contra paganos* o la Vita di Melania la Giovane o la Vita di S. Ambrogio del suo biografo Paolino non vanno quindi al di là del riportare nomi o episodi marginali[8]. Semmai l'unica di queste fonti ad avere maggiore rilevanza è la *Passio S. Salsae*, in un passo incentrato sulla miracolosa difesa da parte della martire - per inciso una delle sante più apprezzate nell'Africa romana tardoantica[9] - della città di Tipasa dall'assalto delle truppe di Firmo; il timore suscitato dagli attaccanti, la ripugnanza per la componente prevalentemente barbarica degli stessi, il rifiuto dell'ipotesi che un capotribù locale, *degener... gentilis*, potesse ascendere al soglio imperiale, fanno sì che il brano in questione rappresenti la più esplicita condanna, di parte cattolica, di un moto insurrezionale in cui il fattore politico della ribellione al legittimo imperatore, quello religioso dell'ap-

heresies national or social movements in disguise?, in «Journal of Theological Studies» X 2, 1959, pp. 280-298, e la recente raccolta di documenti e testi di J.L. MAIER, *Le dossier du donatisme. I. Des origines à la mort de Constance II*, Berlin 1987; *II. De Julien l'Apostat à Saint Jean Damascène*, Berlin 1989 (in particolare II, pp. 41-206). Non si dimentichino inoltre, per lo stretto intrecciarsi delle problematiche, le molteplici opere su S. Agostino, fra cui in primo luogo la biografia di P. BROWN, *Agostino d'Ippona*, tr. it., Torino 1971, specie pp. 177-283 e 335-345; *cfr.* inoltre i vari contributi dello stesso Brown in *Religione e società*, *cit.*, pp. 245-316, e già prima G.G. WILLIS, *Saint Augustine and the Donatist controversy*, London 1950.

[8] Vd. rispettivamente *Carmen contra paganos* (in A. RIESE, *Anthologia Latina*, I 1, Lipsiae 1894) 85-86 (*Leucadium fecit fundos curaret Afrorum; / perdere Marcianum, sibi proconsul ut esset*); *V. S. Mel. iun.* (lat. e gr.) 20-22 (sulla consumazione delle ricchezze dell'esule Melania in terra d'Africa); PAULIN. *V.S. Ambr.* 51 (il santo appare in sogno a Mascezel, il fratello-rivale di Gildone, alla vigilia della battaglia decisiva).

[9] Sulla santa e Tipasa *cfr.* H. GRÉGOIRE, *Sainte Salsa. Roman épigraphique*, in «Byzantion» XII, 1937, pp. 213-224.

poggio donatista alle forze ribelli, quello etnico della rivalsa dell'elemento indigeno contro i provinciali più civilizzati, costituivano un insieme decisamente negativo da combattere e persino demonizzare: di qui l'impresa *contra ius fasque*, l'assurdo della pretesa di una *prosapia barbarica*, le *catervae praedonum* di un *apertus... et publicus hostis* che si scaglia contro le mura tipasitane[10].

La testimonianza di Gerolamo, abbastanza limitata quantitativamente, assume peraltro già una funzione di maggior rilievo per il contenuto più politico dei fatti cui accenna. Questo avviene in *ep.* 79, 2, dove ricorda le nozze di Salvina, la figlia cattolica del *comes* filodonatista Gildone, con Nebridio, il nipote della consorte di Teodosio Flaccilla, risultando il santo l'unico a citare, retroscena politici compresi, una circostanza che illumina non poco gli antecedenti assai discussi dell'avventura gildoniana e i rapporti ambigui del mauro con la corte imperiale[11]. Ma avviene ancor più nei passi in cui il dalmata critica la condotta di Eracliano nei confronti degli aristocratici fuggiti in Africa in connessione con il sacco romano di Alarico, da quello a suo dire vessati e taglieggiati, condanna le aspirazioni imperiali del medesimo personaggio, e fa trasparire la sua ombra ingombrante dietro l'esecuzione nel 413 del tribuno e notaio Marcellino, il cattolico amico di Agostino che era stato arbitro tanto abile quanto parziale in quella *collatio* cartaginese di due anni prima che aveva visto la sconfitta dei vescovi donatisti ivi convenuti[12].

[10] Vale la pena di riportare per intero questo passo (*Passio S. Salsae martyris Tipasitanae*, in *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum... qui asservantur in Bibliotheca Nationali Parisiensi*, edd. «Hagiographi Bollandiani», I, Bruxellis 1889, par. 13, p. 351): *... Illis enim temporibus... incensis finitimis civitatibus, a quarum aggeres ruinarum dabatur aestimare cineribus, velletque sibi imperii dominatum contra ius fasque degener vindicare gentilis, absurdumque esset, ut ita dixerim, crudam feralem nationem prosapiamque barbaricam ad imperialis apicis posse adspirare fastigium, neque ulla fraudi eius ad evertenda Romani nominis insignia patuisset occasio, civitatem Tipasitanam, quam nullo potuit dolo decipere, apertus iam et publicus hostis aggreditur. Cinxere turmatim muros catervae praedonum; hostis numerosus campos implevit, valles obtexit, colles operuit, flumina proclusit, fontes abstinuit, montium concava et praerupta vestivit. Totis per octo dies pugnatum est cominus armis, adpositis machinis, turribus adhibitis et scalis admotis; ad desiderium suae sitis, quae civium sanguinem crudeliter sitiebat, pervenire non potuit...*

[11] Vd. *ep.* 79, 2, del 400 ca., indirizzata alla stessa Sabina: l'imperatore aveva tanto caro Nebridio, *ut ei coniugem nobilissimam quaereret, et bellis civilibus Africam dissidentem, hac velut obside sibi fidam redderet*. Per la parentela di Salvina vd. più precisamente *ep.* 123, 18, dove essa è definita *Gildonis, qui Africam tenuit, filia*, e per le implicazioni politiche del matrimonio *cfr.* S.I. Oost, *Count Gildo*, *cit.*, pp. 28-29.

[12] Vd. *ep.* 130, 7 (sulle vicissitudini della nobile matrona *Anicia Faltonia Proba*); *in Ezech.* IX 28 (i governatori provinciali *qui, obliti honorem suum, ex alterius iussione pendere, qualis nuper Heraclianus in Africa fuit, erecti sunt mente tyrannica contra regem et*

La differenza fra i due gruppi di citazioni è in realtà notevole: nel primo caso si tratta di un accenno isolato quanto utile all'interno di argomentazioni di altro genere; nel secondo invece di una serie di malevole menzioni di Eracliano, dirette e indirette, che convergono a formare un'immagine del tutto negativa di lui e sono l'ovvia premessa alla condanna senza appello di una usurpazione condotta *mente tyrannica*. E' difficile peraltro spiegare il perché di un tale accanimento, giustificato o meno che sia, contro Eracliano, a fronte del sostanziale silenzio tenuto nel caso dei precedenti ribelli, non intaccato certo dal prudente ricordo di un Gildone che, semplicemente, *tenuit Africam*[13]: l'impressione è che il trattamento riservato da Eracliano a Faltonia Proba, la nobildonna corrispondente di Gerolamo e vittima da profuga delle esazioni eraclianee, sia stato il filtro attraverso cui venne poi giudicato l'intero comportamento del *comes*, indipendentemente da ogni possibile valutazione politica più complessa dell'iniziativa di quello.

I capitoli dedicati da Orosio alle rivolte di Firmo, di Gildone e di Eracliano formano il più esauriente blocco narrativo di un autore cristiano su tali episodi, tanto più prezioso per essere inserito in un racconto continuo sulle vicende del tardo impero, ed essere scritto da un uomo che fu osservatore diretto almeno delle ultime di esse. Orosio, come è noto, dedicò le sue *Historiae adversus paganos* ad Agostino nel 417, e diede per loro tramite una risposta polemica e apologetica alle reazioni pagane alla traumatica caduta di Roma nel 410[14]. Nella storia del IV secolo e dei primi due decenni del V egli volle quindi trovare dietro agli avvenimenti concreti la mano sicura della provvidenza divina e la natu-

Dominum suum, ut, in toto orbe dispersi, sub nominibus idolatriae, deorum sibi nomina assumerent...); *adv. Pelag.* III 19 (*Marcellino, qui postea sub invidia tyrannidis Heraclani ab haereticis innocens caesus est*). Sulle vicende dei fuggiaschi romani in Africa, e in particolare sulla testimonianza di Gerolamo, *cfr.* fra gli altri S.I. Oost, *Revolt of Heraclian*, *cit.*, p. 237; Cl. Lepelley, *op. cit.*, pp. 385-387. Per quanto riguarda Marcellino e la *collatio* cartaginese vd. invece oltre, n. 29. Si noti in ultimo che non risulta di Gerolamo (come invece suggeriscono il Seeck in PW, *RE*, VIII 1, 1912, s.v. *Heraclianus* [6], col. 406, e *PLRE* II, s.v. *Heraclianus* [3], p. 540) un anonimo e controverso elenco di eresie intitolato *Praedestinatus* o *Praedestinatorum haeresis*, in cui, a I 69 (*PL* LIII 611), viene citato Eracliano, peraltro in una semplice annotazione cronologica (... *temporibus Heracliani comitis*...).

[13] In *ep.* 123, 18; vd. la precedente n. 11.

[14] Sul valore e lo scopo dell'opera orosiana *cfr.* le osservazioni del Lippold nell'introduzione all'edizione delle Storie della Fondazione Valla (Orosio, *Le Storie contro i pagani*, a cura A. Lippold, I, Milano 1976, specie pp. IX-XXXIV). Si ricordino inoltre almeno due importanti contributi recenti sull'autore spagnolo: si tratta di F. Fabbrini, *Paolo Orosio uno storico*, Roma 1979, e D. Koch-Peters, *Ansichten des Orosius zur Geschichte seiner Zeit*, Frankfurt 1984.

rale progressione dal vecchio e screditato impero pagano al nuovo e santo impero cristiano, e intervenne di conseguenza per fornire delle versioni il più possibile prive di dubbi e zone d'ombra sui fatti descritti e in primo luogo sulla condotta dei sovrani cattolici. Le figure dei ribelli sono perciò condannate *a priori* nel momento in cui infrangono tanto il diritto umano che quello divino opponendosi all'autorità legittima, e solo l'ulteriore esame dei passi può permettere di distinguere il giudizio più meditato dell'autore e le sue contraddizioni più o meno evidenti.

Riguardo a Firmo, la fonte orosiana è nel complesso modesta. Dinanzi alla ricchezza dei capitoli ammianei, le poche righe dei due paragrafi dello spagnolo aggiungono inevitabilmente poco alle nostre conoscenze[15]. L'avventura del mauro sembra in lui esaurirsi in una fase ascendente che, dopo la rapida presentazione del personaggio *sese excitatis Maurorum gentibus regem constituens*, culmina nella presa e nel saccheggio di Cesarea di Mauritania, e in una discendente che, trascurando gli scontri intermedi, precipita dalla comparsa alla testa dell'esercito imperiale di Teodosio il Vecchio, padre del futuro sovrano, al suicidio del vinto Firmo. Il resto, un terzo paragrafo dedicato alla successiva uccisione del vincitore[16], si risolve nella decisa difesa dello stesso, tradito dalla *instimulante et obrepente insidia* di non specificati detrattori. Di tutto questo, a parte il ricordo della risistemazione delle province africane da parte di Teodosio, che Ammiano ignora, l'affermazione più preziosa resta il termine di *rex* attribuito a Firmo, un termine che ha fatto assai discutere fra sostenitori dell'aperta autoproclamazione imperiale, e coloro che invece ridimensionano la portata dell'evento, considerando *rex* una espressione latina che nasconde un'autorità tradizionale di tipo tribale limitata agli indigeni Mauri[17]; ed è presumibile che questa seconda sia l'ipotesi da preferire, dato il contesto locale in cui Orosio inserisce gli esordi della rivolta, e data come si vedrà la conferma del titolo, e il limite implicito del medesimo, in Agostino[18].

Il lungo capitolo che Orosio dedica a Gildone rappresenta al contrario, anche per la limitazione al solo primo libro del poemetto di Claudia-

[15] Vd. VII 33, 5-6.

[16] VII 33, 7.

[17] All'opinione favorevole di O. SEECK, *op. cit.*, VI, p. 27 e A. DEMANDT, *art. cit.*, p. 283 (che trovano appoggio in passi come AMM. XXIX 5, 20 e ZOS. IV 16, 3 e forse in *CIL* VIII 5338), si contrappongono i pareri di molti altri, fra cui *cfr.* soprattutto P. ROMANELLI, *op. cit.*, pp. 581-582 e T. KOTULA, *Firmus*, *cit.*, pp. 141-142.

[18] Vd. AUG. *contra ep. Parmen.* 1 10, 16; 11, 17-18.

no, l'unica ampia descrizione della campagna fra il *comes* ribelle e il suo fratello lealista Mascezel, accanto a quella, di derivazione eunapiana, del pagano Zosimo[19]. E' ovvia pertanto l'utilità del resoconto, che appunto il confronto con Zosimo mostra in sostanza veritiero, a parte minori discordanze[20]; più interessante, e decisamente più marcato che nel caso di Firmo, è invece il carattere di pia leggenda che assumono tante fasi del confronto fratricida. Malgrado Orosio taccia sulla propensione gildoniana per i donatisti, preferendo definire la sua una *licentia gentilis*[21], il tono di conflitto religioso pervade tutto l'episodio, dalla protezione spirituale chiesta da Mascezel agli eremiti dell'isola di Capraia alla comparsa in sogno di S. Ambrogio da poco defunto - una credenza che trovava conforto nella testimonianza del biografo ambrosiano Paolino - ai *pia... verba* con cui Mascezel indusse ad arrendersi i nemici conseguendo una vittoria *paene sine pugna*[22]. Tale colore cristiano non impedisce comunque allo scrittore di far trasparire tracce sicure di una chiara visione politica dello sfondo e della portata istituzionale dell'insurrezione: così quale primo atto del ribelle, come è noto anche da altre fonti[23], viene ricordato il riconoscimento del solo principe orientale Arcadio come erede di Teodosio e il progettato distacco dell'Africa dall'Occidente; così si esclude che l'*ambitus regiae affectationis*, il desiderio della porpora, sia stato fra i motivi che spinsero Gildone all'azione, negando quindi che nel corso della rivolta vi sia stata una proclamazione imperiale del mauro; e così infine si assolve da ogni colpa il governo ravennate per l'eliminazione di Mascezel, trasformando costui fin troppo repentinamente da una sorta di inviato della provvidenza in un empio profanatore di chiese meritevole della giusta punizione[24]. E persino, se coglie nel segno un'ipotesi del Lippold, è possibile che l'autore spagnolo si sia spin-

[19] Per le due fonti pagane vd. le precedenti nn. 4 e 5. Per Orosio vd. VII 36, 2-12.

[20] Si veda ad esempio il numero dei soldati di Mascezel nello scontro finale, rispettivamente sottostimato e gonfiato (5.000 soldati contro 70.000 in Oros. VII 36, 6, e invece "molte truppe", più di quelle nemiche, in Zos. V 11, 3).

[21] VII 36, 3.

[22] Vd. rispettivamente VII 36, 5; 36, 7-8 (per il sogno vd. già la Vita di Ambrogio citata alla n. 8); 36, 9; 36, 12. In particolare, sulla relativa facilità del successo di Mascezel e sullo sfaldamento finale dell'esercito gildoniano, *cfr.* H.J. Diesner, *Gildos Herrschaft*, *cit.*, pp. 183-184; T. Kotula, *Aufstand des Gildo*, *cit.*, pp. 169-170.

[23] Vd. Claud. *bell. Gild.* 4-6; *in Eutrop.* I 399-400; *de cons. Stilich.* I 271-273; Symm. *ep.* IV 5, 3; Zos. V 11, 2.

[24] Per quest'ultimo episodio vd. il successivo paragrafo 36, 13; in Zos. V 11, 4-5 la colpa di Stilicone nell'uccisione di Mascezel è al contrario esplicita.

to fino al punto di insinuare una critica implicita al sistema di porre sul trono degli imperatori-fanciulli, i quali, se nel caso di Arcadio e Onorio potevano giungere all'età virile in quanto posti sotto la *Christi tutela*, nel complesso non meritavano che si avesse nei loro confronti la minima fiducia[25]. Il tutto sulla scorta di una buona informazione sui fatti, derivata sia dalla frequentazione della cerchia agostiniana che dalle testimonianze di diretti interessati, citati almeno a proposito della battaglia conclusiva[26].

Se già per la rivolta di Gildone Orosio alternava con sufficiente abilità oneste descrizioni e opportuni silenzi, l'usurpazione di Eracliano costituì per lui un banco di prova ancora più delicato e irto di ostacoli[27]. Presente sul posto, e dunque conscio anche del sostanziale appoggio offerto dagli Africani al loro *comes*[28], seguace di Agostino, che proprio allora, sotto la palese benevolenza o almeno non ingerenza del futuro ribelle, aveva visto sconfitti i vescovi donatisti nella *collatio* di Cartagine del 411[29], ma d'altra parte fermo sostenitore dell'imperatore di Ravenna, lo spagnolo compie nella sua trattazione del moto eraclianeo un piccolo

[25] Vd. VII 36, 3: (Gildone) *minimam in parvulis spem fore arbitratus - praesertim cum absque his non facile antea quisquam pusillus in imperio relictus ad maturitatem virilis aetatis evaserit istique propemodum soli inveniantur, quos ob egregiam patris ac suam fidem et divisos et destitutos Christi tutela provexerit - Africam excerptam a societate reipublicae sibi usurpare ausus est...* Per il sospetto del Lippold *cfr.* OROSIO, *Storie*, *cit.*, II, p. 516, anche come risposta all'opinione contraria di W. HARTKE, *Die römischen Kinderkaiser*, Berlin 1951, p. 230 e n.l.

[26] VII 36, 12: *... nisi adhuc vocem nostram conscientia eorum, qui interfuere, praecurreret.*

[27] Vd. OROS. VII 42, 10-14.

[28] Per questo appoggio *cfr.* soprattutto J. BURIAN, *art. cit.*, pp. 285-286; T. KOTULA, *Fond africain*, *cit.*, pp. 261-265.

[29] La *collatio* tenutasi a Cartagine in tre sedute ai primi di giugno del 411 costituì il momento decisivo per la risoluzione della disputa dottrinaria fra cattolici e donatisti; svoltasi alla presenza di centinaia di vescovi nordafricani di entrambi i partiti, si concluse dopo accese discussioni con la netta vittoria dei cattolici. Quanto a Marcellino (su cui *cfr. PLRE* II, *s.v. Fl. Marcellinus* [10], pp. 711-712), questi, fra i migliori amici di Agostino, che gli aveva dedicato un breve trattato sul libero arbitrio e la sua stessa massima opera, la *De Civitate Dei*, si consultò fra l'altro col vescovo ipponense circa la tattica da tenere nel corso della *collatio*, la quale è nota, oltre che da un riassunto agostiniano, il *Breviculus collationis*, dall'autentico testo ufficiale di essa, le *Gesta collationis Carthaginiensis*, raccolte nell'XI volume del Migne (e ora da S. Lancel in tre volumi - 194, 195 e 224, Paris 1972-1975 - delle Sources Chrétiennes). Sulla *collatio cfr.* fra i moderni soprattutto P. ROMANELLI, *op. cit.*, pp. 627-629; P. BROWN, *Agostino*, *cit.*, pp. 335-338; W.H.C. FREND, *op. cit.*, pp. 275-289; ampia letteratura in proposito inoltre, raccolta dal LANCEL, in *CCL* 149 A, pp. XXXIII-XXXVI.

capolavoro di equilibrio e di sagace dissimulazione, riuscendo nell'intento di darci un quadro complessivamente onesto dell'episodio, ricco anche di particolari politico-militari altrove ignoti, e non tacendo neppure l'imbarazzante seguito di esso, la già citata uccisione del tribuno Marcellino. Nell'Eracliano di Orosio troviamo perciò, con un meccanismo per lui tipico, l'alternanza di un onesto amministratore e di un ambizioso intrigante, il prevedibile binomio fra successo e orgoglio smisurato, e, in più, la comparsa di un personaggio inedito, il genero del *comes* Sabino, raffigurato a fosche tinte come un consigliere fraudolento dell'usurpatore, oltre che come un sospetto agente di Costantinopoli[30]. L'Eracliano «buono» del paragrafo 10 merita quindi il consolato per avere valorosamente difeso l'Africa contro le pretese dell'alleato di Alarico Attalo; il successivo Eracliano «cattivo» si appoggia a Sabino, si espone a misteriose *periculorum suspiciones*, trattiene le navi onerarie dirette a Roma con l'annona africana, e si dirige con un gran numero di vascelli in Italia, da dove viene però ben presto respinto per poi essere ucciso una volta tornato in Africa.

Si tratta fin qui come si vede di una trama narrativa che si svolge in modo abbastanza lineare e senza particolari oscillazioni[31]; dove invece Orosio si mostra abile nella dissimulazione, se non nella vera e propria distorsione dei fatti, è nell'accurata separazione fra il destino di Eracliano e la morte di Marcellino. Quest'ultimo era stato ucciso dal vincitore di Eracliano, il *comes* Marino, *incertum zelo stimulatus an auro corruptus*, dopo aver favorito due anni prima, con la sua presidenza della *collatio*, la vittoria ortodossa sui donatisti, circostanza che Orosio non manca nell'occasione di menzionare[32]. Ebbene i due fatti, malgrado il voluto distacco ostentato dallo scrittore, non possono essere distinti. Non solo il medesimo protagonista, Marino, passa in lui faticosamente da una funzione positiva a una negativa, ma Gerolamo, nel citato brano dell'*Adversus Pelagianos*, prova che circolava in via ufficiale, come causa della condanna a morte, l'imputazione a Marcellino di avere appoggiato Era-

[30] Per Sabino vd. Oros. VII 42, 11 e 14. A proposito di questo personaggio e della sua possibile linea politica, *cfr.* V. A. Sirago, *op. cit.*, pp. 189-191; S.I. Oost, *Revolt of Heraclian*, *cit.*, pp. 240 e 241 n. 24; G. Gaggero, *art. cit.*, pp. 217-218.

[31] Sarebbe semmai interessante sapere se Orosio, nella serie dei *manifestorum tyrannorum vel inoboedientium ducum* dell'epoca onoriana di cui parla a VII 42, 15, e di cui Eracliano aveva costituito l'ultimo e maggiore esempio, poneva in cuor suo il *comes* fra i primi o fra i più veniali secondi; *cfr.* in proposito V. A. Sirago, *op. cit.*, p. 188 n. 4; G. Gaggero, *art. cit.*, p. 217 e n. 17.

[32] Vd. VII 42, 16.

cliano nella sua rivolta[33]. E non vi è dubbio che, quale che sia stato il reale grado di coinvolgimento del tribuno in quest'ultima, i rapporti precedenti fra lui e il *comes Africae* erano stati di sicura cooperazione, così come il fatto che alla fine Marino sia incorso soltanto in una lieve punizione imperiale dimostra che agli occhi delle autorità centrali il personaggio meritava tutt'al più una reprimenda per un eccesso di zelo punitivo in qualche modo imbarazzante, piuttosto che il riconoscimento di un grave ed irrimediabile errore commesso contro un uomo totalmente innocente dei delitti imputatigli.

Orosio, nel complesso, aveva mostrato nei confronti delle rivolte africane un atteggiamento costante: sufficiente conoscenza dei fatti, decisa presa di posizione a favore della legittimità del potere centrale, attenzione a non confondere i problemi politici con le questioni religiose, assenza di particolari pregiudizi etnici, o comunque di aprioristiche distinzioni fra i mauri Firmo e Gildone da una parte, e il romano Eracliano dall'altra, l'idea di un giudizio divino solo nel caso specifico di Gildone, ma non ad esempio per quello per molti aspetti simile di Firmo. Agostino, invece, ci offre un quadro molto più parziale della situazione, fatto più di meditazioni *a posteriori* che di valutazioni immediate, più di riflessi religiosi delle vicende umane che di analisi politiche di esse.

Il vescovo di Ippona, che ricoprì tale funzione dal 395 fino alla morte nel 430, poteva giudicare gli avvenimenti contemporanei da un punto di osservazione privilegiato, oltre che per la carica in sé e per l'importanza della sede episcopale a lui assegnata, per il prestigio non solo spirituale di cui egli godeva nella società africana dell'epoca. L'impressionante mole delle opere da lui composte in quel relativamente breve lasso di tempo[34], inoltre, lasciava ampio spazio a possibili agganci con la realtà del tempo, se si considera che parte non trascurabile di esse era riservata a controversie dottrinarie con sostenitori di scismi o di vere religioni alternative al cristianesimo, come rispettivamente il donatismo e il manicheismo, controversie che nell'insieme di argomenti di tipo teologico che vi venivano discussi non trascuravano riferimenti alle condizioni intellettuali e materiali dell'ambiente[35]. Vi era poi un testo fondamentale come la *Città di Dio* che, pur nella sua impostazione affatto aliena da dirette implicazioni politico-istituzionali, traeva tuttavia pre-

[33] Vd. sopra, n. 12.

[34] Solo fra il 395 e il 410 egli scrisse più di trenta fra libri e lunghe epistole dottrinarie. *Cfr.* le considerazioni in proposito di P. BROWN, *Agostino*, *cit.*, pp. 278-279.

[35] *Cfr.* su questo le interessanti osservazioni di R. HOŠEK, *Historisch-soziale Motive der Ansichten Augustins über das römische Imperium*, in *Neue Beitrage zur Geschichte der alten Welt*, II, Berlin 1965, pp. 305-314.

cisi spunti dalle vicende storiche passate e presenti, e che proprio dalla necessità di interpretare un avvenimento contemporaneo davvero epocale - il sacco di Roma - aveva ricevuto l'ispirazione iniziale. E vi era infine la raccolta delle epistole, le diverse centinaia di lettere[36] che avevano accompagnato tutta la carriera vescovile del santo, e che più di altri scritti alternavano ponderose riflessioni di fede e pressanti problemi pastorali con squarci di vita che riguardavano sia la cerchia dei collaboratori e dei corrispondenti del presule che più in generale la massa della popolazione africana.

Purtroppo, come ben sanno gli studiosi che esaminano le opere degli scrittori cristiani per ricavarne notizie utili ad illuminare la storia del loro tempo, il risultato di tali ricerche è solitamente limitato. Tanto stimolanti e nel complesso copiose sono le informazioni dirette o indirette sulla vita sociale - per cui ad esempio la ricca serie di testi sulla controversia donatista[37] si rivela una miniera preziosa di dati sull'esistenza di tante anche appartate comunità nordafricane e sulle loro condizioni materiali - tanto al contrario vi è trattato sommariamente lo sfondo politico che vi funge da cornice. E Agostino non fa in questo eccezione, al punto che è difficile rintracciare nella sua diuturna produzione di polemista, esegeta, teologo, un numero soddisfacente di passi che facciano espresso riferimento ai rapporti fra la sua Africa e il potere imperiale, all'attività delle autorità provinciali in campi non direttamente connessi con le questioni religiose, alla pur spesso angusta vita municipale locale.

Nel suo caso tuttavia, almeno per quanto riguarda il problema che qui si affronta, una circostanza favorevole fa sì che Agostino si interessi, sia pure senza indugiare in eccessivi particolari, alle nostre vicende. Tale circostanza è data precisamente dall'impronta donatista che assunsero i moti rivoltosi di Firmo e di Gildone, un'impronta che, va detto, i moderni in genere giustamente ridimensionano o considerano comunque fattore non essenziale di quegli episodi[38], ma che un autore come Agostino

[36] Ivi compresa la trentina di epistole recentemente scoperte dal Divjak, ed edite nel vol. LXXXVIII del *CSEL* (Wien 1981): esse sono databili fra il 416 e il 428.

[37] Il solo Agostino, a parte le varie lettere che accennano a tale fenomeno, ha lasciato sull'argomento il *Psalmus* poetico *contra partem Donati*, e diversi trattati: i tre libri *Contra epistulam Parmeniani* e i sette *De baptismo contra Donatistas* del 400-401, i tre libri *Contra litteras Petiliani* del 401-403 e i quattro libri *Contra Cresconium* del 406-407.

[38] Fra i sostenitori di una forte influenza donatista sulle rivolte di Firmo e Gildone va indicato soprattutto il Frend (*op. cit.*, pp. 198-199; 208-210); altri sono invece più prudenti o addirittura sottovalutano la cosa: fra questi ultimi *cfr.* E. TENGSTRÖM, *op. cit.*, pp. 80-83; P. BROWN, *La coercizione religiosa nel basso impero romano*, in *Religione e società*, *cit.*, pp. 297-298.

dal suo punto di vista considerava legittimamente importante. E proprio quel legame fra politica e religione che Orosio aveva tenuto complessivamente da parte, è il filo conduttore che lega i non pochi accenni del vescovo ipponense agli avvenimenti in questione. Se si aggiunge poi a ciò l'istintiva ostilità, per non dire difficoltà di comprensione, di un uomo di ambiente urbano fortemente latinizzato e di origine sociale modesta ma non umile, per un mondo indigeno arretrato economicamente e culturalmente appartato, ecco che emergono senza fatica quelle figure di feroci capotribù a più riprese evocati, con i loro *extraordinariis furoribus* e le loro ostilità alle *ordinatis potestatibus*[39], come alleati e protettori dei donatisti non solo contro la comunità cattolica ma anche contro gli stessi gruppi dei loro dissidenti più moderati, i rogatisti al tempo di Firmo, i massimianisti al tempo di Gildone[40]. In particolare è Firmo che sembra concentrare l'antipatia del santo: costui è più volte definito *rex barbarus*, *rex barbarorum*, o semplicemente *barbarus*; durante il *bellum Firmianum*, sotto un'autorità illegittima, la Mauritania Cesariense e in parte la Numidia patirono le conseguenze di una persecuzione che inflisse *acerba multa*; all'epoca i donatisti maggioritari vennero definiti per le loro simpatie tout court *Firmiani*[41].

Su Gildone invece il giudizio di Agostino appare lievemente meno negativo, pur se l'orma dello scisma macchia in modo indelebile anche la sua insurrezione. L'accento comunque, più che direttamente su di lui, che almeno in una occasione viene chiamato ufficialmente quanto correttamente *comes*[42], cade sull'anima nera del partito gildoniano, quell'Optato vescovo di *Thamugadi*, nella Numidia interna, che incarna in modo talvolta persino caricaturale le peggiori manifestazioni del vittorioso donatismo del tempo. Colui che con formula stereotipata è defi-

[39] Vd. per le due espressioni AUG. *contra ep. Parmen.* I 11, 17.

[40] Si tratta di due gruppi di scismatici all'interno della comunità donatista, gli uni così denominati dal vescovo Rogato di Cartenna, nemico delle frange più estreme dei circoncellioni, gli altri dal diacono Massimiano, avversario del vescovo donatista di Cartagine Primiano. Per le citazioni di Agostino, che indicano i due movimenti rispettivamente come vittime di Firmo e dei donatisti maggioritari alleati di Gildone, vd. *contra ep. Parmen.* I 10, 16; 11, 17-18; *contra litt. Petil.* II 83, 184; *ep.* 53, 3, 6; 87, 10. Su Rogatisti e Massimianisti *cfr.* in generale W.H.C. FREND, *op. cit.*, pp. 197; 213-220, e vd. A.C. DE VEER, *L'exploitation du schisme maximianiste par S. Augustin dans sa lutte contre le donatisme*, in «Recherches augustiniennes», 1965, pp. 219-237.

[41] Firmo *rex barbarus* o simili in *contra ep. Parmen.* I 10, 16; 11, 17-18; la persecuzione nei medesimi passi e in più in *contra litt. Petil.* II 83, 184 e *ep.* 87, 10; i donatisti *Firmiani* in *ep.* 87, 10.

[42] Vd. *contra litt. Petil.* II 23, 53.

nito *satelles Gildonis* o *Optatus Gildonianus*, sottopose l'Africa, secondo il santo, a un *decennalem... gemitum*, iniziando a imperversare ben prima dell'aperta rivolta di Gildone, e scatenando come mai nessuno prima le bande dei circoncellioni, i cui effetti, secondo un polemico passo di una lettera del 396/7, furono *caedes et incendia*, e ancora *singularum per Africam regionum et civitatum et fundorum tyrannicas aetates et publica latrocinia*[43]. Si noti ad ogni buon conto che questo accostamento negativo di Optato al suo apparente protettore, costante e insistente negli scritti antidonatisti e nelle lettere composte dopo la morte del *comes*, manca nelle epistole contemporanee al governo di Gildone, e in particolare in quella appena menzionata per la crudezza della sua descrizione, nella quale per la prima volta compare l'immagine dei *per tot annos totius Africae gemitus*, provocati però dall'azione del solo Optato.

Circospetta prudenza dunque del vescovo vivente Gildone; e ancor maggiore riservatezza di fronte all'altra rivolta di circa quindici anni dopo, quella eraclianea. In proposito, in effetti, Agostino semplicemente tace. Un breve accenno a un momento precedente quale la critica ai fuggiaschi romani del dopo 410, nel primo libro della *Città di Dio*, di perdere il loro tempo applaudendo gli attori nei teatri di Cartagine[44], non coinvolge direttamente l'allora legittimo *comes*, ed è da porre semmai in significativo contrasto con quello che su quei medesimi fuggiaschi scriveva Gerolamo. In realtà Eracliano è ospite silenzioso, nell'opera agostiniana, in un momento cruciale della storia ecclesiastica e politica dell'Africa, quando cioè, sulla spinta della soppressione della rivolta gildoniana e della punizione dei simpatizzanti di essa, l'opera delle autorità ecclesiastiche cattoliche per sconfiggere il donatismo aveva raggiunto il culmine trovando l'appoggio della legislazione imperiale e dei funzionari militari e civili che sul posto la ponevano in esecuzione[45]; episodio

[43] Per tali espressioni (riecheggiate pochi anni dopo nel più ufficiale trattato *Contra litteras Petiliani*, in particolare a II 83, 184) vd. *ep.* 43, 8, 24. Quanto a Optato *satelles Gildonis* (da non confondere con Optato di Milevi, il cattolico autore nella seconda metà del IV secolo di sette libri *Contra Parmenianum donatistam*), vd. *contra ep. Parmen.* II 4, 8; 15, 34; *contra litt. Petil.* II 92, 209; *contra Crescon.* III 13, 16; per *Optatus Gildonianus* vd. invece *contra ep. Parmen.* II 2, 4; *contra litt. Petil.* I 24, 26; *ep.* 53, 3, 6; per il *decennalis totius Africae gemitus* o simili vd. infine *contra ep. Parmen.* II 2, 4; 4, 8; *contra litt. Petil.* I 24, 26; II 23, 53; *ep.* 43, 8, 24; 87, 4 (su Optato *cfr.* a lungo W.H.C. FREND, *op. cit.*, pp. 208-226, ma anche H.J. DIESNER, *Gildos Herrschaft*, *cit.*, pp. 179-182).

[44] Vd. *Civ. Dei* I 32.

[45] Per le disposizioni imperiali antidonatiste di quegli anni vd. *Cod. Theod.* XV 5, 52 (*cfr.* AUG. *ep.* 185, 9, 36 e il recentissimo J.E. ATKINSON, *The circumcellions and Codex Theodosianus 16, 5, 52*, in «Historia» XLI, 1992, pp. 488-499) del 412, e XVI 5, 54 del

principale di ciò sarebbe stata la ormai più volte citata *collatio* cartaginese, in cui il tribuno Marcellino aveva condotto i lavori fino al prevedibile trionfo della parte cattolica, per poi sovraintendere di persona a molte delle misure coercitive con cui nei mesi successivi erano stati inferti colpi decisivi allo scisma. Proprio Marcellino, già più volte ricordato in vita nella corrispondenza agostiniana, sarebbe poi riapparso in essa dopo la sua tragica morte[46], in particolare nella lunga lettera 151, in cui il vescovo di Ippona, scrivendo al successore di Marcellino Ceciliano, narrava i suoi intensi quanto vani sforzi tendenti a sottrarre al supplizio l'amico e il di lui fratello, l'ex-proconsole Apringio, e, va da sé, ne difendeva il precedente operato dalle interessate calunnie degli avversari[47]. E quella lettera, per la sua complessa struttura, per la volontà di fare di essa la difesa quasi ufficiale della memoria del defunto, per l'evidente partecipazione umana e cristiana nello scriverla e diffonderla, rappresenta, sia per ciò che afferma, sia per ciò che passa sotto silenzio, la migliore chiave per comprendere il pensiero agostiniano sul recente passato.

Naturalmente è inutile dire quanto sia difficile affrontare in modo adeguato un *argumentum ex silentio* di questo genere. Già il Kotula, in un valido articolo che traeva spunto dalla lettera per invitare a non trascurare, pur con la debita prudenza, testimonianze siffatte, era consapevole della delicatezza del problema e dell'impossibilità di dire una parola realmente conclusiva in proposito[48]. Pure gli insegnamenti che egli traeva dall'analisi di quei fatti, e ovviamente dal confronto fra l'epistola 151 e il ben più esplicito brano dell'*Adversus Pelagianos*, appaiono condivisibili. Non può essere cioè un caso che Agostino passi sotto silenzio proprio quei due argomenti che Gerolamo metteva avanti - le insidie dei

414. Sulla punizione di partigiani di Gildone, di cui si parlava subito prima nel testo, ancora nel 408, vd. *Cod. Theod.* IX 40, 19.

[46] Nel complesso sono quattro le lettere indirizzate da Agostino a Marcellino (133; 138; 139; 143), più altre due ufficiali e collettive, da parte cioè del santo e degli altri vescovi cattolici nordafricani (128 e 129); la 136 è invece indirizzata da Marcellino ad Agostino. Altre menzioni di Marcellino sono in *ep.* 134, 2; 141, 1 , 12; 165, 1, 1; 166, 3, 7; 169, 4, 13; 190, 6, 20, e in tutta l'*ep.* 151, di cui si discuterà subito dopo. In particolare, a *ep.* 133, 2; 134, 2; 139, 2 si parla dell'attività antidonatista di Marcellino in applicazione delle risoluzioni della *collatio*, cui si accennava nel testo. Interessanti osservazioni sulla corrispondenza fra Agostino e Marcellino sono in R. HOŠEK, *art. cit.*, pp. 308-309; sulla morte di Marcellino *cfr.* invece soprattutto P. ROMANELLI, *op. cit.*, pp. 634-636.

[47] Tutta la lettera è fondamentale in proposito, ma vd. particolarmente i paragrafi 3, 6 e 9. Su di essa *cfr.* T. KOTULA, *Fond africain*, *cit.*, p. 265; W.H.C. FREND, *op. cit.*, pp. 293-294.

[48] *Cfr.* T. KOTULA, *Fond africain*, *cit.*, pp. 264-266.

vendicativi donatisti e soprattutto l'accusa di intelligenza fra Marcellino ed Eracliano, per quanto strumentale la considerasse lo scrittore dalmata - proponendo al loro posto, in una forma certo più complessa e appassionata, ma nella sostanza non diversa, gli stessi motivi che aveva suggerito il suo allievo Orosio. Ma se Agostino non voleva che lo sfortunato Marcellino venisse sfiorato neppure dopo la morte dal dubbio di avere appoggiato o anche soltanto tollerato l'impresa eraclianea, che cosa poi nascondeva veramente di ciò che era accaduto nell'ultimo tormentato lasso di tempo della vita del tribuno? Soltanto la reale, plausibile cooperazione fra il *comes* e Marcellino, il quale se non altro non poteva prescindere dall'aiuto del primo per la repressione dei donatisti ?[49]. O il fatto che per Eracliano, non importa se in modo realmente attivo o solo con passiva condiscendenza, erano stati molti altri membri della classe dirigente africana dell'epoca, e magari lui stesso e il resto dell'alta gerarchia cattolica? E perché poi trascurare l'argomento della vendetta donatista, in fondo facile motivo polemico, e puntare invece sulle colpe di un potente funzionario imperiale, non trascurando per di più di accennare neppure troppo larvatamente a sospette manovre dello stesso destinatario della lettera Ceciliano?[50]

Le risposte a questi quesiti non possono essere, come si è detto, che congetturali. Agostino non fu un vescovo «politico», come un Ambrogio a Milano, e si tenne il più possibile lontano dalla grande come dalla piccola politica del tempo; egli, per così dire *naturaliter* lealista per formazione sociale e struttura mentale, si interessava delle autorità più che altro quali potenziali alleate nella repressione delle fedi non cattoliche, e questo in particolare negli ultimi decenni della sua vita, quando si accentuarono i tratti più «coercitivi» della sua meditazione dottrinale e della sua pratica pastorale[51], e nella sua intera produzione letteraria, secondo quanto si è osservato, si astenne in genere dall'avere le istituzioni civili e militari come interlocutori privilegiati. Ma da personalità ecclesiastica impegnata in un assiduo e pluriennale rapporto con la realtà concreta in tutti i suoi riflessi, e da teologo e scrittore di grande fama, non poté certo sottrarsi a compromessi, prese di posizione, delicati equi-

[49] Questa cooperazione è data per sicura ad esempio da R. HOŠEK, *art. cit.*, p. 308.

[50] Per tali sospetti vd. *ep.* 151, *passim*, ma soprattutto i paragrafi 3-4; 7; 10; 12. È da notare che il Tengström (*op. cit.*, p. 180), proprio fidando sul silenzio di Agostino rispetto alle responsabilità in proposito dei donatisti, ritiene questi estranei ai fatti, e dunque la testimonianza di Gerolamo infondata.

[51] Su ciò *cfr.* specialmente P. BROWN, *L'atteggiamento di Sant'Agostino verso la coercizione religiosa*, in *Religione e società*, *cit.*, pp. 245-263.

librismi. E se il moto gildoniano, ambiguo politicamente e nefasto per il cattolicesimo, non poneva troppi dubbi sulla posizione da assumere e sul giudizio da dare, fatta salva una naturale prudenza di fronte alla figura di Gildone prima della sua scomparsa, l'avventura di Eracliano era stata per l'Africa cattolica, per la società romanizzata della diocesi, per gli interessi anche economici delle classi più abbienti, con alla testa la potente aristocrazia fondiaria, molto più coinvolgente e compromettente, aveva suscitato reazioni contrastanti ma spesso appassionate, imposto condotte ambivalenti o francamente imbarazzanti, suscitato speranze e ambizioni[52]; era stato cioè un episodio che, trascurabile nello scenario generale dell'impero, aveva inciso a fondo nelle fibre di un'Africa tardoantica che si apprestava a rimarginare il dissenso donatista per predisporsi alla dura prova dell'invasione vandalica. Agostino quasi sicuramente non sarà stato coinvolto di persona nelle attività di Eracliano: ma certo lo erano stati uomini a lui vicinissimi, con esito anche tragico. E almeno in un caso l'urgenza di reagire all'atroce e ai suoi occhi ingiusta fine di Marcellino e del fratello, unita alla necessità di togliere ogni ombra dalla condotta della chiesa cattolica nel suo insieme e di impedire che il vittorioso potere imperiale rinunciasse a proseguire nella campagna antidonatista che era stata così efficace nell'ultimo decennio, lo indussero a uscire allo scoperto. Ma lo fece alla sua maniera, con una lettera in cui il commosso ricordo degli amici morti, lungi dal trascendere nella pericolosa invettiva o nella dubbia ricerca di giustificazioni politiche o giuridiche, veniva temperato da un attento controllo degli argomenti impiegati e da uno studiato alternarsi di parole e di silenzi, di motivazioni religiose ed etiche e di retroscena prudentemente rimossi. Al di là di certe apparenze Orosio e Agostino, sul *comes* Eracliano e sulle vittime indirette e forse innocenti della sua usurpazione, dicevano e tacevano la stessa cosa.

[52] Vd. la precedente n. 28.

Massimo Pittau

Sul significato e l'origine del toponimo *Roma*

Gli ultimi interventi fatti da linguisti sul problema dell'etimologia del toponimo *Roma* sono stati, se non vado errato, quelli di Giovan Battista Pellegrini e di Carla Marcato, rispettivamente nelle opere *Toponomastica Italiana* e *Dizionario di Toponomastica*[1]. I due linguisti però, in due trattazioni del resto molto brevi, non hanno presentato alcuna loro proposta personale, mentre si sono limitati a tracciare le linee essenziali della questione, che essi giudicano come ancora del tutto aperta; inoltre entrambi hanno rimandato alla ormai vecchia posizione di Bruno Migliorini, da lui trattata *ex professo* in un suo studio intitolato *Sull'origine del nome di Roma*, che è del 1928 e sempre da lui riassunta nella *Enciclopedia Italiana*, che è del 1936. D'altra parte è un fatto che anche il Migliorini ha concluso l'ultimo suo intervento scrivendo: «In conclusione, allo stato odierno degli studî, il problema etimologico deve essere considerato ancora aperto»[2].

Anche io ritengo opportuno rifarmi a questo studio del Migliorini per due importanti considerazioni: innanzi tutto perché, avendo egli proceduto a criticare ed a spazzare via in maniera definitiva alcune proposte che sull'argomento erano state fatte in precedenza, non mi sento in obbligo di fare altrettanto in questo mio intervento odierno e del resto non ne vedrei alcuna utilità; in secondo luogo perché il Migliorini ha, a mio giudizio, posto una importante e solida base per la soluzione del problema, tale che la ritengo utile e necessaria per la soluzione che io personalmente intendo proporre in questo mio studio.

L'importante e solida base posta dal Migliorini, sia pure in un

[1] M.B. PELLEGRINI, *Toponomastica Italiana*, Milano, 1990, pagg. 75-77 (cfr. dello stesso anche *Toponimi ed etnici nelle lingue dell'Italia antica*, in «PCIA», VI, pag. 115); C. MARCATO, nel *Dizionario di Toponomastica*, a cura di G. Gasca Queirazza, C. Marcato, G.B. Pellegrini, G. Petracco Siccardi, A. Rossebastiano, Torino, 1990, pag. 551.

[2] B. MIGLIORINI, *Sull'origine del nome di Roma*, «Roma», VI, 1928, pagg. 447-451; ID., *Enciclopedia Italiana delle Scienze*, vol. XXIX, pag. 589. s.v. *Roma*. Anche C. AMPOLO, "*Introduzione*" *a Plutarco, Le vite di Teseo e di Romolo*, a cura di C. Ampolo e M. Manfredini, Roma, 1988, pag. XXXIII, giudica ancora aperto il problema.

certo qual modo preceduto da A.W. Schlegel e da F. Kortüm[3], è questa: «Roma non sarebbe che l'arcaico *ruma* "mamella", applicato metaforicamente al Palatino "colle-mamella"». Di questa tesi fondamentale del Migliorini io dichiaro di accettare la prima parte, quella propriamente linguistica, che collega il toponimo *Roma* all'appellativo *ruma* "mammella", mentre dichiaro di respingere la seconda parte, quella geomorfica e topografica, che fa riferimento al colle Palatino.

Per quanto riguarda l'identificazione *Roma* = *ruma* "mammella" innanzi tutto intendo rafforzarla con alcune notazioni di carattere storico-culturale mettendo avanti e sottolineando quattro differenti fatti:

1°) Nel mito dei gemelli Romolo e Remo c'è un implicito riferimento alle "mammelle" quando si narra che essi furono *allattati* da una lupa.

2°) Il fico, posto ai piedi del Palatino, sotto il quale la lupa avrebbe allattato i due gemelli, aveva la denominazione di *ficus ruminalis*, che in effetti significava "*fico dell'allattamento*".

3°) In linea generale c'è da ricordare che il fico è per sua natura una pianta particolarmente *lattiginosa*.

4°) *Rumina*, la dea dei *poppanti*, veniva venerata in un tempio vicino al *ficus ruminalis* ed inoltre veniva onorata con sole libagioni di *latte*[4].

Invece, al riferimento effettuato dal Migliorini dell'idea di "mammella" al colle *Palatino*, dove secondo la tradizione Romolo avrebbe fondato la sua *Roma quadrata*, muovo le seguenti obiezioni:

1°) Nella zona dove è sorta Roma non esisteva solamente il colle Palatino, ma esistevano altri sei colli, anzi anche di più; ragion per cui è piuttosto difficile pensare che uno solo venisse chiamato "mammella", dato che molto probabilmente anche altri colli avranno avuto suppergiù la medesima forma.

2°) Siccome il Palatino è stato abitato fin dai periodi più antichi di Roma e quindi la sua sagoma di certo è stata trasformata dal continuo processo di urbanizzazione, nessuno sarebbe in grado adesso e probabilmente neppure la memoria storica dei Romani sarebbe stata in grado di asserire che in origine il Palatino avesse la forma di una "mammella".

3°) È molto difficile supporre che al Palatino sia stato attribuito il nome di *ruma* "mammella", dato che il colle aveva già, da epoca molto antica, il suo nome, quello di *Palatium* oppure *mons* o *collis Palatinus* appunto.

[3] A.W. Schlegel, *Sämmtliche Werke*, ediz. Böcking, Lipsia, 1847, XII, pag. 488; F. Kortüm, *Römische Geschichte*, Heidelberg, 1843, pagg. 32-33.

[4] Cfr. B. Migliorini, *art. cit.*, note 11 e 14.

4°) Il Migliorini ha fatto un implicito riferimento al seno femminile, quando ha ricordato che «il *mons Palatinus*... aveva due vette, il Germalo e il *Palatium*, divise da una valletta, l'*intermontium*»[5]. Senonché io obietto: se la connessione del Migliorini fosse esatta, allora avremmo avuto il toponimo *Roma* anche e soprattutto al plurale, cioè anche *Romae,-arum*, per indicare le due mammelle o due vette del colle; cosa che invece non risulta affatto[6].

5°) La tesi del Migliorini secondo cui in origine *Roma* indicava il colle *Palatino* viene contraddetta radicalmente dalla denominazione di una antica porta della città quadrata, la *Porta Romana* o *Porta Romanula*, situata nell'angolo nord-ovest del Palatino. In tutti i tempi e in tutti i luoghi infatti le porte delle città fornite di mura hanno preso il nome da quello del principale sito esterno cui erano rivolte e non dal nome della città verso cui erano aperte e di cui facevano parte.

6°) La tesi del Migliorini ha il difetto di trascurare la connessione linguistica che è stata fatta da numerosi studiosi del toponimo *Roma* con *Rumon*, il quale, secondo la testimonianza di Servio sarebbe stato l'antico nome del fiume Tevere[7].

7°) La tesi del Migliorini ha il difetto di prescindere dalla effettiva realtà geografica di Roma, sia nel suo iniziale sorgere sia durante la sua lunga storia, di trascurare cioè la sua strettissima connessione col *fiume* Tevere.

Perché Roma è sorta dove è sorta? In altre parole: quale fondamentale motivazione geografica sta alla base della sua nascita e del suo progresso quasi incredibile col passare dei secoli? Non lo si può mettere in dubbio: la nascita e la vita di Roma è stata strettamente collegata al *fiume* Tevere, tanto che da molti studiosi è stata definita la «città del fiume»[8]. Più precisamente, Roma è sorta sulla riva del Tevere nel tratto in

[5] Siccome sappiamo che *palatum,-us* significava "volta della bocca o del cielo" (Ennio, in Cicerone, *de Nat. deor.*, 2, 49) (con un bellissimo relitto sardo-nuorese *ispalathare* "aprirsi del cielo rispetto alle nuvole", ad esempio dopo un temporale!), *Palatium*/*Palatinus* poteva significare o "colle a forma di volta" (cfr. G.B. PELLEGRINI, *op. cit.*, pag. 77) oppure, a mio giudizio, "colle arcuato" nella zona dell'*Intermontium*.

[6] La prima attestazione latina del nome della città compare nella cosiddetta "cista Ficoroni" (III sec. a.C.) nella forma *ROMAI*, che però è sicuramente in caso locativo; cfr. L.R. PALMER, *The Latin Language*, London, 1961, trad. ital. *La lingua latina*, Torino, 1977, pag. 295.

[7] Servio, *ad Verg. Aen.*, VIII, 63 e 90. È ovvio che non si può disattendere questa testimonianza di Servio, anche se nel verso 90 dell'Eneide la lezione *Rumone secundo* probabilmente è da respingersi a favore dell'altra *rumore secundo* (cfr. F. DELLA CORTE, *La mappa dell'Eneide*, Firenze, 1972, pag. 196).

[8] Cfr. N. TURCI, nella *Enciclopedia Cattolica*, *s.v. Roma*; A. GRANDAZZI, *La fondation de Rome*, Paris, 1991, pagg. 103, 104, il quale ultimo dedica un ampio ed approfondito capitolo al tema del "sito di Roma".

cui questo era perfettamente navigabile, anzi nel punto ultimo fino al quale era possibile risalirlo facilmente, costituendo una via di comunicazione molto importante fra il Mar Tirreno e tutto il retroterra situato a monte della città. Inoltre - e questo è un fatto ancora più importante - *Roma è sorta nel punto più basso rispetto alla foce, nel quale era ancora possibile guadarlo*[9], *nella direzione nord-sud che andava dalla Etruria al Lazio meridionale* (Latium vetus) *ed alla Campania.*

Più esattamente, il punto in cui in epoca antica il Tevere nel suo corso inferiore risultava più facilmente guadabile era l'*isola Tiberina*, la quale, con la divisione in due della corrente del fiume, ne consentiva il guado a piedi oppure a cavallo. A questo proposito è appena da accennare al fatto che in quei lontani tempi di certo il fiume non aveva argini, per cui il suo letto era molto più largo e quindi molto meno profondo e dunque la sua corrente era molto meno forte di adesso. In conseguenza di questo stesso fatto è da supporre che allora l'isola Tiberina fosse più grande di adesso. Ecco, *all'inizio Roma in via generica è sorta in funzione del fiume Tevere, in via specifica è sorta in funzione dell'isola Tiberina e del suo guado*[10]. Ciò è dimostrato ampiamente dal fatto che molti storici moderni, parlando della Roma primitiva, accennano appunto al "guado" senza specificarlo, ed intendono riferirsi appunto al guado dell'isola Tiberina[11]. Ma l'importanza primaria ed essenziale di questo guado nella Roma primitiva è in maniera e misura più significativa dimostrato dal fatto che il sostantivo lat. *vadum* "guado" è corradicale del verbo *vadere* "andare" in assoluto ed esiste anche la possibilità che il verbo derivi dal sostantivo, dimostrando con ciò l'estrema importanza che il guado aveva nella vita della Roma primitiva.

In epoca successiva, a valle e nelle immediate vicinanze dell'isola Tiberina i Romani costruirono il loro primo ponte sul Tevere, il *ponte Sublicio* (= "ponte fatto con pali di legno"[12]). Anche la costruzione e la ricostruzione di questo ponte erano favorite dal fatto che l'isola Tiberina, posta a monte, rompeva ed attenuava l'impeto della corrente del fiume[13]. Ovviamente il

[9] Cfr. R. OGILVIE, *Early Rome and the Etruscans*, London, 1976, trad. ital. *L'origine di Roma*, Bologna, 1984, pag. 9; F. COARELLI, *I santuari, il fiume, gli empori*, in *Storia di Roma*, a cura di A. Momigliano e A. Schiavone, Torino, 1988, vol. I, pag. 133.

[10] Cfr. R. BLOCH, *Origins of Rome*, London, 1960, trad. ital. *Le origini di Roma*, Milano, 1961, pag. 67; P.A. GIANFROTTA, *Le vie di comunicazione*, in *Storia di Roma* cit., vol. IV, pag. 301; A. GRANDAZZI, *op. cit.*, pagg. 116, 117, 118, 122, 124.

[11] Cfr. ad es. M. PALLOTTINO, *La prima Roma*, ora in *Saggi di Antichità*, Roma, 1979, vol. I, pag. 206; R. OGILVIE, *op. cit.*, pag. 10.

[12] Cfr. A. ERNOUT, A. MEILLET, *Dictionnaire Étymologique de la Langue Latine*, Paris, IV ediz., IV ristampa, 1985 (qui di seguito indicato con la sigla *DELL*), s.v. *sublica*.

[13] Cfr. F. COARELLI, *art. e loc. cit.*

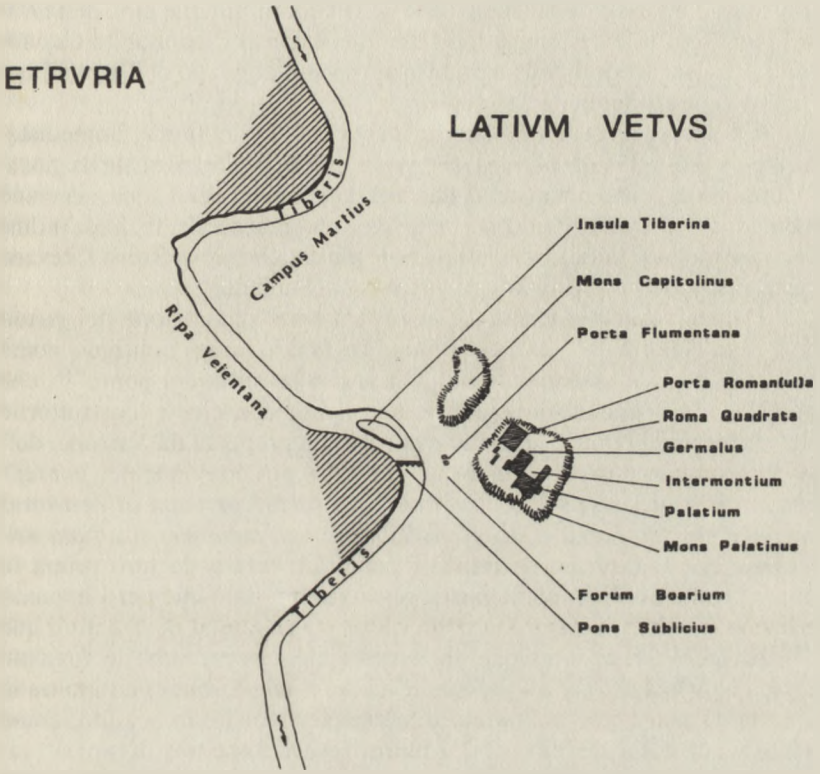


Fig. 1: Il "mammellone" (*rumon*) e la "mammella" (*ruma/roma*) sulla riva destra del Tevere sono indicati col tratteggio.

ponte ha subito sostituito le funzioni del guado, mantenendone però tutta l'importanza essenziale per la città. L'episodio di Orazio Coclite che difende da solo, contro l'esercito di Porsenna, il passaggio sul ponte, in attesa che i compagni lo taglino alle sue spalle è molto significativo: il difendere prima il passaggio su quel ponte e dopo l'interromperlo aveva un valore enorme per la difesa della città[14], dato che in epoca antica nell'intero corso inferiore del Tevere non esistevano altri ponti.

Si deve inoltre considerare che perfino la scelta del Palatino, fra tut-

[14] Cfr. E. PERUZZI, *Aspetti culturali del Lazio primitivo*, Firenze, 1978, pag. 163.

ti gli altri colli della zona, come sede della città originaria, cioè della *Roma quadrata*, fu determinata dal fatto che, escluso l'inabitabile *Capitolium*, il Palatino era il colle abitabile più vicino al guado dell'isola Tiberina ed al ponte Sublicio.

C'è ancora da osservare che sulla riva sinistra del fiume, immediatamente a valle dell'isola Tiberina, si trovava il Foro Boario, il quale ha giocato un ruolo di primo piano nello stanziamento umano nella zona, sia come mercato del bestiame bovino, sia come mercato in generale. In quest'ordine di cose è molto significativo il fatto che le più antiche vie di Roma facevano capo appunto al Foro Boario e quindi al ponte Sublicio[15].

È tanto certo che Roma all'inizio era sorta in funzione del guado dell'isola Tiberina e successivamente in funzione del contiguo ponte Sublicio, così da essere stata definita anche la "città del ponte"[16], che da questo fatto appunto trassero nome i *pontifices*, cioè i "costruttori e ricostruttori del ponte", secondo l'etimologia proposta da Varrone, della quale non si è trovato finora nessun'altra più convincente: *pontufices.... arbitror: nam ab his Sublicius est factus primum ut restitutus saepe, cum ideo sacra et uls et cis Tiberim non mediocri ritu fiant* «ritengo... che (da questo derivino) i pontefici: infatti da loro prima fu fatto il ponte Sublicio come pure spesso rifatto, dato che per l'appunto si fanno funzioni sacre d'una certa rilevanza rituale al di là e al di qua del Tevere»[17]. E si intravede abbastanza chiaramente che le funzioni sacre che venivano fatte sulle due teste del ponte Sublicio ed inoltre le altre che i pontefici ereditarono e mantennero anche in seguito, erano determinate dalla credenza che il fiume Tevere fosse una divinità[18], ragion per cui il suo attraversamento, in un guado oppure su un ponte, doveva essere propiziato con funzioni sacre o almeno con un atteggiamento ispirato a religiosità.

Si deve inoltre ricordare che il corso inferiore del Tevere, quello che scorre nel Lazio, ha un andamento serpentino o molto *sinuoso* in conseguenza del sistema collinare che è tipico dell'intera zona. Le anse o i meandri che si formano nella zona sono quelli che era facile riscontrare a coloro che

[15] Cfr. G. Lugli, *Il sistema stradale di Roma antica*, in *EEI* (1963), pagg. 112-118; Id., *Studi minori di topografia antica*, Roma, 1985, pagg. 223-228.

[16] Cfr. *DELL s.v. pontifex*; A. Grandazzi, *op. cit.*, pag. 188.

[17] Varrone, *L.L.*, 5, 83. La storia delle varie proposte etimologiche è stata fatta da E. Evangelisti, *Per l'etimologia di pontifex*, Brescia, 1969, il quale ne ha proposto una sua, che però non mi sembra più convincente delle precedenti.

[18] Cfr. Virgilio, *Aen.*, VIII, 72; X, 421.

navigavano nel fiume ed ai quali accenna Virgilio quando dice che Enea ed i suoi compagni *longos superant flexus* "superano lunghi meandri"[19].

Ebbene io, mentre respingo per le ragioni dette la tesi che il vocabolo *ruma* "mammella" si riferisse al colle Palatino, *ritengo invece molto più ovvio che questo vocabolo si riferisse a quella specie di prominenza o di promontorio a forma di "mammella" femminile che si è formata nella riva destra del Tevere proprio di fronte all'isola Tiberina ed al ponte Sublicio* (e all'odierno ponte Palatino).

Questa interpretazione riesce a spiegare ed a sua volta viene spiegata o confortata dalla assai probabile etimologia del vocabolo *Rumon*. Ho già detto che numerosi studiosi, linguisti e storici, hanno connesso il toponimo *Roma* col vocabolo *Rumon*, che Servio dice essere stato l'antico nome del Tevere[20]. Per il vero si può dubitare parecchio che l'intero fiume si chiamasse *Rumon*, dato che il fiume aveva fin dai tempi più antichi la denominazione latina di *Albula*[21] e successivamente quella etrusca di *Tiberis*, mentre è più logico ritenere che *Rumon* indicasse una parte o un sito del Tevere. Ebbene a me sembra che la connessione di *Roma* con *Rumon* si debba accettare e si possa spiegare in questo modo: se *ruma/Roma* significava "mammella", *Rumon* avrà significato "mammellone", dato il prevalente valore accrescitivo del noto suffisso di matrice tirrenica ed etrusca *-on-*. Di fatto esisteva nel passato ed esiste tuttora un "mammellone" che si è formato sempre sulla riva destra del Tevere di fronte al vasto spazio del Campo Marzio, in connessione con l'odierno ponte Cavour. *Dunque* ruma/roma *era la "mammella" situata di fronte all'isola Tiberina, mentre* rumon *era il "mammellone" situato di fronte al Campo Marzio* (entrambi tratteggiati nell'unita cartina topografica).

È molto importante considerare che, se accettiamo la tesi che la *ruma/roma* "mammella" fosse non il colle Palatino, bensì la "mammella" dell'isola Tiberina, allora siamo in grado di spiegare alla perfezione la denominazione della *Porta Romana* o *Porta Romanula* della cinta muraria primitiva: *Porta Roman(ul)a* significava non «porta indirizzata all'interno verso la

[19] Virgilio, *Aen.*, VIII, 95. Le anse o i meandri del Tevere risultano particolarmente evidenti in una fotografia aerea che è riprodotta nella *Enciclopedia Italiana*, proprio nella pagina 589 del vol. XXIX, nella quale il Migliorini ha riassunto il suo punto di vista etimologico.

[20] Ad es. A. Carnoy *Etrusco-Latina*, AGI 41 (1956), pag. 108, che scrive: «Un lien entre le nom de la ville et celui de son fleuve existe avec certitude...»; G. Alessio, *Corso di glottologia*, Napoli, 19692, pag. 293; Id., *Fortune della grecità linguistica in Sicilia*, Palermo, 1970, nota 101.

[21] Cfr. Varrone, *L.L.*, V, 30; Virgilio, *Aen.*, VIII, 332.

supposta "mammella/colle" del Palatino», come ha erroneamente sostenuto il Migliorini, bensì «porta indirizzata all'esterno verso la "mammella" dell'isola Tiberina». Questa interpretazione è confermata luminosamente dal fatto che alla *Porta Roman(ul)a* della cinta originaria corrispose la *Porta Flumentana* della successiva cinta serviana: entrambe indirizzate o rivolte verso il fiume e verso la "mammella" dell'isola Tiberina.

Resta un ultimo problema, quello fonetico, che per il vero ha creato non poche né lievi difficoltà ai linguisti che hanno accettato sia la connessione *ruma: Roma*, sia l'altra *Rumon:Roma*: «Se questa connessione è esatta, perché si è avuto *Roma* e non **Ruma*?».

A mio giudizio questa difficoltà si può superare se si accetta la ipotesi - già prospettata da parecchi studiosi - che tanto *ruma* "mammella" quanto il toponimo *Roma* siano vocaboli di origine etrusca[22]. Ed infatti mi sembra di essere in grado di presentare prove certe del fatto che vocaboli etruschi entrati nel latino hanno visto la loro originaria *u* (scritta *Y* oppure *V*) conservarsi tale e quale oppure trasformarsi in *o* lunga e cioè stretta. Gli esempi riguardano quasi esclusivamente antroponimi etruschi coi corrispondenti latini: la cosa si comprende facilmente quando si ricordi che la massima parte dei vocaboli etruschi che ci sono stati conservati sono per l'appunto antroponimi; ma del resto non manca qualche caso di appellativo: etr. *Amuni*, lat. *Amunius* e *Amonius*; etr. *Clute*, lat. *Clutius, Cludius* (aggett. *cludus*) e *Clotius, Clodius* (aggett. *clodus)*; etr. *Crus'ni*, lat. *Crusius* e *Crosius*; etr. *Cursni*, lat. *Cursenus* e *Corsinius*; glossa etr. *garouleou* "crisanteno", lat. *Carullius* e *Carollius*; etr. *Fului*, lat. *Fulvius* e *Folvius*; etr. *Funei*, lat. *Funius* e *Fonius*; etr. *Murias'*, lat. *Murrius* e *Morrius*[23]; etr. *Plute*, lat. *Plutius* e *Plotius*; etr. *Prute*, lat. *Brutus* e *Protius*; etr. *Puntna*, appellattivi lat. *funtana, funtes* e *fontes*; etr. *Purce*, lat. *Purcius* e *Porcius*; etr. *Rusci*, lat. *Ruscius* e *Roscius*[24].

[22] Per *Roma* mi limito a citare: A. ERNOUT, *Les éléments étrusques du vocabulaire latin*, in «Bull. de la Soc. de Ling.» t. XXX, 1 (1930), pagg. 82 e segg., ora in *Philogica*, I, Paris, 1946, pagg. 22; *DELL* s.v. *Roma*; C. BATTISTI *Sostrati e parastrati nell'Italia preistorica*, Firenze, 1959, pagg. 142, 158; M. PALLOTTINO, *Le origini di Roma*, in «Saggi di Antichità» cit., pag. 242; G. ALESSIO, *opp. e locc.* citati. La forma originaria di *ruma* sembra che fosse *rumis,-is*, con *rumim* all'accusativo (*DELL* s.v.; E. PERUZZI, *op. cit.*, pag. 50); ebbene, già questa forma di accusativo è una spia della matrice etrusca del vocabolo, come capita anche per altri vocaboli latini anch'essi di matrice etrusca: *cassis, cassim; curis, curim; glanis, glanim; Tiberis, Tiberim; turris, turrim* (cfr. M. PITTAU, *Lessico Etrusco-Latino comparato col Nuragico*, Sassari, 1984, pagg. 121, 154; ID., *Testi etruschi tradotti e commentati - con vocabolario*, Roma, 1990, pag. 240, num. 822).

[23] *Morrius* era un re della città etrusca di Veio; cfr. Servio, *ad Verg. Aen.*, VIII, 285.

[24] Cfr. *Thesaurus Linguae Etruscae, I Indice Lessicale*, Roma, 1978, con due *Supplementi*,

A mio giudizio questo fenomeno fonologico può essere spiegato in maniera soddisfacente in due modi differenti: o si interpreta che la vocale etrusca *u* venisse in linea generale pronunziata piuttosto aperta e quindi vicina ad una *o* molto stretta, oppure in linea particolare questa differente pronunzia era peculiare delle diverse città etrusche (proprio come l'*ethnos* etrusco non ha mai conosciuto una stretta unità politica, così neppure la lingua etrusca ha mai conosciuto una stretta unità linguistica). In conseguenza di ciò la *u* etrusca veniva sentita e resa dai Romani ora come *u* ora come *o* stretta. Pertanto la differenza delle vocali toniche di *ruma* "mammella" e di *Roma* toponimo poteva essere l'effetto della differente resa da parte dei Romani della originaria *u* etrusca[25].

1984 e 1991 (in seguito qui citato con la sigla *ThLE*); W. SCHULZE, *Zur Geschichte Lateinischer Eigennamen*, Berlin/Zürig/Dublin, 1966, II ristampa invariata (sigla *LEN*); H. SOLIN, O. SALOMIES, *Repertorium nominum gentilium et cognominum Latinorum*, Hildesheim, Zürig, New York, 1988; M. PITTAU, *Lessico* cit., pagg. 39, 77-78, 100-101, 111-112, 113-114, 142-143, 144-145, 161, 216-217, 218-219 (con aggiunte e correzioni da apportare qua e là). In attesa di una migliore occasione, approfitto di questa odierna per anticipare un mio punto di vista circa la citata famosa ed importantissima opera di W. Schulze. È cosa a tutti nota che in essa lo Schulze ha proceduto a stabilire strette connessioni linguistiche fra la antroponimia etrusca e quella latina. Senonché numerosi studiosi, storici e linguisti, hanno ritenuto e dichiarato eccessivo il quadro generale di quelle connessioni, ed in particolare troppo "filoetrusco". Il mio punto di vista sull'argomento sarebbe questo: premetto e preciso che la grande maggioranza di quelle connessioni è, dal punto di vista linguistico, ineccepibile, e d'altra parte l'eccessività della loro somma generale è pure indubitabile. Una terza posizione che potrebbe mettere d'accordo quelle due posizioni che a prima vista sembrerebbero inconciliabili, quella dello Schulze e l'altra dei suoi critici, potrebbe essere la seguente: nel gran numero di iscrizioni, funerarie dalle quali lo Schulze ha tratto il suo materiale antroponimico una certa parte, anche se scritta nell'alfabeto e nella lingua degli Etruschi, in realtà apparteneva a individui di etnia latina od italica. Se questo gruppo di iscrizioni, che ovviamente sarà da individuare e riesaminare minutamente a parte, risulta scritto in grafia e lingua etrusca, ciò dipende dal fatto che da un lato l'opera di prima alfabetizzazione dei Latini e degli Italici è stata fatta dagli Etruschi, dall'altro la lingua etrusca aveva nell'Italia di quei secoli la caratteristica e la autorità di unica lingua di cultura. Qualcosa di simile è avvenuto in Sardegna nel secolo scorso ed in quello attuale, fino alla I[a] guerra mondiale: premesso che in quel periodo i Sardi che conoscevano ed usavano la lingua italiana raggiungevano la somma di poche migliaia appena, mentre l'immensa maggioranza degli altri parlava soltanto la lingua sarda, tuttavia le iscrizioni funerarie di quel periodo che si trovano nei cimiteri della Sardegna risultano scritte in lingua italiana. E ciò avvenne perché la lingua della alfabetizzazione e della cultura ed anche la lingua ufficiale dei Sardi in quel periodo era già per l'appunto quella italiana.

[25] I Romani collegavano il vocabolo *ruma* "mammella" con l'altro *rumen,-inis* "rumine". Per il vero A. Ernout ed A. Meillet propendono a presentare *ruma* con la vocale radicale breve e *rūmen* con la lunga ed inoltre ad escludere qualsiasi connessione fra i due vocaboli. Sta però di fatto che i due linguisti riconoscono che «les Latins on tendu à rapprocher *ruma* de *rūmen*, ce qui a amené des confusions de sens et de quantité» (*DELL* s.vv.). A me sembra che il problema della quantità cada con la considerazione esposta sopra su *ruma/Roma* e che la connessione semantica fra i due vocaboli *ruma:rumen* possa essere la seguente: «mammella, seno prominente e seno cavo, sacca, rumine". Sempre il *DELL* presenta come "senza

Si deve infine aggiungere che una conferma dell'origine etrusca di *ruma* "mammella" si trova nei suffissi di *Rumina* e di *Rumon*, che sono entrambi di sicura matrice tirrenica ed etrusca. In particolare il suffisso *-on-* in etrusco viene presentato come *u* finale, che evidentemente veniva pronunziato nasalizzato: ad esempio etr. *fulu* = lat. *fullo,-onis*, etr. *suplu* = lat. *subulo,-onis*, ecc.[26].

Vocaboli relativi a Roma, attestati nel materiale lessicale etrusco conservato, sono conosciuti bene: etr. *RUMATE* e *RUMAX* = "Romano", *RUMITRINE0I* = "nello (stato) Romano", gentilizio *RUMENLA, RUMLNA* = lat. *Romilius* e *Romulius*[27].

A proposito di quest'ultimo gentilizio è noto che lo Schulze ha sostenuto la tesi che Roma avrebbe derivato la propria denominazione da quella di una famiglia etrusca dei **RUMA*[28]. Senonché un tale gentilizio non risulta nel materiale lessicale etrusco conservato[29], mentre risulta il citato gentilizio *RUMELNA, RUMLNA*, dal quale però sarebbe derivato per la città il nome di **Romilia* o **Romulia* e non quello di *Roma*[30].

Se fosse necessario - ma a me non sembra - collegare il nome della città a questa famiglia, io invertirei il verso della derivazione: sarà stata la famiglia etrusca *RUMENLA* a derivare il suo nome da quello della città, e ciò potrebbe essere avvenuto nell'abbastanza lungo periodo in cui Roma è stata sotto la reggenza di re etruschi.

Intendo però precisare che sono del parere che la denominazione etrusca di Roma possa essere anteriore a questo periodo dei re etruschi regnanti sulla città; tutto sta nel ricordare che poco a nord del Tevere stavano due potenti città etrusche, Cerveteri e Veio, che la riva destra del fiume veniva chiamata *ripa Veientana*, cioè "riva di Veio", che anche il nome del *Tevere* è quasi sicuramente etrusco[31] e che addirittura il fiume

etimologia" pure il lat. *rumex -icis* "romice, acetosa. Probabilmente anche questo fitonimo è da riportarsi al lat. *ruma* "mammella", in virtù della seguente considerazione che ho trovato in un botanico: "Rumex acetosella L., Rumex Thyrsoides Desf. "fa coagulare anzi tempo il latte"» (A. Cossu *Flora Pratica Sarda*, Sassari, 1968, pagg. 204, 205).

[26] Cfr. M. Pittau, *Lessico* cit., pag. 146, 237; Id., *Testi Etruschi* cit., num. 13, 127, 362, 388, 389, 415, 536, 638, 851 col relativo commento.

[27] Cfr. *ThLE* s.v.; C. De Simone, in «Glotta», LIII, 1975, pag. 135; Id., in E. Campanile, *Alle origini di Roma*, Pisa, 1988, pag. 31; M. Pittau, *Testi Etruschi* cit., num. 233, 297.

[28] *LEN*, pagg. 368, 579-582.

[29] Cfr. L. Ceci, *Latium Vetus*, a cura di W. Belardi, Alatri, 1987, pag. 55.

[30] Cfr. G. Colonna, in «Studi Etruschi», XLV (1977), pag. 183: «comunque la città si è chiamata Roma, non Romilia, come sarebbe stato *more Etrusco*».

[31] *LEN*, pag. 582. Una spia a favore dell'origine etrusca dell'idronimo *Tiberis* sta nel fatto che il suo accusativo era in *-im* (cfr. nota 22).

costituiva il confine fra l'*Etruria* e il *Latium vetus*. Anzi, è indubitabile che Roma doveva la sua grande importanza soprattutto al fatto che essa era la città di confine e quindi anche il punto di incontro fra due etnie, quella latina e quella etrusca; e questo avveniva là dove il Tevere era inizialmente guadabile presso l'isola Tiberina ed in seguito attraversabile sul ponte Sublicio. Inoltre era ovvio che la *ruma*/*roma* "mammella" e il *rumon* "mammellone" che si erano formati sulla riva destra del Tevere, che era etrusca, avessero un nome pur esso etrusco.

Finalmente un'altra conferma del fatto che *Roma* fosse un vocabolo di origine etrusca può venire dalla circostanza che, secondo la testimonianza di Dionisio di Alicarnasso[32], Roma era stata ritenuta da numerosi storici greci una "città etrusca". Ma c'è da chiedersi: «"Etrusca" in che senso?» Non certo per la sua popolazione, che indubitabilmente era di matrice latina ed italica, non certo per gli Etruschi residenti nella città, che saranno stati poco numerosi, bensì per il suo *nome*. Nello stesso identico modo, dunque, in cui il fiume Tevere era chiamato da Orazio *Tuscus amnis* e *Tuscus alveus* e da Virgilio *Tyrrhenus Thybris* non certo per il fiume in se stesso, nel suo corso e nelle sue acque, non certo per le sue rive, dato che quella di destra era etrusca, ma quella di sinistra era latina, bensì per il suo *nome*[33].

In un suo libro del 1970 Emilio Peruzzi aveva scritto che «è inutile speculare sulla etimologia di Roma, e a tanto maggior ragione per la brevità e semplicità della forma...»[34]. Io dichiaro di essere perfettamente d'accordo col Peruzzi in linea generale, cioè sul fatto che l'etimologia dei toponimi troppo brevi, ossia caratterizzati da un numero molto ridotto di fonemi, è sempre molto aleatoria e spesso anche del tutto fallace. D'altra parte dico che la aleatorietà dell'etimologia del breve toponimo *Roma* è largamente compensata in primo luogo dalle stringenti connessioni linguistiche, che ho su esposto, con i vocaboli *ruma, Rumon, ruminalis, Rumina*, in secondo luogo da una stringente connessione semantica, quella costituita dalla posizione geografica della città in un importantissimo guado formatosi da epoca molto antica nel basso corso del Tevere. Per questi motivi io ritengo che l'etimologia che oggi presento del toponimo *Roma* abbia tutti i caratteri, non dico della certezza - che cosa c'è mai di certo per un glottologo che si immerga in questioni di toponomastica storica? - ma almeno quelli della grande probabilità o della notevole verosimiglianza.

[32] Dionisio, I, 29, 2.

[33] Orazio, *Serm.*, II, 2, 33; *Carm.*, III, 7, 28; Virgilio, *Aen.*, VII, 242.

[34] E. Peruzzi *Origini di Roma*, Firenze, 1970, pag. 17.

Ed ora un codicillo: se *Roma* era il nome etrusco della città, sorge ovviamente il problema di quale fosse il suo nome propriamente latino, dato che non c'è da dubitare che la città sia sorta in virtù dello stanziamento di gruppi umani latini e non di gruppi umani etruschi. Per parte mia escludo che questo nome fosse *Valentia*, come ritenevano vari autori latini; lo escludo perché *Valentia* ha tutta l'apparenza di essere nient'altro che la traduzione latina di quella pseudoetimologia che faceva derivare *Roma* dal greco *rhómē* "forza" (pseudoetimologia da respingersi con decisione anche perché evidentemente Roma non poteva alla sua nascita essere denominata in vista della sua futura e assolutamente imprevedibile grande fortuna militare e politica)[35]. Sull'argomento oso prospettare una ipotesi che mi sembra abbastanza verosimile: forse l'antico nome latino di Roma era quello che passava come nome segreto della città, il quale non poteva essere pronunziato che da poche persone ed in particolari circostanze rituali[36]. E sarebbe probabile che esso fosse caduto in disuso proprio durante il predominio politico degli Etruschi sulla città, diventando prima di scarso uso di fronte al prevalere del nome etrusco *Roma*, poi quasi sconosciuto ed infine misterioso e segreto.

[35] Cfr. Festo, pag. 328 L; Servio, *ad Verg. Aen.*, I, 273; Solino, I, 1. Anche C. KOCH, nella *PW*, s.v. *Valentia*2, lo esclude. Sull'argomento cfr. C. LETTA, in E. CAMPANILE, *op. cit.*, pagg. 71-73.

[36] Cfr. Macrobio, *Sat.*, 3, 9, 2-5; Plinio, *Nat. Hist.*, 3, 5, 65; Giovanni Lidio, *Mens.*, 4, 73.

Michel Christol

L'oeuvre de C. *Octavius Pudens Caesius Honoratus* en Maurétanie Césarienne

La date du passage de *C. Octavius Pudens Caesius Honoratus* en Maurétanie Césarienne et la nature des fonctions qu'il exerçait ont fait l'objet de discussions.

Sur la première question, celle de la date, on a longtemps estimé, puisque le titre de *procurator Augustorum* se référait à trois princes corégents[1], qu'il convenait de placer son gouvernement à une date indéterminée entre 198 et 211[2], aucun autre élément chronologique ne semblant se dégager de la documentation le faisant connaître. Toutefois P. Salama, s'appuyant sur l'ensemble des sources de la fin du II^e^ et du début du III^e^ siècle qui se rapportaient à l'extension de la domination romaine en Maurétanie Césarienne[3], avait proposé, par un ingénieux rapprochement auquel l'autorisait sa connaissance intime de l'épigraphie routière, de dater avec une certaine précision le début des grands travaux qu'il avait fait exécuter[4]. En effet, en partant du principe que la proximité des trouvailles de milliaires à l'Ouest de Sétif autorisait à restituer les textes les uns par les autres, il pouvait parvenir par une habile mais

[1] *CIL* VIII 9049, cf. 20737 (*ILS* 1357); *CIL* VIII 9370, cf. p. 1983 (*ILS* 1357a); *CIL* VIII 20997.

[2] A. Cl. Pallu De Lessert, *Fastes des provinces africaines sous la domination romaine*, Paris, 1896, I, pp. 501-502, le plaçait simplement «sous Septime Sévère». R. Cagnat, *L'armée romaine d'Afrique et l'occupation militaire de l'Afrique sous les Empereurs*[1], Paris, 1882, p. 291, le plaçait en «209, 210, 211». La datation large se trouve dans H.-G. Pflaum, *Les procurateurs équestres sous le Haut-Empire romain*, Paris, 1950, p. 114 ad n° 9. Voir en dernier lieu pour cette date B. E. Thomasson, *Laterculi praesidum*, Göteborg, 1984, I, col 412, 41. 29 et *PIR*[2] O 51.

[3] P. Salama, *Nouveaux témoignages de l'œuvre des Sévères dans la Maurétanie Césarienne*, in «Libyca», 1, 1953, pp. 231-261 et 3, 1955, pp. 329-363. Dans ce long travail ce savant a minutieusement analysé la politique sévérienne en Maurétanie Césarienne. A l'Ouest de Sétif, dans une région occupée depuis longtemps, se produisit l'avancée au delà des positions tenues sous les Antonins, et d'abord dans les secteurs d'Auzia et de Rapidum, qui devenaient ainsi des agglomérations de l'arrière.

[4] P. Salama in «Libyca», 1, 1953, pp. 232-237.

décisive reconstruction, à la date de 198 ap. J.-C. Le texte du milliaire de Grimidi, conservé dans sa partie inférieure avec le nom de *C. Octavius Pudens Caesius Honoratus*[5], permettait de compléter le texte de celui de Boghar, qui doit dater de la sixième puissance tribunicienne de Septime Sévère[6], donc de la période s'étendant entre décembre 197 et décembre 198 ap. J.-C. On disposait ainsi d'un repère précieux pour dater le début de l'expansion, œuvre de notre personnage, que poursuivit après son départ *P. Aelius Peregrinus*, en 201 et plus tard encore[7].

Les conclusions de P. Salama ne furent pas toujours écoutées[8], mais les ultimes travaux sur la question se rallient à son point de vue. Aussi devrait-on considérer que désormais ce problème est réglé[9]. Nous savons quand *C. Octavius Pudens Caesius Honoratus* gouvernait la Maurétanie Césarienne : il s'y trouvait en 198 ap. J.-C., et peut-être faut-il, en conséquence, élargir les dates de son passage un peu vers l'amont et un peu vers l'aval.

L'autre question, celle de ses activités, fut aussi un sujet de débats. Comment, en effet, interpréter les ultimes mots des inscriptions qui le qualifiaient? Ce gouverneur porte en effet à plusieurs reprises le titre de *procurator a censibus*. Sur deux inscriptions honorifiques de Césarée, sa capitale, il est appelé *proc. Augg. a censibus*[10] et *pr[ocurator] Auggg. provi[nciae] Mauretania[e Caesa]riensis, p[rocurator] a censibus*[11]. De

[5] *CIL* VIII 20845.

[6] *CIL* VIII 20847. Sur le comput de Septime Sévère, D. Kienast, *Römische Kaisertabelle*, Darmstadt, 1990, pp. 156-159.

[7] De plus ces deux milliaires s'ajoutaient à d'autres documents concentrés dans cet espace bien défini, qui faisaient, eux aussi, référence soit à ce gouverneur (dédicace du camp de Tatilti, sur la voie de Sétif à Auzia: *AE* 1937 157; P. Salama, in «Libyca», 1, 1953, pp. 235-236) soit à la même date de 197-198 (milliaire de Bordj el Okhris, sur la route de Sétif à Auzia, nouvellement ouverte: P. Salama, in «Libyca», 1, 1953, pp. 232-235, cf. AE 1954 143 a). Les travaux et l'organisation de la nouvelle zone se prolongent au-delà de 202, comme le montre N. Benseddik, *Uzinaza (Saneg): un nouveau témoignage de l'activité de P. Aelius Peregrinus sur la praetentura sévérienne*, in «*L'Africa romana*», IX, Sassari, 1992, pp. 425-437.

[8] Voir *supra* à la n. 1. La solution de P. Salama fut cependant retenue tout de suite par H.-G. Pflaum, *Carrières*, p. 1096; Id., *Carrières. Supplément*, p. 143 (fastes procuratoriens). Mais on se réfèrera aussi à M. Rachet, *Rome et les berbères. Un problème militaire d'Auguste à Dioclétien* (Coll. Latomus 110), Bruxelles, 1970, p. 217 et n. 2, 220 et 227, et à G. Di Vita, in «*L'Africa romana*», V, Sassari, 1988, p. 296.

[9] Voir A. Magioncalda, *I procuratori-governatori delle due Mauretaniae: un profilo (titolatura e carriere)*, in M. Christol-A. Magioncalda, *Studi sui procuratori delle due Mauretaniae*, Sassari, 1989, pp. 22, 85-86 n. 369, 133-134.

[10] *CIL* VIII 9330, cf. p. 1983 (*ILS* 1357 a) par un soldat de sa garde.

[11] *CIL* VIII 20997, par un subordonné inconnu.

même, sur le milliaire de Grimidi mentionnant Septime Sévère, Caracalla et Géta, se trouve l'expression *p[e]r [O]ctavium Pudentem [procur(atorem) suum a] censibus*[12], tandis que l'inscription commémorative de la construction du camp de Tatilti s'achève ainsi : *mur(os) h[ibe]rnac(ulorum) [facto]s per C(aium) Octa[vi]um Pu[den]tem Ho[n]oratu[m], proc(uratorem) suum a cen[si]bus*[13].

Des savants comme R. Cagnat et A. von Domaszewski avaient supposé que ce formulaire signifiait que *C. Octavius Pudens Caesius Honoratus* avait été promu du gouvernement de Maurétanie Césarienne à la procuratèle *a censibus*[14]. Cependant, plus souvent, on estimait que ce gouverneur avait reçu la mission d'exécuter, en sus de ses fonctions habituelles, le recensement provincial. C'était l'avis de J. Marquardt[15], et de Th. Mommsen[16], repris par J. Unger[17] et par O. Hirschfeld[18]. H.-G. Pflaum éprouva quand même le besoin d'argumenter longuement en ce sens dans la notice qu'il consacra au personnage[19], et de démontrer la validité des conclusions de ses prédécesseurs. Cela n'empêcha pas toutefois E. Birley de revenir à l'avis de R. Cagnat et d'A. von Domaszewski en s'ap-

[12] *CIL* VIII 20845.

[13] *AE* 1937 157.

[14] R. Cagnat, *Armée romaine*[1], p. 279; Id., *Armée romaine*[2], p. 229. A. Von Domaszewski, *Die Rangordnung des römischen Heeres*, Bonn, 1908, p. 146.

[15] J. Marquardt, *De l'organisation financière des Romains*, Paris, 1888 (= *Manuel des Antiquités romaines* de Th. Mommsen et J. Marquardt, X), p. 271 et note 11 (où sont ajoutées les objections concordantes de H. Dessau et d'A. Von Domaszewski. Pour l'avis de ce dernier voir aussi note précédente).

[16] Th. Mommsen, *DP*, V, Paris, 1896, p. 400 avec note 4. Cet avis est suivi par Pallu De Lessert, *Fastes*, I, p. 501.

[17] J. Unger, *De censibus provinciarum Romanarum*, in «Leipziger Studien zur klass. Philologie», X, 1887, pp. 39-40, n° 30. Cet auteur estime, à notre avis par erreur, que ce gouverneur eut à s'occuper des deux Maurétanies: A. Magioncalda, *Procuratori-governatori*, pp. 63-64 et 102-103, ainsi que M. Christol-A. Magioncalda, *A proposito di D. Veturius Macrinus, governatore di Mauretania Tingitana*, in M. Christol-A. Magioncalda, *Studi*, pp. 184-185.

[18] O. Hirschfeld, *Die kaiserliche Verwaltungsbeamten bis auf Diocletian*[2], Berlin, 1905, p. 56 note 2.

[19] H.-G. Pflaum, *Carrières*, p. 704, avec l'interprétation de *CIL* VIII 20997. C'est aussi l'avis d'A. Birley, *Septimius Severus*[2], p. 351, et,, récemment, d'A. Aichinger, *Zwei Arten des Provinzialcensus? Überlegungen zu neupublizierten israelischen Papyrusfunden*, «Chiron», 22, 1992, p. 42 note 32. H.-G. Pflaum montre avec rigueur qu'il faut restituer dans l'inscription de Césarée (*CIL* VIII 9370, cf. p. 1983 (*ILS* 1357a)) le terme *praesidi* à la fin du texte, et faire du qualificatif *abstinentissimo* l'épithète de ce terme (p. 704 avec n. 4 pour les exemples parallèles).

puyant sur une comparaison avec des inscriptions concernant des fonctionnaires qui étaient sur le point de quitter leur poste pour une destination administrative déjà connue[20]. Il est vrai que l'inscription de Césarée que retient cet auteur peut ressembler aux autres cas qui sont réunis dans son article et paraître soutenir sa conclusion. Mais elle n'est qu'une des pièces qui constituent le dossier relatif à ce gouverneur. Sur deux des documents déjà connus, le milliaire de Grimidi et l'inscription d'inauguration du camp de Tatilti, déjà cités ci-dessus[21], qui concernent des travaux publics réalisés dans la province, le titre de *procurator a censibus* a une réelle unité syntagmatique et se rapporte nécessairement au plus haut responsable provincial dans l'exercice de ses fonctions. Là nous ne sommes plus à Césarée, la capitale, le lieu majeur de l'affirmation de son pouvoir de haut responsable provincial, où se regroupaient en général les témoignages honorifiques adressés aux gouverneurs sur le départ[22]. Nous sommes à la limite de la province, où se développait la politique d'expansion décidée par Septime Sévère. *C. Octavius Pudens Caesius Honoratus* apparaît alors comme l'agent des empereurs et l'exécuteur de leurs décisions[23]. Là, le titre qu'il s'attribue définit exactement ses attributions.

Mais on doit aussi rappeler que le caractère singulier de cette titulature disparaît depuis que l'on sait qu'une formulation voisine (*proc(urator) provinciae [T]hraciae, censor eius[de]m provinciae*), utilisée dans le *cursus* d'un chevalier anonyme connu par une inscription d'Apri[24], ne

[20] E. Birley, *Inscriptions Indicative of Impending or Recent Movements*, «Chiron», 9, 1979, p. 503: «... it seems easier to suppose that this inscription gives us another instance of promotion being celebrated: il was as procurator of the province that the dedicator or dedicators of the text had found him to be an *abstinentissimus praeses*, while their inscription recorded his promotion to a higher sphere-surely, in Rome».

[21] *CIL* VIII 20997; *AE* 1937, 157.

[22] Sur cette question, M. Christol-A. Magioncalda, *Un fonctionnaire équestre sur une inscription de Césarée de Maurétanie*, in «*L'Africa romana*», VI, Sassari, 1989, pp. 147-178, partic. pp. 156-162. Ces inscriptions ont un caractère honorifique, et sont destinées à remercier un personnage dont la promotion révèle aussi l'influence: elles émanent des membres de son entourage officiel, des amis et clients, ou des collectivités provinciales. Le décret de Sala (*IAM* 307) montre, à propos du départ d'un responsable militaire subordonné au gouverneur provincial, comment réagissaient les communautés qu'il avait eues sous sa tutelle et sa sauvegarde.

[23] A. Magioncalda, *Procuratori-governatori*, pp. 85-87 avec part. nn. 360 et 369, 117 n. 570, 133-134; cf. M. Christol-A. Magioncalda, *Un fonctionnaire équestre*, in «*L'Africa romana*», VI, p. 177 n. 134.

[24] Z. Taslikliogl u, *Thrakya' da epigrafya arastirmalari*, Istanbul, 1971, p. 86 (avec pl. 62); L. Moretti, *Un nuovo cursus equestre*, in «RFIC», 102, 1974, pp. 454-458 (*AE* 1973, 485 = *AE* 1974, 583).

peut s'expliquer que de cette façon, c'est-à-dire par le cumul du gouvernement provincial et du recensement[25].

On n'hésitera donc plus. Et d'ailleurs la certitude que *C. Octavius Pudens Caesius Honoratus* s'occupa en Maurétanie Césarienne d'un recensement sous Septime Sévère et ses fils orienterait à elle seule la datation de ces responsabilités vers 197-198 ap. J.-C., ou très peu après si l'on admet que les opérations qu'il fallait réaliser mettaient un certain temps à l'être, comme le montrent les *cursus* de plusieurs fonctionnaires qui furent appelés à s'occuper des tâches de recensement en deux provinces successivement, tels *T. Statilius Optatus*[26], *[- - -]milius Victorinus*[27] ou *L. Sempronius Senecio*[28]. De toute façon l'existence du cens sévérien de 197-198 est bien attestée[29]: avec son titre de *procurator a cen-*

[25] L. Moretti, «RFIC», 102, 1974, p. 457-458, hésitait entre deux solutions: soit le cumul des deux fonctions comme procurateur ducénaire, soit l'exercice des responsabilités de *censitor* à une étape précoce du *cursus* procuratorien (sexagénaire), mais alors la rédaction du texte aurait associé les deux charges exercées dans la même province. H.-G. Pflaum, après avoir dans un premier temps (commentaire de *AE* 1973, 485) choisi la seconde solution, se corrigea lui-même (*AE* 1974, 583) à la lumière des réflexions de W. Eck, *Die Laufbahn eines Ritters aus Apri in Thrakien*, in «Chiron», 5, 1975, pp. 365-352, partic. p. 377 (qui fait de plus le rapprochement entre les fonctions de l'anonyme et celles de *C. Octavius Pudens Caesius Honoratus*); cf. aussi H.-G. Pflaum, *Carrières. Supplément*, n° 45 B, pp. 18-21: «Nous avons eu tort de vouloir naguère insérer cette fonction après les milices équestres... il vaut mieux ne pas troubler l'ordonnance du texte». On ne comprend pas comment M. Le Glay, *Les censitores provinciae Thraciae*, in «ZPE», 43, 1981, p. 177 peut déduire de ce texte qu'il contredit l'hypothèse de J. Unger «pour qui le recensement faisait partie des attributions du gouverneur provincial»: cette situation ne se reproduisait qu'une fois tous les quinze ans, elle revêtait donc un caractère particulier, mais elle n'était pas anormale. Sous Sévère Alexandre, c'est de même le gouverneur, à présent légat de l'empereur, *M. Ulpius Senecio Saturninus*, qui est censiteur (*IGR* I 796), c'est-à-dire responsable le plus élevé des opérations dans cette province: il va de soi que, comme dans les Gaules, il avait à sa disposition un subordonné équestre. On ne doit donc pas supposer (*ibid.* p. 184) qu'il y aurait eu «renforcement, tout à fait inusité, de la fonction censitoriale».

[26] *CIL* VI 31863 (*ILS* 9011): ce personnage participa au recensement de la Bretagne puis des *Tres Galliae*; H.-G. Pflaum, *Carrières*, n° 119, pp. 289-292; Fr. Jacques, *Les cens en Gaule au II^e siècle et dans la première moitié du III^e siècle*, in «Ktéma», 2, 1977, pp. 291-292; A. Birley, *The Fasti of Roman Britain*, Oxford, 1981, pp. 300-301.

[27] *CIL* XIV 4250 (*ILS* 1391) = *Inscr. Ital.* IV, 1 148: ce chevalier participa au recensement de la Thrace et de la Gaule Lyonnaise; H.-G. Pflaum, *Carrières*, n° 346, p. 899; F. Jacques, *Cens*, «Ktéma», 2, 1977, pp. 291-292; M. Le Glay, «ZPE» 43, 1981, pp. 182-183.

[28] *AE* 1973, 849: ce chevalier participa au recensement de la Thrace et de l'Aquitaine: F. Jacques, *Cens*, «Ktéma», 2, 1977, p. 289; M. Le Glay, «ZPE», 43, 1981, p. 181; H.-G. Pflaum, *Carrières. Supplément*, n° 103 A, pp. 33-37.

[29] Voir, en dernier, M. Christol, *Un fidèle de Caracalla: Q. Marcius Dioga*, «Cahiers du Centre G. Glotz», 2, 1992, pp. 165-188, partic. pp. 170-173.

sibus C. Octavius Pudens Caesius Honoratus est bien à sa place en Maurétanie Césarienne à cette date-là. Son action se place au lendemain de la guerre civile quand, de plus, se faisait sentir le besoin d'une ample remise en ordre de l'Empire, comme aux lendemains de l'arrivée au pouvoir de Vespasien.

Aucune des activités mentionnées dans la documentation le concernant n'est incompatible avec les larges responsabilités qu'impliquait le *census*. Les constructions et restaurations d'édifices publics étaient chose courante. La remise en état des voies s'intégrait bien à ces programmes destinés à mieux assurer le bon fonctionnement de la vie publique. En 61 ap. J.-C. par exemple, sous le règne de Néron, lorsque se déroulait le recensement des Gaules[30], de grands travaux routiers avaient été également engagés en Thrace à l'initiative de l'État: *tabernas et praetoria per vias militares fieri iussit*[31]. Certes on ne saurait rapprocher toute information de ce genre d'une décision prise au cours d'un *census*. Mais les mécanismes de celui-ci étaient périodiquement une invite à remettre en ordre ou en question bien des aspects de la vie provinciale, à reconsidérer le fonctionnement de certaines structures du gouvernement de l'Empire. D'ailleurs, dans le domaine des finances de l'État il le fallait bien, puisque le rythme des contrats publics était quinquennal (il pouvait donc s'articuler avec celui des grands recensements) et, naturellement, celui de leur gestion ou de leur contrôle, sinon de leurs aménagements et de leurs réformes[32].

Dans la documentation concernant *C. Octavius Pudens Caesius Honoratus* nous n'avons pas trace explicite d'activités autres que les réparations de routes ou les constructions publiques à vocation militaire. Toutefois dans le dossier épigraphique on relèvera qu'un hommage venant d'un de ses anciens subordonnés le qualifie de *praeses innocentissimus*[33], et qu'un autre, qu'on ne saurait attribuer à un particulier ou à une communauté, le qualifie vraisemblablement d'*abstinentissimus praeses*

[30] Tacite, *Ann.*, 14, 46.

[31] *CIL* III 6123=14207 34 (*ILS* 231); *AE* 1912, 193; un nouveau document est apporté par F. Mottas, *Les voies de communication antiques de la Thrace égéenne*, «Labor omnibus unus. *Gerold Walser zum 70. Geburtstag dargebracht von Freunden, Kollegen und Schülern*», Stuttgart, 1989, pp. 98-99 (non mentionné dans *l'Année épigraphique*).

[32] Cela ressort des données chronologiques fournies par le *monumentum Ephesenum* (H. Engelmann-D. Knibbe, «Epigr. Anat.», 14, 1989 = *AE* 1989, 681). Voir C. Nicolet, *A propos du réglement douanier d'Asie*: dèmosiônia *et les prétendus* quinque publica Asiae, «CRAI», 1990, pp. 675-698.

[33] *CIL* VIII 9370, cf. p. 1983 (*ILS* 1357a).

(*[absti]nentiss[imo praesidi - - -]*), comme l'a suggéré H.-G. Pflaum[34]. Même si le premier texte peut se placer dans le domaine des relations entre le gouverneur de la province et les membres de son *officium*, qui retiraient de ce voisinage des occasions de promotion, et donc vraisemblablement dans le cadre d'un patronage[35], le recours au qualificatif *innocentissimus* dépasse l'éloge que l'on adresse habituellement à un patron, même quand il est gouverneur, comme nous le verrons plus loin. Il en est de même d'*abstinentissimus* qui entre dans le même champ sémantique[36]. Aussi pourrait-on rechercher derrrière l'emploi de ces superlatifs l'exercice d'attributions plus larges que celles qui ressortissaient habituellement à un gouverneur.

Mais dans la documentation épigraphique sur ce gouverneur le texte le plus remarquable provient de la cité d'Auzia, dans l'intérieur de la province, d'une région qui n'était plus désormais sur ses limites dès lors qu'une nouvelle expansion s'était produite (*CIL* VIII 9049, cf. 20737 = *ILS* 1357):

C(aium) Octavium Pudentem Caesium Honoratum, proc(uratorem) Augg[g(ustorum)], praesidem incomparabilem, innocentia praecipuum, omniumque virtutum virum, municipem piissimum, Auzienses.

Ce document qui, curieusement pour un texte latin occidental, inscrit à l'accusatif la dénomination de la personne honorée, présente de nombreuses séquences, dont chacune suffirait d'ailleurs à constituer un éloge. Aussi, rassemblées, même si leur développement ne se soumet pas aux amplifications rhétoriques plus répandues dans ce genre de texte, elles constituent un hommage plus que remarquable : exceptionnel. On devra donc s'interroger: pour quel motif?

Praeses incomparabilis d'abord. Le qualificatif employé est l'un de ceux que l'on attribue habituellement aux patrons de haut rang et aux gouverneurs, - souvent les mêmes personnes -, dans les hommages qui leur sont adressés. Il en est ainsi, en Maurétanie Césarienne, pour le gouverneur *T. Flavius Serenus*, mais à une date postérieure à celle du texte d'Auzia[37]. Dans

[34] *Supra* note 19.

[35] M. Christol - A. Magioncalda, *Un fonctionnaire équestre*, «L'Africa romana», VI, pp. 156-159.

[36] J. Hellegouarc'h, *Le vocabulaire latin des relations et des partis politiques*, Paris, 1963, pp. 260-261; 282-283. Sur l'*abstinentia*, voir les références dans *Th. l.l.*, I, col. 191-192: on y constate que cette notion est souvent associée à d'autres vertus du bon magistrat ou du bon gouverneur (*moderatio, iustitia, continentia, innocentia*, etc.).

[37] B.E. Thomasson, *Die Statthalter der römischen Provinzen Nordafrikas von Augustus bis Diocletianus*, Lund, 1960, p. 273; H.-G. Pflaum, *Carrières*, n° 298, pp. 772-777; B.E. Thomasson, *Laterculi*, I, col. 412, 41. 23, et col. 414. *CIL* VIII 9002: R.P. Saller, *Personal Patronage under the Early Empire*, Cambridge, 1982, p. 196, n° 24 (*patronus incomparabilis*).

la documentation provenant de cette province on rapprochera l'expression de celle de *patronus dignissimus*[38], ou de celle de *praeses rarissimus*[39], *praeses dignissimus*[40], voire *praeses optimus*[41]. Dans la province voisine de Numidie, il en va de même . Les gouverneurs, ici légats de l'empereur, reçoivent les mêmes qualificatifs élogieux. On trouve non seulement *praeses rarissimus*[42], ou, peut-être même, *praeses exempli [rarissimi]*[43], mais encore *patronus incomparabilis*[44] et *patronus praestantissimus*[45].

En effet c'est d'une seule formule que clients ou administrés soulignent d'habitude les mérites de leur patron ou supérieur. Mais ici l'éloge ne tourne pas court. Une seconde expression, juxtaposée à la précédente, vient renforcer

[38] Pour *T. Licinius Hieroclès*: B.E. THOMASSON, *Statthalter*, pp. 271-272; H.-G. PFLAUM, *Carrières*, n° 316, pp. 808-810; B.E. THOMASSON, *Laterculi*, I, col. 414, 41. 37. *CIL* VIII 9367 = *Eph. Epigr.* V, n° 968 = *CIL* VIII 20995: R.P. SALLER, *Personal Patronage*, p. 197, n° 33. *CIL* VIII 20996 (*ILS* 1356): R.P. SALLER, *Personal Patronage*, p. 197, n° 32. *AE* 1966 596 (ignoré de Saller). Le même qualificatif apparaît dans les inscriptions relatives à *Cornelius Octavianus*: B.E. THOMASSON *Statthalter*, pp. 278-279; H.-G. PFLAUM, *Carrières*, n° 347 bis, pp. 905-923; B.E. THOMASSON, *Laterculi*, I, col. 416, 41. 48. *CIL* VIII 21000 + *AE* 1900 125 = *AE* 1954 136 = H.-G. PFLAUM, *Carrières*, p. 906-907: R.P. SALLER, *Personal Patronage*, p. 196, n° 20.

[39] Ce qualificatif est employé dans un hommage adressé à *M. Aurelius Atho Marcellus*: B.E. THOMASSON, *Statthalter*, pp. 278-279; H.-G. PFLAUM, *Carrières. Supplément*, n° 333 A, p. 93-94; B.E. THOMASSON, *Laterculi*, col. 416, 41. 46. *CIL* VIII 8899 (*ILS* 5785): on le remercie pour son *instantia* dans la remise en état d'une adduction d'eau.

[40] Il s'agit de *P. Aelius Peregrinus Rogatus*: B.E. THOMASSON, *Statthalter*, pp. 262-264; H.-G. PFLAUM, *Carrières*, n° 233, pp. 621-625; B.E. THOMASSON, *Laterculi*, I, col. 412, 41. 26. *CIL* VIII 9359: il est honoré par un de ses subordonnés.

[41] Il s'agit de *Sex. Baius Pudens*: B.E. THOMASSON, *Statthalter*, pp. 258-260; H.-G. PFLAUM, *Carrières*, n° 173 et 214, pp. 422-434; B.E. THOMASSON, *Laterculi*, I, col. 411, 41. 16. *CIL* VIII 20834 (*ILS* 6885) et 20835. Il en est de même pour *T. Flavius Serenus* (cf. *supra* n. 37): *CIL* VIII 9002.

[42] *AE* 1915-1916, 16 pour *T. Iulius Pollienus Auspex* (sur ce gouverneur, B.E. THOMASSON, *Laterculi*, I, col. 404, 40. 63). *AE* 1917-1918 51 pour *L. Iulius Apronius Maenius Pius Salamallianus* (sur ce gouverneur B.E. THOMASSON, *Laterculi*, I, col. 404, 40. 67).

[43] *CIL* VIII 8327 pour *Cn. Petronius Probatus Iunior Iustus* (sur ce gouverneur, B.E. THOMASSON, *Laterculi*, I, col. 405, 40. 67).

[44] *AE* 1917-1918 76 pour *C. Pomponius Magnus* (sur ce gouverneur, B.E. THOMASSON, *Laterculi*, I, col. 407, 40. 83; en dernier X. DUPUIS, *L'armée romaine en Afrique: l'apport des inscriptions relevées par J. Marcillet-Jaubert*, «Ant. Afr», 28, 1992, pp. 149-150).

[45] *CIL* VIII 2797 et p. 1739 (*ILS* 2413) pour *C. Iulius Sallustius Saturninus Fortunatianus* (sur ce gouverneur, B.E. THOMASSON, *Laterculi*, I, col. 406, 40. 77). On ajoutera *AE* 1911 107 (*ILS* 9488) pour *Ti. Cl. Subatianus Proculus* (B.E. THOMASSON, *Laterculi*, I, col. 403, 40. 58): *ob insignem eius in patriam suam praestantiam.*

la première, en enrichir le sens en se référant à une vertu spécifique: *innocentia praecipuum*. On entre alors dans un domaine plus précis, par cette référence à une des qualités qui composent le portrait de l'excellent gouverneur[46], et qui, dans ce registre, entre en conjugaison avec d'autres notions. On peut ainsi trouver en Maurétanie Césarienne *praeses iustissimus*[47], ainsi que *praeses innocentissimus*[48], et même en redoublement *praeses iustissimus et innocentissimus*[49]. Dans la province voisine de Numidie on ne s'écarte pas trop de ce vocabulaire, en définitive assez convenu. On y trouve *praeses clementissimus*[50], *praeses iustissimus*[51], *praeses benignissimus*[52], *praeses iustissimus et benignissimus*[53]. Dans le cas de *C. Octavius Pudens Caesius Honoratus* cette vertu éminente lui avait été également reconnue ailleurs qu'à Auzia. Elle reparaissait dans l'éloge gravé sur une base honorifique de Césarée, la capitale : on y trouvait l'expression *praeses innocentissimus*[54]. Et sur une autre base du chef-lieu avait été inscrite l'expression *praeses abstinentissimus*[55]. Nous avons déjà évoqué ces inscriptions[56]. Mais l'addition des témoignages devient à présent un fait remarquable qui ne peut laisser indifférent.

Dès l'époque républicaine, l'*innocentia* fait partie intégrante du portrait du bon administrateur. Les gouverneurs pouvaient prétendre au

[46] Sur cette question on se réfèrera, pour le monde grec, à L. ROBERT, *Hellenica*, IV, Paris, 1948, pp. 35-114 et 138-151. Un bon ensemble de documents africain est donné par les inscriptions de Lepcis Magna: M. CHRISTOL, *Hommages publics à Lepcis Magna à l'époque de Dioclétien: choix de vocabulaire et qualité du destinataire*, «RHD», 61, 1983, pp. 331-343.

[47] *CIL* VIII 9367=20995, pour *T. Licinius Hieroclès* (cf. *supra* n. 38).

[48] *ILS* 9008 pour *T. Caesernius T.f. Quinctius Macedo*, en 107 ap; J.-C. Il s'agit d'un hommage par la *gens Maurorum Maccuum*. Sur ce personnage, B.E. THOMASSON, *Laterculi*, I, col. 410, 41. 7.

[49] *CIL* VIII 9369, pour *C. Nunnius Martialis* peut-être. Sur ce personnage B.E. THOMASSON, *Laterculi*, I, col. 412, 41. 25.

[50] *AE* 1911 197 (*ILS* 9488) pour *Ti. Cl. Subatianus Proculus* (cf. *supra* n. 45).

[51] *CIL* VIII 2737 pour *C. Fabius Fabianus Vetilius Lucilianus* (B.E. THOMASSON, *Laterculi*, I, col. 404-405, 40. 68); *CIL* VIII 8327 pour *Cn. Petronius Probatus Iunior Iustus* (*supra* n. 43).

[52] *CIL* VIII 2753 pour *M. Ulpius Maximus* (B.E. THOMASSON, *Laterculi*, I, col. 404, 40. 65); *AE* 1917-1918 71 pour *M. Aurelius Cominius Cassianus* (B.E. THOMASSON, *Laterculi*, I, col. 405, 40. 73; en dernier X. DUPUIS, «Ant. Afr.», 28, 1992, p. 149 sur *ILAlg.* II 1 617).

[53] *CIL* VIII 2742 pour *P. Iulius Iunianus Martialianus* (B.E. THOMASSON, *Laterculi*, I, col. 404, 40. 67).

[54] *CIL* VIII 9370 (*ILS* 1357a).

[55] *CIL* VIII 20997 (*supra* n. 36).

[56] *Supra* avec n. 34-36.

premier chef à cette qualité qui se référait au bon exercice de leurs fonctions administratives et judiciaires. Elle était le signe qui révélait qu'ils avaient été irréprochables et qu'on ne pouvait les soupçonner de quoi que ce soit d'irrégulier ou de malhonnête[57].

Pourtant l'hommage rendu au procurateur-gouverneur ne s'arrête pas là. En effet, après la mise en évidence de l'*innocentia*, le texte s'épanouit véritablement, puisque le personnage est appelé *omnium virtutum vir*. Ce type d'éloge est rare par sa formulation et, de plus, dans la chaîne des témoignages dont on dispose, celui qui se rapporte à *C. Octavius Pudens Caesius Honoratus* est, en Afrique, la première attestation. D'autre part, comme il est compréhensible, lorsque l'on emploie cette formule celle-ci se suffit. Il en est de la sorte à Timgad pour le gouverneur de Numidie de l'époque de Gordien III, *T. Iulius Tertullus Antiochus*[58], qui s'était lié aux notables locaux durant son passage dans la province et qui, par la suite, fut honoré comme patron. Il en est de même pour *M. Aurelius Cominius Cassianus* sous Philippe l'Arabe, dans un groupe d'inscriptions provenant de Lambèse. C'est d'abord un chevalier, *a militiis*, qui le qualifie de *omnibus virtutibus abundans*[59]; puis ce sont ses *cornicularii* qui l'appellent *insignis patientiae et admirabilis integritatis ac summarum virtutum vir*[60]; enfin c'est un autre chevalier, *Claudius Lucifer* qui l'appelle *praeses genio virtutum omnium*[61]. On peut donc, à la lumière de ces exemples parallèles, prendre la mesure de l'importance de l'hommage rendu par les habitants d'Auzia à ce gouverneur. On pourrait dire qu'ils le considèraient comme un patron et le louaient comme

[57] J. Hellegouarc'h, *Vocabulaire latin*, p. 283; M. Christol, «RHD», 61, 1983, p. 336. Un autre fonctionnaire responsable du recensement dans les Gaules, reçoit, à la même époque, à l'autel du Confluent, un hommage dans lequel on met en valeur son *integritas* et son *abstinentia*: *CIL* XIII 1680 (*ILS* 1390).

[58] *CIL* VIII 2393: *Antacio. Virtutum omnium viro T(ito) Iulio Tertullo Antiocho ob insignem in se dignationem L(ucius) Valerius Optatianus, eq(ues) R(omanus), advocatus, cliens eius. Panacrius.* Sur ce gouverneur et ses liens avec les notables, E. Birley, *The Governors of Numidia A.D. 193-268*, in «JRS», 40, 1950, p. 61, ainsi que R.P. Saller, *Personal Patronage*, p. 197, n° 31; B.E. Thomasson, *Laterculi*, I, col. 405, 40. 71.

[59] *CIL* VIII 2732 (*ILS* 1154). Sur ce gouverneur, *supra* n. 52. Sur les hommages reçus dans sa province, E. Birley, «JRS», 40, 1950, pp. 61-62, et R.P. Saller, *Personal Patronage*, p. 196, n° 12-14.

[60] *AE* 1917-1918, 72.

[61] *AE* 1939, 38. Peut-être aussi *AE* 1917-1918 73, si l'on suit la restitution d'E. Birley, «JRS», 40, 1950, p. 61 (cf. B.E. Thomasson, *Statthalter*, p. 216, n. 241). Dans *CIL* VIII 7033, cf. p. 1848 = *ILAlg*. II 1 617 l'élément de l'éloge est illisible (en dernier X. Dupuis, in «Ant. Afr.», 28, 1992, p. 149): la restitution *totius [bonitatis viro- - -]* est aléatoire.

tel, même si l'inscription ne l'atteste pas. En tout cas dans l'épigraphie de cette cité le seul autre hommage comparable est celui qui fut adressé à *L. Alfenus Senecio* un peu plus tôt et qui est presque aussi éloquent[62].

Les raisons de l'éloge vigoureux et exceptionnel de *C. Octavius Pudens Caesius Honoratus* s'éclairent peut-être à la lumière du dernier membre de l'hommage: *municipem piissimum*. La qualité de concitoyen est ici nettement affirmée[63], et il s'ensuit naturellement que la vertu principale qui l'enrichit est la *pietas*, le respect des devoirs d'un des membres de la communauté vis-à-vis de celle-ci[64]. On a déduit de ce dernier élément de l'éloge que *C. Octavius Pudens Caesius Honoratus* aurait pu être originaire d'Auzia[65]. On peut aussi supposer, puisqu'il est rare qu'un personnage retourne en sa province comme gouverneur[66], qu'il aurait été fait citoyen à titre honoraire[67]. Mais quelle que soit la situation, J. Gascou s'était également demandé si par le couronnement de cet hommage on n'avait pas voulu remercier le procurateur d'avoir aidé les gens d'Auzia à gagner le rang de colonie[68]. En effet la cité porte le titre de *colonia Septimia Aurelia Auziensium*[69], ce qui renvoie pour cette promotion à la période qui s'étend entre 198 ap. J.-C. et 211, d'une façon large. Mais si l'on prend la mesure de l'ampleur de l'hommage adressé au gouverneur de la province, et si l'on insère son action dans le contexte administratif des années 197-198 ap. J.-C., on n'hésitera plus. On estimera

[62] *CIL* VIII 9046: *L(ucio) Alfeno Senecioni proc(uratori) Aug(usti) ob egregiam tanti viri industriam proque singulari eius innocentia decreto decurionum omnium primo respublica mu[nicipi] Auzien[sium].*

[63] Sur le sens du mot C. Lepelley, *Notes sur sept inscriptions africaines du Bas-Empire*, «ZPE», 43, 1981, pp. 189-190. Sur son usage en Afrique, R.P. Saller, *Personal Patronage*, pp. 181-186.

[64] J. Hellegouarc'h, *Vocabulaire*, p. 276. On entre alors dans le domaine des relations entre une communauté et l'un de ses membres: A. Giardina, Amor civicus. *Formule e immagini dell'evergentismo romano nella tradizione epigrafica*, in «*La terza età dell'epigrafia*» (Coll. AIEGL-Borghesi 86), Faenza, 1988, pp. 67-87.

[65] J. Gascou, *La politique municipale de Rome en Afrique du Nord, I. De la mort d'Auguste au début du III^e s.*, in «ANRW», X, 2 (1982), pp. 208-209.

[66] D'où l'étonnement de H.-G. Pflaum, *Carrières*, pp. 704-705.

[67] C'est l'avis d'E. Birley, mentionné par H.-G. Pflaum, *Carrières*, p. 705. A Sala (*IAM* 307) le préfet *M. Sulpicius Felix*, qui n'est pas originaire du lieu, est appelé *condecurio n(oster), civis egregius* (I. 25) par les auteurs du décret, parce qu'il a été admis dans cette communauté.

[68] J. Gascou, in «ANRW», X, 2 (1982), pp. 208-209 (avec n. 425).

[69] *CIL* VIII 9062. Mais l'inscription est postérieure à l'époque de Septime Sévère: elle est de l'année 230 ap. J.-C. J. Gascou, *La politique municipale de l'Empire romain en Afrique proconsulaire de Trajan à Septime Sévère*, Rome, 1972, p. 143. Cf. *supra* n. 68.

qu'alors, dans le cadre d'un vaste recensement, qui permettait aussi de s'occuper du statut des cités provinciales, *C. Octavius Pudens* fit accorder aux citoyens du municipe d'Auzia un avantage qui leur apparut déterminant pour leur histoire civique. Et ces derniers ne manquèrent pas de lui témoigner en retour leur vive reconnaissance par l'érection d'une statue et l'adresse d'un éloge dont la force est remarquable, d'après ce qui passa dans le langage réducteur de l'épigraphie. L'hypothèse de J. Gascou mérite donc d'être mise en évidence et renforcée. Seule précision que l'on pourra apporter à la lumière du dossier : c'est en 197-198 ap. J.-C. que se produisit l'événement. Ainsi se complète le panorama des activités de ce gouverneur.

Lors des recensements les gouverneurs avaient certainement plus d'occupations qu'en temps normal, notamment en matière de travaux publics, sous toutes leurs formes. Mais vraisemblablement aussi pouvaient-ils recevoir les sollicitations de leurs administrés, individus et collectivités, désireux de bénéficier, grâce à l'intervention du plus haut responsable provincial, de marques d'*indulgentia* impériale. En 177 ap. J.-C., dans la Tingitane voisine, alors que devait se dérouler un recensement, *Vallius Maximianus* intervenait pour que la famille d'un chef de tribu reçoive le droit de cité romaine[70]. On peut donc estimer raisonnable qu'en 197-198 ap. J.-C. Auzia ait été élevée au rang de colonie de droit romain par l'entremise du gouverneur provincial: c'est du moins ce que laisse supposer cet hommage dont le caractère exceptionnel pourrait ne s'expliquer que par une situation exceptionnelle.

Temps forts de la vie provinciale les grands recensements entraînaient de multiples interventions des responsables de l'État. Aussi les activités de ces derniers revêtaient une diversité que transcrit peu ou prou la documentation. L'aspect le plus visible est fourni par les restaurations de routes, comme l'attestent les séries de milliaires datées de 197-198 ap. J.-C. qui apparaissent tant en Maurétanie Césarienne qu'à l'autre bout du monde romain dans les provinces d'Asie mineure[71]. Mais les tâches des responsables ne s'arrêtaient pas là. Ce que l'on peut déduire de la date de la table de Banasa laisse supposer que le moment était favorable pour gagner le droit de cité. Incontestablement aussi, ces opérations administratives pouvaient être mises à profit par les collectivités provinciales pour affermir ou renforcer leurs droits: c'est peut-être un des intérêts de l'inscription d'Auzia dans laquelle on rend hommage au gouverneur *C. Octavius Pudens Caesius Honoratus* que d'ajouter cette direction de recherche.

[70] Sur cette question, relative à l'accroissement du nombre des citoyens, M. Christol, *Le préfet d'Egypte Titus Pactumeius Magnus et la diffusion de la cité romaine*, «RHD», 71, 1993, p. 405-410.

[71] Voir en dernier M. Christol-Th. Drew-Bear, *Trois milliaires d'Asie mineure*, «Anatolia antiqua» II, 1993, pp. 159-164.

Andreina Magioncalda

Osservazioni su un'epigrafe da *Simitthus* riguardante le curie (*AE* 1955, 126)

L'epigrafe oggetto di questo studio fu trovata 2 km a sud di Chemtou (ant. *Simitthus*, Africa proconsolare) e pubblicata nel 1953 da P. Quoniam[1]. Si tratta di un epitaffio di 15 righe, inciso su un altare funerario eretto da un liberto, *Volcius Maurus*, in memoria del suo patrono, *Volcius Messor*. Il testo è il seguente:

D(is) M(anibus) S(acrum) / Volcius Messor / testamento meo lega/tum dedi. Curiae Germani/cae do lego (denarios) CCL, curiae Mar/tiae do lego (denarios) CCL. A vobis curi/ales optimi peto fideique vestre / committo uti mihi quodan/nos in annos si<n>gulos non / minus quinqu<i>es parentetis / quod ipsum facturos vos re/(vacat) *promisi mihi. / Vix(it) an(nos) XX / H(ic) S(itus) E(st) / Volcius Maurus lib(ertus) de suo / patrono suo fecit.*

L'epitaffio, oltre alle consuete formule, ricorda un lascito di *Volcius Messor* a favore di due curie della sua città, il contenuto del quale viene reso noto riproducendo (più o meno integralmente) sulla lapide, probabilmente per volontà del testatore stesso, la clausola relativa tratta dal suo testamento[2]. Dopo *D(is) M(anibus) S(acrum)*, infatti, il personaggio, parlando in prima persona, diceva di aver fatto un legato testamentario: con un legato *per vindicationem* (*do lego*)[3] egli aveva lasciato alle curie *Germanica* e *Martia*, qui nominate per la prima volta[4], 250 denarii ciascuna e, usando la for-

[1] *Inscriptions latines de la région de Souk el Arba et Souk el Khemis*, «Karthago», 4, 1953, pp. 144-146 n. 18 (*AE* 1955, 126).

[2] Abbiamo anche altri esempi di iscrizioni (dall'Italia e da varie parti dell'Impero), nelle quali erano riportate, per intero o parzialmente, le volontà del testatore. Qualche volta, come in questo caso, erano inserite nel testo del suo epitaffio: ad es., *CIL* III 7526 (dalla Mesia inf.); V 4488 = *Inscr. Brixiae* 279 (da Brescia); VI 9626 (*ILS* 7267) (da Roma); IX 449 (da *Venusiae*); XI 6520 (*ILS* 6647) (da *Sassina*); XII 1657 (*ILS* 8367) (da *Dea Augusta*), ecc.

[3] Sui diversi tipi di legati e formule relative v., fra gli altri, M. Amelotti, *Il testamento romano attraverso la prassi documentale. I. Le forme classiche di testamento*, Firenze 1966, pp. 131-133.

[4] Cfr. Quoniam, *Inscriptions*, p. 145; T. Kotula, *Les curies municipales en Afrique romaine*, Wroclaw 1968, p. 36, n. 54.

ma precativa del fedecommesso (*peto fideique vestre committo*)[5], chiedeva ai loro membri di celebrare periodicamente delle cerimonie in sua memoria (*uti mihi quodannos in annos si<n>gulos non minus quinqu<i>es parentetis*). Seguono l'indicazione dell'età del defunto (vent'anni), la formula *H(ic) S(itus) E(st)* e la menzione del liberto, che aveva eretto a sue spese la base funeraria. Secondo l'editore, dalla grafia e dal modo in cui il testo è redatto si può pensare ad una data non anteriore alla metà del III secolo d.C. e la sua opinione è condivisa, seppure dubitativamente, dal Kotula[6]; al II-III secolo lo attribuisce G. Wesch-Klein, in un volume di recente pubblicazione[7].

Oltre a questa, un'altra epigrafe da *Simitthus* ricorda un legato testamentario a favore, invece, della curia *[Caeles]tia*[8] ed anche altre città africane documentano donazioni e lasciti di denaro alle curie. In alcuni casi le somme erano elargite per essere utilizzate una sola volta, in circostanze specifiche, in altri casi a scopo di 'fondazione': i benefattori chiedevano, infatti, che ogni anno, per sempre, le curie ne destinassero gli interessi ad un fine da essi determinato, che consisteva nell'allestimento di un banchetto nell'anniversario del loro natalizio e/o dei loro cari[9].

Nel caso qui in esame, il documento pone un problema di interpretazione: che cosa voleva dire il testatore quando, rivolgendosi alle curie, chiedeva *uti mihi quodannos in annos singulos non minus quinquies parentetis*?

Secondo l'editore del documento[10], i curiali avrebbero dovuto *parenta-*

[5] Per le formule del fedecommesso, v., fra gli altri, AMELOTTI, *Il testamento*, p. 131 e nt. 4. Il QUONIAM, *Inscriptions*, p. 146 nt.15, asserisce: «Il ne s'agit évidemment pas là d'un fidéicommis» e prosegue: «*Fideique vestr(a)e committo* n'implique pas qu'une condition purement morale, dépourvue de sanction et dont la transgression n'aurait pas eu de répercussion sur la validité objective du legs». Ma v. *infra*, nel testo e nt. 57.

[6] QUONIAM, *Inscriptions*, p. 146 nt. 19; cfr. KOTULA, *Les curies*, p. 36, n. 54 e cfr. p. 125 nt. 60.

[7] *Liberalitas in rem publicam. Private Aufwendungen von Gemeinden im römischen Afrika bis 284 n.Chr.*, Bonn 1990, p. 173.

[8] V. *infra*, nel testo e nt. 28 s.

[9] Sulle liberalità a favore delle curie, v. KOTULA, *Les curies*, p. 109 s. e nt. 17, pp. 111-113; v. anche *ibid.*, p. 74 nt. 86, dove accenna al problema dei lasciti alle stesse. Sulle fondazioni a favore delle curie africane, v. specificamente A. MAGIONCALDA, *L'epigrafe da Mactar di C. Sextius Martialis (CIL VIII 11813)*, in «L'Africa Romana». Atti del IX convegno di studio, Nuoro, 13-15 dicembre 1991, a cura di A. MASTINO, Sassari 1992, pp. 265-290 (la più antica sicuramente databile, della quale si abbia notizia, è di epoca adrianea, la più recente, dell'età di Severo Alessandro; le altre si possono attribuire al II (fine)-III secolo (prima metà). Sul concetto di 'fondazione', v. *infra*, nt. 16.

[10] QUONIAM, *Inscriptions*, p. 145 s. (cfr. *AE* 1955, 126).

re, cioè 'essentiellement banqueter à la mémoire du testateur', una volta all'anno, per non meno di 5 anni; sarebbe, invece, da escludere la possibilità che fossero previste 5 cerimonie annuali: la *parentatio*, dice il Quoniam, non avveniva generalmente che una volta all'anno; non solo, ma l'ammontare della somma legata a ciascuna delle due curie non avrebbe consentito che i banchetti funerari si ripetessero più volte nello stesso anno con una simile frequenza: in tal caso, infatti, i lasciti avrebbero dovuto essere prestati ad interesse e al 12%, il tasso più comunemente attestato per somme di questa entità[11], 250 denarii avrebbero reso 30 denarii all'anno e 6 (30:5) sarebbero stati insufficienti per un banchetto di una curia[12]; invece, dividendo l'intera cifra per 5, con 50 denarii ciascuna le due curie avrebbero potuto onorare degnamente la memoria di *Messor*.

Questa interpretazione è stata ripresa, in seguito, dal Kotula e dal Duncan-Jones[13]. Da ultimo, è stata accolta anche dalla Wesch-Klein[14], che, però, la modifica in parte. Infatti, anche la studiosa tedesca pensa, per le ragioni addotte dal Quoniam, che il personaggio avesse previsto una sola commemorazione all'anno, ma ritiene, nello stesso tempo, che i lasciti dovessero essere prestati ad interesse (12%) e che, quindi, fosse stata istituita una 'fondazione'; tuttavia, poiché neppure 30 denarii sarebbero stati ancora sufficienti per un banchetto annuo, suppone che ogni volta si dovesse prelevare dal capitale di base una somma (indeterminata) per aggiungerla agli interessi: ciò spiegherebbe perché il testatore avrebbe chiesto che la cerimonia in sua memoria fosse celebrata almeno per 5 anni (è evidente, infatti, che, con questo sistema, il lascito si sarebbe progressivamente esaurito).

L'ipotesi che la nostra epigrafe ricordi una 'fondazione' è da accogliere (benché, come aveva già notato il Quoniam, manchi nel testo il consueto riferimento alle *usurae*)[15]. Infatti l'avverbio *quotannis* (o *quo-*

[11] Per le somme dai 20.000 sesterzi in giù è attestato normalmente il 12%; il 15% per una somma di soli 80 sesterzi; altrimenti, il 5% e il 6%, tassi di solito impiegati per le somme medie e alte: v. R. DUNCAN-JONES, *The Economy of the Roman Empire. Quantitatives Studies*[2], Cambridge 1982, pp. 133-136 (in partic. tabella a p. 135). Per l'Africa, in partic., v. MAGIONCALDA, *L'epigrafe*, p. 276 e nt. 61.

[12] Al riguardo v. *infra*, nel testo.

[13] KOTULA, *Les curies*, p. 125 e nt. 60 (cfr. *AE* 1955, 126); DUNCAN-JONES, *The Economy*[2], p. 108, n. *344; cfr. MAGIONCALDA, *L'epigrafe*, p. 281 nt. 89.

[14] *Liberalitas*, p. 172 s.; cfr. MAGIONCALDA, *L'epigrafe*, p. 290 ('Addendum').

[15] Cfr. QUONIAM, *Inscriptions*, p. 146. Di solito, infatti, in testi di questo genere ricorrono espressioni, quali *ex cuius summae usuris, ex quorum usuris* o (*reditu*), ecc., ma vi sono anche casi in cui vengono tralasciate (v., ad es., *CIL* III 7526, ecc.). Può darsi che della clausola testamentaria fossero stati riportati solo gli elementi essenziali o che il riferimento fosse sottinteso perché ovvio.

dannis, qui *quodannos*), o espressioni simili, è usato regolarmente nelle epigrafi, che riguardano 'fondazioni', per indicare la perpetuità degli scopi (sociali o funerari), ai quali dovevano essere destinati, secondo le volontà dei fondatori, gli interessi annui dei beni (capitali o immobili)[16].

Ma se i fini, per i quali la fondazione era stata istituita, secondo le intenzioni del fondatore dovevano essere perpetui, non sarebbe stato contraddittorio che egli prevedesse, nello stesso tempo, un limite, per di più di soli 5 anni, dopo il quale gli stessi scopi potevano venir meno? Attraverso il meccanismo escogitato dalla studiosa e che, a suo avviso, spiegherebbe l'espressione *non minus quinquies*, verrebbe a mancare la caratteristica essenziale di una fondazione, la perpetuità (anche se questa non significa eternità)[17], realizzabile solo utilizzando periodicamente gli interessi, senza intaccare il capitale, come attestano unanimemente le numerosissime testimonianze epigrafiche pervenuteci al riguardo. Perciò, una limitazione a breve termine della durata degli scopi non appare plausibile. Inoltre, si può notare che qualche volta nelle epigrafi, per indicare la perpetuità e la periodicità dei fini, si incontrano espressioni come *quodannis in annos singulos ... bis in ann[o], quodannis ... ter in anno, quodannis ... quater in annum*[18], che richiamano proprio a quella dell'epitaffio di *Simitthus*.

Come si è visto, però, il Quoniam negava, per il nostro caso, la possibilità di più cerimonie all'anno, partendo, in primo luogo, dal presupposto che con il verbo *parentare* ci si riferisse qui solo ai riti di culto in commemorazione dei defunti, che si svolgevano nell'anniversario della morte o dei funerali[19].

Tuttavia, se *parentare* poteva riferirsi alla celebrazione degli anni-

[16] Troviamo, infatti, *omnibus annis, omnibus annis in perpetuum, quodannis in perpetuum, in perpetuum, quodquod annis, per singulos annos*, ecc. (v. anche oltre, nel testo). In tema di 'fondazioni' (questo termine, che utilizziamo ogni qual volta un patrimonio - capitali o immobili - veniva destinato a scopi perpetui, è moderno, essendo estraneo al diritto romano classico il concetto di personalità giuridica), v., in partic., B. LAUM, *Stiftungen in der griechischen und römischen Antike. Ein Beitrag zur antiken Kulturgeschichte*, I-II, Leipzig-Berlin 1914; G. LE BRAS, *Les fondations privées du Haut Empire*, in «Studi in onore di S. Riccobono», III, Palermo 1936, pp. 23-67; E.F. BRUCK, *Les facteurs moteurs de l'origine et du développement des fondations grecques et romaines*, «RIDA», 3e s., II, 1955, pp. 159-166; F. DE VISSCHER, *Les fondations privées en droit romain classique*, *ibid.*, pp. 197-218; AMELOTTI, *Il testamento*, pp. 138-142; J. ANDREAU, *Fondations privées et rapports sociaux en Italie romaine (I^er^-III^e^ s. ap. J.C.)*, «Ktema», 2, 1977, pp. 157-209.

[17] Cfr., al riguardo, la puntualizzazione di LE BRAS, *Les fondations*, p. 40 e nt. 129.

[18] V., rispettivamente, *CIL* II 1174 (da *Barcino*), XIV 350 (da Ostia), VI 10248 (da Roma).

[19] *Inscriptions*, p. 146 (cfr. *supra*, nel testo; l'A. qui pensa, evidentemente, non ai *Parentalia* pubblici, che si celebravano tutti gli anni a febbraio (v. oltre nel testo e nt. s.), ma solo a quelli privati); cfr. KOTULA, *Les curies*, p. 125.

versari funebri, ai *parentalia* privati (variabili per ogni famiglia), lo stesso verbo poteva riferirsi anche, innanzitutto, alle commemorazioni, che si svolgevano a febbraio (dal 13 al 21), durante le feste pubbliche dei *Parentalia* (che comprendevano riti sia pubblici che privati)[20] e, poi, più genericamente, nella lingua comune poteva indicare anche altre cerimonie, che si celebravano in altre occasioni, in memoria di una persona defunta[21]. Per esempio, in Africa, in un frammento molto lacunoso da Lambesi, che ricorda una fondazione destinata forse ad un collegio di veterani o di militari, il giorno da commemorare, al quale si riferiva il verbo *parentare*, era forse il natalizio del fondatore[22]. Inoltre, in un'epigrafe latina, ma in lettere greche, da Filippi (Macedonia), pubblicata da P. Collart e anch'essa relativa ad una fondazione, l'espressione ΠΑΡΕΝΤΗΤΟΡ (= *parentetur*) indicava probabilmente, come ha messo in evidenza l'editore, i riti che si svolgevano in occasione di un'altra festa in ricordo dei defunti molto popolare presso i Romani, i *rosalia*[23].

[20] V. al riguardo J. Marquardt, *Römische Staatsverwaltung*[3], III, Darmstadt 1957, cur. G. Wissowa (rist. an. 2ª ed. 1885), pp. 310-311 e nt. 4 (= Id., *Le culte chez les Romains*, I, Paris 1889, in «*Manuel des Antiquités romaines*», XII, pp. 372-373 e nt. 5); G. Wissowa, *Religion und Kultus der Römer*[2], München 1912 (rist. 1971), p. 232 s. (e cfr. p. 439 nt. 3); J.A. Hild, *s.v. Parentalia, parentatio*, in E. Daremberg-A. Saglio, *Dict. Ant. gr. et rom.*, IV. 1, s.d., p. 333 s. (cfr. anche Id., *s.v. Feralia, ibid.*, II. 2, 1918, p. 1040); F. Cumont, *Lux perpetua*, Paris 1949 (rist. 1976), p. 83 (e cfr. pp. 397, 435); P. Voci, *Diritto ereditario romano*, I[2], Milano 1967, p. 42 e nt. 107; W. Eisenhut, s.v. *Parentalia*, in *RE, Sb* XII, 1970, coll. 979-982; *Th. l. L*, X 1, coll. 365, 54-83; 366, 1-38, s.v. *parentalis (parentalia)*.

[21] V. Hild, *s.v. Parentalia, parentatio*, p. 334 («Quant à l'expression de *parentare*, elle passe dans la langue commune avec la signification ou d'un sacrifice expiatoire ou d'un hommage posthume à une mémoire chère ou insigne»); A. Ernout-A. Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine. Histoire des mots*, Paris[4] (2ª rist. con aggiunte e correzioni) 1967, p. 482, s.v. *parens* (sul derivato *parento*: «faire une offrande ou un sacrifice aux *di parentes*»); *Th.l.L.* X 1, col. 370, 1-66 (dove, alla r. 49 s., è cit. la nostra epigrafe), s.v. *parento*.

[22] *CIL* VIII 3284, cfr. 18175: *- - - hi]c situs est / [- - - tes]tamento / [- - - l]eg(ioni) III Aug(ustae) / [- - - e]x usuris / [- - -]um quod / [- - - septe]mbrium / [- - - p]arentarent / [- - - c]etera cor[- - -] cum con[- - -]* (v. G. Wilmanns, ad *CIL* VIII 3284, p. 367; J.P. Waltzing, *Étude historique sur les corporations professionnelles chez les Romains depuis les origines jusqu'à la chute de l'Empire d'Occident*, III, Louvain, 1895-1900, p. 384 e cfr. p. 372). Normalmente, quando è indicato il giorno, si tratta del *dies natalis* del fondatore o di qualcuno dei suoi cari. Oltre che nella nostra iscrizione da *Simitthus*, dagli indici del *CIL* VIII il verbo risulta attestato solo qui.

[23] P. Collart, *Inscription de Sélian-Mésoréma*, «BCH», 54, 1930, pp. 376-391 (*AE* 1932, 21), in partic. pp. 385-389 (a p. 379 egli osserva che, con l'uso del presente *parentetur*, anziché *parentaretur*, la concordanza dei tempi non è osservata: v., infatti, alla r. 5 *reliquit* (ΡΕΛΙΚΥΤ) (v. però anche, ad es., *CIL* XII 731). Per la frequente menzione dei *rosalia* nell'epigrafia di Filippi, P. Perdrizet, *Inscriptions de Philippes. Les Rosalia*, «BCH», 24, 1900, pp. 299-323. Su questa festa, che si svolgeva in maggio o giugno (se-

Il verbo, dunque, non era usato solo in senso restrittivo ma anche in quello più ampio di *Manes colere*, *memoriam colere* o *celebrare* ed espressioni simili[24]. Allora, quando *Messor* diceva *non minus quinquies parentetis*, poteva riferirsi benissimo a diverse cerimonie annuali.

Questa ipotesi si scontra, tuttavia, con un'altra obiezione del Quoniam, secondo il quale, come si è detto[25], la commemorazione sarebbe consistita in un banchetto e, ad un tasso del 12% (il più probabile, dato l'ammontare del lascito), i 30 denarii di interessi annui, che ognuna delle due curie avrebbe avuto a disposizione, non sarebbero stati comunque sufficienti perché il rito si svolgesse 5 volte all'anno: egli cita in merito un'epigrafe da *Theveste* dove per un *epulum* periodico a favore di una curia è attestato il prezzo di 72 denarii[26]. Risulta, in effetti, anche da altre iscrizioni africane, che parlano di banchetti per le curie - il tipo di elargizione più frequentemente attestato per esse - e che, nella maggior parte dei casi, come quella da *Theveste* menzionata sopra, riguardano fondazioni, che il costo per ogni curia oscillava normalmente da 50 a 75 denarii (= da 200 a 300 sesterzi)[27]. Un'altra epigrafe da *Simitthus*, alla quale si è già avuto occasione di accennare, ricorda, a sua volta, che i membri di una curia facevano un banchetto commemorativo nel *dies natalis* di un ignoto benefattore, che aveva lasciato loro 10.000 sesterzi[28]. Data la laconicità del testo, non sappiamo con certezza se egli avesse istituito una fondazione, ma, se di questo si trattava, al tasso minimo del 5-6% il valore del banchetto sarebbe stato addirittura di 500 o 600 sesterzi (= 125 o 150

condo i casi), v. anche MARQUARDT, *Röm. Staatsv.*[3], III, p. 311 e ntt. 5-8 (= ID., *Le culte*, I, p. 373 s. e note relative); WISSOWA, *Religion*[2], p. 434 nt. 3; LAUM, *Stiftungen*, I, p. 83 e nt. 1; NILSSON, *s.v. Rosalia* oder *Rosaria*, in *RE*, II. I, 1, 1914, coll. 1111-1115; J.A. HILD, *s.v. Rosaria* ou *Rosalia*, in E. DAREMBERG-A. SAGLIO, *Dict. Ant. gr. et rom.*, IV. 2, s.d., p. 895 (v. anche ID., s.v. *Manes*, *ibid.*, III. 2, 1918, p. 1575); CUMONT, *Lux perpetua*, p. 45 (e cfr. p. 37). V., inoltre, *infra*, nt. 48.

[24] Espressioni per le quali v., ad es., *CIL* V 2046, 2090, 5907, 7357; VI 10248 (*ILS* 8366); XI 6520 (*ILS* 6647).

[25] *Supra*, nel testo.

[26] *ILAlg.* I 3017; cfr. QUONIAM, *Inscriptions*, p. 146 e nt. 19 s. Si tratta anche in questo caso di una fondazione, il cui ammontare era di 2.400 sesterzi (il tasso, specificato nell'epigrafe, era del 12%), dei quali era beneficiaria una sola curia. V., al riguardo, MAGIONCALDA, *L'epigrafe*, p. 278 s.

[27] V., da ultimo, MAGIONCALDA, *L'epigrafe*, pp. 276-281.

[28] *CIL* VIII 14613 (*ILS* 6825) (cfr. *supra*, nel testo): [- - - *test]amen[to suo] curiae / [Caeles]tiae HS X / [m(ilia) n(ummum) le]gavit / b(ene) merito p(ro) p(ietate) / Curia Caelest(ia) / mesuleum p(ecunia) sua / et exuvias fec(it) / et natali eius XI k(alendas) / April(es) aepulantur* (età incerta: cfr. KOTULA, *Les curies*, p. 36, n. 53; DUNCAN-JONES, *Economy*[2], p. 108, n. *343).

denarii) annui, una somma molto alta per un *epulum*[29]. In ogni caso, anche il confronto con i prezzi normalmente attestati rende del tutto improbabile, in effetti, che con 30 denarii (= 120 sesterzi) annui ciascuna delle due curie *Germanica* e *Martia* potesse banchettare ben 5 volte all'anno in memoria di *Messor*, per quanto modesta fosse la cerimonia[30].

Ma allora, visto che il lascito non sarebbe bastato a tal fine, il testatore non potrebbe aver chiesto di essere ricordato con altre cerimonie, senza pensare a dei banchetti? Infatti, erano anche altri i riti, che si celebravano in memoria dei defunti e le epigrafi che, ricordando fondazioni a scopo funerario[31], fanno spesso menzione di offerte diverse, che avevano lo scopo di mantenere vivo il culto dei *Manes*. Vediamo, infatti, che, nelle ricorrenze da loro previste, i fondatori potevano chiedere, oltre alla celebrazione di banchetti, che si deponesse cibo (*escae*) sulle tombe, si facessero *profusiones* (versando su di esse liquidi come acqua, latte, vino, miele, ecc.), *propinationes* (libagioni), sacrifici, si ornassero i sepolcri con fiori - soprattutto rose e viole - e corone, si accendessero lumi, si bruciasse incenso, ecc.[32].

[29] Farebbe pensare ad una fondazione il fatto che i banchetti, come indica il verbo al presente, si ripetevano periodicamente, appunto nel giorno natalizio del benefattore. Ad una fondazione pensano A.H. DE VILLEFOSSE, *Inscriptions de Chemtou (Simitthu), Tunisie*, «Rev.Arch.», n. 23-44, 1882, p. 247, *ad* n. 61; WALTZING, *Étude*, I, p. 459 nt. 1; KOTULA, *Les curies*, p. 124; invece il DUNCAN-JONES, *Economy*^{2}, p. 108, n. *343, inserisce questo testo (come anche il nostro da *Simitthus*), tra quelli relativi a semplici lasciti. Per quanto riguarda il costo ipotetico del banchetto, cfr. il caso attestato a Zawiet-el-Laâla (Africa Proc.), dove un benefattore aveva offerto alle curie un *epulum*, il cui valore sarebbe stato di 500 sesterzi per ciascuna (*sic*): *CIL* VIII 12434, cfr. p. 2434; v. MAGIONCALDA, *L'epigrafe*, p. 279 s. e nt. 84 s. (in questo caso il banchetto non era periodico ma riguardava una sola occasione).

[30] V. anche MAGIONCALDA, *L'epigrafe*, p. 282 ss. per le ipotesi sul costo *pro capite* di un *epulum* per le curie.

[31] Rientrano in questa classificazione di comodo, infatti, le fondazioni i cui scopi perpetui erano attinenti al culto funebre vero e proprio (destinatari normalmente erano i collegi o i liberti); di tipo sociale (destinatari delle quali erano di solito le città e, talora, i collegi), erano, invece, quelle dirette, appunto, a fini sociali, come distribuzioni di *alimenta* ai bambini, elargizione di sportule, allestimento di banchetti, giochi, ecc. a favore delle diverse categorie della popolazione (ciò non impedisce che, qualche volta, gli scopi sociali e funerari fossero mescolati nella stessa fondazione): v. soprattutto LE BRAS, *Les fondations*, in partic. p. 28 ss.; AMELOTTI, *Il testamento*, pp. 139-142; ANDREAU, *Fondations*, p. 180 ss. (lo studioso distingue in merito tra fondazioni 'à prestations réflexes' e 'non-réflexes').

[32] V., ad es., *escae*: *CIL* V 2090 (*ILS* 8371), 2176 (*ILS* 8369), 2315, 4015 (*ILS* 6711), 4017 (*ILS* 8372); *profusiones*: *CIL* V 4410 (*ILS* 6719) = *Inscr. Brixiae* 985; 4448 = *Inscr. Brixiae* 237; 4449 = *Inscr. Brixiae* 238; 4488 = *Inscr. Brixiae* 279; 4489 (*ILS* 8370) = *Inscr. Brixiae* 280; 4990 = *Inscr. Brixiae* 1065; 5134, 5907; PAIS, n. 181; *CIL* X 107 (*ILS* 6466); *propinationes*: *CIL* V 4449 = *Inscr. Brixiae* 238; 5272 (*ILS* 6278); XII 1657 (*ILS* 8367); sacrifici: *CIL* V 4203 (*ILS* 6718) = *Inscr. Brixiae* 9; 4449 = *Inscr. Brixiae* 238; 7906 (*ILS* 8374); VI 9626 (*ILS* 7267) = *FIRA* III 45; 10248 (*ILS* 8366); XI 4593; XII 731; fiori e corone: *CIL* III 3893 (*ILS* 7235 a); V

Naturalmente, i ricchi potevano permettersi cerimonie più lussuose, mentre gli altri dovevano accontentarsi di cose più modeste. Così, secondo le loro possibilità economiche e le loro pretese, i fondatori potevano destinare ai riti funebri periodici somme considerevoli, di molte migliaia di sesterzi, fino a somme di media entità e via via più basse, che sono le più frequentemente attestate, da poche migliaia a poche centinaia di sesterzi (fondazioni da 2.000 sesterzi, come quella di *Volcius Messor*, e inferiori, soprattutto fino a 400 sesterzi, ricorrono spesso)[33]. Se, ad esempio, una testatrice di Brescia aveva fatto un lascito di 60.000 sesterzi al collegio dei *nautae* della città, *ad rosas et profusiones quotannis faciendas*, per sé e per i suoi familiari[34], si può arrivare fino ai 240 sesterzi lasciati, per la celebrazione dei *rosalia*, da un testatore di Filippi[35]. In un'epigrafe da *Bergomum* si parla addirittura di soli 80 sesterzi![36]. È evidente che, quanto più modeste erano le cifre destinate agli scopi, tanto più semplici dovevano essere le cerimonie da celebrare periodicamente. E così il contrario.

Qualche volta le iscrizioni ci permettono anche di farci un'idea sul

2090 (*ILS* 8371), 2176 (*ILS* 8369), 2315, 4015 (*ILS* 6711), 4017 (*ILS* 8372), 4448 = *Inscr. Brixiae* 237; 4990 = *Inscr. Brixiae* 1065; 5272 (*ILS* 6278), 5907, 6363, 7357, 7450, 7906 (*ILS* 8374); PAIS, n. 181; *CIL* XI 132 (*ILS* 7235) (questi riti dovevano aver luogo soprattutto durante le feste delle rose (*dies rosae*) e delle viole (*dies violae*) (sulle quali v. oltre, nel testo e nt. 44); lumi e incenso: *CIL* VI 10248; XI 2596 (*ILS* 8368); inoltre, *D.* 40, 4, 44 (Modestinus, *l. X responsorum*). Su questi rituali v. MARQUARDT, *Röm. Staatsv.*[3], III, pp. 310- 313 (= ID., *Le culte*, I, pp. 374-375, con note); HILD, s.v. *Manes*, p. 1575 s.; *Th. l. L.*, V 2, col. 854, 51-56; CUMONT, *Lux perpetua*, pp. 29-54, *passim*; cfr. anche VOCI, *Diritto ereditario*, I[2], p. 42 nt. 107; M. DE DOMINICIS, *Ancora sul «Fragmentum Tudertinum»*, in «RIDA», XII, 1965, p. 266 nt. 50.

[33] V. DUNCAN-JONES, *Economy*[2], p. 175 ss., *passim*; in partic., per le somme da 2.000 sesterzi e inferiori, p. 181 ss., *passim* e v. anche p. 179, n. 699 (talora gli scopi funerari si mescolavano a quelli sociali: v., ad es., *CIL* V 5272 (*ibid.*, p. 177, n. 677 e cfr. p. 175, n. 668), che ricorda due fondazioni in memoria di una donna, una delle quali certamente di 30.000 sesterzi, comprendenti, fra le altre cerimonie, anche distribuzioni di sportule; *CIL* XI 126 (*ibid.*, p. 177, n. 678), ecc.); PERDRIZET, *Inscriptions de Philippes*, pp. 304-323, dove in alcune epigrafi (n[i] 1-5), riguardanti lasciti per la celebrazione di riti funerari perpetui, troviamo somme di modesta entità, che oscillano fra gli 800 e i 240 sesterzi; v. anche, a p. 304, *CIL* III 7526, dalla Mesia inf. (300 sesterzi) e 3893, dalla Pannonia sup. (800 sesterzi); COLLART, *Inscription de Sélian-Mésoréma*, in partic. p. 388 e ntt. 4-6 (la somma in questo caso è di 560 sesterzi).

[34] *CIL* V 4990 (da *Riva*) = *Inscr. Brixiae* 1065 (cfr. DUNCAN-JONES, *Economy*[2], p. 176, n. 670).

[35] V. PERDRIZET, *Inscriptions de Philippes*, p. 310, n. 3 (*CIL* III 707).

[36] *CIL* V 5134 (da *Bergomum*) (cfr. DUNCAN-JONES, *Economy*[2], p. 184, n. *D754). Su questa epigrafe v. anche oltre, nel testo e nt. 39. Quanto a *CIL* XI 2596 (*ILS* 8368), da Montalcino, la somma elargita dal fondatore sarebbe di 8.000 denarii, secondo il *CIL* (v. r. 2: *(denarium octo milia)*; cfr. DESSAU, ad *ILS* 8368, nt. 2), mentre DUNCAN-JONES, *Economy*[2], p. 184, n. D755, indica, in sesterzi, '32 (? +)' cioè 8 denarii soltanto!

valore delle cerimonie, variabile secondo i casi. Ci limiteremo ai prezzi più bassi, che più si avvicinano alla somma, che le curie *Germanica* e *Martia* avrebbero avuto a disposizione per ogni rito in memoria di *Messor*: 6 denarii ciascuna, 12 in tutto. Ad esempio, è interessante la testimonianza di un'epigrafe da Roma, dalla quale risulta che il testatore con le rendite di un capitale, che non è indicato, aveva chiesto al collegio dei *mensores machinarii* di celebrargli tre volte all'anno un sacrificio, il cui prezzo era diverso, secondo le occasioni: 25 denarii nel suo natalizio, 12.5 denarii nei *parentalia* e 5 nei *rosalia*[37]. Con 16 sesterzi (= 4 denarii), che erano parte delle rendite di un lascito di 800 sesterzi, si poteva convenientemente ornare ogni anno di rose il sepolcro di un testatore da *Acelum*[38]. Soltanto 3 denarii, che rappresentavano gli interessi - al 15% - di un lascito di 20 denarii, potevano essere sufficienti, secondo la volontà del fondatore, per fare delle *profusiones* periodiche in sua memoria[39]. In qualche altro caso, sempre prendendo in considerazione le somme meno elevate ed applicando ad esse un tasso del 12%, il più frequentemente attestato per somme di bassa entità[40], il valore dei riti può essere calcolato in via ipotetica. Così, ad esempio, nella stessa epigrafe da *Acelum* menzionata sopra, se il capitale di 800 sesterzi ne rendeva 96 all'anno, almeno 16 dei quali, come si è detto, dovevano essere spesi per ornare il sepolcro di rose, ne sarebbero rimasti 80 (= 20 denarii) per offrire, come chiedeva il testatore, *escae rosales et vindemiales* e, perciò, 10 denarii per cerimonia[41]. O, ancora, in altre epigrafi possiamo calcolare che la celebrazione dei *rosalia* e dei *parentalia* costasse da 9 a 7 denarii circa[42].

Nel caso di *Messor*, dunque, anche se le curie *Germanica* e *Martia*

[37] *CIL* VI 9626 (*ILS* 7267) = *FIRA* III 45. Anche in *CIL* XI 126 (già cit. *supra*, nt. 33) per un sacrificio è attestato il prezzo di 12.5 denarii.

[38] *CIL* V 2090 (*ILS* 8371) (cfr. DUNCAN-JONES, *Economy*[2], p. 183, n. *743; v. anche *infra*, nt. 41). Destinatari della somma erano i *pagani Misquilenses* (non attestati altrove: cfr. DESSAU, ad *ILS* 8371, nt. 1).

[39] *CIL* V 5134 (cfr. *supra*, nt. 36) (destinatari della somma erano gli *iuvenates*: cfr. WALTZING, *Étude*, IV, p. 217). V. anche S. MROZEK, *Prix et rémunération dans l'Occident romain (31 av.n.è.-250 de n.è.)*, Gdansk 1975, p. 58, con un dubbio ('12?': la cifra è in sesterzi).

[40] V. *supra*, nt. 11.

[41] *CIL* V 2090 (*ILS* 8371) (cfr. *supra*, nt. 38). Sul *dies vindemiarum*, v. *infra*, nt. 44.

[42] *CIL* V 4871 = *Inscr. Brixiae* 1033 (da Toscolano): 600 HS alla *gentilitas Argenia* (nota solo qui), per *rosalia* e *parentalia* annuali, che al 12% avrebbero reso 18 denarii, quindi 9 per cerimonia; 9 denarii sarebbero anche gli interessi di una somma di 75 denarii destinati al *vicus Cereris* per una cerimonia funebre periodica, in *CIL* III 7526 (dalla Mesia inf.; cfr. *supra*, nt. 33); in *CIL* III 707 (da Filippi; cfr. *supra*, nt. 35) gli interessi di 60 denarii lasciati agli eredi per la celebrazione dei *rosalia*, sarebbero stati di 7.2 denarii.

avevano a disposizione solo 6 denarii ciascuna per ogni cerimonia in sua memoria, possiamo pensare che gli interessi pur modesti dei due lasciti bastassero per qualche atto di culto - portare fiori, fare un'offerta sulla tomba, accendere una lampada e simili -, che, per quanto semplice, era sufficiente, comunque, a mantenere vivo il ricordo del giovane defunto. Se queste conclusioni sono esatte, perciò, si può accogliere l'ipotesi, che il Quoniam aveva scartato (e con lui gli altri studiosi)[43] e ritenere che nell'epitaffio da *Simitthus* il termine *quinquies* sia da riferire alla frequenza annuale dei riti e non al numero complessivo degli anni.

In quali occasioni le due curie dovessero commemorare il personaggio non risulta dal testo. Come si è già accennato, non è raro che i fondatori volessero più di una cerimonia all'anno e, talora, anche con una certa frequenza. Le ricorrenze più spesso menzionate nelle iscrizioni sono il *dies natalis* del fondatore e/o di qualcuno dei suoi cari, i *parentalia* (sia che si trattasse delle cerimonie pubbliche solenni, sia delle *feriae privatae*), il *dies rosae* (*rosaria* o *rosalia*) - cui si è già avuto più volte l'occasione di accennare - e il *dies violae*[44]. Talora, invece, non sappiamo a che cosa corrispondessero i giorni richiesti per le commemorazioni. Ad esempio, nel famoso testamento del Lingone, i riti dovevano essere celebrati tutti gli anni alle calende di maggio, giugno, luglio, agosto, ottobre, giorni, che certamente avevano un significato per il fondatore ma che per noi restano anonimi[45]; in un frammento da Roma, un testatore chiedeva che ogni anno, per quattro volte, fossero celebrati sacrifici: nel suo *dies natalis*, della *rosa*, della *viola* e dei *parentalia*; inoltre, che tutte le calende, le none, le idi *suis quibusque mensibus* (espressione che non è chiaro a che cosa si riferisse) fosse accesa una lampada, bruciando incenso[46]; un altro fondatore, a sua volta, come ricorda un frammento di Modestino tramandato dal Digesto, voleva che a mesi alterni (perciò sei volte all'anno) fosse accesa una lampada sul suo monumento sepolcrale e fossero celebrate cerimonie funebri (*sollemnia mortis*)[47].

Quanto a *Messor*, l'espressione da lui usata è alquanto generica.

[43] V. *supra*, nel testo.

[44] Per il *dies natalis*, v., di recente, MAGIONCALDA, *L'epigrafe*, p. 288 e ntt. 123, 124, 126; sui *parentalia* e i *rosalia*, *supra*, nel testo e ntt. 20,23; sul *dies violae* (che cadeva il 22 marzo), WISSOWA, *Religion*[2], p. 434 nt. 3; HILD, s.v. *Manes*, p. 1575; CUMONT, *Lux perpetua*, p. 45 (e cfr. p. 37); raramente è attestato il *dies vindemiarum* (in settembre e ottobre): v. *Inscr. Brixiae* 817; *CIL* V 2090 (*ILS* 8371) (cfr. *supra* nel testo e nt. 41).

[45] *CIL* XIII 5708 (*ILS* 8379) = *FIRA* III 49.

[46] *CIL* VI 10248 (*ILS* 8366).

[47] *D.* 40, 4, 44.

[48] Un bassorilievo funerario da Mactar (Africa Proc.) sul quale è raffigurato un cesto

Forse nel testamento i giorni erano specificati ma potrebbe anche darsi che alle due curie fosse lasciata la facoltà di scegliere: l'importante era che i riti non fossero meno di cinque all'anno. Comunque, potremmo supporre che alcune di queste ricorrenze fossero l'anniversario del *dies natalis*, i *parentalia* e i *rosalia* - feste, queste ultime, attestate anche in Africa[48] -, che, come si è detto, sono le occasioni menzionate più spesso nelle epigrafi per la celebrazione dei riti perpetui.

Come si è visto, la fondazione istituita da *Volcius Messor* era a scopo funerario. Di solito, invece, le fondazioni ricordate nelle epigrafi africane sono di tipo sociale[49]. In particolare, per quelle che menzionano le curie, a favore delle quali normalmente erano previsti *epula* periodici, le testimonianze pervenuteci fanno pensare che tali banchetti, da celebrare in memoria del fondatore o di un membro della sua famiglia, rientrassero piuttosto nell'àmbito della loro attività sociale, che in quello propriamente funerario[50]. Un'eccezione potrebbe essere rappresentata dal caso dell'epigrafe menzionante la *curia Caelestia* di *Simitthus* - nell'ipotesi che, come si è detto, riguardasse anch'essa una fondazione -: risulta, infatti, che questa curia non solo aveva eretto a sue spese il monumento funerario del personaggio ma si era occupata delle esequie, e il banchetto, al quale fa riferimento l'iscrizione, sembra far parte dei riti del culto funebre[51]. A questo proposito, il Kotula ha messo in rilievo che tutte le iscrizioni pervenuteci da *Simitthus*, relative alle curie, hanno a che fare più o meno strettamente col culto dei morti, «ce qui leur prête un cachet particulier»[52]. Esse, dunque, svolgevano un ruolo, che in altre parti

di rose, attesta che i *rosalia* erano celebrati anche in questa parte dell'Impero: v. G.-Ch. Picard-H. Le Bonniec-J. Mallon, *Le cippe de Beccut*, «Ant. Afr.», 4, 1970, pp. 131-132 (cfr. p. 146). Ringrazio G. Di Vita-Évrard per questa segnalazione.

[49] Per la distinzione fra fondazioni sociali e funerarie, v. *supra*, nt. 31.

[50] V. Magioncalda, *L'epigrafe*, pp. 273-276 (il problema se si trattasse di fondazioni a scopi sociali oppure funerari si pone per i casi nei quali le curie erano le uniche beneficiarie; infatti, quando esse usufrivano dei benefici insieme ad altre categorie della popolazione, queste fondazioni rientrano nel primo gruppo: cfr. *supra*, nt. 31). In particolare, nel caso attestato a *Uthina*, *CIL* VIII 24017, nell'epigrafe troviamo l'espressione *ut natali eius i n p u b l i c o vescantur curiae universae* (ciò fa pensare che non si trattasse specificamente di un banchetto funerario): secondo Kotula, *Les curies*, p. 114, da ciò risulta che i banchetti delle curie «se tenaient dans un lieu public; mais puisque le choix en était laissé aux curies, celles-ci avaient pris coutume d'organiser ces repas dans leur propre demeure»; v. anche *ibid.*, p. 113, sulle diverse circostanze, che offrivano le occasioni per i banchetti (fra le quali, appunto, le celebrazioni periodiche istituite dai fondatori).

[51] Su questo documento v. *supra*, nel testo e nt. 28 s.

[52] Kotula, *Les curies*, p. 124 e ss. (oltre alle due già menzionate, v. *CIL* VIII 14683, il noto regolamento della *curia Iovis*, del 27 nov. 185, e 14612, forse di epoca antonina). V. anche nt. s.

dell'Impero e in Italia è attestato per i collegi funerari o professionali e nello stesso tempo funerari, che si incontrano spesso come destinatari di fondazioni aventi lo scopo di mantenere *in perpetuum* il ricordo dei defunti attraverso il culto funebre[53]. In tal senso l'epigrafe di *Volcius Messor* offre, per le curie di *Simitthus*, una testimonianza significativa.

Infine, il nostro documento suscita un problema nell'ultima parte del testo, laddove (r.11 s.) il fondatore, dopo aver chiesto ai membri delle due curie di *parentare* alla sua memoria non meno di 5 volte all'anno, dice: *quod ipsum facturos vos r e p r o m i s i m i h i.*

Il testatore alluderebbe ad una promessa (ripetuta?) fatta a se stesso, che le curie avrebbero eseguito le sue volontà[54]. Che senso possono avere tali parole? La frase, tratta anch'essa dal testamento, deve avere un significato non generico ma ben preciso, come dimostra anche il fatto che venne riportata sull'epitaffio, insieme alle disposizioni del personaggio. Io suppongo che si tratti di questo: il testatore, dicendo così, doveva riferirsi ad una garanzia che le sue volontà sarebbero state rispettate. Ma come poteva egli, promettendo ciò a se stesso, assicurare che altri avrebbero eseguito il suo volere? In che cosa poteva consistere la promessa dalla quale sarebbe derivato l'adempimento da parte delle curie alla sua richiesta? Della frase, così com'è, non riesco a cogliere il senso. Viceversa, lo acquisterebbe se supponessimo, invece, che fossero state le curie a promettere al testatore che avrebbero eseguito le sue disposizioni. Per sostenere questo, si deve ipotizzare, allora, che il testo contenga un errore: nell'epigrafe sarebbe stato inciso *repromisi*, anziché *repromisistis*[55]. Esaminiamo questa possibilità.

Volcius Messor avrebbe ricordato nel suo testamento una promessa, che le curie gli avevano fatto in vita. Ciò presuppone, dunque, un retroscena: che egli, prima di fare testamento, avesse espresso alle curie *Germanica* e *Martia* l'intenzione di destinare ad esse un lascito per gli scopi che sappiamo e avesse chiesto formalmente se intendevano accettare l'onere che sarebbe

[53] Su questo punto cfr. *supra*, nt. 31. In Africa ciò che è attestato per *Simitthus* riguarda anche le altre curie? Sul problema dell'attività delle curie africane nell'àmbito funerario, in merito al quale il regolamento della *curia Iovis* offre i dati più rilevanti, v., per tutti, KOTULA, *Les curies*, pp. 122-127 (a p. 125 l'A. rileva che nelle fonti relative alle curie il verbo *parentare* - per il quale *supra*, nel testo - si incontra solo a *Simitthus*). Sulla generale assenza di collegi funerari in questa parte dell'Impero, *ibid.*, p. 125 s.

[54] Sui significati di *repromitto*, v. E. FORCELLINI, *Lex. tot. Lat.*, IV, p. 97, *s.v.*; P.G.W. GLARE (ed.), *Oxf. Lat. Dict.*, II, p. 1622, s.v.

[55] Ciò concorderebbe col fatto che, a differenza di *promitto*, che può essere usato anche col pronome riflessivo (v. FORCELLINI, *Lex. tot. Lat.*, III, p. 907, *s.v.*; GLARE (ed.), *Oxf. Lat. Dict.*, II, p. 1485, s.v.), per quanto mi risulta, la stessa cosa non avviene per *repromitto*: oltre ai riferimenti bibliografici alla nt. prec., v. nt. s.

stato loro imposto, ottenendo una risposta affermativa. Il verbo *repromittere* fa pensare alla *repromissio* (una forma di *stipulatio praetoria*), che consisteva in una promessa solenne di una parte ad un'altra di compiere una determinata prestazione e che, peraltro, non aveva più valore dopo la morte di uno dei contraenti[56]. Esso potrebbe essere stato mutuato nella nostra iscrizione non nel senso tecnico vero e proprio, ma per indicare ugualmente una solenne promessa, che le due curie avevano fatto in vita al testatore di osservare le sue volontà e che, fondata, in questo caso, sulla fiducia, sull'onestà, creava, comunque, un vincolo di natura morale. L'adempimento dei compiti perpetui richiesti dal testatore, dipendeva, pertanto, non da un obbligo di natura giuridica ma etica (ciò che si riflette anche nella formula tipica del fedecommesso, *f i d e i committo*). Ricevuta in vita dalle curie *Germanica* e *Martia* l'assicurazione che, dopo la sua morte, le sue volontà sarebbero state eseguite, *Volcius Messor* ricordava loro nel suo testamento l'impegno, che avevano assunto nei suoi confronti. In questo modo, egli voleva rafforzare il fedecommesso, con il quale chiedeva l'adempimento dell'onere da lui disposto[57] e garantirsi maggiormente, attraverso l'obbligo morale scaturito da quella promessa, l'esecuzione delle sue volontà.

Per i fondatori c'era, infatti, il problema di assicurarsi che gli scopi da loro previsti e che essi volevano perpetui, fossero effettivamente realizzati[58] ed

[56] Sulla *repromissio*, v. in partic., da ultimo, G. PUGLIESE, *Istituzioni di Diritto romano*[2], Torino 1990, p. 340; M. TALAMANCA, *Istituzioni di Diritto romano*, Milano 1990, p. 349; A. GUARINO, *Diritto privato romano*[9], Napoli 1992, p. 263 e, sulla nullità della *stipulatio post mortem*, M. MARRONE, *Istituzioni di Diritto romano*, Palermo 1989, p. 573 s. e cfr. p. 340; C. SANFILIPPO, *Istituzioni di Diritto romano*[8], Catania 1992, p. 289. Il verbo *repromittere* compare sovente nel Digesto, nonché in passi di scrittori latini (tra i quali Plauto, Cicerone, Quintiliano, Frontone, ecc.), dove non si trova mai usato in forma riflessiva, secondo i dati risultanti da una ricerca fatta con l'ausilio del calcolatore dal prof. Ph. Moreau (Univ. di Paris IV), che ringrazio per avermeli trasmessi. Per alcune testimonianze epigrafiche v. GLARE, *Oxf. Lat. Dict.*, cit. *supra*, nt. 54 (ivi anche per i significati del verbo).

[57] Il compito imposto ai legatari o fedecommissari poteva assumere la veste giuridica di una condizione (all'adempimento della quale era subordinato il lascito e, quindi, la più vincolante), di un fedecommesso - come è, appunto, il nostro caso - o di un *modus* (talora mescolati nella stessa fondazione): v., al riguardo, AMELOTTI, *Il testamento*, p. 136 s. (e note relative).

[58] Su questo aspetto del problema delle fondazioni, v. osservazioni di LE BRAS, *Les fondations*, in partic. pp. 56-58; BRUCK, *Les facteurs*, p. 164; DE VISSCHER, *Les fondations*, p. 203 ss. *passim* e pp. 215 e 217 (dove parla di 'fragilité' e di 'caractère éphémère des fondations privées romaines', la cui durata era affidata 'à la collectivité humaine, qui est le vrai support de la fondation et qui, par une sage adaptation de ses buts, est seule capable de prolonger l'existence de celle-ci'); AMELOTTI, *Il testamento*, pp. 138-139 e nt.1. A ciò si aggiunga, particolarmente nel caso delle fondazioni funerarie, che, talora, le rendite andavano tutte a beneficio dei Mani, senza un effettivo vantaggio per i destinatari (v. ad es., *CIL* V 4203 (*ILS* 6718) = *Inscr. Brixiae* 9; 4410 (*ILS* 6719) = *Inscr. Brixiae* 985; 4448 = *Inscr. Brixiae* 237; 5134; 5878 (*ILS* 6735); 6363; VI 9626 (*ILS* 7267) = *FIRA* III

era sentita la preoccupazione che le loro volontà fossero eluse o trascurate o anche modificate. Perciò talora, nell'enunciarle, essi introducevano clausole o formule, per vincolare i destinatari dei beni ad eseguire le loro disposizioni. In parecchi casi le epigrafi ricordano, infatti, delle misure adottate dai fondatori, per tutelare l'adempimento dei loro voleri e che dovevano essere prese in caso di inadempienza: poteva essere previsto l'intervento dell'autorità locale o il trasferimento dei beni ad altri destinatari scelti dai fondatori stessi o il pagamento di multe, ecc.; in alcuni casi, in via cautelare, i beni (immobili) erano dichiarati inalienabili[59]. Qualche volta, invece, per assicurarsi il rispetto delle loro volontà, i fondatori facevano semplicemente appello alla *fides*, la cui forza era molto sentita presso i Romani[60]. Per esempio, una testatrice di *Sassina* (nel *Picenum*), dopo avere indicato con un fedecommesso (*fideique vestrae collegiali committo ut*) il compito da lei imposto ad un collegio, destinatario del lascito (le cui rendite dovevano servire in parte per il culto funebre), come garanzia per l'adempimento degli scopi perpetui si rimetteva ancora alla *fides*, dunque alla lealtà dei destinatari, allorché, concludendo con queste parole, ribadiva: *Hoc, ut ita faciatis, fidei vestrae committo*[61]. È anche interessante rilevare, inoltre, che alcuni testi riguardanti 'fondazioni' *inter vivos* o *mortis causa* si riferiscono, a quanto sembra, al fatto che i destinatari accettassero o meno le volontà disposte dai fondatori nei loro riguardi e fanno pensare, quindi, che quelle volontà non solo potessero non essere rispettate ma neppure accolte[62].

45; 10248, ecc. e *infra*, nt. 63, per l'iscrizione di *Simitthus*), perciò, il loro interesse ad eseguire le volontà del fondatore, da questo punto di vista, poteva risultare affievolito.

[59] V. Le Bras, *Les fondations*, p. 42 ss., con note, in partic. 157 ss. (cfr. anche pp. 57-58); Bruck, *Les facteurs*, p. 164; De Visscher, *Les fondations*, p. 215; Amelotti, *Il testamento*, pp. 137 e nt. 3 ss.-138 e nt. 1 (ivi alcuni esempi).

[60] V. ciò che osserva Bruck, *Les facteurs*, p. 164, parlando di fondazioni (con riferimento a casi nei quali non erano previsti i provvedimenti di cui *supra*, nel testo): «Mais nous rencontrons toute une série de provisions qui *n'étaient pas couvertes par la coercition légale*. Ici le fondateur se confia à la force de la *fides*. La *fides* était une des forces les plus puissantes dans la vie romaine. Elle régla la conduite au dedans et au dehors du droit».

[61] *CIL* XI 6520 (*ILS* 6647), r. 16 ss., sul fianco sinistro del cippo (data: II sec. d.C.; la testatrice era, infatti, sacerdotessa della *diva Marciana* (v. r. 4 s., sulla fronte), sorella di Traiano).

[62] V. *D.* 33, 1, 21, 3 (Scaevola, *l. XXII digestorum*): *Quod s i condicione suprascripta r e- c i p e r e legatam sibi pecuniam civitas Sebastenorum n o l u e r i t*, ecc.; *CIL* XII 4393 (b), r. 18 (da Narbonne): *[Hanc vo]luntatem meam s i modo p r o b a v e r i t i s* (*scil.* il collegio dei *fabri subaediani*); *CIL* V 7906, r. 12 (da *Cemenelum*): *quod s e f a c t u r o s r e c e p e r u n t* (il collegio dei *centonarii*). Su queste ed altre testimonianze (epigrafi da *Gabii* e da Ostia dove si parla di una avvenuta *stipulatio*), v. Le Bras, *Les fondations*, p. 43 s. con note relative.

In base a questi dati, perciò, potremmo immaginare che anche *Volcius Messor*, come altri fondatori, si fosse preoccupato che le sue richieste, dopo la sua morte, fossero eseguite e avesse domandato preventivamente alle curie di fargli una esplicita promessa al riguardo. Ricordando poi ad esse, nel testamento, l'impegno assunto, ne affidava l'adempimento alla loro lealtà[63]. Non solo: le sue parole erano state riportate sull'epitaffio perché rimanessero per la memoria di tutti, il che poteva rappresentare una garanzia in più.

Mi sembra dunque che, fondandoci su queste considerazioni, l'ipotesi che nell'epigrafe ci sia un errore, anche se può creare un po' di riluttanza, possa essere avanzata. Un errore non è impossibile e correggere *repromisi* con *repromisi<stis>* permetterebbe qui di restituire un senso al testo. Certo, resta da chiedersi come si possa spiegare questo sbaglio. Si trattò, forse, di un *lapsus* (del lapicida o del committente) dovuto ad un'"attrazione' della prima persona singolare, che ricorre più volte nel documento?

[63] Si può anche pensare che le curie, benché destinatarie dei 2.000 sesterzi, potessero non essere fortemente motivate a rispettare le volontà del testatore, se i modesti interessi annui, che ne derivavano, dovevano essere spesi in cerimonie, dalle quali esse non traevano particolari vantaggi. Cfr. *supra*, nt. 58.

Johannes Irmscher

Il viaggio di Wilamowitz in Libia. Ein Nachtrag

Vor dem V convegno di studio "L'Africa romana" in Jahre 1987 berichtete ich über die Libyenreise, die der deutsche Philologe Ulrich von Wilamowitz-Moellendorff im Herbst 1927 auf Einladung der italienischen Regierung unternahm[1]. Nach Wilamowitz' eigenen Worten ("Forschungen und Fortschritte" 3, 1927, 273) begleiteten ihn sein Schwiegersohn, Friedrich Freiherr Hiller von Gärtringen, Wissenschaftlicher Beamter der Preußischen Akademie der Wissenschaften für die *Inscriptiones Graecae* (Erik Amburger, *Die Mitglieder der Deutschen Akademie der Wissenschaften zu Berlin*, Berlin 1950, 170), und ein Doktor Langholtz. Da ich Wilamowitz *ipsissima verba* nicht anzweifeln wollte, begnügte ich mich mit der Feststellung, jenen Dr. Langholtz nicht verifizieren zu können, statt mich um eine Konjektur der Namensform zu bemühen. Diese Berichtigung ist inzwischen in Gestalt eines Briefes von Adolf H. Borbein vom 13. April 1992 erfolgt, der sich dabei auf eine Zuschrift der Witwe von Ernst Langlotz stützen konnte; mit gütiger Erlaubnis Borbeins mache ich von diesen Informationen Gebrauch. Denn, soviel ist bereits deutlich geworden, der Name Langholtz ist verballhornt aus Langlotz, ein offenkundiges Versehen des greisen Wilamowitz. Der Archäologe Ernst Langlotz aber, geboren am 6. Juli 1895 in Ronneburg in Thüringen, zuletzt (seit 1941) Professor in Bonn (*Kürschners Deutscher Gelehrten-Kalender* 1961, 1151), hatte sich 1925 in Würzburg habilitiert (die Habilitationsschrift erschien 1927 unter dem Titel "Frühgriechische Bildhauerschulen" im Druck) und war dort als Kustos der Antikensammlung angestellt. Offen bleibt vorerst noch, warum und von wem gerade er als Reisebegleiter ausersehen wurde. Der große Philologe beeindruckte ihn tief; bereits am ersten Tage nach der Begegnung schrieb er: «Wilamowitz, bereits nahe an die 80, ist ein ganz prachtvoller Mensch. Die ihn schmähen, tun unrecht; denn nicht nur sein ganzes ungeheures Wissen, sondern auch seine schlichte, ehrliche

[1] J. IRMSCHER, *Il viaggio di Wilamowitz in Libia*, "*L'Africa romana*", V, *Sassari 1897*, Sassari 1988, pp. 111-116.

Menschlichkeit ist ehrfurchtgebietend. Er hat einen sehr guten Kopf und ein sehr vornehmes Wesen. Ich bin leider sehr wortkarg, wie stets in Gegenwart von Fremden. Hoffentlich ist ernicht zu sehr enttäuscht von seinem Reisebegleiter».

Trotz der inkorrekten *Namesform* hat Wilamowitz seinen Begleiter in guter Erinnerung behalten. Für die Zeit von August bis Oktober 1928 vermittelte er ihm ein Reisestipendium in die Vereinigten Staaten von Amerika.

José Maria Blázquez Martínez

El entorno de las villas en los mosaicos de Africa e Hispania

Tanto los mosaicos de Africa como los de Hispania, representaron villas campestres, si bien varió con frecuencia el entorno que rodeaba a aquellas; los casos más significativos serán precisamente objeto de nuestro estudio. Seguiremos, en lo posible, un orden cronológico y temático que nos permita seguir la variación del entorno dentro de un mismo tema.

En un mosaico de Thysdrus (actual El Djem) hallado en el *triclinium* de la *Sollertiana Domus* y fechado entre los años 180 y 200 d.C., se representó una capilla, con la diosa Diana en su interior, rodeada de animales salvajes[1]. Este asunto temático es desconocido en la musivaria hispana así como en la de Cerdeña (Tav. 1a).

En un mosaico de Cartago (Khéreddine)[2], datado entre el 390-410, aparece, en el centro de la composición, un templo con escalera y altar y las i-

[1] K.M.D. DUNBABIN, *The Mosaics of Roman North Africa. Studies in Iconography and Patronage*, Oxford, 1978, 46 lám.20. Para aligerar la abundante bibliografía citamos por el libro de K.M.D. Dunbabin que recoge la anterior.

Sobre Africa romana la bibliografía es grande. Un clásico es G.-CHARLES-PICARD, *La civilisation de l'Afrique romaine*, Paris, 1959. F. DECRET, M.H. FANTAR, *L'Afrique du Nord dans l'Antiquité*, Paris, 1981. P. ROMANELLI, *Topografia e archeologia dell'Africa Romana*, Roma, 1970. VARIOS, *L'Afrique dans l'Occident romain*, Paris, 1990.

Sobre villas africanas, vid.,T. SARDNOWSKI, *Les répresentations de villes sur les mosaïques africaines tardives*, Wroclaw 1978. Son fundamentales dos reseñas que discuten los puntos de vista del autor: N. DUVAL, *La representation des monuments de l'Antiquité tardive. A propos de deux livres récents*, «Bulletin Monumental», 138, 1, 78-95; ID., *L'iconographie des villes africaines et la vie rurale dans l'Afrique tardive*, en *Actes du III Colloque International Histoire et Archéologie d'Afrique du Nord*, Montpellier 1985, Paris, 1986, 163-169.

Sobre las villas hispanas, véase: J.G. GORGES, *Les villes hispano-romaines*, Paris, 1979. En pp.123-124 dicho autor se refiere a las villas hispanas de corredor y torres en los ángulos que, en su opinión, son un tipo muy frecuente y que proceden de Africa. M.C. FERNANDEZ CASTRO, *Villas romanas en España*, Madrid, 1982; sobre villas con torres, cfr. pp. 158-164.

[2] K.M.D. DUNBABIN, *op.cit.*, 57-58, 62, 144, láms. 35-37. Sobre el significado de la caza en los mosaicos véase: K.M.D. DUNBABIN, *op.cit.*, 64. Sobre la caza en los mosaicos hispanos, cfr.: J.M. BLAZQUEZ, G. LOPEZ MONTEAGUDO, *Iconografia de la vida cotidiana: temas de caza, Alberto Balil in memoriam*, Guadalajara, 1990, 59-88.

mágenes de Apolo y Diana en su interior a los que se les ha ofrecido el sacrificio de una grulla que aparece colgada en la parte inferior. A cada lado del templo se encuentran, de pie, tres cazadores portando lanzas. El templo está rodeado de escenas cinegéticas. En la parte izquierda del friso superior se encuentra, en perspectiva caballera, una villa fortificada compuesta de dos edificios adosados de planta rectangular y muros altos; el de la derecha tiene tejado plano y tres altas ventanas, mientras el de la izquierda una *loggia* y tejado a doble vertiente. En la parte derecha de este mismo friso superior, se representa también la partida de los cazadores, a caballo, seguidos de dos sirvientes y de una mula que transporta las redes de caza. Sigue un friso de cacería a caballo, de tigres y leopardos y, a continuación, de leones, ciervo y jabalí. Los dos frisos inferiores, también con escenas cinegéticas, se encuentran muy deteriorados.

Estos templetes a pleno campo son muy del gusto de la pintura pompeyana. Baste recordar la representación de un paisaje sagrado, hoy en el Museo Nacional de Nápoles, en el aparece una capilla (*tetrapilon*) con un árbol sagrado en su interior; a los lados se representan pequeños templos y altares y, en primer plano, la escultura de una dama (quizá Diana), llevando una antorcha[3].

El templete y la ofrenda de la grulla del mosaico africano, indican que la religión impregnaba todos los aspectos de la vida humana en la Antigüedad, incluida la deportiva. Una ofrenda a Diana se representa también en un mosaico de Piazza Armerina, que citaremos más adelante[4].

De particular interés es un pavimento de Henchir Toungar, fechado en el segundo cuarto del s.III. El mosaico consta de tres frisos. En el superior se representa una villa porticada de dos pisos, de planta circular, con tres cuerpos torreados rectangulares en el centro y en las esquinas. Delante del edificio, acompañado de su caballo, uno se dispone a ofrecer incienso en un altar, sobre el que arde fuego, ofrenda que refuerza la participación religiosa en la caza; en el lado derecho del altar se encuentra un joven, a pie, seguido de su perro. En el friso central, dos perros atacan a un jabalí y en el inferior un león acomete a dos caballos salvajes[5].

Acertadamente K.M.D. Dunbabin, al estudiar esta pieza, observó que la villa se asemeja a las representadas en las pinturas de Campania y

[3] A. Maiuri, *La peinture romaine*, Ginebra 1953, 121-122.

[4] A. Carandini, A. Ricci, M. De Vos, *Filosofiana. La villa di Piazza Armerina*, Palermo, 1982, 178, fig.93. Sobre las ocupaciones de los grandes latifundistas hablan los autores en 67-89.

[5] A. Dunbabin, op.cit.,50-51, lám.23. Todos los mosaicos de cacería africanos en M. Ennaifer, *La cité de Althiburos et l'edifice des Asclepieia*, Túnez, 1976, 124-126.

que, posiblemente, no se trata de una villa real. La idea de situar la composición en un entorno natural no es nueva: efectivamente este tipo de villa se encuentra en Pompeya en la pintura de la casa de *Lucretius Fronto*, donde se representa una de ellas, al borde del mar[6], así como en la *villa* marina de Stabies[7]. Siglos después este mismo tipo de villa se repite en los mosaicos de la mezquita omeya de Damasco[8]. Sin embargo no aparece en los mosaicos hispanos.

Villas con escenas de cacería.

La caza era una de las ocupaciones preferida de los *possesores* del Bajo Imperio y, por está razón, se representaron en los mosaicos sus villas junto a escenas de caza. Era una manera de resaltar gráficamente el *status* de riqueza al que pertenecían los dueños de las fincas[9]. G. López Monteagudo es de la opinión de que «los mosaicos romanos con escenas de cacería, tanto realistas como de anfiteatro, no tiene un carácter simplemente decorativo, como algunos investigadores pretenden, sino que formaba parte de lo que Grabar llama "ciclo de los *latifundia*", pero sobre todo del Bajo Imperio que es cuando la iconografía de la caza en la musivaria romana alcanza su máxima riqueza. En este sentido tiene un gran valor documental, pero además están llenos de un gran contenido simbólico, con su representación; el propietario busca no sólo la exaltación de la virtud en el sentido escatológico de triunfo del Bien sobre el Mal, o lo que es lo mismo del triunfo sobre la muerte, sino también de gloria al identificarse en cierta manera con el poder imperial».

En un mosaico hallado en Constantina, la antigua *Cirta* y fechado en la segunda mitad del s. IV, se encuentran varios episodios inconexos de caza, alrededor de una villa. En el friso superior, un león ataca a un antílope entre árboles y arbustos. En el inferior, ante una villa que ocupa el centro de la composición, aparece un cazador, con red al hombro, acompañado de su perro. La villa tiene un gran portal arqueado y dos

[6] A. Garcia Y Bellido, *Arte romano*, Madrid, 1972, 293, fig.493.

[7] A. Garcia Y Bellido, *op.cit.*, 293, fig. 491. Otra villa junto al mar, de parecida estructura arquitectónica en T. Sarnowski, *op. cit.*, 93, fig. 35.

[8] R. Ettinghausen, *La peinture arabe*, Ginebra, 1977, 24, hacia el 715. Dos villas de este tipo se representan en Piazza Armerina: A. Carandini, A. Ricci, M. De Vos, *op. cit.*, 171, fig. 86; 249,257, figs. 149-152, 154.

[9] I. Lavin, *Hunting Mosaics of Antioch and their Sources*, «DOP» 17, 1963,179-286. J.-Ch. Balty, *Le grande mosaïque de chasse du triclinos*, Bruselas, 1969. J. Aymard, *Essai sur les chasses romaines*, Paris, 1951. G. Lopez Monteagudo, *La caza en el mosaico romano. Iconografía y simbolismo*, «Antigüedad y Cristianismo» 8, 1991, 497-512. M. Ennaïfer, *La chasse dans la mosaïque de III siècle*, «Dossiers de l'Archéologie» 31, 1978, 80-92.

grandes terrazas cubiertas en los laterales. Piensa K.M.D. Dunbabin que la «tiny house is a pictographic symbol rather than a realistic illustration of the goal of the returning setting»[10].

A los años finales del s.V o comienzos del siguiente, pertenece un pavimento de Cartago (Bordj-Djedid)[11], también con escenas de caza. El cazador marcha a caballo, pasando junto a una villa, con la mano derecha levantada en señal de victoria; junto a él, los animales cazados: un ciervo, un jabalí, un oso y una liebre. El dato más interesante estriba en que se trata de una villa fortificada con varios edificios turriformes de planta rectangular, tejados a dobles vertientes y ventanales en la parte superior. Después de las invasiones de los Vándalos en 429 es probable que muchas villas se fortificasen en el norte de Africa y de ello es buen ejemplo el mosaico que nos ocupa[12] (Tav. 1b).

Dunbabin cree que este mosaico puede pertenecer al período vándalo y señala, en este sentido, que uno de los cazadores lleva un traje germano. La ejecución del mismo es muy convencional, pero todavía se intenta representar el tema de un modo realista.

De fecha anterior - finales del s.IV o comienzos del siguiente - es un pavimento de Djemila (la antigua *Cuicul*) hallado en la "casa de Baco"[13]. En él se representa una escena de cacería delante de una villa: el jinete, sin duda el *dominus* del *fundus*, con el brazo derecho levantado en señal de triunfo, acaba de clavar una lanza en un jabalí. A su espalda camina un perro y frente a él se encuentra una leona. Le acompaña un cazador - en realidad, un sirviente - que transporta una red de caza, echada al hombro izquierdo, mientras sostiene una liebre en su mano derecha. En el registro inferior aparecen dos *venatores* ante cuatro leones y un leopardo; la escena alude a juegos de anfiteatro.

La actitud triunfante del citado cazador se repite en otros mosaicos, como el anteriormente mencionado de Bordj-Djedid, en *Hippo Regius* (casa de *Isguntus*)[14], (fechado probablemente entre los años 310-330); el de El Djem (entre el 240 y 260)[15]; el de la casa de los caballos de Cartago[16]; el de

[10] K.M.D. Dunbabin, *op.cit.* lám. 34.

[11] K.M.D. Dunbabin, *op.cit.*, lám. 40.

[12] Chr. Courtois, *Les Vandales et l'Afrique*, Paris, 1955.

[13] K.M.D. Dunbabin, *op.cit.*, 62, 76,116, lám.45.

[14] K.M.D. Dunbabin, *op.cit.*, 55 lám. 29.

[15] K.M.D. Dunbabin, *op.cit.*, 49 lám.22.

[16] K.M.D. Dunbabin, *op.cit.*, 53 lám. 24.

Al Asnam (Orleansville), de mediados del IV[17], o el de Cherchel, también de mediados del s. IV[18]. La misma escena se repite también en pavimentos hispanos como en la villa de El Ramalete (Navarra)[19] y en la de Cardeñagimeno (Burgos)[20].

La caza de liebre con halcón aparece un un mosaico de Bordj-Djedid[21] y la caza con red en el ya citado mosaico de Constantina; en un pavimento de Cartago (Colina de Juno), fechado entre el 210 y 230[22]; en *Hippo Regius*[23]; en la "casa de la caza", de Utica[24], así como en los de Piazza Armerina[25]. Porteadores de redes de caza se representan también en el pavimento del ya citado de Utica[26] y, en Hispania, en los mosaicos de Centcelles (Tarragona), de mediados del IV, en la que se considera probablemente la tumba del hijo de Constantino[27].

El cazador alanceando a pié un jabalí, decora mosaicos de Cartago (Dermech), de comienzos del s. IV[28] y de Al Asnam; también en el citado mosaico de Piazza Armerina[29] y, ya en Hispania, en Carraque (Toledo)[30] y

[17] K.M.D. Dunbabin, *op.cit.*, 56 lám. 30.

[18] K.M.D. Dunbabin, *op.cit.*, 56 lám. 31.

[19] J.M. Blazquez, M.A. Mezquiriz, *Mosaicos romanos de Navarra*, Madrid, 1985, 64-66 lám.39.

[20] J.M. Blazquez, C. Elorza, A. Bartolomé, *Atalante y Meleagro en un mosaico romano de Cardeñagimeno (Burgos, España)*, «Latomus», 45,3, 1986, 561 figs. 1,7; J. Lancha, A. Bartolomé Arraiza, *Les mosaïques de la villa romaine de Cardeñagimeno (Burgos)*, «AEspA» 61 1988, 313, fig. 14 y para cazador y jabalí, 314, fig. 15.

[21] K.M.D. Dunbabin, *op.cit.*, 59 lám 42.

[22] K.M.D. Dunbabin, *op.cit.*, 48-49 lám. 21.

[23] K.M.D. Dunbabin, *op.cit.*, 55, lám.29.

[24] K.M.D. Dunbabin, *op.cit.*, 57, 62, lám. 32.

[25] A.Carandini, A. Ricci, M. De Vos, *op.cit.*, 178. fig.97.

[26] K.M.D. Dunbabin, *op.cit.*, lám 33.

[27] H. Schlunk, Th. Hausschild, *Informe preliminar sobre los trabajos realizados en Centcelles*, Madrid, 1962, 29 láms.

[28] K.M.D. Dunbabin, *op.cit.*, 53-55, lám.26.

[29] A. Carandini, A. Ricci, M. De Vos, *op.cit.*, 178, fig.100.

[30] D. Fernandez-Galiano, *La villa de Materno. Mosaicos romanos, In memoriam Manuel Fernández Galiano*, Guadalajara, 1989, 260, lám. IV. Id., *La villa de Materno, Carranque*, Toledo, «Revista de Arqueología», 12, 1991, 32. J.M. Blazquez, G. Lopez Monteagudo, *op. cit.*, 66, lám. II.

Las Tiendas (Mérida)[31] ambos del s. IV. En uno de Antioquía[32] probablemente se trate de Adonis, como reza la inscripción. También el *dominus* representado delante de su villa aparece en un mosaico de Tossa de Mar[33] (Tav. II).

Al estudiar Dunbabin las escenas del pavimento de Djemila, concluye que el cazador victorioso puede tener a menudo un sentido religioso o simbólico, pues la caza es el ámbito en el que se manifiesta la *virtus* del varón y es, al tiempo, una alegoría de la lucha del hombre contra las fuerzas hostiles y brutales. Piensa, sin embargo, la autora que hay pocas huellas para que tal interpretación pueda aplicarse a las escenas de caza de los mosaicos africanos; lo mismo cabe decir de los hispanos, pues las figuras alegóricas en el centro de tales composiciones, son muy raras. Las únicas excepciones conocidas son los mosaicos de Bir-el-Ksour y el de la ofrenda de la grulla; en los mosaicos hispanos no se documenta ningún caso.

La villa de este mosaico de Djemila, está formada por varios edificios, algunos de ellos vistos en perspectiva caballera, son de planta cuadrangular con tejado a doble vertiente y ventanas, pero otros circulares. Delante de esta espléndida villa hay un gran pórtico. Lassus, al publicar este excepcional mosaico, consideraba todos los grupos pertenecientes a diferentes escenas de un anfiteatro y al conjunto de la composición como recuerdo de un *munus*. Según este autor, el edificio no sería sino la fachada de un anfiteatro, con la ciudad al fondo. K.M.D. Dunbabin[34], por el contrario, relaciona esta composición con la partida del *dominus* de la villa, tema bien documentado en los mosaicos africanos, lo que desde nuestro punto de vista parece más probable.

Algunas escenas, como las liebres y la red, son más propias de cacerías que de *venationes* de anfiteatro. Aunque Dunbabin no descarta completamente la interpretación de Lassus, prefiere la combinación de una cacería con la munificiencia del *dominus* en los juegos de anfiteatro. En Hispania los mosaicos no representan escenas de anfiteatro; tan solo

[31] A. Blanco, *Mosaicos romanos de Mérida*, Madrid, 1978, 52 láms. 96,107.

[32] D. Levi, *Antioch Mosaic Paviments*, Princeton, 1947, Lám. LXXVII b. Casa de Megalopsychia de mediados del s.V.

[33] A. Balil, *Las escuelas musivarias del conventus Tarraconensis*, CMGR I, 1965, 36-37, fig.13. A. Del Castillo, *La Costa Brava en la Antigüedad en particular la zona entre Blanes y San Feliu de Guixols: La villa romana de Tossa*, «Ampurias» 1,1939, 253-255, láms.XVII-XVIII.

[34] K.M.D. Dunbabin, *op.cit.*, 63 n.60.

hay registrada una posible *venatio* en un mosaico de Puigvert de Agramunt[35].

En otro de Utica[36], fechado a comienzos del s.III, se representa una cacería en un paisaje montañoso; participan en ella varios cazadores a pie, acompañados de perros que persiguen a un chacal. Entre dos lomas hay un edificio de planta rectangular, visto en perspectiva caballera, con tejado plano, que debe ser una torre de defensa de la que conocemos algún ejemplo en villas hispanas[37] (Tav. III).

Un edificio similar se representó en un mosaico lusitano, hallado en Torre de Palma[38], de época constantiniana, en el que Teseo golpea con la maza al Minotauro. Detrás de la torre se extienden campos cubiertos de vides, sostenidas con pértigas. En la parte inferior, el musivario representó una granja con una cuadra y un pequeño almacén; aquella es de planta cuadrangular, tejado inclinado y puerta de dos hojas. Delante de ella un hombre recoge frutos (quizá aceitunas) en un huerto. Dunbabin ha resaltado de este mosaico la precisión de los detalles.

El amor al campo y a los animales es una de las grandes herencias del mundo antiguo, en el mundo antiguo, gran parte de los *possessores*, vivían largas temporadas en el campo; escritores de primera fila, han dejado descripciones de las villas: así, Sidonio Apolinar - hacia el 465 d.C. - de la villa de los *Pontii* en la moderna Bourg-sur-Gironde[39]. La descripción de esta finca, llamada, *Octavianus* (*Ep.*, VIII,4) o de la que pertenecía al patrimonio de la esposa, de nombre *Avitacus* (*Ep.*,II,2), proporciona datos interesantes sobre la vida de los grandes *possessores* de la Galia, parecida, sin duda, a las que aquellos llevaran en otras provincias del Imperio.

Gerontius describe (*VM* 18) la villa de Melania la Joven en Italia, junto al mar. Esta mujer, de ascendencia hispana, muerta en el 439 d.C., tenía grandes propiedades en Hispania, Campania, Sicilia, Africa, Mauritania y Bretaña, entre otras regiones del Imperio (*Ger, VM*,11), al igual

[35] J.M. Blazquez, G.Lopez Monteagudo, M.L. Neira, M.P. San Nicolas, *Mosaicos romanos de Lérida y Albacete*, Madrid, 1989, láms.7-8.

[36] K.M.D. Dunbabin, *op.cit.*,112 lám. 100.

[37] Sidonio Apolinar (*Ep.*, 4,21), menciona castillos en los riscos de su tierra.

[38] J.M. Blazquez, *Los mosaicos romanos de Torre de Palma*, «AEspA» 141-142, 1980, 135-136, fig.1,4.

[39] A. Chastagnol, *La fin du monde antique*, Paris, 1976, 200-203.

que su primo *Petronius Probus* (Amm. Marc., 27,11,1) cuyas fincas se repartían igualmente por diversas zonas geográficas del mundo romano. Los ingresos de Melania la Joven son calculados por su biógrafo (*VM* 15) en 12 miríadas de oro y en otro tanto los de su esposo, Piniano.

La finca de Melania la Joven en Italia, tenía un bosque donde pacían jabalíes, ciervos y gamos. La villa tenía una estancia desde la que se podía ver, de un lado, los barcos impulsados por el viento y, de otro, las bestias salvajes.

Villas y faenas agrícolas.

El tema iconográfico de las labores agrícolas realizadas en los alrededores de las villas, decora con frecuencia los mosaicos africanos. La preferencia por este tema indica claramente el afecto que los *domini* tenían par las faenas agrícolas y por la vida rural, aunque como es lógico no participaran en ellas directamente.

Buen exponente de estos mosaicos decorados con faenas agrícolas y con escenas de caza es el pavimento de la "Casa de los *Laberii*", en Oudna, la antigua *Uthina*, datado probablemente entre los años 160 y 180[40]. La casa es de planta rectangular, tejado a doble vertiente y puerta alta y arqueada; un edificio parecido se representa en el mosaico de Orfeo, de Leptis Magna[41]. Junto a la puerta descansa un pastor, de pié y apoyado en su bastón cuyo rebaño de ganado se dirige al edificio de la que debe ser la casa del pastor.

En la parte superior central un hombre ara con una pareja de bueyes: lleva manto a la espalda y una larga vara para picar con ella a los animales. En el lado izquierdo tres cazadores a caballo, armados con lanzas, atacan a una leona a la que se disponen a clavar una de ellas; los jinetes van al galope mientras uno de ellos levanta su mano derecha en señal de victoria. En la parte inferior aparece un hombre, en el suelo, "a cuatro patas", camuflado con una piel de cabra, acercándose a unas perdices; este tipo de caza no es representado en ningun otro mosaico. En la esquina inferior derecha, un hombre desnudo, con manto al hombro, alancea un jabalí; detrás del animal un segundo hombre sujeta con una cadena a un perro que intenta atacarle. En el lado lateral derecho un hombre sentado, toca la flauta delante de unas cabras; a una de ellas la ordeña un pastor, escena evocada también en un mosaico de Constantinopla[42]. Finalmente, en el centro de la composición, un

[40] K.M.D. Dunbabin, *op.cit.*,51,112 lám. 101.

[41] S. Aurigemma, *L'Italia in Africa*, Roma, 1950, 52-54, lám.112. Sobre la vida rural en Africa segun las representaciones de los mosaicos: Th. Précheur-Carronge, *La vie rurale en Afrique Romaine d'aprés les mosaïques* Publications de l'université de Tunis VI, con estudio de los mosaicos de Oudna, Tabarka y *Dominus Iulius*.

[42] K.M.D. Dunbabin, *op.cit.*, lám.80 también con cabaña de retamas. W. Dorigo, *Pit-*

hombre sosteniendo un largo palo sigue a una caballería; a sus espaldas un caballo bebe en una pila, próxima a un ingenio para sacar agua del pozo; también cercahay un hombre en postura de descanso con su caballo.

Piensa Dunbabin que el *dominus* de la finca debió dar instrucciones al musivario para combinar diferentes actividades agrícolas en un mismo mosaico. Alguna escena, como la caza del hombre enmascarado con piel de cabra, responde a la realidad. En algúnos grupos figurados, el musivario pudo contar con modelos, como el cazador desnudo que alancea al jabalí, mientras otros fueron inventados por él. La escena de labrar la tierra con una pareja de bueyes, tiene un excelente paralelo en un mosaico de Cherchel, fechado entre 200 y 210[43].

En las termas de *Pompeianus* en Oued Athmenia, aparecieron unos mosaicos fechados en el s. IV, hoy perdidos, de los que se tenemos unos dibujos del siglo pasado. En uno de ellos, se representa una gran villa con torres rectangulares ante las que se desarrollan unas escenas de cacería de gacelas y antílopes contra la red; los animales son perseguidos por jinetes y servidores de éstos, a pié. En el panel inferior aparecen dos jinetes y perros que llevan sus respectivos nombres. En otro de los mosaicos, éste del *caldarium*, también se representan caballos de raza (igualmente con sus nombres), y en un tercero aparece una dama, sentada a la sombra de un árbol junto a otra con una sombrilla defendiéndose del sol[44] (Tav. IV).

La caza era la suprema ocupación donde se ejercitaba primordialmente la virtud heroica. No tenía valor económico, siendo una ocupación propia de reyes y gobernadores. Escenas de caza aparecen en el llamado sarcófago de Alejandro Magno, fechado entre los años 325 y 311, obra probabalemente encargada por el último rey de Sidón, *Abdalonymos*[45], en la llamada tumba de Filipo[46] y en los mosaicos de guijarros de Pella, de hacia 330-300[47]. Una cacería de león, donde el cazador viste a

tura tardoromana, Milán, 1966, fig.221. VARIOS, *Mosaics*, Milan, 1989, 92-93. Sobre la cronología de estos mosaicos: J.M. BLAZQUEZ, M.P. GARCIA GELABERT, G.LOPEZ MONTEAGUDO, *El museo de mosaicos del Gran Palacio de Bizancio*, «Revista de Arqueología» 10,1989,29-37.

[43] K.M.D. DUNBABIN, *op.cit.*, 114-115, lám.102. R. BIANCHI BANDINELLI, *Roma. El fin del arte antiguo*, Madrid, 1971, 252, figs. 234, 236.

[44] CH. TISSOT, *Geographie comparée de la province romaine de Afrique*, Paris, 1884 I, 495, lám.IV; 361, lám.1; 495, lám.III.

[45] J. POLLITT, *Art in the Hellenistic Age*, Cambridge, 1986, 38-40, figs.,32-33.

[46] M.A. ELVIRA, *Anotaciones sobre la cacería pintada en la tumba de Filipo*, «AEspA» 58, 1985, 19-45.

[47] J. POLLITT, *op.cit.*, 40-41, figs. 34-35.

la moda macedónica fue esculpida en el relieve de mármol hallado en Messene y hoy en el Louvre[48], datado en el s.III a.C.

El tema de la caza del jabalí de Calidon por Meleagro, considerado como un prototipo para el del cazador de jabalí del mosaico de la "Casa de los *Laberii*", aparece ya en el Vaso François obra cumbre de los vasos de figuras negras, fechado en torno al 570[49]. La figura de Meleagro, desnudo, con el manto echado a la espalda, como en el mosaico de Oudna, es el teme central de un sarcófago de la *Galleria Doria* en Roma, datado en época de los Antoninos[50] (Tav. Va).

La caza fue también una ocupación frecuente de los emperadores romanos. Baste recordar los discos relivarios del arco de Constantino pero de época hadriánea (con la escena del sacrificio a Apolo y Diana que aparece también en el mosaico de Cartago-Khéreddine)[51]. Hadriano fue muy aficionado a la caza: Trajano tuvo que llamarlo de Itálica donde pasaba el tiempo dedicado a esta actividad (*SHA*, *Vita Hadr.*2,1).

El mosaico de Cartago, de la Casa de *Dominus Iulius*, datado entre los años 380 y 400 tiene tres registros[52]. En la parte central del segundo se representa la villa fortificada, con un alto corredor de arcadas en la parte superior, dos torres a los lados, cuatro edificios cúpulados que podemos identificar quizá con las termas y otro más junto a ellos, de planta rectangular, turriforme y doble tejado. A la izquierda aparece el *dominus* montado a caballo, dirigiéndose hacia la villa, seguido de un sirviente, a pie, con saco al hombro. A la derecha se representa la partida para la caza: el primer cazador lleva las redes al hombro izquierdo y una lanza; le sigue otro que sostiene dos galgos mediante collares (Tav. Vb).

En el registro inferior, hay dos escenas de ofrendas de frutos a los *domini*, sentados entre árboles. Finalmente, en el registro superior, de izquierda a derecha tenemos: un colono llevando una pareja de patos; jóvenes, vestidos con túnica corta atada a la cintura y calcetines hasta la

[48] J. POLLITT, *op.cit.*, 38, fig.31.

[49] K. PAPAIOANNOU, *Griechische Kunst*, Friburgo, 1972, fig.675. M. DONDERER, *Dionysos und Ptolemaios Soter als Meleager. Zwei Gemälde des Antiphos*, «*Festschrift G. Wirth*», Amsterdam, 1988, 781-799.

[50] A. GARCIA Y BELLIDO, *op.cit.*,499, fig. 877.

[51] A. GARCIA Y BELLIDO, *op.cit.*, 420 figs.721-726. R. TURCAN, *Les tondi d'Hadrien sur l'arc de Constantin*, «CRAI» 1991, 53-82.

[52] K.M.D. DUNBABIN, *op.cit.*, 62, 119-121, lám. 109. D. PARRISH, *Season Mosaics of Roman North Africa*, Roma, 1984, 111-113. ID.,*Two Mosaics from Roman Tunisia: An African Variation of the Season Theme*, «AJA», 83, 1977, 279-285.

media pierna y cubiertos con capuchón cónico, recogiendo aceitunas de un olivo; una mujer; una mujer que ofrece una canastilla de aceitunas; la dueña, sentada entre cipreses a cuya izquierda una mujer le presenta un cordero que lleva en brazos. En el ángulo superior aparece un perro atado a una cabaña cónica de retamas en un campo de espigas. Cabañas parecidas se repiten en un mosaico de Sidi Abdallah (en las termas de *Sidonius*), fechado a mediados del s.IV[53]. En el registro inferior, se encuentra la *domina* mirándose ante un espejo, apoyada en una columna; una joven de pie ante ella, vestida con túnica que cae hasta los pies, le ofrece un collar y una caja de joyas. A su espalda otro sirviente le presenta un canastillo de rosas.

El tema que *domina* la composición es, pues, la ofrenda de los productos propios de cada estación a los *domini*. En el ángulo inferior derecho se presentan al *dominus* los productos típicos del otoño: aquél está entronizado con los pies apoyados en un escabel. Se le acerca un hombre que lleva aves acuaticas y, a su espalda, otro con una cesta de uvas al hombro y una liebre.

Las esquinas del mosaico están adornadas con los bustos de las cuatro estaciones, representadas de manera realista. Algunas ofrendas, como los peces y los corderos no se vinculan a la temporada. Las escenas parecen sacadas de la vida real; incluso se inscribió en el mosaico el nombre del *possessor* IV(LIO) DOM(INO). Las ofrendas ponen de relieve cuáles eran los productos producidos por el *fundus*; las escenas de este mosaico valen más, en este sentido, que muchas descripciones de literatos, en orden a conocer la vida económica de una villa agrícola africana.

D. Parrish, al estudiar el mosaico del *dominus Iulius*, señaló que es el único pavimento africano en el que las estaciones se representan mediante escenas. Cada una de ellas está caracterizada por una o más actividades. El Invierno y el Verano, en la parte superior y la Primavera y el Otoño en la inferior. También en la parte superior se representan labores del campo, mientras en la inferior las actividades de los dueños de la villa. Este autor añade que las escenas reflejan, además, ciertas costumbres sociales de la nobleza agraria africana de finales de la Antigüedad.

Dos mosaicos de Zliten, procedentes de una villa de Dar Buc Ammera son importantes para el tema de las faenas agrícolas[54]. En uno de ellos se representan dos edificios en ángulos contrapuestos: el del ángulo superior izquierdo tiene una torre y el opuesto, al parecer, es una puerta

[53] K.M.D. Dunbabin, *op.cit.*, 101 lám. 125.

[54] R. Bianchi Bandinelli, *op.cit.*, 252 figs. 234-236.

de acceso a un recinto con árboles en su interior. En el centro del mosaico, varios campesinos labran la tierra mientras, en la parte superior, aparecen animales pastando. El trabajo de la tierra aparece en el ya citado mosaico de Cherchel (Tav. VI).

En el otro mosaico se representa la trilla: una pareja de caballos, espoleados por dos hombres desnudos, dan vueltas con este fin. Otra persona, sentada a la sombra de un árbol, parace darles órdenes con el brazo levantado. En la parte superior, un joven desnudo golpea con un palo a un bóvido, mientras otro, también desnudo, le dirige la palabra recostado. En la parte superior se encuentra la villa, que consta de varios edificios de planta rectangular y de diferentes alturas, con tejado plano adosado a un alto corredor (Tav. VII).

Conservamos un tercer mosaico que representa otra escena pastoril, con ovejas junto a un edificio y un pastor sentado en el suelo ordeñando un animal. En el ángulo superior izquierdo el musivario situó la villa, compuesta de varios edificios adosados[55].

Tres mosaicos de finales del s. IV o de comienzos del siguiente[56] son también importantes para el objeto de nuestro estudio. En todos ellos la villa ocupa el centro de la composición pero responden a tres modelos diferentes de construcción. Están rodeadas de árboles, aves (palomas, patos, faisanes), caballos, ovejas, etc. Las vides representadas en uno de ellos se sostienene en alto suspendidas de varas, método de cultivo que aparece también en el citado mosaico de Cherchell.

Algunos de estos mosaicos presentan villas lujosas y de complicada construcción: una tiene una larga *loggia*, con dos torres en los extremos (como en la villa del *dominus Iulius*) y una amplia terraza cubierta. En el centro del edificio se levantó, al fondo, una construcción rectangular con cuatro ventanas en la parte superior (Tav. VIIIa).

En un segundo mosaico la parte central de la villa corresponde también a un pórtico columnado que se encuentra flanqueado por dos esbeltas torres. Delante se levanta un muro con ventana y tejado con cuerpos arqueados interpretados como termas; un alto portalón arqueado se representa en el lado derecho y un edificio de planta rectangular en el izquierdo (Tav. VIIIb).

La villa del tercer mosaico tiene varios edificios de planta rectangular de diferentes alturas que van precedidos de otras edificaciones de idénticas características identificables con almacenes o con las casas de los colonos. En él se representa un establecimiento rural: la villa urbana, la rústica y la suntuaria (Tav. IXa).

[55] S. AURIGEMMA, *op.cit.*, lám. 125.

[56] K.M.D. DUNBABIN, *op.cit.*, 122 láms. 111-113.

Todavía se conocen algunas villas más de Cartago, fechadas a finales de la Antigüedad. Una de ellas, representada sobre un pavimento depositado en el Museo del Bardo, es un edificio amazacotado, con altas torres de planta rectangular a los extremos y una más separada del edificio central que parece indicar que la villa estaba fuertemente fortificada. En la parte superior hay una larga *loggia*; debajo corre una hilera de ventanas cuadrangulares, subdivididas cada una de ellas en cuatro cuerpos. En la parte inferior se abre una puerta. A un edificio circular que se levanta en la parte central se dirige el *dominus* montado a caballo con gesto de vencedor, bien manifiesto en el brazo derecho levantado. Delante, entre dos árboles hay un venado y un ciervo[57]. El tipo del edificio fortificado encaja bien con las vicisitudes históricas atravesadas por Africa con la invasión de los vándalos.

Un mosaico de Susa ("Casa de Sorothus"), representa una villa con dos altas torres laterales junto a otra más de planta rectangular. Delante pace una yeguada; dentro de cuatro discos dos caballos están afrontados entre una palmeta. Este pavimento se fecha entre los años 190 y 200[58]. Los discos se repiten en un mosaico de Aguilafuente (Segovia), fechado en el Bajo Imperio pero sin representación de villa[59]. Africa criaba muy buenas razas de caballos[60], al igual que Hispania[61]. Símmaco, a finales del s. IV, pedía caballos a los latifundistas hispanos para celebrar en Roma la prefectura de su hijo (*Ep.*, V, 56; IV, 58-60, 62, 63; IV, 7; VII, 48; VII, 97; IX, 12; IX, 20, etc.) (Tav. IXb).

P. Romanelli[62] considera que los temas del campo constituyen uno de los

[57] M. Yacoub, *La mosaïque d'Achille et de Chiron au Musée du Bardo*, «CMGR», II, 1975, 45, lám. XVII.

[58] K.M.D. Dunbabin, *op.cit.*, 93-94, 113, láms. 81-82.

[59] M.R. Lucas, *La influencia africana en la iconografía equina de la villa de Aguilafuente (Segovia)*, «Cuadernos de Prehistoria y Arqueología», 13-14, 1986-1987, 219-235.

[60] M. Ennaïfer, *Le thème des chevaux vainqueurs à travers la série de mosaïques africaines*, «MEFRA», 95, 1983, 817-856.

[61] J.M. Blazquez, *Los caballos en Hispania durante el Bajo Imperio*, «Studi tardoantichi», II, 1986, 45-76. Id., *Los célebres caballos hispanos del Bajo Imperio*, en *Aportaciones al estudio de la España Romana en el Bajo Imperio*, Madrid, 1990, 9-46. G. Lopez Monteagudo, *Inscripciones sobre caballos en mosaicos romanos del Norte de Africa*, «L'Africa Romana», IX, Sassari, 1992, 965-1011.

[62] *Riflessi di vita locale nei mosaici africani*, CMGR I, 275-284. Sobre escenas murales en los mosaicos africanos, vid., K.M.D. Dunbabin, *op.cit.*,108-123. N. Duval, *L'iconographie des villes africaines et la vie rurale dans l'Afrique romaine de l'Antiquité Tardive, III Congrès national des Societés Savantes, Montpellier, 1985, III Colloque sur l'histoire et l'archéologie de l'Afrique du Nord*, Paris, 1986.

aspectos de la vida que han inspirado más a los musivarios africanos ya que la agricultura era la fuente principal de la economía africana. Aunque temas similares se encuentran en mosaicos de la Galia, Germania e Italia, es difícil encontrar elementos de comparación con los de los mosaicos africanos (Tav. X).

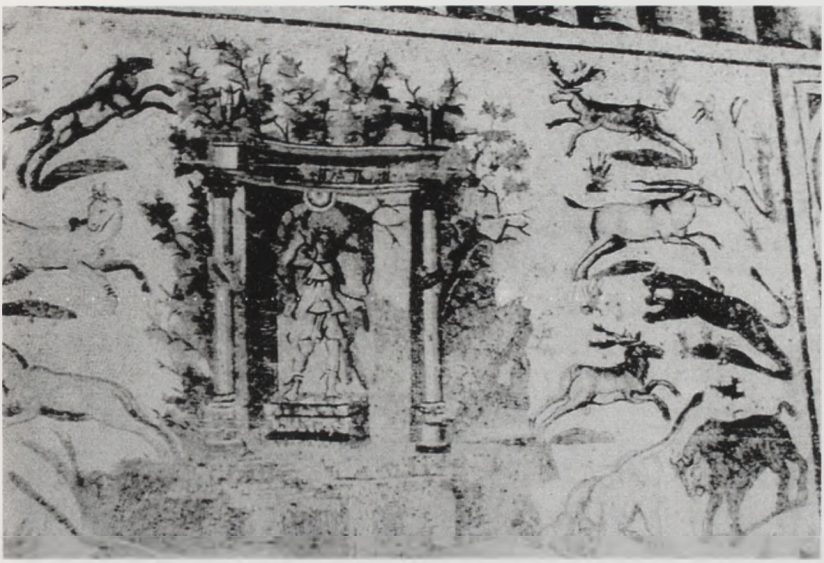
De este hecho deduce P. Romanelli la directa inspiración de los mosaicos africanos. En el mosaico de Zliten la escena de trilla es un *unicum*. Este tipo de trabajo, practicado aún en nuestros días, está mencionado en Columela (2,20) y en Plinio (18,72). Este autor se pregunta si las grandes construcciones de villas con sus edificios anejos representados en los mosaicos de Tabarka, del *dominus Iulius,* en Oued Athménia, etc., responden fielmente al tipo de villas africanas.

Algunos elementos arquitectónicos como el pórtico de la fachada en el piso superior, los cuerpos laterales se repiten fuera de Africa. Edificios parecidos se documentan en mosaicos no africanos de Siria, Hispania e Italia. Duda Romanelli si el musivario, más que inspirarse en sus álbunes de repertorio, se ha inspirado en modelos reales. En dos mosaicos de Tabarka se representa una forma de cultivar la vid, colgadas de varas, que está sacada de la realidad; el sistema es mencionado por Columela (5,4) y por Palladio (3,2). En el mosaico del *dominus Iulius,* P. Romanelli siguiendo la opinión de Merlin que creemos acertada, cree que el *dominus* quiso representar la vida que el rico propietario llevaba en su suntuosa morada de campo, como requería la situación social y política de la región. Los mismos conceptos se repiten en los mosaicos de Oued Athménia.

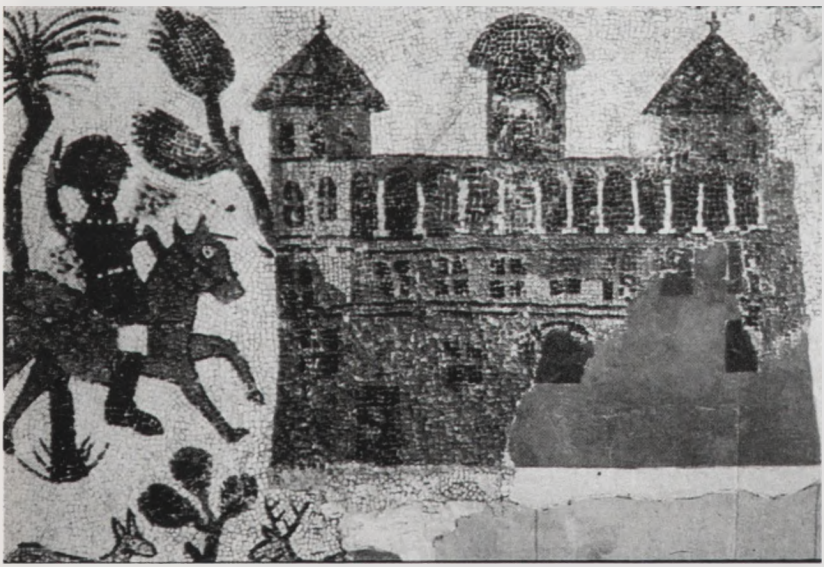
En el mosaico del *dominus Iulius*, las figuras alusivas a las estaciones son en su invención y ejecución un *hapax legomena*, aunque algunas figuras, como las de los siervos que ofrecen frutos a sus anos repiten esquemas conocidos en otras regiones del Imperio, como los relieves de los mausoleos del Rin y del Mosella. La escena en la que dos jóvenes varean los olivos no se encuentra en ningun autor ni en los tratadistas de temas agrícolas. En las escenas de caza el musivario - siempre según Romanelli - no se ha apartado de los esquemas tradicionales.

En los mosaicos hispanos las representaciones de villas son muy escasas. En el mosaico de Centcelles, debajo de las escenas de cacería aparece una serie escalonada de casas, quizás una villa. En la parte inferior, en primer plano, se halla una villa en perspectiva caballera, con tejado a doble vertiente. Detrás de ella y a la izquierda, se encuentra un edificio presentado por la fachada más ancha, con grandes sillares y tejado a una sola vertiente. Encima de él se observan huellas de otros edificios representados en perspectiva caballera y tejados a dos aguas[63] (Láms IX-XII).

[63] H. SCHLUNK, TH. HAUSSCHILD, *op.cit.*, 43 lám. XXIV, fig. 3 A1. L. ABAD, *Pintura romana en España*, Alicante-Sevilla, 1982, 249, fig. 410.



a: Mosaico de Thysdrus. *Sollertiana Domus.*



b: Mosaico de Cartago. Bordj-Djedid.

Tavola II



Mosaico de Tossa de Mar. *Dominus* ante su villa.



Mosaico de Utica. Escena de caceria.



a: Mosaico de Oued. Athmenia. Villa de *Pompeianus*.



b: Detalle de la figura anterior.



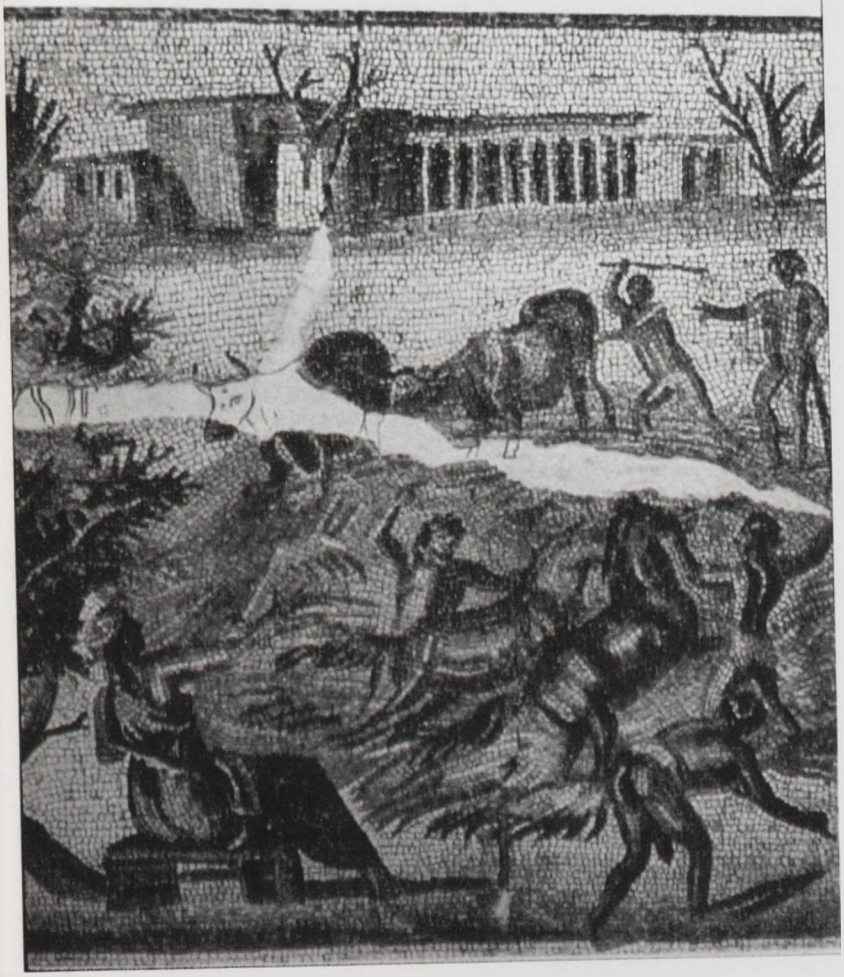
a: Mosaico de Oudna. Escenas agrícolas.



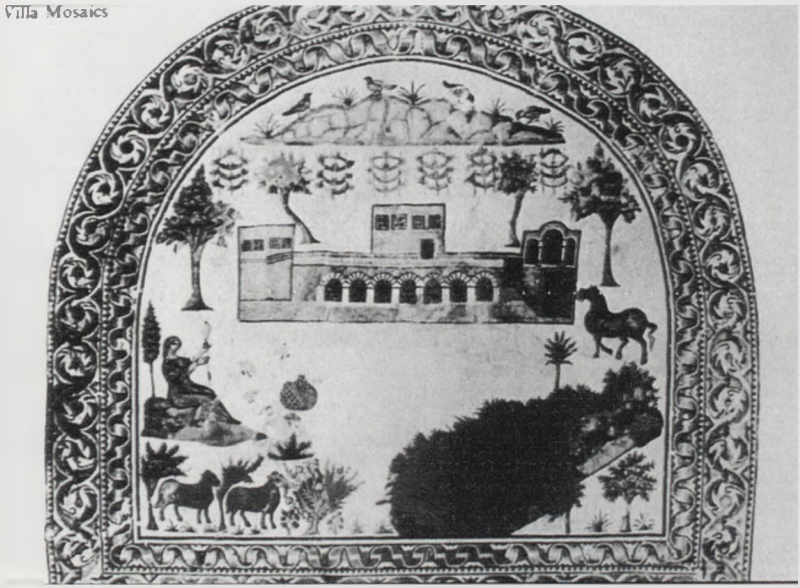
b: Mosaico de Cartago. Presentes al *dominus*.



Mosaico de Zliten. Escenas agrícolas.



Mosaico de Zliten. Escenas de trilla.



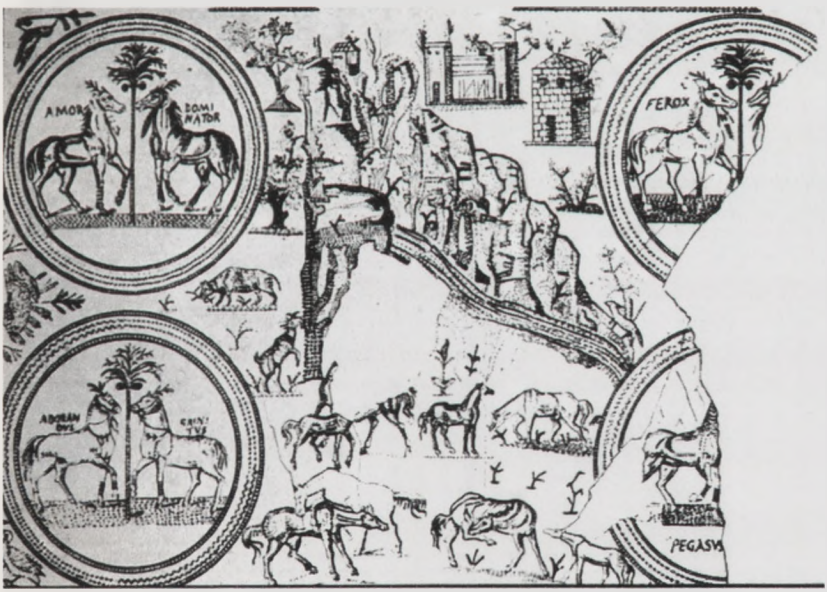
a: Mosaico de Tabarka. Villa con vides.



b: Mosaico de Tabarka. Villa con árboles y aves.



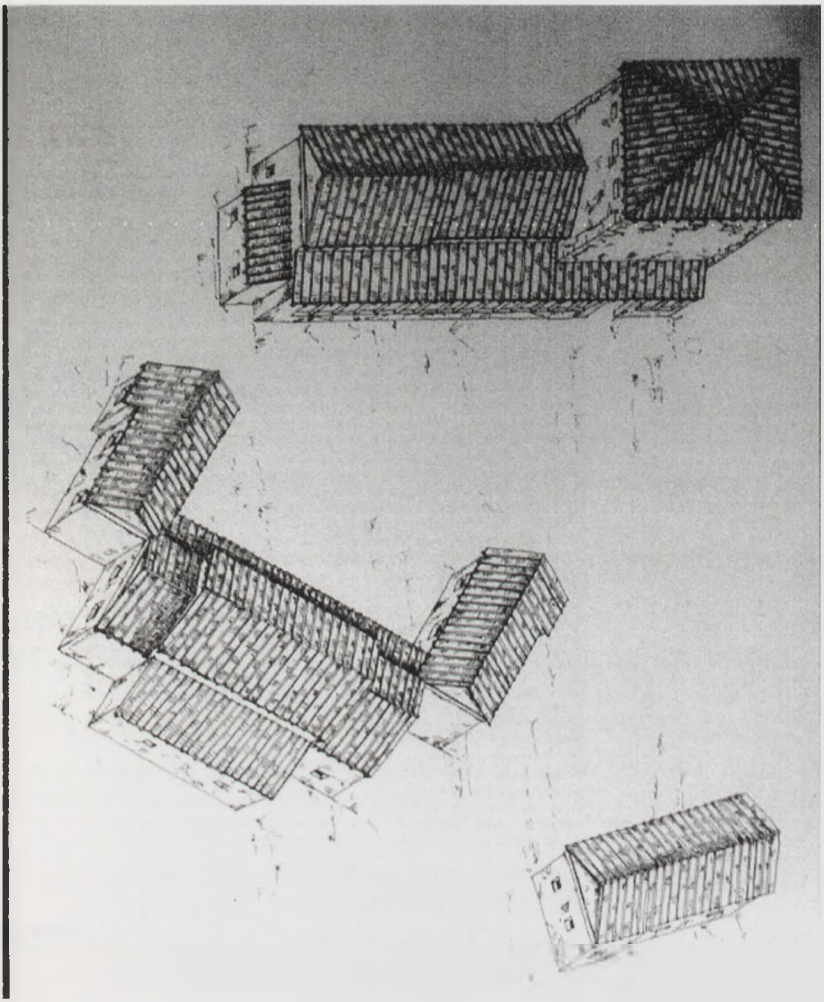
a: Mosaico de Tabarka. Villa urbana, rustica y suntuaria.



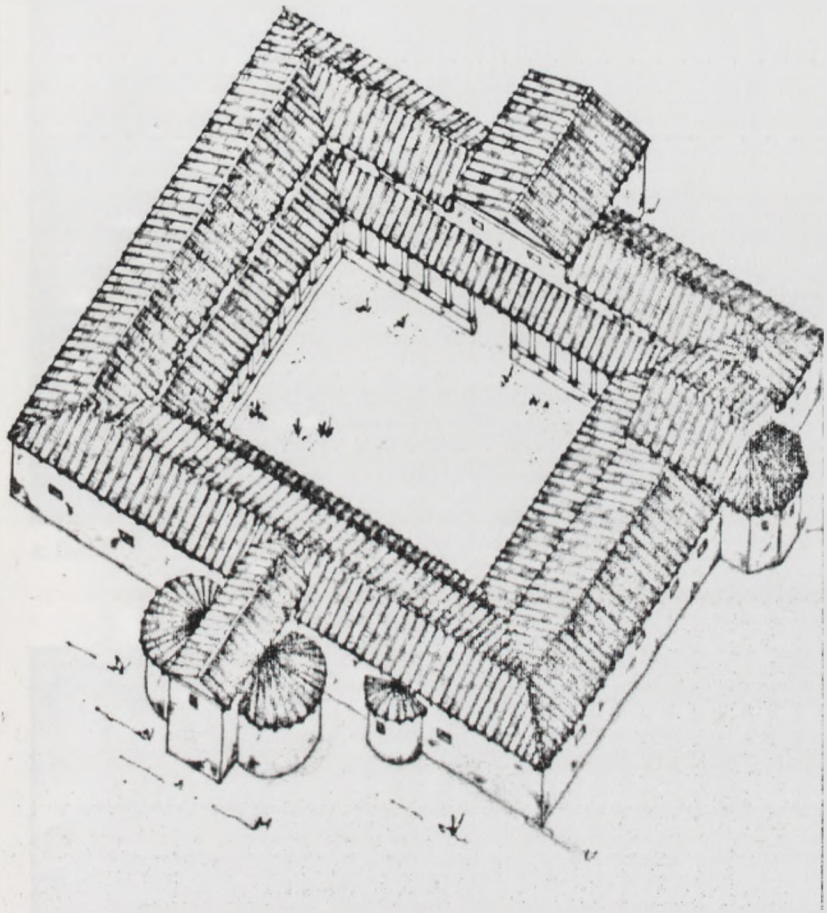
b: Mosaico de Susa. Villa con yeguada.



Mosaico de Leptis Magna. Escena campestre.



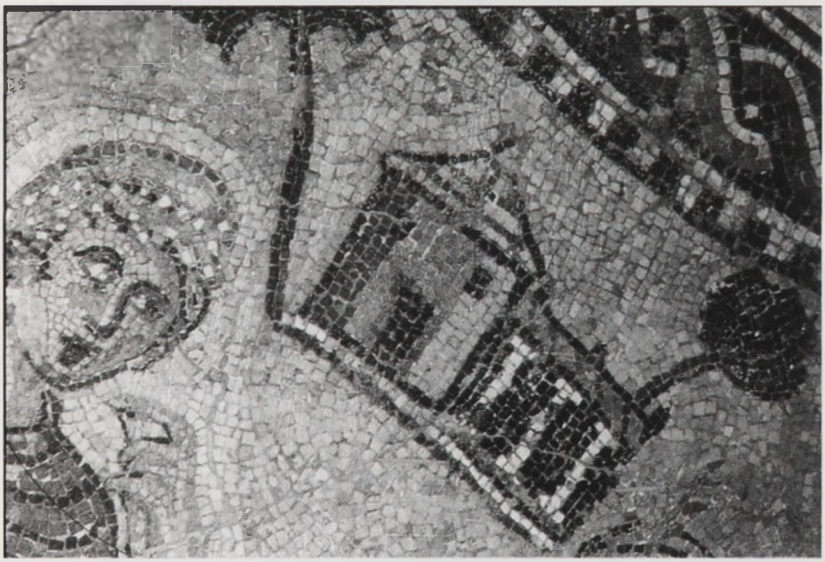
Recontruccion de la villa de Murias de Belono. Asturias.



Recontruccion de la villa de Aguilafuente. Segovia.



a: Detalle de mosaico de Arróniz (Navarra).



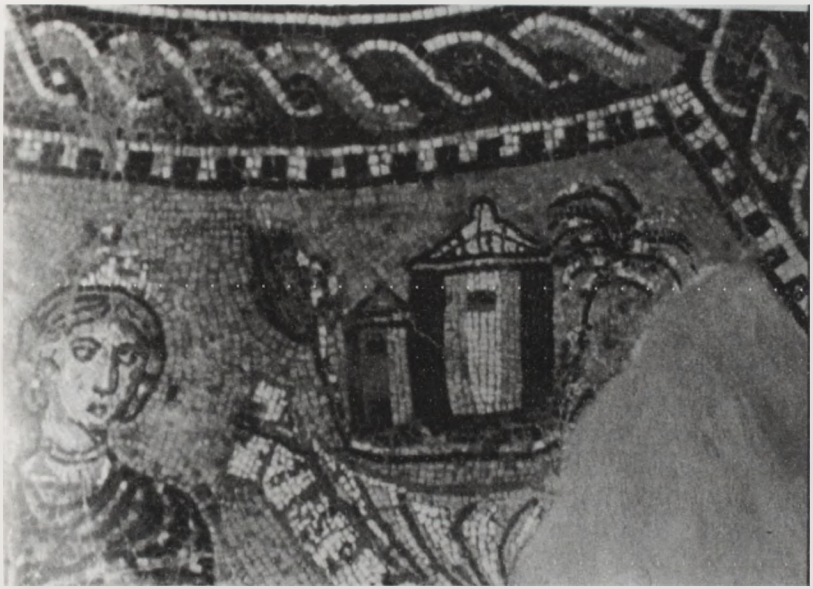
b: Detalle de mosaico de Arróniz.



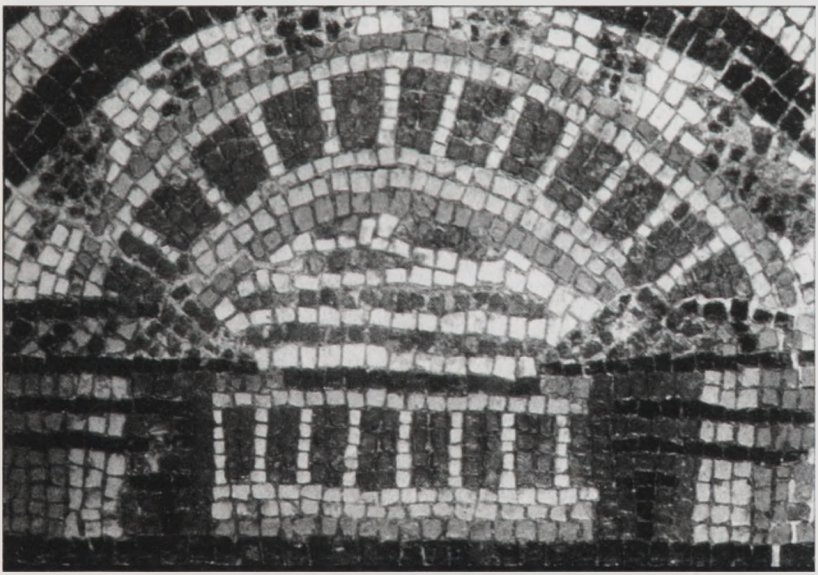
a: Detalle de mosaico de Arróniz.



b: Detalle de mosaico de Arróniz. Villa.



a: Detalle de mosaico de Arróniz. Villa.



b: Mosaico de la Vega Baja (Toledo). Detalle. Villa.

Tavola XVI

Detalle del mosaico de la Vega Baja.

En un mosaico de El Reguer (Lérida), fechado en el s. IV[64] se representa una hilera de casas. De derecha a izquierda aparecen: un gran edificio rectangular y arqueado, con posible pórtico delante; un edificio de fachada rectangular con tejado picudo y dos ventanas debajo de él; una edificación, de fachada cuadrada, y amplio ventanal y, por último un edificio de tejado inclinado de una sola vertiente con dos grandes ventanales.

La fila de edificios representada en este mosaico hispano, recuerda a la hilera de edificios, si bien con fachadas diferentes, del mosaico de Cartago[65], fechado en la última mitad del s.IV. En el mosaico de la villa de Arroniz (Navarra)[66], fechado en este mismo siglo aparecen nueve compartimentos, cada uno con una musa, en los que se representan villas entre fauna y flora africanas. En tres de ellas (compartimentos II, IV y VIII), la villa tiene tres edificios adosados que van precedidos de un pórtico que recuerdan a los del mencionado mosaico de Cartago, al de Tabarka, al de *dominus Iulius* (en su parte superior) y a los de Zliten (Láms XIII-XVa).

En el compartimento V de este mismo mosaico, la villa consta de dos fortificaciones adosadas, siendo la de la izquierda de planta circular. Ambas tienen un tejado picudo. En el número VIII el pórtico se encuentra entre dos edificios torreados de diferente tamaño. En cambio, la villa del compartimento I se compone de dos torres con ventanas y un cuerpo central con portalón.

En un mosaico polícromo de la Vega de Toledo se representan villas dentro de unos medallones. Entre las figuras del Invierno y la Primavera, está situada una villa urbana con galería en la fachada y torres en las esquinas. Las columnas, apoyadas sobre un estilobato son ocho. Cuenta con una galería porticada en semicírculo de doce columnas que representa el peristilo. Entre las representaciones del Otoño y el Invierno se encuentra el jardín de la villa donde aparece el *dominus* acompañado de otros tres personajes, quizás sus familiares. Sobre un altar se encuentra una figura de bronce, posiblemente de Príapo o Mercurio. En el tercer cuadro, muy deteriorado, se representan tres construciones que pertenecen a la *pars rustica*. El musivario había representado en los tres cuadros semicirculares la casa del *dominus*, el jardín, el pabellón de lujo, el templo privado y la *pars rustica*. Entre el Verano y el Otoño, el artesa-

[64] J.M. Blazquez, G. Lopez Monteagudo, M.L. Neira, M.P. San Nicolas, *op.cit.*, 21-23, lám.9, n.21.

[65] K.M.D. Dunbabin, *op.cit.*, 129 n. 79 láms. 126-127.

[66] J.M. Blazquez-M.A.Mezquiriz, *op.cit.*, 15-22, láms.3-17.

no representó un faro; en el lado derecho se encuentran un tritón y un delfín y a la izquierda una muñeca con cuello de cisne y una cabeza humana saliendo del agua. La temática de este medallón encaja bien en el ambiente de una villa próxima al río Tajo y parece aludir al comercio fluvial. El mosaico se fecha en época de la Tetrarquía[67] (Láms XVb-XVI).

Es interesante señalar que, a pesar de las intensas relaciones entre Hispania y el Norte de Africa, bien manifestada en el elevado número de ánforas[68] y cerámicas[69] africanas halladas en la peninsula ibérica, así como de sarcófagos de Cartago exportados a Tarragona[70] - como los sarcófagos con la visión de Perpetua de La Bureba[71] - y el influjo de la musivaria africana sobre la hispana[72], los temas de la caza y de las labores agrícolas, tal y como se conocen en los mosaicos africanos, no se dieron en la península ibérica ni en Cerdeña[73].

Un problema importante - tratado por T. Sarnowski y N. Duval - es el de las representaciones de villas. Si estas figuras, piensa este autor, reflejan una realidad, no es en la mayoría de los casos la del entorno; se trata sólo de representar en el salón o en el comedor de la residencia ciudadana, la villa rural del propietario y el paisaje de su finca preferida. T. Sarnowski es partidario de un tipo de villa que es un recinto con cuatro torres, un pórtico sobre un lado y al fondo el edificio principal con pórtico dominado por una sala de recepción.

Duval sostiene que esta planta no está documentada hasta el mo-

[67] J.M. Blazquez, *Mosaicos romanos de la Real Academia de la Historia. Ciudad Real, Toledo, Madrid y Cuenca,* Madrid, 1982, 38 láms. 20-22. J.G. Gorges, *A propos d'une représentation de ville sur une mosaïque de Tolede (Espagne),* «Conimbriga», 25, 1986, 183-187, láms. I, fig.1; II-III, fig.1.

[68] S.J. Keay, *Late Roman Amphorae in the Western Mediterranean. A Typology and Economic Study: the Catalan Evidence,* (BAR international series 196), 1984 *passim.*

[69] A. Vazquez, *Sigillata africana en Augusta Emerita,* Mérida, 1985. R. Jarrega, *Cerámicas finas tardorromanas y del Mediterráneo oriental en España: estado de la cuestión,* Madrid, 1991.

[70] I. Rodá, *Sarcofagi della bottega di Cartagine a Tarraco,* «L'Africa romana» VII,2, Sassari, 1990, 727-736.

[71] H. Schlunk, Th. Hausschild, *Hispania Antiqua. Die Denkmäler der frühchristlichen Zeit,* Maguncia, 1978, 141-143, lám.35.

[72] J.M. Blazquez, *Aspectos comunes de los mosaicos de Cerdeña, Africa y España,* «L'Africa Romana», VIII, 2, Sassari, 1991, 811-926. J.M. Blazquez, G. Lopez Monteagudo, M.P. Garcia Gelabert, M.L. Neira, *Influjos africanos en los mosaicos hispanos,* «L'Africa Romana», VII, 2, Sassari, 1990, 673-699.

[73] A. Angiolillo, *Mosaici antichi in Italia,* Sardinia, Roma, 1981.

mento presente en la arquitectura civil africana y que los ejemplos aducidos por el autor no se confirman siempre con este esquema. Por ello propone restituciones diferentes para dos villas de Tabarka, para la de Constantina y para la del *dominus Iulius*. Acepta Duval la teoría de Sarnowski sobre la parte inferior plana con muro de cierre, pero a partir del momento en que se disocia la aparente fachada en varios planos sucesivos nada impide colocar los pórticos en el piso bajo del edificio dedicado a vivienda. N. Duval disminuye las alturas de las estructuras de los ángulos y si se mantienen las puertas y las ventanas en el lugar y proporción que tienen en la figura, desaparece el edificio con torres.

Duval propone una villa precedida de un patio, cuyo edificio principal presenta las características clásicas de pórtico con resaltes en las esquinas. Su teoría la encontramos más probable que la propuesta por T. Sarnowski, si bien desgraciadamente la arqueología no proporciona datos al respecto que esclarezcan el problema.

María Paz García-Gelabert

La colonización romana en Hispania y Africa en época de César y Augusto

La fertilidad de los territorios a ambos lados del Estrecho y el ritmo de la conquista orientaron la colonización, tanto en Hispania como en Africa.

Trás la creación de los primeros núcleos romanos durante el proceso de conquista y los años inmediatamente posteriores, habrá que esperar hasta César y después Augusto, para ver surgir nuevos establecimientos.

Mientras tanto, el flujo de emigrantes que llegaba a la Península Ibérica y a Africa, se iba asentando en las ciudades preexistentes, originando en algunos casos comunidades mixtas. Algunas de estas aportaciones demográficas permitieron crear auténticos barrios foráneos, que se añadían a los antiguos.

Fundaciones anteriores a César y Augusto, tanto en Hispania como en Africa son:

Gracchurris, fundación de Tiberio Sempronio Graco en el año 179 a.C. Carteia (*Colonia Latina Libertinorum Carteia*). Es la primera colonia latina fundada fuera de Italia, año 171, y uno de los más tempranos asentamientos conocidos de veteranos, ya que, Italica, fundado en el 206 por Escipión, en función de los veteranos de sus legiones, no fue colonia hasta época de Hadriano.

Corduba (*Colonia Patricia Corduba*/Córdoba), la cual hoy en día se cree fue fundación de Augusto. Existió con anterioridad un poblado indígena. Estrabón (III,2,1) dice de Corduba que es la más antigua colonia romana de la Bética, que se habitó desde el comienzo por un núcleo selecto de romanos y de indígenas, tal vez éstos ya romanizados. Según la teoría tradicional fue creada por Marcelo en el 152. El título de colonia probablemente no lo recibiría hasta mucho después, tal vez bajo Cneo Pompeyo, entre el 46 y 45, ya que era afecta al partido pompeyano. César tras su victoria en Munda debió de respetar el título de colonia que luego sería ratificado por Augusto. Según A.M. Canto, Corduba recibiría de Augusto un programa urbanístico completo, acompañado probablemente de asignaciones de veteranos y estatutos jurídicos de *coloniae c.R.*, completando actuaciones o beneficios ya

iniciados por César. Y sus sucesivos, presuntos o reales, herederos, Marcelo, Agripa y Tiberio, debieron colaborar y sustituirle en tal tarea, como más tarde los nietos, Cayo y Lucio.

Valentia (Valencia). Hacia el año 60 a.C., es decir antes de César, ya era *colonia civium Romanorum*.

Metelo, denominado el Baleárico, según Estrabón (III,5,1), fundó *Palma* y *Pollentia*, en el 123/2. No se sabe si fueron fundaciones coloniales.

Y finalmente *Colonia Metellinensis* (Medellín). Fue fundada por Q. Cecilio Metelo, cónsul en el 80-79, del cual deriva su nombre. A. García y Bellido la cree fundación colonial de Metelo, como A. Schulten y C.H.V. Sutherland, aunque esta hipótesis no está debidamente fundada. Es preferible suponer que el status de colonia lo obtuvo con posterioridad a César. En el *It. Ant.* (416,2) se la nombra *Metellinum*, y en Plinio (*NH* IV,117) como *(colonia) Metellinensis*.

En Africa por el contrario no se conocen establecimientos coloniales anteriores a César, ya que los intentos de Cayo Graco no dieron resultado. Este reformador social, precursor de la política agraria de César, intentó establecer, con el mandato de la *Lex Rubria de colonia Carthaginem deducenda*, del 123, sobre los restos de Cartago, la *colonia Junonia*, en 122. Cayo Graco, acompañado de 6.000 hombres latinos e itálicos, desembarcó en Cartago y rebautizó el sitio como *Colonia Junonia*. Fue colocada bajo los auspicios de *Juno-Caelestis*, identificada con la diosa Tanit púnica. C. Graco había elevado de 30 a 200 iugera cada lote de tierra para hacer más atractivo a los futuros colonos el traslado a una tierra extranjera. La colonia se encontraría más al interior. En el 121 por la *lex Minucia* la reciente colonia creada en Cartago fue disuelta.

A partir de la guerra de Jugurta se instalan veteranos de Mario en el reino cliente de Numidia. Ya con anterioridad a la contienda se documenta la estancia y actividades de numerosos *negotiatores* romanos y itálicos en general, sobre todo en la región oriental del reino de Numidia y concretamente en la capital de Adherbal, *Cirta*. El tribuno L. Apuleyo Saturnino hizo que mediante un plebiscito en 103, *lex Appuleia agraria*, se proveyese a cada veterano de Mario de una parcela de 100 iugera. Se fundan cantones y centros denominados *pagus*, *conventus*, *castellum*, *oppidum*. Las implantaciones tuvieron lugar en los actuales llanos de Bou Salem (antiguo Souk el-Khemis) y de Jendouba (antiguo Souk el-Arba): *Uchi Maius* (Henchir ed-Douemis al oeste de Dougga), *Thuburnica* (Sidi Ali bel-Kassem, al noreste de Ghardimaou), *Thibaris* (Thibar). A estos tres núcleos habría que añadir el de *Musti* (cerca de Krib, a unos 15 km. al sudoeste de Dougga), situado, como los anteriores, en un rico territorio cerealista. Hacia el interior de la provincia se documenta

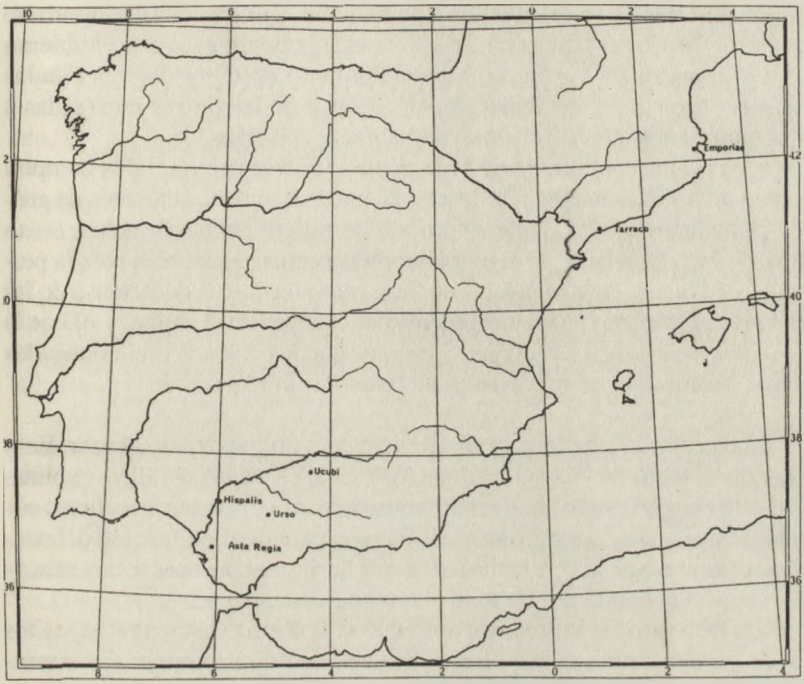


Fig 1: Colonias cesarianas en Hispania.

una inmigración, en la cual los itálicos viven en pequeñas comunidades rurales en contacto con los indígenas (*vici*) y centros de mayor tamaño, entre los que destaca *Utica* y *Hadrumetum*, en los cuales las asociaciones de ciudadanos (*conventus*) se instalan aún sin una verdadera organización municipal.

Las fundaciones de Mario constituyen el primer jalón, una cabeza de puente en la ocupación y romanización de la provincia romana de Africa. No obstante, sobre el plano jurídico, ninguna se convierte en colonia.

El objetivo de César, en primera instancia, al llevar a cabo la colonización en las provincias más occidentales del Imperio, Galia, Hispania y Africa era doble, más tarde lo fue también de Augusto :

1. Solucionar el problema de proporcionar tierra cultivable a sus veteranos y a los componentes de la plebe urbana de Roma. Esta tierra no podía ser la italiana, pues tras sus medidas legislativas durante el consulado del 59 apenas quedaba *ager publicus* en la Península Itálica. Ade-

más en función de su política de conciliación no consideraba oportuno incautar o confiscar tierras a sus adversarios, que en este caso hubieran podido ser entregadas a sus veteranos. Por tanto optó por disponer de las extensas propiedades estatales en provincias o de las tierras incautadas a las comunidades que habían apoyado a sus adversarios.

2. Con el asentamiento de veteranos en tierras provinciales cumplía también un papel estratégico de concentración de hombres, veteranos de guerra y ciudadanos civiles, que en momento de peligro habían de actuar como soldados, bien para proteger el propio territorio, amenazado, bien para la protección de las vías de comunicación, bien como bastiones de defensa de las fronteras del Imperio. Así se documenta por ejemplo en el capítulo 103 de la *lex coloniae Genetivae*, en el que se dispone que los colonos están obligados a tomar las armas si las necesidades de la colonia lo requiriesen.

La elección de los centros de asentamiento no fue dejado al azar. Eran zonas ricas, tanto en Hispania como en Africa, en vegas o valles, explotadas desde antiguo por los indígenas; zonas mineras y con otros recursos como la sal o canteras; áreas litorales o puntos estratégicos en función del control de caminos o de la conflictividad de sus habitantes, a veces tribus belicosas, como en la Lusitania. De todo ello trato más adelante.

Cesar asienta en colonias a proletarios de Roma, haciendo suyos los proyectos fracasados de los Graco. Se sabe que distribuyó en las fundaciones fuera de Italia a 80.000 ciudadanos de Roma (Suetonio, *Caes.* 42,1). Como ejemplo cabe citar el episodio de las guerras civiles (B.C. 1,51) ocurrido cuando el dictador se encontraba sitiando Ilerda en el año 49. Se dirigió a su campamento un gran convoy de 6.000 hombres, con sus esclavos y sus hijos, entre los que se encontraban muchos jóvenes de buena familia, hijos de senadores o de caballeros. Su destino era la Península Ibérica, y su interés era encontrar aquí tierras para colonizar.

Todo este esfuerzo cesariano tuvo lugar tras la guerra civil, en el corto espacio de tiempo que media entre la batalla de Munda y la muerte del dictador en el año 44 a.C.

El estudio de la colonización de Hispania por César tropieza con graves dificultades ya que faltan fuentes de información. No se ha conservado ninguna ley agraria, ni ningún proyecto global de deductiones de colonias a él atribuibles, únicamente como dato fidedigno la ley fundacional de Urso. La facultad de fundar colonias puede justificarse, desde el punto de vista de la formalidad jurídica, por los poderes conferidos como dictador por la *lex Aemilia de dictatore creando* del año 49 a.C., la *lex de dictatore creando* del año 48 a.C. y las sucesivas etapas que culminaron en su nombramiento como dictador perpetuo. Tras su muerte se

hicieron aprobar dos leyes. Una, la *lex Antonia de actis Caesaris confirmandis*, daba validez a todos los actos de César. La segunda, la *lex Antonia de colonis deducendis*, permitía la fundación de nueve colonias.

La colonización de César en provincias, y concretamente en Hispania, fue importante, como se refleja, en general, en la referencia de Suetonio (*Caes.* 42.1): *Octoginta autem civium milibus in transmarinas colonias distributis...*

Respecto a las colonias fundadas por César en Hispania (figura 1), son:

Colonia Iulia Urbs Triumphalis Tarraconensis (o *Tarraco*). Hübner supuso que antes de César hubo ya en ella un praesidium militar y un núcleo de ciudadanos romanos, y que luego bajo César, en el año 45 recibió el título de colonia. Del mismo parecer es Hill.

Colonia Iulia Romula Hispal o *Hispalis* (Sevilla). Hubo una primera fundación colonial anterior a Augusto, que sin duda sería de César del año 45. Es probable que los colonos que César instalara en Hispalis fueran civiles, como los de *Urso*, en función de su política social de asentar en las provincias a los integrantes de la plebe urbana romana. Con posterioridad Augusto funda una colonia militar, que se asentaría en el lado opuesto del río, en la actual Triana. A. García y Bellido escribe que el texto de Estrabón (III,2,1) «...*Hispalis*, también fundación de los romanos. Su emporio aún hoy pervive, pero su importancia ha sido superada desde que hace poco se establecieron en el *Betis* soldados de César, colonia, sin embargo, no muy ilustre en su fundación» parece estar indicando una doble colonia, la primera asignada a César y la segunda a Augusto, que establecería a sus veteranos, probablemente de la legión V *Alaudae*.

Colonia Claritas Iulia Ucubi (Espejo, cerca de Córdoba). Fue colonia claramente de época de César, el cual no integró en la misma ninguna deductio.

Asta Regia (Mesas de Asta, cerca de Jérez de la Frontera). Mela (III,4) y Plinio (*NH* III,11) la citan como colonia, aunque no se sabe con seguridad en qué momento se convirtió en colonia. Según Fr. Vittinghoff César pudo fundarla.

Colonia Genetiva Iulia Urbanorum Urso (Osuna) iniciada su fundación en el 44 y finalizada por Antonio.

Emporiae (Ampurias). En el caso de que efectivamente *Emporiae* no hubiera disfrutado del estatuto de colonia, en lo cual no todos los investigadores están de acuerdo, si se llevó a cabo una deductio de tal vez de veteranos de César, en el 45-44, después de su victoria sobre Sexto y Cneo Pompeyo, según Livio (XXXIV,9,4): *tertium genus Romani coloni ab divo Caesare post devictos Pompeii liberos adiecti* y he aquí un caso en el que una deductio no lleva implícito el estatuto de colonia.

Sólamente se encuentran en el litoral *Tarraco* y *Emporiae*, aunque también podría incluirse *Hispalis* entre las relacionadas con el comercio marítimo, por hallarse a orillas de un gran río navegable como es el Guadalquivir. El resto de las colonias se asentaron en una zona extremádamente fértil. César a excepción de *Tarraco* y *Emporiae*, de la que no se sabe con seguridad si fue colonia, convirtió en colonias núcleos de población de la *Hispania Ulterior*: *Asta Regia*, *Hispalis*, *Ucubi*, *Urso*. El que las colonias cesarianas se asienten preferentemente en la *Ulterior*, concretamente en la Bética de Augusto y no en otras tierras hispanas, es consecuencia de la gran riqueza de la zona, del alto grado de romanización y, sobre todo, porque es esta el área en la que César, con prioridad, desarrolló sus actividades.

Algunas otras se podrían añadir a esta lista cuando se despejen las dudas sobre su pertenencia al plan cesariano o al augusteo.

Tarraco y *Ucubi* no tuvieron deductio de veteranos. Probablemente el título de colonia les fue conferido de manera honorífica por algún servicio prestado al general. Sutherland cree que *Ucubi* sería una colonia civil, pero no hay pruebas. *Tarraco* acuñó moneda, con representación de toros.

De *Asta Regia* no se sabe su constitución humana.

Urso fue poblada por colonos elegidos entre el proletariado urbano de Roma. No obstante con un cierto carácter castrense, dado que según el citado artículo 103 de la *lex coloniae Genetivae* los colonos deben tomar las armas en caso necesario. Esto mismo probablemente ocurriría en todas las colonias, pero no nos consta como en *Urso* porque no poseemos, como allí, su ley fundacional.

Hispalis es probable que tuviera una deductio de colonos de origen urbano como los de *Urso*.

En *Emporiae* tal vez se asentaron veteranos de guerra, pero como ya he indicado, no se sabe con certeza. Acuñó moneda desde su origen griego. En época romana se acuña una emisión a mediados del siglo I a.C., y con posterioridad y hasta época de Tiberio.

De lo indicado, respecto al elemento humano, se deduce que César envía a las colonias que a él se le atribuyen, sobre todo civiles, con prioridad a los militares, y, en cambio, la política de Augusto fue la de establecer a veteranos. No obstante César instala veteranos en zonas conflictivas, cual es la Lusitania, como se documenta en los *praesidia* que después darán lugar a colonias con Augusto: *Pax Iulia*, *Colonia Norbensis Caesarina* y *Scalabis Praesidium Iulium*.

Prácticamente no existieron fundaciones romanas ex novo en Hispania, esto se hace extensivo, en términos generales a la obra de Augusto. Cada día aparece más claro que el regimen de fundaciones romanas

ex novo en Hispania es extraordinariamente episódico y ocasional. De las fundaciones de César, *Hispalis* debió ser una ciudad indígena muy romanizada, ya que cuando dirige a los hispalenses un discurso, lo oyen sin necesidad de intérprete (año 45, *Bell. Hisp.* 42). Ciudad indígena, a la que se le confiscaron las tierras por su resistencia a las tropas de César fue *Urso*. Y *Emporiae*, en la que convergen indiketes, griegos y romanos en tres nucleos diferentes. Augusto unificaría las tres poblaciones, como se deduce del párrafo de Estrabón (III,4,8): «La ciudad forma una dípolis, dividida por un muro, porque en sus comienzos algunos indiketes que vivían en su proximidad, y con el fin de gozar con seguridad de su propia administración, quisieron tener un recinto separado del de los helenos, el cual fue doble, pasando de por medio el muro. Mas con el tiempo formaron una sola ciudad, mezclándose leyes helenas con bárbaras, tal como acaece en otros muchos lugares», no se menciona a los romanos. Sobre este tema indica Livio (XXXIV,9), refiriéndose a la época de Augusto:«...*nunc in corpus unum confusi omnes, Hispanis prius, postremo Graecis in civitatem Romanam adscitis*». Esta unificación clara de tiempos de Augusto, a la que se refiere Livio pudo llevarse a cabo, según García y Bellido en relación con las fundaciones augusteas del año 15 a.C., a que alude Dion Casio (54, 23).

Un paralelismo en cuanto a población doble, indígena y romana, con *Emporiae*, es el relativo a *Corduba*, de la cual Estrabón (III,2,1) narra que romanos e indígenas eran vecinos y donde está constatada epigráficamente la existencia de un *vicus forensis*. O *Carteia*, cuyo topónimo denuncia el origen púnico del lugar. También *Hispalis*.

La colonización de César en Africa fue más tardía que en Hispania. Intenta una reorganización política y territorial del norte de Africa, en función de sus enormes reservas humanas y riquezas agrícolas. Crea la provincia de *Africa nova*, anexionando el reino de Juva I. La provincia antigua era designada como *Africa vetus*. Las dos se desarrollan paralelalamente hasta el 27 a.C., en que Augusto por medio de una decisión jurídica viene a dar forma oficial a una situación que de hecho estaba en vigor desde época de *T. Sextius*: el *Africa nova* y el *Africa vetus* quedan bajo la autoridad de un gobernador único, unidas en una sola provincia: Africa Proconsular. En el mismo año reorganiza Hispania en el sentido de que la provincia *Citerior* se mantuvo como *Hispania Citerior* Tarraconense, con capital en *Tarraco*. La *Ulterior* fue dividida en dos provincias separadas por el Anas: *Hispania Ulterior* Bética, con capital en *Corduba*, al sur del río e *Hispania Ulterior Lusitania*, con capital en *Emerita Augusta*, al norte.

César en Africa es un continuador de la política de los Graco y de Mario. Conocía directamente la realidad africana como directamente co-

nocía la hispana, durante la guerra civil (en Hispania también en los años 68 y 61). Parece que Augusto no experimentaba una simpatía especial por Africa. No tuvo, a diferencia de César y Mario, contacto directo con este continente, sí, en cambio, con Hispania.

Tras la reorganización de Africa, César había concedido a *Sittius*, en recompensa por sus servicios un muy amplio territorio, entre la desembocadura del *Ampsaga* (oued el-Kebir) y la frontera occidental de la provincia romana, internandose hacia el interior hasta las tierras de los Gétulos. En este gran territorio agrupa cuatro colonias, dos de ellas puertos, donde instala a los compañeros de armas de *Sittius*, en su mayoría hispanos y campanos.

Son *Cirta*, *Rusicade*, *Chullu* (Collo) y *Milev* (Mila) (figura 2). Estas colonias tuvieron una existencia efímera. A la muerte de *Sittius* en el 44 fueron incorporadas al *Africa nova*. Mas los sittiani conservaron sus privilegios.

César en el 44 decide emprender de nuevo el proyecto de Cayo Graco y erige a Cartago en colonia (*Colonia Iulia Concordia Karthago*), fuera del perímetro maldito de la acrópolis punica de Byrsa, destruida en el 146. Las tierras de la antigua ciudad púnica fueron distribuidas, en una primera *deductio*, entre veteranos y civiles venidos de *Utica* y de las ciudades vecinas, entre ellos los descendientes de la antigua fundación gracana. No obstante la colonia de Cartago fue obra sobre todo de Augusto, el cual, en una segunda deductio en el año 29, hace arribar alrededor de 3.000 veteranos y ciudadanos pobres italianos, a los que se unieron indígenas. Italianos y africanos viven en simbiosis.

Del mismo tipo que Cartago tuvieron lugar otras deductio de César en Africa, tales como *Clupea* (Kelibia) y puede ser, aunque no es seguro, que *Curubis* (Korba). Es probable que un municipio cesariano fuera creado en *Musti*, en el *Africa nova*, donde veteranos y gétulos de Mario habían ocupado lotes de tierra. Una de las preocupaciones inmediatas de César en Africa había sido encontrar tierras para acantonar a sus legionarios.

Con excepción de *Musti* todos son puertos. La mayor parte situados en el área de Cabo Bon, donde las riquezas agrícolas habían sido ya explotadas intensamente en época púnica. No obstante, y lo mismo que Cartago, no llegarán a desarrollarse con César, cuya muerte truncó sus planes respecto a las colonias, sino con sus sucesores.

La obra augustea sería ciertamente continuadora de lo cesariano, al menos en su interés por la Bética. Además la obra colonizadora de Augusto se extendió a otras tierras hispanas.

Las colonias fundadas por Augusto en Hispania son (figura 3) :

En la Bética:

Colonia Caesarina Augusta Asido, Medina Sidonia.

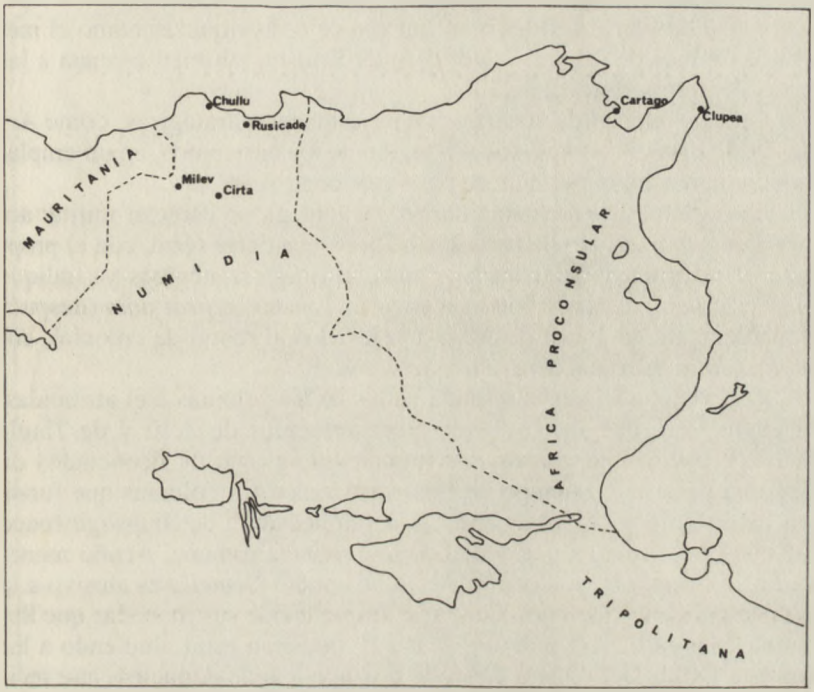


Fig 2: Actividad colonizadora de César en Africa.

Colonia Augusta Firma Astigi, Ecija.
Iulia Traducta o *Iulia Ioza*, Tarifa.
Colonia I(P)Tuci Virtus Iulia. En el área de Córdoba.
Colonia Augusta Gemella Tucci, Martos.
En la Lusitania:
Colonia Norbensis Caesarina, Cáceres.
Colonia Augusta Emerita, Mérida.
Pax Iulia, Beja, en el Bajo Alemtejo.
Scalabis Praesidum Iulium, Santarem o lugar próximo.
En la Tarraconense:
Colonia Iulia Gemella Accis o *Acci*, Guadix.
Colonia Faventina Iulia Augusta Pat(erna?), Barcino, Barcelona.
Colonia Caesar Augusta, Zaragoza.
Colonia Iulia Ilici Augusta, la Alcudia, Elche.
Colonia Libisosa Forum Augustana, Lezuza, Albacete.
Salaria, Ubeda la Vieja, Jaén.

En el litoral se encuentran *Ioza* y *Barcino* y las restantes en el interior, eso sí en tierras fértiles o en función de otras riquezas como el metal o las minas de sal, cual es el caso de *Salaria*, también cercana a las minas de Sierra Morena.

Otras se ubican de acuerdo con necesidades estratégicas, como *Accis*, desde la cual se vigila toda la región de los bastetanos, en un emplazamiento en zona importante de paso y de control.

Las colonias de Lusitania tienen, en general, un carácter militar activo. *Emerita* nace, alrededor del año 25, en una tierra fértil, con el propósito de reformar y defender la zona. Con fines estratégicos ya indiqué que César había fundado con veteranos, en Lusitania, *praesidia* (después probablemente en época de Augusto elevados al rango de colonia), como *Pax Iulia*, *Norba Caesarina* y *Scalabis*.

Con veteranos Augusto funda varias de las colonias a él atribuidas, tal como *Ioza*, que se cree pudo tener veteranos de *Zelis* y de *Tingis* (Africa), además de ciudadanos romanos. Legionarios licenciados de Hispania pasaron en tiempo de César a Africa a las colonias que funda con los veteranos de *Sittius* entre la desembocadura de *Ampsaga* (oued el-Kebir) y la frontera occidental de la provincia romana. Acuñó moneda. En la colonia *Iulia Gemella Accis*, su epíteto *Gemella* es alusivo a la instalación de dos legiones. Según se desprende de sus monedas que llevan enseñas militares, y las siglas L I II, pudieran estar aludiendo a las legiones I y II. Del epíteto *Gemella* de *Tucci* puede deducirse que recibiera contingentes de veteranos de dos legiones, como ocurrió en *Iulia Gemella Accis*. *Emerita* se funda con legionarios procedentes de las guerras cántabras, legiones *V Alaudae* y *X Gemina*, los *quintani* y los *decimani*, llamados a veces augustinos. Veteranos de estas legiones se asentaron en *Caesaraugusta*, en el valle del Ebro y en *Corduba*. Los de la *legio V* fueron asimismo a *Hispalis* y los de la *legio X* a *Barcino*.

Emerita acuñó moneda. Sus series numismáticas son muy cortas en número de emisiones, aunque no en número de piezas cada una. Se extienden desde el año 25, es decir desde su fundación hasta los inicios del gobierno de Tiberio. En las primeras monedas de P. Carisio (Tav. I, a) hay alusiones a las armas indígenas cántabras, a la victoria sobre los cántabros (trofeos puestos sobre un prisionero arrodillado) y a las armas y enseñas de las legiones V y X. Asimismo en las monedas emeritenses figuran la yunta de ternero y novilla tirando de arado con reja de bronce y guiada por un sacerdote, alusivas a la fundación de la colonia. Desde las primeras series aparece la puerta de la ciudad como tipo heráldico. Es posible que se tratara de una de las cuatro puertas principales de la ciudad. También la cabeza de Octavio, desnuda primero y laureada des-

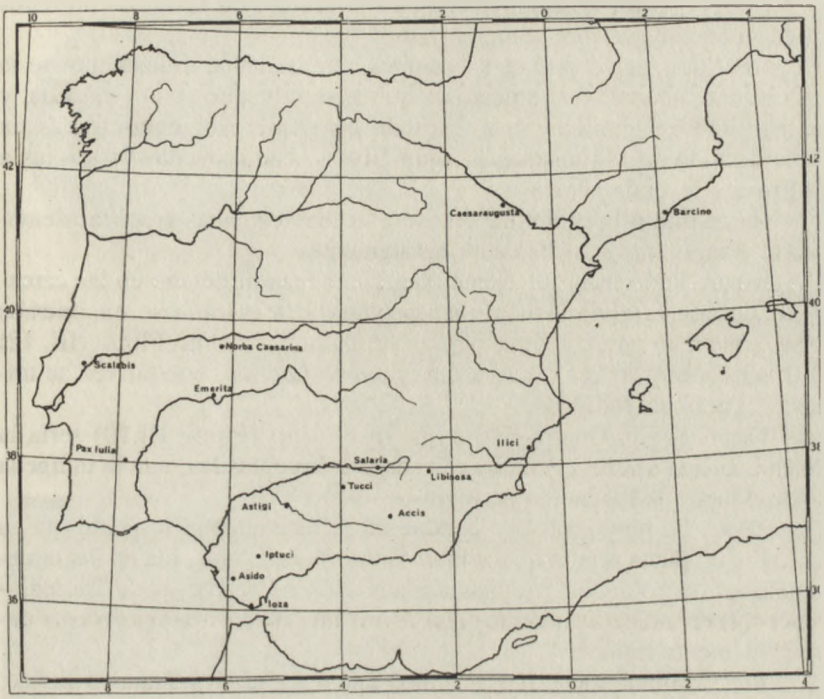


Fig 3: Colonias augusteas en Hispania.

pués del año 23 (referentes al culto imperial). Otras monedas estarían destinadas a la conmemoración de obras hidráulicas de importancia, fechadas alrededor del 12.

Pax Iulia, situada entre los célticos, *Scalabis Praesidium Iulium* y *Norba Caesarina*, antiguos praesidia cesarianos es muy probable, por encontrarse en una comarca conflictiva, que recibieran colonos militares. *Pax Iulia* acuñó moneda.

Caesaraugusta se funda, hacia el año 19, aunque no se puede concretar la fecha, desde luego con posterioridad a *Emerita*. También con legionarios que habían tomado parte en las guerras cántabras, como ocurrió en Emerita, concretamente con miembros de las legiones *IIII Macedónica*, *VI Victrix* y *X Gemina*. Se desprende de las monedas augusteas que presentan vexillum de la *legio III* y *signa* de las legiones *VI* y *X*. La fundación de esta colonia tiene una analogía de propósitos y posteriores realidades con respecto a *Emerita*.

En *Ilici* se documentan veteranos a juzgar por las insignias militares de las monedas, *vexilla*, *aquilae*, *signa*.

De *Asido* no se conoce su composición humana, únicamente se la cita en este apartado al respecto de que sí se sabe que acuñó moneda, y parece que en abundancia a tenor de las numerosas encontradas en Medina Sidonia. Asimismo, y según Vives, tiene monedas anteriores a la Era con leyenda púnica.

En cuanto a las colonias que se ubicaban cercanas o sobre asentamientos indígenas se deben citar las siguientes:

Astigi. Pudo tener un asentamiento indígena turdetano en las cercanías, porque la zona estaba muy poblada y la colonia se encontraba instalada en un paraje idóneo para la agricultura. Además Plinio (III, 12) documenta otra *Astigi vetus*, como *oppidum liberum*, que tal vez se tratase del poblado indígena.

Tucci. Según García Bellido la *Tucci vetus* (Plinio III,10) sería la misma *Tucci* (Martos), y en tal caso habría dos ciudades, una la indígena (*vetus*) y otra la fundación de Augusto.

Accis. Es muy probable, aunque no se dice nada al respecto que la colonia, en plena región de los bastetanos, fuera establecida en las inmediaciones de poblados. La misma instalación de veteranos de las legiones I y II es indicativa de que el lugar era adecuado estratégicamente para el elemento militar.

Ilici. Se fundó sobre o en las inmediaciones de un asentamiento ibérico. La colonia se encontraba en la actual Alcudia, donde se ha localizado un poblado ibérico y su necrópolis. Es probable en zonas de alta densidad demográfica indígena que se asienten veteranos, con un doble propósito, el usual de premiarles una vez licenciados y el de protección militar del área. Esto parece una constante en las fundaciones de Augusto, asentamiento de veteranos en zonas densamente pobladas con anterioridad.

Salaria. No consta arqueológicamente que se asentara sobre un hábitat indígena. Ptolomeo, cuando cita las ciudades que existen en Oretania, alude a *Salaria*, como oretana. Oretania en época republicana aún se encontraría muy poblada, a pesar de que la conquista romana hubo de mermar considerablemente la población autóctona. Ello debido no sólo a los enfrentamientos armados, sino porque muchos de los integrantes de estas tribus hispanas serían destinados al trabajo en las minas de Sierra Morena, y la esperanza de vida en ellas era muy baja. Hay que tener en cuenta, al respecto de la densidad demográfica nativa, la cercanía de los grandes centros urbanos de *Castulo*, *Giribaile*, *Iliturgis*, y otros muchos del área.

Lezuza, aunque tampoco hay constancia arqueológica de que se asentara sobre un hábitat anterior, Ptolomeo la nombra como ciudad oretana.

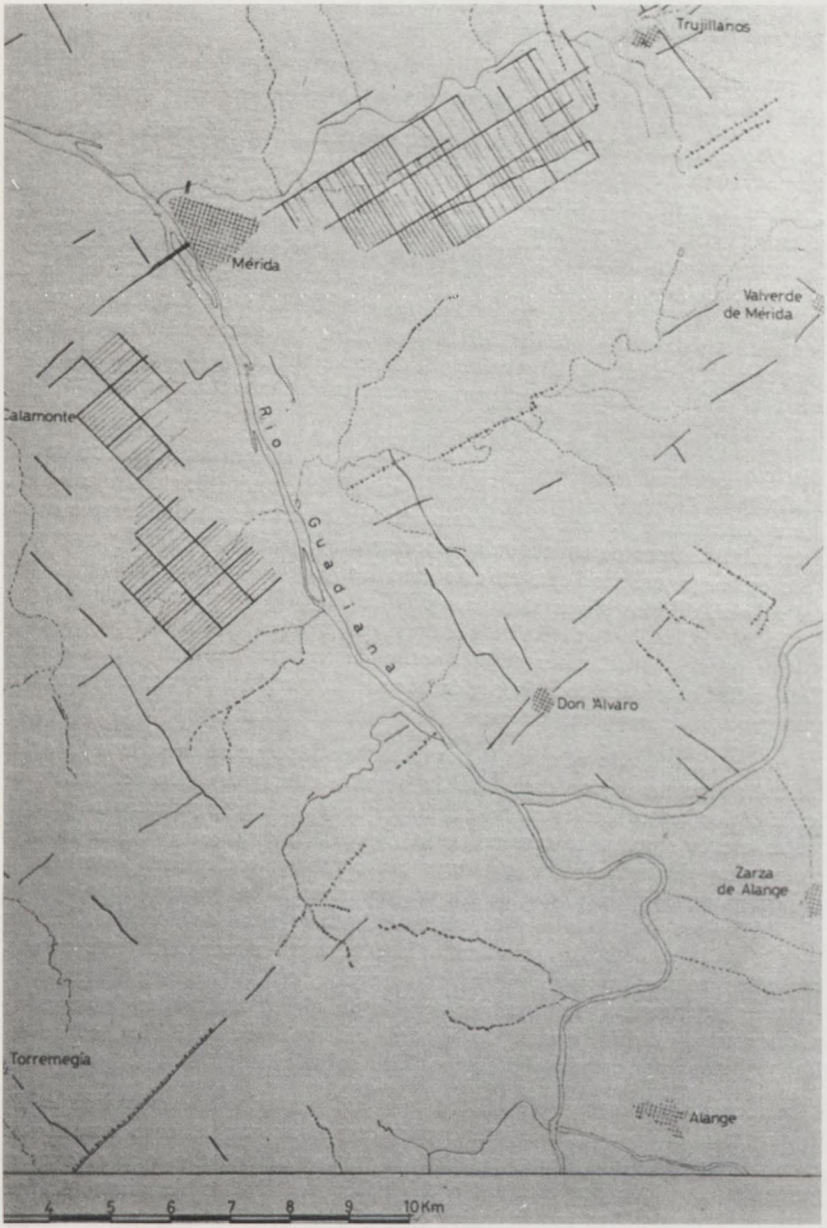


a: Moneda de P. Carisio. Emerita Augusta.



b: Centuriación al este de Mérida (foto R. Corzo).

Tavola II



Restitución de las centuriaciones cercanas a Mérida.

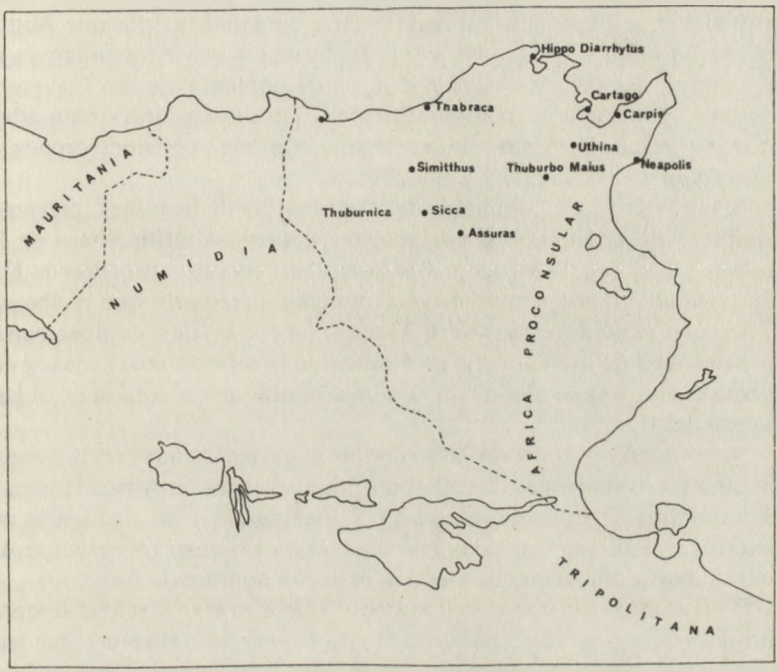


Fig 4: Actividad colonizadora de Augusto en Africa.

Caesaraugusta. La colonia deducida fue fundada sobre o muy cercana a una ciudad indígena existente, Salduba, según el texto de Plinio (III,24): «*Caesaraugusta colonia inmunis, amne Hibero ad fusa, ubi oppidum antea vocabatur Saldua, regionis Edetaniae*». Y se erige con veteranos. Parece una constante, insisto, el que en los lugares donde hay gran concentración de población se asienten veteranos, como *Acci*, zona conflictiva, *Ilici*, *Salaria*, *Emerita*.

Emerita. Tal vez hubo un poblado pequeño en los alrededores, aunque fue absorbido por la ocupación romana rápidamente. En las inmediaciones vivían los vettones (Prudencio *Perist.* III, V, 187) y los túrdulos (Estrabón III, 2, 15). De acuerdo con Mela (II, 88), Dion Casio (53, 25, 2), Ptolomeo (II, 5, 8) y Agennio (44, 5), en el área se encontraba el confín de los lusitanos, y de la Beturia, según Hygino (135, 15). Conforme al Digesto (50, 5, 8) se concedió a los naturales el derecho itálico, lo que vendría a confirmar una población anterior. Cerca de la Alcazaba se encontró un *kernos* vettón, que podría ser un testimonio de la ocupación por este pueblo del antiguo solar de Mérida.

La política de Augusto en Africa, lo mismo que en Hispania, marca profundamente la provincia. Puede decirse sin temor a errar que Augusto pone en valor la provincia, y que la destina a servir los intereses inmediatos de Roma, en cuanto a centros de poblamiento, en los que se elabora la gran obra de la romanización. Eran centros útiles para albergar a los veteranos y respondían a las habituales consideraciones de orden económico comercial y estratégico.

Las fundaciones coloniales de Augusto, las deductiones, presentan problemas de cronología por lo que respecta a las atribuciones de las mismas a él o a su padre adoptivo César, como ocurre asimismo en Hispania. He ahí como ejemplo de otras muchas a *Hispalis*, que recibe una primera *deductio* de veteranos de César o tal vez civiles, en línea con su política social de asentar a los proletarios de la urbe en provincias, y con posterioridad Augusto funda una colonia militar que asentaría en el lado opuesto del río.

Retomando el tema de las colonias augusteas, como regla general con algunas excepciones, las colonias por él creadas en Africa (figura 4) antes del año 27 son denominadas *coloniae Iuliae* y las deducidas con posterioridad fueron llamadas *coloniae Iuliae Augusti* (o *coloniae Augusti*) (a partir del 26 en que Octavio recibe el nombre de Augusto).

Los centros de *Neapolis* (Nabeul) y de *Carpis* (Mraïssa cerca de Korbous) en el Cap Bon, así como *Hippo Diarrhytus* (Bizerta), que recibieron contingentes de colonos en época de César, fueron promovidas al rango de colonias con Augusto.

Otros establecimientos se beneficiaron del mismo status como *Uthina* (Oudna), *Maxula* (Radès), *Thuburbo Maius* (Tébourba). Estas tres colonias constituyeron una excelente protección por su proximidad a Cartago. *Simitthus* (Chemtou, que poseía las canteras de mármol númida rojo y amarillo). *Thuburnica*, cuyo antiguo establecimiento, en una región cerealista, había sido fundado por los marianistas. *Sicca Veneria*, *Assuras* (Zanfour), ambos centros situados en el corazón de las tierras bien regadas y fértiles del Alto Tell. Y puede ser también fundación colonial *Thabraca*, que servía de puerto para las exportaciones de *Simitthus*. Asimismo *Utica* que se convierte en municipio romano y *Hippo Regius*, probablemente en municipio de derecho latino.

La obra de Augusto no se limita a la colonización sistemática del Africa Proconsular. Hace entrar en su órbita de poder a todo el norte de Africa.

Muerto Bochus II, en el año 33, Augusto durante el interregno, entre el 33 y el 25, en que gobierna mediante dos prefectos, crea alrededor de doce colonias en el reino moro vacante, la mayoría situadas en el

litoral cerca de centros indígenas. Estaban destinadas a los veteranos, soldados licenciados en su mayor parte después de *Actium*. Respondían a las habituales consideraciones de orden económico, comercial y estratégico. Para Marruecos oriental fueron deducidas seis colonias a lo largo del litoral: *Igilgili* (Jijel), *Saldae* (Béjaia), *Rusazus* (Azeffoun, en la costa de la Gran Kabylie), *Rusguniae* (Cap Matifou, cerca de Argel), *Gunugu* (Kouba de Sidi Brahim, cerca de Gouraya, a treinta kilómetros al oeste de Cherchell), *Cartennae* (Ténès). Tres en el interior: *Tubusuctu* (Tiklat, entre Akbou y Béjaia), *Aquae Calidae* (Hammam Righa) y *Zucchabar* (Miliana). En el antiguo reino de Bogud, en Marruecos occidental, dedujo tres colonias: *Zilis* (Asilah?), en el litoral, *Babba Campestris* (no se conoce su situación) y *Banasa* (Sidi Ali Boujenoun) en el interior.

Se conoce poco en general con respecto a la centuriación en las colonias fundadas por ambos personajes en ambas provincias, excepto en casos muy particulares cual es el de *Emerita Augusta* (Tavolas I, b, II). Esta colonia aporta datos valiosos, modélicos acerca de su fundación y acerca de una planificación territorial organizada.

En la ceremonia de fundación, previa consulta de los presagios por el augur y de la fijación definitiva del lugar (*inauguratio*), se hacía la *limitatio* y las divisiones interiores de la población, marcándose de izquierda a derecha con el arado de reja de bronce, el perímetro de la colonia ya sagrado (*templum*), pues señalaba el sitio habitado por los dioses. Este acto se representa en las monedas de la colonia. Luego se consagraría la colonia por el sacerdote (*consecratio*), recitándose fórmulas y plegarias, y sacrificándose animales a la triada capitolina.

Se sabe que se fijó un eje de coordenadas que debía ser el eje de la centuriación, formado por el *cardo* y el *decumanus*, a partir de los cuales se efectúa la división parcelaria. Según Hyginio (*De limitibus*, 135,15 y 136):

«*...divus Augustus in Beturia Emeritae iugerum CCCC quibus divisionibus decimani longitudinis actus XL, kardines actus XX, decimanus est in orientem...*». Es decir, cada centuria era de 400 yugadas en lugar de 200 que era más usual. Sin parcelar había zonas de pastos, bosques y dehesas comunales, como el *lucus Feroniae* de 1.000 iugera (Agennio Urbico, *De controversiis*, 37, 13). El gran tamaño de las asignaciones es puesto de manifiesto por Frontino (*De controversiis* 9). Se realizaron tres repartos y aún quedaron espacios libres para lugares públicos(Agennio Urbico, *De controversiis*, 44,5). Los repartos se comenzaron a hacer por la zona más alejada de la colonia.

Se ignoran datos tan concretos sobre la centuriación de otras colonias. Si se sabe, por ejemplo, respecto al tamaño de las parcelas, que Ca-

yo Graco, con objeto de hacer deseable y prometedora la tierra africana a los ciudadanos romanos, elevó de 30 a 200 iugera cada parcela. Según la *lex Appuleia agraria*, a los veteranos de Mario se les concedieron parcelas de 100 iugera cada una.

Desde la creación de la provincia Africana el territorio pasa a ser *ager públicus populi Romani*. Se incluyeron las tierras en catastros, en función de controlar las mismas para futuras colonias. Según G.-Ch. Picard el carácter eminentemente metódico de la ocupación romana está ilustado por el catastro que integraba las tierras conquistadas. Y sobre la mayor parte de Tunez las líneas tiradas a cordel dividen el suelo en cuadros de 710 m. de lado, trazadas a pesar de los accidentes del terreno, cada uno representa una unidad básica de explotación agrícola. Gracias a las fotografías aéreas obtenidas por Charles Saumagne se han encontrado vestigidos de una completa centuriación en una superficie de 15.000 hectáreas entre la región de *Thysdrus* (El-Djem) al oeste y la costa (de Mahdia a Chebba) al este. La centuriación introdujo un sistema rígido en el régimen de ocupación de las tierras.

Cartago es uno de los establecimientos coloniales donde se ha situado con precisión el emplazamiento de la groma a partir de la cual se han trazado no sólamente la cuadrícula urbana sino también la centuriación rural.

Cartago había dividido su territorio en distritos, a la cabeza de los cuales se encontraba un gobernador. Asimismo la *pertica Carthaginiensium* o dominio de Cartago comprende la antigua metrópoli púnica y sus alrededores, que integran una cierta cantidad de *pagi*, pequeñas comunidades de propietarios ciudadanos romanos y centros fortificados (*castella*), cuyos habitantes viven en mezcla o agregación con ciudades peregrinas. Se encuentran en su mayoría en el valle del Mejerda o de sus afluentes, como *Thugga*, *Numluli*, *Agbia*, *Thignica* (Aïn Tounga), *Uchi Maius*. Son comunidades de ciudadanos que se constituyen después de Mario y que reciben ahora un estatuto en relación con Cartago. *Emerita* tenía asimismo tres prefecturas, administradas por un prefecto. Eran la *regio Turgaliensis*, Trujillo, la *regio Mullicensis*, y otra innominada (Hyginio, *De limitibus*, 135,15).

Conclusión.

Con los datos manejados se han podido llegar a concretar semejanzas en los conceptos fundacionales de las colonias hispanas y africanas en época de César y Augusto. He ahí como en general se asientan en ambas provincias en el litoral o en terrenos fértiles, sobre o en las proximidades de poblados indígenas. Y no sólo por razones de control de la población nativa, que también influye, sino porque aquellos poblados autóctonos se encontraban en las áreas más idóneas, y estratégicas de control de caminos o cercanos a los cotos mineros, a las salinas, a las canteras, o dominaban terrenos fértiles, bien regados, con clima saludable, propicios para el desarrollo de una próspera agricultura y ganadería.

César instala en mayor número a ciudadanos romanos de la plebe urbana de Roma y en menor cantidad a legionarios licenciados. Augusto envía a colonias prioritariamente a veteranos, provenientes de las guerras hispanas y civiles.

Conclusion.

With the data handled, certainly we are able to find concrete semblances in the foundations concepts of the spanish and african colonys or settlements in the Cesar and Augusto's epoch. Generally here is settling in both provinces in the litoral or fertiles grounds, near natives settlements. For reasons of control of the autonomous peoples, wich it affects very much, because those autochtonous settlements is in the proper space and the strategic area of control of ways or near mining territory, salt mines, stones-pie or dominate fertiles grounds well irrigate, with healthy climate, propitious for the development of one prosperous and successfull agriculture and cattle pasturage.

In a great decree, Cesar set-up citizen of urban common people of Rome and, in less quantity to licentiate legionary. Priority August send veterans of spanish and civil war.

Fernando Villada Paredes
José Manuel Hita Ruiz

El asentamiento romano de *Ceuta*

Desde el año 1988 el Grupo de Investigación "Poblamiento y territorio en época romana" de la Universidad de Granada, dirigido por el Dr. Marín Díaz, ha venido realizando una serie de excavaciones arqueológicas en Ceuta en colaboración con distintas entidades locales. Nuestra actividad se ha centrado fundamentalmente en la zona conocida como el Istmo. Allí se han llevado a cabo un total de cinco campañas cuyos resultados han permitido conocer datos de gran interés para la reconstrucción del proceso histórico acaecido en este lugar en época antigua. A continuación realizamos un balance de las conclusiones más relevantes a que hemos llegado confrontándolas con las opiniones que hasta el momento se venían manteniendo por los distintos especialistas que se han ocupado del tema. Señalaremos por último antes de entrar en la presentación del trabajo propiamente dicho que, conscientemente, hemos intentado ofrecer una visión global de este periodo trascendiendo los resultados inmediatos de nuestras excavaciones.

Quisiéramos expresar antes de dar paso a nuestro trabajo nuestro agradecimiento a los organizadores de este Coloquio por su amable invitación y, en especial, al Prof. A. Mastino por sus atenciones con nosotros.

La actual ciudad de Ceuta ocupa una pequeña península en la orilla africana del Estrecho de Gibraltar con una extensión aproximada de unos 20 Km^2. Tras la conquista islámica, la ciudad conoció siglos de esplendor con una gran actividad comercial que hizo de ella uno de los principales puntos del dominio musulmán en Occidente. Fue tomada en 1415 por una expedición portuguesa dirigida por el rey Juan I y bajo esta soberanía permaneció hasta la unificación de los reinos de Portugal y España bajo el monarca español Felipe II (1580). Recuperada Portugal su independecia, Ceuta fue el único territorio portugués que permaneció fiel al monarca español (1640).

* Grupo de Investigación "Poblamiento y territorio en época romana", Univ. de Granada. Instituto de Estudios Ceutíes.

I. Introducción

Buena parte de la historiografía sobre el período más antiguo de nuestra ciudad ha sido escrita en base a leyendas, extrapolaciones y aplicación de esquemas generales al desarrollo histórico de la misma. La falta de una crítica histórica rigurosa no es sin embargo patrimonio de siglos pasados. Incluso en nuestros días, esta ausencia de sentido crítico ha llevado a tomar como afirmaciones plenamente consolidadas lo que no eran más que hipótesis y especulaciones en torno a diversos problemas. Opiniones en este sentido son analizadas y matizadas por ejemplo por Baeza Herrazti (BAEZA HERRAZTI, 1988).

Esta situación ha dado como resultado el espejismo de una historia antigua de Ceuta bien conocida: tras un período púnico en el que supuestamente las excelencias del entorno ceutí hacían indiscutible la presencia de una factoría en este lugar, el mundo romano habría significado la plena consagración de Ceuta como una gran ciudad enclavada en el Estrecho, con un papel determinante en la historia de la zona que en ocasiones parecía hacer palidecer el brillo de la misma Roma[1].

Tras Roma, el Islam convertiría a Ceuta en una de las perlas de Occidente tempranamente reconquistada para la Cristiandad por los ejércitos portugueses que habrían hecho de ella cabeza de puente para la continuación de la "Reconquista" de las tierras arrebatadas por los infieles.

Nuestro trabajo se ha visto especialmente enfocado hacia la práctica arqueológica pero no por ello hemos renunciado a la utilización de cualquier tipo de fuente de información que permitiese aclarar nuestros interrogantes. Aún así, somos conscientes de la mutabilidad de unas conclusiones derivadas en gran media de la documentación arqueológica siempre susceptibles de modificación por nuevos hallazgos.

II. La investigación arqueológica en Ceuta

La situación de la investigación arqueológica ceutí hasta el inicio de los años 90 puede resumirse básicamente en una serie de etapas que a continuación analizaremos.

[1] Así y por poner tan sólo un ejemplo, uno de los más genuinos representantes de la historiografía local, Correa da Franca, atribuye a Calígula la construcción en Ceuta del primer anfiteatro en piedra de todo el Imperio romano. Otras atribuciones igualmente sorprendentes la sitúan como capital de la Mauretania Tingitana, lugar de nacimiento de Septimio Severo, etc... Un tratamiento de estas cuestiones en las obras de Mascarenhas y Correa da Franca en MARIN, VILLADA, 1988.

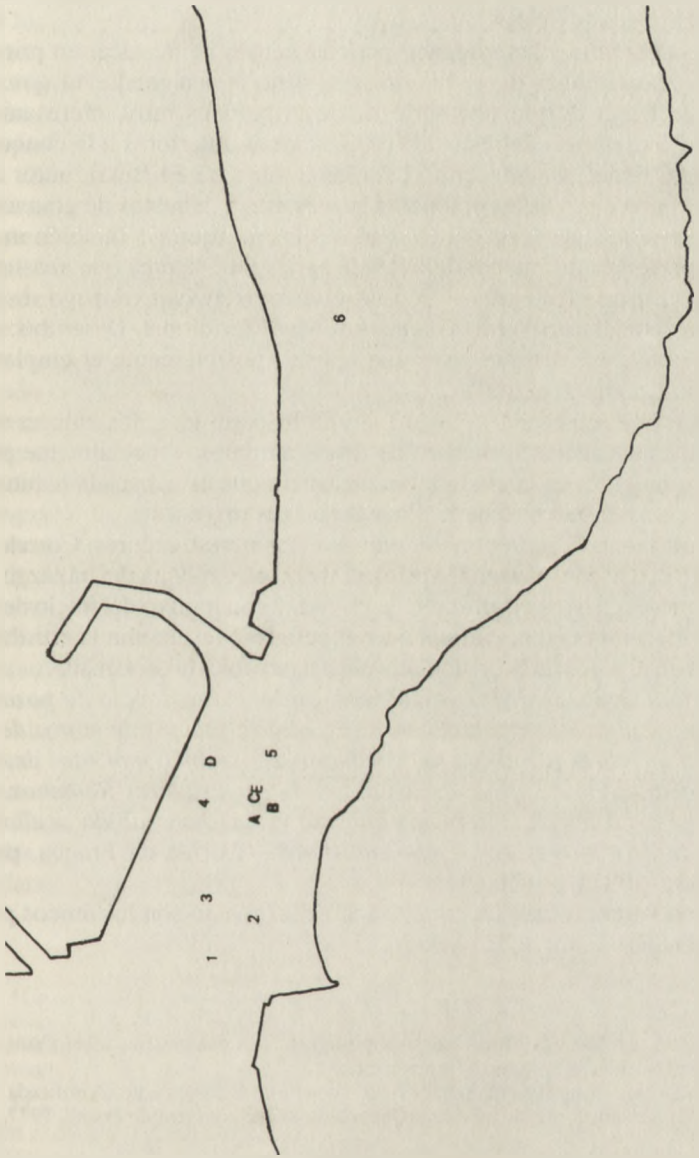


Fig. 1: Ceuta. L'istmo.

1- Encuadraremos en este primer momento todos los hallazgos producidos en nuestra ciudad y todas las informaciones sobre restos antiguos anteriores al siglo XX.

En este amplio y heterogéneo período hemos de destacar en primer lugar las aportaciones de la historiografía de época medieval que, al margen de haber dejado una serie de descripciones muy interesantes, constatan la presencia de restos de edificaciones anteriores a la conquista islámica. Especialmente importante es la obra de El Bekri, autor del siglo XI, quien en su descripción cita la existencia de restos de gran antigüedad, entre los que destacan los baños y las mezquitas. También menciona la presencia de una conducción de aguas preislámica que abastecía a la ciudad y que teniendo origen en el arroyo *Awiyat* (Arroyo de las Colmenas o del Tarajal) corría cercana al Mar Meridional. Desembocaba en la Mezquita Mayor que antes fue iglesia (posiblemente el emplazamiento de la actual Catedral)[2].

Por lo que respecta a la historiografía hispano-lusa, los autores son coincidentes al señalar la escasez de restos antiguos, especialmente preislámicos, hallados en la ciudad, circunstancia que es achacada habitualmente al carácter guerrero de la plaza desde sus orígenes[3].

No obstante, es en la obra de uno de estos investigadores, Correa da Franca, en la que encontramos la primera mención explícita del hallazgo de restos arqueológicos en el subsuelo ceutí. Así, y con motivo del inicio de algunas edificaciones en la Almina ante el peligro que suponía la arti-llería dispuesta en el cerco de la ciudad llevado a cabo por Mulay Ismail,

«*se hallaron subterráneos curiosos, patios, abundancia de pozos y cisternas... y algunas personas, monedas, alajas, atavios de moros de oro y plata y piedras preciosas muy primorosas, también monedas de oro y otros metales con la efigie de los antiguos emperadores Romanos, de las que he visto algunas, pero los imbentores las han sabido ocultar y valerse de este interés en tiempo oportuno*» (Correa da Franca, parr. 688; POSAC, 1981a, p. 12).

Como veremos más adelante, estos hallazgos no son los únicos producidos en este sector de la ciudad.

[2] EL BEKRI, pp. 202 y ss. Otros autores musulmanes que dan noticias sobre Ceuta durante la Edad Media son Edrissis, Al Ansari, etc...

La conducción de agua citada por El Bekri ha sido tradicionalmente identificada con los restos del acueducto situado en Arcos Quebrados; véase por ejemplo POSAC, 1977, pp. 325-327.

[3] Afirmaciones de este tipo pueden encontrarse en las obras de Mascarenhas y Correa da Franca por ejemplo (MARIN, VILLADA, 1988).

Debemos avanzar hasta las postrimerías del pasado siglo y los inicios del presente para encontrar en los apuntes inéditos de Ramos y Espinosa de los Monteros nuevas referencias a antigüedades ceutíes. Efectivamente, entre sus notas Ramos señalaba la existencia de una conducción de agua de épocas pretéritas situada por encima de Villa Comandari, la actual barriada de la Almadraba. Sin duda se refería al conocido acueducto de Arcos Quebrados cuyos restos son visibles hoy en día (POSAC, 1981a, pp. 12 y ss.).

2- Si bien durante el amplio período anterior los descubrimientos tuvieron un carácter puntual y una atención escasa, a mediados del presente siglo podemos datar el nacimiento de la actividad arqueológica entendida en un sentido más actual y con un volumen de hallazgos notablemente superior[4]. En este período cabe destacar sin duda la labor del Dr. Posac Mon, quien al frente del Servicio Local de Excavaciones puso los cimientos de la investigación histórica y arqueologíca ceutí. Realizando una sacrificada labor de vigilancia de obras, de arqueología de salvamento, Posac supo, entre enormes dificultades, realizar una ingente obra de recuperación de materiales que han dado lugar a una notable cantidad de articulos y monografías. También desde estos momentos tempranos merece constatarse el esfuerzo en la localización y salvamento de restos submarinos de los escafandristas ceutíes y muy notablemente de D. Juan Bravo Pérez cuya labor es bien conocida tanto en nuestra ciudad como fuera de ella. Condénsese en estos dos nombres nuestro testimonio a todos aquellos que luchando en muchas ocasiones con la incredulidad, la indiferencia e incluso la animadversión de algunos de sus conciudadanos, lucharon por proteger nuestro Patrimonio.

Los últimos decenios nos han permitido observar una auténtica eclosión de trabajos históricos con inclusión de datos arqueológicos de forma más o menos sistemática. No cabe duda sin embargo que la arqueología ceutí en estos últimos años aparece ligada de modo constante a las intervenciones realizadas por el Dr. Fernández Sotelo y sus colaboradores, cuyo punto más descollante es sin duda la localización de la Basílica Tardorromana de Ceuta[5].

[4] Como hallazgos puntuales producidos en la primera mitad del siglo deben citarse las monedas de la colección Encina (SUREDA BLANES, 1925, pp. 26 y ss; POSAC, 1957; POSAC, 1958) sobre las que volveremos más adelante y el hallazgo de una pequeña figurilla en bronce que representa a Hércules (POSAC, 1962, pp. 21 y ss.).

[5] La información de que disponemos sobre este hallazgo es aún confusa y escasa. Hasta el momento sólo ha aparecido una breve noticia sobre la misma a cargo de BERNAL, 1989 y una monografía del Dr. Fernández Sotelo (1991); se encuentran actualmente en prensa los trabajos presentados por los investigadores que participan en los trabajos de excavación y estudio de materiales al II «CIEG».

Del mismo modo debe señalarse que la celebración en nuestra ciudad de los Congresos Internacionales "*El Estrecho de Gibraltar*" han contribuido notablemente a incrementar el número de páginas dedicadas a la historia y la arqueología ceutíes.

Los males de la arqueología ceutí, no obstante, son evidentes y ello sin desmerecer la labor realizada hasta nuestros días: la falta de sensibilidad, en muchos casos, de los poderes públicos locales y nacionales para contemplar la protección de nuestro Patrimonio de forma íntegra y con un talante progresista que potencie la dimensión social de las investigaciones; la práctica de una arqueología de emergencia en la que ha primado el salvamento de los restos de cultura material más "valiosos" fundamentalmente por su valor estético, propiciando la recuperación de los ogjetos por su valor intrínseco y con preocupación por los contextos; la falta de técnicas de excavación rigurosas, en cierta medida, consecuencia de lo antedicho; la, en ocasiones, sistemática falta de publicación de los hallazgos; el coleccionismo mal entendido de algunos y el estado lamentable en el que se encuntran los fondos del Museo Municipal, en su mayor parte de procedencia desconocida y en ocasiones muy lejana, han contribuido decisivamente a hacer imposible hasta el momento, y en algunos casos definitivamente, la resolución de los muchos interrogantes históricos.

Hemos establecido un esquema cronológico para el desarrollo de estas conclusiones por considerarlo más comprensible en nuestra exposición aunque dentro de él no hemos renunciado a tratar algunos temas que consideramos vitales de forma más monográfica.

III. Periodo fenicio, púnico y púnico-mauretano

Con demasiada facilidad se ha escrito sobre este amplio período cronológico cuando en realidad las fuentes de información primarias o secundarias prácticamente no existen.

De época fenicia no tenemos ningún testimonio claro de esta zona[6]. El constatado paso de barcos fenicios por el Estrecho de Gibraltar no puede se justificación para incluirlos en la historia de este lugar como primer hito de la historia antigua de Ceuta. Evidentemente este planteamiento chocará con

[6] En un reciente trabajo, Bravo ha estudiado la posibilidad de que existiese un fondeadero fenicio en las costas ceutíes basándose en el lugar estratégico en que se ubica Ceuta y en la aparición de una serie de piedras horadadas similares a las usadas por los navegantes fenicios en sus barcos como anclas. A pesar de estos argumentos Bravo reconoce la falta de solidez de su propuesta (Bravo, 1988,). También ha sido apuntada una posible datación neolítica para estas piedras (Milburn, 1989).

algunas sensibilidades de quienes creen o han creído posible que algún día se descubran evidencias sobre la presencia fenicia en la zona de Ceuta. No descartamos esta posibilidad pero el "posibilismo" no parece la mejor actitud para sustentar una argumentación histórica. Hoy por hoy no existe ningún dato razonable que avale esta presencia.

Si nebulosos son nuestros conocimentos sobre el período fenicio en esta región no lo es menos el de la "dominación cartaginesa"[7]. La mención más cercana sobre un asentamiento en este período debe ser la alusión a *Exilissa* citada por Ptolomeo (Ptol. IV, 3) e identificada por algunos investigadores con la *Melissa* de Hecateo de Mileto o la *Lissa* de Plinio, que la cita en pasado, por lo que debió haber deseparecido en el siglo I (Pl., *N.H.*, V, 2).

Pasaremos a continuación a analizar las deferentes ubicaciones propuestas para esta ciudad. En su obra ya clásica Tissot, basándose en el cálculo de distancias aproximada de la obra de Ptolomeo, situaba *Exilissa* en la bahía de Benzú (TISSOT, 1877, p. 33). P. Quintero la ubica sin embargo en el emplazamiento de la actual Alcazarsegher (QUINTERO, 1944, p. 25). Carcopino por su parte identifica *Melitta* y *Melissa* aunque nada dice de *Exilissa* (CARCOPINO, 1948, pp. 101 y ss.). Desanges considera imposible la identificación de *Melissa* y *Melitta* ya que la primera es, según Hecateo, una ciudad de libios, mientras que Hannon considera a *Melitta* como una ciudad habitada por población cartaginesa (DESANGES, 1978, p. 94). P. Schmitt acepta la identificación entre *Melissa, Lissa* y *Exilissa*. Nada dice de *Melitta*. Para él, habría conocido la misma suerte que otros enclaves de esta región, como *Tamuda*, que fueron represaliados por Augusto. De forma coherente Schmitt se pregunta por qué esta ciudad destruida ya en su época es mencionada por Plinio y Ptolomeo mientras que no aparece ninguna indicación sobre la misma en fuentes más próximas cronologicamente como son Estrabon y Mela. La explicación vendría dada por el hecho de que tanto Plinio como Ptolomeo usaron como fuente el mapa de Agrippa, posiblemente basado en la obra de Juba II, en la que aparecería aún la ciudad, mientras que ni Estrabon ni Mela la usaron en la redacción de sus obras (SCHMITT, 1973, p. 133). Por lo que respecta a su situación, Schmitt la lleva al lugar conocido como *Dalia* - La Viña - en una altura que domina una ensenada con una pequeña playa muy cercana a Punta Cires. Esta situación es muy se-

[7] Resulta evidente que las formas de explotación del Imperio cartaginés fueron notablemente diferentes a las del mundo romano por ejemplo. Por ello, el término "dominación cartaginesa" no implica un control efectivo del territorio de Ceuta que parece descartable sino más bien una posible inclusión de esta región dentro de los circuitos dependientes de la metrópoli cartaginesa.

mejante a la propuesta por Carcopino. De todos modos tampoco es descartada su ubicación en la desembocadura de Er-Rmel, aunque lo considera más improbable (SCHMITT, 1973, pp. 133 y ss.). E. Gozalbes ha mostrado su opinión sobre esta problemática muy recientemente. Para él debe descartarse la ubicación de *Exilissa* en la actual Ceuta proponiendo como los dos lugares más probables las desembocaduras del oued Marsa o oued Rmel (E. GOZALBES, inédito). También C. Gozalbes se ha ocupado de este tema hace ya algunos años en una publicación dedicada a la topografía antigua en la región ceutí. Se muestra dispuesto a aceptar la posible identidad entre *Exilissa* y *Lissa* ya que ambas están situadas en el Estrecho, mientras que *Melitta* se encuentra ubicada más allá del cabo Espartel. En cuanto a su situación y basándose en la obra de Ptolomeo, este autor ha realizado una serie de cálculos que le hacen ubicarla en la playa de Er-Rmel (C. GOZALBES 1978).

Así pues, a pesar de que en ocasiones se ha hecho de esta Exilissa "púnica" el primer antecedente histórico de Ceuta, su ubicació, al oeste del actual emplazamiento de nuestra ciudad parece aceptada por todos los que se han ocupado del tema con cierto rigor.

También merecen la pena ser destacadas en este sucinto repaso las numerosas citas de la columna africana de Hércules, Abila, pero como un hito geográfico nunca como un asentamiento.

A diferencia de lo que ocurrìa con el período fenicio sí poseemos para el "período púnico" datos arqueológicos recuperados en las inmediaciones de Ceuta.

Durante las últimas décadas se han venido sucediendo una serie de recuperaciones submarinas que han permitido rescatar un numeroso grupo de ánforas prerromanas procedentes del litoral ceutí[8]. En contraste con ello no existe ningún hallazgo ni indicio de un "asentamiento púnico" en el término municipal de Ceuta. Por lo tanto el material arqueológico recuperado plantea una serie de interrogantes: ¿existió un "asentamiento púnico" en Ceuta?, ¿qué explicación tienen los hallazgos de ánforas?, caso de existir ¿qué función desempeñaría el hipotético asentamiento?, etc...

Podemos resumir las posibles respuestas a estos interrogantes en dos vertientes:

1- Que no existiese un condicionamiento económico que motivase

[8] El conjunto de ánforas prerromanas localizadas en los alrededores de Ceuta procede esencialmente de la costa próxima a Benzú y se encuentran en la actualidad depositadas en los fondos del Museo Municipal y del C.A.S. El estudio realizado sobre las depositadas en el Museo Municipal ha mostrado la presencia mayoritaria de ejemplares vinculados con las producciones del Círculo del Estrecho con una amplía cronología que podemos fijar desde finales del siglo VI a.C. hasta el cambio de era.



Fig. 2: Ceuta Situacion geografica.

la presencia púnica en la zona de Ceuta. En ese caso las ánforas recuperadas responderían a hallazgos de pecios aislados. La distribución de los hallazgos submarinos no invalida esta hipótesis que encuentra mayor fuerza en la inexistencia de hallazgos en tierra. Ello no es óbice para la no utilización de este lugar como fondeadero ocasional aprovechando sus condiciones naturales. Efectivamente, el lugar donde se ha hallado los ejemplares permite el aprovisionamiento de agua con facilidad y es un buen resguardo para los vientos de levante.

En este caso la importancia de la zona vendría dada por sus características físicas y por su situación. La cuestión queda abierta ya que desconocemos dónde iban y de dónde venían esas ánforas, su contenido, etc...

2- Que si existiese ese condicionamiento económico cuyas características son imposibles de determinar en este momento. Los hallazgos submarinos responderían las mismas causas que antes pero su localización vendría motivada por su imbricación con el territorio cercano.

En este segundo caso la inexistencia de hallazgos púnica en tierra tendr a dos explicaciones:

a) o bien las estructuras construidas eran perecederas y no se han conservado o incluso no eran necesarias[9],

b) o bien, y somos conscientes de que este sería un argumento *ex silentio*, el asentamiento no habría sido aún localizado.

Desde el siglo II a.C. el devenir histórico del extremo más occidental del Africa del Norte se inserta progresivamente dentro de la órbita de los intereses y de las necesidades del mundo romano. Esta tendencia culminaría con el ascenso al trono de Juba II. Tras una serie de años en los que tras las deducciones coloniales de Augusto la situación jurídico-administrativa de este territorio no estaba definida, con Juba II, la dependencia respecto al poder romano es patente. La contrapartida al apoyo del aparato disuasivo romano en la futura provincia vino dada por la desviación de recursos económicos de muy distinta naturaleza hacia Roma.

[9] Uno de los casos en los que no eran necesarias estructuras permanentes es en el del "comercio ciego" descrito por Herodoto:

«Otra historia nos refieren los cartagineses: que en Libia, más allá de las Columnas de Hércules hay cierto paraje poblado de gente donde suelen aportar y sacar a tierra sus géneros, y luego dejarlos en el mismo borde del mar, embarcarse de nuevo, y desde sus barcos dar con humo la señal de su arribo. Apenas lo ve la gente del país, cuando llegados a la ribera dejan al lado de los géneros el oro, apartándose otra vez tierra adentro. Luego, saltando a tierra los cartagineses hacia el oro, si les parece que lo expuesto es el precio justo de sus mercancías alzándose con él se retiran y marchan, pero si no les parece bastante, embarcados otra vez se sientan en sus naves, lo cual visto por los naturales vuelven a añadir oro hasta tanto que con sus aumentos les llegan a contentar, pues sabido es que ni los unos tocan el oro hasta llegar al precio justo de sus cargas, ni los otros tocan éstas hasta que se les tome el oro» (Herodoto IV, 196).

Una de las manifestaciones de la integración de esta zona en los circuitos romanos es la puesta en funcionamiento de varias factorías de salazón de pescados que en ningún caso pueden ser consideradas anteriores a época augustea.

Los restos materiales procedentes de Ceuta que poseemos sobre este período son escasos y de difícil valoración. En los fondos del Museo Municipal se conservan monedas, cerámicas, etc... datables en este momento pero que adolecen de la falta de contexto estratigráfico, desconociéndose en muchos casos su procedencia exacta que pudiera ser ajena a la ciudad[10].

Sin duda la mejor documentación de este período ha sido proporcionada por la aparición del que hemos denominado como "Conjunto 1" de salazones, descubierto durante la construcción del Hotel La Muralla. A pesar de no realizarse una excavación propiamente dicha, C. Posac data este conjunto desde mediados del siglo I a. de C. hasta el siglo V d. de C. por lo que se habría puesto en funcionamiento en el período que nos ocupa (BRAVO, 1968; POSAC, 1971).

Las fuentes escritas de este momento no aclaran las dudas planteadas ya que no hacen referencia a ningún asentamiento en este lugar y sólo mencionan algunos accidentes geográficos: *Septem Fratres, Abyla*... como en momentos anteriores.

En un reciente y documentado trabajo[11] dedicado a la etimología del nombre de Ceuta, E. Gozables (E. GOZABLES, 1990), que ya se ha ocupado de la historia antigua de la región en varias obras, describe básicamente el desarrollo urbano de la "ciudad" romana de Ceuta del modo siguiente:

El inicio del poblamiento de la península ceutí tendría su origen hacia el siglo I a. de C. (Juba II) con dos posibles interpretaciones a la luz de las evidencias tenidas hasta el momento:

1- Que «esta ciudad antigua de Ceuta se extendiera ininterrumpida desde la zona de la calle Tte. Pacheco hasta el foso»,

[10] Por lo que respecta a las monedas aparecidas en la ciudad remitimos a la obra de POSAC, *Ceuta a través de la numismática*, de próxima aparición.

En cuanto al material cerámico existe un variado repertorio de sigillata itálica que en parte fue recuperado en la zona de la Plaza de Africa. Algunos de estos materiales han sido publicados por DAURA, 1988.

[11] El trabajo de E. GOZALBES, aún a pesar de no tener como tema fundamental la historia del solar ceutí en época antigua, constituye sin duda una de las más valiosas aportaciones al estudio de este periodo al plantear interrogantes plenamente históricas que van más allá de la simple descripción de hallazgos o de la cita de fuentes literarias. Es en este sentido y, precisamente, por su aportación novedosa dentro del panorama de los estudios sobre la historia antigua de Ceuta, que es tomado como punto de referencia y contraste con las opiniones aquí manifestadas por nosotros.

2 - que «no existiese solución de continuidad entre ambos núcleos, el oriental sería el de concentración de viviendas y el occidental el de una zona industrial posiblemente dedicada a la elaboración de salazones de pescado. Esta segunda posibilidad implicaría que Ceuta en época de Juba II fuera un poblado. la primera indicaría que ya era toda una ciudad», inclinándose por la segunda de las opciones propuestas.

Para realizar estas afirmaciones E. Gozalbes se basa fundamentalmente en los restos de sigillata aretina aparecidos en la zona del Hotel La Muralla y en las monedas publicadas por C. Posac pertenecientes en su mayoría a la colección Encina. Señala también la existencia de cerámica campaniense y monedas de Juba II y Cleopatra Selene en el Hotel La Muralla, y de un número no determinado de denarios republicanos.

Este poblado habría sufrido una destrucción similar a la documentada en ciudades vecinas en el contexto de los acontecimientos que siguieron a la revuelta del liberto *Aedemon* tras el asesinato de Ptolomeo por Calígula, auténtico preludio de la conquista romana. Esta hipótesis de trabajo resulta de la aplicación al caso concreto de la península ceutí de los acontecimientos que se producen en estos momentos en la Tingitana. Hasta el momento no se han encontrado restos que permitan dar mayor consistencia a esta afirmación: como señaló Posac, a pesar de encontrar algunos indicios de incendio en niveles del siglo I, no se encontraron en las actuaciones llevadas a cabo en el Conj. 1 de salazones señales fehacientes de destrucción (POSAC, 1971, pp. 229-230) y aunque hubiesen sido localizadas no hemos de olvidar que no pudo practicarse en esta ocasión una excavación arqueológica con todas las garantías ni que tampoco puede asimilarse mecánicamente cualquier señal de incendio más o menos coincidente cronologicamente con una supuesta destrucción del lugar por los partidarios de Aedemon o por los propios romanos.

También se ha llegado a plantear, sino ningún fundamento, que Augusto habría otorgado el rango de colonia a la "ciudad" (GORDILLO, 1972, p. 159; FERNANDEZ GARCIA, 1983, p. 15).

Nuestros trabajos arqueológicos no permiten aclarar las interrogantes planteadas para este largo período, salvo confimar que no hubo asentamiento fenicio, "púnico" o "púnico-mauretano" en la zona del Istmo, que en estos momentos no sería más que una playa de arena tendida suavemente hacia la bahía norte.

A pesar de ello, y en lo referente al período "púnico-mauretano", pensamos también que Ceuta en este momento pudo ser un poblado destinado fundamentalmente a las actividades de salazón de pescados y tal y como queda documentado por la aparición del Conj. 1 del Hotel La Muralla. Las condiciones geográficas del Istmo harían extremadamente

difícil ubicar una zona de hábitat hecho confirmado a raíz de nuestras exvaciones. Esta zona de hábitat, tuviese un carácter temporal o permanente, debió existir y pensamos que el sitio más lógico para su ubicación sería la zona de la Almina. No obstante, y a pesar de las referencias a la colección Encina, a la aparición de sigillata aretina y denarios republicanos, no parecen ser argumentos definitivos para la ubicación en este lugar de este emplazamiento y su posterior continuidad en época altoimperial[12]. En nuestra opinión se trata tan sólo de una hipótesis de trabajo que debe ser mantenida como tal hasta contar con datos más seguros, principalmente de excavaciones, de este lugar.

IV. Periodo romano

El análisis del devenir histórico del solar ceutí durante el período imperial romano constituye el punto fundamental de nuestra investigación y en el que podemos aportar más datos novedosos.

En el trabajo ya citado de E. Gozables se describe cómo hacia el siglo I d. de C. la población romana de Ceuta habría experimentado un aumento considerable, circunstancia que vendría avalada por el mayor número de hallazgos posteriores a Caludio (monedas, *terra sigillata*,, etc...). Un punteo sobre una mapa de los hallazgos arqueolúgicos permitiría estimar la extensión aproximada de la Ceuta romana que, grosso modo, estraría delimitada entre la Plaza de Africa y la calle Tte. Arrabal y ocuparía una extensión aproximada de 22 hectáreas y una longitud de un kilómetro, que posiblemente deberían ser reducidas a 15 hectáreas teniendo en cuenta los espacios vacíos en el interior. Esta serie de datos llevan a este autor a calcular en torno a los 3.800 habitantes el poblamiento romano de Ceuta entre los siglos I-III d. de C.

A tenor de estos datos y habida cuenta de la importancia de la Ceuta romana, el autor señala lo paradójico de la situación jurídico-administrativa de Ceuta que no fue colonia ni municipio y que interpreta como un castigo

[12] Comenzando por las monedas pertenecientes a la Colección Encina publicadas por Posac hace ya una treintena de años y que se tenían como aparecidas en Ceuta (Posac, 1957; Posac, 1958) se ha podido comprobar recientemente que tal localización era muy dudosa pudiendo incluso suponerse que la mayor parte o la totalidad proceden de yacimientos situados en Marruecos (C. Posac com. pers.). Respecto al conjunto de las monedas incluidas en los fondos de la Sala Arqueológica/Museo Municipal tan sólo el 2% de la muestra se estima procedente de Ceuta (Abad Varela, 1988, p. 1006).

En relación a la sigillata aretina que se encuentra en el Museo Municipal se conoce que parte de ella fue recuperada en la zona de la Plaza de Africa/Hotel la Muralla por Posac. El resto no tiene una filiación segura aunque se sospecha la procedencia no ceutí de buena parte de los ejemplares.

hacia sus habitantes. La hipótesis de trabajo que maneja E. Gozalbes para justificar esta situación es la siguiente: durante la guerra de Roma contra los sublevados en favor de *Aedemon*, la cercana ciudad de *Tamuda*, en los alrededores de Tetuán, habría tomado partido por *Aedemon* siendo destruida por las tropas romanas que redujeron la ciudad a un simple *castellum* militar (MASTINO, 1990, pp. 247-270). Parte de los habitantes de *Tamuda* huirían a las montañas y los que quedaron en la ciudad habrían sido trasladados a la península ceutí. Esta actitud hostil de los habitantes habría determinado la no concesión de un estatuto privilegiado a Ceuta por parte del estado central.

Durante los siglos II y III Ceuta habría adquirido un desarrollo imprevisible, atestiguado por la aparición de algunas monedas y de *terra sigillata hispánica*. Asimismo la existencia del acueducto de Arcos Quebrados, una de las escasas obras de este tipo de la Mauretania Tingitana, vendría a confirmar este hacho. En un momento no precisado Ceuta se habría dotado de murallas las cuales serían reconstruidas por Justiniano.

E. Gozalbes se detiene analizar después las principales características de la economía ceutí, destacando como sus elementos más dinámicos las pesquerías, exportaciones de marfil, aprovechamientos de recursos del bosque, fundamentalmente madera, y por último la minería del plomo. Esta economía diversificada, unida a la aparición de productos suntuarios como el conocido sarcófago romano de Ceuta, vendrían a demostrar el grado de urbanización y desarrollo que superaba los límites de un pequeño poblado pesquero. En un trabajo anterior ya este mismo autor señalaba que «mientras *Septem Fratres* no era un lugar importante (aunque con matizaciones) en el paso de viajeros, sí lo era por el contrario para el paso de mercancías». Para realizar tal afirmación Gozalbes se basaba en los datos ofrecidos por los hallazgos submarinos concluyendo que respondían a «un trasiego comercial que tanto puede deberse parcialmente a exportaciones hispanas, desde el puerto de Carteia, como de exportaciones de la Mauretania atlántica hacia el área mediterránea o, incluso, a Numidia y al Africa Proconsular» (E. GOZALBES, 1988, p. 1067).

Durante el Bajo Imperio, Ceuta alcanzaría un período de reafirmación urbana (restos de cerámicas estampadas y monedas) plasmado en la existencia de un obispado cristiano que había situado a la ciudad como centro de toda una comarca. Este obispado de *Septem* se identifica con la Ceuta donde desembarcó Genserico destruyendo sus fortificaciones y donde Justiniano levantó poco después su inexpugnable fortaleza que luego los árabes ni siquiera pudieron conquistar.

Con carácter general y antes de entrar a valorar éstas y otras afirmaciones en torno a la Ceuta romana pormenorizadamente, debemos recordar lo dicho páginas atrás en torno a la "situación arqueológica de Ceuta": la mayor

parte de los hallazgos carecen de contexto estratigráfico por lo que su valoración es ciertamente problemática; las excavaiones continúan en muchos casos inéditas y en los fondos del Museo Municipas está atestiguada fehacientemente la inclusión de materiales ajenos a la ciudad.

IV. 1. ¿Una *civitas romana* en Ceuta?

Mucho es lo que se ha debatido en torno a las características de la ciudad romana de Ceuta, pero antes de ello pensamos que sería interesante intentar definir qué se entiende como "ciudad romana" y a partir de ello explicar por qué nosotros consideramos erróneo hablar de ella, al menos para la zona del Istmo.

El resaltar la dificultad que el concepto de "ciudad" encierra ha llegado a convertirse en un lugar común para la mayoría de los investigadores que desde distinas perspectivas (geografía, sociología, historia, etc...) se han enfrentado al análisis de este término y de sus implicaciones.

Han sido propuestos numerosos rasgos distintivos de una ciudad, de lo urbano normalmente entendido como término contrapuesto al campo, a lo rural. Sin intención de ser exhaustivos conviene al menos citar algunos de ellos: número de habitantes, extensión del asentamiento, proximidad o densidad de las edificaciones existentes, etc... criterios señalados por los que se decantan por factores esencialmente cuantitativos, o bien la actividad a la que se dedican la mayor parte de sus habitantes (no agricultores), la existencia de determinados servicios o incluso una determinada percepción del espacio urbano.

Como acertó a señalar Castells en uno de sus numerosos trabajos dedicados al tema, en mucho de los planteamientos antes expuestos subyace la premisa consciente o no de una asociación entre los conceptos de ciudad = industria = progreso frente a rural = agrícola = tradicionalismo, que no es ni mucho menos evidente (CASTELLS, 1983).

Este trasfondo que señalamos coarta realmente las posibilidades de poder establecer una "supuesta" definición universal del concepto ciudad cayendo en un reduccionismo tal que extrapola la imagen de la ciudad capitalistica occidental a categoría universal haciendo imposible la comprensión de las "ciudades" de otros ámbietos geográficos y otros momentos cronológicos.

En una esfera mucho más restringida, centrada en las épocas prehistóricas y clásica, las discusiones en torno a este concepto son también arduas y para ello basta como ejemplo bastante cercano el debate que en relación al concepto "espacio rural/espacio urbano" tuvo lugar en el Coloquio sobre Microespacio celebrado en Teruel en 1987 (AAVV, 1987).

Polémicas en cuanto a la relación entre el origen del estado y la aparición de ciudades, al valor de los argumentos cuantitativos - especialmente la extensión de los yacimientos - como definitorios de la presencia de ciudades, sobre la posibilidad de una definición general del concepto "ciudad" o la necesidad de circunscribir éste a un determinado ámbito geográfico y cronológico, la plasmación en el registro arqueológico de la existencia de ciudades y un largo etcétera, ilustran la complejidad del debate y la variedad de posturas frente al mismo.

El Imperio Romano fue un mundo de ciudades quizás en un grado desconocido en la historia de la humanidad hasta la Revolución Industrial, pero ¿cómo se entendía la ciudad en época clásica?.

En nuestra opinió buena parte de la problemática respecto a este tema parte de un error conceptual. Debemos distinguir en primer lugar entre la *civitas* considerada desde un punto de vista jurídico-administrativo y la "ciudad" desde el punto de vista de "fenómeno urbano", acepción esta última que se asocia con una determinada "percepción del espacio" identificando entonces un determinado asentamiento como "ciudad" en virtud de la existencia de una unidad topográfica y administrativa, un determinado número de habitantes, un reparto del trabajo y una diferenciación social bien definida, una diversidad de construcciones, unos determinados servicios, etc... En este sentido, es revelador el planteamiento de Kolb (KOLB, 1992) al distinguir el fenómeno que él llama de "municipalización" del de "urbanización" del Impero Romano en tanto que la urbanización es un fenómeno más amplio.

El prototipo de la ciudad clásica fue sin duda la *polis* griega, un concepto que no tiene equivalente en nuestro idioma y que ha sido traducido habitualmente recurriendo a un circunloquio: ciudad-estado. La *polis* trasciende al espacio físico que ocupa, incluyendo la porción de tierra administrada por ella y que a simple vista sería calificada hoy como rural. Así, cuando en los sangrientos episodios que sucedieron durante las Guerras Médicas Themístocles propuso a los atenienses el abandono de Atenas (lugar geográfico), pudo afirmarse con certeza que Atenas (la *polis* ateniense) estaba en los barcos.

Aunque heredera de esta *polis* griega, la ciudad romana sufrió una profunda transformación. La orgullosa independencia de la *polis* era imposible en el marco de un estado territorial como el administrado por Roma.

En una reciente obra, Gamsey y Saller, definen la ciudad romana como «una comunidad urbana, dotada de autogobierno, con un constitución regular que se centraba en un Consejo y unos magistrados, y con un territorio rural situado bajo su jurisdicción y su control» (GARNSEY, SA-

LLER, 1990, p. 42)[13]. Cabría matizar en este sentido que incluso pueden existir varias comunidades urbanas en una sola *civitas* y más aún, se dan casos en los que un *civitas* puede constituirse sin que haya ninguna comunidad urbana (ABASCAL, ESPINOSA, 1989). La concesión del estatuto de *"civitas"* no está necesariamente ligada a la "importancia", riqueza o tamaño de los asentamientos, sino más bien a las necesidades del Estado Romano en un lugar determinado (FINLEY, 1978, pp. 173 y ss.). Así, por paradójico que pueda parecer, existieron comunidades urbanas relativamente prósperas que jamás alcanzaron el reconocimiento de *civitates*.

A pesar del espejismo que puede suponer la abundancia de citas de autores clásicos en las obras que se ocupan de estos temas, las fuentes de información escritas no ofrecen ni mucho menos un panorama exhaustivo de las características de los distintos asentamientos, *civitates* o no[14]. Por ello cobra especial relieve, más aún en el caso de investigar un asentamiento concreto, la plasmación del estas "características urbanas" en el registro arqueológico. Salvo en el caso de que la epigrafía o incluso más restrictivamente las acuñaciones de monedas permitan atestiguar con rotundidad el carácter de *civitas* de un determinado emplazamiento, es posible pensar que tanto ésta como otro tipo de asentamiento pueda dejar en el registro arqueológico unas trazas similares.

Por ello y a partir de este momento cuando hacemos alusión a que Ceuta no fue una ciudad, al menos durante el Alto Imperio, nos referimos a que no fue una *civitas* en el sentido romano del término[15]. Las características del asen-

[13] Una introducción general con amplias referencias a autores clásicos es ABASCAL, ESPINOSA, 1989.

[14] Sin duda el autor más completo en lo que respecta a la mención del estatuto jurídico de las distintas comunidades es Plinio que no ofrece ningún dato significativo para el asentamiento ceutí.

[15] La consideración de una *civitas* en momentos del Alto Imperio supone efectivamente una toma de partido por parte de Roma respecto al rango de ese asentamiento como una unidad jurídico-administrativa de determinado rango por su relación con el estado central. Las *civitates*, especialmente las de estatudo privilegiado, se convierten en un vehículo de la actuación de Roma en un determinado lugar ya que a través de ellas se articulan las estructuras productivas del territorio que le es asignado, normalizando las relaciones de estos espacios con el poder central aún a pesar de mantener formas y modos tradicionales.

La situación cambia radicalmente a partir del siglo II. La *civitas* y sus órganos representativos que hasta entonces eran un factor de privilegio se transforman a partir de este momento en una pesada carga. Así, los territorios rústicos, extraciudadanos, adquieren una dimensión desconocida convirtiéndose en el lugar de refugio tanto de los estamentos privilegiados como de los más humildes que huyen de las cargas impositivas que supone la permanencia en la ciudad. De este modo, la promoción de asentamientos por parte del estado romano es una necesidad fundamental y así los criterios de fijación del estatuto de *civitates* se hacen mucho más amplios.

En nuestra opinión, la confusión en el caso concreto de Ceuta parte de una identifica-

tamiento romano que existía en Ceuta no son hoy día calificables ya que no existen datos en torno a ello. Tan sólo sabemos, y ya es un avance, que en la zona del Ismo aproximadamente desde el cambio de era existieron una serie de conjuntos de salazones de pescado y que en una fecha aún por precisar fue construida una basílica paleocristiana. Con estos datos es imposible en nuestra opinión precisar siquiera si este asentamiento durante el Alto Imperio puede ser considerado un núcleo urbano aunque no fuese una *civitas*.

Parece pues claro que cualquier alusión a una "ciudad romana de Ceuta" en los momentos antes indicados debería estar precedida por un análisis de las características que definirían el asentamiento como tal ciudad. En otro caso, afirmaciones de este tipo sólo pueden ser consideradas imprecisiones terminológicas quizás movidas por el deseo de engrandecimiento del pasado de nuestra ciudad muy en la tradición de la historiografía ceutí (MARIN, VILLADA, 1988).

IV. 2. Alto Imperio

Continuando con el análisis del desarrollo histórico de Ceuta hemos de señalar que al menos hasta la segunda mitad del siglo II d. de C. no fue ocupada la zona del Istmo de Ceuta, como hemos constatado en nuestras excavaciones[16].

La hipótesis sugerida por C. Posac (POSAC, 1958, p. 126) de un progresivo desplazamiento desde la zona de la Plaza de Africa hacia el Este se ha visto confirmada parcialmente por nuestras intervenciones. No obstante, es necesario recordar una vez más que nos encontramos en una zona dedicada a actividades artesanales y no en un lugar de hábitat. Es plausible pensar que este desplazamiento sea aceptable en lo que atañe a los distintos conjuntos de salazón.

Efectivamente, si en el conjunto n. 1 de salazones el material más temprano parecía ilustrado por monedas de Juba II, sigillata itálica, etc... datables a partir del último decenio del siglo I a. de C. y en la Plaza de Africa se localizó una muestra cerámica que abarcaba desde el cambio de era aproximadamente hasta el siglo V (POSAC, 1962, p. 32; POSAC 1966 inédito; POSAC,

ción por parte de muchos autores de cualquier asentamiento romano con una "ciudad": dado que en el actual término municipal de Ceuta existió tal asentamineto se habla seguidamente de "ciudad". Como ya hemos indicado, esta identificación no es aceptable y empobrece notablemente el debate.

[16] Las excavaciones atestiguan con bastante rotundidad la falta de una ocupación de este lugar al menos hasta entrado el siglo II. Ello no quiere decir sin embargo que la zona del Istmo no pudiese ser aprovechada en momentos anteriores quizás como desembarcadero, tránsito hacia otros lugares, zona de recogida de moluscos, etc...

1968, p. 793; POSAC 1971, pp. 229, y ss.; POSAC, 1988, pp. 8 y ss.), en nuestras excavaciones los restos cerámicos más tempranos que pueden señalarse son dos fragmentos de sigillata galo-romana claramente residuales en contextos de rellenos y algunos ejemplares de la segunda mitad del siglo II de sigillata africana A. Ya Gozalbes (E. GOZALBES, 1988, p. 1066- 1067) había apuntado, en un momento en el que aún no había sido descubierto el Conj. núm. 3 de piletas, que las factorías de salazón «entre ellas la de Ceuta, solamente entraron en actividad en el siglo II» basándose en los datos ofrecidos en la clásica obra de Ponsich y Tarradell. Esta puesta en funcionamiento parece coincidir con el inicio de las actividades de este Conjunto núm. 3 pero parece difícil que, a tenor de los materiales recogidos por Posac, el Conj. núm. 1 del Parador "La Muralla" pueda ser datado en sus momentos iniciales en fecha tan tardía (véase más arriba).

Estos datos, unidos a la datación de algunas de las estructuras documentadas, especialmente en la parcela 13 y también en el conjunto número 3 de piletas, parece indicar con toda rotundidad que el inicio del poblamiento en esta zona debe situarse al menos a partir de la segunda mitad del siglo II. Incluso el conjunto de lucernas publicadas por Posac refuerzan en líneas generales esta datación más tardía para los hallazgos de la Gran Vía respecto a los de Plaza de Africa y alrededores (POSAC, 1981). La situación y carácter de éste queda aún por determinar aunque poseamos algunos indicios.

Es bien sabido que en época romana las necrópolis se situaban fuera de la zona habitada de los asentamientos. En Ceuta, Posac localizó en las Puertas del Campo una necrópolis de tégulas datadas por él en el siglo III d. C. (POSAC MON, 1966 inédito; POSAC 1965).

Caben pues dos posibilidades: o el hábitat estaba situado en la zona Almina-Hacho o bien en el continente. No hay datos concluyentes en uno u otro sentido pero el hecho de que hasta el momento no se haya documentado ningún hallazgo romano más allá del Foso Real, unido a los descubrimientos esporádicos en la Almina (POSAC, 1964, pp. 194-195), a la propia etimología de los *Septem Fratres* y al desarrollo del posterior hábitat medieval, hacen más plausible pensar en el sector Hacho-Almina como posible ubicación de éste. Sólo la realización de excavaciones arqueológicas permitirá despejar esta incógnita (VILLADA, 1988, p. 55).

Por lo tanto, en lo que respecta al período altoimperial, poco más es lo que se puede aseverar hoy por hoy en torno al asentamiento romano de Ceuta al margen de lo expuesto. Cualquier intento de determinación del origen de sus habitantes, extensión, períodos de esplendor o decadencia, etc... sólo puede ser tomado como hipótesis aún sin confirmar[17].

[17] En los fondos del Museo Municipal existen algunas monedas que pueden ser datadas en este momento aunque la problemática en torno a su procedencia a que hemos hecho mención

IV. 3. Bajo Imperio

Más datos existen en torno al desarrollo histórico de Ceuta durante el Bajo Imperio. No obstante, desconocemos como para momentos más tempranos, la localización o características del hábitat.

A pesar de ello existen algunos indicios que permiten vislumbrar una serie de cambios.

En primer lugar señalaremos la distinta atención que dedican al lugar las fuentes escritas. Si hasta este momento las menciones de esta región se circunscriben exclusivamente a la cita de distintos accidentes geográficos, diversos autores han planteado que con el *Itinerario Antonino* estaríamos ante la primera alusión explícita de un asentamiento en este lugar. Las características del Itinerario en su descripción costera, evidentemente un Itinerario marítimo, hacen difícil aceptar estas propuestas con rotundidad. Sólo con las menciones explícitas de *Septem Fratres* y *Septemvenan* por parte del *Anónimo de Ravena* podemos plantear la existencia de un asentamiento "urbano". La datación de la obra del *Anónimo de Ravena* debe situarse en torno al siglo VII-VIII pero los datos que maneja parecen ser del siglo III-IV.

Otro hecho que merece la pena destacar en este momento es la existencia de un mayor número de fragmentos cerámicos de vajilla fina. En los fondos del Museo Municipal se conserva una colección de sigillatas africanas de cierta entidad, muy superior en número al material equivalente de época altoimperial, que parecen proceder de la ciudad.

Síntoma de un mayor desarrollo del asentamiento ha sido considerada la presencia de un notable sarcófago de mármol datado en torno al tercer cuarto del siglo III d. de C. (VILLAVERDE, 1988).

Por último, un hecho destacable es la construcción de la llamada Basílica Tardorromana de Ceuta que vendría a denotar un diferente carácter del asentamiento romano en época tardía.

Nuestra postura en torno al desarrollo del asentamiento romano de Ceuta en época bajoimperial participa de esta impresión en cuanto al mayor desarrollo del mismo. Efectivamente, pensamos que la mención

repetidamente no puede olvidarse. En cuanto a la representación de material cerámico es necesario también hacer algunas puntualizaciones ya que su aprición ha sido interpretada como indicio de períodos de expansión de la vida económica de la "ciudad". Por lo que respecta a la T.S.I. parece que en parte no procede de Ceuta. En cuanto a la T.S.G. podemos señalar que representa aproximadamente casi la mitad de la vajilla fina altoimperial de los fondos del Museo Municipal, con dataciones en general más cercanas al siglo I que al II. La T.S.H. se encuentra representada aproximadamente en una cantidad cercana al 15% del total de la vajilla fina. Se encuentran atestiguados sellos tanto de talleres béticos (Andújar) como riojanos (DAURA, 1988; ROCA ROUMENS, FERNANDEZ GARCIA, 1988; FERNANDEZ GARCIA, 1988).

del asentamiento es de vital importancia. Como es bien sabido, a partir del Edicto de Caracalla todos los habitantes libres del Impero obtuvieron la ciudadanía romana, claro que en un momento en que ya esta ciudadanía constituía más una serie de obligaciones fiscales que un privilegio social o político. Por lo tanto una agrupación humana de carácter permanente como la que existió en Ceuta gozaba de mayores posibilidades de ser reconocida como una *civitas*, pero una *civitas* que difería bastante de la consideración que podría haber tenido durante el Alto Imperio.

Un *civis romanorum* durante el siglo I d.C. era un individuo privilegiado en el Imperio, más aún si residía en Roma. La extensión de la ciudadanía romana al conjunto de los habitantes libres no hizo sino sancionar la pérdida de importancia de esta categoría jurídico-administrativa. Del mismo modo la consideración de una *civitas* durante el Alto Imperio no es paragonable con la situación en época tardía. Parece un hecho incontestable cómo a partir de mediados del siglo II d. de C. la crisis estructural del sistema productivo romano se plasmó en una decadencia generalizada de las comunidades urbanas fuese cual fuese su categoría administrativa. Por esto la mención de una *civitas* en Ceuta en este momento no tiene por qué traducirse mecanicamente en un reflejo del desarrollo espectacular sufrido por el asentamiento. En lo que conocemos hasta el momento y queda confirmado por nuestras excavaciones sólo puede decirse que continuaba siendo un centro productor de salazones cuya importancia no puede valorarse exactamente. Existen datos indirectos que, como ya indicamos, parecen señalar una reafirmación en el hábitat a pesar de que todavía no conocemos tan siquiera su localización exacta.

Analizaremos ahora esos datos indirectos.

a - Mayor presencia de cerámica importada - Parece probado este aumento de hallazgos. No obstante, y a pesar de que pudiera ser así, no debe deducirse de ello un aumento considerable en la población. Otras explicaciones podrían ser las propias características de la investigación arqueológica ceutí que puede dar una falsa imagen. Puede explicarse también este mayor número de fragmentos por reflejar el último momento de ocupación de determinados espacios.

b - Sarcófago romano - Las circunstancias de la aparición del sarcófago romano y la reutilización del mismo posiblemente como una fuente resta contundencia al hallazgo. Es un dato que debe ser tomado con precaución.

c - La presencia de una Basílica Paleocristiana - La aparición de esta edificación en Ceuta es sin duda el hallazgo más significativo en cuanto al cambio sufrido en el asentamiento. La información que hasta

el momento se tiene sobre el descubrimiento es escasa pero a pesar de ello es necesario recordar que en época tardía esta Basílica estaría situada en una zona muy próxima a una playa, cercana a unos conjuntos de salazones de pescados y que su planta ha aparecido llena de tumbas. El Dr. Fernández Sotelo ha llegado a plantear su convicción de que posiblemente se tratase de un edificio inacabado[18].

Como ha sido puesto de manifiesto (SOTOMAYOR, 1988), la incidencia del cristianismo en la provincia Tingitana fue muy relativa y sin duda menor que en la cercana provincia Bética. Por ello se plantea que más que una supuesta influencia norteafricana, Tingitana en el caso que nos ocupa, en el surgimiento del cristianismo hispano la situación debió producirse justo a la inversa.

Tomando en consideración este estado de cosas que queda en parte confirmado por la escasez de hallazgos arquitectónicos cristianos en la Tingitana, no deja de ser muy significativo el descubrimiento de una Basílica Paleocristiana en nuestra ciudad.

La primera cuestión que cabría plantearse en torno a esta notable edificación sería el de la explicación de su existencia en un asentamiento de las características que hemos descrito antes.

En primer lugar parece que los materiales más antiguos documentados corresponden a una moneda de Faustina datada en el siglo II, pero cuya apareción parece claramente de carácter residual. Teniendo en cuenta otras dataciones conocidas para algunas otras basílicas peninsulares parece lógico situar más probablemente la fecha inicial de la Basílica ceutí al menos en la segunda mitad del siglo IV[19].

Con respecto a sus momentos finales tampoco hay certeza. El material cerámico localizado nos ofrece una datación del siglo VI o incluso un poco más tardía.

[18] En la reciente publicación de FERNANDEZ SOTELO, aparecida tras la redacción de este trabajo este autor señala que «existen dos fases en el desarrollo de la obra: en la primera se traza un rectángulo de 18,40 por 11,05 m. de la que se construye la zapata. Cuando está todo listo para recibir el alzado de los muros, los costructores decidieron ampliar el edificio por el Este y por el Norte. El ábside aparece añadido a la primera obra y centrado según el eje longitudinal de la ampliación» (FERNANDEZ SOTELO, 1991, p. 15).

[19] FERNANDEZ SOTELO señala en cuanto a la cronología que «a falta de algún objeto o inscripción que pudieran aportar indicios cronológicos precisos, existe como único punto de aproximación la moneda del emperador Teodosio I (379-395), muy gastada, sin olvidar las otras diez recuperadas en la basílica o al exterior de los muros, pero muy próximos a ellos, porque tres pertenecen a los últimos años del s. IV, dos a mediados de este mismo siglo, una a mediados del III y otra a la segunda mitad del II. El mayor número pertenece al siglo IV, pero proyectándose sobre el s. V. De cualquier forma, la moneda del año 383 tiene una referencia directa con la sepultura, y no con la construcción de la basílica.» (FERNANDEZ SOTELO, 1991, p. 29). Estos datos coinciden básicamente con los deducidos por nosotros a raíz de nuestras excavaciones.

Otra cuestión digna de tener presente es la hipótesis defendida por Fernández Sotelo en la actualidad para quien la Basílica jamás llegó a concluirse. La propuesta de que la falta de vigor económico de la comunidad cristiana motivó el abandono de la construcción y la dedicación del edificio a lugar de enterramiento es imposible de evaluar. Más adelante expondremos una posible explicación a este hecho teniendo en cuenta los resultados obtenidos por nosotros.

Por último, y respecto a esta edificación, pensamos necesario señalar un dato que a menudo pensamos es olvidado con demasiada ligereza. A raíz de nuestras intervenciones parece plenamente demostrado que la Basílica ceutí se encuentra ubicada no en el centro o dentro de un núcleo urbano de mayor o menor importancia sino en las inmediaciones de una serie de conjuntos de salazones en la que constituyó sin duda una suave playa de arena tendida hacia la bahía norte, posiblemente el lugar de desembarco del asentamiento ceutí. Como hemos tenido ocasión de comprobar en las excavaciones realizadas y en el estudio del conjunto número 3 de piletas, los niveles romanos se asientan directamente sobre la arena, lo cual es perfectamente lógico si aceptamos la interpretación ofrecida en cuanto a la funcionalidad de las estructuras.

Esta ubicación de la Basílica inusual en términos urbanísticos no tiene una explicación sencilla. Quizás cabe aquí recordar la tesis de Sotomayor de que la Basílica ceutí fuese una Basílica con un uso plenamente funerario, con sepulturas "*ad sanctos*" (SOTOMAYOR, 1990). Es decir, que la presencia de la tumba de las reliquias de un mártir condicione la ubicación de la estructura basilical estando el resto de las sepulturas en función del interés por ser sepultado en terreno santificado (FERNANDEZ SOTELO, 1991).

V. Los acontecimientos de fines del siglo IV y principios del siglo V. Nuevas propuestas a raíz de las intervenciones en el Istmo.

Si la cuestión de la llamada "crisis del siglo III" ha suscitado innumerables páginas polémicas no cabe duda que la plasmación de esta crisis en la provincia de Mauretania Tingitana tiene unos caracteres bien peculiares[20]. Efectivamente, en Mauretania Tingitana se produjeron a fi-

[20] La llamada crisis del siglo III supuso la quiebra definitiva del modo de procucción esclavista. La Tingitana una provincia periférica del Imperio, conoció un desarrollo de este modo de producción bastante limitado, por lo cual la quiebra del sistema tuvo consecuencias peculiares. Si a ello unimos el carácter fronterizo de la provincia, su tradicional vinculación a la Bética, el abandono de buena parte de su territorio en fechas posteriores, etc... habremos de convenir en que el estudio del proceso histórico de la Tingitana en época tardía tiene unos caracteres muy específicos.

nales del siglo III dos acontecimientos singulares: el abandono por parte del estado romano de buena parte de la provincia y la adscripción de los restos de ésta a la *Diocesis Hispaniarum*. Tanto el momento como las causas de estas dos medidas han sido controvertidas y no parece éste el lugar más adecuado para tratarlas con un mínimo detalle. La evacuación de la provincia se realizó posiblemente en la década de los ochenta o incluso de los noventa del siglo III, de forma sistemática y sin sobresaltos, por lo que cade suponer que la tradicional argumentación que la hacía depender de disturbios de poblaciones indígenas o invasiones no puede ser aceptada mecánicamente.

Posiblemente esta evacuación vino motivada por un rediseño de la política económica y defensiva del Impero que puso de manifesto el carácter secundario de la Tingitana dentro del marco general del Impero pensado por Diocleciano. La conservación sin embargo de la parte norte de la provincia vendría fundamentada primordialmente en su papel de "cabeza de puente" para la defensa de la Península Ibérica, especialmente de la rica provincia Bética. La plasmación de este rol de la Tingitana quedó sancionado en el ámbito administrativo, por su desgajamiento del resto de las provincias africanas y su inclusión en la *Diocesis Hispaniarum*[21].

La incidencia que tanto este repliegue como la inestabilidad que parece reinar en la provincia a finales del siglo III tuvieron en Ceuta son muy difíciles de precisar dado el estado actual de nuestros conocimientos. No obstante, y como ya señalamos más arriba, existen ciertos indicios de que el asentamiento ceutí alcanzó un desarrollo mayor que durante el Alto Imperio.

El final del control romano sobre el norte de Africa tuvo su preludio en el paso del Estrecho de Gibraltar por los vándalos, a cuyo frente se encontraba Genserico. El 429, este pueblo al que se le habían unido los restos de otras tribus, pasó al Norte de Africa culminando una vieja aspiración de estas tribus germánicas desde su entrada en los límites del Impero. Africa era sin duda una tierra afamada por su fertilidad y riquezas en el Imperio y su control proporcionaba una situación envidiable.

Se desconoce con seguridad cuál fue el lugar o lugares desde los que se produjo el traslado de este pueblo si duda numeroso. Aunque existen indicaciones en torno a que el paso se produjo por el lugar más angosto del Estrecho, sólo Gregorio de Tours señala *Iulia Transducta* como lugar de partida (*H.F.* II,2). Tampoco existe seguridad en cuanto al punto del desembarco, ya que las fuentes no precisan esta cuestión. No

[21] Este papel asumido por la Tingitana queda plasmado en la mención de principios del siglo V recogida en Notitia Dignitatum en la que se señalan algunos establecimientos militares en la zona del Estrecho (Tamuco, por ejemplo). Véase ARCE, 1982, p. 63 y ss.

obstante, ha venido señalándose Ceuta como el lugar más probable y no parece que haya ningún argumento decisivo que invalide esta hipótesis (E. GOZALBES, 1986, pp. 17-18). Fuese exactamente el emplazamiento de la actual Ceuta o sus alrededores no cabe dudar que el desembarco de un contingente tan numeroso debió repercutir en la vida de sus habitantes, bien por enfrentamientos directos o incluso simplemente por el pánico que produciría en ellos la llegada de tal multitud. Del mismo modo, la dislocación que produciría tal evento tuvo que incidir de forma directa en los asentamientos cercanos.

Tradicionalmente y aceptando la premisa de que el asentamiento ceutí en esos momentos contaba con un cierto esplendor (se llega a decir incluso que tenía instalaciones defensivas) se ha venido aceptando que los Vándalos asolaron el lugar e incluso desmantelaron las instalaciones militares ceutíes en previsión de que pudieran ser usadas por las tropas romanas como cabeza de puente en Africa en un hipotético contraataque (E. GOZALBES, 1986, p. 18; GARCIA MORENO, 1988, p. 1100).

Como ya señalamos más arriba resulta difícil valorar la importancia precisa del asentamiento ceutí en este momento y no puede considerarse más que una hipótesis la existencia de elementos defensivos y el supuesto saqueo vándalo[22]. Las fuentes escritas no permiten precisar más pero las intervenciones realizadas por nosotros en la Gran Vía quizás puedan contribuir a esclarecer un poco estos sucesos.

En todas las intervenciones llevadas a cabo y que han permitido obtener una secuencia cronológica fiable se ha podido documentar un momento de abandono del lugar que puede ser fechado a principios del siglo V. Este nivel de abandono presenta señales evidentes de incendio documentados tanto en la parcela 12 como en la 13. Asimismo, los materiales recogidos durante la construcción del aparcamiento subterráneo de la Gran Vía presentan también inequívocas señales de incendio y su datación puede fijarse en un momento contemporáneo. La unidad estratigráfica 3 de la parcela 13 que puede ser correlacionada con las UE 22 y 24 de la parcela 12 no sólo por los materiales documentados sino por la textura y composición de ambas, han aportado materiales de datación bastante precisa: la mayor parte de los fragmentos identificables pertenecen a la forma Hayes 73 que Hayes data entre el 420 y el 475 y que para Fulford tiene una cronología que va desde finales del siglo IV hasta la primera mitad del siglo V; otras formas documentadas (Hayes 64, Hayes 61/Lamb. 53 bis, Hayes 50B, Hayes 59A, y las estampadas de estilo

[22] A pesar de la insistencia con la que viene manejándose este argumento, lo cierto es que no existe ningún dato que permita sostener con contundencia el amurallamiento del lugar durante el Bajo Imperio.

A (ii)) son habituales en estos contextos; también el amplio grupo de cerámicas de cocina localizadas puede situarse en este momento preciso; junto a ello hay que indicar que los hallazgos numismáticos corroboran esta datación con la aparición de monedas de Teodosio y Arcadio. Por último, es necesario señalar gue personas que pudieron observar las obras de construcción de dicho aparcamiento señalan la presencia de un claro nivel de incendio de notable extensión aunque lógicamente es imposible señalar la cronología del mismo. En la zona de la Plaza de Africa y alrededores Posac indica que no pudo detectarse rastro alguno que pudiera delatar el paso de los vándalos aunque no deja de ser altamente significativo que para este lugar la representación cerámica y numismática conocida no supere en ninguna ocasión los primeros decenios del siglo V (POSAC, 1971, p. 230).

Parece razonable pensar, a raíz de la rotundidad de los datos cronológicos, que bien el intento del rey visigodo Walia de desembarcar en Africa o el avance vándalo hacia Africa del Norte, al margen de que el desembarco se produjese en Ceuta o en un lugar cercano, produjo una conmoción tal que significó una recesión en la vida del asentamiento ceutí, plasmado con total claridad en la zona del Istmo. Aunque no puede descartarse, asimilar sin embargo mecanicamente este nivel de abandono a una acción militar vándala directa sobre el territorio ceutí puede no ser correcto. Este período turbulento de la vida del asentamiento pudo venir propiciado por factores tanto internos de la población aquí asentada como externos desencadenados por la presencia vándala.

Como señalamos antes, bastantes autores han propuesto un período de abandono tras estos acontecimientos. Los sucesos que tuvieron lugar desde este momento hasta la ocupación de la ciudad en el 534 por orden de Justiniano son muy confusos. La documentación que ofrecen las fuentes escritas es bastante parca. En el 484, el rey Hunerico convocó en Cartago una asamblea de obispos católicos bajo dominio vándalo. A pesar de que la provincia Tingitana no aparece citada sí sabemos que asistieron obispos de *Russadir* (Melilla) y Tánger. También se nombra a un tal *Cresces, sestenis presbyter* (GARCIA MORENO, 1988, p. 1103). Se ha propuesto la identificación de la sede de este obispo con *Septem*. Más adelante deben citarse los testimonios de Procopio y San Isidoro. Para el primero, los Bizantinos habrían tomado *Septem* a los Vándalos mientras que para San Isidoro habría sido arrebatada a los Visigodos. Esta contradicción ha sido explicada por E. Gozalbes señalando la posible presencia de una guarnición conjunta visigodo-vándala en *Septem*, extremo que coincide con la opinión de García Moreno en torno a la renovación de un pacto de amistad entre Vándalos y Visigodos en fechas inmediata-

mente anteriores a la conquista bizantina (E. GOZALBES, 1986, p. 19 y ss.; GARCIA MORENO, 1988, p. 1104 y ss.).

Tras la conquista bizantina la ciudad fue convertida en una plaza fuerte, base de una flota, cuya principal misión sería el control de los acontecimientos de Hispania. Asimismo se construiría un templo dedicado a la Virgen María y se aseguraría el abastecimiento de agua a la ciudad mediante la construcción de un acueducto.

La presencia bizantina en Ceuta puede llevarse al menos hasta el año 641, fecha en la cual Filagrio es desterrado por Heraclio II a *Septem*. García Moreno propone que en momentos de finales del siglo VII una parte de las tropas bizantinas aún acantonadas en Ceuta pasan a ponerse bajo la autoridad de Toledo.

Esta abigarrada y en ocasiones confusa sucesión de hechos no ha podido ser hasta el momento despejada por la investigación arqueológica. Sólo el hallazgo de un ponderal o *exagium* bizantino localizado en las obras realizadas en la fachada norte del Parque de Artillería (POSAC, 1962) y un broche visigodo de tipo liriforme datado en el siglo VII o inicios del VIII en el mismo lugar han sido publicados como testimonio de este amplio período (G. RIPOLL, 1988, p. 1133 y ss.). Junto a ello cabe señalar la presencia de materiales cerámicos datables al menos en el siglo V/VII existentes en el Museo Municipal que pueden ser testimonio de la ocupación del lugar en este momento. No obstante, nunca han podido ser documentados restos de estructuras correspondientes a este período.

Queda por último ofrecer una posible respuesta a la presencia inconclusa de la Basílica cristiana hallada en Ceuta. Nosotros pensamos, si quedase plenamente demostrada la posible falta de terminación de este monumento apuntada por Fernández Sotelo, que podría estar relacionada con los turbulentos sucesos descritos de inicios del siglo V. Sólo un estudio exhaustivo de esta edificación y de los materiales allí aparecidos en su contexto estratigráfico podrán resolver esta incógnita que en principio no parece descabellada.

La vida de la Basílica como lugar de enterramiento pudo continuar en momentos posteriores. SERRANO RAMOS ha señalado la presencia de materiales predominantemente del tipo D en vajilla africana y de las formas tardías de Hayes (Serrano Ramos, 1990) lo que parece confirmar su utilización al menos durante el siglo VI. Es decir, que en los confusos acontecimientos que jalonan la vida del asentamiento durante los siglos V y VI la Basílica pudo mantener su función de lugar de enterramiento.

Como dijimos con anterioridad, en el 484 se cita en el Concilio de Cartago a un obispo *sestensis*, *Cresces*. Es imposible determinar en este momento la posible relación de esta sede con los restos del monumento descubierto.

Sí tenemos más certeza gracias al testimonio de Procopio de la edificación por mandato de Justiniano de una Iglesia dedicada a la Virgen en la plaza fuerte de *Septon*. Tradicionalmente se ha venido poniendo en relación esta Iglesia con la Mezquita, antes templo cristiano, descrita por El Bekri. Tendríamos pues en este momento al menos una Iglesia dedicada a la Virgen situada en el emplazamiento de la actual Catedral mientras que la Basílica Tardorromana pudo seguir siendo utilizado como lugar de enterramiento.

El período de abandono de la ciudad señalado de forma intuitiva por algunos autores ha quedado reflejado en el registro arqueológico documentado en nuestras intervenciones al menos en la zona del Istmo. Efectivamente, el análisis de los materiales recuperados permite señalar que tras ese momento de destrucción que indicamos más arriba los lugares excavados permanecieron durante bastante tiempo sin ocupación humana efectiva. Esto no quiere decir que este lugar no fuese transitado o aprovechado de alguna manera máxime si tenemos en cuenta que en sus inmediatas cercanías la Basílica Tardorromana sigue aportando materiales del siglo VI.

A pesar de que en la parcela 13 y en la Ferretería Aguilar los niveles correspondientes a estos momentos se encuentran alterados y no permiten despejar las dudas que se nos plantean, en la parcela n. 12 por el contrario hamos tenido la fortuna de poder documentar una secuencia más completa. Del análisis de esta secuencia se desprende que existe un vacío de materiales de aproximadamente cinco siglos entre el V y el X sin que hayamos podido observar ningún indicio de alteraciones postdeposicionales en los depósitos. Los materiales más tempranos documentados de época medieval deben datarse en pleno califato o incluso algo después. Desconocemos hasta qué punto esta situación es extrapolable al resto del asentamiento.

Esta contradicción palpable entre las fuentes escritas y la documentación obtenida no pensamos que pueda se resulta con total certeza en el momento actual. La existencia de una plaza fuerte bizantina y la conquista de la ciudad por los árabes en el siglo VIII no admiten duda razonable. Cómo explicar pues esta contradicción a raíz de los nuevos datos obtenidos que parecen tener mayor fuerza por la no existencia de hallazgos en cantidad apreciable de estos siglos. La primera solución que cabría plantear sería que el asentamiento bizantino/visigodo no estuviese en este lugar. Ello no sería extraño más aún si consideramos que ha quedado plenamente demostrado que el hábitat romano de Ceuta jamás se situó en el Istmo. Dónde puede estar la fortaleza bizantina es algo que hoy por hoy es imposible responder.

La continuidad en el aprovechamiento de este lugar parece indudable a tenor de los materiales aparecidos en la Basílica de los siglos V y VI. Sin embargo, éstos no tienen equivalencia en los documentados por

nosotros. Sólo algunos framentos de sigillata africana D pueden indicar una datación en torno al siglo VI pero éstos fragmentos parecen poco bagaje para doscientos años de discurrir histórico.

Con el indudable riesgo de proponer soluciones cuando aún no se cuentan con los datos necesarios, especialmente los resultados de las excavaciones de la Basílica, vamos a intentar esbozar una explicación de lo acontecido. En nuestra opinión no sería descabellado pensar en que fuese cual fuese la importancia de los asentamientos visigodo y bizantino la Basílica debió quedar reducida a un lugar de enterramiento durante este período, al menos eso puede desprenderse del número de enterramientos documentados y de las cerámicas halladas. La escasa presencia de materiales de esta cronología localizados por nosotros responderían a hallazgos fortuitos de material residual desde un punto de vista funcional y no cronológico, posiblemente relacionados con las actividades desarrolladas en la Basílica bien por pérdidas o abandono en esos momentos o por las remociones realizadas en el terreno tras la nueva ocupación efectiva de esta zona.

En cuanto al conjunto de salazones desgraciadamente, tampoco es mucho lo que podemos aportar. Desconocemos en qué momento cesó la producción. No es imposible y de ello tenemos testimonios en *Belo*, que las piletas una vez en desuso fuesen utilizadas como lugar de refugio más o menos ocasional. Un indicio de que las piletas pudieron ser reutilizadas con otra función puede deducirse de la aparición de muestras de mamíferos y de especies entre los restos de ictiofauna recuperados que parecen indicar un consumo directo de los peces en ese lugar y no una utilización para salmuera. Aún así, este argumento sólo puede barajarse hipotéticamente.

Esperamos haber contribuido con este trabajo a situar en su justa dimensión nuestros conocimientos sobre la historia antigua de nuestra ciudad que, pensamos, constituye un punto básico para la explicación del proceso histórico acaecido en el Estrecho de Gibraltar durante este periodo.

Bibliographie

- AA.VV. (1987), *Arqueología especial* 11. Coloquio sobre el Microespacio, Tertuel.

- AA.VV. (en prensa), *Excavación arqueológia de urgencia en la parcela 13 de la Gran Vía ceutí: resultados preliminares*, II «CIEG».

- Abad Varela, M. (1988), *Ceuta y su entorno en el estrecho: relaciones económicas durante la Antigüedad a través de la numismática*, I «CIEG», tomo I, pp. 1003-1016.

- Abad Varela, M. (en prensa), *Estudio de las monedas procedentes de la Basílica Paleocristiana de Ceuta*, II «CIEG».

- Abascal, J.M.; U. Espinosa (1989), *La ciudad hispano-romana: Privilegio y poder*, Logroño.

- Baeza Herrazti, A. (1981), *Bibliografía histórica de Ceuta (I)*, «Transfretana», Año I, núm. 1, pp. 77-84.

- Baeza Herrazti, A. (1988), *La fundación de Ceuta y la fábula de Noé*, «CAMA», pp. 11-16.

- Bénabou, M. (1976), *La résistance africaine a la romanisation*, Paris.

- Bravo Perez, J. (1963), *Algo más sobre el ancla llamada romana*, «CRIS, Rev. del Mar», octubre, pp. 16-17.

- Bravo Perez, J. (1964a), *Los sepos romanos con alma de madera*, «CRIS, Rev. del Mar», Agosto, pp. 24-25.

- Bravo Perez, J. (1964b) *Anclas romanas*, «CRIS, Rev. del Mar», Noviembre, pp. 8-10.

- Bravo Perez, J. (1964c), *Un cepo de ancla decorado en aguas de Ceuta*, «RSL», pp. 309-311.

- Bravo Perez, J. (1965), *Más cepos de anclas romanas en Ceuta*, «CRIS, Rev. del Mar», Julio, pp. 4-6.

- Bravo Perez, J. (1968), *Fábrica de salazones en la Ceuta romana*, «CRIS, Rev. del Mar», p. 40.

- Bravo Perez, J. (1975), *Anforas púnicas recuperadas en Ceuta*, «Inmersión y ciencia», Junio, pp. 25-33.

- Bravo Perez, J. (1976), *Ancorae antiquae* I-II, Ceuta.

- Bravo Perez, J. (1988), *¿Fondearon los fenicios sus naves en Ceuta?*, «CAMC», pp. 5-10.

- Bravo Perez, J., Bravo Soto, J. (1972), *Vestigios del pasado de Ceuta*, «Inmersión y ciencia» (reeditado en Transfretana, 4, pp. 49-82).

- Bravo Perez, J., Bravo Soto, J. (1989), *La flota que no llegó a su destino*, Ceuta.

- Bravo Perez, J., Muñoz, R. (1965), *Arqueología submarina de Ceuta*, Madrid.

- Bravo Perez, J. et al. (en prensa), *Nuevos datos sobre la economía del territorio ceutí en época romana: Factorías de salazón de pescados*, II «CIEG».

- Bravo Perez, J., Villada Paredes, F. (en prensa) *Las ánforas prerromanas del Museo Municipal de Ceuta*, Transfertana.

- Carcopino, J. (1943), *Le Maroc antique*, Paris.

- Castells, M. (1983), *La cuestión urbana*, México.

- Chamorro Moreno, S. (1988), *Conchas de moluscos y otros restos asociados a yacimientos arqueológicos de Ceuta y sus alrededores*, I «CIEG», tomo IV, pp. 473-494.

- Chérif, M. (1990), *Notes sur la pêche maritime à Ceuta au Moyen-âge*, «Revue de la Faculté des Lettres de Tetouan», 4, pp. 257-263.

- Closa Farres, J. (1988), *Leyendas y tradiciones históricas en las fuentes clásicas de Ceuta*, «CAMC», 1, pp. 39-46.

- Correa da Franca, A., (inédito), *Historia de la Muy Noble y Fidelísima Ciudad de Ceuta*, manoscrito original en la Biblioteca Nacional de Madrid.

- Daura, A. (1988), *La cerámica alto imperial en Ceuta*, I «CIEG», tomo I, pp. 953-976.

- Decret, M., Fantar, M. (1981), *L'Afrique du Nord dans l'Antiquité. Des origines au V^e siècle*, Paris.

- Desanges, J. (1978), *Recherches sur l'activité des Méditerranéens aux confins de l'Afrique*, Paris-Roma.

- Fernandez Garcia, M.I. (1983), *Aportación al estudio del comercio antiquo a través de los hallazgos submarinos de la zona de Ceuta*, Ceuta.

- Fernandez Garcia, M.I. (1985), *Apuntes para la historia de Ceuta: Edad Antigua*, Ceuta.

- Fernandez Garcia, M.I. (1988), *Estudio de algunos fragmentos decorados procedentes del centro de producción de T.S.H. de los Villares de Andújar (Jaén) documentados en el solar ceutí*, I «CIEG», tomo I, pp. 983-990.

- Fernandez Miranda, M.; Rodero, A., (en prensa), *El círculo del Estrecho veinte años después*, II «CIEG».

- Fernandez Sotelo, E.A. (1988), *Cerámica corintia decorada a molde, recuperada en Ceuta*, I «CIEG», tomo I, pp. 601-614.

- Fernandez Sotelo, E.A. (1991), *La basílica tardorromana de Ceuta*, Ceuta.

- Fernandez Sotelo, E.A: (en prensa), *La basílica paleocristiana de Ceuta*, II «CIEG».

- Fernandez Sotelo, E.A.; Moreno, E. (en prensa), *Nivel romano de Ceuta*, II «CIEG».

- Finley, M.I. (1978), *La economía de la Antigüedad*, Madrid.

- Finley, M.I. (1986), *Historia antigua: Problemas metodológicos*, Barcelona.

- Garcia Moreno, L.A. (1988), *Ceuta y el Estrecho de Gibraltar durante la antigüedad tardía (siglos V-VIII)*, I «CIEG», tomo I, pp. 1095-1114.

- Garnsey, P.; Saller R. (1990), *El Imperio romano: Economía, sociedad y cultura*, Barcelona.

- Gordillo Osuna, M. (1972), *Geografía urbana de Ceuta*, Madrid.

- Gozalbes Busto, G. (1990), *De la Ceuta bizantina a la Ceuta islámica*, «CAMC», 6-7, pp. 19-26.

- Gozalbes Cravioto, C. (1978), *Ceuta en la topografía clásica*, Ceuta.

- Gozalbes Cravioto, E. (1986), *Los bizantinos en Ceuta (siglos VI-VII)*. Ceuta.

- Gozalbes Cravioto, E. (1988a), *Los elefantes de Septem Fratres*, «CAMC», 2, pp. 3-12.

- Gozalbes Cravioto, E. (1988b), *Carteia y la región de Ceuta. Contribución al estudio de las relaciones entre ambas orillas del Estrecho en la antiguedad clásica*, I «CIEG», tomo I, pp. 1047-1068.

- Gozalbes Cravioto, E. (1989a), *Un nuevo documento sobre Septem Fratres: el mapa de Agathocles*, «CAMC», 4, pp. 11-20.

- Gozalbes Cravioto, E. (1989b), *El ataque del rey visigodo Teudis contra Septem*, «CAMC», 5, pp. 41-54.

- Gozalbes Cravioto, E. (1990), *El nombre romano de Ceuta: De Septem Fratres a Ceuta*, Ceuta.

- Gozables Cravioto, E. (inédito), *Economía de la Mauretania Tingitana*. Tesis doctoral.

- Kolb, (1992), *La ciudad antigua*, 1992.

- Leon Africano (1952), *Descripción de Africa y de las cosas notables que en ella se encuentran*, Ceuta.

- Lopez Melero, R. (1988), *El mito de las Columnas de Hércules y el Estrecho de Gibraltar*, I «CIEG», tomo I, pp. 615-642.

- Lopez Pardo, F.; Villaverde, N. (en prensa), *Una nueva factorías de salazones en el Istmo de Ceuta*, II «CIEG».

- Marin, N.; Villada, F. (1988), *Ceuta en la antigüedad, según Jerónimo de Mascarenhas y Alejandro Correa da Franca*, I «CIEG», tomo I, pp. 1169-1188.

- Mastino, A. (1990), *Un decurione dell'*ala III Asturum praepositus castelli Tamudensis *in una nuova dedica a Giove nel* dies natalis *di Settimio Severo*, «MEFRA», 102, pp. 247-270.

- Milburn, M. (1988), *Piedras a ranura del Mediterráneo y del Sahara*, «CAMC» 3, pp. 3-6.

- Morales, A.; Rosello, E. (1988), *La riqueza del Estrecho de Gibraltar como inductor potencial del proceso colonizador de la Península Ibérica*, I «CIEG», tomo IV, pp. 447-458.

- Moreno, M; Abad, L. (1971), *Aportaciones al estudio de la pesca en la Antigüedad*, «Habis», 2.

- Muñoz Vicente, A. (1985), *Las ánforas prerromanas de Cádiz (Informe preliminar)*, «Anuario Arqueológico de Andalucía» (1985), tomo II, pp. 471-478.

- Muñoz Vicente, A. et al. (1988), *Contribución a los orígenes y a la difusión comercial de la industria pesquera y conservera gaditana a través de las recientes aportaciones de las factorías de salazones de la bahía de Cádiz*, I «CIEG», tomo I, pp. 487-509.

- PASTOR MUÑOZ, M. (1988), *El Norte de Africa en la antigüedad clásica. Consideraciones sobre diferentes temas históricos*, «CAMC», 3.

- PONSICH, M. (1974), *La navigation antique dans le détroit de Gibraltar*, «Caesarodunum», II, bis, *Mélanges à Roger Dion*, Paris, pp. 257-273.

- PONSICH, M. (1976), *A propos d'une usine de salaison antique a Belo*, «MCV», XII.

- PONSICH, M. (1988), *Aceite de oliva y salazones de pescado: Factores geo-económicos de Bética y Tingitana*, Madrid.

- PONSICH, M.; TARRADELL, M. (1965), *Garum et industries antiques de salaison dans la Méditerranée Occidentale*, Paris.

- POSAC MON, C. (1957), *Monedas imperiales romanas halladas en Ceuta*, «Tamuda», núm. V., pp. 309-315.

- POSAC MON, C. (1958), *Monedas púnicas e hispano-romanas halladas en Ceuta*, «Tamuda», núm. VI, pp. 117-127.

- POSAC MON, C. (1962), *Estudio arqueológico de Ceuta*, Ceuta.

- POSAC MON, C. (1964), *Hallazgos romanos en Ceuta*, «N.A.H.», VI, pp. 193-197.

- POSAC MON, C. (1965), *Una necrópolis romana descubierta en Ceuta*, , IX, pp. 331-333.

- POSAC MON, C. (1966 inédito), *Informe arqueológico año 1966*.

- POSAC MON, C. (1968a), *Un vaso de sigillata sudgálica hallado en Ceuta*, «C.N.A.», XI, pp. 793-796.

- POSAC MON, C. (1968b), *El Bajo Imperio en Ceuta*, Actas del III Congr. Español de Estudios Clásicos, Madrid, tomo 2, pp. 160-163.

- POSAC MON, C. (1971), *La Arqueológia en Ceuta entre 1960-1970*, «N.A.H.», XV, pp. 227-235.

- POSAC MON, C. (1977), *El acueducto de Arcos Quebrados (Ceuta), Segovia y la arqueológia romana*, Barcelona.

- POSAC MON, C. (1981a), *En busca del pasado de Ceuta*, «Transfretana», año I, núm. 1, pp. 11-27.

- POSAC MON, C. (1981b), *Lucernas de Ceuta*, «Ant. Afr.», 17, pp. 85-92.

- POSAC MON, C. (1988a), *Panorama mitológico*, «CAMC», 1, pp. 17-30.

- POSAC MON, C. (1988b), *Aproximación al historia de Ceuta*, I «CIEG», tomo I, pp. 3 y ss.

- QUINTERO, P. (1944), *Excavaciones arqueológicas en Tamuda*, 1943, Tetuán.

- RIPOLL, G. (1988), *Los hallazgos de época hispano-visigoda en la región del Estrecho de Gibraltar*, I «CIEG», tomo I, pp. 1123-1142.

- ROCA, M., FERNANDEZ, I. (1988), *Algunas observaciones acerca del comercio entre la Península Ibérica y el Norte de Africa en base a la sigillata hispánica y a la sigillata clara A*, I «CIEG», tomo I, pp. 977-982.

- Rodriguez Oliva, P. (1988), *Pequeños bronces romanos de Ceuta*, I «CIEG», tomo I, pp. 977-982.

- Rosello, E., Morales, A. (1988), *Ictiofaunas de yacimientos costeros ibéricos: patrones de agrupamiento con ayuda de técnicas multivariantes e implicaciones paleoculturales*, I «CIEG», tomo IV, pp. 459-472.

- Sayas, J.J. (1988), *La zona del Estrecho desde las invasiones a la ocupación bizantina*, I «CIEG», tomo I, pp. 1079-1093.

- Schmitt, P. (1973), *Le Maroc d'apres la "Géographie" de Claude-Ptolémée*, Tours.

- Serrano, E. (en prensa), *Notas sobre las sigillatas africanas aparecidas en la basílica paleocristiana de Ceuta*, II «CIEG».

- Sotomayor, M. (1988), *El cristianismo de la Tingitana, el Africa Proconsular y la Bética y sus relaciones mutuas*, I «CIEG», tomo I, pp. 1069-1078.

- Sotomayor, M. (en prensa), *Sepulturas ad sanctos y la basílica de Ceuta*, II «CIEG».

- Sureda Blanes, F. (1925), *Abyla Herculana*, Madrid.

- Tarradell, M. (1954), *Las últimas investigaciones sobre los romanos en el Norte de Marruecos*, «Zephyrus», pp. 49-56.

- Tarradell, M. (1954), *Marruecos antiguo: Nuevas perspectivas*, «Zephyrus», V, pp. 105-139.

- Tissot, Ch. (1877), *Recherches sur la géographie comparée de la Maurétanie Tingitane*, Paris.

- Vallé, J. (1962), *Descripcoón de Ceuta musulmana en el siglo XV*, «Al Andalus», XXII, pp. 398-442.

- Vazquez, A. (en prensa), *Anforas y tégulas como forma de enterramiento de la basílica paleocristiana de Ceuta*, II «CIEG».

- Villada, F. (1988), *Apuntes historiográficos y nuevas perspectivas sobre el período más antiguo de la historia de Ceuta*, «CAMC», 1, pp. 47-58.

- Villaverde, N. (1988), *Sarcófago romano de Ceuta*, I «CIEG», tomo I, pp. 907-918.

Abreviaturas

«Ant. Afr.» Antiquités Africaines

«CAMC» Cuadernos del Archivo Municipal de Ceuta

«CIEG» Congreso Internacional "El Estrecho de Gibraltar"

«C.N.A.» Congreso Nacional de Arqueología

«N.A.H.» Noticiario Arqueológico Hispánico

Guadalupe López Monteagudo

Representaciones de ciudades en mosaicos romanos del Norte de Africa

En la musivaria romana del N. de Africa son frecuentes las representaciones de espacios arquitectónicos, aunque muchas veces es difícil distinguir entre las panorámicas de ciudades propíamente dichas y las de *villae* o explotaciones agrícolas, cuya abundancia contrasta con los pavimentos de otras zonas del Imperio romano[1]. Por lo general se estima que las construcciones que aparecen en escenas de caza o de labores agrícolas responden a la representación de la *villa* rústica y de sus dependencias, mientras que las vistas portuarias parecen poder identificarse con espacios urbanizados, a pesar de que su similitud con las llamadas *villae* marítimas pueda inducir a confusión en algunos casos. También existe una diferencia de tratamiento entre ambos asentamientos, y así mientras que las *villae* agrícolas a veces constituyen el tema principal del mosaico, recuérdese p. e. las representaciones de Tabarka (Túnez), las ciudades aparecen siempre en sus posibles representaciones formando parte de la escena, es decir, como un elemento secundario del cuadro, animando el fondo del tema principal de la pesca. Es más, con unos cuantos elementos arquitectónicos sin conexión entre sí, como pueden ser columnas, espacios porticados, templos, etc., se intenta explicar en algunos casos que la escena representada en el pavimento tiene lugar en un espacio urbano. Tampoco hay en la musivaria del N. de Africa representaciones de ciudades amuralladas con sus torres y puertas, como en el mosaico bícromo de época augustea de Philippes[2].

Sin embargo, existe una excepción a cuanto acabamos de decir y es el mosaico argelino fechado en la primera mitad del s. III, procedente de la Casa de *Isguntus* en Hippona, que en la actualidad puede contemplarse en el Museo instalado en las ruinas de la antigua ciudad de *Hippo Regius*[3]. Son dos frag-

[1] T. SARNOWSKI, *Les représentations de villas sur les mosaïques africaines*, Varsovia 1978.

[2] P. COLLART, *Philippes. Ville de Macédoine*, Paris 1937, pp. 357-358, pl. LII, 1 y LIII; PH. BRUNEAU, *La mosaïque en Grèce*, «ANRW» 12.2, 1981, pp. 335-336, pl. VII, 1.

[3] E. MAREC, *Trois mosaïques d'Hippone à sujets marins*, «Libyca» VI, 1958, 109-112. Los otros pavimentos del nivel inferior de la Casa de *Isguntus* son también de tema marino: mosaico de las Cabezas de Oceanos y mosaico de Nereidas, Scylla y cabezas de Oceanos, cf. K.M.D. DUNBABIN, *The Mosaics of Roman North Africa*, Oxford 1978, p. 262.

mentos de un panel que pavimentaba, en el nivel inferior, el espacio situado en frente del triclinio de la villa, en donde se representan escenas de pesca en una bahía y una ciudad al borde del mar. Varios edificios significativos, a los que se les ha querido imprimir un carácter distintivo específico, se han identificado como pertenecientes a la antigua ciudad de *Hippo Regius*.

En uno de los paneles (Fig. 1) se representa una escena de pesca con hombres en barcas sosteniendo redes en un paisaje marino en el que se divisa la línea de la costa. A la derecha se ve un promontorio con árboles y, siguiendo en la parte alta, un gran edificio identificado por Marec como el templo a la Venus marina; una escalera comunica la colina con el litoral, en donde se levantan tres pequeñas construcciones con ventanas cuadradas en un paisaje de árboles y, más a la izquierda, se ven unas embarcaciones singulares. Este último grupo recuerda muy de cerca a la pintura del criptopórtico de la villa de Zliten, de fines del s. II o comienzos del III, en donde Aurigemma cree poder reconocer un poblado de pescadores[4]. El lugar parece poder identificarse sin dificultad con el promontorio llamado Roca del León, en cuyas proximidades debía levantarse el templo y en la parte baja las casas de los pescadores.

El otro fragmento muestra una ciudad situada a la orilla del mar (Tav. I, 1). En la parte alta un puente de madera sobre un río, que desemboca en el mar, parece querer diferenciar el área urbana de su hinterland. En efecto, en la otra orilla del rio se levanta un gran edificio aislado cuyas características arquitectónicas son las propias de una *villa*. Se trata de una construcción en dos pisos con una gran puerta arqueada en el inferior, sobre el que se asienta una loggia o galería formada por ocho arcadas, muy parecida a las *villae* representadas en los mosaicos del N. de Africa[5]. Entre el grupo de los edificios urbanos se puede quizás identificar en el extremo inferior izquierdo una basílica de tres naves, con diez columnas en la fachada y tres ventanas arqueadas en el piso superior. Detrás de esta construcción se ve un gran edificio de dos pisos con alto zócalo y dos torres cuadradas; la puerta principal se abre en uno de los laterales, mientras que el frente muestra cinco vanos en la parte baja y galería en el piso superior. Un arco sobre estilobato, coronado por un grupo escultórico que representa a una figura conduciendo una cuádriga, da paso a un complejo de edificios de una sola planta con pórticos, que seguramente representan casas particulares cuyas puertas se abren a la calle porticada. Detrás aparece el lateral de un gran edificio con balcona-

[4] S. AURIGEMMA, *L'Italia in Africa. Le pitture d'età romana*, Roma 1962, pp. 45-47, Tav. 29-32. Incluso el tipo de barcos representado en ambos documentos es muy similar.

[5] T. SARNOWSKI, *op. cit., passim.*



Fig 1: Mosaico de Hippona (Argelia).

da a nivel del suelo que podría ser el mercado. Finalmente una gran construcción, que parece identificarse con las termas, a la que se accede por una puerta arqueada, con montante de celosía, enmarcada por una moldura; el lateral ofrece cinco arcos sobre columnas cerradas por una celosía a modo de balcón y, sobresaliendo por encima de él, un cuerpo de edificio integrado por tres compartimentos abovedados con ventanas cuadradas. El cuidado que se ha puesto en la representación de cada uno de los edificios que conforman esta ciudad lleva a la especialista en mosaicos, K.M.D. Dunbabin, a pensar que no se trata de una representación ilusoria sino de construcciones reales que pueden identificarse con la antigua ciudad de *Hippo Regius*[6].

Quizás los paralelos más próximos para los edificios representados en este panel se encuentran en la orla del mosaico sirio de la *Megalopsychia* de Antioquía (Tav. I, 2), fechado a mediados del s. V, en donde también parece haberse representado una basílica; casas porticadas; cons-

[6] K.M.D. Dunbabin, *op. cit.*, pp. 128-129, 238-239, 262.

trucciones de dos pisos, provisto de galería o loggia el de arriba; y también edificios con arcadas y celosías[7]. Por otra parte, la única representación de un puente sobre el rio se encuentra en otro pavimento sirio, procedente de Rastan (Tav. II, 1), identificado como el paso del río Hama en cuyas orillas se levantan varias edificaciones[8]. El modelo es distinto ya que en este último, que se fecha en el s. II o III, la pasarela está tendida entre dos torreones cuadrados, mientras que el puente de Hippona parece sostenerse sobre pilares.

Tras el análisis iconográfico de estos dos fragmentos musivos podría pensarse que en ellos se ha pretendido dar una visión realista de la ciudad de Hippona y de su territorio en época romana: el área urbana, integrada por edificios civiles públicos y privados; la zona sagrada en la colina situada en las proximidades de la Roca del León, en donde se levantaba el templo dedicado a la Venus marina; el habitat de los pescadores en la bahía; y el entorno rural figurdo por la *villa*. Son todos ellos documentos que acreditan la riqueza agrícola y pesquera de la antigua Hippona no solo como un gran centro agrícola, cuyo territorio integrado por varios *fundi* alcanzaba las 60 ha., sino que además su puerto desde el que se exportaba el famoso mármol numídico era uno de los más importantes del N. de Africa.

En el mosaico tunecino procedente del *frigidarium* de las termas de *Themetra* (Tav. II, 2), de comienzos del s. III, se representa una gran escena marina presidida por la cabeza colosal de Oceanos[9], en la que intervienen varios pescadores en barcas y también navíos mercantes. La escena se desarrolla en un puerto cuyas instalaciones aparecen a ambos lados de la parte superior del pavimento. A la derecha puede verse un edificio de forma rectangular con gran vano arqueado. Al otro lado se ha representado una curiosa construcción almenada con torréon cuadrangular provisto de pequeñas ventanas. El edificio está visto en ángulo y muestra dos de sus fachadas, una de ellas con ocho columnas en el piso bajo y terraza volada sostenida por tirantes, con baranda enrejada, en el superior. En la otra fachada se encuentra la puerta de acceso, cuatro ventanas en el primer piso y tres en el tercero. Este edificio no tiene paralelos en otros mosaicos, siendo lo más parecido el citado puente del mosa-

[7] D. Levi, *Antioch Mosaic Pavements*, Princeton 1947, pp. 326-337, fig. 136, pl. LXXIX - LXXX.

[8] J. Balty, *La mosaïque en Syrie. Archéologie et histoire de la Syrie*, II, Saarbrücken 1989, p. 502, Fig. 178.

[9] L. Foucher, *Thermes romains des environs d'Hadrumète*, Tunis 1958, pp. 22-27, pl. IX y XIII a; G.-Ch. Picard, *Mosaïques africaines du III^e s. ap. J.-C.*, «RA» 1960/II, pp. 29-32.

ico sirio de Rastan. Los precedentes de estos balcones, o más bien miradores, se encuentran en las casas pompeyanas[10].

Argelia ha proporcionado otros dos mosaicos, procedentes de Djemila (*Cuicul*), con representación de edificios urbanos. Uno de ellos es el conocido pavimento de la Casa de Baco con escenas de caza y de anfiteatro, datado a fines del s. IV o a comienzos del V. Los edificios representados en la parte superior del mismo (Tav. III, 1) fueron interpretados por Lassus como la fachada del anfiteatro y detrás la ciudad[11], mientras que Dunbabin se inclina más por la escenificación de la *villa* rústica, de la que parte el *dominus* a caballo para la cacería[12]. Frente a estas dos interpretaciones Blanchard propone identificar los elementos arquitectónicos representados en esta parte del mosaico de Djemila con la imagen de una antigua ciudad, de la que se ven la muralla, la calle porticada y las casas[13]. Si se acepta esta última propuesta de identificación, estaríamos en presencia de la única representación musivaria de una ciudad no marítima.

El otro pavimento con representación de edificios urbanos es el del Triunfo de la Venus marina, procedente de la Habitación XI de la Casa del Asno, que se data en la misma fecha que el anterior[14]. En la cenefa que rodea al cuadro central aparecen varias construcciones que podrían identificarse como parte de una ciudad. En una de las escenas (Tav. III, 2) se ha representado la carga de un navío en el puerto, en donde se aprecia al borde del agua y sobreelevado mediante una escalinata un gran edificio porticado con columnas torsadas, celosías en la parte alta de las arcadas de la izquierda y cortinas en la última de ellas; detrás de las columnas se adivina la silueta de un perro. Seguramente se trata del muelle o sencillamente de un almacén. Delante de esta construcción se ve un edificio cuadrado con ventana cuatripartita a la que se asoma un hombre de edad madura. La otra escena (Tav. IV, 1) muestra una isla rocosa en donde se levanta un gran edificio cuyo pórtico columnado, adornado con cortinas, se apoya sobre cuatro escalones a modo de embarcadero. A la derecha se adosan dos construcciones abovedadas con dos grandes ven-

[10] V. Spinazzola, *Pompei alla luce degli scavi nuovi di via dell'Abbondanza (anni 1910-1923)*, Roma 1953, I, pp. 81-124, II, pp. 805-863.

[11] J. Lassus, *La Salle à sept absides de Djemila- Cuicul*, «Ant. Afr.» V, 1971, pp. 200-207.

[12] K.M.D. Dunbabin, *op. cit.*, pp. 62 - 63 (n. 60), 118.

[13] M. Blanchard-Lemée, *Nouvelles recherches sur les mosaïques de Djemila*, «CIMA» III/1, 1983, pp. 277 - 286 (n. 1).

[14] M. Blanchard-Lemée, *Maisons à mosaïques du quartier central de Djemila (Cuicul)*, Aix-en-Provence 1975, pp. 65 - 84, Pl. I, VI b, X y XIV b.

tanales sobre alto zócalo, divididos en compartimentos y coronados por acróteras; una torre circular y en segundo plano un edificio rectangular que parece hacer ángulo con ella. Amarrada a una de las columnas del pórtico aparece una barca con músicos y danzarines, dispuestos a desembarcar por la pasarela tendida hacia la escalinata. En una última escena, muy destruida, se ha representado un paisaje montañoso en cuya cima aparece una pequeña cabaña redonda.

Paralelos para los edificios representados en este mosaico argelino se encuentran en un fragmento de procedencia hispana, que hacía parte del ángulo de una escena de anfiteatro[15]. El pavimento, que se fecha en el último cuarto del s. IV, fué hallado en la villa romana de El Reguer (Puigvert de Agramunt, Lérida) y de él se conservan solamente dos fragmentos. En uno se ha representado un *venator* enfrentándose a un león, dentro de un espacio de forma elipsoidal que figura el anfiteatro; el otro (Tav. IV, 2) muestra una serie de edificios en el espacio triangular resultante de la inserción del círculo en un cuadrado, en torno a esa línea, es decir, ya fuera de la arena. Comenzando por la derecha se ve una gran arcada con cortina recogida a un lado; sigue un edificio rectangular con tejado a dos aguas, puerta y dos ventanas; a continuación un edificio cuadrado con dos ventanas y junto a él una construcción circular.

La representación en la cenefa de Djemila de escenas muy diferentes terrestres y marítimas, en donde se mezclan personajes reales y míticos, dificulta su interpretación[16]. Blanchard-Lemée cree que, al contrario del mosaico de Hippona, aquí no se ha intentado dar una imagen real de una ciudad determinada, sino que se trata de edificios estereotipados en los que alternan, como en los mosaicos de los Amores Pescadores de Piazza Armerina[17], los pórticos y los pabellones. Otros pavimentos con el mismo tipo de representación a base de ciudades marítimas ideales, o quizás *villae* al borde del mar, y erotes pescadores son el de Carthago[18], que se fecha en el s. III, y el de la Villa del Nilo en *Leptis Magna*[19], de fines del II o comienzos del III.

[15] J.M. Blázquez Et Alii, *Mosaicos romanos de Lérida y Albacete*, «CMRE» VIII, Madrid 1989, pp. 20-23, lám. 9; G. Lopez Monteagudo, *Escenas de* venatio *en mosaicos hispano-romanos*, «Gerión» 9, 1991, pp. 255-258.

[16] D. Fernandez-Galiano, *Destellos tardios de El Asno de Oro*, «*Mosaicos romanos. Estudios sobre iconografía. Alberto Balil in Memoriam*», Guadalajara 1990, pp. 181-207, identifica las escenas con la fiesta del *Navigium Veneris* (Apuleyo, *Met.* X 35, 17-21).

[17] Mosaicos de los ambientes 29, 40, 51, 52, cf. A. Carandini Et Alii, *Filosofiana. La villa di Piazza Armerina*, Palermo 1982, pp. 173, 249-258, 310-311, Fig. 88, 149 - 152 y 154, fogl. XXIII, XXXVII, XLVIII.

[18] M. Yacoub, *Le musée du Bardo*, Tunis 1969, p. 97, n. 3648.

[19] S. Aurigemma, *L'Italia in Africa. I Mosaici*, Roma 1960, p. 48, Tav. 87-90.

Para Dunbabin se trata de un tipo de arquitectura frecuente en la Antigüdad tardía, cuyos modelos deben haber tenido un desarrollo paralelo y una aplicación esquemática semejante. Estas escenas, en donde los edificios son lugares ideales y los actores personajes no reales, como los *putti*, representan según la autora el final del realismo[20].

Entre las representaciones norteafricanas de ciudades en las que se combinan los elementos fantásticos y realistas, destaca el mosaico de la gran escena marina procedente de Carthago (Tav. V, 1), fechado en la primera mitad del s. IV[21]. Se trata del pavimento de una exedra con representación de una serie de edificios alineados al borde del mar en donde nadan nereidas, erotes, delfines y monstruos marinos. El fondo está constituido por un paisaje rocoso y arbolado en el que se dibuja un sinuoso sendero. El espacio arquitectónico lo ocupan varias construcciones cuadradas y rectangulares, una de dos pisos, con sus ventanas y puertas; espacios porticados longitudinales de una sola planta, algunos provistos de barandas; un edificio circular con tejado cónico; y lo que es más importante, un gran arco de triunfo coronado por dos estatuas que hace de ingreso a la ciudad, cuyos paralelos se encuentran en el citado pavimento de Hippona y en el mosaico con escena fluvial (Tav. XII, 4) de Santa María in Trastévere de Roma[22]. Las torres circulares son frecuentes en el arte del Bajo Imperio, baste recordar el citado mosaico de Djemila, el pavimento del museo Civico de Venecia[23] y el sarcófago de *Iulius Philokyrius*[24].

En el mosaico tardío de Sidi Abdallah (Tav. V, 2), de fines del s. IV o ya del V, se representan escenas de pesca, de carácter un tanto fantásticas, delante de una línea ondulada de costa integrada por un paisaje montañoso con árboles, en el que se levantan varias construcciones que parecen formar parte de una ciudad[25]. El pavimento, que se guarda en el Museo del Bardo, procede del nivel inferior de las termas de *Sidonius*, nombre que aparece en el mosaico y que indica con toda probabilidad el

[20] K.M.D. DUNBABIN, *op. cit.*, pp. 129-130. La tendencia a sustituir los personajes reales por erotes, que empieza a aparecer en el s. IV, se da también en otros temas como la caza o el circo, cf. *Ibidem*, pp. 85-87, 91-93, 105-107.

[21] M. YACOUB, *op. cit.*, p. 83, n. 2772; K.M.D. DUNBABIN, *op. cit.*, p. 254, pl. 126-127.

[22] M. ROSTOVTZEFF, *Die hellenistisch-römische Architekturlandschaft*, «RM» XXVI, 1911, p. 151, Abb. 64.

[23] *Ibidem*, pp. 151-152, Abb. 65; S. REINACH, *RPGR*, Paris 1922, p. 378, n. 3.

[24] M. REDDÉ, *La représentation des phares à l'époque romaine*, «MEFRA» 91, 1979, p. 845 - 872, Fig. 3.

[25] K.M.D. DUNBABIN, *op. cit.*, pp. 128, 268, pl. 125.

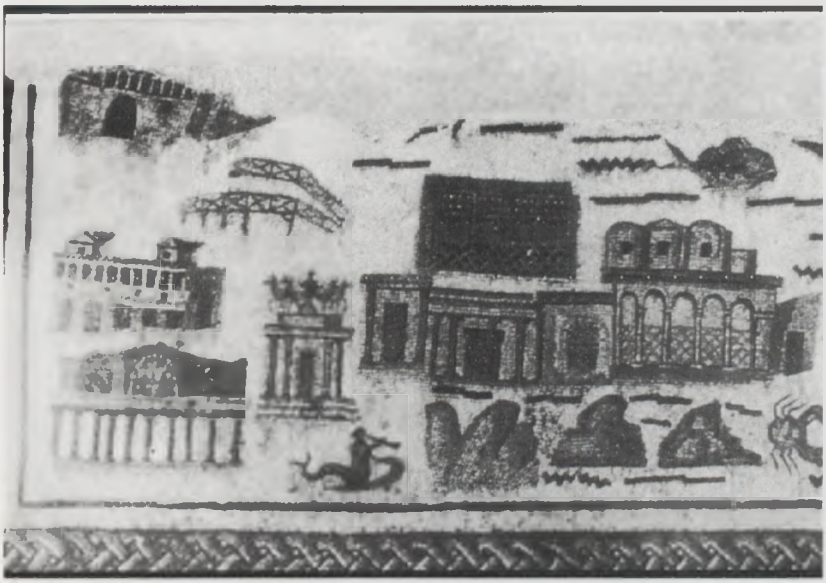
nombre del propietario. Otra inscripción colocada junto a la escena marina, en donde se alude a *Tecta Bassiani fundi cognomine Baiae*, hace suponer que los edificios representan este lugar. Algunas de las construcciones que se levantan entre los árboles, sobre la línea ondulada del paisaje, son de forma cónica a modo de cabañas, pero también las hay cuadrangulares con tejado a doble vertiente y, en el extremo de la derecha, se ve un gran edificio con puerta arqueada y dos pilastras que recuerda muy de cerca a la *villa* representada en el mosaico con escenas de caza de Constantina, fechado en la segunda mitad del s. IV[26].

Prescindiendo del carácter manifiestamente nilótico de uno de ellos, parece ser que la representación más antigua de ciudades en la musivaria norteafricana se encuentra en dos pavimentos tunecinos, de comienzos del s. II (*ca.* 120 - 130), procedentes de El Alia[27]. Los tres fragmentos que se guardan en el Museo de El Bardo muestran escenas de pesca en una bahía, en la que se levantan diversos edificios entre los árboles y se ve gente realizando distintos menesteres[28], como ocurre en la orla del citado mosaico de la *Megalopsychia* de Antioquía en donde las escenas representadas son de carácter indudablemente urbano. En el panel más grande (Fig. 2) se aprecia un taller de broncistas, una mujer y un muchacho llevando un asno, un cargador y un hombre corriendo atravesando un puente. Entre los edificios es posible distinguir de izquierda a derecha una torre cuadrangular de tres pisos, una especie de choza, una gran construcción integrada por un cuerpo central y dos alas acabadas en sendos pabellones, muy parecida a las representaciones africanas y itálicas de villas marítimas, un templete tetrástilo albergando una estatua que sostiene un tridente, una columna coronada por otra estatua con una especie de lanza en la mano izquierda y un pórtico acabado en torreones, visto en perspectiva plana, que Picard interpreta erróneamente como la representación de una noria en su afán por dar un carácter agrícola a toda la escena.

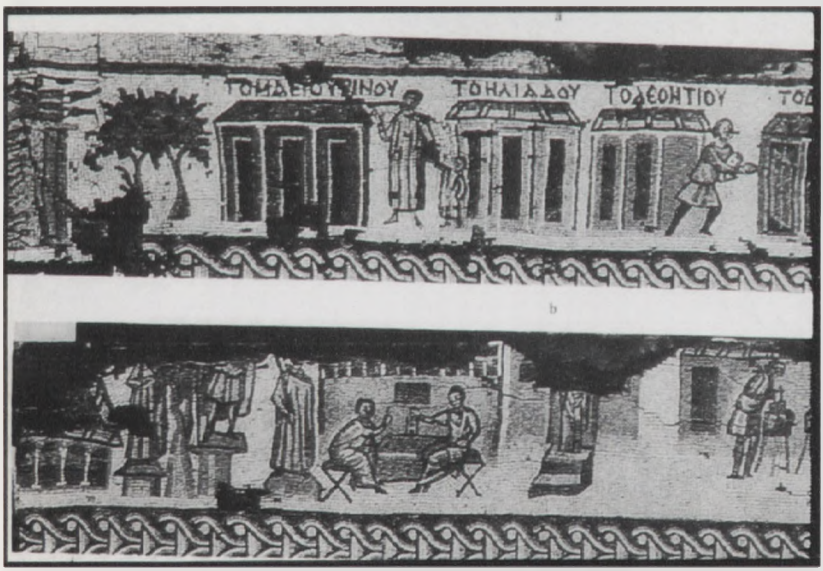
[26] *Ibidem*, pp. 56-57, 255, pl. 34.

[27] P. GAUCKLER, *Inventaire des Mosaïques de l'Afrique (Tunisie)*, Paris 1910, pp. 39-41, núms. 92-93; L. FOUCHER, *Les mosaïques nilotiques africaines*, «CMGR» I, Paris 1965, pp. 137-144, Fig. 4, 13 y 15; G.-CH. PICARD, *Mosaïques et société dans l'Afrique romaine. Les mosaïques d'El Alia (Tunisie)*, «*L'Afrique dans l'Occident Romain (Rome 1987)*», Roma 1990, pp. 3-14.

[28] Los paneles han sufrido distintas restauraciones que han alterado el orden de las escenas. La colocación actual de algunos fragmentos difiere de la dada por Gauckler y Foucher, cf. nota 27, especialmente el grupo de construcciones que en las fotografías de estos autores aparecen en el extremo izquierdo del cuadro primero, han pasado a ocupar el mismo espacio en el tercer panel. El dibujo publicado por Gauckler en el *Dictionnaire des Antiquités Grecques et Romaines*, III, p. 2089, Fig. 5230, constiuye una buena fuente documental para la identificación de las escenas de la mitad derecha del cuadro primero.



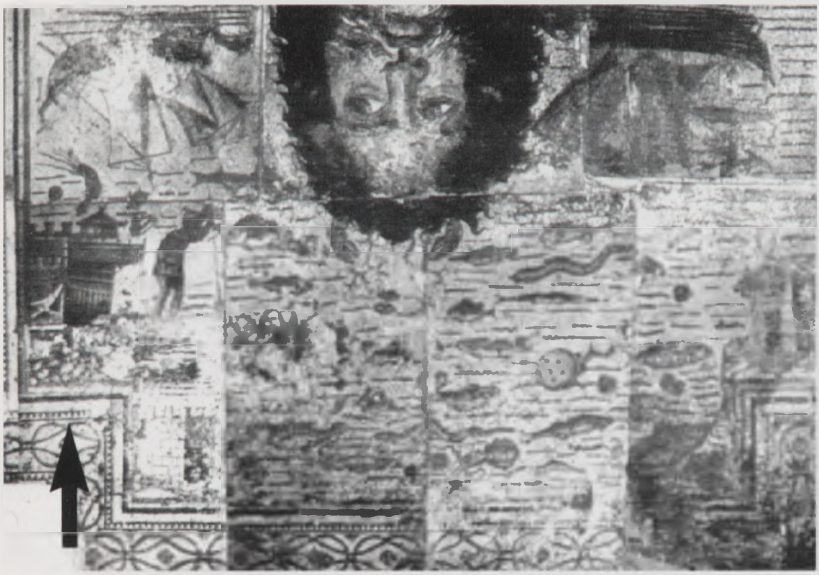
1: Mosaico de Hippona (Argelia).



2: Detalles de la orla del mosaico de la *Megalopsychia* de Antioquia.



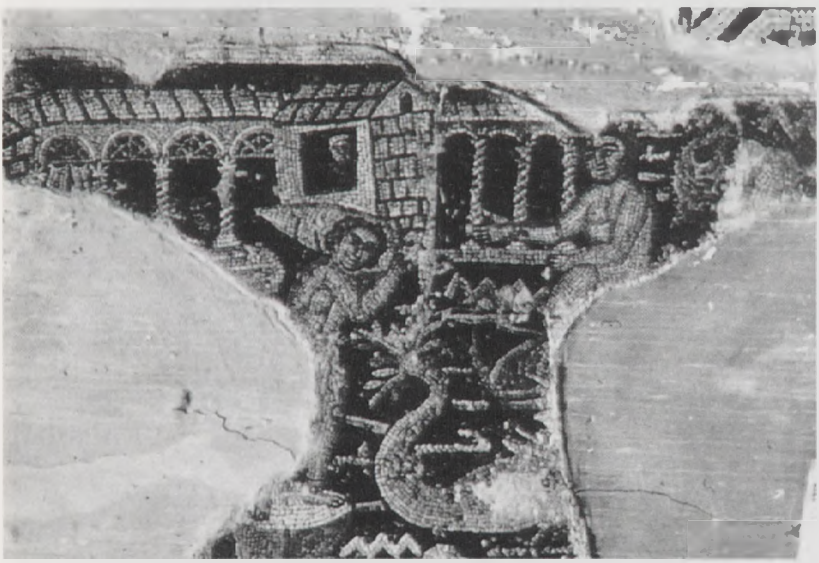
1: Mosaico de Rastan (Siria). Foto G. López Monteagudo.



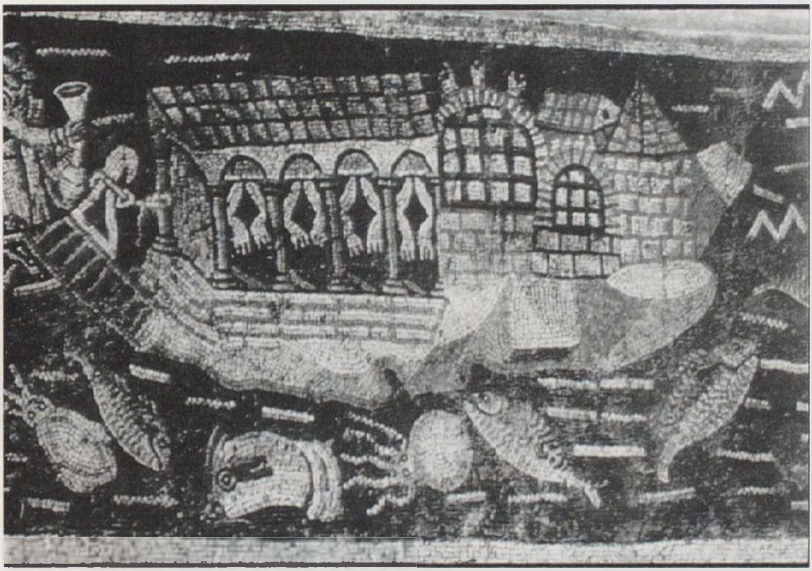
2: Detalle del mosaico de Themetra (Túnez).



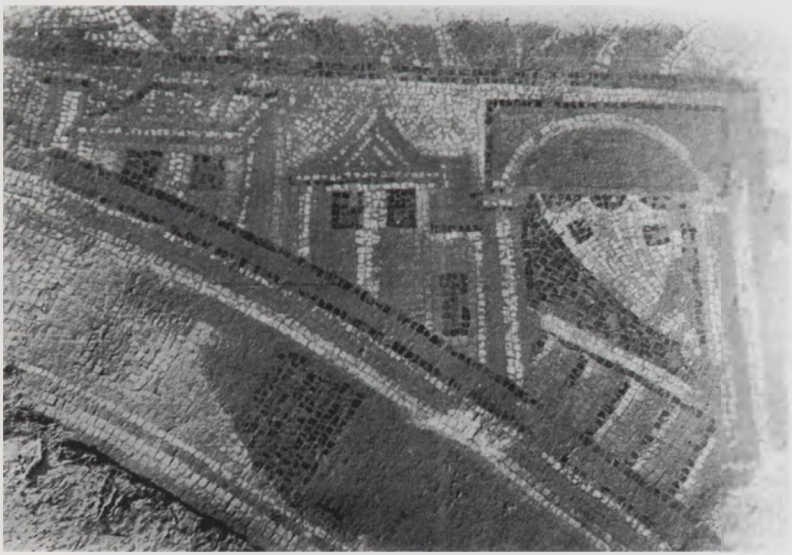
1: Parte superior del mosaico de la caza y el anfiteatro de Djemila (Argelia).



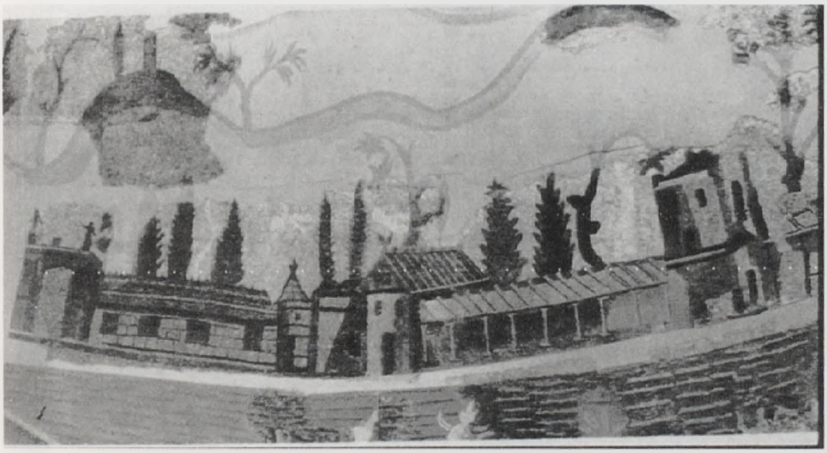
2: Detalle de la orla del mosaico del Triunfo de Venus marina de Djemila (Argelia).



1: Detalle de la orla del mosaico del Triunfo de Venus marina de Djemila (Argelia).



2: Detalle del pavimento hispano de El Reguer (Lérida).



1: Mosaico de Carthago (Túnez).



2: Mosaico de Sidi Abdallah (Túnez).





1 - 2: Detalles del mosaico de El Alia (Túnez).



3: Panel vidriado n° 17 VI.5A de Kenchreai (Grecia).



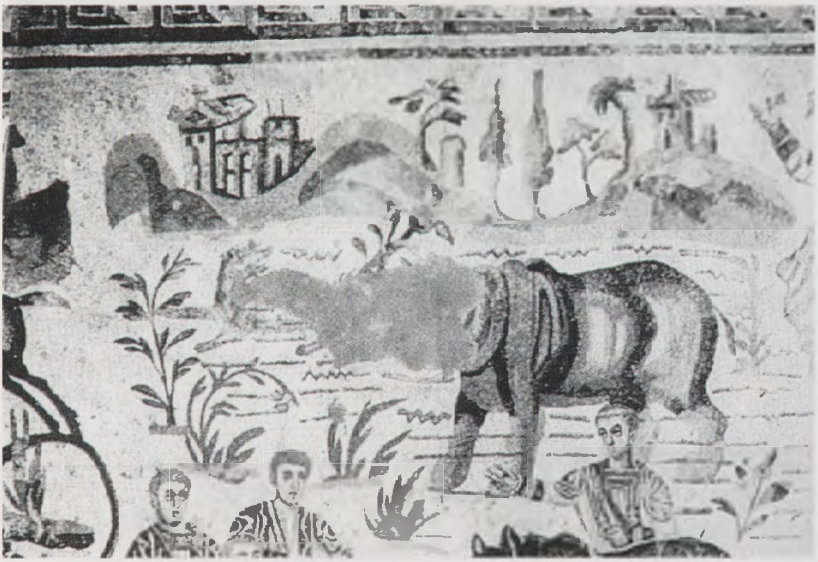
1: Mosaico nilótico de El Alia (Túnez).



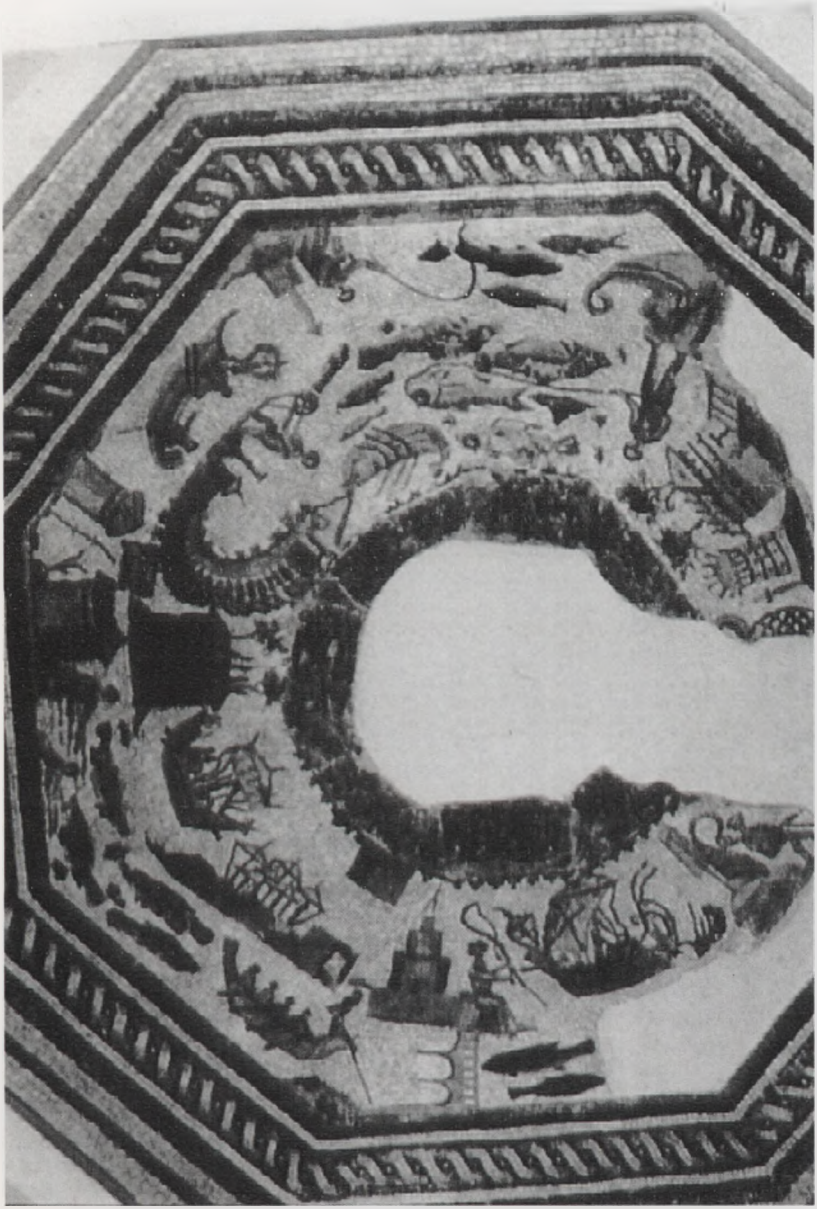
2: Detalle del mosaico de la Gran Caza de Piazza Armerina.



1: Detalle del mosaico de la Gran Caza de Piazza Armerina.



2. Detalle del mosaico de la Gran Caza de Piazza Armerina.



Mosaico hispano de La Vega Baja (Toledo).



1: Sestercio de Nerón.



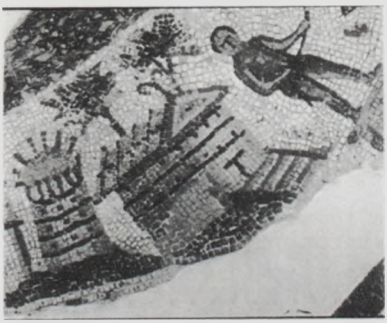
2: Lucerna de Carthago.



3: Cuadro n°21 del *Vergilius Vaticanus*.



1: Cuadro n° 23 del *Vergilius Vaticanus*.



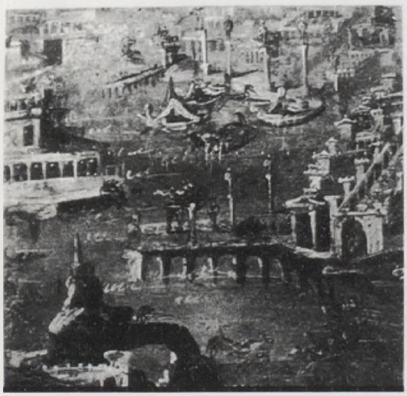
2: Detalle del mosaico de la provincia de Toledo.



3: Detalle del mosaico ostiense del Foro de las Corporaciones.



4: Moneda de bronce de Gordianus III.



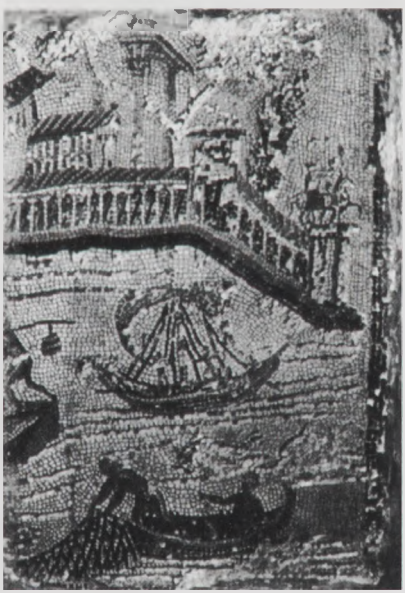
1: Pintura de Stabiae.



2: Lucerna de Carthago.



3: Moneda de Asia Menor.



4: Mosaico de Santa Maria in Trastévere, Roma.



Fig 2: Mosaico de El Alia (Túnez).

Un segundo fragmento (Tav. VI, 1 - 2) muestra en tierra firme, entre árboles y abundante vegetación, un monumento dístilo delante de un edificio precedido por una escalinata, una choza idéntica a la que aparece en el panel anterior y una gran construcción cuadrada con cuatro torres en los ángulos. Varios personajes animan la escena en la que dos servidores atienden a dos hombres que hablan y beben recostados. En el tercer panel, muy destruido, se han representado varios edificios urbanos públicos y privados. Comenzando por la izquierda se ve una construcción cuadrangular de tres plantas; un edificio semicircular de dos pisos con arcos y remates en la parte superior, que podría identificarse con el anfiteatro; y un grupo de edificaciones integrado por una torre circular y dos construcciones cuadrangulares de dos pisos en perspectiva angular, uno de ellos con ventanas compartimentadas y un hombre a la puerta, mientras que el otro ofrece un balcón de celosía, cuyo paralelo se encuentra en el panel vidriado n° 17 VI. 5. A de Kenchreai (Tav. VI, 3), que se fecha ya en el 350[29].

[29] L. Ibrahim Et Alii, *Kenchreai*, II, Leiden 1976, pp. 81-91, Fig. 91.

Como en el caso del mosaico de Hippona, nos encontramos ante la representación de un núcleo urbano, en las orillas del mar, probablemente en un golfo, con sus edificios públicos y privados y con escenas de la vida diaria de sus habitantes. Pero el territorio de la ciudad abarca también un entorno religioso y agrícola que, de igual forma, han sido figurados. Picard apunta que el problema está en distinguir entre los elementos reales y los inventados, como ocurre en general en todo el arte romano. Observa que la vegetación de palmeras, coníferas, cipreses o pinos e higueras, es típicamente africana y que las escenas contienen elementos fantásticos y al mismo tiempo reales, concluyendo que estamos en presencia de la más antigua representación del «campo africano», mientras que el mosaico nilótico que se guarda en el Museo de Sousse, con pigmeos y fauna tropical, es una mera fantasía exótica.

Hay que hacer constar, sin embargo, que en este último al paisaje alejandrino que se desarrolla en el mar, se han añadido en tierra firme elementos tomados de la realidad africana del momento, como una construcción semicircular con torreones en los extremos y una torre de forma cuadrada (Tav. VII, 1). El paisaje, los edificios, los animales y los personajes están sacados de la vida diaria y no tienen ninguna conexión con la escena nilótica. Pero aquí, más que tratarse de una ciudad y de su territorio, como en los fragmentos del Museo de El Bardo, sí puede afirmarse con Picard el carácter agrícola de las escenas y en este caso constituye el primer «mosaico del campo» africano. Por su parte Lavin afirma que el mosaico de El Alia constituye un compromiso entre la tradición helenística representada por el mosaico de Palestrina y la composición nilótica del s. II, procedente de Collemancio, en blanco, negro y rojo. Siguiendo la teoría de Kitzinger sobre los precedentes norteafricanos del pavimento de la Carta de Madaba[30], Lavin afirma que un mosaico, como el de El Alia, debe representar una etapa de transición hacia el verdadero pavimento-mapa de época tardía[31].

Por nuestra parte pensamos que los mosaicos de El Alia no intentan retratar, como en el caso de Hippona y quizás de Carthago, una ciudad real de la época, sino que a semejanza del pavimento tardío de Sidi Abdallah, el artista ha tomado imágenes genéricas y no concretas de lo que realmente conformaba un núcleo urbano y su *hinterland*, como pueden ser el anfiteatro, casas, templos, chozas, *villae*, etc., para situar una escena marítima en un fondo de paisaje terrestre. Y en este sentido lleva

[30] E. KITZINGER, *Studies on Late Antique and Early Byzantine Floor Mosaics. I. Mosaics at Nikopolis*, «DOP» 6, 1951, pp. 106-107.

[31] I. LAVIN, *The Hunting Mosaics of Antioch and their Sources*, «DOP»17, 1963, pp. 224-225, n. 202.

razón Sarnowski cuando afirma que los mosaicos del N. de Africa no se inspiran en *realia*, tanto sea en relación con actividades agrícolas y de caza, como con paisajes y arquitecturas, sino que se trata de imágenes genéricas y no precisas de monumentos de la época[32].

El mismo tratamiento podría darse al mosaico de la Gran Caza de Piazza Armerina, en donde se representa la captura y embarque de fieras para el anfiteatro o el circo de Roma[33]. El pavimento, que decora el ambulatorio 36 de la villa siciliana, constituye una verdadera carta geográfica al figurarse en él tres de las doce diócesis en que se hallaba dividido el Imperio romano. Más de la tercera parte del mosaico está dedicada a las provincias africanas, apreciándose al fondo de la escena un paisaje urbanizado con montículos, en donde se levantan árboles, cipreses y palmeras, y edificios (Tav. VII, 2), algunos del tipo de los que aparecen en los mosaicos citados con representación de *villae* marítimas. Parte de la escena se sitúa en un puerto (Tav. VIII, 1) identificable con el de Carthago ya que, según Carandini, algunos edificios como uno circular y otro rectangular rodeados de un pórtico, podrían identificarse con los existentes en el golfo de Carthago, según han demostrado las excavaciones británicas y se ve en el cuadro n° 23 del *Vergilius Vaticanus* (Tav. XI, 1), que se data en el s. V[34], aunque también podría tratarse de una *villa* marítima.

La parte representativa de la diócesis itálica carece de urbanismo, siendo necesario llegar al espacio dedicado a las dos provincias egipcias de la diócesis del Oriente para volver a encontrar un paisaje urbanizado aunque, esta vez, sea de tipo alejandrino (Tav. VIII, 2). Los edificios, que se erigen sobre montículos en un ambiente de frondoso arbolado, son totalmente diferentes a los anteriores ya que se trata de pabellones con tejados a modo de pagodas. Los animales también pertenecen a la fauna nilótica. En todos los casos se han tomado imágenes sacadas de la realidad para conformar un paisaje que, de forma más genérica, pretende reflejar las distintas realidades del momento.

Hispania ha dado un mosaico (Tav. IX) con escenas portuarias del tipo de las documentadas en pavimento norteafricanos, procedente del peristilo de la villa toledana de La Vega Baja[35]. El pavimento, que se en-

[32] T. Sarnowski, *op. cit.*, pp. 86-95.

[33] A. Carandini Et Alii, *op. cit.*, pp. 70-71, 93-104, 194-230, foglio XXVIII y XXX.

[34] J. De Witt, *Die Miniaturen des Vergilius Vaticanus*, Amsterdam 1959, Taf. 10,2 y 31,2.

[35] J.M. Blazquez, *Mosaicos romanos de la Real Academia de la Historia, Ciudad Real, Toledo, Madrid y Cuenca*, «CMRE» V, Madrid 1982, pp. 33-36, láms. 16 - 18 y 46; A. Balil, *Monumentos alejandrinos y paisajes egipcios en un mosaico romano de Toledo (España)*, «*Studi in onore di Achille Adriani*» 3, Roma 1984, pp. 433-439, piensa que se trata de un paisaje alejandrino y fecha el mosaico, por sus paralelos con las lucernas africanas, a mediados del s. III.

cuentra muy deteriorado en una de sus zonas, ornaba el fondo de una fuente octogonal y su cronología se establece a fines del s. III o a comienzos del IV. Las escenas representadas están realizadas desde una perspectiva plurifocal, sin aparente conexión entre unas y otras. Solo la temática a base de barcos, pescadores y edificios al borde el mar con un fondo de árboles, proporciona unidad al cuadro.

Comenzado por la derecha se ve un espigón o muelle de tres arcos con balaustrada en su parte superior, unido a una especie de malecón en donde un hombre sentado se dispone a pescar y sobre el que se levanta un faro con la llama. Tras un espacio marino repleto de barcas, peces y dos nadadores, se llega a un grupo de edificios, dos de ellos cuadrangulares con acceso escalonado, ventanas en los pisos superiores y tejado a dos aguas, una torre cilíndrica con techumbre cónica y una gran construcción semicircular porticada con torreones y columnas en los extremos, que tanto puede ser una *villa* marítima como un edificio portuario del tipo de los documentados en varias monedas de Nerón (Tav. X, 1), Antoninus Pius, Caracalla y Gallienus[36], en lucernas itálicas y africanas (Tav. X, 2) de fines del s. II y del III[37], así como en el cuadro n° 21 del *Vergilius Vaticanus* 3225 (Tav. X, 3), que se data ya en el s. V, en donde se representa el *Portus Drepani* al que arriva Eneas (*Aen.* III, Vs. 707 ss.)[38]. Según Rostovtzeff, esta construcción en forma de creciente o de hexágono, que aparece en los paisajes portuarios figurados en mosaicos, relieves, pinturas, lucernas y monedas, con una cronología del s. I al V, es una forma convencional de representar los puertos[39], y en realidad el mismo modelo iconográfico se emplea para figurar el puerto de Karthago y el de Roma en documentos ya tardíos del s. V, como son el *Vergilius Vaticanus* (Tav. XI, 1) y la *Tabula Peutingeriana*[40].

[36] K. Lehemann-Hartleben, *Die antiken Hafenanlagen des Mittelmeeres*, Wiesbaden 1963, núms. 1, 5, 9-11.

[37] J. Deneauve, *Notes sur quelques lampes africaines du III^e siècle*, «Ant. Afr.» 22, 1986, p. 149, fig. 8.

[38] J. De Witt, *op. cit.*, Taf. 13, 1 y 31, 1. Sobre la perduración de los modelos pictóricos greco-romanos en la Antigüedad tardía, cf. R. Bianchi Bandinelli, *Continuità ellenistica nella pittura di età medio e tardo-romana*, «RIA», 1953, pp. 77-161.

[39] Algunos ejemplos de espacios porticados de forma hexagonal pueden verse en los citados mosaicos de Carthago (n. 3648), Santa María in Trastévere y Kenchreai (panel n. 17 VI. 5. A), así como en un sestercio de Trajano (cf. K. Lehemann-Hartleben, *op. cit.*, n. 2).

[40] K. Miller, *Die Peutingersche Tafel*, Stuttgart 1962, A.-M. Levi, *Itineraria Picta*, Roma 1967, seg. IV, 5.

En la parte inferior se ve un elemento de forma rectangular que recuerda a los *ostriaria* figurados en algunos vidrios puteolanos, de fines del s. III o de comienzos del IV[41]. Más abajo aparece una roca con una columna elevada sobre alto pedestal y un pescador sentado. A continuación otra zona marina con peces, barcas y pescadores da paso a un segundo grupo de edificos (Tav. XI, 2), uno cuadrangular prácticamente idéntico a los comentados anteriormente y otro de forma cilíndrica con remates en la parte alta, que podría interpretarse como una torre de defensa, semejante a la que se ve en un mosaico ostiense del Foro de las Corporaciones (Tav. XI, 3) de finales del s. II[42], o también como el anfiteatro, dado su estrecho paralelismo con el edificio identificado como tal por una inscripción, que aparece representado en los vidrios puteolanos de Odemira (Portugal) y Praga[43] (Fig. 3), con la particularidad de que en el primero se ha figurado junto al anfiteatro el templo de Isis, edificio semejante al que se halla próximo a la construcción circular del mosaico toledano. La iconografía empleada en las monedas de época romana (Tav. XI, 4) para representar el anfiteatro, como una construcción circular en tres o cuatro pisos con remates en la parte superior, constituye otro paralelo muy próximo[44]. Detrás aparece de nuevo una columna coronada al parecer por una estatua, como se ve en el citado mosaico de El Alia, y una especie de red o de enrejado de difícil interpretación.

Las construcciones cilíndricas con tejado cónico y pared de mampostería se documentan en otros pavimentos hispanos procedentes uno de Mérida[45], datado en el s. III, y otro de Itálica[46], de mediados del s. II. El mosaico emeritense, que se halla *in situ*, orna el corredor de la Casa del Anfiteatro con el motivo del laberinto realizado con trenza de cable y en los ángulos cuatro torres cilíndricas de sillería en un paisaje arbolado. En la orla del pavimento italicense de Neptuno se han representado

[41] G.-Ch. Picard, *Pouzzoles et le paysage portuaire*, «Latomus» 18, 1959, pp. 23-51, fig. 9 y 10.

[42] G. Becatti, *Scavi di Ostia. IV. Mosaici e pavimenti marmorei*, Roma 1961, p. 68, n. 92, Tav. CLXXVIII.

[43] A. Garcia Y Bellido, *El vaso puteolano de Ampurias*, «AEA» 27, 1954, pp. 212-226; G.-Ch. Picard, *op. cit.*, pp. 23-51, fig. 7 y 11.

[44] Monedas de Titus, Domicianus, Severus Alexander y Gordianus, cf. T.L. Donaldson, *Ancient Architecture on greek and roman coins and medals*, Chicago 1966, pp. 294-303, n. 79.

[45] A. Blanco Freijeiro, *Mosaicos romanos de Mérida*, «CMRE» 1, Madrid 1978, pp. 19 y 42-43, láms. 65b y 66a.

[46] A. Blanco Freijeiro, J.M. Luzon Nogue, *El mosaico de Neptuno en Itálica*, Sevilla 1974, pp. 41-44, láms. XII y XIXA.

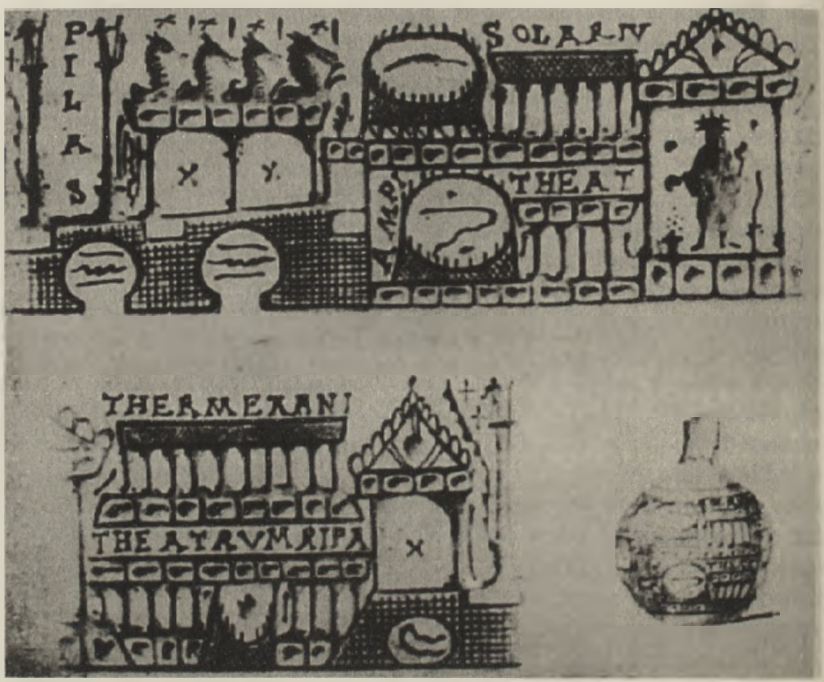


Fig 3: Vidrio de Odemira (Portugal).

escenas de pigmeos y grullas en un ambiente nilótico en el que también aparecen unas construcciones circulares de sillería sobre basamento y cubierta cónica. Los autores que han estudiado este mosaico las interpretan como cabañas con techo cónico de paja, llamadas *mapalia* por los númidas y bereberes, típicas de los cuadros nilóticos. Sin embargo el material de sillería en el que están construidas, el basamento, la existencia de una puerta con cancela y las ventanas en la parte de arriba, así como su estrecha smilitud con los edificios del citado mosaico emeritense, sugiere una construcción más estable que la de una simple cabaña de juncos de un paisaje nilótico. Un paralelo muy próximo se documenta en el mosaico nilótico de la basílica paleocristiana de Tabgha, datado a fines del s. IV o comienzos del V[47]. Las construcciones circulares con cubierta cónica se hallan atestiguadas en otros documentos de baja época, como es el citado mosaico de Carthago y sus paralelos (*vid. supra*).

[47] E. KITZINGER, *Stylistic Developments in Pavement Mosaics in the Greek East from the Age of Constantine to the Age of Justinian*, «CMGR», I, Paris 1965, p. 349, Fig. 17.

El paisaje portuario del mosaico toledano tiene sus más inmediatos paralelos en pinturas pompeyanas, en las que es posible apreciar la existencia de gran número de columnas coronadas por estatuas, edificios porticados y muelles sobre arcadas[48]. La escena portuaria representada en la pintura de *Stabiae* (Tav. XII, 1) se ha querido identificar unas veces con el puerto de *Puteoli*, otras con el de Roma y en menor medida con algún puerto de Campania. Las distintas opiniones coinciden, sin embargo, en afirmar que los elementos arquitectónicos utilizados pertenecen a una ciudad real aunque no determinada, por lo que es probable que se trate de una combinación de varios puertos[49]. Un trasunto de estos cuadros se encuentra en los citados vidrios puteolanos[50], de fines del s. III o comienzos del IV (Fig. 4), y en las lucernas itálicas y norteafricanas (Tav. XII, 2) de 175 - 250, en donde se representa el puerto de Carthago, según Deneauve, o el de Ostia en opinión de Guarducci[51]. También en las monedas de Asia Menor (Tav. XII, 3) del s. III d.C., es posible apreciar el mismo tipo de muelle sobre arcadas con entrada triunfal[52]. A este tipo de representaciones pertenecen igualmente los paneles de *opus sectile* en pasta vítrea hallados en el puerto de Corinto, que se fechan hacia 350 [53], y el citado mosaico con escena fluvial (Tav. XII, 4) de Santa Maria in Trastévere de Roma[54].

El tipo de faro en pisos y alumbrado mediante una llama responde al modelo de Ostia que se ve en las monedas de los s. II al IV halladas en Ostia y en Roma[55]. En un mosaico procedente del llamado triclinio de Apamea de Siria, fechado en el segundo cuarto del s. IV, se representa un paisaje portuario de estilo alejandrino, con edificios provistos de embarcadero y un faro escalonado que tal vez pudiera hacer referencia

[48] R. Ling, *Roman Paintings*, Cambridge 1991, pp. 142-149.

[49] Esta es la opinión de K. Lehmann-Hartleben, *op. cit.*, pp. 224-227.

[50] G.-Ch. Picard, *op. cit.*, pp. 23-51, Fig. 20-23.

[51] M. Guarducci, *Una nuova officina di lucernette romane: gli Aeoli*, «MDAI(R)» 89, 1982, pp. 114-121, Taf. 54-56; J. Deneauve, *Notes sur quelques lampes africaines du IIIe siècle*, «Ant. Afr.» 22, 1986, pp. 141-155, Fig. 6-10; D.M. Bailey, *A Catalogue of the Lamps in the British Museum*, III, London 1988, Q 1715 y Q 3408. El hecho de que este tipo de lucernas presente un molde idéntico y marcas distintas se debe, según Deneauve, a que varios talleres debieron adquirir a un mismo coroplasta moldes tomados de un mismo arquetipo, cf. J. Deneauve, *op. cit.*, p. 143.

[52] P.R. Franke, *Kleinasien zür Römerzeit*, München 1968, núms. 82-84 y 86.

[53] L. Ibrahim Et Alii, *op. cit.*, *passim*.

[54] M. Rostovtzeff, *op. cit.*, Fig. 64.

[55] M. Reddé, *op. cit.*, pp. 845 - 874, fig. 2.3 y 2.5. El mismo tipo de faro aparece representado en monedas de *Herakleia* de época de Geta, Gordianus y Gallienus, cf. *Ibidem*, fig. 2.2; P.R. Franke, *op. cit.*, núms. 79 y 80.

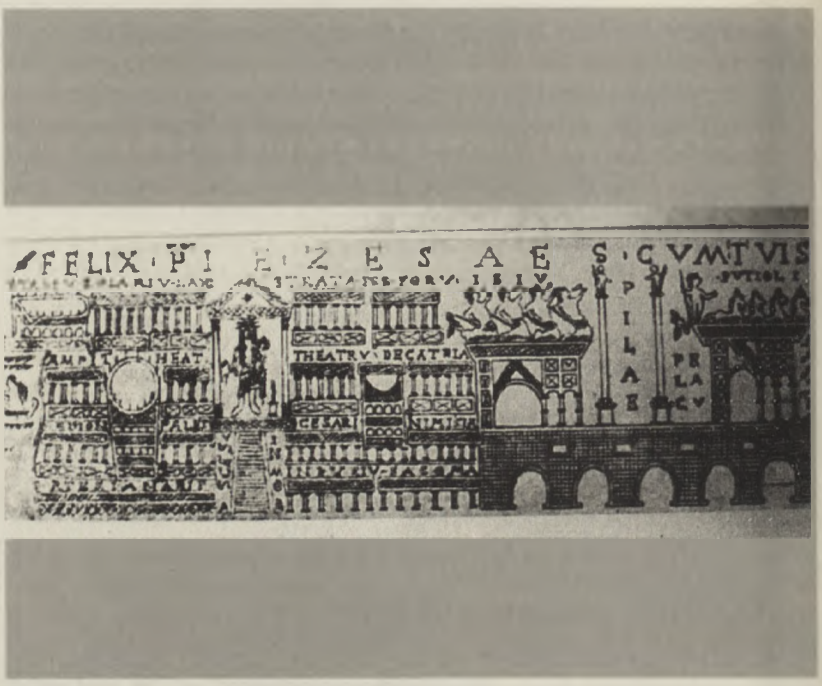


Fig 4: Vidrio del Museo de Praga.

al de Alejandría[56]. Asimismo, el paisaje portuario representado en el citado sarcófago de *Iulius Philokyrius* procedente de Ostia, datado en el s. IV, puede considerarse como un paralelo muy próximo a la escena del mosaico hispano. El faro es idéntico, salvo en las ventanas que aparecen en la imagen del sarcófago, y lo mismo el edificio cuadrangular con tejado a dos vertientes y pequeñas ventanas en el piso superior o la construcción circular de mampostería, con cubierta cónica[57].

Tanto en el mosaico norteafricano de Hippona como en el hispano de Toledo, los edificios están vistos de forma sintética, característica típicamente romana en donde la perspectiva es frecuentemente una ilógica e incoherente combinación de panorámicas «normales» y «a vista de pájaro»[58]. La

[56] J. Balty, *Mosaïques antiques de Syrie*, Bruxelles 1977, pp. 70 - 71; J.-Ch. Balty, *Guide d'Apamée*, Bruxelles 1981, pp. 98 - 99, figs. 101 y 103.

[57] G.-Ch. Picard, *Sur quelques représentations nouvelles du phare d'Alexandrie et sur l'origine alexandrine des paysages portuaires*, «BCH» 76, 1952, pp. 91-92, fig. 14.

[58] P.H. Blankenhagen, *Narration in Hellenistic and Roman Art*, «AJA» 61, 1957, pp. 79-83.

característica común a todas estas representaciones es la forma de concebir el fondo como una superficie plana, de la que «salen» los edificios colocados tridimensionalmente contra ella. Esta ambigüedad en la forma de representar las vistas panorámicas es descrita por Kitzinger como «un fondo neutro de profundidad indefinida»[59]. La ambigüedad caracteriza igualmente al contenido de las escenas, existiendo una disyunción entre el carácter ideal del paisaje marítimo, animado en ocasiones por personajes fantásticos, y los elementos arquitectónicos que conforman la panorámica terrestre, en donde, si bien hay una combinación de tradición realista y de paisaje sacro-idílico, los elementos sagrados se interpretan de forma realista dentro de la arquitectura urbana.

[59] E. KITZINGER, *Stylistic..., op. cit.*, pp. 341-352.

Luz Neira Jiménez

Mosaicos romanos con nereidas y tritones
Su relación con el ambiente arquitectónico en el Norte de Africa y en Hispania

Como resultado de la catalogación de los mosaicos romanos con representaciones de nereidas y tritones, - tema sobre el cual, seguido de un estudio iconográfico, trata nuestra tesis doctoral[1], realizada en el marco del Proyecto de Investigación *Corpus de Mosaicos Romanos de España* que dirige el Prof. Dr. D. José Mª Blázquez Martínez -, nos es posible en la actualidad abordar el estudio de la relación entre los mosaicos de este género y el tipo de estancias al que fueron destinados.

Concentrándonos en aquellos mosaicos catalogados como procedentes del Norte de Africa e Hispania, mosaicos que constituyen aquí el tema central de esta comunicación al X *Convegno Internazionale di Studi su "L'Africa Romana"*, nuestro estudio abarca el destino original de los más de 80 ejemplares norteafricanos y 18 hispanos[2], en los que nereidas y tritones aparecen bien como miembros de un *thiasos* marino dispuesto en función de una representación o escena principal, sea o no sea ésta de carácter marino, bien como miembros de un cortejo marino protagonista en sí mismo de la composición, e incluso, al presentarse de modo aislado y sin conexión con un cortejo, como únicos y exclusivos protagonistas de un cuadro o del propio campo del mosaico[3].

Desgraciadamente, sobre algunos de estos mosaicos romanos no existe constancia del lugar exacto que pavimentaban. Entre las diversas causas se cuentan la incertidumbre en torno a la propia procedencia de un mosaico, como aquel proconsular decorado con un cortejo exclusivo de cuatro tritones dispuestos en función de la representación central de

[1] Defendida bajo el título *La representación del thiasos marino en los mosaicos romanos. Nereidas y tritones* en la Universidad Complutense de Madrid el 21 de septiembre de 1992.

[2] Dado que, a la hora de redactar esta comunicación, la publicación de nuestra tesis doctoral todavía no ha salido a la luz, obviamos el número de catálogo bajo el cual figuran los mosaicos en nuestro trabajo y nos remitimos a la bibliografía existente.

[3] En este sentido, y tal y como se desprende de las conclusiones de nuestra tesis doctoral, las representaciones de nereidas y tritones en la musivaria romana exceden en algunos casos los límites de la concepción de un *thiasos* marino.

una divinidad fluvial y conservado actualmente en el Museo del Bardo, sobre el cual se apunta tanto *Utica* como Hammamet[4], o la carencia de noticias precisas, y por tanto el desconocimiento, sobre las circunstancias de su hallazgo, del que sólo escuetas referencias mencionan el núcleo de origen, como es el caso de los mosaicos de *Maxula*[5], *Thubursicu Numidarum*[6], *Thysdrus*[7], El Kantara[8], Kalaa des Beni Ahmad[9], Alcolea del Río[10], Casariche[11] e *Italica*[12]. En otros casos, los datos concretaban la zona del descubrimiento dentro de un núcleo, pero, debido a hallazgos fortuitos o a la imposibilidad de realizar excavaciones en el área, se ca-

[4] Mencionando por primera vez por L. FOUCHER como procedente de *Utica* en una breve nota incluída en su comunicación *Les mosaïques nilotiques africaines*, «CMGR», I, p. 142, nota 27, fig. 3, el mosaico figura más tarde atribuído a la zona de Hammamet por M. YACOUB, *Le Musée du Bardo*, Túnez 1970, p. 95, procedencia citada asimismo por M. FANTAR, "*Bagradas*", «*LIMC*» III/1 (1986), p. 1186, pero sin especificar tampoco el lugar preciso que pavimentaba ni detalles acerca de las circunstancias que rodearon su descubrimiento.

[5] Mosaico fragmentario con la representación de nereidas sobre monstruos marinos como cortejo de un triunfo de Neptuno, M. YACOUB, *op. cit.*, p. 84.

[6] Aún inédito, las escuetas referencias de BALLU, «BCTH», 1915, p. 110; J. LASSUS, *Venus marine*, «CMGR» I, p. 181, nota 6; y K.M.D. DUNBABIN, *The Mosaics of Roman North Africa*, Oxford 1978, pp. 156 y 263, se limitan a consignar el tema representado, el triunfo de Venus marina.

[7] Fragmento de mosaico con la representación de cuatro nereidas sobre monstruos marinos y un tritón inscritas en sendos medallones. L. FOUCHER, *Musée archéologique de Sousse. Acquisitions de 1949 à 1964*, «Africa» II, 1976-68, p. 209, lám. II, figs. 3-6.

[8] Fragmento con nereida recostada sobre león marino decorando un medallón estrellado, «Inv MosAf» II, núm. 8.

[9] Panel rectangular con nereida recostada sobre un hipocampo, «InvMosAf» III, núm. 328.

[10] Olvidado por completo hasta nuestra comunicación al VI *CIMA* (Mª L. NEIRA, *El mosaico de los tritones de Italica en el contexto iconográfico del thiasos marino en Hispania, Actas del VI Coloquio Internacional del Mosaico Antiguo (Palencia-Mérida 1990)*, en prensa; véase también Mª L. NEIRA, *Acerca de las representaciones de thiasos marino en los mosaicos romanos tardo-antiguos de Hispania*, en *Arte, sociedad, economía y religión durante el Bajo Imperio y la Antigüedad Tardía. Antigüedad y Cristianismo* VIII, 1991, p. 514, nota 9), nadie había reparado en la cita de M. DE CAMPOS, *Mosaicos del Museo Arqueológico Provincial de Sevilla*, Sevilla 1897, quien, dándolo como paralelo del mosaico de los tritones de *Italica*, mencionaba un pequeño mosaico con tritones dispuestos alrededor de una cabeza de Medusa que hallado en Alcolea del Río, y sin más detalles, se conservaba en el Museo de Carmona.

[11] Mosaico polícromo de esquema a compás con tritones e hipocampos, inscritos en semicírculos, como cortejo de una máscara de Océano situada en el círculo central. Véase R. MONDELO y M. TORRES, *El mosaico romano de Casariche (Sevilla)*, «BSEAA» LI, 1985, pp. 143-155, láms. I-II.

[12] Concretamente un mosaico polícromo compuesto de dos paneles yuxtapuestos, uno de los cuales, en estado muy fragmentario, figuraba decorado con la representación, al menos, de una nereida, S. CELESTINO, *Mosaicos perdidos de Italica*, «Habis» 8, 1977, pp. 366-370 y 382, lám. XXVI. Sobre la dudosa identificación de la nereida con *Galatea*, véase Mª L. NEIRA, *Acerca de las representaciones...*, pp. 517 y 523, notas 29 y 44.

recía, no obstante, de base para situar su contexto. Son las circunstancias de mosaicos como los de *Carthago*[13], *Thysdrus*[14], *Auzia*[15] y Ain Temouchent[16].

Centrándonos, por tanto, en aquellos mosaicos de los que sí se tienen datos sobre su contexto, - 70 del Norte de Africa y 16 de Hispania -, en unos casos por noticias de hallazgos antiguos, imposibles de verificar, y en otros por publicaciones que ofrecen el resultado de excavaciones sistemáticas, destaca un número de 27 norteafricanos y 6 hispanos destinados a pavimentar estancias termales, algo más de un tercio del total sin llegar a la mitad. Adscritos genéricamente y sin más datos a estancias de *unas* termas sin identificación concreta figuran los mosaicos de Bir Bou Rekba[17], *Theveste*[18], *Rusicade*[19], *Sila*[20] (fig. 1), *Saldae*[21],

[13] Dos mosaicos conservados en el British Museum. El primero, un *emblema* en forma de friso, con dos tritones que avanzan en la misma dirección, y el segundo con dos nereidas sobre tritones afrontados a una representación central muy deteriorada, «InvMosAf» II, núms. 798 y 796.

[14] *Thiasos* que, a modo de friso, bordea una representación principal de tipo dionisíaco, L. FOUCHER, *La maison de la procession dionysiaque à El Jem*, París 1963, lám. XX.

[15] Fragmentos de un mosaico formado por varios paneles, entre los que se cuenta uno decorado con una nereida sobre *ketos*, R. LECLERE, «RA» VIII, 1951, p. 374, lám. CLXVI; «InvMosAf» III, núm. 350.

[16] Cortejo de nereidas sobre delfines e hipocampos que, dos a dos, aparecen flanqueando una gran máscara central de Océano. R. BERTHERAND, G. BERBRUGER, «R.Afr» I, 1856-57, pp. 122-123, sólo sonsignan que fue hallado cerca de una fuente.

[17] Fragmento correspondiente a la orla, concretamente a uno de sus ángulos, con la figura de un tritón, «InvMosAf» II, Núm. 468, P. GLAUCKER, *Catalogue des musées et collections archéologiques de l'Algérie et de la Tunisie. I Supplément au Musée Alaoui*, Paris 1910, p. 17, situaba el hallazgo en las termas públicas de Siagu. Fechado entre los siglos III y IV.

[18] Mosaico fragmentario de la primera mitad del siglo IV con cortejo de nereidas sobre monstruos marinos y triunfo de Venus marina, «InvMosAf» III, núm. 2. Sólo se apunta que el mosaico fue descubierto en una termas halladas en el barrio de caballería.

[19] Cortejo de nereidas sobre monstruos marinos, A. DELAMARE, *Exploration scientifique de l'Algérie pendant les années 1840-1845*, París 1850, pp. 17-18, láms. XIX-XXI, con texto explicativo de S. Gsell. Este autor, fundamentándose en las noticias y grabados del citado Delamare, menciona que el mosaico pavimentaba una sala con ábside perteneciente a unas pequeñas termas privadas, a tenor de la existencia de *suspensurae*. Fechado en el siglo IV.

[20] Mosaico del siglo IV con nereidas sobre monstruos marinos en torno a una representación central de *Scylla*. Según ST. GSELL, *Mosaïques romaine de Sila*, «Rec.Const.» XXXIX, 1905, p. 4, la sala pavimentada por este mosaico podía, en razón de una piscina contigua de 4 x 3,75 m. a la que se descendía por tres escalones, identificarse con un *frigidarium*.

[21] «InvMosAf» III, núms. 333-334. Las noticias de que disponemos dan cuenta de un mosaico y fragmentos de otro con decoración idéntica, la representación de dos nereidas emparejadas con hipocampos que flanquean una máscara de Océano, como pavimentos de unas termas descubiertas en 1889. Fechados en el siglo III.

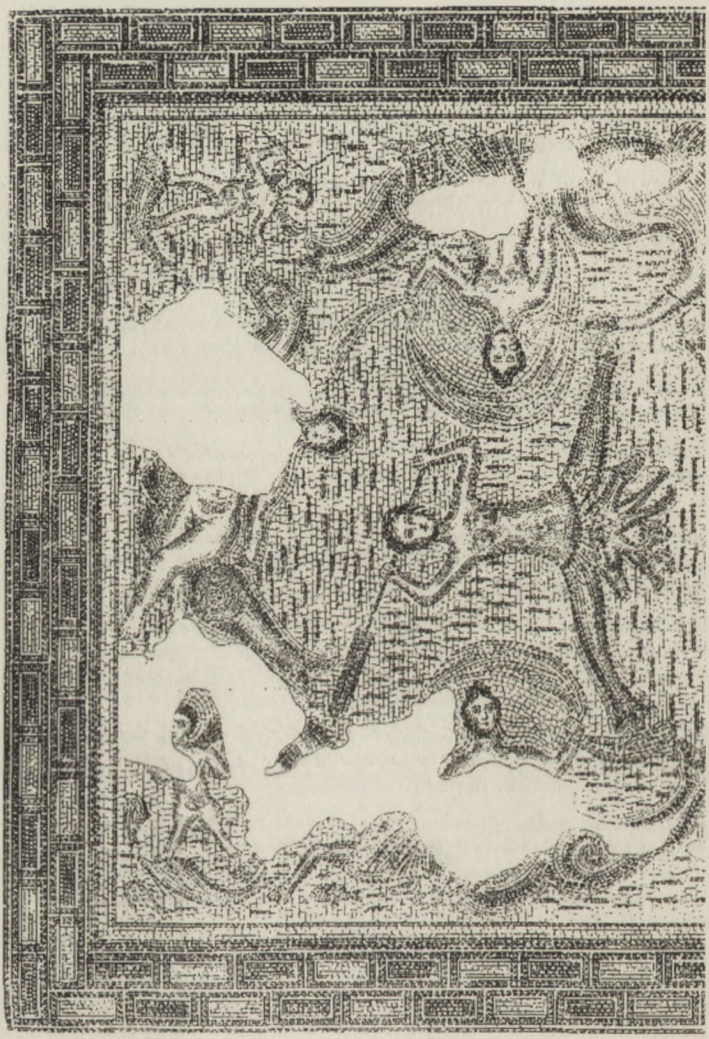


Fig. 1: Dibujo del mosaico de Sila. Según St. Gsell.

Barcino[22] (tav. I,a) e *Italica*[23] (tav. I,b); mientras que un número mayor compone la serie de los adscritos a dependencias de unas termas identificadas.

En este segundo grupo se inscriben, por un lado, los hallados en las termas de una ciudad, concretamente dos mosaicos de las Termas de Trajano y un mosaico de las Termas del *thiasos* marino de *Acholla*[24], dos mosaicos de las Grandes Termas (fig. 2) y otro de las Termas de los Meses de *Thaenae*[25], un mosaico parietal de las denominadas Termas de Chott Maria de *Themetra*[26], un mosaico de las Pequeñas Termas

[22] A. BALIL, *El mosaico romano de la Iglesia de San Miguel*, «CuadArqBar» I, 1960, pp. 21-74, con exhaustiva documentación relativa a las diversas interpretaciones dadas sobre el tipo de estancia que pavimentaba el mosaico. Tras determinar el destino termal de los paneles que a modo de friso y conteniendo figuras de tritones afrontados e hipocampos, el autor se planteaba incluso la identificación concreta de las termas. Debe datar de mediados del siglo II.

[23] Cortejo bícromo de tritones y diversos monstruos marinos dispuestos en torno a una representación polícroma del triunfo de Neptuno. Según A. BLANCO y J. M. LUZON, *El mosaico de Neptuno en Italica*, Sevilla 1974, p. 5, al pavimentar el espacio contiguo a una piscina, con restos de una escalera y próximo a dos salas con *hypocaustum* de la ínsula comprendida entre la casa de la Exedra y la casa de los Pájaros, el mosaico parece corresponder a unas termas pequeñas, probablemente privadas. La iconografía del triunfo de Neptuno apunta una fecha en torno a la segunda mitad del siglo II.

[24] Los dos primeros, decorados con un variado *thiasos* marino de nereidas sobre monstruos marinos y tritones, tritones y monstruos marinos, dispuesto en uno de los ejemplares en torno a una representación central del triunfo de Dionysos, pavimentaban las salas rectangulares adosadas al lado oriental y occidental del *frigidarium* de las termas de Trajano, G.CH.-PICARD, *Les mosaïques d'Acholla. Les thermes de Trajan*, «EAC» 2, 1959, pp. 81-82, láms. XI-XII y XVI, 1-4, 6-7; mientras que el citado mosaico de las termas del *thiasos* marino, con representación de un cortejo compuesto de nereida sobre tritón precedido de otro que guía las riendas de un hipocampo situado a la cabeza de la marcha, pavimentaba una sala de doble ábside, G.-CH. PICARD, *Les thermes du thiase marin à Acholla*, «Ant.Afr.» 2, 1968, pp. 135-151, figs. 1, 25-28. Los dos primeros deben fecharse en torno al 120 y el último hacia el 130.

[25] Fragmentario mosaico con miembros de un cortejo marino, nereidas sobre monstruos marinos y tritones, inscritos, entre otras escenas, en compartimentos hexagonales dispuestos en torno a una representación central de Arión que pavimentaba el *frigidarium*, y fragmento del *caldarium*, R. MASSIGLI, *Musée de Sfax*, París 1912, pp. 1-5, láms. 1.8, láms. I-IV y VI, de finales del siglo III. En las termas de los Meses, de la primera mitad del III, la representación de una nereida, como natante, decora dos de los seis paneles dispuestos alrededor de la piscina rectangular del *frigidarium*, M. FENDRI, *Les thermes des mois à Thina. (Rapport préliminaire 1963)*, «CT» XII, 1964, pp. 47-57, figs. 13-15.

[26] Mosaico fechado entre el 200-220 con la nereida *Galatea*, identificada por una inscripción perdida, recostada sobre un delfín guiado por un *eros*, que revestía la pared de la piscina del *frigidarium*, L. FOUCHER, *Thermes romaines des environs d'Hadrumète*, «ND», I, Túnez 1958, pp. 26-28, láms. XIV-XV. Sobre este mosaico, véase también Mª L. NEIRA, *Inscripciones con nombres de nereidas y ninfas en los mosaicos romanos del Norte de Africa y de Hispania, L'Africa romana* IX, pp. 1013-1023, tav. I.



Fig. 2: Dibujo del mosaico del *frigidarium* de las Grandes Termas de *Thaenae*. Según R. Massigli.

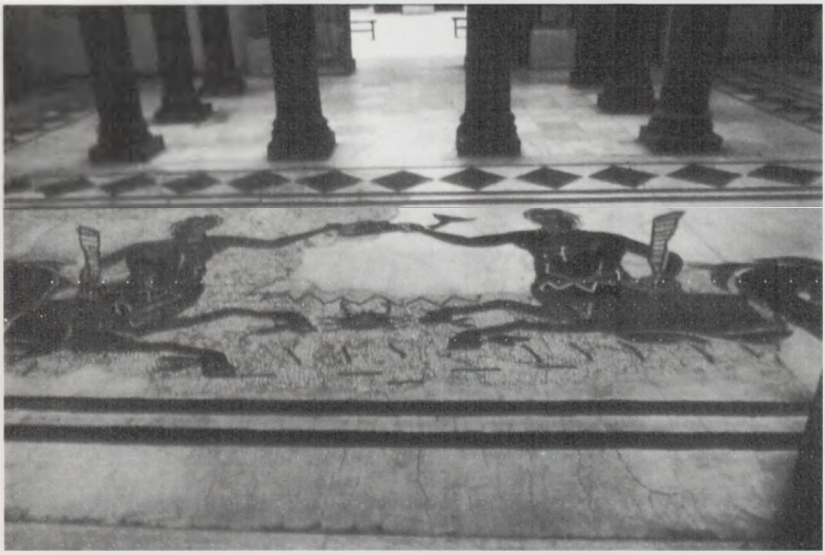
del noroeste de *Sitifis*[27] y un mosaico de las Termas de los Frescos de *Banasa*[28].

Por otro, los que, aún dentro de una ciudad, pavimentaban estancias termales pertenecientes a una casa, un fragmentario mosaico de las termas de la Casa de los *Laberii* en *Uthina*[29], el conocido mosaico de las termas de

[27] Triunfo de Venus, J. LASSUS, *Vénus marine*, «CMGR», I, pp. 175-190, figs. 3, 12 y 14, lám. d.

[28] Mosaico con diversas especies reales de la fauna marina junto a las que aparecen la figura de un hipocampo y un tritón, que pavimentaba una estancia, sin determinar, de las termas, R. THOUVENOT, A. LUQUET, *Les thermes de Banasa*, «PSAM», IX, 1951, pp. 31-32, lám. II. No posterior al último cuarto del siglo III.

[29] Tres fragmentos de un mosaico de fines del siglo III o principios del IV que, decorado con un triunfo de Neptuno flanqueado a buen seguro por dos nereidas sobre monstruos, cubría la pared trasera de una fuente semicircular central y los muros rectos de los dos lados del nicho, o de dos nichos rectangulares, «InvMosAf», II, núm. 387; H. STERN, *Fontaine de Neptune au Musée de Cherchell (Algérie)*, «Ant.Afr.» 15, 1980, pp. 290-294, figs. 10-11.

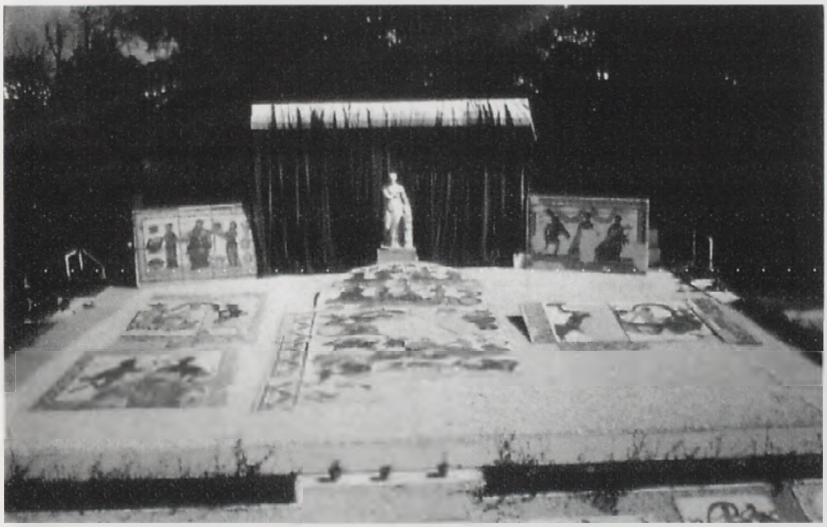


a: Detalle de mosaico hallado en la iglesia de San Miguel de Barcelona. Foto: Museo Arqueológico de Barcelona.



b: Mosaico del triunfo de Neptuno de *Italica*.

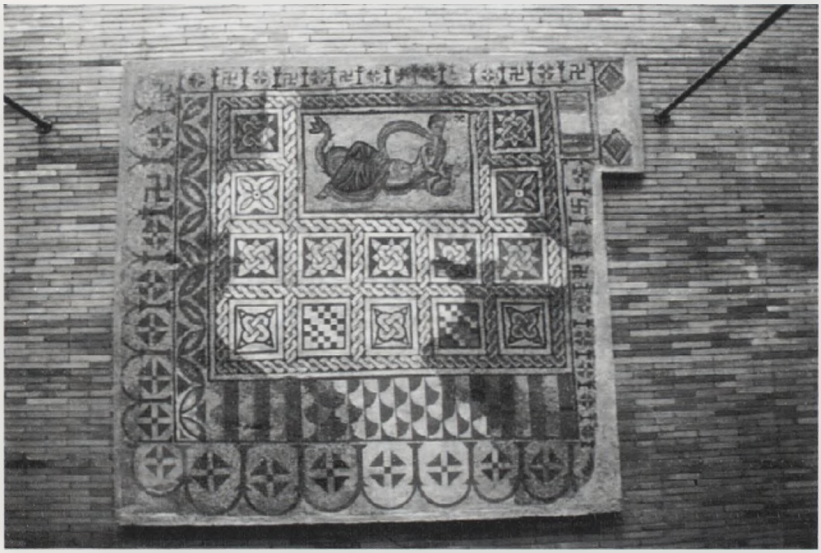
Tavola II



a: Conjunto musivo de las termas de la *Villa* de Sidi Ghrib. Foto: Cortesía de M. A. Ennabli.



b: Mosaico de Duegñas. Foto: Según P. de Palol.



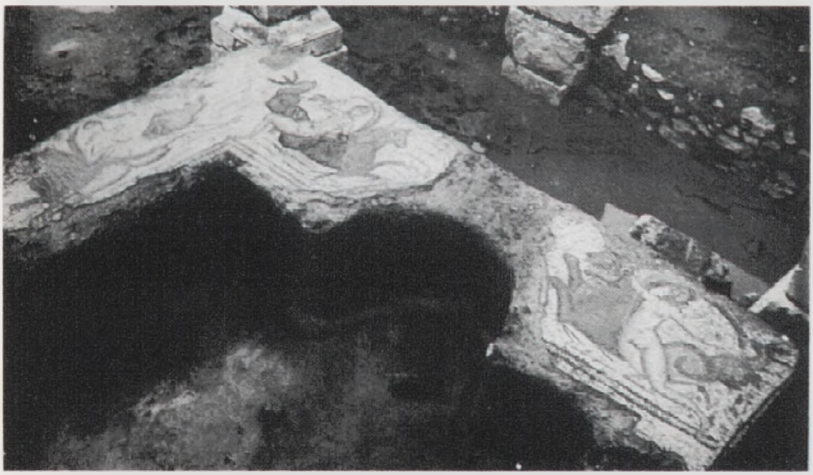
a: Mosaico de "El Hinojal". Foto: Luz Neira.



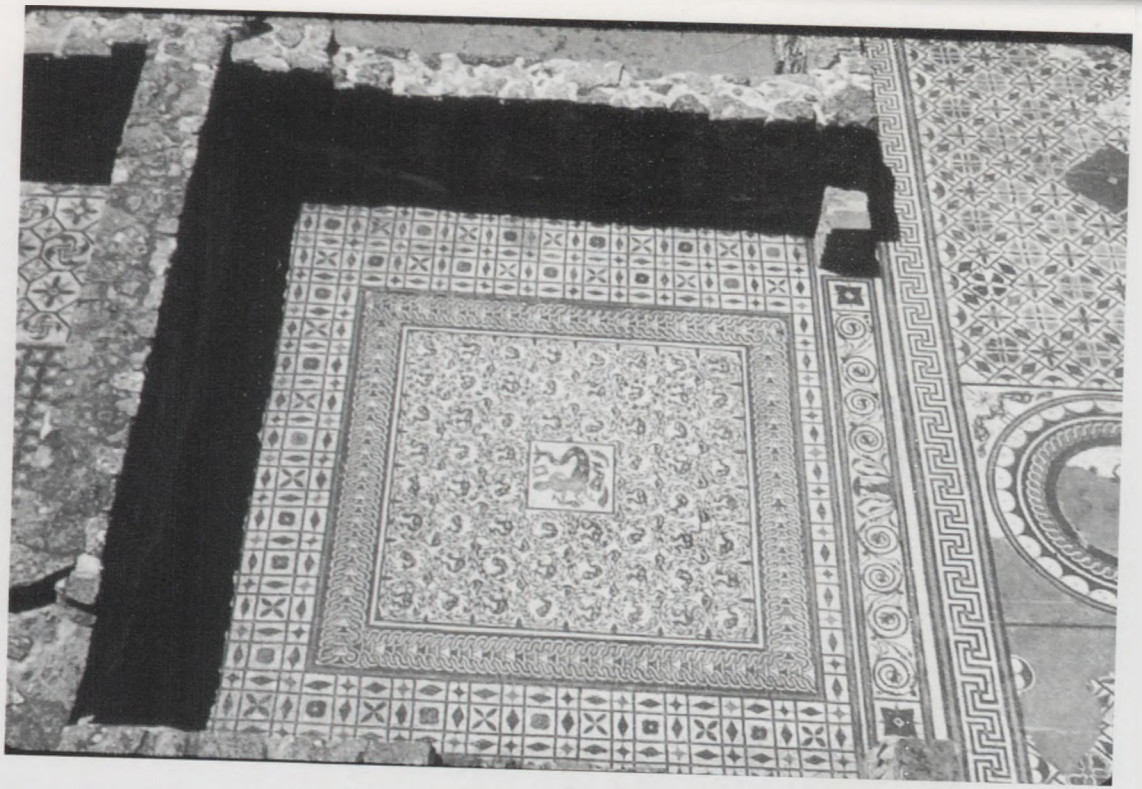
b: Mosaico de los tritones hallado en Santiponce, *Italica*. Foto: Luz Neira.



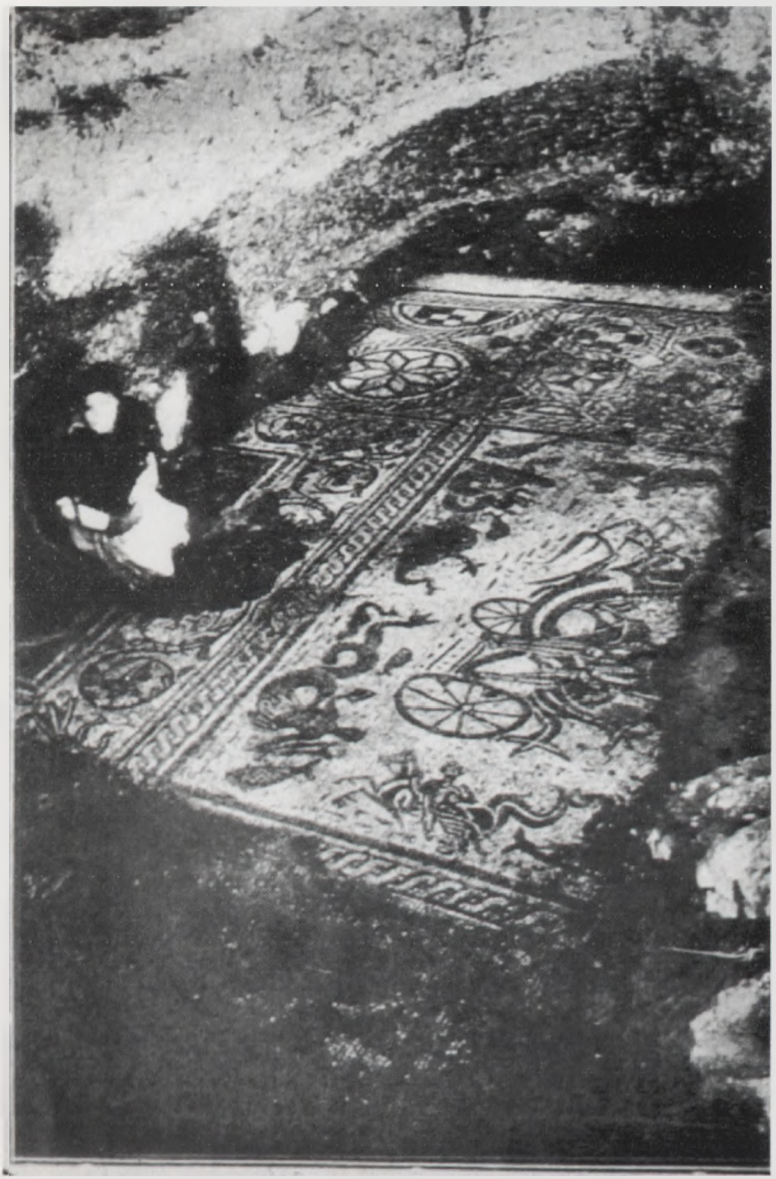
a: Mosaico de *Caesarea*. Foto: DAI Roma.



b: Mosaico de la Casa de las Nereidas en *Volubilis*. Foto: Según R. Thouvenot, "PSAM" 8, 1948, lám. VIII.



Mosaico de la Casa de los Surtidores.



Mosaico hallado en la calle Pizarro de Mérida. Según J. R. Melida.



Mosaico de la Casa de Orfeo en *Volubilis*. Foto: Luz Neira.

Tavola VII



Detalle del mosaico de Silin. Foto: Según O. Al Mahjub.

la Casa de Catón en *Utica*[30] y el también famosísimo mosaico con tres nereidas de las dependencias termales de una casa en *Lambaesis*[31].

Y, por último, los descubiertos en complejos termales de una *villa* romana, los 6 ejemplares encontrados en el gran *frigidarium*, y en corredores de acceso a esta sala, de las termas de la *villa* excavada en las proximidades de Sidi Ghrib[32] (tav. II,a), el conocido mosaico de La Chebba[33], el curioso mosaico de las termas de la "*villa* delle Gara delle Nereide" en Tagiura[34], cuya representación da nombre a la *villa*, el fragmentario motivo de un mosaico de la *villa* de Dar Buc Ammera de Zliten[35], dos mosaicos de las Termas de *Pompeianus*, pertenecientes con seguridad a una *villa*, en Oued Athmenia[36] (fig. 3), el mosaico con dos nereidas

[30] Gran cortejo procesional de monstruos marinos guíados por tritones y nereidas sobre monstruos marinos en los registros inferiores, mientras una máscara de Océano y la representación de un triunfo de Neptuno y *Amphitrite* presiden la composición, C. DULIÈRE, *Utique. Les mosaïques "in situ" en dehors des insulae I-II-III*, «CMT» 1.2, Túnez 1974, núm. 205, fig. 2, láms. XXXIII-XXXVI y L-LI. Las fechas propuestas van desde finales del siglo II a finales del III.

[31] Tres nereidas sobre monstruos marinos que componen un cortejo protagonista en sí mismo, «InvMosAf» III, núm. 190. Fechado a mediados del siglos II.

[32] Gran conjunto musivo que, fechado entre finales del siglo IV y principios del V, abarca representaciones de una nereida sobre felino marino, como protagonista principal de la zona absidada; un cortejo de nereidas y tritones dispuesto en registros en función de una representación, poco convencional, de Neptuno y *Amphitrite*; un triunfo de Venus, y otras escenas de nereidas y tritones como protagonistas, A. ENNABLI, *Les thermes du thiase marin de Sidi Ghrib (Tunisie)*, «MMAI» 68, 1986, pp. 1-59, con láms.

[33] Gran medallón central con la representación de un triunfo de Neptuno, en la que un tritón y una figura femenina, que parece deber gran parte de su iconografía a la de una tritonesa, aparecen guiando las riendas de los hipocampos que tiran del carro triunfal. «InvMosAf» II, núm. 86, donde se menciona como pavimento del *atrium* de las termas privadas de una *villa* situada junto al mar. Datado en la segunda mitad del siglo II.

[34] Aún a pesar de aparecer representadas con rasgos, las alas, posiciones y actitudes más dignas de *erotes*, las 4 figuras, muy deterioradas, definidas como nereidas por A. DI VITA, *La villa della "Gara della Nereidi" presso Tagiura*, «Suppl. LibAnt» 2, 1966, pp. 31-33, lám. VII, cabalgan sobre monstruos marinos dispuestas de cara al exterior en torno a un centro carente de figuración, como cortejo protagonista de la composición, en el mosaico que, fechado entre el 150-160, pavimentaba, según el citado autor, el *apodyterium* de las termas.

[35] Pequeños fragmentos de un panel con forma de cuarto de círculo, en el que, según S. AURIGEMMA, *I mosaici di Zliten*, Roma 1926, pp. 73-78, figs. 40-44, podía identificarse la figura de una nereida sobre un hipocampo, como parte de un pavimento que cubría una estancia termal.

[36] Según POULLE, *Plans et mosaïques des bains de Pompeianus près de l'Oued Atménia*, París-Constantina 1880, lám. III, la representación de un cortejo exclusivo de tres nereidas sobre monstruos marinos avanzando en la misma direción era el motivo decorativo de dos mosaicos que, fechados en el siglo IV, pavimentaban las alas del *frigidarium* de las citadas termas de *Pompeianus*. A pesar de haberse destruido, afortunadamente contamos con el dibujo de uno de estos paneles en CH. TISSOT, *Géographie comparée de la province romaine d'Afrique*, París 1884, p. 495, lám. II. Dado que en la zona de Oued Athménia no se han descubierto restos que puedan probar la existencia de un asentamiento urbano, nos inclinamos a suponer que las citadas termas habrían pertenecido a una *villa*.

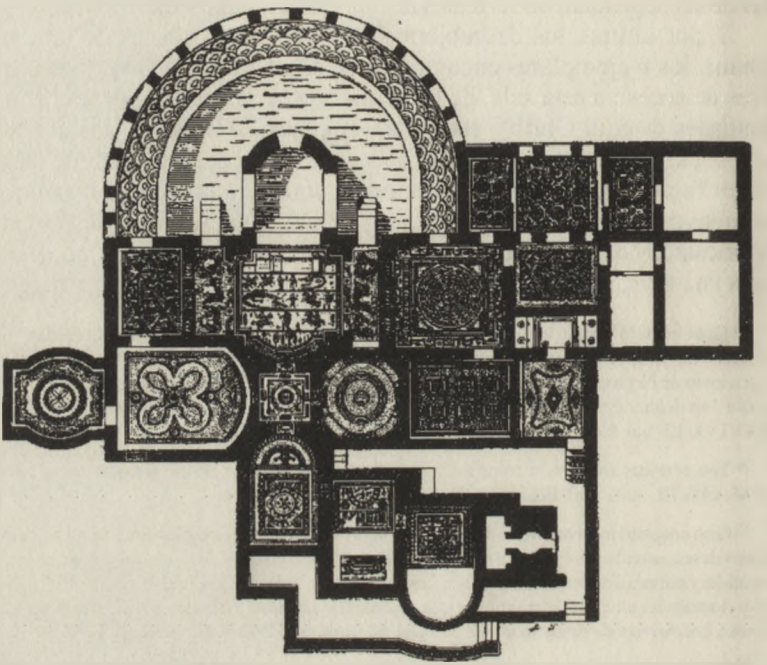


Fig. 3: Plano de las termas de *Pompeianus* en Oued Athmenia. Según Daremberg-Saglio.

sobre monstruos marinos flanqueando una máscara de Océano que compone parte del *tepidarium* de las termas de la *villa* romana excavada en Dueñas[37] (tav. II,b), el fragmentario mosaico que decoraba el *tepidarium* del complejo termal de la *villa* romana de La Cocosa[38], el mosaico con una nereida sobre monstruo marino que como protagonista fue hallado en otra estancia de la zona termal de la *villa* romana de "El Hinojal"[39]

[37] P. De Palol, *Das Okeanos-Mosaik in der römischen Villa zu Dueñas (prov. Palencia)*, «MDAI (M)» 8, 1967, pp. 196- 225. Se fecha hacia el 330.

[38] Hoy sólo es visible la figura colosal de un tritón, J.M. Alvarez, *El mosaico del tritón de la villa romana de la "Cocosa" (Badajoz)*, *Homenaje al Prof. Martín Almagro Basch*, III, Madrid 1983, pp. 379-388, láms. I-II; Mª L. Neira, *Acerca de las representaciones de thiasos...*, pp. 513- 529, fig. 5. En torno a la primera mitad del siglo IV.

[39] J.M. Alvarez, *La villa romana de "El Hinojal" en la Dehesa de las Tiendas (Mérida)*, «NotAHisp» IV, 1976, pp. 450-463, fig. 3, láms. XI-XII; Mª L. Neira, *Acerca...*, pp. 515-524, fig. 4. Hacia el 330.

(tav. III, a), y el pavimento de una estancia termal de la *villa* romana de Santa Vitória do Ameixial[40].

En este sentido, ya G. Becatti[41] en el estudio dedicado al *thiasos* marino en los mosaicos ostienses, advertía de la predisposición de numerosos mosaicos bícromos con esta temática a figurar pavimentando dependencias de unas termas, concretamente los mosaicos que pavimentan una sala de las termas de *Buticosus*, de las termas de la Basílica Cristiana, de los Siete Sabios, Trinacria y del Faro - donde algunas veces otras estancias de las mismas aparecen decoradas con mosaicos bícromos en los que figuran monstruos marinos como únicos protagonistas de la composición - y más de una sala de las termas de los *Cisiari*, de las termas de Neptuno, termas Marítimas y termas de la reg. V, is. V[42]. Esta tendencia a pavimentar dependencias de unas termas ya aparece documentada en los primeros mosaicos bícromos en las termas del Foro de *Herculaneum*[43], que se fechan entre el 64-68 d.C., en *Mevania*[44], si atendemos a las referencias antiguas que lo mencionaban como pavimento de una estancia termal, en unas termas situadas junto a la vía que unía *Neapolis* con *Puteoli*[45], Guardea[46], Boscoreale[47] y *Capua*[48].

[40] Figuras de un *thiasos* se inscribían en medallones circulares dispuestos en torno a uno central en el campo principal, mientras que en uno de los paneles que lo bordeaban dos nereidas aparecían sobre la cola pisciforme de sendos tritones opuestos, escena cuya simetría sólo figura rota por la figura de un hipocampo que precede a uno de los tritones, L. Chaves, *Estudios Lusitano-romanos. A villa de Santa Vitória do Ameixial. Escavações em 1915-1916*, «O Arqueologo Português» XXX, 1938 (1956), pp. 46-51; Mª L. Neira, *Acerca...*, pp. 516-524, figs. 7-8. Fechado en el siglo IV avanzado.

[41] G. Becatti, *Scavi di Ostia IV. Mosaici e pavimenti marmorei*, Roma 1961, pp. 317 y ss.

[42] *Ibid.*

[43] A. Maiuri, *Ercolano. I nuovi scavi (1927-1958)*, I, Roma 1958, pp. 99 y 105, figs. 79-81, con la figura de un tritón como protagonista de la composición.

[44] C. Pietrangeli, *Mevania (Bevagna); Italia Romana: Municipi e colonie*, Serie I, Vol. 13, Roma 1953, pp. 81-84, láms. VII-IX, con las figuras de un tritón precedido de un monstruo marino que permanecían orientadas hacia el interior.

[45] E. Laforgia, *Edificio termale romano di Fuorigrotta (Napoli)*, «MemNapoliMon» IV, 1981, pp. 1-34, láms. II-VIII. Uno de ellos con el binomio nereida-tritón como protagonista del campo figurado y el otro con un cortejo de nereidas sobre monstruos marinos que dispuesto sobre los lados de cara al exterior, ha sido retocado.

[46] P. Romanelli, «NS» 1962, pp. 274-277, figs. 1-2, con la representación únicamente de un tritón.

[47] M. Della Corte, «NS» 1921, pp. 419-420, fig. 3, con las figuras superpuestas de un tritón y un hipocampo.

[48] Mª S. Pisapia, *El mosaico a soggetto marino di S. Maria Capua Vetere*, «CIMA» III, pp. 443-449, con dos tritones y cuatro monstruos marinos, dispuestos dos a dos en registros no delimitados.

Retomando la línea ostiense, a mediados del siglo II d.C., figuran asociados a complejos termales en el *Vicus Augustanus Laurentium*[49], *Trebula Suffenas*[50], y *Ocriculum*[51], donde ya otro mosaico polícromo anterior[52] que pavimentaba la gran estancia central de forma octogonal de las termas de *L. Iulius Iulianus* manifiesta la misma asociación de los polícromos iniciales a las termas.

En torno a finales del siglo II d.C., y aparte del mosaico de una estancia termal de una *villa* descubierta cerca de *Sutrium*[53], un buen número de los mosaicos bícromos hallados en Roma pavimentaban estancias termales. Además del mosaico hallado en la via Girolamo Induno[54], y del que se cita como pavimento de las termas de una *villa*, situada cerca del Monumento de los *Servili*,[55] el mosaico hallado en Via Sicilia[56] responde según las excavaciones realizadas a unas termas de carácter privado, los dos mosaicos descubiertos bajo los cimientos de la iglesia de San

[49] G. SIMONAZZI, *Vicus Augustanus Laurentium*, «MonAntLin» 15, 1973, pp. 296-299, fig. 2, lám. V. Dos de los cuatro corredores que bordeaban un gran espacio rectangular aparecían pavimentados con mosaicos decorados con la representación de cortejos marinos. En uno, las nereidas sobre monstruos marinos y tritones así como otras figuras de híbridos y animales reales se disponen como un cortejo procesional, mientras que en el otro diversos monstruos marinos aparecen como cortejo de un tritón situado en el centro hacia el que se dirigen desde los extremos.

[50] D. FACENNA, «NS» 1948, pp. 294-303, figs 2-4. Mosaico con un cortejo de nereidas sobre monstruos marinos y tritones, tritones y otros monstruos marinos, dispuesto de cara al exterior en torno a una representación central con la leyenda de *Phrixos* y *Helle*.

[51] B. NOGARA, *I mosaici antichi conservati nei Palazzi Apostolici del Vaticano e nel Laterano*, Milán 1910, pp. 24- 25, láms. XLVIII-LII. Se trata de los fragmentos que muestran miembros de un *thiasos*, nereida sobre tritón, tritón, diversos monstruos marinos y la leyenda de Ulises, así como una representación del triunfo de Neptuno.

[52] *Ibid.*, pp. 21-24, láms. XXXIX-XLVII, con representación de un cortejo, basado en la repetición alterna de una nereida sobre tritón que guía un monstruo marino que le precede y la figura de un tritón acompañada de dos monstruos marinos, que se inscribe en ocho compartimentos trapezoidales dispuestos en torno a un círculo central, sobre cuya representacíon central existe desde antiguo una controvertida polémica.

[53] M. ANDREUSSI, *Vicus Matrini. Forma Italiae Regio VII*, Vol, 4, Roma 1977, pp. 40-42, figs. 56-58. Gracias a tres fragmentos conservados, sabemos que la mitad superior del mosaico estaba originalmente decorada con la representación de una nereida sobre hipocampo que, situada en el centro, aparecía flanqueada por dos tritones.

[54] G. GATTI, «Bull.Com.» LXII, 1934, p. 177, lám. B. Complejo pavimento en el que se documentaban, entre otras, representaciones de nereidas sobre monstruos marinos, como miembros de un cortejo, y figuras de tritones relacionadas con una representación de la Venus marina.

[55] T. ASHBY, *La villa dei Quintilii*, «Ausonia» IV, 1909, p. 61, con figura de un tritón sobre cuya cola pisciforme aparecía un *eros*.

[56] G. MANCINI, «NS» 1925, pp. 47-48, con un cortejo de cuatro nereidas sobre monstruos marinos en torno a una representación de la "toilette" de Venus.

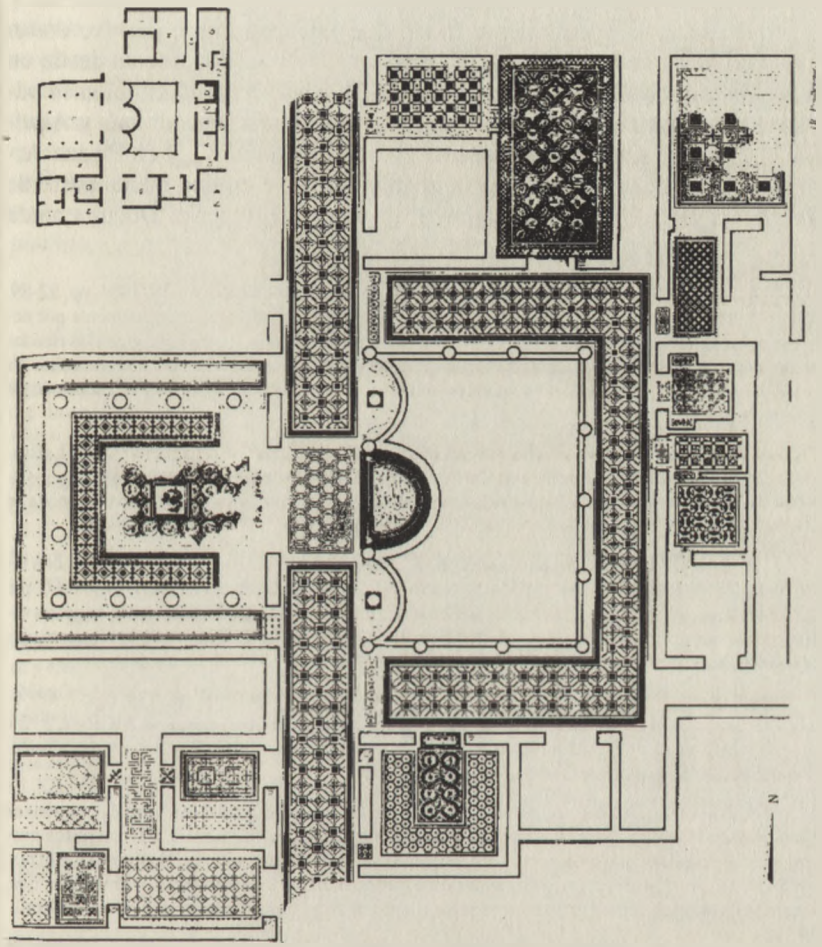


Fig. 4: Plano de la Casa del Triunfo de Neptuno en *Acholla*. Según R. Prudhomme en S. Gozlan.

Cesareo[57] a las termas de Commodo y, destacando entre todos ellos, los pavimentos de las palestras de las termas de Caracalla[58].

La asociación de numerosos mosaicos bícromos como pavimento de estancias termales traspasa los límites de la Península Itálica y se manifiesta en *Tyndaris*, *Isthmia* y *Chania*[59], además de en los hispanos ya citados de *Barcino* e *Italica*.

No obstante, y del mismo modo que esta costumbre pervive en un mosaico bícromo tardío de Sicilia en Comiso[60] y se documenta desde un principio en mosaicos polícromos como el de *Ocriculum*, también se advierte en mosaicos polícromos de la propia Italia, en Albano y *Aquileia*[61], o en las termas de la regione Bonaria en *Sardinia* y en Piazza Armerina[62]; pudiéndose apreciar la misma corriente en una buena parte de los mosaicos polícromos de otras provincias del Imperio. Documentada

[57] A. Insalaco, *S. Cesareo de Appia e le Terme Commodiane*, «BUStA» 38, 1984, pp. 82-89, figs. 2-7. Mosaicos con la representación de un cortejo que, formado predominantemente por nereidas sobre monstruos marinos y sobre un tritón, o con predominio de tritones que guían las riendas de un monstruo marino y en menor grado por nereidas sobre monstruos marinos, discurre sobre los lados y hacia el exterior en torno a una representación del triunfo de Neptuno y alrededor de un triunfo de Venus marina.

[58] E. Brödner, *Untersuchungen an den Caracalla-Thermen*, Berlín 1951, láms. 27-31; L. Fabbrini, *Terme di Caracalla: il pavimento musivo nei due ambulacri superiori delle c.d. palestre*, «CIMA» III, pp. 51-60, figs. 1-10. Un variado repertorio de *thiasos* marino procesional, protagonista en sí mismo, decora estos pavimentos a modo de grandes frisos. Ya de principios del siglo III.

[59] D. Von Boeselager, *Antike Mosaiken in Sizilien*, Roma 1983, pp. 120-122, fig. 75, con representación de tritón; P.M. Packard, *A Monochrome Mosaic at Isthmia*, «Hesperia» 49, 1980, pp. 326-346, láms. 97-101, con la repetición del binomio nereida-tritón decorando los dos registros superpuestos que componen el campo central figurado; *Ibid.*, pp. 333-334, lám. 101 b, fragmentario, con la figura, al menos, de un tritón.

[60] P.E. Arias, «NS» 1937, pp. 456-461, fig. 5; B. Pace, «NS» 1946, pp. 162-174, figs. 1, 4-7, 9-11, y G. Becatti, *Alcune caratteristiche del mosaico bianco e nero in Italia*, «CMGR» I, p. 26, quien lo fecha en el siglo IV. En estado fragmentario, al menos dos nereidas sobre tritones afrontados flanquean la figura central de un Neptuno estatuario.

[61] A. Balland, *Une transposition de la grotte de Tibère à Sperlonga; le Ninfeo Bergantino de Castelgandolfo*, «MEFRA» 79, 1967, pp. 446-465, figs. 15-19, A-K y láms. I, III, con restos muy fragmentarios de un cortejo marino y, con toda probabilidad, de un triunfo de Neptuno; G. Brusin, «NS» 1923, pp. 224-231, figs. 1-3, entre otras, representaciones de nereidas sobre tritones que, inscritas en paneles, formaban el cortejo de un triunfo de Neptuno situado en el medallón central.

[62] S. Angiolillo, «MosAntIt. Sardinia», Roma 1981, pp. 79-85, XI-XLI y XLIX-L. Además de otros motivos, generalmente florales, los miembros usuales de un *thiasos*, nereidas sobre monstruos marinos, tritones, figuras de híbridos y *erotes*, decoraban los compartimentos que componían este pavimento de mediados del siglo III; A. Carandini, A. Ricci y M. De Vos, *Filosofiana. La villa di Piazza Armerina*, Palermo 1982, pp. 342-352 y 356-358, figs. 208-216, láms. LVIII- LIX. Gran cortejo protagonista de nereidas sobre tritones y monstruos marinos que, de cara al exterior, bordea un espacio central decorado con figuras de *erotes* pescadores. En la segunda mitad del siglo IV.

en pavimentos de fecha temprana en las termas de *Kronion* en *Olympia* y más adelante en Bad Vilbel, *Noviodunum* y *Urba*[63], se mantiene en mosaicos de época posterior en Garni y aún de fecha más avanzada en St. Rustice y *Antiocheia*[64].

Volviendo a los mosaicos romanos procedentes del Norte de Africa y de Hispania, otro grupo no tan numeroso, aunque en relación con el que se asocia a un destino termal al presentar como denominador común su conexión con el agua, se adscribe a fuentes o estanques. En El Chorreadero[65], el mosaico debía pavimentar los bordes de una fuente o estanque, quizás de modo similar a como se dispone en *Nisibis*[66]; mientras que en *Italica*, a juzgar por la forma del mosaico hallado en Santiponce[67] (tav. III, b), éste debía pavimentar el proprio suelo de una fuente como en *Carthago*[68]. Respondiendo a la forma semicircular de la fuente o piscina, en el Norte de Africa se documentan mosaicos parietales como

[63] P. GRAEF, «Olympia» II, Berlín 1892, pp. 180-183, fig. a, láms. 106-107; A. KANKELEIT, *Neues zu den Mosaiken aus Olympia*, VI «CIMA (Palencia-Mérida 1990)», actas en prensa, el campo figurado, a modo de *emblema*, de uno de los paneles que pavimentaba el corredor dispuesto alrededor de una piscina, muestra una nereida sobre una vaca marina; K. PARLASCA, *Die römischen Mosaiken in Deutschland*, Berlín 1959, pp. 93-94, con un cortejo de tritones, *erotes* y monstruos marinos alrededor de una máscara de Océano; V. VON GONZENBACH, *Die römischen Mosaiken der Schweiz*, Basilea 1961, pp. 153-157, láms. 68-69, con un cortejo que, aún fragmentario, debía converger en el centro ocupado por un triunfo de Neptuno, del primer cuarto del siglo III; *Ibid.*, pp. 177-182, láms. 54-57, con un tritón que figuraba en la zona absidal del pavimento, decorado en su parte rectangular por figuras y escenas que, sin relación con un *thiasos* marino, se inscribían en octógonos tangentes.

[64] B.N. ARAKELIAN, «Klio» 37, 1959, pp. 232-240, láms. XX-XXII, con un cortejo de nereidas sobre tritones que discurre de cara al interior en torno a un cuadro central con los bustos de *Thalassa* y Océano, de finales del siglo III; R. LIZOP, *La mosaïque de Saint-Rustice et ses inscriptions*, «MemMidi» 21, 1947, pp. 215-232, láms. I-II, con un cortejo de nereidas sobre tritones y monstruos marinos, decorando los espacios semicirculares, a modo de nichos, que figuran adosados a una estancia rectangular, en cuyo tramo central destaca una máscara de Océano, de finales del IV, principios del V; D. LEVI, *Antioch Mosaic Pavements*, Princeton 1947, pp. 101-104, láms. LXII-LXIII, CLXIII-IV, dos parejas de nereidas sobre tritones decoran cada uno de los paneles dispuestos en torno a un espacio, en el segundo cuarto del siglo IV.

[65] J.M. BLAZQUEZ, «CME» IV, *Mosaicos romanos de Sevilla, Granada, Cádiz y Murcia*, Madrid 1982, núms. 48-49, fig. 15, láms. 20-21, cortejo de tritones, anterior a mediados del siglo II.

[66] M. DONDERER, *Die Mosaizisten der Antike und ihre wirtschaftliche und soziale Stellung. Eine Quellenstudie*, Erlangen 1989, núm. A 14, lám. 11, donde un cortejo de nereidas sobre tritones discurre en torno a un pequeño estanque cuadrado situado en el centro, del siglo III.

[67] Según apuntamos en M.L. NEIRA, *El mosaico de los tritones...*; véase A. BLANCO, «CME» II, *Mosaicos romanos de Itálica*, Madrid 1978, pp. 32-34, láms. 20-27, cortejo de cuatro tritones sobre los ángulos dispuestos en torno a un espacio central destruído, de la primera mitad del siglo III.

[68] K.M.D. DUNBABIN, *The Mosaics...*, láms. 126-127.

los ya citados de *Themetra* y *Uthina*, donde también la fuente parece haber pertenecido a un establecimiento termal, y en *Caesarea*[69] (tav. IV, a), combinándose tanto en *Acholla*[70], como en *Thuburbo Majus*[71], un mosaico decorado con diversas especies marinas y una máscara de Océano, respectivamente, que pavimenta el suelo de la fuente, con otro parietal, donde se representa un *thiasos*, muy deteriorado en *Acholla*. Por último, citar el mosaico que dispuesto en los flancos de cada nicho de un lado, cubre el brocal de una fuente situada en el perístilo de la casa de las nereidas en *Volubilis*[72] (tav. IV, b).

Además de los mosaicos destinados a pavimentar estancias termales o cubrir paredes y suelos de una fuente o estanque, también se documentan, y con independencia de los que pavimentan dependencias termales de una casa, otros como pavimentos de estancias propias de una casa romana.

Ya en la propia *Ostia* y a mediados del siglo II d.C., contamos con la existencia de un mosaico bícromo en la casa de Apuleyo[73], ciudad en la que dos siglos más tarde una gran composición, esta vez polícroma, pavimentaría una estancia de la casa de los *Dioscuri*[74]. En este sentido, en Roma también otros tres mosaicos bícromos se atribuyen a una casa, los hallados en la via Emanuele Filiberto, en una casa situada junto a las termas de Caracalla que, denominada como Vigna Guidi por el nombre del arqueólogo que la dió a conocer, parece corresponder a la localización de los *horti Asiniani*, y en una casa transformada después en *Excubitorium Cohortis Vigilum VII*[75];

[69] H. STERN, *Fontaine de Neptune* ..., pp. 285-302, figs. 1-9 y 12-16. Un cortejo de dos nereidas sin montura flanquea una representacón central de Neptuno, que se fecha en la primera mitad del siglo IV.

[70] Mosaico muy fragmentario de una fuente de la casa de Neptuno, G.-CH. PICARD, «BCTH» 1946-49, p. 633.

[71] Mosaico perteneciente a una fuente de la casa de Baco y Ariadna, M. YACOUB, *op. cit.*, pp. 95-96. Debe datar de principios del siglo IV.

[72] R. THOUVENOT, *Le quartier nord-est. La rive droite du decumanus maximus*, «PSAM» 8, 1948, pp. 138-143, lám. VIII, con la representación de nereidas sobre monstruos marinos, del último cuarto del siglo II.

[73] G. BECATTI, *Scavi di Ostia...*, núm. 146, lám. CXLIII. Dos nereidas sobre monstruos marinos decoran este pavimento, figurando sobre dos lados de cara al exterior.

[74] *Ibid.*, núm. 217, láms. CXLIX-CLIII, CCXIV-CCXVI. Un variado repertorio de nereidas sobre monstruos marinos gira de cara al exterior en torno a un triunfo de Venus marina.

[75] A. PASQUI, «NS» 1911, pp. 338-339, figuras de monstruos marinos y delfines guiados por *erotes* alados y tritones; R. LANCIANI, *The Ruins and Excavations of Ancient Rome*, Boston-Nueva York 1897, pp. 101 y 533, fig. 207, cortejo protagonista compuesto de cuatro nereidas sobre monstruos marinos y un tritón dispuesto sobre los lados, entre finales del II y principios del III; A. PELLEGRINI, *La settima coorte dei vigili, scavi di Roma*, «Boll. d'Arte» 1967, pp. 8-12, con dos tritones y un caballo marino.

así como un mosaico de Mascali y otro ya polícromo en Cerdeña que pavimenta un *cubiculum* de la casa del Atrio Tetrástilo de *Nora*[76], y en mosaicos también polícromos de *Apollonia, Corinthus, Cnossos, Cos, Antiocheia, Palmyra, Ephesus* y *Nea Paphos*[77].

Será, en cambio, en el Norte de Africa, donde esta tendencia adquiere mayor difusión. Un gran mosaico pavimenta el *oecus* de la casa del Triunfo de Neptuno en *Acholla*[78] (fig. 4), hacia el 170-180 d.C., sala que pavimentan también 3 mosaicos de *Hadrumetum*[79] y tres de *Uthina, Cillium* y *Caesarea*[80]. En otras casas, el mosaico pavimenta el *triclinium*

[76] D. VON BOESELAGER, *op. cit.*, p. 206, con representación de un tritón; S. ANGIOLILLO, «MosAntIt. Sardinia», Roma 1981, pp. 44-47, láms. XIX, XL y XLIX, el campo figurado mostraba originalmente una nereida sobre tritón, en torno a finales del III, principios del IV.

[77] S. ANAMALI, S. ADHAMI, *Mosaïques de l'Albanie*, Tirana 1974, pp. 5, 34-35 con láms. Esquema a compás con monstruos marinos como cortejo de una nereida sobre delfín situada como protagonista en el círculo central, de principios del siglo III; S.S. WEINBERG, *Corinth* I, V, Princeton 1960, pp. 113-122, láms. 53, 55-57, el recuadro principal muestra una nereida sobre tritón, mientras en los cuadros más pequeños se situan diversos *erotes*, de principios del III; J.M. COOK, *Archaeology in Greece*, «JHS» 72, 1952, lám. VII, fig. 3, cortejo de tritones dispuestos en función de un triunfo de Neptuno, de la primera mitad del siglo II; *Cos*, incluido como inédito en nuestra tesis doctoral, una breve referencia a la nereida sobre monstruo marino que decora su campo figurado ha aparecido muy recientemente en el «LIMC» VI, 1, (1992), s.v. «Nereides», núm. 62; D. LEVI, *op. cit.*, pp. 100-104, fig. 39, lám. XVI, d, pavimentando el corredor de acceso al *triclinium* de la casa del triunfo de *Dionysos* con un cortejo protagonista de una nereida sobre monstruo marino guíado por un tritón, precedido de nereida sobre tritón, del siglo IV; H. STERN, *Les mosaïques des Maisons d'Achille et de Cassiopée à Palmyre*, Paris 1977, fig. 2, láms. 2, 49-52, las nereidas y el tritón conservado forman aquí parte de la representación de la leyenda del Juicio de las nereidas, de principios del IV; W. JOBST, *Römische Mosaiken aus Ephesos I. Die Hanghäuser des Embolos. Forschungen in Ephesos* VIII/2, Viena 1977, pp. 59-64, láms. 98, 100-107, escena protagonizada por una nereida sobre un hipocampo guiado por un tritón, pavimentando el campo figurado del ala sur del peristilo de la casa II de la *insula* 2, avanzado el siglo IV; W.A. DASZEWSKI, *Dionysos der Erlöser. Griechischen Mythen im spätantiken Cypern*, Maguncia 1985, fig. 3, láms. 2, 7-11, decorando uno de los seis compartimentos que dos a dos en registros configuran el campo del mosaico que pavimenta el *triclinium* de la casa de Aion, del segundo cuarto del siglo IV.

[78] S. GOZLAN, *Les pavements en mosaïques de la Maison de Neptune à Acholla-Botria (Tunisie)*, «MMAI» 59, 1974, pp. 112-135, figs. 1, 48, 51-55, 57-61 y 63, ID., *La Maison du Triomphe de Neptune à Acholla (Botria, Tunisie). I- Les Mosaïques*, Roma 1992, núm. 53, pp. 181-205, láms. LXXV-LXXX, con un cortejo de nereidas sobre monstruos marinos y de tritones, entre otros, inscritos en medallones que bordean el cuadro central con un triunfo de Neptuno. Fechado hacia el 170-180.

[79] L. FOUCHER, «Inv.Mos.Sousse», Túnez 1960: núm. 57.050, dos fragmentos de un mosaico con membros de un cortejo inscrito en medallones, *eros* sobre delfín y nereida sobre monstruo marino; núm. 57.119, gran mosaico de la casa de *Sorothus* con magno cortejo de nereidas sobre monstruos marinos y de tritones en medallones dispuestos en torno a uno principal con el triunfo de Neptuno, de finales del siglo II; núm. 57.219, mosaico del umbral de acceso al *oecus* de una casa con dos nereidas sobre tritones afrontados, de la primera mitad del II.

[80] Dos fragmentos de la casa de Neptuno con nereidas sobre monstruos marinos flanqueando un triunfo de Neptuno, «InvMosAf» II, núm- 444, algo anterior a fines del siglo II; M. YACOUB, *op. cit.*, p. 97, en la parte superior dos tritones flanquean a una nereida sobre monstruo marino, mientras en la

en *Thysdrus, Volubilis, Bulla Regia, Taparura, Althiburos, Hippo Regius* y *Portus Magnus*[81]; el *tablinum* en *Volubilis* y *Sabratha*[82]; un *cubiculum* en la casa de Aquiles en *Thysdrus* y en *Neapolis*[83]; una galería del perístilo en *Cuicul*[84]; y el *atrium* de la casa de Jasón Magno en *Cyrene*[85]; figurando sin determinar claramente que estancia de la casa pavimentaban dos mosaicos de *Carthago*, dos de *Hippo Regius*, uno de *Thugga*, dos de *Thysdrus*, otro de *Cyrene*, uno de *Cuicul*, tres de *Thamugadi*, y uno de *Caesarea* y *Volubilis* (tav. VII), respectivamente[86].

inferior tres nereidas sobre monstruos marinos, de principios del III; J. LASSUS, *op. cit.*, figs. 4 y 6, en la casa del Club de Tenis, dos nereidas sobre monstruos marinos afrontados a un *eros* figuran como cortejo de un triunfo de Venus marina, situado en la parte superior, de fines del IV, principios del V.

[81] Casa A de la propiedad Jilani Guirat: L. FOUCHER, *Découvertes archéologiques à Thysdrus en 1960*, Túnez 1960, pp. 37-40, lám. XV, c, el recuadro central del mosaico en forma de T muestra una nereida sobre tritón; Casa del Mosaico de Venus: R. THOUVENOT, *La mosaïque du "Navigium Veneris" à Volubilis (Maroc)*, «RA» 1977, pp. 37-52, figs. 1-6, un cortejo de nereidas sobre monstruos marinos se dispone en torno a una representación de la *navigium Veneris*, en torno, a finales del II, principios del III; Casa de *Amphitrite*, piso subterráneo: K.M.D. DUNBABIN, *op. cit.*, pp. 155- 156 y 250, láms. I y 148, tritones de un triunfo de Venus, del siglo III; Casa de las Máscaras de Océano; M. FENDRI, *Découverte archéologique dans la region de Sfax*, Túnez 1963, pp. 3-12, láms. XIV-XVII, un cortejo de diversas especies marinas rodea la figura de una nereida sobre monstruo marino, protagonista principal, de fines del III; Casa de las Musas: «InvMosAf» II, núm. 575, dos nereidas sin montura flanquean una máscara de Océano, del siglo III; Casa de *Isguntus*; E. MAREC, *Trois mosaïques d'Hippone à sujets marins*, «Libyca» VI, 1958, pp. 99-119, figs. 3-9, nereidas sobre monstruos marinos en los semicírculos de un esquema a compás en torno a una casi destruida representación central de *Scylla?*; «InvMosAf» III, núm. 454, junto con otros temas, del primer tercio del IV.

[82] Casa del Efebo: L. CHÂTELAIN, *Mosaïques de Volubilis*, «PSAM», 1, 1935, pp. 8-10, láms. III-IV, en el octógono de lados curvos que figura en el centro de la composición aparece como protagonista una nereida sobre hipocampo, de fines del siglo II; Casa del Actor trágico: S. AURIGEMMA, *L'Italia in Africa. Tripolitania. I mosaici*, Roma 1960, pp. 226-227, láms. 15-16, *emblemata* con la representación de nereidas sobre tritones, de principios del III.

[83] D. PARRISH, *Season Mosaics of Roman North Africa*, Roma 1984, núm. 24, lám. 33, esquema a compás, un cortejo de nereidas y tritones en torno a la representación de Aquiles en *Scyros*, entre el 180-210; Casa de las Ninfas: J.P. DARMON, *Nymfarum domus. Les pavements de la Maison des Nymphes à Neapolis (Nabeul, Tunisie) et leur lecture*, Leyden 1980, p. 43, con las figuras de dos tritones afrontados.

[84] Casa de *Amphitrite:* M. BLANCHARD, *Maisons à mosaïques du quartier central à Djemila (Cuicul)*, Aix-en Provence 1970, pp. 114-119 y 128, láms. XXIX-XXX, un cortejo de nereidas sobre monstruos marinos afrontados flanquean un triunfo de Neptuno y *Amphitrite*, del siglo III.

[85] P. MINGAZZINI, *L'insula di Güasone Magno a Cirene* (Monografie di Archeologia Libica, VIII), Roma 1966, p. 29, lám. XI, 1, una nereida sobre hipocampo y un tritón figuran como protagonistas del cuadro central, de principios del siglo III.

[86] *Carthago*, Casa del escondite de las estatuas: «InvMosAf» II, núm. 671, con tritones en un triunfo de Venus, de fines del IV, principios del V; Casa situada en el punto núm. 90 según el plano de Falbe: mosaico en parte perdido, cuyos fragmentos figuran dispersos en varios museos y colecciones europeas, que debía contener un cortejo de dos nereidas sobre hipocampos y dos pescadores en bote en torno a una máscara de Océano, de la primera mitad del IV véase M.L. NEIRA, *Fragmen-*

Mientras que en lo relativo a Hispania, el llamado "Nacimiento de Venus" de *Italica*[87] pavimenta el *tablinum* de la casa del mismo nombre, en *Conimbriga*[88] (tav. V) figura cubriendo una estancia situada en el centro del ala sur del perístilo de la casa de los Surtidores y en *Emerita*[89] (tav. VI) una sala sin determinar.

Aparte de los 34 mosaicos del Norte de Africa y de los tres hispanos mencionados como pavimentos de casas, otro número mucho menor ha sido hallado en las dependencias de una *villa*, con independencia también de los antes citados que decoraban estancias termales de una *villa*. Ya desde la primera mitad del siglo II d.C. mosaicos con nereidas y tritones aparecen en *villae* de los alrededores de Roma, situadas en el lugar llamado Tor Marancia, y posteriormente en la Via Collatina y en la *villa* de los *Quintili*, muy próxima a la via *Appia*[90]. Todavía en la Península Itálica, mosaicos también

to de mosaico romano con la representación de una nereida sobre hipocampo, procedente de Carthago, en el Museo Nacional de Copenhague, Actas del II Congreso Internacional "El Estrecho de Gibraltar" (Ceuta, 1990), en prensa; *Hippo Regius*, Casa del triunfo de Amphitrite: «InvMosAf» III; núm. 35, cortejo de nereidas en la parte inferior y central y triunfo de Venus en la superior, de mediados del IV; Casa del Procurador: E. MAREC, *Mosaïques...*, pp. 106 y 109, fig. 3, cortejo único de nereidas sobre monstruos marinos afrontados dos a dos, de finales del III; *Thugga*, Casa del *Trifolium*: «InvMosAf» II (supplément), núm. 559, cortejo de 5 nereidas sobre monstruos marinos en torno a un natante?, de principios del III; *Cyrene*, Casa de Jason Magno: P. MINGAZZINI, *op. cit.*, p. 80, láms. XXX, 1, y XXXII, 3, una nereida sobre hipocampo aparece como protagonista en el medallón central de un mosaico con Estaciones, de principios del III; *Cuicul*, Casa de *Asinus Nica*: M. BLANCHARD-LEMÉE, *op. cit.*, pp. 61-84, láms. I-XIV, 4 nereidas sobre monstruos marinos afrontados flanquean las representaciones centrales de un Neptuno estatuario y un triunfo de Venus, de fines del IV, principios del V; *Thamugadi*: S. GERMAIN, *Les mosaïques de Timgad*, París 1969, núms. 56, 161, Casa de la *insula* LXI con triunfo de Venus, avanzada la segunda mitad del siglo II, Casa de la *insula* LXXXI con triunfo de Venus, del siglo III, y Casa al norte del Capitolio con un cortejo de nereidas que flanquea a un dios fluvial, también del III; *Caesarea*, Casa de las Tres Gracias: «InvMosAf» III, núm. 423, nereida sobre centauresa marina; *Volubilis*, casa de Orfeo: R. THOUVENOT, *L'Art provincial en Maurétanie Tingitane. Les mosaïques*, «MEFRA» LIII, 1936, p. 26, con un cortejo protagonista de dos tritones guiando monstruos marinos en dos registros, de finales del siglo II.

[87] A. CANTO, *El mosaico del Nacimiento de Venus de Italica*, «Habis» 7, 1976, pp. 293-338, láms. XV-XVIII, paneles con nereidas sobre monstruos marinos en torno al octógono central con el "Nacimiento de Venus", de principios del III.

[88] G. LOPEZ MONTEAGUDO, *El programa iconográfico de la Casa de los Surtidores de Conimbriga*, «Espacio, tiempo y forma, serie II, Historia Antigua» 3, 1990, pp. 209-210, fig. 7, el tritón es el protagonista del cuadro central, de mediados del III.

[89] A. BLANCO, «CME» I: *Mosaicos romanos de Mérida*, Madrid 1978, pp. 29-30, láms. 8-10, cortejo de nereidas sobre monstruos marinos y de tritones dispuestos en torno a un triunfo de Neptuno, de principios del siglo III.

[90] B. NOGARA, *op. cit.*, pp. 10-13, láms. XXI-XXII, nereida sobre monstruo marino junto a la leyenda de Ulises, y monstruos marinos como cortejo de un tritón protagonista; D. VAGLIERI, «NS» 1907, pp. 283-284, fig. 24, dos tritones flanquean una máscara de Océano; «MAAR» XIII, 1936, pp. 147-148, cortejo muy fragmentario.

bícromos han sido hallados en *villae* enclavadas en Risaro, Casal di Statua y cerca de la antigua *Ariminium*[91], y ya en lo que respecta a la producción polícroma de otras zonas del Imperio, en Piazza Armerina, Horkstow, *Arelate*, Westerhofen, *Halicarnasus*, Ein Yael y *Nea Paphos*[92].

En el Norte de Africa, en cambio, se encuentran menos representados, al figurar sólo con certeza en Silin (tav. VIII), donde se documenta como pavimento de un *cubiculum*[93], en *Mascula*[94], y cerca de *Caesarea*[95], mientras que, en relación a la producción hispana, aparecen en la *villa* de La Salud[96], Algorós[97], donde el mosaico pavimentaba una galería, La Quintilla[98] y El Pomar[99] un *triclinium?*.

[91] S. AURIGEMMA, *Mosaici di Casal di Statua e da Risaro*, «Boll. d'Arte» 46, 1961, pp. 156-159, figs. 10-16, cortejo de cuatro nereidas sobre monstruos marinos y tritón en torno a un triunfo de Neptuno; Casal di Statua: *Ibid.*, pp. 150-156, figs. 1-8; *Ariminium*: «CIMA» III, pp. 26- 28, fig.14, nereida sobre hipocampo en uno de los hexágonos que componen el mosaico.

[92] A. CARANDINI ET ALII, *op. cit.*, pp. 258-268, gran cortejo de nereidas, monstruos marinos, tritones y *erotes* que, según un único punto de vista, se disponen en torno a la figura central de Arion, en una de las estancias señoriales del dueño de la *villa*, de la segunda mitad del IV; P. JOHNSON, *Romano-British Mosaics*, Aylesbury 1982, pp. 50 y 65, lám. 39, entre otros temas, cortejo dispuesto en trapecios; M.GAUTHIER, «Gallia» 44, 2, 1986, pp. 397-402, figs. 23, 26-28, al menos dos paneles con tritones afrontados, además de un rapto de Europa y la representación central de *Aion*; K. PARLASCA, *op. cit.*, pp. 103-104, láms. 99-100 y 106, 1-3, con un cortejo de dos nereidas sobre monstruos marinos y dos tritones que decoran los cuatro paneles dispuestos en torno a un *impluvium* del *atrium*, del primer tercio del siglo III; R.P. HINKS, *Catalogue of the Greek, Etruscan and Roman Paintings and Mosaics in the British Museum*, Londres 1933, núm. 52 a, fig. 150, triunfo de Venus, hacia el 450; L. ROUSSIN, *A roman villa in Jerusalem; newly discovered mosaics at Ein Yael, 5th International Colloquium on Ancient Mosaics (Bath 1987)* en prensa, con dos nereidas sobre tritones afrontados en uno de los lados descubiertos, de época severiana; D. MICHAELIDES, *Cypriot Mosaics*, Nicosia 1987, núm. 39, lám. XVII, Neptuno y *Amphitrite*, en actitud propia de una nereida, como protagonista del cuadro figurado, del último cuatro del siglo IV.

[93] O. AL-MAHJUB, *I mosaici della villa romana di Silin*, «Lib.Ant.» 15-16, 1978-79 (1987), p. 73, fig. 2, lám. XXIII, b, donde una nereida sobre tritón destaca como protagonista del cuadro figurado a modo de *emblema* de época de Caracalla.

[94] J. LASSUS, *op. cit.*, figs. 1-2, lám. a, con un triunfo de Venus, de principios del IV.

[95] J. BÉRARD, *Mosaïques inédites de Cherchel*, «MEFR» LII, 1935, pp. 115-128, lám. IV, figs. 2-3, muy fragmentario, apenas se advierte la representación de una nereida sobre hipocampo, de principios del III.

[96] X. BARRAL, *Les mosaïques romaines et médiévales de la regio Laietana*, Barcelona 1978, p. 136-138, láms. XCV-XCVI, con dos tritones flanqueando la figura de un Neptuno estatuario, de principios del III.

[97] A. IBARRA, *Illici, su situación y antigüedades*, Alicante 1879, pp. 178-184, láms. XIV-XV, la representación de una nereida sobre hipocampo, *Galatea*, protagonizaba el cuadro central figurado del alargado mosaico, por lo demás geométrico, en torno al 330-340.

[98] J.M. BLAZQUEZ, «CME» IV, *Mosaïcos romanos de Sevilla, Granada, Cádiz y Murcia*, Madrid 1982, pp. 62-63, fig. 21, tritones de un triunfo de Venus, del siglo IV.

[99] J.M. ALVAREZ, *El mosaico de la villa romana de "El Pomar" (Jerez de los Caballeros). Home-*

Abundando en la variedad que caracteriza este género de mosaicos, y en la línea, según la cual figuran tres ostienses como pavimentos de tres *stationes* del Foro de las Corporaciones y otro más en la denominada "taberna del pescivendolo"[100]; y del mismo modo que el hallado en una tumba de la necrópolis ostiense de Isola Sacra[101], un mosaico norteafricano se encuentra como procedente de una tumba descubierta en las proximidades de *Caesarea*[102].

Al estudiar la relación del conjunto de los mosaicos romanos de este género con el ambiente arquitectónico para el que fueron creados, quedaba puesto de manifiesto que, aún desconociendo el contexto arqueológico de un porcentaje nada desdeñable de mosaicos, era evidente el predominio del destino termal de un buen número de ellos. Sin embargo, la consideración del entorno en el que otro número significativo se halló como pavimentos especialmente de casas y *villae*, nos llevaba a tachar de muy arriesgada la asociación directa de estos mosaicos con un establecimiento termal, siempre que un mosaico careciera de contexto.

Al centrarnos aquí en aquellos de estos mosaicos procedentes del Norte de Africa y de Hispania, esta conclusión final no sólo resulta constatada al comprobar que si bien en ambas zonas también alrededor de una tercera parte de los mosaicos catalogados responde a un destino termal, la asociación con otros ambientes es muy digna de tener en cuenta, sino que se ve reforzada al figurar incluso como superior al destino termal la suma de pavimentos relacionados con estancias pertenecientes a casas y *villae*, y especialmente al constatar que en el Norte de Africa el grupo de mosaicos asociados a las estancias de una casa, 34, es aún mayor que el de los relacionados con un destino termal, 27.

En función de la cronología más temprana que aportan los mosaicos ya citados de las Termas de Trajano en *Acholla*, podría desprenderse la asociación original de estos temas con un destino termal y, en consecuencia, la aplicación a otro género de estancias como resultado posterior de dicha in-

naje al Prof. D. Antonio Blanco, Madrid 1989, pp. 341-351, láms. 74-82. En estado fragmentario, es de suponer, no obstante, que figuras de tritones ocuparan los cuatro semicírculos de un esquema a compás, en cuyo centro destaca la representación de un auriga vencedor, de la primera mitad del IV.

[100] G. BECATTI, *Scavi di Ostia...*, núms. 124-125, 129, con la figura de una nereida sobre monstruo marino como protagonista, y 361, donde se conserva un tritón.

[101] G. CALZA, *La necropoli del Porto di Roma nell'Isola Sacra*, Roma 1940, pp. 178-179, fig. 88, con la figura de una nereida sobre monstruo marino, hostigado por un tritón y persiguiendo a otro, en una escena de inusual composición en varios planos, del final de los Antoninos.

[102] ST. GSELL, *Monuments antiques de l'Algérie* II, París 1901, núm. 15, fragmento con las figuras de un tritón y dos nereidas.

fluencia. Sin embargo, ya al considerar el conjunto de los mosaicos romanos decorados con nereidas y tritones, se advertía que tanto la temprana cronología de algunos de los mosaicos bícromos que figuran pavimentando estancias de una casa o de una *villa* en la Península Itálica, concretamente en Roma y en *Campania*, el desarrollo paralelo que experimentan a fines del II, y en toda la producción del Norte de Africa y del resto del Imperio, así como la propia constatación del destino termal en pavimentos tardíos, demuestra que la supuesta adaptación de mosaicos destinados por su decoración a unas termas a otro género de estancias no marca una secuencia cronológica, sino que discurre casi en paralelo.

Podría también suponerse que fueron aquellas representaciones centrales estrechamente ligadas al mundo marino las figuradas en mosaicos con un destino termal, mientras las escenas de menor o ninguna relación con el ambiente marino y la conjugación de un cortejo o de alguno de sus miembros con otros temas habrían sido preferiblemente representados en pavimentos de casas, *villae*, etc. No obstante, a este respecto, tampoco parece poder establecerse una delimitación precisa. Por poner sólo algunos ejemplos, una representación tan estrictamente marina como la del triunfo de Neptuno destaca como escena central en una de las salas de las termas de Neptuno en Ostia, pero también figura en una *villa* en Risaro, prácticamente por la misma época, y se erige como motivo central tanto en el *oecus* de la casa del triunfo de Neptuno en *Acholla*, como en la casa de *Sorothus* de *Hadrumetum*; un magno cortejo se dispone en torno a una representación central del triunfo de *Dionysos* en las termas de Trajano en *Acholla*, ya en el 120 d.C., y en contraposición, cortejos marinos dispuestos como protagonistas decoran tanto pavimentos de complejos termales como estancias propias de casas e incluso de *villae*.

Aún considerando las representaciones que decoran pavimentos de un *cubiculum* como el mosaico de Silin, o el de la *villa* de Teseo en *Nea Paphos*, donde la actitud amorosa parece haber sido elegida a propósito del lugar que iba a pavimentar, esta interrelación no se puede aplicar como norma general, ya que escenas muy similares por su carácter amoroso y galante a las representadas en Silin y en *Nea Paphos* figuran también en las termas situadas junto a la vía que unía *Neapolis* y *Puteoli*, en el mosaico también bícromo de *Isthmia*, y en polícromos como los de *Thaenae*, *Antiocheia* y Sidi Ghrib, entre otros lugares, pero concretamente en todos estos casos en mosaicos que pavimentaban estancias termales.

Carlos Márquez

Notas sobre la decoración arquitectonica del Africa Romana y de la Bética en el siglo III

La arquitectura en las provincias occidentales del Imperio Romano durante los dos primeros siglos de nuestra Era participa en gran medida de unas características comunes que han de ser interrelacionadas y enmarcadas en el ámbito de la propia ciudad de Roma y de su peculiar evolución. Parece claro tras los estudios realizados en las Provincias del Occidente Romano que éstas siguen las pautas dictadas por la Urbs desde el periodo augusteo hasta la segunda mitad del siglo II.

Sin embargo, y a partir de ese momento, Roma no actúa como generadora de ideas o fuente de inspiración a la hora de copiar modelos arquitectónicos en el caso de las dos zonas que sometemos a estudio, el Africa Romana y la Provincia Bética. Al mismo tiempo, se atestigua en el siglo III la incidencia de corrientes orientales en la arquitectura del N. de Africa[1] entre cuyas manifestaciones destaca por su rotundidad la adopción del capitel corintio-asiático que se manifiesta también en Cerdeña y en la Bética, como más tarde tendremos ocasión de demostrar, pero no en las otras dos provincias de la Hispania Romana, la Lusitania y la Tarraconense. La explicación este fenómeno nos ha llevado a realizar un estudio somero sobre la decoración arquitectónica africana y bética de los siglos II y III que, a su vez, nos conduce a unas reflexiones más generales a nivel hispano. Intentaremos demostrar en las páginas siguientes cómo la ciudad de Córdoba tiene variados aspectos en común con otras ciudades africanas, fruto de unas relaciones directas también mantenidas con otros puntos de la Península Ibérica, aspectos que se extienden incluso a la forma en la que se nos han conservado restos de la decoración arquitectónica romana mediante su reaprovechamiento en la Gran Mezquita de Córdoba, al igual que en otros edificios de similares características africanas (en Gafsa, Túnez, Kairouan, Sfax).

Sería prolijo entrar a demostrar unas relaciones entre la Bética y el Africa Romana que, por otro lado ya han sido plasmadas a través del comercio

[1] P. PENSABENE, *Riflessi sull'architettura dei cambiamenti socio-economici del tardo II e III secolo in Tripolitania e nella Proconsolare*, «L'Africa Romana» VIII, pp. 447 ss.

de las cerámicas, tanto hispanas como africanas, de los mosaicos (como han venido demostrando en sus interesantes comunicaciones los Profs. Blázquez, López Monteagudo, San Nicolás Pedraz, etc)[2]. Así pues, la primera parte de este trabajo consistirá en la presentación de un material, no siempre bético, que nos permitirá conocer hasta qué punto los contactos comerciales se ven confirmados con los influjos estilísticos.

Comenzamos presentando un lote de capiteles jónicos cuyas volutas se decoran con flores, en algunos casos ocupando toda la extensión de las mencionadas volutas, y que tras una rápida autopsia podríamos vincular directamente con capiteles norteafricanos. El calificativo de "africano" en este sentido debe ampliarse a una serie de características explicitadas por Pensabene[3] y Lézine[4]. La profusión vegetal en capiteles jónicos, efectivamente, no se conocía hasta la fecha en oriente, Roma ni Ostia[5]. Pero como veremos en el trabajo que presentamos, el adjetivo no sólo es aplicable al N. de Africa sino también a la Península Ibérica e incluso a Cerdeña[6].

Presentamos en primer lugar un grupo de capiteles jónicos procedentes de la ciudad de Córdoba (piezas 1-3, Lámina I-II) que se caracterizan en cuanto a técnica por la ausencia de trépano, poco relieve dado a los elementos compositivos; morfológicamente es destacable la estrechez del ábaco y cómo éste representa la continuación de los canales de las volutas. En el centro de las espirales aparecen siempre flores de cuatro pétalos con botón central. Todos ellos forman parte, desde nuestro punto de vista, de la producción de un taller local cuyo inicio estimo en el periodo adrianeo, dedicado tanto a capiteles jónicos como corintizan-

[2] J.M. BLÁZQUEZ ET ALII, *Influjos africanos en los mosaicos hispanos*, «L'Africa Romana» VII, pp. 673 ss. J. M. BLAZQUEZ, *Aspectos comunes de los mosaicos de Cerdeña, Africa y España*, «L'Africa Romana» VIII, pp. 911 ss. Véanse en este volumen las comunicaciones de J.M. BLAZQUEZ, LOPEZ MONTEAGUDO, SAN NICOLAS PEDRAZ Y GARCIA GELABERT.

[3] *La decorazione architettonica, l'impiego del marmo e l'importazioni di manufatti orientali à Roma, in Italia e in Africa (II-VI d.C.)*, en *Società Romana* e *Impero Tardoantico*, III, 1986, p. 358. ID., *Architettura e decorazione architettonica nell'Africa Romana: osservazioni*, «L'Africa romana» VI, p. 446.

[4] *Carthage-Utique, études d'architecture et d'urbanisme* 1968, pp. 161 ss.

[5] Tal y como puede confirmarse en los siguientes trabajos: O. BINGÖL, *Das ionische Normalkapitelle in hellenistischer und römischer Zeit in Kleinasien*, «IstMitt» 20, 1980; J.J. HERMANN, *The Ionic Capital in Late Antique Rome*, Roma 1988; P. PENSABENE, *Scavi di Ostia VII. I Capitelli*, Roma, 1973.

[6] G. NIEDDU, *Elementi di decoraziones architettonica della Sardegna in età tardoantica*, «L'Africa Romana» VI, p. 769, tav. X. ID., *La produzione di elementi architettonici in Sardegna dai Flavi agli Antonini*, «L'Africa Romana», VIII, pp. 855 ss.



a: Capitel n° 1. Córdoba. Colección particular.



b: Capitel n° 2. Córdoba. Colección particular.



a: Capitel n° 3. Córdoba. Museo.



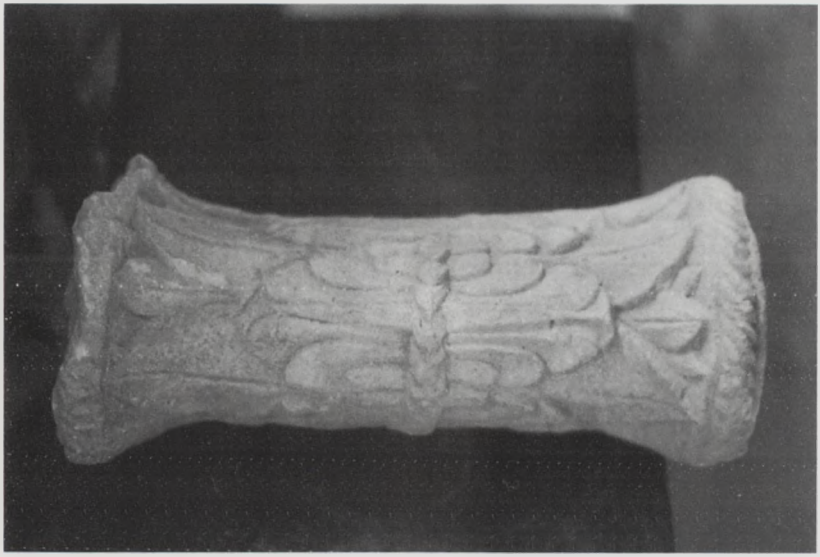
b: Capitel n° 3. Córdoba. Museo.



a: Capitel n° 4. Córdoba. Collección Particular.



b: Capitel n° 5. Córdoba. Museo.



a: Capitel n°5. Córdoba. Museo.



b: Capitel n°6. Córdoba. Museo.



a: Capitel n°7. Córdoba. Museo.



b: Capitel n°8. Córdoba. Museo.



a: Capitel n° 9. Córdoba. Colección particular.



b: Capitel n° 10. Córdoba. Colección Romero de Torres.



a: Capitel n° 11. Córdoba. Facultad de Filosofía.



b: Capitel n° 12. Córdoba Mezquita.



a: Capitel n° 13. Córdoba. Colección particular.



b: Capitel n° 14. Córdoba. Museo.

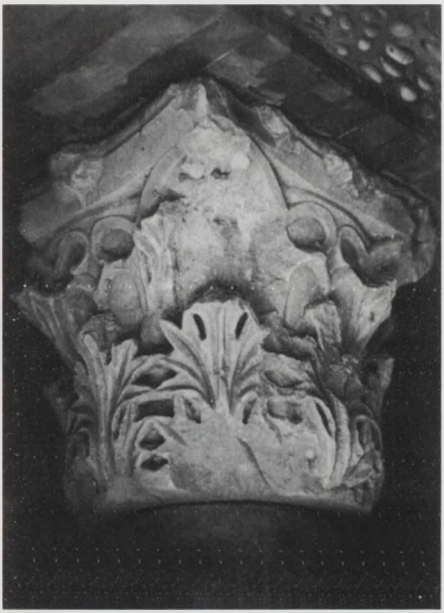


a: Capitel n° 15. Córdoba. Calle Encarnación.





b: Capitel n° 16. Marchena (Sevilla).



a: Capitel n° 17. Córdoba. Colección particular.



b: Capitel n° 18. Córdoba. Colección Romero de Torres.



Capitel nº 19. Córdoba. Colección particular.



Capitel n° 20. Córdoba. Palacio de Viana.

tes[7]. Los laterales se decoran con hojas acantizantes similares a las utilizadas para los capiteles corintizantes (Lámina II, b). El kyma jónico se compone claramente de tres ovas, de las que los extremos son parcialmente cubiertas por semipalmetas.

El siguiente paso en la evolución nos lo muestra el ejemplar n. 4 (Lámina III) con equino de tendencia semicircular (contrapuesto con el esquema plano de las volutas y el ábaco); flores de cinco pétalos cuyo tamaño ha aumentado notablemente respecto a las ovas aunque las laterales prácticamente han desaparecido ocultas bajo las semipalmetas; el ábaco se decora con pequeñas hojitas que se disponen de forma diagonal a ambos lados del eje del capitel. Es decir, asistimos a un proceso creciente de ornamentación vegetal de la pieza a la vez que a una simplificación de sus componentes.

Si observamos la pieza n. 5, (Láminas III, b, IV, a) - aun tratándose de un fragmento sirve al propósito marcado -, la voluta se ha visto ocupada en su práctica totalidad por una flor de cinco pétalos entre los cuales se destacan los extremos de otros tantos; de la misma forma, el balteo no deja apenas un pequeño hueco sin ornamentar y se ve profusamente decorado por hojas acantiformes y otras lisas superpuestas. La estructura del capitel en estos momentos, avanzados repito de la producción cordobesa, también ha variado sustancialmente como queda demostrado con la pieza n. 6 (Lámina IV, b) de ábaco liso y cuadrado, con equino muy alto decorado con un *kyma* jónico de ovas triangulares, encuadradas en unas molduras que ocupan la zona en zig-zag entre las que aparecen lancetas muy anchas. Sus volutas, sin canal, cuentan con una flor que ocupa todo el espacio; también puede servir como ejemplo de este proceso el capitel n. 7 (Lámina V, a), cuyo equino se decora con tres ovas siendo la central de mayores dimensiones que las laterales, cubiertas en la práctica totalidad de su superficie por palmetas; también aumentan de tamaño las lancetas que ocupan el espacio entre las ovas. Nuevamente se decora la voluta en su centro.

El final de este proceso lo podemos apreciar con la pieza n. 8 (Lámina V, b) cuyo ábaco se decora con una flor a modo de palmeta; el equino cuenta con un complejo motivo compuesto por una ova de grandes dimensiones flanqueado por dos grandes flechas. Observamos de nuevo las volutas ocupadas por sendas flores de cuatro pépalos y botón central; el *hypotrachelion* se decora con hojas acantizantes de siete lóbulos y un canal axial.

Por otro lado llama poderosamente nuestra atención un grupo de capitales jónicos aparecidos fuera de los límites de la Córdoba romana

[7] C. MÁRQUEZ, *Talleres locales de capiteles corintizantes en Colonia Patricia Corduba durante el periodo adrianeo* «AEA», 63, 1990, pp. 161 ss.

que cuentan con la misma característica de adornar sus volutas con flores y otros elementos figurados. Así, el capitel aparecido en la villa de S. Román (provincia de Zaragoza, donde se conserva un sarcófago procedente del taller de Clermont Ferrand de época constantiniana) resulta excepcional[8] pues en él estamos observando la práctica totalidad de las características denominadas "africanas". Así, en lo que a técnica se refiere: talla clara, relieve plano y utilización del trépano[9]; el motivo ornamental de una de las caras consiste en un tallo central que surge del cáliz que formarán los extremos inferiores de las volutas; a ambos lados, sendas flores de cuatro flores de cuatro pétalos y dos tallos que forman un motivo muy parecido al liriforme. La decoración de las volutas se hace con dos caras en uno de los lados y por dos flores en el otro; la otra cara de la pieza se decora con un doble cáliz superpuesto en el equino y flores pentapétalas en las volutas[10].

Existe, sin embargo, una diferencia fundamental entre el grupo cordobés y las otras piezas vistas como es el ornato vegetal decorando el equino observado en las piezas de este segundo grupo y que no aparecen en ningún caso en los capiteles cordobeses. Así vemos cómo el equino de algunos capiteles no procedentes del solar bético se adorna con una profusión vegetal tan característicamente "africana"[11], hecho que se contrapone, en los ejemplares cordobeses, con la continuidad del cimacio jónico en sus equinos.

El escaso conocimiento que tenemos del capitel jónico en la Península Ibérica[12] no es óbice para señalar las diferencias entre los capiteles jónicos

[8] E. Ariño et alii, *Capiteles..., op. cit.*, pp. 106 ss.

[9] Pensabene, *Architettura e decorazioni Architettonica...*, «L'Africa Romana» VI, pp. 446-447.

[10] M.A. Gutiérrez Behemerid, *Bases para un estudio del capitel jónico en la Península Ibérica*, «BVallad»; LIX, 1988, p. 99, nn. 28, 32, 33. E. Ariño et alii, *Capiteles romanos de la comarca de las Cinco Villas (Zaragoza)*, «Saguntum», 24, 1991, pp. 97 ss. Id., *Restos romanos en el subsuelo de la Seo del Salvador (Zaragoza), 1980-1986*, «Caesaraugusta», 66-67, 1989-90, pp. 149-152, fig. 4, lám. IV (en esta pieza no se observa flor en la voluta pero su estructura es idéntica a ejemplares antes reseñados). L. Baena Del Alcazar, *La colección de antigüedades romanas de la finca de S. José (Málaga)*, «Mainake», X, 1988, p. 137, lám. IV.

[11] Véase la similitud que ofrece el motivo decorativo del equino del capitel jónico procedente de San Román con el utilizado para decorar la cornisa de las termas de Cartago, este último en N. Ferchiou, *Répertoire décoratif de l'Afrique Proconsulaire: deux thèmes répandues sur la côte, leur évolution et leur diffusion*, «Antiquités Africaines» 25, 1989, pp. 115 ss. figs. 1-3. El mismo motivo aparece en la Basílica de Byrsa en P. Gros: *Byrsa III*, Roma, 1985, fig. 115-119.

[12] Contamos con el clarificador trabajo de M.A. Gutiérrez Behemerid, *Bases para el estudio del capitel jónico en la Península Ibérica*, «Boletín del Seminario de Estudios de Arte y Arqueología», LIV, 1988, pp. 65 ss., donde ya menciona ciertas similitudes con piezas africanas.

de la Bética con los lusitanos y tarraconenses. Ello unido al conocimiento de la evolución de estas piezas en la capital bética, donde hubo unos talleres dedicados a la elaboración de este tipo concreto de elementos haría que pensásemos, si no hubiese otros elementos de juicio, a los que me referiré posteriormente, que en el caso cordobés no son influencias africanas las que desarrollaron la flor que llena en su totalidad las volutas de los capiteles jónicos sino que debe observarse en ello sólo un fenómeno de evolución interna de los talleres locales dedicados a estos capiteles. Para confirmar este desarrollo autónomo podemos mostrar algunos capiteles jónicos del taller local (piezas 1 a 5, Láminas I - IV), fechados por el autor de este trabajo en la segunda mitad del siglo II d.C., en los que la flor que primitivamente sólo ocupaba el ojo de la voluta, paulatinamente adquiere mayores dimensiones hasta ocupar toda la voluta en piezas fechadas en los siglos III y IV[13]. Si procedemos a comparar los ejemplos cordobeses con los de Cesarea de Mauritania (por ser éstos los mejor conocidos y publicados en su integridad) podemos observar que la mayor parte de éstos últimos siguen un modelo de líneas en espiral que en ningún caso se puede observar en Córdoba[14]. En conclusión, podríamos pensar que el motivo de flor decorando la voluta no se debe a la adopción de unas influencias africanas, al menos en el caso de la ciudad de Córdoba, sino que responde al desarrollo autónomo de un taller local. Pero tal hipótesis se ve contestada por la presencia de otras piezas en la ciudad de Córdoba cuyas características, no ya ornamentales sino morfológicas, poseen unas concomitancias fácilmente vinculables a capiteles africanos: nos estamos refiriendo a los capiteles jónicos con *hypotrachelion* de sección troncocónica[15].

Cinco son los ejemplos concocidos procedentes de *Colonia Patricia Corduba* en en los que si se proyectasen las líneas laterales del *hypotrachelion* éstas llegarían a las esquinas del ábaco. Del primero de ellos (n. 9, Lámina VI) sólo se conserva el *hypotrachelion* con hojas lisas, similar al del segundo ejemplar (n. 10, Lámina VI, perteneciente a la Colección Romero de Torres, en la actualidad formando parte de los fondos del Museo de Bellas

[13] Sobre el particular véanse mis trabajos *Desarrollo de los órdenes arquitectónicos en los capiteles de Colonia Patricia Corduba*, «MDAI(M)», 33, 1992, p. 417 y el capítulo correspondiente a los talleres locales en el libro *Capiteles Romanos de Colonia Patricia Corduba*, actualmente en prensa. En ellos expreso mi hipótesis de formación de talleres en el periodo adrianeo con una producción claramente destacable de capiteles jónicos y corintizantes.

[14] Véase P. PENSABENE, *Les chapiteaux de Cherchel. Étude de la décoration architectonique*, Alger, 1982. Sólo el capitel n. 15 de Cherchel cuenta con la flor completa en las volutas, distinta sin embargo al modelo cordobés. Otras dos piezas con esa decoración (nn. 154 y 158), realizadas en piedra local, son fechadas en el siglo V.

[15] P. PENSABENE, *Les chapiteaux de Cherchel... op. cit.*, p. 74; A. LÉZINE, *op. cit.*, p. 165.

Artes de Córdoba), de cuyo pulvino se conservan palmetas. El tercero de ellos (n. 11, Lámina VII) se encuentra en la Facultad de Filosofía y Letras; su *hypotrachelion* se decora con hojas muy anchas, de canales poco profundos y por su factura sería producto de uno de los talleres locales.

Hemos querido dejar para el final el análisis de los dos últimos capiteles de este grupo (n. 12, Lámina VII. Uno de ellos se conserva en la Mezquita-Catedral, el otro fue trasladado desde allí a una Iglesia cercana) por su particular problemática: cuentan con un cimacio jónico por debajo del cual se desarrolla el astrágalo y el *hypotrachelion* decorado con lengüetas. Ha llamado poderosamente la atención de quien esto escribe la similitud de estas piezas con un ejemplar africano[16] procedente de las Termas del Sur de Gemila y fechado en edad tardoantonina. Si se confirma su adscripción al orden jónico, sería correcta la hipótesis de Ch. Ewert y que ha despertado un notable interés entre los investigadores que han analizado tales piezas[17].

De igual modo, el capitel figurado antes mencionado y procedente de San Román podría ponerse, desde nuestro punto de vista, en relación con los capiteles africanos. Si tomamos el ejemplo citado con anterioridad, podíamos pensar que es Cartago el punto de partida de donde se expande el modelo; sin embargo no estamos en condiciones de conocer el puerto de llegada de estas influencias.

Esta posible "filiación africana" a las piezas halladas en el Valle del Ebro está en contradicción, sin embargo, con el entorno, e incluso con el origen de algunos capiteles de la capital de esta provincia romana, *Tarraco*. Está demostrada la importación de capiteles a Tarragona desde Italia, más concretamente desde Ostia y no desde Africa[18], lo que nos hace dudar sobre la posible llegada al interior de esa provincia de piezas africanas. ¿ Porqué, entonces, la decoración vegetal en el capitel? Pensamos que el motivo sea una derivación del modelo liriforme de capiteles corintizantes, tan difundidos en todo el Imperio. También han sido puestas de relieve las analogías entre algunos capiteles con *kyma* de una sola ova

[16] P. PENSABENE, *La decorazione architettonica... op. cit.* 1986, p. 417, lám. 52-d.

[17] M. GOMEZ MORENO, *Ars Hispaniae III*, Madrid, 1951, fig. 50; CH. EWERT, J.P. WISSHAK, *Forschungen zur almohadischen Moschee*, «MB» IX, 1981, p. 161; P. CRÉSSIER, *Les chapiteaux de la Grande Mosquée de Cordoue (oratoires d'Abd Ar-Rahmen I et d'Abd-ArRahman II) et la sculpture de chapiteaux à l'époque émirale*, «MM», 25, 1984, p. 230; M.A. GUTIÉRREZ BEHEMERID, *Capiteles romanos de la Península Ibérica*, «Studia Archaeologica», 77, 1986, p. 50, nota 138.

[18] M. RECASENS, *Tarraco y el comercio del mármol en época romana a través del estudio de sus capiteles*, «Pyrenae», 21, 1985, 124.

peninsulares con algunos africanos[19]. Curiosamente todas estas piezas, excepto una, proceden de Cartagena y Tarragona, lo que podría confimar los vínculos directos a los que hacemos referencia anteriormente.

El siguiente apartado de este trabajo tiene al capitel de hojas lisas como sujeto a fin de corroborar ciertas similitudes entre las piezas africanas y béticas. Este tipo de capitel cuya elaboración sin labra en las hojas se atestigua a partir del siglo II d.C.[20], está presente también el la geografía ibérica, sobre todo en las márgenes de Guadalquivir (Sevilla, Itálica, Córdoba)[21] y en menor medida en las provincias tarraconense y lusitana[22]; los ejemplares cordobeses participan durante las primeras décadas del siglo III de la característica de mantener todos los elementos canónicos del capitel corintio, incluido el cáliz que sostiene la flor de ábaco, elemento éste que también se observa en piezas africanas como ya observara P. Pensabene[23]. Véanse las piezas n. 13 y 14 (Lámina VIII), de similares características: la zona libre del *kalatos* se ve adornada en casi toda su superficie por una hoja de agua en ambas piezas. El resto de características pueden confimar la cronología tardía del capitel; así, los caulículos apenas cuentan con espacio entre las hojas de la *ima folia* para desarrollarse, las hélices acortan considerablemente su tamaño y se enfrentan adoptando una tendencia a la horizontalidad, lo que conforma un espacio rectangular para la zona libre del *kalathos*.

Así pues, y a modo de conclusión, creemos que puede hablarse de vínculos comunes ente la provincia Bética y su capital, *Colonia Patricia Corduba* y las provincias del N. de Africa en época romana; nuestros argumentos aluden a cuestiones ornamentales y morfológicas de unas piezas que no se conocen, hasta la fecha, en otros puntos del Imperio (ex-

[19] M.A. Gutiérrez Behemerid, *Bases para un estudio del capitel jónico en la Península Ibérica*, «Boletín del Seminario de Estudios de Arte y Arqueología», LIV, 1988, p. 94 ss. capiteles números 11, 14, 34 y 35.

[20] Sólo en Roma y Palmira se atestiguan ejemplos de este tipo anteriores a la fecha referida. Vid. L. Cressedi *Origine e sviluppo del capitello a foglie lisce*, «Bolletino del Centro di Studi di Storia dell'Architettura» , 6, 1952, pp. 9-12. N. Harrazi, *Chapiteaux de la Grande Mosquée de Kairouan*, Tunis, 1982, p. 118.

[21] M.A. Gutiérrez Behemerid, *Capiteles romanos de la Península Ibérica*, «StArch», 77, 1986, p. 57, mapa n. 5. C. Márquez, *El capitel corintio de hojas lisas en Colonia Patricia Corduba*, «Anales de Arqueología Cordobesa», 2, 1991, pp. 309-324.

[22] J.L. De La Barrera, *Los capiteles romanos de Mérida*, 1984, p. 56. A. Diaz Martos, *Capiteles corintios romanos de Hispania. Estudio-catálogo*, Madrid 1985. M. Recasens, *Los capiteles romanos del Museu Nacional Arqueologic de Tarragona*, extret del «Butlleti Arqueologic», 1, 1979, pp. 43-143. P. Chiner, *La decoración arquitectónica en Sagunto*, Valencia 1990, p. 85.

[23] P. Pensabene, *La decorazione architettonica...*, p. 387.

cepción hecha de los ejemplos aparecidos en la Tarraconense arriba citados). Ello no es óbice para confirmar una evolución particular de los talleres locales cordobeses, con un gusto por la decoración vegetal plasmada en algunas zonas del capitel jónico.

Además de este interesante fenómeno que aúna evolución interna con vínculos externos, en la Bética se produce en los primeros años de la tercera centuria un fenómeno observable en otras provincias del imperio, entre ellas las africanas y también Cerdeña. Hablamos de la entrada de corrientes asiáticas en la Península Ibérica (centrada casi exclusivamente en la Bética) plasmadas en el capitel corintio-asiático que, si bien ha sido un proceso analizado con anterioridad[24], require un nuevo estudio en profundidad.

Este capítulo particular de la decoración arquitectónica en Occidente, tan interesante por sus posibles consecuencias, sí pone en relación de forma directa la Bética, el Norte de Africa y Cerdeña, como a continuación trataremos de exponer de modo sucinto al presentar los capiteles corintio-asiáticos conocidos en la Península Ibérica.

Sevilla: Claustro de la Iglesia del Salvador[25],

Jardines de Murillo, Museo Arqueológico de Sevilla[26].

Marchena (Sevilla): Cortijo de Montemolín (Lámina IX).

Montemayor (Córdoba): Antigua *Ulia*[27].

Italica: Teatro (Lámina X) y en el monasterio de S. Isidoro del Campo[28].

Madrid: Museo Arqueológico Nacional[29].

Barcelona: Museo[30].

Córdoba: Mezquita-Catedral[31], calle Encarnación esquina calle

[24] M.A. Gutiérrez Behemerid, *Sobre la sistematiación del capitel corintio en la Península Ibérica*, «BVallad», XLVIII, 1982, p. 36, fig. 3-1. C. Márquez, *El desarrollo del capitel corintio-asiático en Córdoba*, «Ifigea», V-VI, 1988-89, pp. 117 ss.

[25] B. Vega, *El patio de la Mezquita en el Salvador de Sevilla*, «B.S.E.Exc», 26, 1918, n. 20.

[26] A. Diaz Martos, *Capiteles corintios romanos de Hispania*, Madrid, 1985, pp. 145 ss, nn. 251-251.

[27] M.L. Cortijo, *El Municipio Romano de Ulia*, Córdoba, 1990, lám. 30.

[28] M.A. Gutiérrez, *Sobre la sistematización del capitel corintio en la Península Ibérica*, «BVallad», XLVIII, 1982, p. 36, lám. V-1. P. Pensabene, *La decorazione architettonica... op. cit.* 1986, p. 315.

[29] A. Diaz Martos, *op. cit.* 145 ss. P. Pensabene, *op. cit.* 1986, p. 315.

[30] M.A. Gutiérrez Behemerid, *Capiteles de Barcino en los Museos de Barcelona*, Barcelona, 1986, n. 21, p. 22. P. Pensabene, *op. cit.* 1986, p. 310.

[31] A Diaz Martos, *op. cit.*, pp. 145 ss.; H. Kahler, *Die römischen Kapitelle des*

Rey Heredia[32] (Lámina IX), colección Romero de Torres[33] (Lámina X, b), Palacio de Viana (Lámina X, a), colecciones privadas[34] (Láminas XI).

El conjunto presentado, con no ser numeroso, sí es representativo en tanto que aglutina los dos momentos de llegada de capiteles a occidente, momentos que Pensabene fecha para la primera oleada a fines del siglo II - inicios del III y la segunda en las décadas de transición del siglo III al IV d.C.[35].

La primera corriente se ve confirmada con la presencia de tres capiteles que pueden ser fechados en el periodo severo. El primero de ellos (n° 15, Lámina IX)[36] se encuentra fracturado, los extremos de las hojas no se tocan entre sí; en el hueco que dejan las hojas de la *secunda folia* nacen tallos bulbosos; en resumen, se trata de hojas mucho más naturales que aquellas piezas fechadas en el siglo IV y que demuestran sin lugar a dudas un origen asiático.

El segundo ejemplo lo encontramos en un capitel reaprovechado en la Iglesia de Montemayor, antigua *Ulia*.

Sus características son similares a la pieza antes vista por lo que no entramos en mayor detalle. El tercer ejemplo (n° 16, Lámina IX) nos lo ofrece un capitel del Palacido Ducal de Marchena (Sevilla): aunque han desaparecido las hojas de la primera corona y la zona superior del capitel ha sido cortada en varios lados, aún se conservan algunos elementos que nos ayudan a fechar la pieza. Así, las hojas de esta segunda corona, de hojitas alargadas que forman zonas de sombra alargadas y triangulares profundas; un tallo delgado de la flor de ábaco que asciende sinuoso en lo que hoy son esquinas del capitel pero que originariamente formarían su frente; los caules adquieren una forma trapezoidal que se destaca del *kalathos* y de ellos salen hélices que no se tocan y que flanquean el tallo antes mencionado. Puede fecharse en el periodo severo[37].

Rheingebietes, Berlin 1939, p. 90; C. MÁRQUEZ, *Capiteles romanos de Colonia Patricia Corduba*, (en prensa) nn. 305, 306, 307 y 312.

[32] E. DOMINGUEZ PERELA, *Capiteles Hispánicos Altomedievales*, Universidad Complutense de Madrid, Colección Tesis Doctorales (1987), p. 130, lám. XLV; C. MÁRQUEZ, *El desarrollo del capitel corintio-asiático en Córdoba*, «Ifigea», V-VI, 1988-89, n. 1, p. 118, lám. V.

[33] *Ibidem*, n. 3, p. 120, lám. 2.

[34] *Ibidem*, nn. 2 y4, pp. 119-121, lám. 1 y 3.

[35] P. PENSABENE, *op. cit.* 1986, pp. 287-288.

[36] Este capitel se encuentra en la calle Rey Heredia, esquina a la calle Encarnación.

[37] P. PENSABENE, *La decorazione...* p. 309, tipo 4.

Los siguientes ejemplos pertenecen ya a un momento posterior, centrado en las primeras décadas del siglo IV. Se puede apreciar en estas piezas que el naturalismo de los ejemplos anteriores da paso a una mayor abstracción geométrica y que no todos los capiteles cuentan con sus elementos canónicos. Entre ellos llama la atención la presencia de dos capiteles corintio-asiáticos que cuentan con la peculiaridad de poseer una sola hojas de coronas (piezas nn. 17 y 18, Lámina X). Ambas formarían parte del mismo edificio habida cuenta de la igualdad en sus medidas. La datación que proponemos, en el primer cuarto del siglo IV habida cuenta de la similitud con otras piezas estudiadas[38] se encuentra alejada ya de la primera corriente citada con anterioridad, de igual forma que podría ser distino el lugar de fabricación; esta afirmación la basamos en la aparición de un capitel idéntico en Cerdeña, conservado en el Museo Arqueológico de Cagliari[39] originario de la Península Itálica.

Otro capitel tardío es el n° 19 (Lámina XI), hoy conservado en una colección particular, cuyas hélices han perdido toda función sustentora y su hoja adopta una acusada forma rectangular; su labra está muy descuidada respecto a los ejemplares que hemos visto con anterioridad. Finalmente presentamos una pieza (n° 20, Lámina XII) que hoy se encuentra en el Palacio de Viana, en la que podemos apreciar cómo algunos elementos han desaparecido como consecuencia de la evolución característica de este tipo de capitel (caulículos) y otros se ha transformado, como es el caso de las hélices, a las que apenas se ha dado un pequeño hueco por encima de la *secunda folia*. También han reducido su tamaño las volutas, convertidas en cintas muy planas con poco desarrollo de los extremos. Estas características serían suficientes para otorgarles una cronología a su manufactura[40].

A este segundo grupo pertenecería también el capitel de S. Isidoro del Campo en Santiponce y el hallado en el recinto del Teatro de Itálica.

Sirvan los ejemplos hasta aquí enumerados para demostrar los vínculos que la Bética, al igual que Africa, mantiene con Oriente en el siglo IV con los ejemplares pertenecientes al segundo grupo, aunque en algunos casos como los representados por los capiteles de una sola corona de haojas, su origen puede ser itálico.

[38] P. PENSABENE, *Scavi di Ostia. VII. I Capitelli*, 1973, p. 104, n. 380; ID., *Frammenti Antichi del Convento di S. Alessio*, 1982, n. 13, lám. VI.

[39] G. NIEDDU, *Elementi di decorazione architettonica della Sardegna in età tardoantica*, «L'Africa Romana» VI, 1988, p. 66, tav. V-2.

[40] Se englobaría en el tipo 14, fechado por Pensabene en el periodo tetrárquico-primo constantiniano. Vid. P. PENSABENE, *La decorazione architettonica... op. cit.*

Maria Pilar San Nicolás Pedraz

Mosaicos y espacio en la villa romana de Fuente Alamo (Córdoba, España)

La *villa* romana de Fuente Alamo, perteneciente al *conuentus astigitanus*, está situada a 3 Km. al NE. de Puente Genil (Córdoba), corresponde a las coordenadas 37° 25'05" N. y 4° 43' 05" O. referidas a la hoja 988 del Mapa Topográfico Nacional del Instituto geográfico ed. 1968.

Aunque la aparición de restos arqueológico ya se conocía desde el siglo pasado, el yacimiento no comenzó a valorarse hasta 1978[1]. En 1982 se llevó a cabo la primera campaña de excavación de urgencia, con el objeto de levantar un mosaico que pavimentaba una habitación cuadrada con cuatro ábsides semicirculares[2]. En el año 1985 se prosigue la excavación, confirmándose el interés de la *villa* con la aparición de varias estancias, todas ellas adornadas con mosaicos figurados y geométricos[3].

Las excavaciones realizadas hasta ahora en la zona revelan que la *villa* de Fuente Alamo fue construida en el siglo IV, abandonándose a causa de las invasiones germánicas, a principios del siglo V. Esta vivienda de recreo, posiblemente perteneciente a un rico propietario, debió de ser admirable tanto por su revestimiento exterior como por su interior como demuestran sus pavimentos (tav. I, 1).

Se constatan dos edificaciones utilitarias erigidas con independencia dentro de la *villa*[4], las cuales están emplazadas a un lado y a otro de un arroyo. Corresponde al tipo denominado "*villa* de plan diseminado", tan difundido en las regiones nórdicas y con varios ejemplos hispanos como

[1] L.A. Lopez Palomo, *La ciudad romana de Fuente Alamo*, «I Congreso de Historia de Andalucia», Córdoba 1978, pp. 363-372.

[2] A. Daviault et Alii, *Un mosaico con inscripciones. Une mosaïque à inscripcions. Puente Genil (Córdoba)*. Publications de la «Casa de Velázquez» (Série Etudes et Documents, III), Madrid 1987.

[3] L.A. Lopez Palomo, *Excavaciones de urgencia en la villa romana de Fuente Alamo* (Puente Genil, Córdoba), «Anuario arqueológico de Andalucia», 1985, pp. 105-115; Id., *Fuente Alamo. El lujo romano al sur de Córdoba*, «Caja Sur X», n. 48, 1992, pp. 17-20.

[4] Fortuitamente se han localizado algunos mosaicos con temas marinos, que podrían pertenecer a otra unidad aislada relacionada con una instalación termal.

las *villae* de Murias de Beloño (Oviedo), Navatejera (León), Nuestra Señora de la Salud (Barcelona), El Faro de Torrox (Málaga), Els Munt (Tarragona) y Torre Llauder (Barcelona)[5].

En el margen izquierdo del arroyo (parte S. del plano) (tav. I. 2), en línea perpendicular con el pórtico y a unos 40 ó 50 m. de éste, se encontró la habitación cruciforme, de 6x6 m., compuesta por un espacio cuadrangular, de 3x3 m., a cuyos lados se adosaron cuatro ábsides semicirculares. La entrada a la estancia se abriría del lado del ábside n. 4, situado en la parte más próxima al arroyo; atestiguándose además la existencia de restos de edificaciones posteriores al abandono de la habitación, de los que se conservan dos muros que pisaban el mosaico que la decoraban.

El ábside fue un fenómeno arquitectónico transmitido por el ceremonial tetrárquico a las residencias privadas, no utilizándose en las provincias occidentales antes del siglo III. Estaba reservado a las salas de recepción del tipo *triclinium* o a espacios de cierta distinción[6], en donde los nobles o magistrados daban audiencia a los ciudadanos o celebraban asambleas o reuniones privadas (Vitruvio, VI, 5, 3). En las estancias señoriales de las *villae* hispanas del siglo IV, la utilización de uno, dos y tres ábsides fue frecuente; siendo la habitación de Fuente Alamo un *unicum* no sólo en cuanto a su número de ábsides[7] sino también por su pavimento, actualmente conservado en el Museo Arqueológico Provincial de Córdoba.

Este mosaico contiene una escenografía a modo de *cómic* ambientado en un fondo paisajístico de las orillas del Nilo (tav. II, 1). Se trata de una antigua historia de origen alejandrino que se puso de moda a finales del Imperio. En el cuadro central se representa la figura del río Nilo medio tendido, junto a un hipopótamo, un cocodrilo y dos zancudas que picotean en el suelo (tav. II, 2). En el primer ábside, una grulla ataca a un pigmeo caído, otro acude a ayudarle, así como una mujer anciana (tav. III, 1). En el segundo ábside se representan entre dos palmeras dos pigmeos que se llevan el cadáver de una grulla (tav. III, 2). En el tercer ábside se conserva sólo una inscripción y el cuarto ábside está totalmente destruido.

[5] M.C. Fernandez Castro, *Villas romanas en España*, Madrid 1982, pp. 61-69.

[6] La función arquitectónica del ábside en la casa privada en el Bajo Imperio ha sido estudiada por N. Duval, *Les maison d'Apamée et l'architecture "palatiale" de l'Antiquité tardive*, «*Colloque Apamée de Syrie*» (*1980*), 1984, pp. 447- 470.

[7] En la casa de la Capilla dionisíaca en Djemila-*Cuicul* existe una sala con siete ábsides, *cf.* J. Lassus, *La salle à sept absides de Djemila Cuicul*, «Antiquités Africaines», V, 1971, pp. 193-207.

El tema de los pigmeos y las grullas aparece en varios mosaicos hispanos. Adornando las orlas del mosaico emeritense firmado por *Seleucus* y *Anthus*, de finales del siglo II, en donde los pigmeos y grullas se dedican a diferentes actividades[8]. La lucha de los pigmeos y grullas se representa en otros dos pavimentos italicenses de mediados del siglo II, uno decorando la orla del mosaico de Neptuno[9] y el otro apareció en la Casa de la Exedra[10], posiblemente copiado o inspirado en las figuras del anterior.

En las escenas del mosaico cordobés se aprecia una unidad temática de influencia africana[11]; su originalidad radica en que la aventura de sus personajes se yuxtapone en escenas separadas y además acompañadas de un diálogo en relación con un manuscrito ilustrado de la comedia latina de los siglos III-IV. El rico propietario de la *villa* no sólo construye una edificación fuera de la mansión principal y decora una de sus habitaciones, tal vez para celebrar reuniones, sino que además ha querido dejar claro el significado del tema escogido, una geranomaquia, acompañándolo de un texto para deleitar a sus invitados.

En el margen derecho del arroyo, la *villa* se organizó planimétricamente conforme a un bloque rectangular, subdividido al menos en tres distintas unidades (tav. I, 2). Este tipo de casa "de planta alargada" fue común en las viviendas rurales de las regiones nórdicas, encontrándose en Hispania en las *villae* de El Castillet (Murcia) y Murias de Beloño (Oviedo), ambas presentando un bloque único[12].

En la fase tardorromana se documenta en la *villa* de Fuente Alamo un momento de destrucción mediante incendio del sector O., concretamente del *oecus* (hab. 2)[13], quedando esta zona cubierta por escombros, lo que permitió una mejor conservación de sus mosaicos. Por el contrario, las otras zonas fueron reutilizadas en una fase posterior como cobijo de pastores, empleándose algunas dependencias como vivienda humana

[8] A. Blanco, *Mosaicos romanos de Mérida*, Madrid 1978, pp. 30-32, láms. 12, 18-19.

[9] A. Blanco - J.M. Luzon, *El mosaico de Neptuno en Itálica*, Sevilla 1974, pp. 41-50, láms. III-IV, XII-XIX.

[10] *Ibidem*, pp. 44-46, láms. XX-XXI; con multitud de paralelos fuera de Hispania de ambos mosaicos.

[11] L. Foucher, *Les mosaïques nilotiques africaines*, «CMGR», I, pp. 137-145.

[12] M.C. Fernandez Castro, *op. cit.*, p. 153.

[13] Creemos que el incendio que se produjo en el *oecus* puede estar en relación con la sistemática e intencionada destrucción de los mosaicos, concremente de los báquicos, sobre el particular *cf.* G. Lopez Mointeagudo y J.M. Blázquez, *Destrucción de mosaicos mitológicos por los cristianos*, «Antig. cristiana» (Murcia) VII, 1990, pp. 353-365.

(pórtico), recinto para el ganado (hab. 4) y lugar de almacenamiento de víveres (hab. 6), lo que afectó aún más a la destrucción de los pavimentos. Incluso en esta última habitación se detectó otro incendio producido por los reocupantes de la *villa* en época altomedieval.

En la primera unidad, sector occidental, se encontraría uno de los accesos, aún no bien localizado, que subiría en escalinata desde la línea del arroyo a las habitaciones señoriales como indican la riqueza de sus pavimentos.

El mosaico de la habitación 1, de 4,60 m. conservado es de tema geométrico (tav. I, 2). Un filete dentado enmarca todo el cuadro, que aparece bordeado por una ancha greca, decorada a base de una composición de cuadriculado de cojines y de círculos adyacentes, formando octógonos irregulares cóncavos. A continuación, entre dos bandas blancas, un cable sogueado en blanco, negro, rojo, naranja y sepia; le sigue una línea de postas y unos sistemas geométricos que parecen rombos negros con enlaces interiores bordeando el marco musivo que se ha perdido, pero que, posiblemente, sería figurado como todos los pavimentos de este sector.

El esquema compositivo de cuadriculado de cojines y de círculos adyacentes está bien documentado en Italia, Francia, Gran Bretaña, Austria, Africa e Hispania con una cronología que oscila entre los siglos II - principios del V[14].

Trás esta habitación se accedía a un patio abierto, de 5,14x2,75 m. (hab. 2), curiosamente decorado con el pavimento mejor conservado de toda la casa (tav. IV, 1). Este mosaico, de forma rectangular, está enmarcado por un filete dentado[15] y una ancha greca decorada con un composición ortogonal de círculos secantes, dejando entrever cuadripétalos y formando cuadrados cóncavos[16]. El campo musivo está dividido en tres paneles, enmarcados por una trenza de cuatro cables, que muestran escenas mitológicas: Pegaso acompañado de una sola ninfa (tav. IV, 2), las Tres Gracias (tav. V, 1) y una ninfa perseguida por un sátiro (tav. V, 2).

Esta triple composición se ha relacionado con el "ritual simbólico del

[14] Sobre este esquema compositivo *cf.* G. SALIES, *Untersuchungen zu den geometrischen Gliederungschema römischen Mosaiken*, «Bonner Jarbücher», 174, 1974, pp. 16-17 (Kreissystem VI), cuadro 4, 62, Katalog. 676-692; C. BALMELLE et ALII, *Le décor géometrique de la mosaïque romaine*, Paris 1985, pp. 402-403, lám. 253, g.

[15] Sobre mosaicos con emblemas dentados *cf.* M. DONDERER, *Ein verschollenes römische Mosaik und die Gattung der Wandemblemata*, «*Mosaïque. Recueil d'Hommages à Henri Stern*», Paris 1982, p. 125, ss. Para los ejemplares hispanos de marco dentado *cf.* D. FERNANDEZ GALIANO, *Complutum. II. Los mosaicos*, Madrid, 1984, p. 130.

[16] Sobre este esquema compositivo *cf.* G. SALIES, *op. cit.*, p. 15 (Kresissystem II a), cuadro 4, 54, katalog. 613-627; C. BALMELLE et ALII, *op. cit.*, p. 372, lám. 238.

matrimonio": en el panel de la izquierda se representarían las bodas de Pegaso con la ninfa, en el panel central, las tres ninfas, símbolo de virginidad, y en el de la derecha, el encuentro del sátiro con Amymone antes de su matrimonio con Poseidón[17]. No obstante, aunque se haya podido concebir ajustándose a esta iconografía, la estancia que decora no corresponde, como podría suponerse, al cubículo nupcial, sino a un patio que separaba una estancia no identificada todavía (hab. 1) y al *oecus*. Este tipo de patio interior es poco frecuente en Hispania; lo encontramos atestiguado en las *villae* catalanas de Torre Llauder, Tossa de Mar y Nuestra Señora de la Salud[18], pero a diferencia de la *villa* cordobesa se adosaron dependencias relacionadas con actividades de producción agrícola.

A través de una hilera de cinco escalones se accedía al *oecus* (hab. 3). La situación en un plano más alto es un concepto ceremonial que implica un cambio de mentalidad no mediterránea, documentándose igualmente en la arquitectura doméstica africana[19]. Esta habitación, de planta cuadrada y con cabecera también a distinto plano, no se encuentra en el eje longitudinal del edificio sino que ocupa una posición lateral, disposición frecuente en las *villae* occidentales y en las construcciones urbanas de Africa (Banasa y Volúbilis) e Hispania (Itálica), posiblemente como protección de los rayos solares[20].

La parte principal de *oecus* presenta un pavimento de forma rectangular, de 5,10x4,75 m., enmarcado por una franja de espirales y una greca de esvásticas con vuelta simple y cuadrados encajados[21] (tavv. VI - VII). El marco musivo está dividido en dos partes paralelas y rectangulares; la superior, de 322x143 cm., representa el Triunfo de Dióniso, la inferior, de 290x107 cm., la escena de la lucha victoriosa del dios y las ménades sobre los indios, composición comparable con la de Baños de Valdearados[22].

[17] G. Lopez Mointeagudo et Alii, *El simbolismo del matrimonio en el mosaico de Fuente Alamo (Puente Gentil, Córdoba), y otros mosaicos hispanos inéditos*, «Latomus», XLVII, 4, 1988, pp. 788-795.

[18] M.C. Fernandez Castro, *op. cit.*, p. 170.

[19] A. Balil, *Casa y urbanismo en la España Antigua IV*, «Studia Archaeologica», 28, 1974, p. 44.

[20] *Ibidem*, pp. 35-36.

[21] Sobre este esquema compositivo *cf.* C. Balmelle et Alii, *op. cit.*, p. 77, lám. 35.

[22] Este mosaico se subdivide también en dos partes, la superior con una abigarrada representación del cortejo con Dióniso ebrio presidiéndola en posición central, la inferior con la escena del triunfo *cf.* J.L. Argente Oliver, *El mosaico de Baco en la villa de Baños de Valdearados*, «XIII CNA» (Huelva, 1973), Zaragoza 1975, pp. 899-912; Id, *La villa tardorromana de Bañoz de Valdearados (Burgos)*, en «*Segovia y la arqueología romana*», Barcelona, 1977, pp. 61-75; Id. *La villa tardorromana de Baños de*

El tema del Triunfo de Dioniso fue muy aceptado entre los literatos, aparece a partir del siglo II en la pintura y artes menores, y sobre todo en los sarcófagos[23]. En la musivaria romana también es muy frecuente, particularmente en Hispania y en el Norte de Africa; se conocen hasta la fecha un total de 32 representaciones: quince mosaicos hallados en Hispania, once en el Norte de Africa[24] y seis en el resto del Imperio[25].

Los quince pavimentos aparecidos en Hispania con este tema son:

- Andelos, Navarra (casa urbana, finales del siglo I)[26] (tav. VIII, 1).
- *Caesaraugusta* (casa urbana, hacia el 150)[27] (tav. VIII, 2).
- Ecija, Sevilla (casa urbana, *triclinium*, finales del siglo II)[28] (tav. IX, 1).
- Itálica, (casa urbana, galería de un *¿atrium?*, siglo III)[29] (tav. IX, 2).

Valdearados (Burgos), «E.A.E.» 100, Madrid 1979, pp. 46 ss. Lám. IV, 2; J.M. Blázquez, *El mosaico con el Triunfo de Dioniso de la villa romana de Valdearados (Burgos)*, «*Homenaje a Sáenz de Buruaga*» Madrid, 1982, pp. 407-423; D. Fernandez Galiano, *El triunfo de Dioniso en mosaicos hispanorromanos*, «AEspA», 57, 1984, pp. 107-108, fig. 6.

[23] A. Blanco, *Mosaicos antiguos de asunto báquico*. Madrid 1952, pp. 17 ss., C. Gasparri, *Dionysos/Baccus*, «*LIMC*», III, 1986, pp. 556-557, nos. 208-218,221-224 a.

[24] A los ejemplares consignados por K. Dunbabin, *The Triumph of Dionysus on mosaics in North Africa*, «PBSR», XXXIX, 1971, pp. 52-53, hay que añadir otro nuevo ejemplar hallado en Setif (Argelia), primer cuarto del s. IV, al que hace alusión L. Foucher, *Le char de Dionysos*. «LMGR». II, 1975, p. 61, nota 39. Y ha sido publicado por M. Donderer, *Dionysos und Ptolemaois Soter als Meleager: zwei Gemälde des Antiphilos*, en "*Zu Alexander d. Gr*". *Festschrift G. Wirth zum 60. Geburtstag am 9.12.86*, vol. 2, Amsterdam 1988, pp. 781-799.

[25] Los encontramos en Corinto *cf.* O. Broneer, *Excavations in Corinth, 1934*, «AJA, XXXIX, 1935, p. 61, lám. 17,2; Antioquía *cf.* D. Levi, *Antioch Mosaic Pavements*. Princeton 1947, pp. 93-99, lám. XVI; Trier *cf.* K. Parlaska, *Die römischen Mosaiken in Deutschaland*. Berlin 1959, pp. 40-41, láms. 40-41; Ostia cf G. Becatti, *Scavi di Ostia*, IV, 1961, n. 377, p. 197, lám. LXXXIII; Sarsina, *cf.* G.V. Gentili et Alii, *Sarsina: La Città Romana; il Museo Archeologico*, Faenza 1967, pp. 56-60, láms. XX-XXI, Nea Paphos, cf K. Nicolaou, *Ancient Monuments of Cyprus*. Chipre 1968, p. 29. lám. XXXIX.

[26] M.A. Mezquiriz, *Pavimentos decorados hallados en Andelos*, «Trabajos de Arqueología Navarra», 5, 1986, pp. 238-242, lám. 3; Id. *Mosaico báquico hallado en Andelos*, «Revista de Arqueología», 77, 1987, pp. 59-61.

[27] D. Fernandez Galiano, *op. cit.* en nota 22 pp. 98-103, fig. 1; Id. *Mosaicos romanos del Convento Caesaraugustano*, Zaragoza. 1987, pp. 42-46, láms. XVIII y XIX.

[28] A. Blanco, *op. cit.* en nota 23, pp. 29 ss.; D. Fernandez Galiano, *op. cit.* en nota 22, pp. 103-105, fig. 2.

[29] A. Blanco, *Mosaicos romanos de Itálica*, Madrid 1978, p. 40, láms. 44-45; D. Fernandez Galiano, *op. cit.* en nota 22, p. 105, fig. 3.

- Alcolea, Córdoba (*villa* altoimperial)[30] (tav. X, 1).
- Cabra, Córdoba (*villa, triclinium*, siglo III),[31].
- Ecija, Sevilla (casa urbana, siglos III o IV),[32] (tav. X, 2).
- Torre Albarragena, Cáceres (*villa*, finales del siglo III - principios del IV)[33] (tav. XI, 1).
- Torre de Palma, Portugal (*villa, oecus*, inicios del siglo IV)[34] (tav. XI, 2).
- Tarragona (casa urbana, siglo IV)[35] (tav. XII, 1).
- Olivar del Centeno, Cáceres (*villa*, siglo IV)[36], (tav. XII, 2).
- Fuente Alamo, Córdoba (*villa, oecus*, siglo IV).
- Baños de Valdearados, Burgos (*villa, oecus*, siglo V)[37] (tav. XIII, 1).
- Liédena, Navarra (*villa, triclinium*, siglo V)[38].
- Tiermes, Soria[39].

La distribución geográfica de estos pavimentos muestra que existe una igual aceptación por representar el tema de la *pompa triumphalis* de Dióniso en los siglos altoimperiales que en los bajos imperiales, encon-

[30] A. Garcia Y Bellido, *Los mosaicos de Alcolea (Córdoba)*, «BRAH», 156, 1965, pp. 8 ss. láms. 2-3; J.M. Blazquez, *Mosaicos romanos de Córdoba, Jaén y Málaga*, Madrid 1981, pp. 40-43, láms. 25-30, 83-88, fig. 14. Aquí el carro de Dióniso es arrastrado por centauros como en el mosaico de Acholla *cf.* A. Plassart, *Dionysos victorieux sur une mosaïque d'Acholla*, «Mélanges Ch. Picard», II, Paris 1949, pp. 810-821.

[31] J.M. Blázquez, *op. cit.* en nota 30, p. 102, fig 32; D. Fernandez Galiano, *op. cit.* en nota 22, p. 106, fig. 4.

[32] I. Rodriguez Termiño y E. Nuñez Pariente de León, *Arqueología urbana de urgencia en Ecija (Sevilla)*, 1985, «Anuario Arqueológico de Andalucia», 1985, p. 322, lám. VII.

[33] A. Gonzalez Cordero et Alii, *Mosaicos de la Villa romana de "Torre Albarragena": Un nuevo triunfo báquico en la Península Ibérica*, «AEspA» 63, 1990, pp. 317-330. figs. 12-18.

[34] F. De Almeida, *Quelques mosaïques romaines du Portugal*, «LMGR», II, 1975, p. 222, lám. LXXXI, 3; D. Fernandez Galiano, *op. cit.* en nota 22, pp. 106-107, fig. 5.

[35] D. Fernandez Galiano, *op. cit.* en nota 22, pp. 109- 111, fig. 8.

[36] M.C. Garcia - Hoz Rosales et Alii, *La villa romana del "Olivar del Centeno" (Millanes de la Mata, Cáceres)*, «Extremadura Arqueológica» II, 1991, pp. 387-402, figs. 3-4.

[37] *Cf.* nota 22.

[38] M.A. Mezquiriz, *Los mosaicos de la villa romana de Liédena (Navarra)*, «Principe de Viana» 62, 1956, pp. 31-32: A. Balil, *Algunos mosaicos hispanorromanos de época tardía*, «Principe de Viana» 100-101, 1965, pp. 281-293; D. Fernandez Galiano, *op. cit.* en nota 22, pp. 108-109, fig. 7; J.M. Blazquez y M.A. Mezquiriz, *Mosaicos romanos de Navara*, Madrid 1985.

[39] De este mosaico tan sólo sabemos su existencia *cf.* B. Tarracena, *Arte Romano*, «Ars Hispaniae», Madrid, 1947, p. 157.

trándose básicamente decorando las habitaciones de las *villae* rurales. Sin embargo en la provincia de la Bética se observa una clara predilección por el tema (6 ejemplares del total), existiendo en esta región una notable dispersión en el Alto Imperio (5 ejemplares), mientras que del Bajo Imperio sólo se conoce el ejemplar de Fuente Alamo. Las habitaciones que ocupan, en un momento y otro, y teniendo en cuenta las dificultades para identificar las estancias en las excavaciones, coinciden con la situación de las restantes regiones del Imperio, el *triclinium*, el *oecus* o espacios nobles de incierto uso.

En líneas generales la composición de este tema en la musivaria romana responde, como se ha puesto ya de manifiesto[40], a un original pictórico. El mosaista copia de un cartón previo y selecciona los modelos del repertorio dependiendo del espacio del que dispone. En este sentido la escena de Fuente Alamo, al igual que la de Torre de Palma, o como en el caso de los sarcófagos al encontrarse en un panel rectangular, contiene mayor número de figuras; sin embargo, a diferencia del mosaico portugués presenta un desarrollo compositivo más coherente de la *pompa triumphalis.*

A la izquierda de la composición, cerrando la comitiva aparece la figura desproporcionada de Ariadna, con la cabeza de perfil y el ojo de frente. Viste túnica corta y ceñida a la cintura, bajo la cual sale un velo que levanta con su mano izquierda hasta la altura de la cabeza; lleva además el tocado piramidal puesto en boga por el siglo IV. La figura de Ariadna no es muy habitual en el cortejo[41]; la encontramos en los mosaicos hispanos de Ecija y Cabra, en los africanos de Orán y *Sabratha* y el de Antioquía. En todos ellos, excepto el último, a diferencia con nuestro pavimento aparece junto al dios dentro del carro. Aquí, al igual que en el de Antioquía, se ha querido mostrar una mayor individualización de los dos personajes.

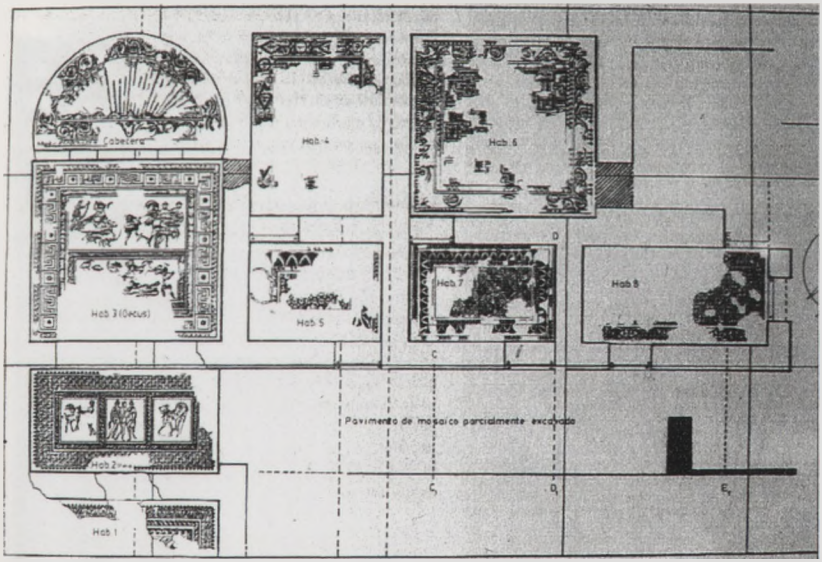
El carro triunfal está realizado en una peculiar perspectiva, con un extraño lateral demasiado alargado decorado con un motivo de cuadrícula y terminado en punta, apreciándose solamente la rueda derecha con seis radios. Los tigres o tigresas responden al modelo de animal visto de perfil con testuz baja, en resignada actitud de arrastrar el carro del dios como están representados en Torre de Palma, Liédena, *Thysdrus* y Tréveris. Dióniso apa-

[40] A. BLANCO, *op. cit.* en nota 23, pp. 289-290.

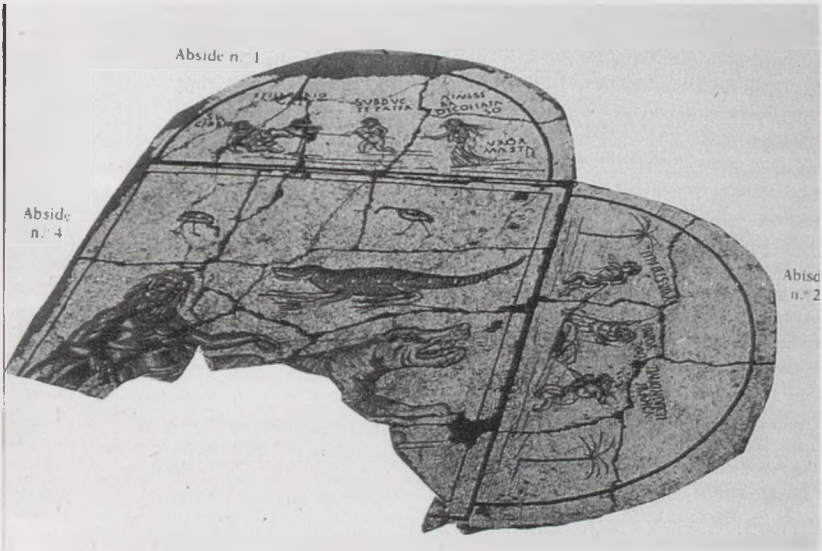
[41] El tema de Dióniso y Adriadna se conoce en dos mosaicos hispanos, uno aparecido en Mérida, fechado en el siglo IV y otro de la villa de Baños de Valdearado (Burgos), algo posterior al siglo V *cf.* J.M. BLÁZQUEZ, *Mosaicos báquicos en la Península Ibérica*, «AEspA» 57, 1984, pp. 71-74, figs. 3-5.



1. Aspecto general de la villa romana de Fuente Alamo durante las excavaciones de 1985.



2. Planimetría general de las excavationes de 1985 con la situación de los mosaicos cubiertos (Dibujo de L.A. López Palomo).



1. Mosaico de tema nilótico, habitación cruciforme.



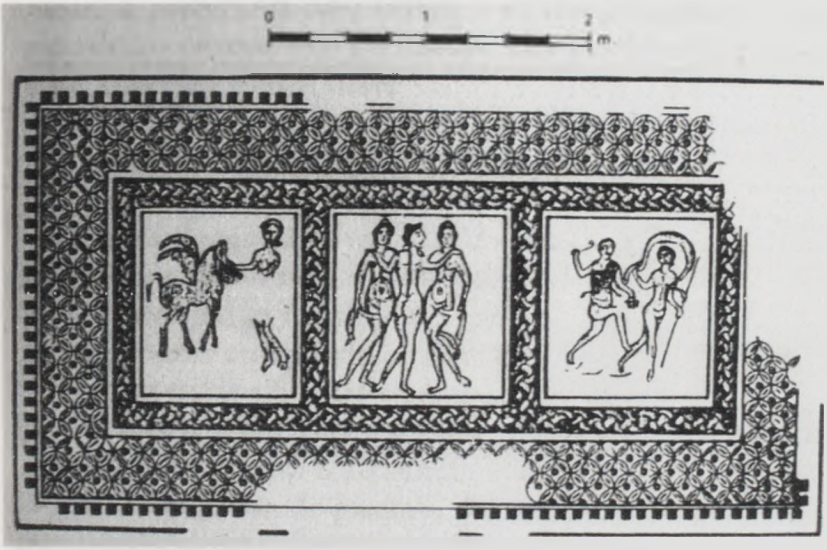
2. Conjunto de la parte central del mosaico nilótico.



1. Conjunto del ábside n° 1.



2. Conjunto del ábside n° 2.



1. Mosaico del patio, hab. 2 (Dibujo de L.A. López Palomo).



2. Panel izquierdo del mosaico del patio. Pegaso y una ninfa.



1. Panel central del mosaico del patio. Las Tres Gracias.



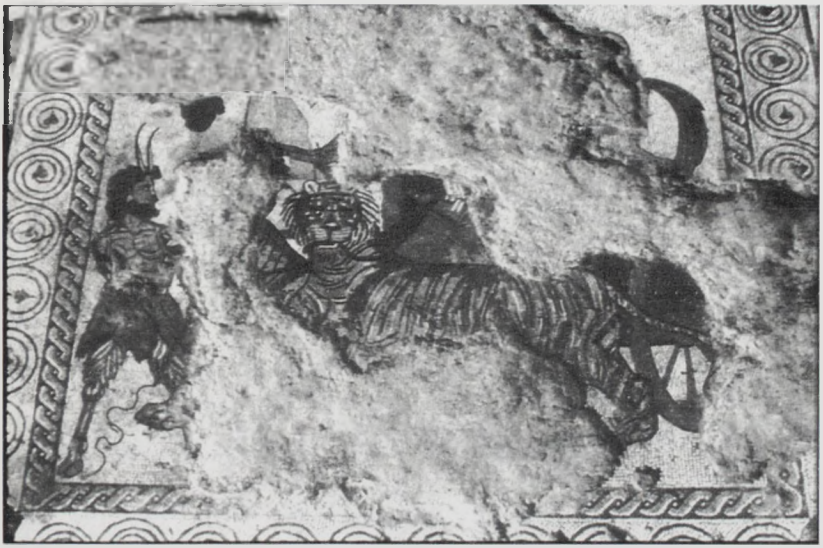
2. Panel derecho del mosaico del patio. Ninfa perseguida por un sátiro.



Mosaico de la habitación n° 3, *oecus* (Dibujo de L.A. López Palomo).



Mosaico báquico del *oecus*.



1. Mosaico de Andelos, Navarra.



2. Mosaico de *Caesaraugusta*.



1. Mosaico de Ecija, Sevilla.



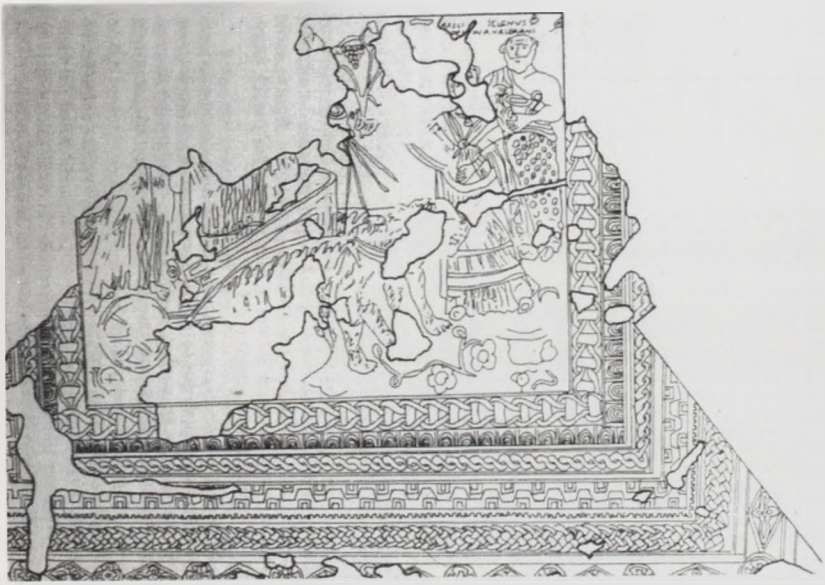
2. Mosaico de Itálica.



1. Mosaico de Alcolea, Córdoba.



2. Mosaico de Ecija (Sevilla).



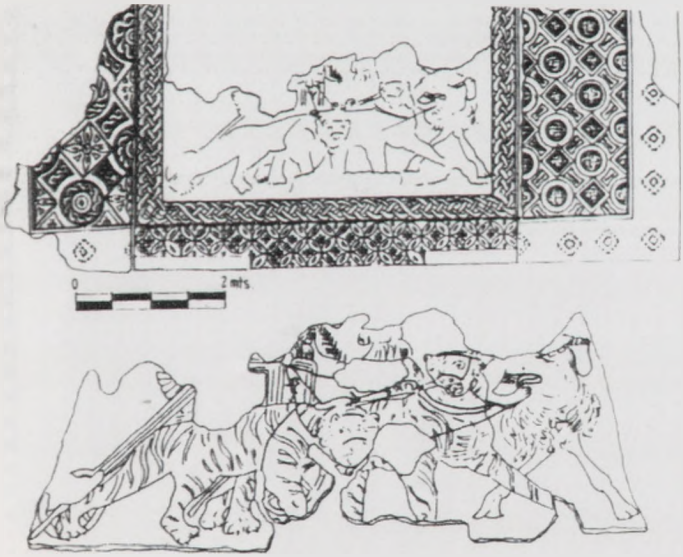
1. Mosaico de Albarragena, Cáceres.



2. Mosaico de Torre de Palma, Portugal.



1. Mosaico de Tarragona.



2. Mosaico del Olivar del Centeno, Cáceres.



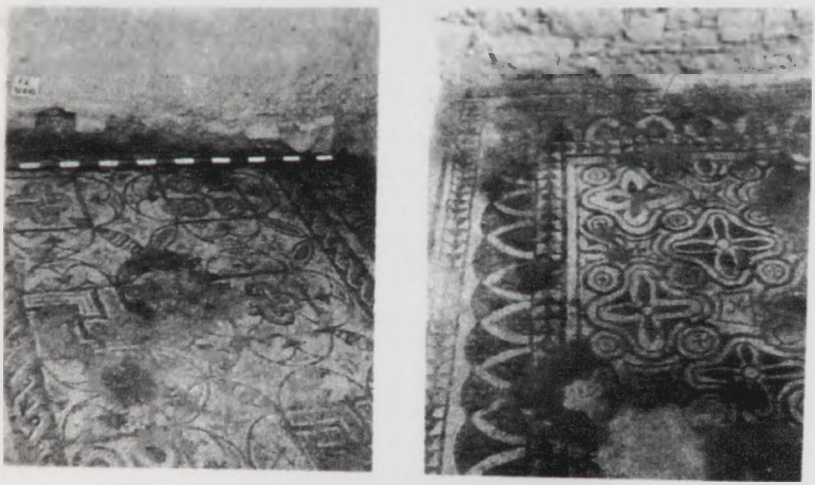
1. Mosaico de Baños de Valdearados, Burgos.



2. Lucha de Dióniso con los indios de Tusculum (Italia).

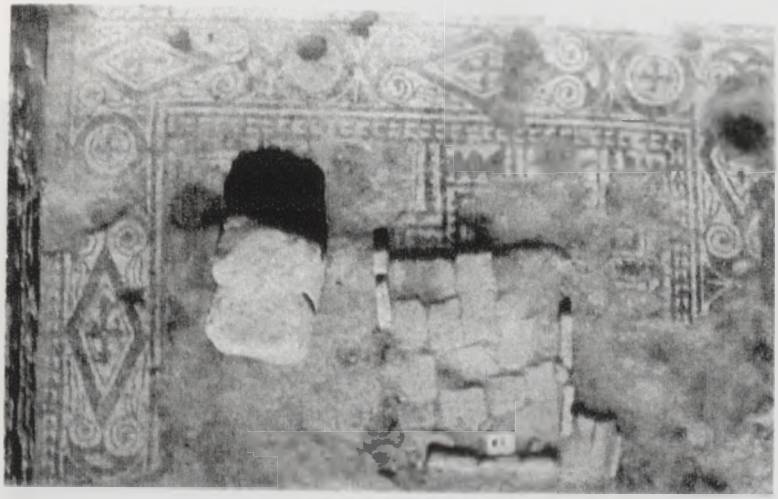


1. Mosaico de Nea Paphos (Chipre).

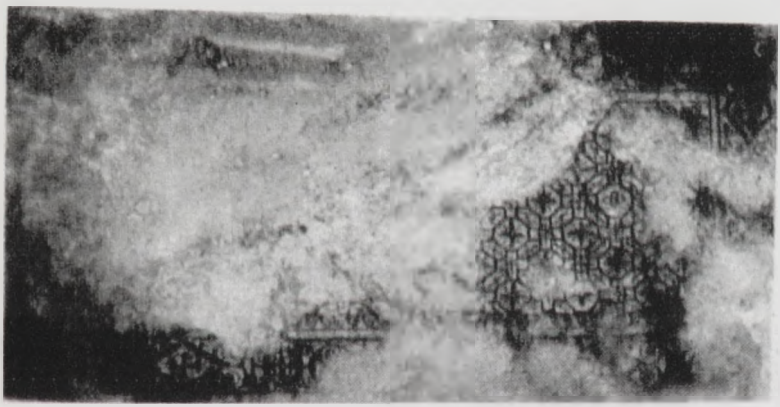


a b

2. Mosaicos geométricos. a, pórtico; b, habitación n° 6.

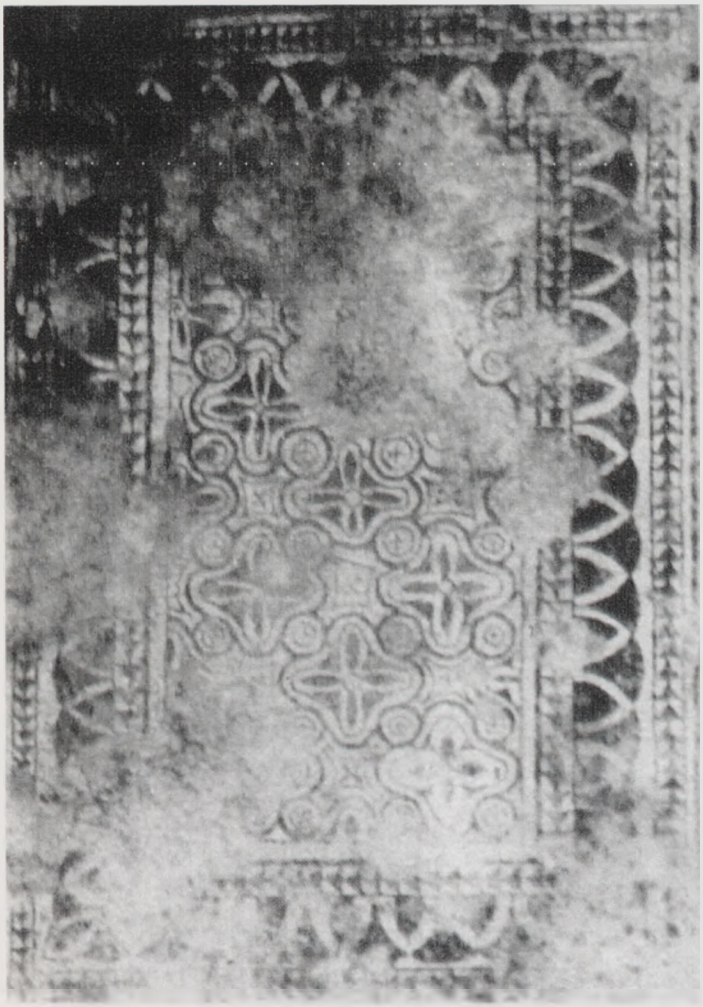


a



b

Mosaicos geométricos. a, habitación n° 4; b, habitación n° 7.



Mosaico geométrico de la habitación nº 8.

rece semidesnudo, con un manto que le cubre los muslos y piernas, coronado con pámpanos de vid, sujetando en su mano izquierda las riendas y en la derecha el manto. El dios se encuentra solo en el interior del carro como es habitual en los mosaicos norteafricanos y en los de Ostia, Nea Paphos, Tréveris y Antioquía; en Hispania sólo lo encontramos en los pavimentos bajoimperiales del Olivar del Centeno y Tarragona; este último en una representación divinizada del propietario de la *villa*.

En el exterior del carro y caminando junto a él, una ménade de la que sólo se conserva la parte inferior de la figura y un trozo de manto flotante al viento. Ocupa el mismo lugar que las de los mosaicos de *Caesaraugusta*, Torre Albarragena y Sousse y está colocada de perfil como en Torre de Palma y Torre Albarragena.

Delante del carro, como eje de la comitiva, la figura de Pan danzando, seccionado a la altura de los hombros, tiene pies de cabra, viste *nebris* y sujeta son la mano izquierda un *pedum*. El dios Pan forma parte de la comitiva en varios mosaicos hispanos, Andelos, *Caesaraugusta*, Torre Albarragena, Torre de Palma y Liédena, además de los de *Thysdrus* I, *Sabratha*, *Nea Paphos* y Antioquía.

Antepuesto al dios Pan y abriendo la comitiva, un trío de figuras presidido por la idea de horizontalidad. La composición de este grupo se forma en torno a la figura de Sileno. Comenzando por la izquierda, una ménade, de perfil, con el cuerpo ligeramente inclinado dirigiéndose hace Sileno al que sujeta con ambas manos para hablarle. Viste túnica y velo recogido bajos los senos y arqueado sobre la cabeza[42], y al igual que Ariadna está representada con el ojo de frente.

Finalmente, Sileno montado sobre el asno y conducido por un sátiro joven. Ambos personajes están vistos de frente mirando al espectador, con sus rasgos fisonómicos claramente definidos. Sileno, desnudo, está representado como un hombre viejo, mientras que el sátiro joven, vestido con túnica dejando al descubierto el hombro derecho, tira de las riendas con su mano izquierda y con la derecha sujeta por la espalda a Sileno. Una escena semejante la encontramos en el pavimento de la casa de los Surtidores de Conimbriga[43], mientras que la representación simplificada de Sileno sobre el asno aparece en los mosaicos de Itálica, Mérida, Liédena y *Thysdrus* I, en los dos últimos acompañando al cortejo.

[42] El velo o manto arqueado sobre la cabeza aparece en representaciones de Venus, nereidas, ninfas, ménadas y Europa, cf J. BABELON, *Le voile d'Europe*, «RA» XX, 1942-43, pp. 125-140.

[43] G. LOPEZ MOINTEAGUDO, *El programa iconográfico de la Casa de los Surtidores en Conimbriga*, «Espacio, Tiempo y Forma», Serie II, Hª Antigua T 3, 1990, p. 227, con los ejemplares hispanos de Sileno montado sobre el asno.

En las figuras de Sileno y el sátiro se aprecia una mayor calidad artística que en el resto del conjunto, lo que ha sugerido al excavador la idea de la existencia de dos o más mosaistas para su ejecución. No obstante, aunque se haya concebido de esta forma, creemos que el hecho de que sus rasgos fisonómicos esten claramente definidos e individualizados, así como que aparezcan ambas figuras de espectadores de la escena pueden indicar la posibilidad de que el mosaista, conocedor del tipo iconográfico, haya querido representar los retratos de los propietarios de la *villa*, en este caso, probablemente, padre e hijo. Por otra parte Hispania ha dado otros mosaicos báquicos con la personificación de los propietarios, ya sea bajo la figura del propio Dióniso, Tarragona y Mérida[44] o de la Ménade y Sátiro como en Torre Albarragena.

En el rectangulo inferior aparece la lucha de Dióniso por la conquista de la India. En la zona central el dios y un sátiro se ensañan con un indio caído que trata de defenderse con los brazos. Dióniso, seccionado por la cintura, aparece desnudo y coronado con pámpanos, mientras que el sátiro ostenta una *nebris* flotante sobre su hombro. En el grupo de la derecha se integran tres personajes: un indio caído en el suelo, apoyado sobre su codo izquierdo en el escudo oblongo y junto a él su espada corta triangular, es atacado por una leona que le muerde el abdomen y le saca las vísceras; tiene el pelo erizado por el terror. Mientras, otro indio se opone al ataque de una ménade e intenta defender a su compañero con una espada y un escudo oblongo con umbo. A la izquierda del panel, otra ménade, de la que sólo se conserva la parte superior de la figura, empuña un cuchillo (¿antorcha?) contra el indio caído que se protege con el escudo sobre la cabeza.

El tema, la legendaria victoria de Dióniso sobre la India, gozó de una gran aceptación en el arte helenístico-romano, concretamente en los sarcófagos[45], y fue muy comentado por los autores (Diodoro II, 38). No obstante, la lucha del dios contra los indios no es muy frecuente en la musivaria romana; tal sólo se conoce otro ejemplar procedente de (*Tusculum*) no anterior al siglo III, que se conserva en el Museo Nazionale delle Terme[46]. En el emblema cuadrado, Dióniso empuña su *pedum* contra un indio que intenta protegerse con su escudo oblongo, mientras que una ménade, *uelificante sua manu*, empuña un cuchillo dispuesta a cla-

[44] A. Blanco, *op. cit.* en nota 23, p. 35; A. Garcia y Bellido, *op. cit.* p. 201.

[45] F. Matz, *Die Dionysischen Sarkophage*. IV, 3, Berlin 1969, n. 237, lám. 258; n. 243, lám. 258, 2; n. 244, lám. 259, 2. C. Gasparri, *op. cit.* en nota 23, pp. 557-558, n 233- 236.

[46] M. Donderer, *Ein verschollenes römisches Mosaik un die Gattung des Wandemblemata*, «*Mosaïque-Recueil d'hommages à Henri Stern*», Paris 1983, p. 125, lám. LXXV, 1.

várselo a otro indio caído. La escena se desarrolla a la orilla de un río donde se aprecian varios árboles (tav. XIII, 2).

La gran originalidad de ambos pavimentos es la presencia de la ménade ensañandose con el indio, que se inserta en una tradición iconográfica determinada, además de los detalles del paisaje del mosaico italiano que señalan claramente una configuración pictórica del tema.

Figuras de indios apresados en el cortejo lo hallamos, además de los sarcófagos, en los mosaicos de *Nea Paphos* (tav. XIV, 1) y Setif.

La cabeza del *oecus* de Fuente Alamo está adornada con un mosaico geométrico de 5x3 m. Una exedra adornada con venera de 27 gallones, motivo pompeyano que aparece en el siglo I a.C.[47]. Está enmarcada por una cenefa de roleos de hojas de acanto cuya iniciación aparece ocupada por frutos rodeados por cinco pétalos, y entre cada dos roleos se insertan flores de lis, con paralelos en mosaicos hispanos y del Norte de Africa[48].

La segunda de las unidades de esta parte del la *villa* de Fuente Alamo corresponde a un pórtico alargado que se extiende a continuación del patio abierto y orientado según el eje longitudinal de la casa, en el que sólo se han llegado a excavar 14 m., cubierto posiblemente con tejado a una vertiente al exterior. En su parte S. se encuentra cerrado por un muro de doble hilera de ladrillos excepto una entrada limitada por una gruesa jamba de piedra, mientras que por la parte opuesta se accede a otra zona de la casa integrada por una serie de habitaciones. Este tipo de pórtico o galería en la fachada, imponiendo luminosidad, requisito imprescindible en una edificación en el campo, está generalizado fuera del área mediterránea; no obstante en Hispania aparece en Murias de Beloño (Oviedo), El Castillet (Murcia), Villaverde Bajo (Madrid), Memorana (Oviedo), Daragoleja (Granada) y Pared Delgada (Tarragona). El origen de este tipo de *villa* ha sido ampliamente discutido, aunque bien pudiera haber sido el resultado de la combinación de la influencia mediterránea con un modo de construcción enraizado en el mundo céltico[49].

El largo pavimento que adorna el pórtico es de tipo geométrico, detectándose un muro de época altomedieval que lo pisaba. La orla está decorada por un cable trenzado[50]. Todo el centro está adornado con dos hileras de cuadrados, decorados en el interior con nudos de Salomón o

[47] A. OVADIAH, *Geometric and Floral Patterns in Ancient Mosaics*, Roma 1980, p. 153.

[48] *Cf.* G. LOPEZ MONTEAGUDO, T. MAÑANES, *Mosaicos de León* en J.M. BLAZQUEZ et ALII, *Mosaicos romanos de León y Asturias*, Madrid, 1993, pp. 37-38.

[49] M.C. FERNANDEZ CASTRO, *op. cit.* en nota 5, pp. 154-164.

[50] Sobre las orlas de trenza y sus diferentes tipos *cf.* C. BALMELLE ET ALII, *op. cit.* pp. 120-126, láms. 70-76.

con aspas terminadas en círculos concéntricos, rodeados de peltas y con hojas lanceoladas en las esquinas formando rosetas de cuatro pétalos (tav. XIV, 2a). Cuadrados entre peltas con rosetas de cuatro pétalos decoran también la orla de un mosaico cordobés, con las cuatro estaciones, de época constantiniana[51], emparentándose con el de Fuente Alamo, a cuyo círculo artístico pertenece. Con círculos entre los cuadrados con peltas se encuentran en varios mosaicos de Jumilla (Murcia)[52] y otro de Balazote (Albacete)[53]; con octógonos entre cuadrados con peltas en un pavimento emeritense de la calle de Oviedo, del siglo IV[54]; cuadrados con peltas sin ningún otro elemento añadido aparece en un mosaico del siglo IV de Yecla (Murcia)[55]. Este motivo decorativo se encuentra igualmente en mosaicos africanos, Sousse, Trípoli, Djemila y *Thysdrus*, además de otro de Ostia, fechados entre los siglo I-VI, lo que prueba la pervivencia del esquema decorativo[56].

Desde el lado N. del pórtico se accede a otra zona de la casa integrada por cuatro habitaciones, que se podrían identificar como dormitorios, con la particularidad de tener una estancia más pequeña que precede a otra de mayor tamaño y cuyas puertas de acceso constan de dos hojas. Todas ellas están pavimentadas con mosaicos de tipo geométrico (habs. 4-7) (tav. I, 2).

La habitación 4 ofrece un mosaico en blanco y negro, bastante deteriorado, que mide 4,85x3,60 m. El borde está decorado de fuera a adentro, negro sobre fondo blanco, por una franja, entre dos líneas paralelas, de rombos afrontados por peltas y círculos alternativos, en donde se inscribe una flor cuatripétala. En el interior de los rombos se inscriben otros rombos dentados de menor tamaño con cruces en el centro (o flores cuatrupétalas). En la parte de la alfombra, de la que se conserva muy poco, tiene temas espicatiformes y cruciformes (tav. XV, a).

El tema de los rombos entre peltas es composición frecuente en la mu-

[51] J.M. Blázquez, *op. cit.* en nota 30, p. 38, láms. 22-23.

[52] J.M. Blázquez, *Mosaicos romanos de Sevilla, Granada, Cádiz y Murcia*, Madrid 1982, pp. 73-76, láms. 31-34. S.F. Ramallo, *Mosaicos romanos de Carthago Nova (Hispania Citerior)*, Murcia 1985, pp. 121-128, láms. LXI-LXII.

[53] J.M. Blázquez et Alii, *Mosaicos romanos de Lérida y Albacete*, Madrid 1989, pp. 42-44, fig. 9, láms. 13 y 28.

[54] A. Blanco, *op. cit.* en nota 8, pp. 33-34, lám. 24.

[55] J.M. Blázquez, *op. cit.* en nota 52, pp. 68-69, lám. 26.

[56] *Ibidem*, p. 69. Otros paralelos en J.M. Blázquez, *Aspectos comunes de los mosaicos de Cerdeña, Africa y España*, «L'Africa romana», VIII, 1991, pp. 921-922, lám. XIII.

sivaria romana de los siglos IV-VI[57], perviviendo, incluso varios siglos después[58]. Curiosamente, dentro de los ejemplares hispanos el paralelo más próximo se encuentra en el mosaico cordobés, con las cuatro estaciones, ya citado para el motivo del pavimento del pórtico, denotando la probable existencia de un taller musivario o de artistas ejecutores del motivo.

El mosaico de la habitación 5, de 3,60x2,55, es el peor conservado de todos; apareció incluso cortado por un pesebre, consecuencia de la reutilización de la *villa*. Una orla de postas limitadas por listeles enmarcaría el pavimento; le sigue una banda de ojivas blancas que encierran otra negras concéntricas y entre cada dos ojivas blancas un triángulo curvilíneo con la punta hacia abajo. A continuación una segunda banda de postas limitada por una banda blanca. En el emblema central, sobre fondo negro, una composición octogonal de círculos secantes, dejando entrever cuadripétalos y formando cuadrados cóncavos, con teselas en los puntos de tangencia. En los cuadrados cóncavos se inscribe un punto negro.

Esta decoración de círculos secantes es bastante frecuente. En Hispania la encontramos en mosaicos de los siglos II-IV, y generalmente formando la orla de un medallón con figuras como el mosaicos de la habitación 2 de Fuente Alamo, excepto en el mosaico de Liédena, Navarra, que al igual que el de habitación 5 ocupa la totalidad del pavimento[59]. Y el de la Travesía de Pedro María Plano, Mérida, inscrito en cuadrado[60]. Fuera de Hispania se emplea igualmente en Alemania, Africa e Italia[61].

El pavimento de la habitación 6 está muy degradado, puesto que en ella se introdujeron elementos extraños (*dolia*, cerámica de cocina...) y materiales de edificación procedentes de otros lugares como una basa de columna. Mide 5x4'87 m. Una orla decorada con follaje de acanto, idéntica a la del ábside del *oecus*, enmarca el mosaico. El emblema central parece ser el mismo del pavimento de la habitación 4 que está contigua a ella[62]. Se suceden

[57] J.M. BLÁZQUEZ, *op. cit.* en nota 29, p. 38, con paralelos; J.M. BLÁZQUEZ, *Mosaicos Romanos de la Real Academia de la Historia, Ciudad Real, Toledo, Madrid y Cuenca*, Madrid 1982, pp. 29-30, láms. 14-15, fig. 20.

[58] F. BERTI, *Mosaici antichi in Italia*. Ravenna 1, Roma 1976, p. 6, lám. XXXV, n. 40.

[59] J.M. BLÁZQUEZ y M.A. MEZQUIRIZ, *op. cit.* en nota 36, pp. 41-43 n. 21, lám. 27, con multitud de paralelos dentro y fuera de Hispania.

[60] J.M. ALVAREZ MARTINEZ, *Mosaicos romanos de Mérida. Nuevos hallazgos*, Mérida 1990, p. 146, n. 3, lám. 18.

[61] *Cf.* nota 16.

[62] Hay que anotar la ausencia de simetría entre el lado izquierdo y el derecho de este mosaico, posiblemente por la adaptación de cartones no preparados por el mosaista expresamente para pavimentar esta estancia.

cuadrados y rectángulos, en donde se incriben espigas y cruces de flor de lis, intercalándose cruces decoradas con motivos palmados, en disposición cruzada y con círculos concéntricos de enlace (tav. XIV, 2b).

El mosaico de la habitación 7, de 3,75x2,55 m. es blanco y negro con algunas inclusiones de otros colores. Se encontró también bastante deteriorado. Un filete dentado enmarca todo el cuadro, que aparece bordeado por una greca de ojivas, identica al del mosaico de la habitación 5, que al igual que ésta pertenece a una zona de tránsito a otra estancia mayor. A continuación otro filete dentado que enmarca el campo musivo decorado a base de una composición de cuadriculado de cojines y de círculos adyacentes formando octógonos irregulares cóncavos, similar al tema de la greca del mosaico número 1 (tav. XV, b).

En el último sector al oriente, tan sólo se ha llegado a descubrir una estancia con tres aberturas, N.E. y S. (hab. 8). En el vértice N.E. se encuentra un pilar que junto con la aparición de un trozo de fuste ha hecho pensar a los excavadores en la posibilidad de que en esta zona existiera un peristilo. No obstante, aunque la disposición de los accesos no es muy habitual, encontramos un ejemplo comparativo en una de las habitaciones del lado noroeste de la Casa de los Pájaros de Itálica, finales del siglo II-principios del III, en donde existe una puerta doble, decorada con una columna central, además de uno de los *oeci* de la Conimbriga con triple puerta[63].

La mayor parte de la *villa* parece corresponder a un edificio de una sola planta; sin embargo, a partir de la zona oriental se aprecia por el espesor de los muros, la existencia de dos pisos. Precisamente en la Bética encontramos dos ejemplares de este tipo de *villae* de doble piso, la de Pelay Correa (Sevilla) y Bruñel (Quesada, Jaén)[64].

El mosaico que adornaba este habitación (n. 8), de 4,92x2,60 m., también fue hallado en muy mal estado de conservación, ya que fue una zona de tránsito. Está limitado por una franja de rombos afrontados por peltas y círculos alternativos, ambos con flores cuatripétalas, semejante a la del pavimento de la habitación 4. El emblema central tiene una composición a base de octógonos determinando cruces con hexágonos a los lados; en los espacios se inscribe una flor cuatripétalas (tav. XVI, 2).

Esta composición la encontramos en Africa, Austria, Siria[65] e His-

[63] A. Balil, *op. cit.* en nota 19, p. 42, fig. 8, p. 53, fig. 10.

[64] M.C. Fernandez Castro, *Aspectos arquitectónicos y musivarios de la villas romanas en Andalucia, «Actas de I Congreso de Historia de Andalucia (Diciembre 1976)»*, 1978, p. 316.

[65] Sobre este esquema compositivo *cf.* G. Salies, *op. cit.*, pp. 11-12 (Oktogonsystem IV), cuadro 3, 40, Katalog 470-473.

pania, concretamente en la habitación L de las termas de Rielves, Toledo[66]; con una cronología que oscila entre los siglos III-IV.

La *villa* de Fuente Alamo corresponde al tipo de casa de campo de plano diseminado, ampliamente difundida en las regiones nórdicas y con varios ejemplares hispano pero la única, hasta el momento, hallada en la Bética. Su construcción debío de ser admirable tanto por su revestimiento exterior (*opus tectorium*) como por su interior (*nobile pavimentum*) (Varrón III, 1, 10); e incluso su emplazamiento es acorde con las orientaciones de los escritores antiguos, evitando lugares pantanosos pero ameno por el agua corriente del arroyo (Columela I, 5, 4). Posiblemente perteneciera a un rico ciudadano, vecino de *Ipagro* (Aguilar de la Frontera), algo más de 10 Km. al norte de Fuente Alamo y, atendiendo al repertorio musivo, sería persona culta y refinada e incluso podría tener matices políticos, ya que a veces el Triunfo indio se utilizaba como símbolo del culto al gobernante[67].

Aunque la planta alargada de la vivienda propiamente dicha, suele estar en consonancia con un destino agrícola y utilitario, no parece que en Fuente Alamo tenga ese empleo, pues no se han hallado ánforas, máxima evidencia arqueológica de esta ocupación, ni tampoco que existiera una explotación de latifundio cerealista, pues se han localizado cerca de éste numerosos asentamientos rurales de la misma época que no permiten entre ellos obtener latifundios.

Las construcciones más lujosas corresponden a las estancias del sector O., alrededor del *oecus* y a la habitación cruciforme que podría estar en relación con una instalación termal[68]. La disposición de los pavimentos ofrecen resultados análogos a los elementos arquitectónicos; los esquemas figurados corresponden a estas unidades y espacios señoriales e íntimos, mientras que los esquemas geométricos están reservados a las dependencias dispuestas en la zona N. del pórtico y a la habitación 8 que podría identificarse con un peristilo. Por otra parte el espesor de los muros de la zona E. de la casa induce a suponer la existencia de un segundo piso.

Dentro de las figuras geométricas existe tendencia a la repetición: esquemas circulares, rombos entre peltas, ojivas, follaje de acanto, flores

[66] M.C. Fernandez Castro, *Mosaicos de Rielves*, en J.M. Blazquez, *op. cit.* en nota 53, p. 71, fig. 37.

[67] J.M. Blázquez y G. Lopez Monteagudo, *La colección de mosaicos del Museo del Bardo*, «Rev. de Arte Goya», nos. 217- 218, 1990, p. 7.

[68] Esta habitación y los mosaicos referidos en la nota 4 podrían estar relacionados y pertenecer a una construcción termal.

cuatripétalas. En las escenas mitológicas se escogen varios episodios que compone el mito, como ocurre en el mosaico báquico de Dióniso que decora el *aula* u *oecus*, cuya disposición coincide con las restantes regiones del Imperio. Otras veces se recurre a figuras con un fuerte contenido simbólico, como ocurre con el pavimento del patio que ha sido interpretado como representativo del ritual del matrimonio. En otras ocasiones se recogen escenas de tema africano, acompañadas de un diálogo que atestigua la cultura literaria del propietario y de sus invitados.

La temática de estos pavimentos no se ha escogido al azar, muy al contrario, ha sido cuidadosamente seleccionada por el propietario de la *villa*. Así, los episodios, la *pompa triumphalis* de Dióniso y la lucha contra los indios, este último un *unicum* en Hispania, constituyen un símbolo del culto al gobernante, a la vez que aluden a la idea de inmortalidad a la que se accede por el ejercicio de la virtud moral. Por último y fuera del recinto propio de la vivienda, le geronomaquia acaso simbolizase el cosmopolistismo del dueño de la casa.

Francisca Chaves Tristán

Moneda y ciudad en el Sur de la Peninsula Iberica

La provincia de *Hispania Ulterior* alberga casi el mayor número de ciudades-cecas de todo el Occidente Romano durante la etapa republicana, superior incluso al Norte de Africa y sólo parangonable a la *Hispania Citerior*. De las 64 que pueden contabilizarse sólo las escasísimas que están al oeste del Guadiana y la ceca de *Castulo*[1] quedan fuera de la que será la *Provincia Baetica* tras la reforma de Augusto.

La heterogeneidad del conjunto, donde incluso aparecen utilizados tres alfabetos diferentes, tiene un importante denominador común: la presencia siempre del nombre de la ciudad emisora, con alguna rara excepción. El hecho, muy normal por otra parte en amonedaciones tanto de Oriente como de Occidente, no deja de revestir interés. En la provincia vecina, la *Citerior* romana, tuvieron también lugar durante el período republicano numerosas amonedaciones en plata y bronce en las que, si en repetidas ocasiones aparecía el topónimo de la ciudad emisora, en otras se escribía el de los habitantes de la ciudad, o el de una tribu o grupo étnico[2].

Por otra parte, las emisiones producidas por los cartagineses en Hispania representan el único precedente inmediato no romano, que existía en la zona. Nunca sin embargo se encuentra ningún nombre de ceca o ciudad en las monedas hispano-cartaginesas a pesar de ser evidente que, junto a los imprescindibles talleres móviles a veces de campaña[3], existieron lugares fijos de amonedación como *Cartagonova*[4].

[1] En realidad *Castulo* también perteneció inicialmente a la Bética aunque por un tiempo muy corto ya que, por razones de la riqueza minera de su entorno, Augusto en el reajuste de los límites provinciales realizado en 7-2 a.C., desgajó esa zona de la *Baetica*, provincia senatorial, para englobarla en la Tarraconense.

[2] A. Beltran Martinez, *Las monedas ibéricas y sus inscripciones*, *La Baja Andalucía en la Cultura Ibérica*, Madrid, 1979, pp. 222-225.

[3] Por ejemplo el del actual Montemolín en Marchena (Sevilla). *Vide* F. Chaves, *Los hallazgos numismáticos y el desarrollo de la II Guerra Púnica en el Sur de la Península Ibérica*, «Latomus», 1990, 3, pp. 613-622.

[4] L. Villaronga, *Las monedas hispano-cartaginesas*, Barcelona, 1973, p. 121.

El otro precedente, aunque muy puntual, es *Gades* que amonedó ya durante el s. III a.C. Pero la serie más antigua de esta ceca púnica, que actualmente se fecha a principios del siglo[5], es anepígrafa y en bronce. Sólo a partir de la serie II, en plata y datada en torno a la II Guerra Púnica[6], comenzaron a incluir leyendas con lecturas hoy discutidas pero que no se ciñen al topónimo, introduciendo unas el matiz de "acuñación de", otras "de la ciudad de" u "obra de"[7].

A partir de entonces en todas las cecas que se fueron abriendo en el sur de Hispania se encuentra una conexión directa entre amonedación y ciudad de manera que tanto los motivos desencadenantes de la puesta en marcha de las emisiones como el supuesto beneficio o finalidad que se pretendiera con ellas, iban necesariamente relacionados con la organización ciudadana y con las premisas que marcaran sus dirigentes.

Es evidente que ni el concepto puramente financiero que tuvieron los cartagineses en la Península con su moneda, ordenada por los superiores de un ejército para pagar en masa los gastos del mismo, ni la idea de aquellos que amonedaron en la *Citerior* como grupo étnico, fue compartida por el Sur de la Península. Cierto que en él existen "pueblos" distintos y con toda claridad mencionados en las fuentes: Turdetanos, Oretanos o Bastetanos, pero nunca aparece ninguna alusión a ellos en las monedas, que se insertan así en un fenómeno puramente "ciudadano".

Pero el propio término "ciudad" plantea ya un problema: ¿estamos ante ciudades propiamente dichas con una organización administrativa avanzada o nos encontramos ante simples establecimientos cuyas estructuras no pasan de pseudourbanas? Sin intentar profundizar en el tema para el que éste no es lugar, recordemos que las amonedaciones proceden de tres ámbitos: Oretania, impregnada de la cultura ibérica y capaz de albergar un habitat tan significativo como *Castulo*; Bastetania que se extiende hasta el contacto con las ciudades de ascendencia fenicia de la costa, y Turdetania con fama de zona culta según las Fuentes (*Strab.*, III, 6) pero con establecimientos en los que la Arqueología aún intenta definir ciudades desde el punto de vista urbanístico[8].

[5] C. ALFARO, *Las monedas de Gadir-Gades*, Madrid, 1988, p. 125.

[6] *Ibid.*, p. 126.

[7] Discusión y bibliografía, *ibid.*, pp. 53-54. Interesante al respecto E. ACQUARO, *Note di epigrafia monetale punica I*, «RIN», 1974, pp. 79-81.

[8] Las excavaciones en extensión serían la base de un análisis que hoy no se ha realizado, limitándose en su mayoría a cortes estratigráficos o superficies muy limitadas. Por ello, el que la arqueología no pueda definir ahora el planteamiento urbano de estos lugares no quiere decir que no lo hubiese y que sus premisas organizativas no rebasasen el mero establecimiento. En este campo son importantes los varios estudios de M. BENDALA, como *Aproximación al urba-*

El Sur de la Península Ibérica presenta a finales del s. III a.C. un terreno propicio a la instauración de núcleos ciudadanos vertebrados por una organización interna que contempla a su vez una serie de interrelaciones entre ellos. Como veremos al final, esa tendencia será aprovechada y potenciada por Roma en su propio beneficio[9].

El gran problema que encontramos para el estudio de las "ciudades" de ese momento y zona es la escasez de datos y la dispersión y poca expresividad de los mismos que los hacen tan difícil como peligrosamente interpretables.

Esta carencia y dificultad atañe no sólo a las Fuentes escritas y a la epigrafía, sino también a los elementos arqueológicos de toda índole. Las primeras sólo nos aportan datos abundantes - salvo excepción - a partir del Imperio[10] y los segundos presentan un conjunto tan poco expresivo que han dado lugar a interpretaciones antagónicas partidarias unas de la pronta romanización[11] y otras de la prolongada pervivencia de las estructuras indígenas[12].

En las monedas hay una serie de elementos interesantes que aportan cierta luz al tema mencionado y, aunque su exposición pormenorizada la estamos planteando en otro lugar, baste recordar que las leyendas monetales, los tipos, la metrología empleada, etc. sugieren que las "ciudades" del sur peninsular hispano no pueden enmarcarse en conceptos tan simplistas como "romanizadas" o "indígenas". En ellas hay un juego de fuerzas interno que se inclinará decisivamente al lado romano bien avanzado el s. I a.C.

Para tratar de aproximarnos un poco a la relación moneda-ciudad, planteamos tres interrogantes:

1°. Si la moneda - salvo en *Gades* - no se acuña localmente antes de la presencia romana ¿cómo empieza?

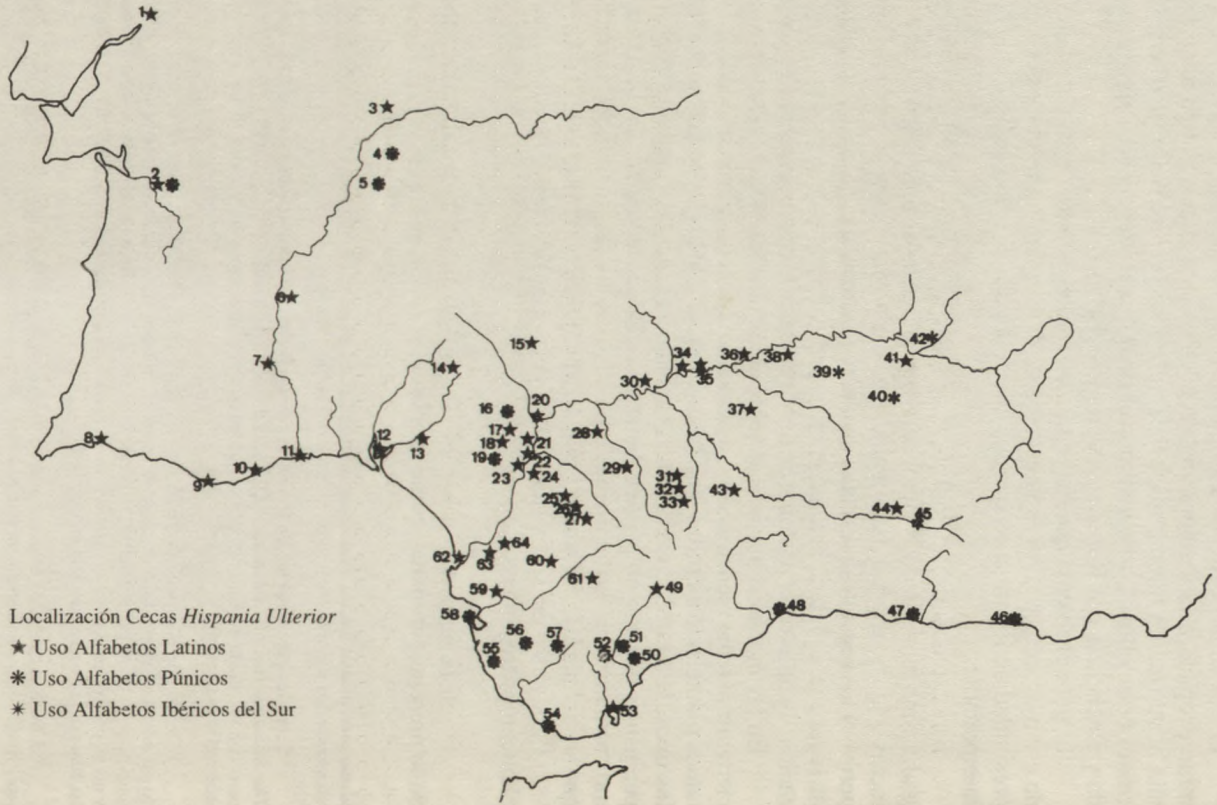
nismo prerromano y a los fenómenos de transición y de potenciación tras la conquista, en *Los asentaminetos ibèricos tras la romanización*, Madrid 1988, pp. 121-140.

[9] Sobre las posibilidades de Roma de aprovechar las estructuras indígenas, *vide* S. KEAY, *The Romanisation of Turdetania*, «Oxford Journal of Archaeology», 11, 3, 1992, pp. 275-315, pero con un planteamiento distinto del propuesto aquí respecto a la finalidad de las emisiones monetales indígenas.

[10] De ahí que el conocimiento de los estatutos jurídicos de las ciudades siga siendo debatido en muchos casos a falta de datos definitivos. Sin embargo, aunque amoneda alguna ciudad *foederata* y alguna colonia latina, la inmensa mayoría eran simplemente *civitates stipendiariae*, y no es posible relacionar el estatuto con la existencia o no de amonedaciones. El móvil de éstas hay por tanto que buscarlo en otro sentido.

[11] J.M. BLÁZQUEZ, *El final del mundo ibérico en la Bética*, en J.M. BLÁZQUEZ (Ed.), *Nuevos estudios sobre la Romanización*, Madrid, 1989, pp. 43-54.

[12] Ultimamente S. KEAY, *op.cit.* n. 9.


Localización Cecas *Hispania Ulterior*
★ Uso Alfabetos Latinos
✱ Uso Alfabetos Púnicos
✳ Uso Alfabetos Ibéricos del Sur

Explicacion del mapa con cecas

LATINAS
FENICIO-PUNICAS
TURDETANAS

1.- *Brutobriga* (Santarem)
2.- *Salacia* (Alcacer do Sal)
3.- *Dipo* (¿Elvas?)
4.- *Arsa* (¿Arcos?, ¿Zalamea la Serena? ¿S.E. de Badajoz?)
5.- *Turirricina* (¿Regina?)
6.- *Sirpens* (Serpa)
7.- *Mirtilis* (Mértola)
8.- *Ipses* (Vila Velha, Portimâo)
9.- *Ossonoba* (Faro)
10.- *Balsa* (Torre Ares, Faro)
11.- *Baesuri* (Castro Marim)
12.- *Onuba* (Huelva)
13.- *Ilipla* (Niebla)
14.- *Ostur* (Villalba del Alcor)
15.- *Sisapo* (Almadén de la Plata)
16.- *Ituci* (Tejada la Vieja)
17.- *Lastigi* (Olivares)
18.- *Laelia* (Sanlúcar la Mayor)
19.- *Olontigi* (Aznalcá del Rio)
20- *Ilipa* (Alcalá del Río)
21.- *Iripo* (entre Aljarafe y Lebrija)
22.- *Osset* (S. Juan de Aznalfarache)
23.- *Caura* (Coria del Rio)
24.- *Orippo* (Dos Hermanas)
25.- *Searo* (Cort. Zarracatín, Utrera)
26.- *Salpesa* (Cort. Facialcázar, entre Utrera y El Coronil)
27.- *Callet* (El Coronil)
28.- *Carmo* (Carmona)
29.- *Cilpe* (¿Marchena?)
30.- *Celti* (Peñaflor)
31.- *Halos* (N. de Osuna)
32.- *Urso* (Osuna)
33.- *Ipora* (S. de Osuna)
34.- *Sisipo* (Posadas)
35.- *Carbula* (Almodóvar del Rio)
36.- *Corduba* (Córdoba)
37.- *Ulia* (Montemayor)
38.- *Sacili* (El Carpio)
39.- *Obulco* (Porcuna)
40.- *Abra* (cerca de Obulco)
41.- *Ilitурgi* (Mengíbar)
42.- *Cástulo* (Linares)
43.- *Ventipo* (Casariche)
44.- *Ilurco* (Pinos Puente)
45.- *Iliberis* (circa Granada)
46.- *Abdera* (Adra)
47.- *Sexi* (Almuñécar)
48.- *Malaca* (Málaga)
49.- *Acinipo* (Ronda)
50.- *Lacipo* (Casares)
51.- *Vesci* (Gaucín)
52.- *Oba* (Jimena de la Frontera)
53.- *Carteia* (San Roque)
54.- *Bailo* (Bolonia)
55.- *Baisipo* (¿Vejer de la Frontera? ¿Arcos de la Frontera?)
56.- *Asido* (Medina Sidonia)
57.- *Lascuta* (Alcaláde los Gazules)
58.- *Gades* (Cádiz)
59.- *Cerit* (¿Jerez de la Frontera?)
60.- *Carissa* (Bornos)
61.- *Iptuci* (Prado del Rey)
62.- *Aibora* (¿Sanlúcar del Barrameda?)
63.- *Cumbaria* (cerca de Lebrija)

Conviene recordar que la moneda acuñada y todo aquello que puede interpretarse como "dinero" en amplio sentido y aún en el caso de ser utilizado como material intercanjeable, son nociones diferentes. Aún así, en el sur de la Península no conocemos en la actualidad la existencia de elementos a los que pudiéramos considerar como pre-moneda. La supuesta utilización en ese sentido de puntas de flecha "orientalizantes" en contextos del s. VI a.C. se ha comprobado actualmente falta de fundamento[13]. El paso que el mundo griego conoce de los conceptos de *kréma* o *nómisma*[14] no es detectable en el Sur Peninsular.

Al no haber una tradición que explique el inicio de las amonedaciones se podría pensar en un cambio sustancial de las estructuras:

- Si el uso de la moneda se observa como normalmente masivo, se debería admitir un cambio brusco de tales estructuras socio-políticas, no necesariamente económicas, porque su función puede ser sólo financiera. Como veremos, éste no es el caso del Sur de la Península.

- Si el uso es "epidérmico" no hay pruebas de una ruptura acelerada, pero sí debe buscarse un factor desencadenante. Este se produciría bien por un proceso interno, bien por un impulso externo o por la combinación de ambos que, como veremos más adelante, creemos es el caso aquí planteado.

Para aclarar por tanto la pregunta antes formulada, necesitamos conocer si la amonedación y el uso de la moneda son en el Sur de la Península masivos o simplemente epidérmicos, lo que nos lleva a plantearnos las otras dos interrogantes.

2°. ¿Cuál es el verdadero volumen y la envergadura de la amonedación en el Sur de la Península Ibérica?

Ante todo hay que matizar en su justa medida tres tópicos que, sin dejar de tener parte de verdad, conducen a interpretaciones y deducciones engañosas: multiplicidad, abundancia y perdurabilidad[15].

Se tiende a hablar de la variedad y multiplicidad de tipos, valores y metrologías empleadas. Es cierto que la limitación tipológica que se da en buena parte de la Citerior[16] - cabeza masculina, jinete y caballo - no

[13] J. MANCEBO y E. FERRER, *Aproximación a la problemática de las puntas de flecha en el Período Orientalizante. El yacimiento de Pancorvo. (Montellano, Sevilla)*, «Zephyrus», XLI-XLII, 1988-89, p. 316.

[14] Sobre ello vide, M. LOMBARDO, *Elementi per una discussione sulle origini e funzioni della moneta coniata*, «AIIN», 26, 1979, pp. 84 ss.

[15] De este esquema habría que excluir ciudades como *Gades*, *Castulo* o *Carteia* cuyas condiciones son distintas, pero se cumple en la mayoría de los casos restantes.

[16] Como en la Ulterior, también hay casos excepcionales como *Emporion*; en líneas generales nos referimos a lo que se conoce como "amonedación ibérica".

existe en el Sur, pero también muchos tipos se repiten insistentemente en varias cecas formando grupos entre los que puede establecerse una relación. De igual forma las variaciones metrológicas no son tantas habida cuenta que los pesos de bronce ni siquiera en la propia Roma guardan la rigidez de un patrón teórico que, en la práctica, oscila durante todo el s. II a.C.[17]. Pero sí encontramos grupos de ciudades-cecas con pesos, módulos, marcas, etc. semejantes.

La supuesta abundancia de la amonedación del Sur vuelve a ser un tópico del que se escapan muy pocas cecas. Hojeando las láminas del por otra parte aún imprescindible libro de A. Vives[18] la impresión que se obtiene es engañosa. Esa aparente densidad se reduce si se ha conseguido estudiar detenidamente el material conservado en Museos y colecciones privadas. En efecto, gran número de las ciudades que amonedan lo hacen con emisiones cortísimas, a veces con una sóla, a juzgar tanto por la escasez de piezas que han pervivido como por los pocos cuños empleados. El análisis pormenorizado de éstos denota una producción muy baja. Por mencionar algún ejemplo, en la ceca de *Caura* (Coria del Río, Sevilla) hemos detectado no más de diez cuños en total entre anversos y reversos, para tres series emitidas[19]. Se observa también un aprovechamiento técnicamente excesivo de los troqueles lo que hace al propio Vives considerar como "variantes" piezas que proceden de un mismo cuño deteriorado. Es el caso de las monedas de *Urso*, donde una fractura del cuño en la zona de la boca de la figura representada, confunde a Vives que la considera como "variante con la lengua fuera"[20].

También el mantenimiento de las acuñaciones en muchas de las cecas es totalmente incierto. Es normal encontrar en los manuales y catálogos al uso, aplicados además a cecas de muy limitada producción, cronologías tan amplias como "150-50 a.C." y tantas otras. Cierto que podría entenderse "entre 150 y 50 a.C." pero esto no se especifica y su interpretación da lugar a frecuentes errores en estudios de investigadores no numísmatas que admiten tan largo período de tiempo para el funcionamiento de estas cecas.

[17] Basta observar las oscilaciones de pesos para el s. II a.C. que se recogen en el Catálogo de M. CRAWFORD, *The Roman Republican Coinage*, vol. I, Cambridge, 1974, a partir de su nº 132, p. 208.

[18] A. VIVES y ESCUDERO, *La Moneda Hispánica*, Madrid, 1923.

[19] F. CHAVES TRISTAN, *Las monedas de Caura*, "Arqueologia de Coria del Río y su entorno", 11, 1993 (Coria del Río, Sevilla), pp. 65-74.

[20] ID., *La ceca de Urso: nuevos testimonios*, en J. GONZALES (Ed.), *Estudios sobre Urso*, Sevilla, 1989, p. 117. Es el nº CXII, 8 de Vives.

Por el contrario, hay casos en que una aparente variedad sólo indica distintos valores, pero pertenecen todos a una misma emisión, con lo cual la cronología se reduce a un lapso corto. Otro caso muy claro es la aparición del nombre de un magistrado como indicadora de un período concreto en el que se emiten las monedas a su nombre, es decir, el tiempo que abarque el ejercicio de su poder. Esto, que no se ha tenido en cuenta en otras ocasiones[21] reduce el arco posible de funcionamiento de varias cecas, que pudieron tener una producción relativamente intensa en cantidad[22] pero breve en el tiempo. Serían así cecas con una vida y actividad corta en la que se realiza un esfuerzo notable.

3º. La tercera pregunta para dilucidar si el uso de la moneda local fue masivo o "epidérmico", habría que hacerla directamente desde el campo de la Arqueología y también de los hallazgos de tesoros monetales. ¿Dónde se encuentra perdida - y por tanto usada - la moneda local? La respuesta vuelve a tropezar con una desesperante escasez de datos que se han interpretado peligrosamente como argumento "ex nihilo" en diversos sentidos.

La rareza de hallazgos monetales en excavaciones realizadas en establecimientos indígenas, ha hecho deducir que la moneda no se usa en la práctica. Eso es como afirmar que, habida cuenta de la similar dificultad de encontrar áureos al excavar una ciudad romana del s. II d.C., el oro no circula en dicha época. Lo que en realidad ocurre es que son monedas no demasiado abundantes, se guardan bien y se procuran no perder, y además la circulación se restringe a ciertos usos, no siendo imprescindibles en todas las facetas de la vida cotidiana.

En el caso de los bronces hispanos - y el razonamiento vale también para los bronces oficiales romanos que acceden a la Península - no son producidos de forma masiva y continuada, por tanto se reservan y se tiene cuidado con su pérdida, permaneciendo así un tiempo muy largo en circulación como lo prueban sus hallazgos en niveles arqueológicos muy tardíos[23]. Esto produce, además de un gran desgaste en las piezas por el continuo uso, la aparición de las mismas en contextos ya muy alejados

[21] En relación a la ceca de *Urso* se ha hablado de emisiones datándolas con más de cincuenta años de diferencia entre una y otra y que, sin embargo, llevan el nombre del mismo magistrado en ambas. Tampoco se ha leído en los trabajos mencionados a continuación, el nombre de otro magistrado, *Marcius*, que publicamos en nuestro artículo citado en nota anterior. L. VILLARONGA, *Las monedas de Urso*, «Ampurias», 41-42, 1.979-80, pp. 243-256; J.L. RODRIGUEZ MÉRIDA, *La ceca de Urso*, «Numisma», 36, 1990, pp. 222-227.

[22] Como indica el reaprovechamiento de los cuños mencionado más arriba.

[23] Por ejemplo en Italica, en los niveles del s. II de una casa, aparecen piezas de *Ulia*, *Ilipa*, *Cumbaria*, *Carteia* y otras béticas indeterminadas: F. CHAVES, *Las monedas de la Casa del*

cronológicamente de su puesta inicial en circulación y explica que las monedas difícilmente se hallen "perdidas" en las estratigrafías coetáneas. Pero en realidad hallazgos hay, como lo demuestran los ejemplares que se conservan en monetarios y colecciones públicos y privados, aunque la mayoría de ellos están descontextualizados[24].

En este sentido debemos recordar que las excavaciones realizadas en el sur Peninsular en yacimientos con niveles de época republicana claramente delimitada son hoy bastante escasos y suelen tratarse de cortes de reducidas dimensiones. Pero también es importante constatar que los hallazgos procedentes de excavación en contextos próximos cronoiógicamente a las emisiones, se producen en lugares en los que se puede esperar la no recuperación de las monedas por violencia o abandono no querido y también en aquellos donde su uso muy frecuente conduce a una mayor posibilidad de pérdida. Son los casos de campamentos militares como los extremeños[25] o de zonas mineras cuya estructura de funcionamiento y sector servicios hace importante la circulación de moneda[26] y lugares con una tradición monetaria y comercial evidente como el caso de *Gades*[27].

Una fuente de información que podría ser muy interesante es el es-

Planetario, «Habis», 5, 1974, p. 210; ID., *Nuevos datos sobre el conjunto monetal de la Casa del Planetario (Itálica)*, «Habis», 6, 1975, 354.

[24] Un caso interesante es el de la gran cantidad de monedas, muchas de ellas de procedencia bética, halladas en zona extremeña, en el castro de Tamuja (Botija, Cáceres). Sin embargo no proceden de las excavaciones arqueológicas que se ciñen a un pequeño sector, sino de los hallazgos esporádicos y superficiales que los aficionados del lugar vienen realizando en el área del supuesto emplazamiento de la población a lo largo de varios años. *Vide*, J.L. SANCHEZ ABAL y E. ORTEGA, *Monedas de cecas andaluzas procedentes de Tamusia*, *Actas Cong. Int. Estrecho de Gibraltar*, I, (Ceuta, 1987), Madrid, 1988, pp. 1017-1031; L. VILLARONGA, *El hallazgo de monedas. El caso de Tamusia*, «Gac. Num.», 97-98, 1990, pp. 79-85.

[25] M. BELTRAN, *Problemas de arqueología cacereña: el campamento romano de Cáceres el Viejo (Cáceres). Estudio Numismático*, «Numisma», 120-131, 1973-74, pp. 255-310; H.J. HILDEBRANT, *Contribución al estudio de la cronología de los hallazgos de monedas ibéricas en bronce*, «Acta Num.», 11, 1981, pp. 57 ss.; ID., *Die Münzen aus Cáceres el Viejo*, «Madrider Beiträge», 11, 1985, pp. 257-297.

[26] C. DOMERGUE, *La mine antique de Diógenes (province de Ciudad Real)*, «MCV», 3, 1967, pp. 29-81; ID., *El Cerro del Plomo, mina El Centenillo, Jaén*, «NAH», 16, 1971, pp. 267-363.

[27] A pesar de que la mayor parte del *Gades* antiguo permanece bajo las aguas, son frecuentísimos en el perímetro actual los hallazgos de monedas. Conocemos el material obtenido de excavaciones de urgencia recientes, aún no publicado, en el que se encuentran, además de monedas romanas oficiales, de la ceca de *Gades* y de otras hispanas, piezas del Norte de Africa. Referencias y comentarios a los hallazgos de las antiguas excavaciones de M. Pelayo en C. ALFARO, *op.cit.* n. 5, 95 ss. En p. 92 cita la mencionada autora otro punto de especialísimo interés, la zona del Santuario y luego pequeño poblado y factoría de salazones de La Algaida. Sin embargo la publicación pormenorizada de sus materiales permanece inédita.

tudio de tesaurizaciones conteniendo moneda acuñada en las ciudades hispanas del Sur. De nuevo nos encontramos con la desesperante escasez de tesoros publicados o conocidos hasta el punto que, sólo a partir de 1980[28], se han comenzado a conocer algunos hallazgos. En ellos se observa también la presencia de moneda procedente de la ceca de Roma del s. II a.C. y unas tesaurizaciones muy escasas en número de piezas que suelen ser de gran homogeneidad en cuanto a valores y módulos aunque pertenezcan a cecas distintas[29].

Con todo lo dicho, el uso y la producción de la moneda en la mayoria de las cecas de la zona estudiada, aparecen con un carácter no masivo, delimitado inicialmente en volumen y duración y con un carácter "epidérmico" que no implica ninguna ruptura brusca en el normal funcionamiento de sus estructuras socio-económicas.

Moneda y Ciudad

La emisión de moneda en el Sur de la Península Ibérica es, como venimos diciendo, un fenómeno ciudadano y como tal, emana de las autoridades gobernantes en la ciudad, sin que conste ningún permiso de Roma. Con respecto a ello hay dos aspectos importantes pero que obviaremos por ser tratados en otro lugar: la naturaleza de las autoridades emisoras en cuanto a la organización del gobierno ciudadano, y su procedencia social. Recordemos no obstante en varias cecas la mención de magistrados locales con cargos de nomenclatura romanizada en especial el edil que es el más repetido y, junto a nombres claramente indígenas, otros que adoptan la forma de los *tria nomen* y la onomástica latina[30]. Todo ello apunta a un funcionamiento de gobiernos locales inspirados en las formas de un municipio romano aunque los estatutos jurídicos de la mayoría de las ciudades en cuestión - salvo alguna excepcional como *Carteia*[31] o *Gades*[32] - no pasasen de ser *civitates stipendiariae*.

[28] F. Chaves y M.P. Garcia-Bellido, *Tesorillo de bronces del s. II a.C. hallado en el Término de Ecija, II Symp. Num.* Barcelona, 1980, pp. 171-174.

[29] Recopilación de los hallazgos con bronces locales del Sur en F. Chaves, *Consideraciones sobre los tesorillos de monedas de bronce en Hispania. República e inicios del Imperio Romano. II, Homenaje al Dr. Leandre Villaronga*, Barcelona, 1993, pp. 267-284.

[30] Sobre los magistrados *vide* A. Marin, *Emigración, colonización y municipalización en la Hispania republicana*, Granada, 1988, pp. 143 ss, 223 ss, y sobre el origen de sus nombres 60 ss.

[31] Fue desde 176 a.C. *colonia latina libertinorum* (Livio XLIII, 3).

[32] Discusión sobre si fue o no *civitas foederata* en A. Marin, *op.cit.* n. 29, pp. 14-15.

Buen número de las amonedaciones de la *Ulterior* tienen por destino una función relacionada con las finanzas o la economía ciudadana pero como hemos visto líneas arriba, en la mayoría de los casos, son emisiones puntuales en el tiempo, conectadas con otras ciudades y concretas en cuanto a su finalidad.

Respecto a esto último se ha apuntado[33] que se conciben para cubrir necesidades ciudadanas de tipo menor y facilitar el cambio. En líneas generales esto es cierto, pero habría que matizar más.

En primer lugar no puede establecerse un mismo patrón para explicar la finalidad de todos los talleres del Sur ya que hay casos muy concretos y puntuales que se alejan de los demás como *Carteia* o, en otro sentido, *Corduba*.

En segundo lugar habría que ver por qué ciudades aparentemente poco importantes amonedan y otras notables no lo hacen. Si la puesta en circulación de moneda hubiera tenido tan sólo una función financiera de pagos a burocracia, etc. dentro de la propia ciudad, la mayoría de las ciudades de mediana importancia lo hubieran puesto en práctica, y no sólo las que ocupaban unas posiciones geográficas relacionadas con vías fluviales o terrestres, pasos o puertos importantes como se observa en el mapa (Fig. 1). Además, si las comunidades requiriesen habitualmente moneda para cubrir el desarrollo de sus finanzas no se justificaría ni la escasez de emisiones ni el corto volumen de buena parte de las mismas. Una aproximación a la posible cantidad de moneda emitida en estas cecas basada en un estudio de cuños que ha realizado últimamente L. Villaronga[34] da cifras totalmente insuficientes si se hubiera querido solventar con ellas durante un tiempo largo las finanzas locales por pequeñas que fueran las necesidades[35].

[33] Idea que se ha propuesto en diversas ocasiones. Así, en *III Convegno Ist. St. Num.*, suppl. «AIIN», 18-19, 1973, "Discussione": L. Villaronga, pp. 219, 227; R. Knapp, pp. 251-252. Ultimamente L. Villaronga, *Assaig-balanç dels volums de les emissions monetàires de bronze a la Península Ibèrica d'abans d'August*, «Acta Num.», 20, 1990, p. 33.

[34] *Ibid.*, pp. 19-35. Si consideramos la cifra que él obtiene para el s. II a.C. en la Ulterior y, valorando el número total de cuños para bronce en número de cuños para denarios, el autor obtiene unos 102 cuños de denario (p. 29 y 31). Si esto se compara con el número de cuños de plata que otros autores han propuesto como necesarios para el mantenimiento de una legión romana en la II Guerra Púnica (20 por parte de Crawford, 33-40 sugerido por Marchetti) encontramos una cifra pequeña: en todo un siglo y en toda la provincia sólo se ha emitido el circulante que teóricamente se hubiese necesitado sólo para avituallar de 3 a 5 legiones durante un corto tiempo.

[35] Con la documentación actual es muy difícil saber cómo estaban organizadas estas ciudades. Conocemos aproximadamente para el Imperio las partidas de gastos que una ciudad con el estatuto de colonia o municipio podía necesitar (Una útil descripción en J.M. Abascal y U. Espinosa, *La ciudad hispano-romana*, Logroño, 1989, pp. 149 ss., 171 ss.), pero durante el s. II a.C. y casi todo el I a.C. en que las ciudades permanecen como *stipendiariae*, no podemos más que atisbar su tendencia a aproximar su modo de gobierno interior al de una ciudad "romana", pero sin precisar hasta qué punto. No obstante, la impresión es que, buena parte de lo que luego serían gastos públicos fijos co-

Si admitimos por tanto que la función de las emisiones locales no era solventar regularmente problemas de finanzas ciudadanas, todo cambia. Pensando que cada ciudad planteaba su emisión para un gasto concreto, las cantidades amonedadas no parecen tan ridículas sino simplemente adecuadas a la necesidad requerida. Hay que considerar también que nos estamos refiriendo a una provincia muy alejada de Italia donde las posibilidades de la moneda de bronce, y por tanto su aprecio, debían ser importantes. Roma misma estuvo pagando en ases a los legionarios hasta mediados del s. II a.C. y, a pesar de que el *stipendium* se abonó en denarios desde entonces, es probable que se siguieran pagando algunas fracciones en bronce[36]. El testimonio de las tesaurizaciones es también importante. En Italia[37] hasta 150 a.C. son abundantes los ocultamientos de bronces, luego casi desaparecen. En Hispania sin embargo continúan hasta el inicio del Imperio[38].

Pero es imposible admitir que en esa época y zona el funcionamiento económico de la vida diaria hubiera superado el trueque y se insertase plenamente en una economía monetal. En la misma Italia y en un momento posterior, se ha repetido en numerosas ocasiones el caso de la villa de Francolise (Capua)[39] donde en el s. I d.C. los escasos hallazgos monetales muestran una economía autárquica y poco monetizada.

Si en estas esferas alejadas de la ciudad o de los circuitos comerciales el numerario no goza de un papel importante, es cierto que la moneda local reviste un interés especial en ciudades donde tiene lugar la partida, el tránsito o la llegada de bienes comerciales[40]. Su existencia da mayor fluidez al cambio y facilita la propia estructura organizativa del comercio ciudadano.

Cierto que las acuñaciones de bronces sur-hispanas no fueron muy copiosas en la mayoría de los casos, pero debieron bastar para lo que hacía falta. Por una parte su círculo de acción rebasaba la propia ciudad, extendién-

mo cultos, obras edilicias, etc., no se necesitaba: al menos la arqueología prácticamente no encuentra huellas de edificaciones republicanas de envergadura con algunas notables excepciones, por ejemplo la muralla de *Carmo* o el supuesto Capitolio de *Italica*.

[36] Esto deduce M. Crawford de las contramarcas masivas en bronces que se encuentran a inicios del Imperio en zonas donde el ejército debía moverse: *Money and exchange in the Roman World*, «JRS», LX, 1970, p. 47.

[37] Seguimos para ello la recopilación de hallazgos de M. CRAWFORD, *Roman Republican Coin Hoards*, Londres, 1969.

[38] *Vide* F. CHAVES, *op.cit.*, n. 29.

[39] M. CRAWFORD, *op.cit.* n. 36, pp. 43-44.

[40] Para el mundo griego, *vide* M. LOMBARDO, *op.cit.* n. 14, p. 117.

dose a áreas más amplias que mantenían lazos económicos comunes, como la dispersión de los hallazgos demuestra, y así se pudo equilibrar la abundancia de acuñación en unas, con la escasez en otras menos posibilitadas. Por otra parte ya hemos hablado de la no desmonetización de estas series que mantienen al uso la masa de circulante durante mucho tiempo.

Nos encontramos en resumen con un buen número de talleres cuyas amonedaciones por su falta de continuidad, escaso volumen y evidente sistema de conexión entre grupos de cecas, no han debido cumplir un papel permanente en la ciudad, ni de índole financiera ni económica, sino que han sido emitidas para cubrir tan sólo algún tipo concreto de gastos y pagos de no gran envergadura. Esto en muchos casos debió llevarse a cabo por acuerdo entre varias ciudades que estuvieran involucradas en un sistema o red comercial semejante como nos ha parecido atisbar en otras ocasiones[41]. Una vez puestas en circulación seguirían inevitablemente un flujo comercial que escaparía a su impulso inicial pero la discontinuidad en las emisiones significan que no eran fundamentales para el funcionamiento de finanzas ni economía de la ciudad emisora sino un paliativo o solución temporal y concreta, un producto esporádico de una coyuntura determinada.

Pero aún siendo limitada la producción o el funcionamiento de una ceca, la emisión comporta unos beneficios o ventajas como el servir de punto de referencia y medida de valor aunque en la mayoría de los cambios no se utilizase físicamente la moneda. En este sentido se pudo desarrollar un proceso interno dentro de la propia sociedad y de las élites indígenas que aún detentaban la autoridad ciudadana, proceso que condujo a utilizar un sistema similar al romano capaz de facilitarles ciertos movimientos en su propia economía. La índole exacta de éstos es muy difícil de precisar pero, en otro lugar, hemos visto posibles conexiones entre cecas-ciudades ligadas por el tráfico del comercio de sal y salazones[42] o en rutas fluviales y puertos por los que salía el mineral de las Sierras de Sevilla y Huelva[43]. En estas redes debía funcionar, independientemente del montante que alcanzasen las transacciones a alto nivel, una serie de pequeños servicios y pagos que se podrían ver facilitados por moneda fiduciaria[44].

[41] F. Chaves y E. Garcia, *Reflexiones en torno al área comercial de Gades: estudio numismático y económico*, *Homenaje al Dr. M. Ponsich*, *Gerión*, 1991, pp. 139-168; Id., *op.cit.* n. 19.

[42] *Ibid.*, *Gades*.

[43] F. Chaves, E. Garcia Vargas, *Gadir y el comercio atlántico a través de las cecas occidentales de la Ulterior*, en I Encuentro del Sur-Oeste, Huelva 1993 (en prensa).

[44] Los hallazgos de monedas gaditanas en las casas de los trabajadores de la factoría de Las Redes (Cádiz) son significativos al respecto: *Gades*, *op.cit.* n. 41, pp. 160-161; C. Alfaro, *op.cit.*, n. 5, p. 94.

Por otra parte y contemplando ahora el tema desde el punto de vista de Roma, la existencia de emisiones locales resultaba muy positiva siendo además impensable que representaran una "competencia" peligrosa para el Estado. Por el contrario todo se convertía en ventajas: era un impulso al progresivo cambio de mentalidad económica en el mundo indígena, una manera de hacer más inteligibles las tasas, multas etc. que Roma pedía, o los salarios que ofrecía y que frecuentemente venían expresados en cifras monetales, con independencia de cobrarlos luego como y en lo que pudiera. Y por último, representaba una manera de conseguir moneda fiduciaria y de cambio para el siempre necesitado ejército, que contaría asi con el circulante indígena de larga permanencia que flotaba en áreas no excesivamente reducidas, como cada vez demuestran con mayor claridad los hallazgos esporádicos y los tesorillos monetales.

Hay por lo tanto una voluntad dentro de las "ciudades" del sur hispano durante la República, de emitir moneda normalmente en momentos y circunstancias determinadas, como un paliativo temporal a algunas necesidades concretas, pero sin que ello supusiera una modificación drástica del funcionamiento habitual de sus finanzas ni de la distribución de bienes.

Sin embargo, el mero reconocimiento y puesta en práctica del uso de la moneda aunque sólo para ciertos sectores, implicaba la aceptación de tendencias financiero-económicas sin tradición en la zona. En este sentido sí que se observa una influencia de Roma pero no directa, sino gestada desde dentro de las comunidades indígenas que toman para su propia organización ciudadana y para la gestión de sus relaciones financiero-económicas, aquello que les ha parecido útil y provechoso.

Pero no lo toman sino aquellas ciudades situadas en puntos estratégicos de comercio o comunicación más sensibles a diversificar su movimiento económico y a flexibilizar los modos tradicionales en aras de una nueva praxis.

Este es el que antes hemos llamado "factor desencadenante" interno que adquiere matices distintos según las áreas culturales - Oretania, Bastetania o Turdetania - donde se ubiquen las ciudades pero que tiene bastantes puntos en común y tiende a una homogeneización parcialmente conseguida en el s. I a.C.

En paralelo, se produce un "factor desencadenante" de origen externo al intervenir de forma progresiva en el mundo de la economía, no el estado directamente, pero sí los particulares que acceden desde Italia participando en sectores distintos. Concretamente el *floruit* de las amonedaciones locales que parecen responder a impulsos y fines concretos y después desaparecen o quedan en silencio largo tiempo, corresponde a etapas de flujo migratorio: último tercio del s. II a.C. y segunda parte del primer tercio del s. I a.C.

Mihai Bărbulescu

Africa e Dacia.
Gli influssi africani nella religione romana della Dacia

Entrata tardi, appena nel 106, nei confini dell'Impero, la Dacia soffrirà i più diversi influssi culturali, dovuti alla sua posizione geografica, tra l'Oriente e l'Occidente e dovuti all'origine etnica varia dei coloni. La vita religiosa della provincia è, da questo punto di vista, la parte più significativa. "La classificazione classica" di oltre 130 divinità attestate in Dacia romana è fatta in funzione dell'origine: divinità greco-romane, orientali (iraniche, microasiatiche, siriane, palmirene, egiziane), nord-ovest africane, celte-germaniche e tracio-mesiche. Però molti aspetti della vita spirituale dell'Impero Romano, specialmente nella religione e nell'arte avevano perso in questa età il carattere etnico iniziale, diventando "universali". Dunque, la loro apparizione in una conquista tarda dell'Impero, come è la Dacia, non significa sempre un contributo diretto della zona geografica dove sono nati e la loro diffusione non è fatta obbligatoriamente dal gruppo etnico creativo. Per esempio, i culti orientali non arrivano in Dacia obbligatoriamente dall'Oriente; molti tra gli adoratori di queste religioni vengono dalle province centrali oppure occidentali dell'Impero. In occasione dello studio intrapreso sui culti siriaci e palmireni diffusi in Dacia si è osservato che nel caso di certe credenze non ci sia "una dipendenza obbligatoria tra etnico e cultuale"[1].

La presentazione, in quel che segue, dei culti africani presenti nella vita religiosa della provincia Dacia (fig. 1), rende chiaro le due modalità essenziali di diffusione. Da una parte possono essere osservati culti africani divenuti "universali", diffusi da gruppi etnici diversi, conseguenza della "moda" o della politica religiosa imperiale; da un'altra parte saranno individuati influssi africani diretti, la vera espressione della circolazione delle persone e dei legami tra i due estremi dell'Impero Romano.

[1] S. Sanie, *Cultele orientale în Dacia romană. I. Cultele siriene şi palmiriene*, Bucureşti, 1981, p. 253.

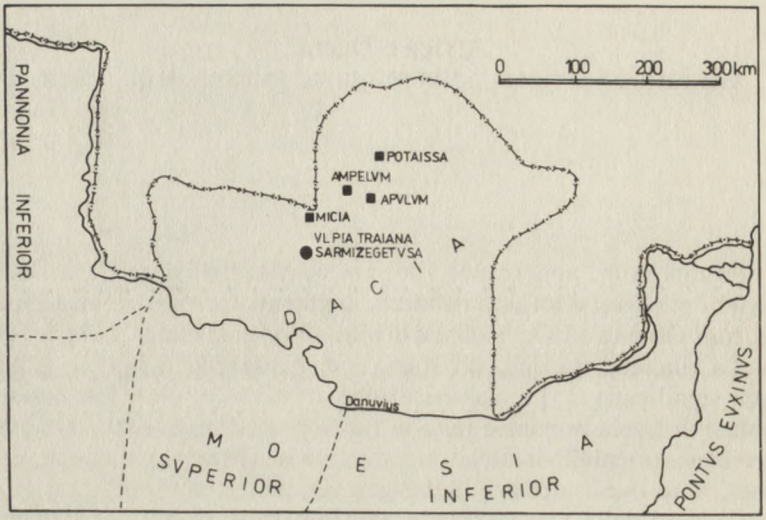


Fig. 1: La Dacia.

I. Culti africani "universali" in Dacia

Caelestis

Caelestis, la continuatrice della dea *Tanit*, la divinità punica di Cartagine, è nelle province africane la paredra di Saturno con cui forma la coppia divina essenziale della religione africana. Dopo l'assimilazione con *Iuno* o con *Ops*, come grande beneficiaria del sincretismo, *Caelestis* ha conosciuto una diffusione più forte nell'Impero che Saturno[2]. La diffusione di questa divinità a Roma e nelle province europee dell'Impero sarà fatta specialmente al tempo della dinastia dei Severi e particolarmente sotto il regno di Settimio Severo, conseguenza dell'identificazione di Giulia Domna con *Iuno Caelestis*[3]. Ma in questo caso, nelle dediche a *Caelestis*, troviamo più presto la lealtà politica vestita di abiti religiosi che una devozione sincera. *Caelestis* adorata nella Dacia è, prima di tutto, la divinità cara alla casa imperiale dei Severi.

1) Un'ara da *Apulum* è stata dedicata *Numini Caelesti* da *Marcia-*

[2] M. LEGLAY, *Saturne africain. Histoire*, Paris, 1966, p. 217.

[3] M. BÉNABOU, *La résistance africaine à la romanisation*, Paris 1976, p. 363, n. 176.

nus, Auggg. nnn. verna, librarius[4], dunque uno schiavo imperiale, nato nella reggia a Roma; il monumento è databile tra il 198 e il 211, il periodo del regno comune di Settimio Severo e dei figli di questo.

2) Due dediche a *Dea Caelestis*, rispettivamente a *Caelestis Virgo Augusta*, sono conosciute da *Ulpia Traiana Sarmizegetusa*. Esse vengono da parte di due schiavi: *Liberalis, Aug. nostri verna, adiutor tabularii*[5] e *Nemesianus, Caes. nostri servus librarius*[6]. Dalla dedica del secondo emerge che egli costruì un tempio per la dea (*templum a solo pecunia sua ex voto fecit*). È molto possibile che le ambedue dediche siano fatte sempre sotto i regno dei Severi.

3) Un'ara da *Ulpia Traiana Sarmizegetusa*, senza la menzione di alcun dedicante, comprende un'iscrizione versificata: "*Caelestis mul/sa propria / placabitur. Ara / hac divis aliis / tura merumq(ue) / damus*"[7].

4) Due dediche da *Apulum* sono significative per quello che è stato nominato il sincretismo interorientale siriano-africano, avvenuto specialmente nel tempo di Settimio Severo[8]. La prima contiene soltanto la menzione *Balti Caelest(i)*[9]. Qui si è visto un caso di sincretismo tra *Caelestis* e la dea siriana - da *Oshroene* - *Baltis*[10]. La seconda è fatta a *I.O.M. Dolichenus* e *Dea Suria Magna Caelestis*[11]. Il sincretismo tra *Caelestis* e *Dea Suria* (*Syria*) che appare in questa dedica non è una novità[12]. Il dedicante *Flavius*, il figlio di *Barhadados*, teonimo che significa "il figlio (del dio) *Hadad*" - nome frequente nella Siria[13], era *sacerdos Iovis Dolicheni*. La motivazione politica del suo atto religioso, databile possibilmente sotto il regno dei Severi, emerge chiaro dalla formula *pro salute Imperii Romani et legionis XIII*.

5) Una celebre iscrizione da *Ulpia Traiana Sarmizegetusa* è stata

[4] *CIL*, III, 992; I.I. Russu, in «Studii Clasice», XII, 1970, pp. 163-164.

[5] C. Daicoviciu, in «Anuarul Institutului de Studii Clasice», I, 1, 1928-1932, pp. 87-88, n. 6 = *Inscriptiones Daciae Romanae*, (= *IDR*), III/2, 192.

[6] *AE*, 1913, 50 = *IDR*, III/2, 17.

[7] H. Daicoviciu, D. Alicu, *Colonia Ulpia Traiana Augusta Dacica Sarmizegetusa*, Bucureşti, 1984, p. 172-173. L'iscrizione sarà pubblicata da I. Piso.

[8] M. Leglay, *op. cit.*, p. 218; S. Sanie, *op. cit.*, p. 116.

[9] *AE*, 1903, 58.

[10] S. Sanie, *op. cit.*, p. 114-116.

[11] I. Berciu - Al. Popa, in «Latomus», XXIII, 3, 1964, pp. 473- 482.

[12] *CIL*, VII, 759.

[13] S. Sanie, *op. cit.*, p. 211.

rinvenuta nel "tempio degli dei siriaci" (in realtà palmireni)[14]. È una dedica a un gruppo di quattro divinità chiamate *dii patrii*, e cioè: *Malagbel*, *Bebellahamon*, *Benefal* e *Manavat*. Tra queste *Malagbel* è il dio del sole nella triade cosmica palmirena, mentre *Manavat* fa parte del gruppo delle divinità arabe attestate nella Siria, spesse volte a Palmira[15]. Sotto *Bebellahamon* è stato riconosciuto il dio cartaginese *Baal Hammon*, quello che, per *interpretatio Romana* diventa nell'Africa romana il dio Saturno[16], mentre sotto *Benefal* si nasconde - possibilmente - *Fenebal*, cioè *Tanit P(f)enebal*[17]. Le due divinità originarie dell'Africa, appaiono qui nel *pantheon* palmireno dove si è realizzato il sincretismo con le divinità orientali. Il dedicante dell'iscrizione che menziona che ha costruito il tempio *deorum patriorum* è *P. Aelius Theimes*, *duumviralis* nella *colonia Ulpia Traiana Sarmizegetusa*. Il suo *cognomen* è tipicamente palmireno[18]. Dunque proprio se vediamo sotto *Bebellahamon* e *Benefal* l'unico caso della Dacia quando appaiono i grandi dei nord-africani con il loro nome originario, quelli che diffondono questi culti sono i palmireni, mentre "*Saturnus*" (*Baal Hamon*) e "*Caelestis*" (*Tanit - Pene Baal*) fanno parte - in questo caso - del *pantheon* palmireno.

Nella misura in cui c'era una contaminazione tra il punico *Baal Hammon* ed il culto libico del dio-ariete devono essere mezionate le relativamente numerose immagini dai monumenti funerari nella Dacia che diffondono la figura di questo dio sotto forma di una maschera umana dai corni di ariete[19]. Però il dio-ariete libico è stato introdotto a Tebe cosichè *Amon* è stato considerato generalmente una divinità di origine egiziana. Tuttavia la sua diffusione nel mondo greco-romano si è fatta tanto per mezzo dell'Egitto, quanto per quello delle colonie greche da Cirenaica[20]. In mancanza delle dediche non si può parlare di un vero culto di *Ammon* (*Hammon, Iupiter Ammon*) nella Dacia, né si può determinare la sua origine (egiziana oppure libica?) nella Dacia.

Dunque, la più grande parte delle dediche a *Caelestis* nella Dacia, databili nel tempo dei Severi, specialmente sotto il fondatore della dinastia, non rappresentano la conseguenza di alcuni influssi africani diretti. Gli schiavi impe-

[14] *CIL*, III, 7954 = *ILS*, 4341 = *IDR*, III/2, 18.

[15] S. Sanie, *op. cit.*, pp. 199-201.

[16] M. Leglay, *op. cit.*, pp. 409-478.

[17] S. Sanie, *op. cit.*, pp. 196-198.

[18] *Ibid.*, pp. 241-242.

[19] A. Popa, in «Latomus», XXIV, 3, 1965, pp. 556-561.

[20] *RE*, I/2, c. 1853-1857.

riali, come *Marcianus* ad *Apulum*, *Liberalis* e *Nemesianus* a *Ulpia Traiana Sarmizegetusa*, facevano prova di lealtà rivolgendosi alla dea *Caelestis* con cui alla loro padrona da Roma, Giulia Domna, piaceva essere paragonata. Ma questo è un culto politico che viene nella Dacia, come anche in un'altra parte dall'Impero, piuttosto da Roma che dall'Africa. Poi, *Caelestis* ci appare nella Dacia anche come conseguenza del sincretismo africano-palmireno, essendo introdotta ed adorata dai personaggi con certa origine siriana.

6) L'unico caso - per il momento - in cui abbiamo da fare nella Dacia con un influsso africano diretto nel culto della dea *Caelestis* appare ad *Apulum*, nella dedica di *Olus Terentius Pudens Uttedianus*, *leg. Augg. leg. XIII Gem.*, nel tempo del regno comune di Settimio Severo e di Caracalla (*CIL*, III, 993). Egli si inchina alla dea *Caelestis Augusta*, ad *Aesculapius Augustus*, al *Genius Carthaginis* ed al *Genius Daciarum*. Benché la dedica non sia interamente sprovvista di un sostrato politico (gli epiteti *Augustus*, *Augusta*, la presenza di *Genius Daciarum*), essa viene dalla parte di un africano, forse proprio da un cartaginese che non dimentica le divinità della città natale[21], mentre *Aesculapius* maschera forse il punico *Eshmun*[22].

II. Influssi africani diretti nella religione della Dacia

Le premesse per l'esercizio di alcuni influssi africani diretti nella religione della Dacia romana sono conosciuti: la circolazione delle persone, specialmente i militari, dunque una presenza etnica africana certa nella Dacia, a cui si può forse aggiungere l'apporto di alcune persone che, benché non siano africane d'origine, hanno passato - prima di arrivare in Dacia - un periodo nelle province africane, dove potevano familiarizzarsi ai culti specifici. La presenza degli africani nella Dacia romana è oggi abbastanza bene conosciuta, specialmente riguardo all'esercito ed all'onomastica[23].

La prima presenza africana nella Dacia è quella della cavalleria maura comandata da *Lusius Quietus*, che partecipa alle guerre traianee contro Decebalo. La più importante azione militare dei Mauri passata nel 102 è menzionata da Cassio Dione (LXVIII, 8, 3) e immortalata dalla LXIV scena della Colonna Traiana[24]. Forse da questi Mauri provengono i Mauri di più truppe ausiliarie incontrati nella Dacia. Un *Numerus*

[21] A. Stein, *Die Reichsbeamten von Dazien*, Budapest, 1944, p. 96; M. Bénabou, *op. cit.*, p. 360.

[22] S. Sanie, in «Cercetări istorice» (Iași), XII-XIII, 1981-1982, pp. 302-303.

[23] S. Sanie, *op. cit.*, pp. 299-305.

[24] I. Glodariu, «*In memoriam Constantini Daicoviciu*», Cluj, 1974, pp. 151-164.

Maurorum S(...?) è conosciuto nella Dacia Inferiore, avendo la sua guarnigione a Răcari[25]; da qui è mandato un distaccamento anche a Pelendava[26]. Lo stesso *Numerus Maurorum S...* o forse un altro, è conosciuto anche nella Dacia Superiore, a Sînpaul[27]. A *Tibiscum* è stazionato - senza potersi precisare quando - il *Numerus Maurorum Tibiscensium*[28], unità nominata in un'iscrizione da Cherchel (*Caesarea*) come *Numerus Mauretanorum Tibiscensium* (*CIL*, VIII, 9368 = 20944). Ad *Ampelum* più epigrafi attestano la presenza di un *Numerus Maurorum Hisp(anensium?)*[29], uno tra essi datando dal tempo di Caracalla. A *Micia* è stato attivo il *Numerus Maurorum Miciensium* (*Mauri Micienses*)[30]. Nel campo da *Optatiana* (Zutor) è stazionato *N(umerus) M(aur(etan)orum) O(ptatianensium)*[31]. Da due diplomi militari, datati al 129, rispettivamente al 140 (*IDR*, I, DiplD X, DiplD XIII) emerge che nella Dacia Inferiore aveva la sua guarnigione la *Cohors II Flavia Numidarum*; i mattoni di questo reparto appaiono nel campo da Feldioara[32], dov'è attestata anche nel tempo di Caracalla. Infine, una diploma militare attesta la presenza nella Dacia Superiore, nel 158 (*IDR*, I, DiplD XVI) di *Vexillarii Africae et Mauretaniae Caesariensis* e *Mauri Gentiles*.

A parte la presenza di questo esercito, in cui l'elemento etnico africano era, se non esclusivo, almeno predominante, si osserva nella Dacia l'attività di alcuni elementi militari isolati, da ufficiali e fino ai gradi inferiori, originari dall'Africa e che hanno compiuto tirocini in diverse legioni oppure in reparti ausiliari della Dacia. Interessante è anche il caso inverso: persone originarie dalla Dacia che compiono il servizio militare nell'Africa. Nel 144 un'iscrizione da *Lambaesis* (*CIL*, VIII, 18085) menziona nella *Legio III Augusta* 19 soldati originari da *Napoca*.

L'antroponimia africana è stata riconosciuta nelle epigrafi della Da-

[25] *IDR*, II, 168; D. Tudor, *Oltenia romană*, Bucureşti, 1978, p. 339.

[26] *IDR*, II, 173.

[27] *IDR*, III/4, 254.

[28] *IDR*, III/1, 147, 156, 172; III/3, 77.

[29] *IDR*, III/3, 302, 312, 325, 339; Al. Popa - I. Berciu, in «*Acta of the Fifth Epigraphic Congress 1967*», Oxford, 1971, pp. 357-360.

[30] *IDR*, III/3, 47, 166, 176.

[31] C. Daicoviciu, in «Anuarul Institutului de Studii Clasice», I, 2, 1928-1932, pp. 52-53; Em. Panaitescu, in «Anuarul Comisiunii Monumentelor Istorice. Transilvania», 1930-1931, p. 85 sqq; *CIL*, III, 8074, 27.

[32] *IDR*, III/4, 174-177.

cia da I.I. Russu[33] e, specialmente, da S. Sanie[34]. Appaiono così nomi con elementi africano-semitici (*Birsius*, *Bersius*, *Iarse*, *Aurelius Masinnius*, *Aurelius Sattara*, *Satrius Felix*), *cognomina* che mostrano un etnico africano (*Afer*, *Afra*, *Maurina*, *Maurus*), come i *cognomina* africani (*Bonosus*, *Bonosa*, *Flavia Iuliosa*, *Donatus*, *Donata*, *Rogatianus*, *Rogata*, *Saturninus*, *Saturnina*).

Alla direzione della Dacia Superiore, poi alla direzione delle tre Dacie sono stati non soltanto una volta governatori originari delle province romane del nord dell'Africa: *L. Annius Fabianus* (di *Mauretania Caesariensis*), P. *Furius Saturninus* (Africa), *Sex. Cornelius Clemens* (*Mauretania Caesariensis*), *C. Arrius Antoninus* (Numidia), *C. Vettius Sabinianus* (Africa)[35]. Con l'ascesa al trono di Settimio Severo diventa più intensa la presenza nella Dacia degli elementi originari dell'Africa, incominciando con i governatori e finendo con sottufficiali in legioni e schiavi imperiali in servizi amministrativi. L'importanza del regno di Settimio Severo è particolare per la Dacia. La sua età e, generalmente, il periodo dei Severi, è una età di prosperità per la provincia del nord del Danubio. Gli influssi africani - ivi compresi quelli del dominio religioso, dovevano conoscere, sotto i Severi e, specialmente, sotto Settimio Severo, il periodo di massima importanza nella Dacia. È interessante osservare che *tutte* le iscrizioni votive con divinità di origine africana che comprendono *elementi certi di datazione*, appartengono al regno di Settimio Severo. Più governatori della Dacia nel periodo dei Severi sono di origine africana: *P. Septimius Geta*, *L. Octavius Iulianus*, *P. Mevius Surus*, *C. Iulius Septimius Castinus*. Sempre ora si conoscono anche più comandanti militari di stessa origine: *C. Iulius Septimius Castinus* era stato - prima di essere governatore - *trib. mil. leg. V Mac.* a Potaissa, verso gli anni 194-195; il legato della stessa legione era, verso gli anni 195-196 *Tib. Claudius Claudianus*, originario di *Rusicade* (Numidia)[36]; sotto il regno comune di Settimio Severo e Caracalla un altro africano, *Olus Terentius Pudens Uttedianus* era *leg. Augg. leg. XIII Gem.* ad *Apulum*; non mancano né cavalieri originari dell'Africa in alti posti militari come è stato *C. Iulius Corinthianus* di *Theveste*; l'elenco dei cavalieri africani nella Dacia, sotto i Severi, mai anche in altri periodi, è abbastanza consistente[37].

[33] I.I. Russu, in «*L'Onomastique latine*» (Colloques internationaux du Centre National de la Recherche Scientifique, no. 564), Paris, 1977, p. 362.

[34] S. Sanie, *op. cit.*, pp. 300-302.

[35] I. Piso, in «*Epigrafia e ordine senatorio*». I. (Tituli, 4, 1982), pp. 373-381.

[36] M. Bărbulescu, *Din istoria militară a Daciei romane. Legiunea V Macedonica și castrul de la Potaissa*, Cluj-Napoca, I, 1987, pp. 63-66.

[37] M.G. Jarret, *An Album of the Equestrians from North Africa in the Emperor Ser-*

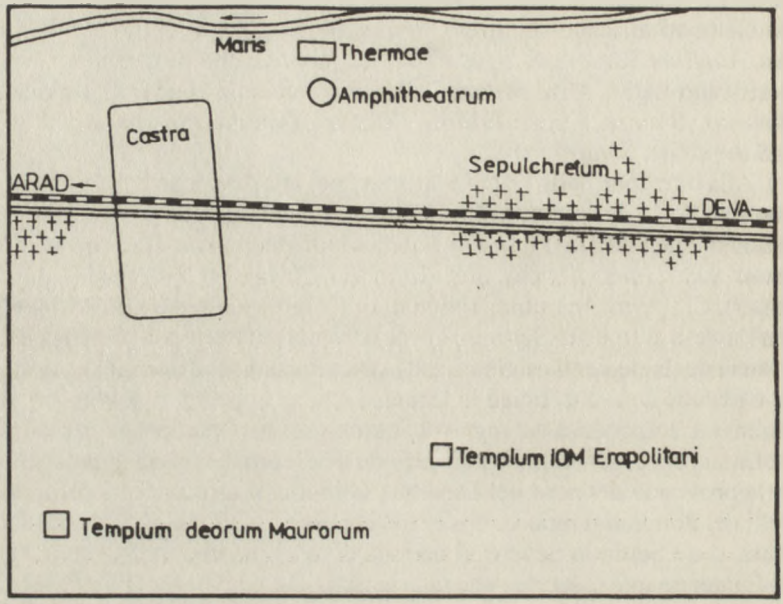


Fig. 2: *Micia.*

Dii Mauri

Un'iscrizione rinvenuta a *Micia* (fig. 2) menziona la ricostruzione del tempio *deorum patriorum* da *Mauri Micienses* condotti da *praefectus Iulius Evangelianus*[38]: *Mauri Mic(ienses) et Iul(ius) Evangelianus praef(ectus) templum deorum patriorum vetustate conlapsum sua p(ecunia) et opera restituer(unt).* L'azione si è fatta nel 204, l'iscrizione essendo datata con anno consolare (fig. 3). Nello stesso luogo si è scoperta anche una dedica a Silvano, dedica che sarà presentata più oltre ("Silvano e Mercurio"). Le ricerche archeologiche intraprese al luogo del rinvenimento delle iscrizioni hanno messo in luce le tracce proprio del tempio ricostruito dal reparto dei Mauri. Si tratta di un tempio a tre *cellae* che, nella seconda tappa di costruzione ha avuto, probabilmente, l'interno diviso in tre navate[39] (fig. 4). Tutti i commentatori dell'iscrizione hanno visto nei *dii patrii* adorati da *Mauri Micien-*

vice, «Ep. Stud.», 9, 1972; H. Devijver, *Prosopographia Militiarum Equestrium ab Augusto ad Gallienum*, Leuven 1976; S. Sanie, *op. cit.*, pp. 304-305.

[38] *AE*, 1944, 74 = *IDR*, III/3, 47.

[39] C. Daicoviciu, in «Sargetia», II, 1941, pp. 121, 124.

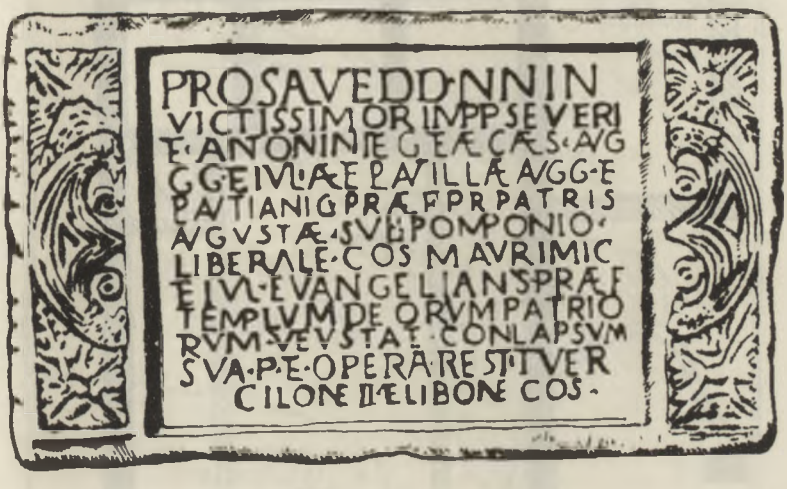


Fig. 3: *AE* 1944, 74 = *IDR*, III/3, 47 (*Micia*).

ses i *Dii Mauri*[40]. Lontano dai luoghi natali, i Mauri del campo di *Micia* (*Numerus Maurorum Miciensium*) si inchinano ai loro dei aviti in un luogo di culto speciale. Sembra che sia l'unica menzione epigrafica di queste divinità fuori delle province africane[41].

Saturno

In Dacia conosciamo tre monumenti dedicati a Saturno.

1) Il monumento da *Potaissa*[42] (fig. 5) e composto da un'ara che ha la forma di parallelepipedo e su di questa si eleva una statua (fig. 6); è lavorato di un solo blocco di calcare. La parte superiore della statua manca e forse è stata distrutta sin dall'antichità. L'altezza totale (conservata) misura 109 cm di cui la statua ha 49 cm e l'ara, conservata interamente, ha le dimensioni 60x44x40 cm. La statua rappresenta un personaggio maschile seduto su un trono con le parti laterali diritte, senza or-

[40] C. Daicoviciu, *op. cit.*, p. 124; M. Bénabou, *op. cit.*, p. 318.

[41] M. Bénabou, *op. cit.*, pp. 317-321.

[42] M. Bărbulescu - A. Cătinaș, in «Apulum», XVII, 1979, pp. 217- 222.

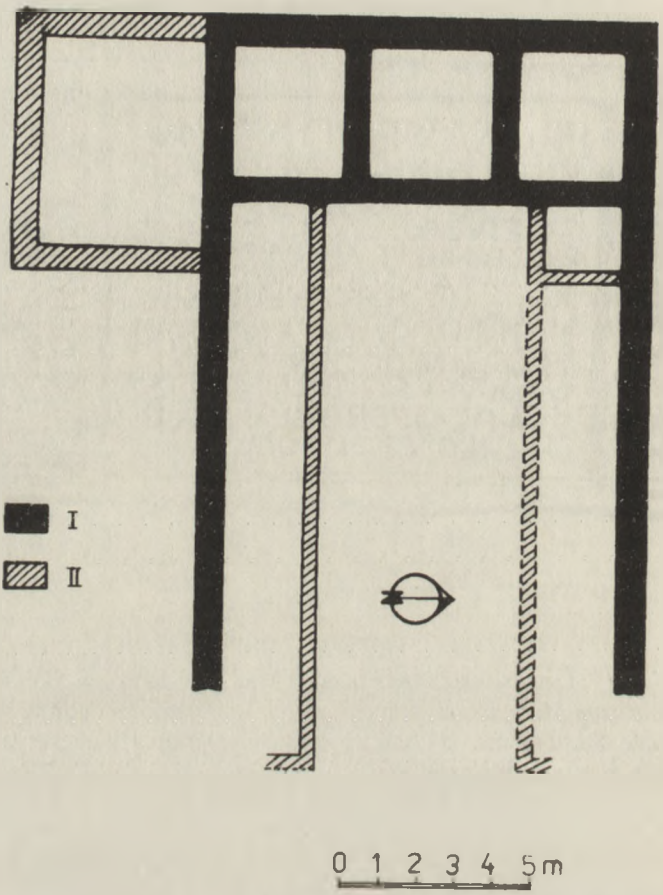


Fig. 4: *Micia*. Tempio dei *Dii Patrii* ricostruito nel 204 dai *Mauri Mic(ienses)*.

namenti. Dal corpo del personaggio mancano la testa, il collo, le braccia e il petto. Un manto gli cade sui piedi fino a la metà della gamba; l'addome rimane non coperto. Del testo dell'iscrizione emerge senza equivoco che la statua rappresenta Saturno - l'unica immagine del dio conosciuta finora nella Dacia. La rappresentazione ha alcune sorprendenti somiglianze con il gruppo di statue le quali presentano Giove - il tipo *tronans* o "Verospi". Sotto l'influenza di questo modello iconografico, lo scultore ha rappresentato anche Saturno. D'altronde sono conosciute rappresentazioni somiglianti: un rilievo sull'ara del Campidoglio, proba-

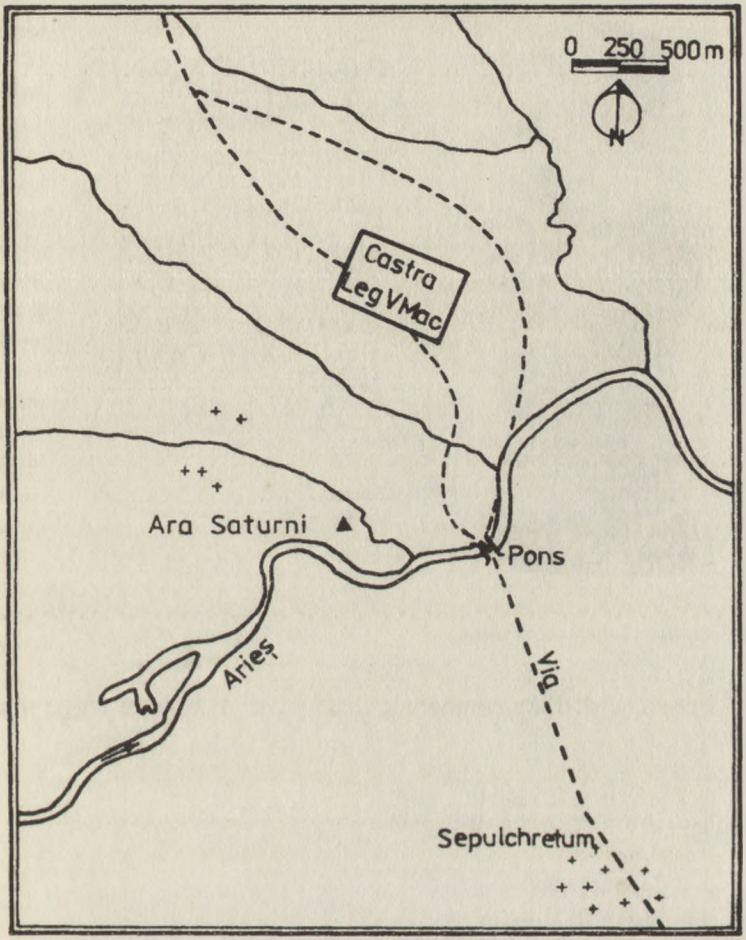


Fig. 5: *Potaissa.*

bilmente ispirato da un'opera di Prassitele, dove *Kronos - Saturnus* sta seduto sul trono; una statuetta di bronzo delle collezioni del Vaticano lo presentano sul trono con il torso nudo e con la parte inferiore del corpo in un ampio panneggio; più monete repubblicane ed imperiali utilizzano lo stesso schema iconografico, la stella "Boglio" ecc.[43].

[43] G.-C. Ph. Picard, *Les religions de l'Afrique antique*, Paris, 1954, p. 120, fig. 11; *DA*, IV, 2, pp. 1089-1090, fig. 6122-6125 (*s.v. Saturnus*).



Fig. 6: La dedica a Saturno di *Potaissa*.

L'iscrizione dell'ara comprende dieci righe. Il testo si legge senza difficoltà:

NVMINI· SATVRNO
REG(i)· PATRI· DEO
RVM·
ET LATONAE·
P(ublius)· R[A]ECIVS·
PRIMVS· BEN
EF(iciarius)· LEG(ati)· LEG(ionis).
V (quintae)· M(acedonicae)· P(iae)· F(idelis)· P(osuit ?)· EX·
V(oto) ?)· DOMO ZIGALI
AFER

Il dedicante è africano come fa veder chiaro l'ultima riga dell'iscrizione. Ma egli ha *tria nomina* conforme al sistema romano con un *nomen gentile R[a]ecius* - non attestato finora nella provincia traiana, piuttosto raro nel resto dell'Impero - all'incirca 50 *Raecius* e *Raecia* attestati epigrafica-

mente[44] - scritto sempre con dittongo, con una sola eccezione, a *Iuvanum - Reccius*[45].

Molto interessante è la menzione *domo Zigali*, il luogo d'origine di *P. R[a]ecius Primus*. Il fatto che il dedicante è africano indica, dal principio, una tra le province dell'Africa romana come la patria del sottufficiale da *Potaissa*, forse l'*Africa Proconsularis*. Il nome della località potrebbe essere *Zigalus*, *Zigale* o piuttosto *Zigalis*. Nello stesso tempo neanche altre forme non possono essere omesse, pensando alla possibilità di utilizzare la Z per la S, la D, le DI, oppure per le TI[46]. Come che sia *Zigalis*, *Sigalis* ecc. è un toponimo antico il quale sembra essere rimasto sconosciuto finora - per lo meno in questa forma. Esso s'inscrive perfettamente nella toponimia dell'Africa romana: le località *Sicca Veneria*, *Siagu* (*Africa Proconsularis*), *Sicilibba*, *Sigus* (*Numidia*), *Tigava*, *Siga* (*Mauretania Caesariensis*), *Zilis* (*Mauretania Tingitana*)[47], poi *mons Ziquensis* (Djebel Zaghouân?)[48], *Ziqua*[49], le località non identificate *Zygantis*[50] e *Zigira*[51]. Fra le tribù libiche Tolomeo menziona i *Sigiplosii*[52], mentre nella *Mauretania Caesariensis* è attestata la tribù dei *Zimizes*[53]. Una risonanza somigliante hanno le etnonimi *Siccennensis*, *Zicensis*, *Ziggensis*, *Giggensis* (dall'*Africa Proconsularis*, menzionate nelle liste episcopali degli anni 411 e 482)[54] e *Sicingensis*[55]. In un'iscrizione scoperta a Richelieu (oggi Rhoumeriane?, Algeria) è menzionato al tempo di Severo Alessandro un *castellum Zugal* (Numidia)[56] che sia il più assomigliante toponimo con *Zigalis* dall'iscrizione da *Potaissa*.

[44] M. Bărbulescu - A. Cătinaş, *op. cit.*, p. 219, n. 27.

[45] *CIL*, IX, 2960.

[46] *CIL*, VIII, *Indices*, p. 314.

[47] *CIL*, VIII, *Indices*, pp. 265,271.

[48] Ch. Tissot, *Exploration scientifique de la Tunisie. Géographie comparée de la province romaine d'Afrique*, Paris, I, 1884, p. 29.

[49] Cl. Lepelley, *Les cités de l'Afrique romaine au Bas-Empire*, II, Paris, 1981, pp. 248-251.

[50] Ch. Tissot, *op. cit.*, p. 564.

[51] *Ibid.*, II, 1888, p. 770.

[52] *Ibid.*, I, 1884, p. 454.

[53] M. Bénabou, *op. cit.*, p. 628.

[54] Ch. Tissot, *op. cit.*, II, 1888, pp. 775-776.

[55] «RevArch», 1933, 72.

[56] «RevArch», 1930, 55.

P. R(a)ecius Primus, cittadino romano, originario dell'*Africa Proconsularis* era, al momento d'innalzamento del monumento, *beneficiarius legati legionis*, un sottufficiale addetto presso il comandante della legione di *Potaissa*. La venuta della *legio V Macedonica* a *Potaissa* verso gli anni 168-170 costituisce *terminus post quem*, mentre la metà del III secolo (quando sparisce il titolo *leg.leg.*) rappresenta la fine dello spazio in cui può essere inquadrato dal punto di vista cronologica il monumento.

L'ara elevata da *P. R(a)ecius Primus* è dedicata a Saturno e a Latona. Per l'estrema rarità delle dediche latine a Latona, per gli epiteti unici accordati a Saturno e per l'associazione apparentemente curiosa di queste due divinità, sempre unica finora nell'Impero, l'importanza dell'iscrizione da *Potaissa* supera i limiti delle religioni nella provincia Dacia e apporta nuovi ed interessanti contributi alla storia delle religioni dell'Impero romano.

La rappresentazione plastica ed il primo posto nell'iscrizione l'occupa Saturno perché il dedicante è africano. *P R(a)ecius Primus* si china dunque, lontano dal suo paese, allo stesso dio supremo africano, ma aggiunge tuttavia due epiteti diversi: *Rex* e *Pater deorum*. *Saturnus rex* era conosciuto finora soltanto dai testi letterari di Tibullo e Giovenale[57], la nostra iscrizione comprendendo la prima menzione epigrafica di questo epiteto. L'epiteto *pater* era utilizzato per Saturno da Lucilio e da Silio Italico[58]. Esso appare soltanto in tre iscrizioni: sicuramente da *Pitinum Pisaurense*[59] e Val di Non[60], e probabilmente da *Carthago*[61], però l'epiteto *pater deorum* è attestato ora per la prima volta.

La menzione del "potere divino" (*numen*) costituisce un'altra rarità nel caso delle iscrizioni votive per Saturno. Finora si conosceva un solo caso, a Chul, nell'*Africa Proconsularis*[62].

Benché durante i ludi secolari dell'anno 17 a.C. sia stato svolto un sacrificio solenne anche per Apollo, Latona e Diana[63], nelle parti occidentali dell'Impero, Latona è raramente trovata nelle iscrizioni o nelle rappresentazioni figurate. Il sincretismo ha preso l'idea della maternità e della fecondità; *Leto* è considerata in Egitto come la madre del dio *Man-*

[57] I.B. CARTER, *Epitheta deorum quae apud poetas latinos leguntur*, Lipsiae, 1902, 91.

[58] *Ibid.*

[59] *CIL*, XI, 6027.

[60] M. LEGLAY, *op. cit.*, p. 341, n. 23.

[61] *CIL*, VIII, 12494.

[62] *AE*, 1975, 874; *numen Saturni* (?): *CIL*, VIII, 12494.

[63] L. PRELLER, *Römische Mythologie*, II, Berlin, 1883, p. 90.

dulis, mentre in Asia Minore è adorata insieme ad Artemide ad Efeso[64]. Latona diventa una dea della maternità, la madre divina così come *Hera-Iuno* era la moglie divina per eccellenza. Con tutto ciò nell'Impero non sono molte dediche in lingua latina dove è nominata *Latona*. Sembra che finora siano state conosciute soltanto cinque iscrizioni dedicate a Latona, provvenienti da Roma[65], *Aricia*[66], *Nemi*[67], *Palmyra*[68] e *Montana*[69] (Mihajlovgrad, Bulgaria). A queste si aggiunge un'iscrizione in versi da Capua[70], che non costituisce in realtà un'epigrafe votiva. Dobbiamo rimarcare che nelle iscrizioni di Roma e *Palmyra* Latona appare insieme all'uno o agli entrambi bambini; l'iscrizione in versi di Capua allude a Diana; le dediche di *Aricia* e di *Nemi* devono essere messe in collegamento sempre con Diana, ambedue provenendo da due grandi e molto conosciuti centri del culto di questa; infine, l'epigrafe da *Montana* è stata scoperta in un santuario di Diana e di Apollo. L'iscrizione da *Potaissa*, insieme ad un'ara scoperta ad *Apulum* costituiscono due prove della presenza di Latona nel *pantheon* della provincia. L'ara da *Apulum* è l'oblazione di un ex *beneficiarius* nella *leg. V. Mac.*, diventando dopo la smobilitazione decurione della colonia *Apulum*. Quest'uomo dedica a Diana, ad Apollo ed alla madre di questi; il suo nome essendo reso in forma greca, *Leto*[71]. Dunque, ad *Apulum*, come anche in altre 6 località, menzionate più sopra, Latona era venerata insieme a suoi figli.

Quindi, l'iscrizione da *Potaissa* pare essere l'unica epigrafe latina conosciuta ora in cui Latona è apparentemente libera da qualsiasi associazione con Diana o Apollo.

Tale ipostasi è soltanto apparente, perché a mio parere la non mai incontrata associazione *Saturnus* - Latona si spiega con l'epiteto *pater deorum* conferito a Saturno. Se egli è il padre degli dei, Latona - la sua socia - è la madre di due dei. Si costituisce in questo modo una interessante coppia di genitori degli dei, quanto inconsueta tanto spiegabile vedendo le cose attraverso il prisma della mitologia classica.

[64] *LexMyth*, II, 2, c. 1971 (*s.v. Leto*).

[65] *CIL*, VI, 32.

[66] *CIL*, XIV, 2157.

[67] *CIL*, XIV, 4187.

[68] «RevArch», 1933, 213.

[69] *AE*, 1975, 748.

[70] *CIL*, X, 3796.

[71] V. Moga, in «Apulum», XVII, 1979, pp. 201-206.

P. R(a)ecius Primus conserva, in essenza, la religione dei genitori, però la mostra in una colorazione greco-romana, accordando a Saturno gli epiteti *rex* e *pater deorum*. Questi aspetti non ancora conosciuti indicano la misura in cui il dedicante provava e riusciva incorporarsi nella vita di una provincia europea. Benché egli non nasconda la sua origine africana, è possibile, per l'introduzione di Latona, che mascheri la coppia femminile di Saturno dall'Africa[72]: *Iuno*, *Caelestis*, *Tanit*, *Ops* o *Nutrix*, simboli della maternità e, generalmente, della fertilità.

2) Un'ara da *Apulum*, con il testo: *Saturno / Securo / M(arcus) Herennius / Faustus / Leg(atus) Aug(usti)*[73]. Lo stesso dedicante che era *leg.leg.XIII Gem.* sotto il regno di Settimio Severo[74] o un po' prima, verso la fine del regno di Commodo[75], ha dedicato un'ara anche alla dea *Minerva Supera*[76]. L'epiteto *Securus* appare qui per la prima volta nei testi epigrafici, epiteto trovato raramente anche nei testi letterari[77] ("senza paura", "il tranquillo").

Il *curriculum vitae* di *M. Herennius Faustus* è conosciuto dall'iscrizione *CIL*, III, 52 incisa sul colosso di Memnone da Thebe («*in Memnone pede dextro medio*»). Tra le altre è stato anche *trib.mil. leg. III Aug.* in Numidia. Dunque, la devozione a Saturno è dovuta sia ad una possibile origine africana di *Herennius Faustus*, ipotesi che è stata avanzata[78], sia al tempo passato in Africa, cioè un influsso diretto del culto del dio supremo africano.

3) Infine, da Ampelum, località con presenza africana certa, proviene un'ara dedicata - probabilmente - a Saturno (*CIL*, III, 7838 = *IDR*, III/3, 322). Il testo ripete su due superfici dell'ara, il nome della divinità e lo possiamo leggere in ambedue i casi *[Sat]u[r]n[o]*.

L'ara è dedicata da *M. Antonius Saturninus*, *dec.col.* Il *cognomen* del dedicante è molto frequente in Africa, perché è proprio il teonimo derivato dal nome della divinità a cui è dedicata l'ara. *M. Antonius Saturninus* può essere, anche lui, africano.

Quindi, le tre attestazioni di Saturno "romano" in Dacia, benché ve-

[72] M. Bénabou, *op. cit.*, p. 362 sqq.

[73] I. Berciu, in «Apulum», III, 1947-1949, pp. 200-202.

[74] C. Daicoviciu, in «*Atti del III Congresso Internazionale di Epigrafia greca e latina*», Roma, 1959, p. 188.

[75] Informazione da I. Piso.

[76] I. Berciu, *loc. cit.*

[77] *Ibid.*, p. 207, n. 30.

[78] L. Balla, in «Ep. Stud.», 8, 1969, p. 36; S. Sanie, in «Cercetări istorice», p. 304.

sta una sfumatura "classica" attraverso associazioni ed epiteti rappresentano l'influsso diretto del suo culto dall'Africa: dediche di alcuni africani oppure - in un caso, probabilmente - la conseguenza della dimestichezza con questo culto durante un "tirocinio" in Africa.

Silvano e Mercurio

Le due divinità sono molto popolari nella Dacia. Il culto di Silvano è attestato da 106 iscrizioni, mentre l'immagine del dio appare 28 volte. Mercurio, a sua volta, è menzionato da 17 epigrafi e rappresentato in monumenti oltre 60 volte[79]. Ambedue le divinità s'iscrivono nella cerchia di quelle che patrocinano le occupazioni quotidiane di molti abitanti della provincia; però oltre a questa spiegazione globale, è certo che alcuni monumenti dedicati alle due divinità siano la conseguenza degli influssi diretti della religione africana. Mercurio africano e Silvano sono gli dei protettori della vegetazione, delle pianure e delle selve[80]. Ecco le situazioni che appoggiano la nostra affermazione riguardante gli influssi africani:

1) *Micia* occupa il secondo posto nella provincia Dacia dal punto di vista della frequenza delle dediche a Silvano, con 19 iscrizioni ed è superata solo dalla più grande città della Dacia, *Apulum*, dove sono conosciute 28 iscrizioni poste a Silvano. Benché *Micia* sia rimasta probabilmente, solo un *pagus*, le dediche a Silvano sono più numerose che nelle grandi città della Dacia: *Potaissa* (12 iscrizioni), *Ulpia Traiana Sarmizegetusa* (6 iscrizioni). Per le modalità dell'influsso e della diffusione del culto di Silvano in Dacia si è preso in considerazione il gruppo massiccio dei dalmati che avrebbero apportato questo culto nella zona mineraria dei Carpazi Occidentali e poi i coloni venuti dalla Pannonia che avrebbero apportato questo culto per la vallata del Mures ad *Apulum* e specialmente a *Micia*[81]. Pensiamo che non si debba esagerare il ruolo di nessun elemento etnico nel largo diffondere nella Dacia di questo culto; ma a *Micia* ci pare possibile spiegare la frequenza di Silvano anche in relazione ai Mauri acquartierati là.

2) Una tra le are dedicate a Silvano a *Micia* è stata scoperta proprio nel tempio agli *Dii Mauri* ricostruito dai *Mauri Micienses* nel 204[82].

[79] M. Bărbulescu, *Interferențe spirituale în Dacia romană*, Cluj-Napoca, 1984, p. 132; Id., *Cultele greco- romane în provincia Dacia* (Diss. Cluj, 1985), pp. 72-76, 116-122.

[80] M. Bénabou, *op. cit.*, p. 341 sqq.

[81] St. Toth, in «Acta Classica Universitatis Scientiarum Debreceniensis», III, 1967, pp. 77-84.

[82] *IDR*, III/3, 47.

Senza significare una associazione diretta di queste divinità così come capita a *Rapidum* (*CIL*, VIII, 9195), la presenza dell'ara di Silvano nel tempio degli dei Mauri non ci pare essere senza significato.

3) Ad *Ampelum* - la guarnigione di un *Numerus Maurorum* - una dedica per Silvano *Domesticus* è fatta da *T. Flavius Felicianus, alumnus, pro sal. T. Flavi Crescentis, praef. Numeri Maurorum Hisp.* (*CIL*, III 1149 = *IDR*, III/3, 325). *Flavius* è un *nomen* frequente in Africa, come anche il *cognomen Crescens*; tipico africano è anche il *cognomen Felicianus* derivato da *Felix*.

4) Nella stessa località un'ara è stata dedicata *Deo Silumio Domestico* da *Senti Aper* e *Philumenus*. (*CIL*, III, 1306 = *IDR*, III/3, 328). Dobbiamo osservare l'etnonimo africano del primo dedicante.

5) Per ciò che riguarda il culto di Mercurio, la posizione occupata da *Micia* è sorprendente: mentre in ognuna delle principali città della provincia *Apulum*, *Ulpia Traiana Sarmizegetusa* e *Potaissa* sono state scoperte tre dediche epigrafiche, a *Micia* ci sono due iscrizioni solo per Mercurio e anche due dove il dio è associato con Silvano. *Micia* ci appare così come il principale luogo di culto di Mercurio in Dacia. Certamente, il fatto che a *Micia* funzionava una *statio portorii* poteva spiegare almeno parzialmente la diffusione di questa divinità, però l'epigrafe che menziona la dogana da *Micia* è dedicata *I.O.M., Terrae Daciae, Genio Populi Romani et Commerci* (*CIL*, III, 7853 = 1351 = *IDR*, III/3, 102), senza ricordare Mercurio.

6) Una tra le epigrafi dedicate a Mercurio a Micia non comprende nessun elemento che potrebbe essere messo in rapporto con Mercurio africano (*CIL*, III, 7855 = *IDR*, III/3, 109). L'altra però è la dedica di un certo *M. Antonius Sabinianus, princeps* (*CIL*, III, 7856 = *IDR*, III/3, 110). Riguardo al dedicante si è detto che «era stato magistrato nel *pagus Miciensis*, *princeps* con attribuzioni amministrative»[83]. In realtà, nella Dacia l'attestazione di alcuni *principes* con funzioni amministrative nell'ambiente rurale è incerta (ivi compreso il caso di Ampelum, *CIL*, III, 1322 = *IDR*, III/3, 345, dove il titolo di *T. Aurelius Aper, Delmata, princeps adsignato ex municipio Splono* potrebbe significare il capo di una stirpe illirica, di una tribù)[84]; d'altra parte conosciamo l'istituzione collegiale dei *magistri*, attestati a *Micia* da più epigrafi[85]. Al contrario, i

[83] *IDR*, III/3, p. 122 (I.I. Russu).

[84] *IDR*. III/3, 345 (p. 342, I.I. Russu).

[85] *IDR*. III/3, 81, 82, 94.

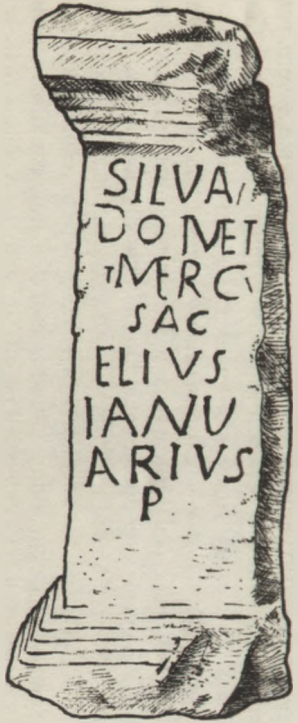


Fig 7: *Micia*. *AE* 1930, 12 = *IDR* III/3, 134.

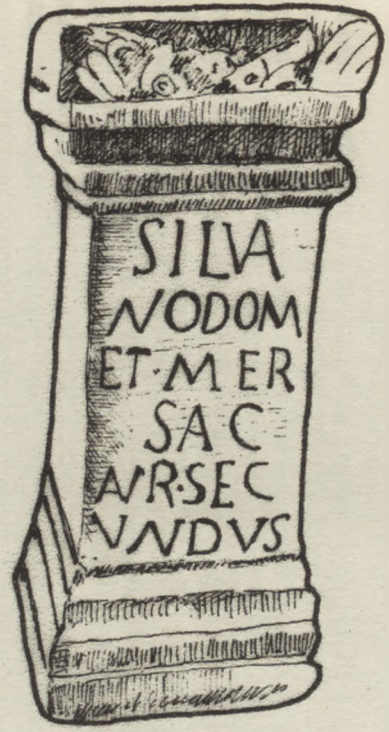


Fig. 8: *Micia*. *CIL* III 7861 = *IDR* III/3, 135.

principes si incontrano spesse volte nelle province africane, così che *M. Antonius Sabinianus* potrebbe essere un *princeps gentis*, cosa che potrebbe assicurare un'altra sfumatura anche per Mercurio adorato da questo.

7) Le più suggestive testimonianze dell'influsso africano nel culto delle due divinità sono le due are da *Micia*, le sole della Dacia che associano i due dei. In ambedue la dedica si fa *Silvano Domestico et Mercurio*. La prima ara è l'oblazione di *Aelius Ianuarius* (*AnnÉp*, 1930, 12 = 1933, 8 = *IDR*, III/3, 134) e può essere datata dopo la metà del II secolo (fig. 7). L'altra è dedicata da *Aurelius Secundus* (*CIL*, III, 7861 = *IDR*, III/3, 135) (fig. 8). É significativo che proprio a *Micia* appare questa associazione, conosciuta nell'Africa romana[86]. Anche se a *Micia*, come risulta dalla documentazione attuale, si è rimasti allo stadio di associazione e non si è arrivati alla fusione delle due divinità, come succede per esempio a Dougga (una dedica *Mercurio Silvio*[87]), oppure a *Castellum Mastarense*, dove Silvano è rappresentato con gli attributi di Mercurio[88], l'influsso africano ci pare certo.

La presenza nel *pantheon* della Dacia romana dei culti africani presentati più sopra è dovuta, anzitutto, ad alcune persone originarie delle province africane. Queste sono, abitualmente, militari. Così appare nella Dacia il culto ai *Dii Mauri* e, almeno parzialmente il culto di Saturno (il monumento da *Potaissa*). Sempre ad alcuni elementi di origine africana (forse civili) sono dovuti alcuni monumenti per Saturno, Silvano e Mercurio. Qualche volta, proprio se non abbiamo a che fare con africani, quelli che venerano in Dacia alcune divinità africane - presentate in *interpretatio Romana* - si sono familiarizzati con queste nel tempo passato in Africa.

Diversamente si pone il problema nel caso del culto della *Dea Caelestis*. Qui l'influsso africano diretto è più raro essendo, la maggior parte delle dediche la conseguenza della politica religiosa imperiale di Settimio Severo, però non mancano le attestazioni del sincretismo con divinità orientali (*Baltis Caelestis*, *Dea Syria Caelestis*) in dediche venute da parte di alcuni orientali.

Dunque, la presenza di alcuni etnici africani, le attestazioni di lealtà verso la dinastia dei Severi ed il sincretismo tipico alla religione dell'Impero nei secoli II-III spiegano interamente nella Dacia i culti di Saturno, *Caelestis* e *Dii Mauri*. Silvano e Mercurio devono all'influsso africano molto meno, soltanto una sfumatura nel caso di alcuni monumenti. Benché alcuni culti africani siano rimasti in Dacia certamente nei limiti di alcune comunità etniche chiuse, la loro presenza ha colorito il *pantheon* molto vario della provincia.

[86] M. Bénabou, *op. cit.*, p. 344.

[87] *Ibid.*, p. 345, n. 72.

[88] *CIL*, VIII, 6355; M. Bénabou, *op. cit.*, p. 345.

Jean-Paul Rey-Coquais

Tyr, métropole de Carthage et de beaucoup d'autres villes, aux époques romaine et paléochrétienne

«Ses colonies sont répandues à travers le monde entier : Carthage en Afrique, Thèbes en Béotie, Gadès sur l'Océan»[1].

Le thème du Congrès n'invite pas à insister sur les relations particulières qui unissent Tyr, leur métropole, à Carthage et à beaucoup d'autres cités essaimées au long des côtes méditerranéennes[2]. Notre propos est d'indiquer brièvement ce qui, dans sa topographie, caractérise la grande ville phénicienne aux époques romaines et paléochrétiennes, afin de permettre d'éventuelles ou d'opportunes comparaisons avec les cités phéniciennes ou puniques de l'Afrique romaine.

Tyr a subi depuis qu'elle fut prise par Alexandre plusieurs destructions importantes, du fait des conquérants ou des tremblements de terre[3]. Monuments et urbanisme en ont été bouleversés. On n'oubliera pas non plus les contraintes qu'impose à la recherche contemporaine un site toujours habité.

Les fouilles conduites par l'Emir Maurice Chébab, interrompues par les événements, n'ont pas résolu tous les problèmes de topographie urbaine et d'identification des monuments. Les fouilles de la ville et celles de l'hippodrome n'ont pas encore pu faire l'objet d'une publication systématique[4]. Bien des questions se posent encore à Tyr sur l'organisa-

[1] QUINTE-CURCE, 4, 4.19-20.

[2] Voir J.-P. REY-COQUAIS, in *L'Africa romana*, IV, 1987, pp. 597-602 : double dédicace de Lepcis Magna à la cité de Tyr.

[3] P. MAYNOR BIKAI, *Le site*, in «*Tyr, Rencontres organisées par l'Association Internationale pour la Sauvegarde de Tyr*», Paris 1992, pp. 67-74.

[4] Voir provisoirement M. CHÉHAB, *Chronique des fouilles*, «BMB» 6, 1942-1943, p. 86; 8, 1946-1948, pp. 160-161; 9, 1949-1950, p. 108; 12, 1955, pp. 47-48; 18, 1965, pp. 112-113. ID., *Tyr à l'époque romaine, Aspects de la cité à la lumière des textes et des fouilles*, «MUSJ» 28, 1962, pp. 11-40; ID., *Tyr*, Beyrouth, s.d.; ID., «EAA» 7, 1966, pp. 877-879; ID., *30 années de recherches archéologiques au Liban*, in «Les dossiers de l'archéologie», n°12, sept.-oct.1975, pp. 20-21. N. JIDEJIAN, *Tyre through the ages*, Beyrouth 1969; J.-P. REY-COQUAIS, *Tyr, fouilles récentes, ville, hippodrome et nécropole*, «RA» 1979, I, pp. 165-167; ID., *Tyr après les Phéniciens*, in «Archeologia», n° 211, mars 1986, pp. 22-29; P. et P. BIKAI, *Tyre at the End of the Twentieth Century*, «Berytus» 35, 1987, pp. 67-83.

tion de l'espace. Beaucoup d'hypothèses, formulées par les voyageurs d'autrefois et les archéologues du siècle dernier[5] attendent toujours une vérification.

Site.

Tyr, sur la côte libanaise, se présente aujourd'hui comme une presqu'île, rattachée au continent par un isthme très large. A l'origine, comme chacun sait, Tyr était une île, et même, primitivement, deux îles au moins. La réunion des îles fut effectuée par le roi Hiram, contemporain de Salomon, qui fit remblayer le chenal qui les séparait ; cet espace gagné sur la mer s'appela l'Eurychore, la "large place"[6]. Peut-on situer sur le plan de Tyr la place et les îles ? Diverses hypothèses ont été présentées.

L'île fut rattachée au continent par une digue qu'Alexandre le Grand, lors du siège fameux, fit construire pour permettre à ses engins et à ses troupes d'attaquer les murailles. On suppose généralement que cette digue se trouve sous la chaussée antique, romaine puis byzantine, qui reliait la ville au continent et sous l'aqueduc qui longeait cette chaussée; Patricia et Pierre Bikaï proposent une autre hypothèse, qui met bien plus au Nord-Est le point de départ continental de la jetée[7].

Aménagements portuaires.

Tyr possédait deux ports en eau profonde, dont môles et quais submergés ont été étudiés par le R.P.Antoine Poibebard[8]: au Sud, le port égyptien ou des Egyptiens, qui avait un môle de près de 700 m de long, large d'environ 7,50 m; au Nord, le port sidonien, qui, dans l'antiquité, pénétrait sans doute bien plus profondément dans les terres en direction du sud que l'actuel port de Tyr et que l'on appelait le port fermé. Vers le Sud et vers le Nord, une ligne de récifs à fleur d'eau prolonge la cô-

[5] Indispensables à consulter, entre autres, E. RENAN, *Mission de Phénicie*, Paris 1864; J. DE BERTOU, *La topographie de Tyr d'après les derniers explorateurs*, 1881. Voir aussi D. LE LASSEUR, *Mission archéologique à Tyr*, «Syria» 3, 1922, pp. 1-26 et 116-133.

[6] FL. JOSEPHE, *Ant.Jud.* 8, 147; *C.Apion*, 1, 113. Sur Ménandre d'Éphèse et Flavius Josèphe, voir G. GARBINI, *Gli "Annali di Tiro" e la storiografia fenice*, in «Oriental Studies presented to B.S.J.Isserlin», ed. R.Y. EBIED et M.J.L. YOUNG, Leiden 1980, pp. 114-127.

[7] P. MAYNOR BIKAÏ, *loc.laud.*, p. 77, fig. 5.

[8] A. POIDEBARD, *Tyr, un grand port disparu*, Paris 1939; sur l'œuvre pionnière du R.P. Antoine Poidebard, voir H.E. FROST, *Ports et mouillages protohistoriques de la Méditerranée orientale*, in «*L'archéologie subaquatique, une discipline naissante*», Paris 1973, pp. 94-95.

te occidentale de l'(ancienne) île de Tyr et contribuait à la protection des ports ou des rades foraines[9]. Où était le petit îlot que les Tyriens appelaient le tombeau de Rhodopé[10]?

La dualité de ports, permettant de composer au mieux avec les vents dominants, est un aménagement typique des cités maritimes phéniciennes[11]. Y avait-il une spécialisation en un port de guerre et un port de commerce, comme cela fut à Carthage; nous l'ignorons[12]. Dans sa titulature officielle, au IIe siècle de notre ère, Tyr est dite ναυαρχίς[13]; bien que la signification exacte du terme soit discutée, le titre me semble impliquer que Tyr était alors un port où la flotte de guerre romaine venait fréquemment faire relâche. Les inscriptions de l'époque paléochrétienne mentionnent comme ports d'attache des deux corporations de pêcheurs de coquillages à pourpre le port des Egyptiens et celui d'Astronoé[14]; est-ce à dire que ce deuxième port était, sous une autre appellation, le port des Sidoniens ? Ce n'est pas évident[15].

Disposant d'excellentes conditions portuaires, Tyr bénéficiait aussi d'une excellente position pour les communications avec l'arrière-pays; les routes gagnent facilement les pays du Jourdain, le Hauran, Damas, Palmyre et le lointain Orient, ou la haute plaine de Baalbek, la vallée de l'Oronte et la Syrie du Nord. Ce n'est pas le lieu de dresser ici le tableau des relations de Tyr dans le monde antique[16]. Au Bas Empire, Tyr était

[9] H.E. Frost, *Recents observations on the submerged harbourworks at Tyre*, «BMB» 24, 1971, pp. 103-111 et 2 planches; Id., in «*L'archéologie suhaquatique*», p. 109-111, corrigeant sur certains points les propositions de Poidebard.

[10] Achille Tatius, 2,17.1-3.

[11] Sidon avait aussi un double port, Achille Tatius, I, 1; cf. A. Poidebard et J. Lauffray, *Aménagements antiques du port de Saïda*,1981; H.E. Frost, in «*L'archéologie subaquatique*», *loc.laud.*, pp. 105-109.

[12] Malgré toute absence de semblable indication dans les textes, certains auteurs du XIXe siècle situent sur leurs plans de Tyr un *cothon*, tant Carthage paraissait le modèle de tout port phénicien.

[13] A. Rehm, *Didyma*, II, *Die Inschriften*, Berlin 1958, p. 135, n°151, lignes 9-12, tout début du IIe siècle ; *IG* XIV, 830 = *OGIS* 595, Pouzzoles, 174 après J.-C.

[14] *Inscr.Nécropole*, pp. 133-134.

[15] Dans l'île de Rouad, à l'époque romaine, le port des pêcheurs de pourpre aurait pu être un petit bassin au Sud de la grande anse méridionale du port; voir mon *Arados et sa périée*, Paris 1974, pp. 56 et 147. Peut-être le port d'Astronoé était-il une partie du port des Sidoniens, ou quelque autre anse.

[16] Les Tyriens avaient une *statio* à Pouzzoles, *OGIS* 594. Paul et ses compagnons s'embarquent en Lycie sur un vaisseau qui, sans escale à Chypre, va décharger sa cargaison à Tyr, *Actes des Apôtres* 21, 1-3. Dans le roman d'Héliodore, *Ethiopiques*, 4,17, des Tyriens, qui se trouvent à Delphes, veulent se rendre à Carthage par la Sicile ; voir F. Bri-

le siège d'une direction des douanes impériales ; les directeurs de ce service, les commerciaires, sont connus par une dizaine de sceaux[17].

J'ai récemment proposé[18] d'attribuer à Tyr l'inscription des naviculaires d'Arles[19], gravée sur une plaque de bronze, transformée en plateau circulaire à l'époque islamique; bien qu'elle ait été trouvée à Deir el-Qamar, capitale des princes du Liban au XVIIIe siècle, loin dans la montagne au Sud de Beyrouth, elle est considérée sans raison valable comme une inscription de Béryte[20]. Il y est question de chargement et de transport de blé. Béryte, ne communiquant avec l'arrière-pays que par des cols à plus de 1500 m d'altitude, est bien mal placé pour être un port où s'embarque le blé de l'annone. Tyr au contraire est le débouché naturel des plaines du Hauran, véritables greniers à blé de la Syrie romaine[21]. A l'époque paléobyzantine, une inscription de la nécropole[22] signale précisément un marchand d'orge de Bostra, la grande place marchande du Hauran (rappelons qu'un autre homme de Bostra se trouve à Carthage). Deux inscriptions[23] mentionnent un σιτομέτρης, un mesureur de blé - peut-être un de ces *mensores* dont se plaignaient les transporteurs de blé opérant pour le service de l'annone. Les relations maritimes entre Arles et les ports de Phénicie sont prouvées par la découverte, à Lyon, plus en amont sur le Rhône, de sceaux de commerciaires de Tyr.

QUEL-CHATONNET, *L'image des Phéniciens dans les romans grecs*, in «*Le monde du roman grec*», Paris 1992, pp.189-197.

[17] G. SCHLUMBERGER, *Sigillographie de l'empire byzantin*, Paris 1884, pp. 117-118; G. ZACOS et A. VERGLERY, *Byzantine Lead Seals*, I/1, Bâle 1972, pp. 135-136 et 214. Voir J. -P. CHEYNET, C. MORRISSON, W. SEIBT, *Les sceaux byzantins de la Collection Henri Seyrig*, Paris 1992.

[18] «Syria» 70, 1993, pp. 69-80.

[19] *ILS* 6987.

[20] Cf. encore «Ktéma» 13, 1988 [1992], p. 74.

[21] Déjà à l'époque hellénistique, des Tyriens se signalent à Athènes et en Eubée par le transport de blé : *IG* II² 342 ; B. PÉTRAKOS, Ὁ Ὠρωπὸς καὶ τὸ Ἱερὸν του Ἀμφιαράου, Athènes 1968, p.174-175, n°37. Sans doute au début de l'époque impériale, un Tyrien qui remplit vraisemblablement la charge de *sitodotès* remercie-t-il les Dioscures, dieux de la navigations ; la dédicace est probablement en rapport avec le transport de blé par mer. Mais il s'agit d'importation et non d'exportation. Quant au marché au blé, dont est connu un employé, ὑπουργῶν σιτικῆς (*Inscr.Nécropole*, 16, avec correction de Denis Feissel, in G. DAGRON et D. FEISSEL, *Inscriptions de Cilicie*, Travaux et Mémoires du Centre de Recherche d'Histoire et Civilisation de Byzance, Monographies, 4, Paris 1987, p.210, note 5), il devait exister dans chaque ville.

[22] *Inscr.Nécropole*, 39 C.

[23] *Inscr.Nécropole*, 188-189.

Porte monumentale.

L'entrée dans la ville de la voie la reliant au continent était solennisée par une porte monumentale, une grande baie centrale et deux petites baies latérales, entre deux tours rondes. Du côté de la ville, accolée à la tour Sud, se trouvait une fontaine; des portiques, remaniés à époque tardive, bordaient cette voie; des boutiques s'y étaient installées[24]. Un aqueduc, apportant les eaux du continent, longeait la voie sur son coté Sud.

Un centre de vie civique : la "grande colonnade".

De l'urbanisme de Tyr et de l'histoire de l'aménagement urbain dans l'antiquité, l'élément majeur dégagé par les fouilles est une longue avenue à colonnades latérales, dégagée sur quelque 175 m de long, datant sans doute, dans son état actuel, de la reconstruction sévérienne, Son orientation Nord-Est/Sud-Ouest ne permet pas de considérer qu'elle traversait l'île dans toute sa longueur pour relier les deux ports[25]. Son pavement de mosaïque, remplacé ultérieurement par un dallage de marbre, montre qu'elle n'était pas ouverte à la circulation des charrois. Ce n'était pas une voie de passage, ni une rue marchande, mais plutôt une πλατεια, une longue *place* de prestige et d'agrément, un centre de la vie civique, si l'on en juge par les sculptures et les inscriptions[26] retrouvées dans cette zone; il devait s'y élever de nombreux monuments en l'honneur d'empereurs, de magistrats et d'officiers romains, de magistrats tyriens et de la cité de Tyr elle-même. Au Sud de cette avenue, ont été dégagés de très grands thermes.

La zone du port Sud.

Toute proche à l'Est, une vaste cour rectangulaire, entourée sur trois côtés de portiques aux colonnes de granit gris, qui daterait du IIe siècle de l'ère chrétienne, pourrait avoir été un marché plutôt qu'une palestre, car cette cour était ouverte, non sur l'avenue, mais sur le port égyptien.

[24] M. Chéhab, *Fouilles de Tyr, La Nécropole*, I, *L'Arc de triomphe*, «BMB» 33, 1983 ; il s'agit en réalité de la porte monumentale.

[25] Contra, W.L. Mac Donald, *Tyrus*, in «The Princeton Encyclopedia of Classical Sites», ed. R. Stillwell, Princeton 1976, p.944.

[26] La publication des inscriptions découvertes dans les fouilles de la ville et de l'hippodrome, que m'a confiée l'Emir Maurice Chéhab, est en préparation.

Quel était l'aspect monumental des ports à l'époque romaine ? «Sur le port Sud, écrit l'Emir Maurice Chéhab, un gros mur supportait des colonnes doriques cannelées»[27]; il appartenait à un monument d'époque grecque ou hellénistique, qui ultérieurement fut incendié et s'écroula en obstruant une partie du port. Dans cette zone, les fouilles de l'Emir Maurice Chéhab ont rencontré des amas de murex écrasés, des scories de fer, des lampes mal cuites, des os apprêtés, des anses d'amphores vinaires estampillées; là se trouvaient donc, avant les aménagements monumentaux de l'époque romaine, des magasins d'importateurs de vins, des ateliers de tabletterie, des fours de céramistes et de métallurgistes, des installations de teinturiers en pourpre.

Le quartier à l'Ouest de l'avenue.

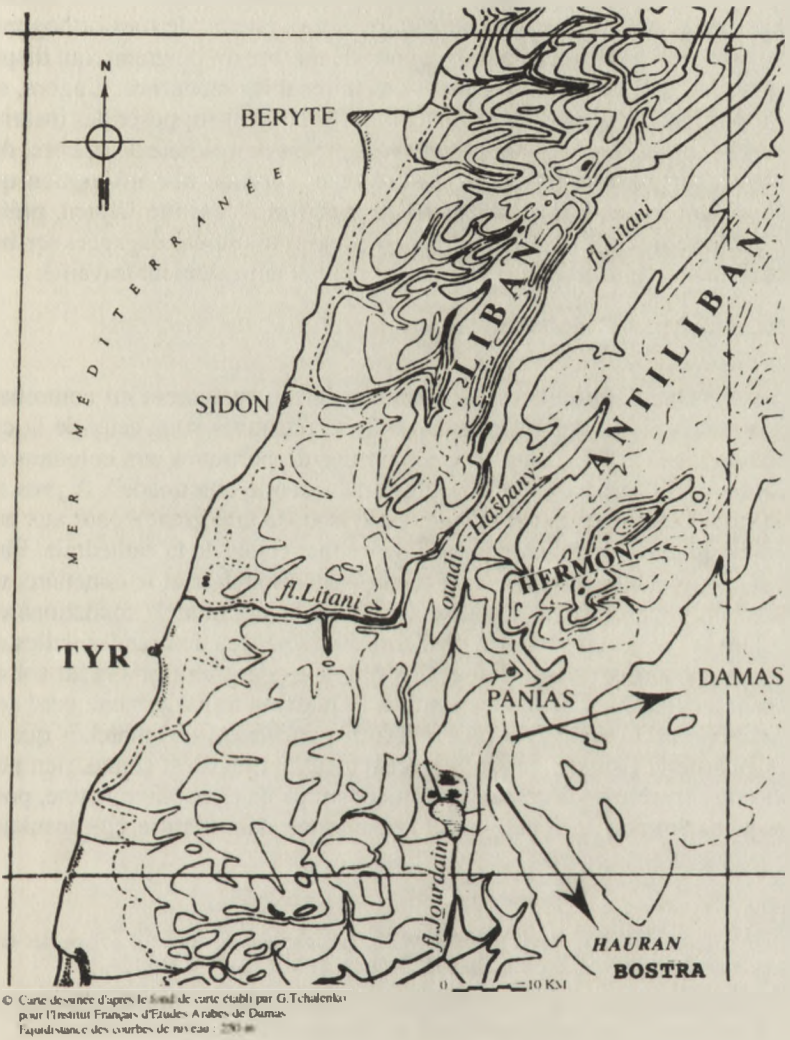
Vers l'extrémité Sud-Ouest de la grande avenue se trouvait, étagé sur deux niveaux de terrasses, un quartier d'habitations, qu'alimentaient en eau des citernes placées à l'Ouest du monument rectangulaire à gradins; des mosaïques de pavement et des dallages de marbre signalent des maisons riches, qui jouissaient de la beauté du paysage et des vents frais venus de la mer ou de l'Hermon[28]. Les rues, bordées de portiques, gardent dans leur pavage les traces creusées par les roues des chars[29]. Quelques inscriptions retrouvées en remploi suggèrent que la région au Sud-Ouest de la grande colonnade était vraisemblablement, dès l'époque hellénistique, le quartier du gymnase. Plus au Nord-Ouest, un batiment quadrangulaire à gradins, dont l'arène et les abords furent aménagés en citernes à une époque tardive, pouvait servir à des fêtes religieuses ou à des assemblées politiques; des inscriptions agonistiques d'époque sévérienne, gravées sur des colonnes trouvées au bas du mur de revers de ce bâtiment, invitent à penser qu'il était utilisé lors des concours de Tyr[30], les *Héracleia*, devenus des *Actia* et même passagèrement des *Commodeia*.

[27] M. Chéhab, *Tyr*, p.48.

[28] Cf. Nonnos, *Dionysiaques*, 40, 342-345.

[29] M. Chéhab, *Tyr*, p.47.

[30] Concours attesté depuis le IIe siècle avant J.-C., II *Macc.* 4,18,20. C. Bonnet, *Melqart, Cultes et mythes de l'Héraclès tyrien en Méditerranée*, «Studia Phoenicia» 8, Louvain-Namur 1988, pp.57-58, suppose sans preuve qu'il remonte aux concours organisés devant Tyr par Alexandre le Grand. C'est une curieuse distraction qui lui fait dater de 288 avant J.-C. la victoire d'Eutychos d'Ephèse; je proposerai une nouvelle lecture de cette inscription.



© Carte devancee d'apres le fond de carte établi par G.Tchalenko pour l'Institut Français d'Etudes Arabes de Damas
Equidistance des courbes de niveau : 200 m

Fig. 1: La région de Tyr.

Le quartier du forum ?

En contrebas de plusieurs mètres à l'extrémité Nord-Est de la grande avenue, dans un secteur proche des anciennes Néories[31], ont été dégagés un grand bâtiment rectangulaire et un système de rues orthogonales, bordées de portiques aux colonnes de marbre ou de granit, qui disparaît au Nord-Est sous une route et des immeubles modernes. L'agora, ou le forum, ne devait pas être loin, comme le laissent supposer des inscriptions honorant des agoranomes et un fragment de colonne de marbre, découvert sur une rue pavée de marbre blanc, portant une inscription qui est un hommage de Tyr, sa patrie, au grand jurisconsulte Ulpien, préfet du prétoire de Sévère Alexandre[32]. A proximité ont été dégagées les bases d'un arc de triomphe relativement petit et délicatement travaillé.

Autres palais.

A l'Ouest, au-delà d'une route moderne, également en contrebas, les vestiges de la voierie romaine ont été retrouvés sous ceux de la cathédrale des Croisés; une large rue bordée de portiques aux colonnes de cipolin, a un axe parallèle à celui de la "grande colonnade". A près de 100 m à l'Ouest de la cathédrale, a été trouvée une grande cour aux colonnes de granit rose de même diamètre que celles de la cathédrale. Plus loin encore, en partie recouvert par la route asphaltée et le cimetière, un bâtiment rectangulaire, reposant sur de puissants mur de fondations du IV^{e} ou du V^{e} siècle, montre plusieurs cours pavées de grandes dalles de marbre et bordées de portiques aux colonnes de granit gris et au sol de mosaïques[33]. Dans cette zone, plus à l'Ouest, la trame urbaine perd son caractère orthogonal. Des basiliques, des portiques, des marchés que le roi Hérode le Grand finança généreusement[34], rien n'est connu, rien non plus de l'habitat ordinaire des premiers temps de l'époque romaine, pour lesquels Strabon[35] signale qu'à Tyr, comme dans l'autre cité insulaire

[31] Arsenal maritime sur la rive Est de l'île pré-alexandrine, point d'arrivée des barques et des bâteaux venant de la côte : H. Chéhab, «BMB» 33, 1983, p.125.

[32] M. Chéhab, «BMB» 33, 1983, pp.125-126 ; et planches XIV et XV; il faut évidemment lire *Severia Felix Aug(usta) Tyrior(um) Col(onia) Metropol(is), patria.*

[33] M. Chéhab, *Tyr*, pp. 55-56.

[34] Fl. Josephe, *Bell.Jud.*, 1, 422.

[35] Strabon, 16,2.23 C 757.

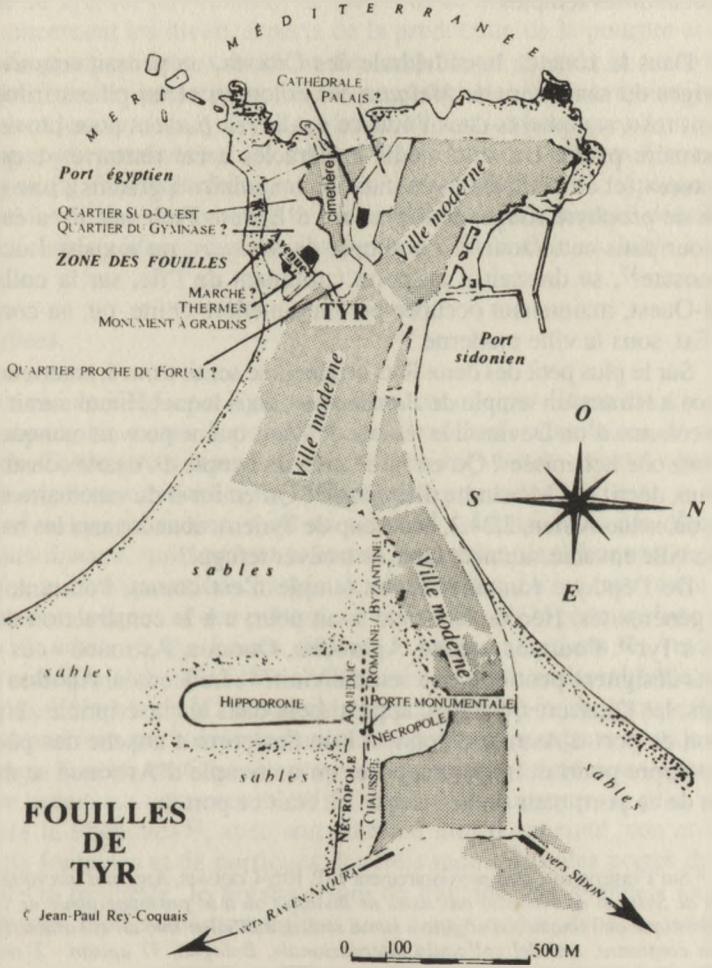


Fig. 2: Fouilles de Tyr.

phénicienne, *Arados* - actuelle Rouad au large de la côte syrienne -, et plus encore qu'à Rome, le manque d'espace avait obligé à construire en hauteur jusqu'à six étages; aucun vestige n'est visible, aucune localisation n'est possible de ces *insulae*.

Où étaient les temples ?

Dans la zone de la cathédrale des Croisés, on pensait retrouver des vestiges du sanctuaire de *Melqart*; les colonnes et les piliers trilobés de granit rose, remployés dans l'édifice médiéval, passent pour provenir du sanctuaire païen. Un autel dédié à Héraclès a été retrouvé «à quelque distance» (et au Nord du monument rectangulaire à gradins); une grande base de prophyre rouge, dédiée au roi d'Egypte Ptolémée IV a été mise au jour dans cette zone[36]. Le temple de *Melqart*, qu'a visité Lucien de Samosate[37], se dressait-il au point culminant de l'île, sur la colline du Sud-Ouest, maintenant occupée par un cimetière chiite, ou, au contraire, à l'Est, sous la ville moderne ?

Sur le plus petit des deux îlots originels se serait trouvé, antérieurement même à Hiram, un temple de *Baalshamin*, dans lequel Hiram aurait dressé une colonne d'or. Devint-il le temple de Zeus, qui ne pouvait manquer dans aucune cité hellénisée ? Qu'en fut-il aussi du temple d'Astarté construit par Hiram, décrit par Ménandre d'Ephèse[38]? Qu'en fut-il du sanctuaire d'Agénor, où, selon Arrien, 2,24.2, beaucoup de Tyriens, abandonnant les remparts de la ville envahie, auraient tenté de trouver refuge ?

De l'époque romaine, aucun temple n'est connu. Pourtant, parmi ses générosités, Hérode le Grand avait pourvu à la construction de temples à Tyr[39]. Pourtant Astarté, Aphrodite, Ourania, Astronoé - ces quatre noms désignent peut-être une seule divinité -, Leucothéa, Apollon et Artémis, les Dioscures, Sarapis, apparaissent dans les inscriptions. L'appellation de port d'Astronoé donné à l'un des ports d'attache des pêcheurs de pourpre pourrait laisser supposer qu'un temple d'Astronoé se dressait près de ce port; mais on ne sait pas où était ce port.

[36] Sur l'inscription, voir provisoirement J.-P. REY-COQUAIS, *Apport d'inscriptions inédites de Syrie et de Phénicie aux listes de divinités ou à la prosopographie de l'Égypte hellénistique ou romaine*, in «*Egitto e storia antica, dall'ellenismo all'età araba, Bilancio di un confronto, Atti del colloquio internazionale, Bologna, 31 agosto - 2 settembre 1987*», ed. L. CRISCUOLO, G. GERACI, Bologne 1989, pp. 614-617.

[37] LUCIEN, *de Syria Dea*, 3.

[38] FL. JOSEPHE, *Ant.Jud.*, 8,145-146 ; *C.Apion*, 1, 117-119.

[39] FL. JOSEPHE, *Bell.Jud.*, 1,422.

La ville paléochrétienne.

A l'époque paléochrétienne, l'artisanat est extrêmement développé, particulièrement ce que nous appellerions les industries d'art et de luxe : tissages de brocarts, soieries, tissus de pourpre. La pourpre est la grande activité de Tyr; sur une centaine de mentions de métiers, près d'une trentaine concernent les divers aspects de la production de la pourpre et des tissus de pourpre, depuis la pêche des coquillages jusqu'à la vente des produits finis, en passant par les diverses techniques de préparation[40]. Où étaient les marchés ? où étaient les ateliers et les boutiques ? où se se trouvaient les installations des foulons ? les fours des verriers ? nous ne le savons que très imparfaitement. Il est vraisemblable qu'à l'époque byzantine, les artisans en pourpre se réinstallèrent dans le marché désaffecté, où furent aménagés des bassins profonds, destinés sans doute à leur industrie.

Les églises.

La vie de l'Eglise à Tyr, assez bien connue par l'archéologie, les inscriptions, les textes historiques, les documents conciliaires, évoque celle de Carthage au temps de saint Cyprien[41] ou de saint Augustin. Les inscriptions retrouvées ne mentionnent pourtant ni évêque, ni prêtre, sauf un qui est moine, mort en odeur de sainteté, mais des diacres, des sous-diacres, qui souvent exercent un métier, des chantres ou des lecteurs, et la corporation chargée des funérailles. Où se trouvaient les tombes des évêques et des prêtres, où était celle d'Origène, qu'une tradition dit enterré à Tyr ? Sans doute à la cathédrale. Sous les vestiges de la cathédrale des Croisés, ont été mis au jour vraisemblablement quelques éléments de la cathédrale paléochrétienne ou du groupe épiscopal, construits par l'évêque Paulin. Le discours pompeux et vide que prononça Eusèbe de Césarée pour son inauguration ne nous apprend rien de précis sur cet ensemble d'édifices, à son époque «le plus beau de toute la Phénicie»[42], avec son puissant mur d'enceinte, son *atrium* muni de fontaines et de portiques, les trois monumentales portes de façade de la basilique, le *presbyterium* de l'abside, les chancels entourant l'autel. Plusieurs autres églises sont mentionnées, dans les inscrip-

[40] *Inscr.Nécropole*, pp. 154-160; *Tyr après les Phéniciens*, pp. 27-29.

[41] V. Saxer, *Vie liturgique et quotidienne à Carthage vers le milieu du III^e siècle*, «Studi di antichità cristiana», 29, Città del Vaticano 1969, réed.complétée 1984.

[42] Eusebe De Césarée, *Hist.Eccl.*, 10,4,37-45.

tions ou les textes : Sainte-Marie, Sainte-Marie-Antique, Sainte Marie ἐν Ἰαμψύχοις[43]; Sainte-Marie-Théotokos, appelée aussi la Théotokos, avait un baptistère, où se faisait la catéchèse des néophytes[44]. Rien n'en a été retrouvé.

Le paysage urbain et suburbain de Tyr paléochrétienne nous échappe en grande partie. Dans la campagne, qui était un riche pays rural[45], s'élevaient monastères et oratoires; c'étaient souvent des lieux de pélerinage fréquentés et riches. L'église du monastère de Qabr Hiram avait un somptueux tapis de mosaïques[46]; certains de ces sanctuaires ruraux, tel celui de saint Zacharie, étaient assez célèbres pour que les empereurs leur accordent le privilège d'asylie[47].

L'hippodrome et la passion du cirque.

Son grand axe perpendiculaire à la voie, en direction du Sud, un vaste hippodrome marquait la limite de la ville, à proximité de la porte monumentale[48]. Les Tyriens manifestaient pour les jeux de l'hippodrome la même passion que celle dont témoignent en Afrique romaine de si nombreuses et superbes mosaïques. A Tyr, à l'époque byzantine, la disposition des factions sur les gradins n'était pas celle de Constantinople. A Tyr, les Bleus occupaient le côté Est de l'hippodrome; la mosaïque de pavement de leur club, vers l'entrée Nord-Est de l'hippodrome, associe leur Fortune à celle de Tyr la métropole. Les Verts leur faisaient face à l'Ouest et leur club était vers l'entrée Nord-Ouest de l'hippodrome; leur nom a été systématiqement martelé ou a disparu des inscriptions. Il semble qu'à Tyr, prenant parti dans les disputes religieuses qui déchiraient la

[43] *Inscr.Nécropole*, pp. 132-133.

[44] E. SCHWARTZ, *Acta Conciliorum Oecumenicorum*, III, Berlin 1940, p. 99. Cf. A.A. VASSILIEV, *Justin the First*, «Dumbarton Oaks Studies», I, Cambridge Mass. 1950, pp. 149-158.

[45] NONNOS, *Dionysiaques*, 40,327-335.

[46] E. RENAN, *Mission de Phénicie*, p. 611; CH. CLERMONT-GANNEAU, *Rec.Arch.Or*, V, 1903, p. 290.

[47] *CIG* 8800; A. DAIN et G. ROUILLARD, *Une inscription relative au droit d'asile, conservée au Louvre*, «Byzantion» 5, 1930, pp. 315-326.

[48] M. CHÉHAB, *Le cirque de Tyr*, «Archaeologia», n°155, février 1973, p. 20; cf. J.H. HUMPHREY, F.B. SIEAR et M. VICKERS, *Aspects of the circus at Lepcis Magna*, «Libyca antica», vol. IX-X, 1972-1973, pp. 25-97, pl. XVIII-XXXXVII; A.A. OSTRASZ, *The hippodrome of Gerasa, A Report on Excavation and Research 1982-1987*, «Syria», 66, 1989, pp. 51-77.

chrétienté, les Verts aient été orthodoxes et les Bleus monophysites; dans les invectives lancées par les orthodoxes lors du concile de 518, les monophysites sont appelés "juifs"[49]. La liaison des Bleus et des Juifs semble confirmée par une inscription peinte; dans le portique qui courait sous les gradins des Bleus, une marchande dont l'appartenance à la communauté juive est signalée par un beau chandelier à sept branches, avait un emplacement réservé pour son commerce. Une autre inscription marque l'emplacement réservé aux Samaritains, dont une communauté est bien attestée à Tyr par une inscription de la nécropole[50].

Les factions semblent à Tyr, contrairement à tout ce que l'on croit pouvoir affirmer pour le reste de l'empire, avoir été organisées par quartier; deux inscriptions, si l'on restitue bien les abréviations, marquent les emplacements réservés au pagarque des Bleus et au pagarque d'une faction dont le nom a été martelé et que l'on est en droit de supposer des Verts. L'espace de l'hippodrome reproduit celui de la ville. Les Tyriens s'y retrouvaient dans un face à face parfois dramatique, rassemblés par la passion des courses, qui exaltait les passions religieuses et politiques qui les divisaient et provoquaient des drames comme celui que suggère l'énigmatique inscription d'un sarcophage.

La nécropole de l'isthme.

A l'Est de la porte monumentale et de l'hippodrome, le long de la grande voie d'accès, a été dégagée une vaste nécropole[51], avec des centaines de sarcophages[52], des enclos, des chapelles[53], des jardins funéraires, des espaces pourvus de banquettes pour la célébration de repas rituels. Sépultures et installations funéraires apparaissent au moins dès le IIème siècle de notre ère; si l'on en juge par les monnaies retrouvées, certaines tombes, caveaux surtout ou sarcophages, au Sud de la voie,

[49] E. SCHWARTZ, *loc.laud.*, p. 88 ; A.A. VASSILIEV, *loc.laud.*, p. 156.

[50] *Inscr.Nécropole*, 29B, sur quoi voir D. FEISSEL, «Bull.Corr.Hell», 1978, pp. 545 sqq. ; J. et L. ROBERT, *Bull.épigr.* 1979, 613.

[51] M. CHÉHAB, *Fouilles de Tyr, La nécropole*, II-IV, *Description des fouilles*, «BMB» 24, 1984; 25, 1985; 26, 1986. H. SALAMÉ-SARKIS, *La nécropole de Tyr*, «Berytus», 34, 1886, pp. 193-205.

[52] Un certain nombre des sarcophages sont importés; voir J.B. WARD-PERKINS, *The imported sarcophagi of Roman Tyre*, «BMB», 22, 1969, pp. 109-145.

[53] M. CHÉHAB, *Mosaïques inédites du Liban*, in «Mosaïques gréco-romaines», II, Paris 1975 ; cf. «Les dossiers de l'archéologie», n° 15, mars-avril 1976, p. 95.

sont du Ier siècle de notre ère. Du IIe au IVe siècle, les monnaies incluses dans les tombes permettraient de voir l'occupation funéraire progresser de part et d'autre de la voie[54]. Mais c'est à l'époque paléochrétienne que cette nécropole prit une grande extension. C'était alors ce que l'on pourrait appeler, avec quelque anachronisme, une nécropole de la classe moyenne, même si les différences sociales y sont assez marquées[55]. Les grands notables, les familles les plus fortunées avaient leurs hypogées sur le continent, dans leurs propriétés de campagne[56]; telle est cette magnifique tombe peinte, transportée au musée de Beyrouth[57]. Dans la nécropole de l'isthme, on notera cependant de superbes sarcophages attiques historiés qui ne sauraient être plus récents que la fin du IIIe siècle[58]: à qui appartenaient-ils à cette époque ? Au Ve et au VIe siècle, les chrétiens paraissent insoucieux de leurs décors païens; les occupaient-ils par héritage, ou parce que les plus fortunés avaient abandonnés les beaux monuments d'autrefois qui avaient cessé d'être au goût du jour ? Ne s'était-il pas passé dans la nécropole ce que l'on a pu constater dans beaucoup de villes, de l'Empire romain ou d'autres époques, que les pauvres occupaient les quartiers et les vieux hôtels délaissés par les riches ? A l'époque tardive, l'espace urbain, le long de la voie, côté Nord, fut occupé par des enclos funéraires contenant de beaux sarcophages historiés; l'occupation de cet emplacement, idéalement situé pour satisfaire l'orgueil, la volonté de paraître de quelques familles, s'expliquerait-elle par un affaiblissement de l'autorité municipale ?

Les "fidèles" de l'Église chrétienne forment une association qui possède de nombreux sarcophages et de nombreux caveaux, dispersés dans la nécropole. Tombes chrétiennes, plus rares tombes païennes, tom-

[54] M. Chéhab, «BMB» 36, 1986, pp. 61-96.

[55] J.-P. Rey-Coquais, *Fortune et rang social des gens de métiers à Tyr au Bas-Empire*, «Ktèma», 4, 1979, pp. 281-292.

[56] Nombreuses fouiles clandestines depuis quinze ans, cf. S. Hakimian, *Une archéologie parallèle: les découvertes clandestines et fortuites au Liban*, «Berytus» 35, 1987, pp. 205-208.

[57] M. Dunand, *Tombe peinte dans la campagne de Tyr*, «BMB» 18, 1965, pp. 5-49, avec ma note additionnelle, pp. 49-51, sur quoi voir J. et L. Robert, *Bull.épigr.* 1967, 638. Autre tombe : Y.Hajjar, *Un hypogée romain à Deb'aal dans la région de Tyr*, «BMB» 18, 1965, pp. 61-104.

[58] M. Chéhab, *La nécropole de Tyr*, «Les dossiers de l'archéologie», n°12, sept.-oct.1975, pp. 36-43; Id., *Sarcophages à reliefs de Tyr*, «BMB» 21, 1968; P. Linant Di Bellefonds, *Sarcophages attiques de la nécropole de Tyr. Une étude iconographique*. «Recherche sur les civilisations», 52, Paris 1985.

bes juives, tombes samaritaines; tombes pauvres, tombes de gens plus aisés, la nécropole de l'isthme inscrit, elle aussi, dans la pierre et dans l'espace, l'image de la société tyrienne de son époque.

En guise de conclusion.

Tyr n'a pas connu le développement de Carthage sa "fille". Elle fut colonie romaine seulement sous Septime-Sévère, qui la releva magnifiquement du saccage qu'elle avait subi pour sa cause. Elle apparaît cependant, dans le monde méditerranéen, comme un centre dont le site et l'histoire sont assez riches, assez documentés pour permettre les comparaisons et porter à la réflexion[59].

Ce qui me frappe lorsque je compare l'espace tyrien avec ceux de Carthage, d'Utique, de *Lepcis* et même de tant de villes punicisées de l'intérieur de l'*Africa romana*, c'est la différence d'échelle. Cette même différence d'échelle a depuis longtemps été soulignée entre les villes de la Grèce propre et les colonies de Grande-Grèce et de Sicile. Quittant les espaces resserrés des cités-mères, les colons[60] n'ont pas voulu se renfermer à nouveau dans d'étroites limites. Refusant les contraintes subies dans la cité à laquelle ils venaient de s'arracher, ils ont occupé l'espace de façon généreuse.

Pour le dire schématiquement, comparer Tyr et Carthage, ou *Lepcis*, ou telle autre des colonies tyriennes, c'est aussi mieux prendre les dimensions sociologiques et anthropologiques de l'archéologie, car c'est chercher comment composent l'organisation de la vie commune et la recherche d'espaces de liberté.

[59] Nous n'avons parlé ni de l'onomastique, ni des dieux, où, sous le vêtement gréco-romain, se perçoivent de vivantes traditions sémitiques; c'est un domaine où souvent il arrive que, pour bien comprendre l'Afrique romaine, il faille regarder vers Tyr. Je m'empresse d'ajouter que l'inverse est également vrai.

[60] Les colons de la Carthage romaine ne sont certes pas les descendants des Tyriens ! Mais ce sont, eux aussi, des colons. Et la Carthage punique, qui avait marqué le site, était elle-même bien plus largement développée que la Tyr insulaire.

* Principales abréviations bibliographiques :

"BMB": "Bulletin du Musée de Beyrouth".

Inscr.Nécropole: J.-P. Rey-Coquais, *Inscriptions grecques et latines découvertes dans les fouilles de Tyr*, I, Inscriptions de la Nécropole = "BMB", 29, 1977.

"MUSJ": "Mélanges de l'Université Saint-Joseph" (Beyrouth).

M'hamed Fantar

Intervento conclusivo

Chers Amis, Chers Collègues,

je suis très honoré d'avoir à assurer cette présidence et je crois que nous sommes tous très heureux d'avoir passé de très riches heures en écoutant des communications très savantes.

Depuis l'année dernière on constate donc qu'il y a eu de nombreux travaux nouveaux et je dis que j'ai personnellement beaucoup appris et j'ai eu aussi le grand plaisir de voir qu'il existe une jeunesse qui monte, qui arrive avec une autre manière de voir les choses, avec le souci d'apporter, de corriger ou plutôt d'enrichir les acquis et cela est très confortant tant pour ce qui s'est passé en Afrique que pour ce qui se passe en Sardaigne.

Je crois que chaque année nous rentrons avec des besaces pleines de savoir et nous devons être très reconnaissants de cela à ceux qui nous réunissent chaque année et aussi à ceux qui ont participé de temps en temps à nos rencontres non seulement pour l'accroissement du savoir, mais surtout pour ces liens très humains, très solides d'amitié et je crois, comme je l'ai dit hier quand j'ai pu exposer ma modeste communication, que cela contribue beaucoup à construire la Méditerranée.

Les Romains ont su faire de la romanité un projet universel, un vaste projet auquel tous les pays de la Méditerranée ont contribué à apporter quelque chose de nouveau. Je crois que ce que nous faisons, c'est du moins mon impression, mais c'est peut-être un rêve que je poursuis, c'est que nous sommes maintenant en train nous aussi de reconstruire la Méditerranée.

Et je remercie encore une fois le professeur Attilio Mastino et tous ses collaborateurs pour cette occurrence, pour ces heures agréables et riches que nous vivons chaque année ici en Sardaigne, dans ce pays d'hospitalité, de grandes âmes et de chaleur humaine.

Heikki Solin

Intervento conclusivo

Alcune settimane fa ho ricevuto l'ordine dell'amico Attilio Mastino di presentare il volume degli Atti dell'ultimo Convegno de "*L'Africa Romana*" nella seduta inaugurale. Per un disguido che non dipende da me non ho potuto essere presente alla prima seduta inaugurale. Il mitico Dedalo, che operava anche nelle regioni sarde, era probabilmente più degno di fiducia che non i suoi discendenti moderni. Attilio Mastino mi ha chiesto poi di prendere la parola qui nella seduta conclusiva e lo faccio molto volentieri, anche se avrei preferito vedere qui al mio posto una persona più prestigiosa e soprattutto più competente. Io non sono affatto uno specialista di cose africane. Le mie poche parole le dirò nella lingua dei nostri ospiti, con il mio pessimo italiano. Anche qui avrei preferito potermi servire della mia lingua, perché ciò che provo lo potrei esprimere meglio nella mia lingua, ma non posso presupporre una conoscenza del finnico tra il pubblico.

Naturalmente non avrebbe senso parlare qui degli Atti dell'ultimo convegno, soprattutto per mancanza di tempo; durante i pochi minuti che mi sono concessi non potrei esaurire in nessuna maniera la ricchezza dei due volumi. Non darò qui neppure un bilancio di questo colloquio per la stessa ragione ed anche perché prima vorrei riflettere a lungo per poter dire qualcosa di sostanziale a proposito della ricchezza dei vari contributi presentati in quest'occasione.

Io qui vorrei dire invece qualcosa su questo convegno in generale o meglio sull'importanza di questa serie di convegni.

È forse tempo di farne un bilancio perchè siamo giunti al decimo convegno e adesso stiamo guardando questa serie con un po' di nostalgia perché ci sarà una pausa, se ho capito bene, di un anno, il ritmo diventerà d'ora in poi biennale ed il prossimo convegno non si farà qui a Sassari, ma dall'altra parte del Mediterraneo.

Ho beninteso cercato di seguire ogni comunicazione: anche oggi ho tentato di esercitare una diplomazia itinerante tra le due sessioni. Ma co-

* Ho cercato, nei limiti del possibile, di conservare il carattere orale del mio intervento.

me ho detto non potrei in questi pochi minuti esaurire tutta la ricchezza delle relazioni. Guardando a questo Convegno e ad altri de "*L'Africa Romana*" ai quali io ho partecipato - non sono un veterano di questi Convegni, è solo la terza volta che sono presente - , vorrei sottolineare soprattutto tre caratteristiche: la utilità, la funzionalità e la necessità di questi convegni, il loro carattere internazionale ed il loro carattere interdisciplinare.

Del primo aspetto non c'è bisogno di parlare a lungo: è evidente l'utilità, anzi la necessità di questi convegni. Si vede già dal fatto che l'affluenza a questi convegni è diventata sempre più grande. Con la necessità e utilità di questi convegni è connesso il suo carattere sia internazionale sia interdisciplinare. Le cose africane non sono affatto una specialità degli studiosi del Mediterraneo: come tutto il grande campo degli studi classici, anche gli studi sull'Africa romana e sulla Sardegna romana spettano a tutti noi che coltiviamo lo studio dell'antichità classica; e quale modo migliore di riunirsi, di discutere insieme delle cose comuni di questa serie di convegni? Almeno per me sono stati utilissimi, per me che non sono strettamente addetto ai lavori sull'Africa romana.

Soprattutto poi vorrei anche sottolineare il carattere interdisciplinare di questi convegni. Parto da un esempio concreto. Ieri l'amico Lidio Gasperini ha replicato alla lettura assurda di un'iscrizione paleocristiana di *Sabratha* pubblicata suppongo da un'archeologa. Si tratta tutto sommato di poca cosa, di una sola lettera; ma la falsa lettura, la *mélecture*, di una sola lettera ha fatto nascere una vera interpretazione mostruosa. Dunque invito tutti i colleghi che non sono propriamente addetti ai lavori epigrafici, con questo esempio, alla collaborazione. La giovane archeologa avrebbe potuto facilmente evitare questo errore che ha avuto poi conseguenze così grandi o rivolgendosi ad un epigrafista o piuttosto procurandosi minime conoscenze della scienza epigrafica. E io raccomanderei piuttosto la seconda alternativa.

E vorrei qui sottolineare l'unità degli studi classici: noi non siamo solo archeologi o storici o epigrafisti, dovremmo essere soprattutto studiosi classici. L'antichità classica è stata un tempo un'unità: e anche il suo studio dovrebbe essere unitario. E proprio in questo contesto, nel contesto di questi convegni, noi specialisti di una disciplina abbiamo potuto imparare moltissimo dagli specialisti di altre. Questo è per me il risultato più utile di questi convegni.

Naturalmente restano dei desideri e si potrebbero anche muovere delle critiche. Ma non è forse il tempo di farle qui. Avrei comunque qualche desiderio da esprimere in quest'occasione e, se me lo permettete, alcune riflessioni. Raccomanderei una migliore articolazione delle

varie sessioni e anche delle discussioni. Inoltre raccomanderei meno comunicazioni e più discussioni. Meno comunicazioni e meno relazioni e poi lette chiaramente, perché ognuno di noi che non è della stessa lingua del relatore possa seguirle meglio. Io confesso volentieri che anche se credo di avere una buona conoscenza dell'italiano non ho potuto seguire tutte le comunicazioni di ieri sera, lette in maniera quasi telegrafica con la velocità di un missile.

Dunque forse meno relazioni lette più tranquillamente e una ben articolata discussione (che potrebbe essere nutrita da una specie di pre-atti) nei futuri convegni. E poi avrei un altro desiderio che concerne l'uso delle lingue in questi convegni. Io ho già notato tre anni fa che l'inglese ed il tedesco quasi non esistevano come lingue delle relazioni. Dall'ultimo volume ho tratto queste cifre: comunicazioni e relazioni in italiano 30, in francese 17, in spagnolo 5, in inglese 4, in tedesco 1, in latino 1. In questo convegno non ho sentito neppure una sola relazione o comunicazione o in inglese o in tedesco. E ciò mi è sembrato molto strano. E credo che molti mitteleuropei, inglesi ed americani condividano questa impressione. Vorrei inoltre esprimere un augurio a quelli che presentano comunicazioni in una lingua che non fa parte del bagaglio culturale di un normale antichista (in altre parole in una lingua non usata nei congressi FIEC ed altri dello stesso genere): parlate lentamente e chiaramente, o piuttosto, scegliete una lingua congressuale. Escludere mitteleuropei o cultori dell'inglese, implica il pericolo di un reciproco isolamento. Ma io vorrei vedere qui in questi convegni una maggiore presenza di mitteleuropei, anche di nordici e americani; oggi non c'è nessun inglese e nessun americano. Due scandinavi sì, ma l'uno si sente romano di adozione e l'altro vive a Roma. E tre tedeschi. Dunque c'è il pericolo di isolamento, se gli inglesi, americani, tedeschi e i colleghi dell'Europa orientale non vogliono partecipare ai nostri convegni. Una maggiore partecipazione di tutto il mondo civilizzato ai nostri lavori: questo è l'augurio per gli anni futuri.

Ma al di là di queste riflessioni, che poi sono critiche che si possono avanzare ad altri congressi di questo genere, rimane un pensiero di profonda gratitudine e di riconoscenza. Alla fine vorrei, a nome di tutti i partecipanti, ringraziare di tutto cuore l'amico Attilio Mastino e tutta la sua équipe, con i suoi colleghi. Voi avete fatto di tutto perché potessimo lavorare bene. Le poche trasgressioni di tempo non sono state tanto pericolose. In complesso, la segreteria ha lavorato in modo impeccabile e ci ha fornito tutti i mezzi per la riuscita realizzazione dei lavori. Ma non è tutto qui. Abbiamo trascorso giorni molto pieni, ma gradevoli. Abbiamo lavorato e sudato insieme, abbiamo discusso insieme e abbiamo avuto la

sensazione di formare durante questi giorni una piccola repubblica di dotti nella cittadina sarda che ci ha accolto così bene. Abbiamo mangiato insieme, abbiamo bevuto insieme, abbiamo conversato poi insieme dopo cena quasi fino all'alba, anche in discoteca. Abbiamo poi goduto bellissimi concerti. E soprattutto abbiamo goduto un'atmosfera di amicizia e di cordialità che voi avete saputo crearci. Con una parola, ci siamo sentiti tra amici.

Ancora una volta a nome di tutti vorrei ringraziare i colleghi e gli amici sassaresi di questo convegno così ben riuscito.

Sandro Schipani

A proposito di *civitas* e *urbs*
(Intervento di saluto a conclusione dei lavori)

1. Carissimi Amici, ormai quasi ritualmente, ma non per questo con minore mia viva partecipazione ogni volta, a me tocca l'opportunità di esprimerVi il nostro saluto, di organizzatori, alla conclusione dei lavori; il ringraziamento per il contributo che Voi avete dato a questo Convegno; l'invito a tornare per il prossimo appuntamento, in cui ci auguriamo di averVi tutti con noi.

Non intendo prolungare questo saluto; ma pure, dopo dieci anni di questa iniziativa, di cui il massimo artefice è il collega Attilio Mastino, è il momento per raccogliere tutti i suggerimenti e le critiche pubblicamente o riservatamente formulati; per assicurarVi che cercheremo di fare tesoro di essi. E per ringraziarVi anche di questi, che sono un contributo alla organizzazione dei lavori, che desideriamo sentiate tutti come una cosa comune. In particolare, cercheremo di sollecitare al massimo la partecipazione dei colleghi di Paesi non mediterranei, e siamo grati a quelli che già sono venuti dalla Finlandia, dalla Germania, dall'Inghilterra, dalla Polonia, se riterranno di aiutarci al raggiungimento di questo importantissimo obiettivo, in modo che questa nostra iniziativa sia anche stimolo ad un più esteso interessamento al tema da essa proposto. Senz'altro, dovremo preoccuparci poi di tenere presenti i richiami indirizzati a migliorare la possibilità di discussione collegiale fra i partecipanti sui temi scientifici che proponiamo. La discussione in comune infatti costituisce non solo uno degli obiettivi, ma è l'obiettivo che ci proponiamo nell'organizzare il Convegno. È certo responsabilità dei relatori, alla quale i più giovani a volte meno riescono ad essere attenti, quella di rendere la propria esposizione facilmente intelleggibile anche ad un uditorio di madrilingue diverse; ciò, soprattutto in un Convegno come il nostro, in cui, anche in ragione dei Paesi ove il tema viene prevalentemente studiato, molte sono, e continueranno ad essere le lingue ufficiali. Ma anche noi ci preoccuperemo di facilitare in futuro uno svolgimento dei lavori, che consenta più calma nella esposizione e dia più tempo alla discussione.

Il convegno di quest'anno ha avuto - direi - una novità organizzativa nella prima sessione, che è diventata una vera e propria rassegna di alcune pubblicazioni recenti, recentissime o addirittura alle ultime bozze

di stampa, sui temi che ci interessano. Ho avuto l'impressione che sia stata una sessione dei lavori utile e gradita, che possiamo conservare nei futuri convegni.

2. Il Rettore, come pure il collega Marc Mayer nel loro saluto, e il collega Fantar sia nella sua relazione sia nel saluto che ha porto, hanno sottolineato un aspetto del tema che noi abbiamo ora studiato, un aspetto che va un po' al di là del tema in senso stretto, ma che esprime un dato di fondo che sta alla radice di esso, perché la nozione di *civitas* implica uno sforzo di costruire una convivenza fondata appunto sull'essere *cives* di questa comunità di popoli riunita intorno al Mediterraneo, costruita e sempre da costruire con l'apporto di Paesi di tre continenti, e che da essi si espande.

Il ciclo di formazione di questa comunità, di cui Virgilio ci ha trasmesso in termini epici la memoria, dall'Asia all'Africa all'Italia, si è completato grazie all'opera di un Imperatore africano, che ha dato la cittadinanza a tutti. È poi stato ancora un africano, un grande pensatore allo studio del quale questi nostri convegni hanno dedicato significativi contributi, Agostino, che ha configurato l'ulteriore modello dinamico di una *civitas Dei*, che cioè ha colto della realtà e della nozione di *civitas* una essenziale dimensione.

Nella relazione di apertura dei lavori, è stato sottolineato il carattere non statico della nozione di *civitas*; concludendo, mi sembra interessante evidenziare due direzioni delle dinamiche che essa implica.

Da un lato, con Vitruvio possiamo rilevare che *civitas sine agris et eorum fructibus in moenibus affluentibus non potest crescere* (2 pr.). È questa una linea di movimento che è stata analizzata in alcune delle relazioni che abbiamo ascoltato, in cui si è approfondito questo flusso funzionale centripeto verso la *civitas*, flusso che in parte la plasma.

Ma un altro dinamismo mi sembra caratterizzante: quello integratore di uomini. Da Cicerone ad es. siamo guidati a rilevare che *civitates appellantur ... coetus hominum iure sociati* (*de Rep.* 6, 13), secondo una prospettiva diffusa (pensiamo a Cic., *de Rep.* 1,49; Gell, 18, 7, 5; Apul. *Plat.* 2, 24; Mar. Victorin., *de Reth.* 1, 1, p. 158, 12; Aug., in *Psalm.*; Greg., *M. moral.* 16, 68), che fonda la *civitas* sul diritto (cfr. i già cit. Cic., *de Rep.* 1, 49; 6, 13). Senza leggi, senza giudizi la *civitas* non può sussistere: *ut corpora nostra sine mente, sic civitas sine lege suis partibus, ut nervis et sanguine et membris, uti non potest: mens et animus et consilium et sententia civitatis posita est in legibus* (Cic., *Cluent.* 146); *dum civitate erit, iudicia fient* (Cic. *pro S. Rosc.* 91). Nella approvazione della legge delle XII Tavole *civitas fundaretur legibus* (Pomp. in D. 1,2,2,4). La *civitas* è quindi essenzialmente l'insieme ordinato dei *cives*.

Questo secondo movimento integratore di uomini, questo costituirsi di uomini in popolo comporta un'ulteriore dialettica, che la distinzione dei due termini latini *civitas* e *urbs*, perduta in italiano, permette di concettualizzare meglio. Ci ricorda Isidoro (*dif.* 1, 587): *inter urbem et civitatem ita distinguit Cicero, ut urbem moenia civitatis significet, civitas incolas urbis*. L'*urbs* si riferisce alle mura; la *civitas* alle persone che vi vivono, alla loro organizzazione e quindi, come già detto, al diritto. La *civitas* come comunità precede sempre l'*urbs*. L'*urbs* è un risultato; le mura, gli edifici, le strade sono un frutto della *civitas*, che si progetta, che si evolve, che si trasforma. La comunità degli uomini va avanti, immagina. Nell'*urbs* si fissano i frutti del suo lavoro, della sua storia; la sua difesa, i suoi edifici (*moenia*). Essa manifesta, sostiene, condiziona, la *civitas*. Fra le realtà così individuate, vi è un rapporto dialettico. L'*urbs* sembra costretta a restare contenuta in uno spazio limitato, definito, mentre la *civitas* è liberata da ogni vincolo etnico o geografico, ed offre a tutti la condizione di *civis*: *civitatem, quae plus quam connubium est, hostibus etiam victis dedimus* (Liv. 4 ,3, 4); essa viene concessa agli *omnes*, *cuncti*, *universi*. La *civitas*, così espansa, si trasforma nel mondo, viene a coincidere col mondo, ed in questo movimento è seguita dall'*urbs*: Cic. *de Fin.*, 3, 64: *Mundum esse quasi communem urbem et civitatem hominum et deorum*. In questo anno noi abbiamo celebrato il V Centenario dell'affiancamento alle *tres partes mundi* classiche della *quarta pars mundi*, secondo la locuzione della lettera attribuita ad Amerigo Vespucci; *quarta pars mundi* che viene qualificata anche *Novus Mundus*, che ha perfezionato l'espansione a tutto il globo della *civitas*; ha fatto progettare globali ed articolate libere convivenze (pensiamo alla Bolla pontificia *sublimis Deus* del 2/6/1537; ed alle leggi di Carlo V sul rispetto delle *costumbres y forma de vivir de los Indios - Rec. de Indias* 2, 1, 4; 5, 2, 22). E noi, grazie alla moderna tecnologia, esperimentiamo in modo sempre più intenso l'avvicinamento all'obiettivo dell'*urbs* globale.

Però la *civitas*, e sulla sua scia l'*urbs* globale sono difficili da costruire. Si rischia fra l'altro di non ricordarsi che *Roma est civitas ex nationum conventu constituta* (Cic. *Q.* 34). La nascita, l'origine, il luogo. La *civitas*, e la condizione di *civis* si espande a tutti, e nell'espandersi porta con se l'apporto delle *nationes* e il rispetto dei contributi di tante culture differenti.

3. In questo convegno, la metodologia seguita ha fatto parlare innanzitutto le pietre; i luoghi di culto; di spettacolo; delle biblioteche e degli archivi; le necropoli; ecc. e dall'*urbs*, da queste pietre il discorso è passato alla *civitas*, alle forze sociali, all'economia, al rapporto città campagna, al culto, alla memoria, ai ricordi degli uomini, ecc., ai progetti ultimi. Vorrei sottolineare che è emerso in filigrana il discorso

sull'apporto di esperienze e concezioni confluenti della *civitas* e dell'*urbs*: apporto sardo, apporto punico, apporto e sintesi romani. Il significato del Mediterraneo. Credo che l'esperienza del Mediterraneo sia appunto in questo estremamente ricca di significato; un modello; la culla ove questo è maturato.

Il tema ci lega alla realtà di oggi, e ci fa vedere come queste pietre dicono cose che sono estremamente necessarie all'oggi.

In questa prospettiva vorrei chiudere ringraziando anche gli studenti delle scuole di Oristano che ho visto qui presenti, ieri particolarmente. Essi sono venuti, hanno ascoltato parte dei nostri lavori, certo difficili. La loro presenza, silenziosa ed attenta, è stata un importante contributo alla riuscita dei nostri lavori sulla *civitas* e sull'*urbs*, sul messaggio di questa *iuris societas*, che confidiamo seguiti ad *augere* e ad aprire le sue *moenia*; messaggio, la cui presenza nelle pietre Voi, illustri e cari colleghi, avete fatto parlare, e che a loro affidiamo.

René Rebuffat

Intervento conclusivo

Nous voici tous avec la conscience d'être arrivés aux dernières minutes de notre congrès, avec aussi la conscience que nous sommes aux dernières minutes de ces dix années de rencontres et, si j'ai un regret, c'est de n'avoir pas assisté personnellement à la première, mais je suis fier d'avoir assisté aux neuf autres.

Les anciens faisaient les vœux des *decennalia* le premier jour de la dixième année. Nos habitudes sont un peu diverses et nous préférons porter notre regard sur les années écoulées, sur ces heures fécondes, heureuses pour l'amitié de tous, fécondes par le résultat et agréables par l'hospitalité reçue.

Voici donc le moment solennel des vœux; je veux entrer dans une langue que cette fois nous connaissons tous:

quot bonum faustum felix sit
decennalibus feliciter
vicennalibus feliciter
multis annis feliciter.

ABBREVIAZIONI

AA	Archäologischer Anzeiger.
AAA	St. Gsell, *Atlas archéologique de l'Algérie*, Alger - Paris 1911.
AAT	E. Babelon, R. Cagnat, S. Reinach, *Atlas archéologique de la Tunisie* (au 1/50.000e), première série, Paris 1893-1913.
AAT²	R. Cagnat, A. Merlin, *Atlas archéologique de la Tunisie* (au 1/100.000e), deuxième série, Paris 1914-26.
AAT, Tables	J.B. Chabot, *Atlas archéologique de la Tunisie, Tables de la première série*, «BCTH», 1938-49, pp. 709-728.
AE	*L'année épigraphique*, Paris, 1888 sgg.
AEHE	Annuarie de l'École pratique des Hautes Études, IVe section, Sciences Historiques et Philologiques.
Aevum	Aevum. Rassegna di scienze storiche, linguistiche e filosofiche.
AFLC	Annali della Facoltà di Lettere e Filosofia dell'Università degli studi di Cagliari, nuova serie.
AFLFP	Annali della Facoltà di Lettere e Filosofia dell'Università di Perugia.
AFLMC	Annali delle Facoltà di Lettere-Filosofia e Magistero dell'Università degli studi di Cagliari.
AFMC	Annali della Facoltà di Magistero dell'Università degli studi di Cagliari, nuova serie.
Africa	Africa. Institut National d'Archéologie et d'Art, Tunis.
L'Africa romana, I	*L'Africa romana. Atti del I Convegno di studio, Sassari 16-17 dicembre 1983*, a cura di A. Mastino, Sassari 1984.
L'Africa romana, II	*L'Africa romana. Atti del II Convegno di studio, Sassari 14-16 dicembre 1984*, a cura di A. Mastino, Sassari 1985.
L'Africa romana, III	*L'Africa romana. Atti del III Convegno di studio, Sassari 13-15 dicembre 1985*, a cura di A. Mastino, Sassari 1986.
L'Africa romana, IV	*L'Africa romana. Atti del IV Convegno di studio, Sassari 12-14 dicembre 1986*, a cura di A. Mastino, Sassari 1987.
L'Africa romana, V	*L'Africa romana. Atti del V Convegno di studio, Sassari 13-15 dicembre 1987*, a cura di A. Mastino, Sassari 1988.
L'Africa romana, VI	*L'Africa romana. Atti del VI Convegno di studio, Sassari 16-18 dicembre 1988*, a cura di A. Mastino, Sassari 1989.
L'Africa romana, VII	*L'Africa romana. Atti del VII Convegno di studio, Sassari 15-17 dicembre 1989*, a cura di A. Mastino, Sassari 1990.
L'Africa romana, VIII	*L'Africa romana. Atti dell'VIII Convegno di studio, Cagliari, 14-16 dicembre 1990*, a cura di A. Mastino, Sassari 1991.
L'Africa romana, IX	*L'Africa romana. Atti del IX Convegno di studio, Nuoro, 13-15 dicembre 1991*, a cura di A. Mastino, Sassari 1992.
AJA	American Journal of Archaeology.
Altava	J. Marcillet-Jaubert, *Les inscriptions d'Altava*, Aix-en-Provence 1969.

ANRW	*Aufstieg und Niedergang der römischen Welt. Geschichte und Kultur Roms im Spiegel der neueren Forschungen*, Berlin-New York 1972 sgg.
Annales (ESC)	Annales (Economie, Societés, Civilisations).
Ant. Afr.	Antiquités africaines.
Arch. Class.	Archeologia classica. Rivista della Scuola nazionale di archeologia.
ASAE	Annales du Service des antiquités de l'Égypte.
ASS	Archivio storico sardo.
BA	Bollettino d'Arte.
BAA	Bulletin d'Archéologie Algérienne.
BAGB	Bulletin de l'Association G. Budé.
BAS	Bullettino archeologico sardo, 1855-1864.
BAS, IIa serie	Bullettino archeologico sardo, ossia raccolta dei monumenti antichi di ogni genere di tutta l'isola di Sardegna, IIa serie, 1884 (a cura di E. Pais).
BCTH	Bulletin Archéologique du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques, nuova serie, B, Afrique du Nord.
BMCREmp	*Coins of the Roman Empire in the British Museum*, London 1923-62.
BSAF	Bulletin de la Société nationale des Antiquaires de France.
Bull. AIEMA	Bulletin d'information de l'Association internationale pour l'étude de la mosaïque antique.
Bull. Oran	Bulletin de la Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran.
Byrsa	*Mission archéologique française à Carthage. Byrsa,* I sgg. (Collection de l'École Française de Rome, 41), Roma 1979 sgg.
Byzantion	Byzantion. Revue internationale des Études Byzantines.
C. Arch.	Cahiers Archéologiques. Fin de l'antiquité et moyen âge.
CEA	Cahiers des Études anciennes.
CEDAC	Centre d'études et de documentation archéologique de la Conservation de Carthage, Bulletin.
CGRAR	Cahiers du Groupe de recherches sur l'armée romaine et les provinces, Paris 1977 sgg.
Chiron	Chiron. Mitteilungen der Kommission für alte Geschichte und Epigraphik des Deutschen Archäologischen Instituts.
CIL	*Corpus Inscriptionum Latinarum*, Berlin 1863 sgg.
CMT	*Corpus des mosaïques de Tunisie*, Tunis 1973 sgg.
CR	Classical Review.
CRAI	Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.
CT	Les Cahiers de Tunisie.
DA	Ch. Daremberg, Edm. Saglio, *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines d'après les textes et les monuments*, Graz 1877-1919.
DE	E. De Ruggiero, *Dizionario epigrafico di antichità romane*, Roma 1895 sgg.
DHA	Dialogues d'histoire ancienne.
EAA	*Enciclopedia dell'arte antica, classica ed orientale*, Roma 1958 sgg.
EE	*Ephemeris Epigraphica. Corporis inscriptionum Latinarum supplementum*, Roma 1872-1913.
Eos	Eos. Commentarii Societatis Philologae Polonorum.
Epigraphica	Epigraphica. Rivista italiana di Epigrafia.
EPRO	*Études preliminares aux religions orientales dans l'Empire romain*, a cura di M.J. Vermaseren, Leiden 1961 sgg.

ES	Epigraphische Studien, Köln 1967 sgg.
FA	Fasti archaeologici. Annual Bulletin of Classical Archaeology.
Hermes	Hermes. Zeitschrift für klassische Philologie.
Historia	Historia. Revue d'histoire ancienne.
IAMar., lat.	*Inscriptions antiques du Maroc*, II, *Inscriptions latines*, a cura di J. Gascou, M. Euzennat, J. Marion, Y. De Kisch (Études d'antiquités africaines), Paris 1982.
ICKarth.	L. Ennabli, *Les inscriptions funéraires chrétiennes de Carthage*, I, *Les inscriptions funéraires chrétiennes de la basilique dite de Sainte-Monique à Carthage*; II, *La basilique de Mcidfa* (Collection de l'École Française de Rome, 25 e 62), Roma 1975 e 1982.
ICO	M.G. Guzzo Amadasi, *Le iscrizioni fenicie e puniche delle colonie in occidente*, Roma 1967.
Iit.	*Inscriptiones Italiae*, Roma 1952 sgg.
ILAfr.	R. Cagnat, A. Merlin, L. Chatelain, *Inscriptions latines d'Afrique (Tripolitaine, Tunisie, Maroc)*, Paris 1923.
ILAlg. I	St. Gsell, *Inscriptions latines de l'Algérie*. I. *Inscriptions de la Proconsulaire*, Paris 1922.
ILAlg. II	St. Gsell, H.G. Pflaum, *Inscriptions latines de l'Algérie*. II, 1, *Inscriptions de la Confédération Cirtéenne, de* Cuicul *et de la tribu des Suburbures*, Paris 1957; II, 2, Alger 1976.
ILLRP	A. Degrassi, *Inscriptiones Latinae liberae rei publicae*, I-II, Firenze 1957-63; *Imagines*, Berlin 1956.
ILMar.	L. Chatelain, *Inscriptions latines du Maroc*, Paris 1942.
ILS	H. Dessau, *Inscriptiones Latinae selectae*, I-III, Berlin 1892-1916.
ILSard.	G. Sotgiu, *Le iscrizioni latine della Sardegna (Supplemento al* Corpus Inscriptionum Latinarum, *X e all'*Ephemeris Epigrahica, *VIII)*, I, Padova 1961; II, 1, Padova 1969.
ILTun.	A. Merlin, *Inscriptions latines de la Tunisie*, Paris 1944.
IRTrip.	J.M. Reynolds, J.B. Ward Perkins, *The Inscriptions of Roman Tripolitania*, Roma 1952.
JRS	Journal of Roman Studies.
Karthago	Karthago. Revue d'archéologie africaine.
Klio	Klio. Beiträge zur alten Geschichte.
Kokalos	Κωκαλος. Studi pubblicati dall'Istituto di storia antica dell'Università di Palermo.
Latomus	Latomus. Revue d'Études Latines.
Libyca	Libyca. Revue du Service des Antiquités de l'Algérie.
LIMC	*Lexicon Iconographicum Mythologiae Classicae*, Zurich-München 1981 sgg.
MAI	Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres.
MAL	Monumenti Antichi della R. Accademia dei Lincei.
MANL	Memorie della Accademia Nazionale dei Lincei.
MDAI(R)	Metteilungen des Deutschen Archäologischen Instituts (Röm. Abt.).
Meander	Meander. Revue de civilisation du monde antique.
MEFRA	Mélanges d'Archéologie et d'Histoire de l'École Française de Rome, Antiquité.
MMAI	Monuments et Mémoires publiés par l'Accadémie des Inscriptions et Belles Lettres (Fondation Piot).
Mus. Afr.	Museum Africum. West African Journal of classical and related Studies.

Mythol. Lex.	H.W. ROSCHER. *Ausführliches Lexikon der griechischen und römischen Mythologie*, Leipzig 1844-1937.
NBAS	Nuovo Bullettino archeologico sardo.
ND	Notes et Documents, nouvelle série, Institut National d'Archéologie et d'Art, Tunis.
NS	Notizie degli scavi di antichità.
PACA	Proceedings of the African Classical Association.
PCBE, AC	*Prosopographie de l'Afrique chrétienne (303-533)*, in *Prosopographie chrétienne du Bas-Empire (PCBE)*, a cura di A. MANDOUZE ed altri, I, Paris 1982.
PFLAUM, *Carr.*	H.G. PFLAUM, *Les carrières procuratoriennes équestres sous le Haut-Empire romain*, Paris, I-II, 1960; III, 1961; suppl. 1982.
PIR	*Prosopographia Imperii Romani saec. I, II, III*, a cura di E. KLEBS, H. DESSAU, P. VON ROHDEN, Berlin 1897-1898.
PIR²	*Prosopographia Imperii Romani saec. I, II, III*, a cura di E. GROAG, A. STEIN, L. PETERSEN, Berlin-Leipzig 1933 sgg.
PLRE	*The Prosopography of the Later Roman Empire*, I, *A.D. 260-385*, a cura di A.H.M. JONES, J.R. MARTINDALE, J. MORRIS, Cambridge 1971; II, *A.D. 395-527*, a cura di J.R. MARTINDALE, Cambridge 1980.
QAL	Quaderni di Archeologia della Libia.
QS	Quaderni di Semantica.
QSACO	Quaderni della Soprintendenza archeologica per le province di Cagliari e Oristano.
QSAE	Quaderni di Storia antica ed Epigrafia.
QSS	Quaderni sardi di Storia.
RA	Revue Archéologique.
RAC	Rivista di Archeologia cristiana.
R. Afr.	Revue Africaine.
RAL	Rendiconti della Classe di Scienze morali, storiche e filologiche dell'Accademia Nazionale dei Lincei.
RE	A. PAULY, G. WISSOWA, W. KROLL, *Real-Encyclopädie der classischen Altertumswissenschaft*, Stuttgart 1893 sgg.
REA	Revue des Études Anciennes.
REL	Revue des Études Latines.
RH	Revue Historique.
RHCM	Revue d'histoire et de civilisation du Maghreb.
RIC	H. MATTINGLY, E.A. SYDENHAM, C.H.V. SUTHERLAND, *The Roman Imperial Coinage*, London 1923-1981.
RIN	Rivista Italiana di Numismatica.
RPAA	Rendiconti della Pontificia Accademia Romana di Archeologia.
RPh	Revue de Philologie.
RSF	Rivista di Studi Fenici.
RSL	Rivista di Studi Liguri.
RT	Revue Tunisienne du Centre d'études et de recherches des sciences sociales.
Sandalion	Sandalion. Quaderni di cultura classica, cristiana e medievale.
SE	Studi Etruschi.
SS	Studi Sardi.
Stud. Magr.	Studi Magrebini.
ZÄS	Zeitschrift für ägyptische Sprache und Altertumskunde.
ZPE	Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik.

INDICI

a cura di Paola Ruggeri

1. Indice dei luoghi

Aachen, 15, 30
Abba Druche, sa, 949
Abba Druche, sa, rio, 949, 954
Abbasanta, 59, 912, 983 n.67, 1002
Abbir Cella, 465, 487-488, 490, 492-493, 496, 497 e n. 15
Abda, 311, 312
Abdélim, 127
Abdera, 1309
Abila, 1214, 1217
Abra, 1309
Acaia, 1086 n. 69
Accipitrum, insula, 881 e n. 131
Accis, 1198, 1200, 1202
Accoro, rio, 1019
Acervia, 1003 n. 193
Acholla, 87, 106, 113, 248, 610, 1080, 1263, 1269, 1272-1273, 1277-1278, 1295 n. 30
Acinipo, 1309
Ad Aquas (Tunisia), 619
Ad Herculem, 901
Adiabene, 675
Ad Medias (Abbasanta), 912 e n. 314
Ad Mercurios, exploratio, 195 e n. 31
Ad Mercurium (Tunisia), 524, 619
Adra, 1309
Ad Turrem, 901
Alia, el, 1248-1250, 1253
Africa, 9, 10, 14,-16, 18-21, 33, 35, 42, 46, 50, 52, 56-57, 71, 82, 87-88, 90-93, 96, 98, 106, 111, 136, 139-142, 146 e n. 22, 147-149, 151, 153-171, 173, 174, 176-179, 199 e n. 49, 200, 202 e n. 60, 203, 214, 245-246, 252, 313, 315, 317-318, 320, 322, 325, 328, 337, 414, 415 n. 33, 419, 424 e n. 20, 426, 439 n. 1, 445 e n. 2, 446, 457 e n. 53, 459, 503, 504 e n. 6, 513, 515-516, 523, 547, 554, 567, 575, 580, 587, 590 e n. 56, 591-592, 597, 609, 611-613, 615 e n. 1, 617, 620, 621 n. 24, 624, 627-628, 629 e n. 12, 631, 637, 640 n. 20 e n. 22, 641-642, 645, 655-656, 661, 668, 676 n. 5, 679-681, 682 e n. 12, 728 e n. 15, 738 n. 48, 757 n. 1, 758 n. 8, 767 e n. 31 e n. 33, 768-770, 774, 837, 857-859, 882, 976 n. 19, 979 n. 36, 990 n. 114, 1001, 1022 n. 2, 1035, 1065 n. 19, 1071, 1072 e n. 6, 1079, 1085, 1091, 1098, 1101, 1103, 1111, 1112 n. 2 e n. 5, 1114, 1115 e n. 11-12, 1116 e n. 12, 1118, 1119 n. 25, 1120-1122, 1124 e n. 43, 1127, 1150, 1151 n. 63, 1155, 1157, 1163, 1164 n. 53, 1171 e n. 1, 1174, 1177, 1178 n. 41, 1183-1184, 1189-1192, 1195-1198, 1201-1204, 1217 n. 10, 1219 e n. 12, 1224, 1225, 1230, 1231, 1232, 1279, 1284, 1288, 1292-1293, 1301-1302, 1319, 1322-1325, 1331, 1334-1336, 1338-1339, 1350, 1353 e n. 59, 1355, 1358, 1362
Africa del Nord, 5, 7, 9-11, 13-14, 18, 20-21, 31, 34, 36-37, 45, 54, 85, 88, 90, 92, 101, 105, 106, 108 e n. 14, 110, 113-114, 116, 118, 120, 124 n. 14, 127, 140, 148, 150-151, 222, 291, 321, 356, 500, 510, 597, 782 n. 16, 975, 1035, 1064, 1067-1068, 1086 n. 64, 1093, 1186, 1195, 1216, 1230, 1232, 1241, 1242, 1244, 1251, 1259, 1261, 1271, 1273, 1275-1280, 1285, 1286, 1294, 1299, 1305, 1313 n. 27, 1325
Africa nova, 656, 659, 1195-1196
Africa Proconsularis, 16, 17, 50, 136, 142, 154, 160, 161, 256 n. 77, 445, 451 n. 23, 463, 503-504, 559-560, 561, 597, 612, 635, 640, 643, 645, 647 n. 6, 656, 659, 677, 681, 857, 1038, 1048, 1064 e n. 14, 1072, 1084 e n. 56, 1093, 1098-1099, 1102, 1103, 1107 n. 59, 1153, 1159 n. 29, 1163 n. 48, 1196, 1203, 1220, 1331-1332
Africa vetus, 251, 606, 1195-1196

Afrodisia di Caria, 505, 737 n. 41, 738 e n. 48, 739 n. 52, 743 e n. 74, 744, 746 n. 88
Afyon, 509
Agbia, 87, 165 n. 84, 1205
Aggar, 525, 1080
Agger, 17, 640, 642, 673 e n. *, 676 e n. 7, 1082
Aguilafuente, 1183
Aguilar de la Frontera, 1303
Aibora, 1309
Aidomaggiore, 809 n. *, 811 e n. 8, 991
Aidu Entos, nuraghe, 66, 1020
Aïn Beïda, 124 n. 14, 332 n. 4
Aïn Drinn, 918
Aïn el Aouad, 918
Aïn el-Hadjar, 1065 n. 17
Aïn Hella Safra, 335
Aïn Kelba, 336
Aïn Hammam, 601
Aïn Mizeb, 575
Aïn Tamda, 103
Aïn Tborhoq, 618
Aïn Tella, henchir, 525
Aïn Temouchent, 1261
Aïn Tounga, 92, 98, 525, 571, 1205
Aïn Zouza, 1082 e n. 47
Aix-en-Provence, 17, 22, 30-31, 331 n. 1
Akbouy Béjaia, 1203
Akion, isola, 133 n. 71
Akreuch, oued, 216, 217
Akron, 22
Al Asnam, 229, 1175
Albacete, 1198, 1300
Alba Fucens, 415 n. 33, 1051, 1053-1054, 1056
Albano, 1270
Albinnum, 1045
Albintimilium, 512
Albula, flumen, 1135
Alcaláde los Gazules, 1309
Alcaler do Sal, 1309
Alcazaba, 1202
Alcazarsegher, 1213
Alcolea del Rio, 1260 e n. 10, 1295
Alcudia, la, 511, 1198, 1200
Alemtejo, 1198
Algaida, la, 1313 n. 27
Aleria, 858, 920 e n. 375, 921-922, 923 e n. 390, 924-927, 933, 934
Alessandria (Piemonte), 36, 551, 1038
Alessandria (Egitto), 172 n. 18, 686, 1256
Aletrium, 1038, 1039, 1056
Algeri, 22, 53, 102, 103, 332 n. 4, 369 n. 36, 403, 407, 419 n. 5, 420 n. 6, 1093 n. 1, 1203
Algeria, 10, 14, 16, 48, 53-54, 56, 97-98, 101-104, 106, 124 n. 14, 229, 256 n. 77, 331, 332, 337-343, 347, 370 n. 38, 403, 506-509, 572 e n. 29, 684 n. 22, 1243, 1245, 1294 n. 24, 1331
Alghero, 10, 59, 63, 837, 949, 950
Algorós, 1276
Algria, 923 n. 392
Alia, el, 1093 n. 1, 1248-1250, 1253
Alicante, 511
Alicarnasso, 1139, 1276
Aljarafe, 1309
Allai, 811 n. 8, 812 n. 8, 912, 913, 973 e n. 1 e n. 3, 983 n. 68, 985, 987, 988, 991 e n. 115, 992, 1002, 1014 n. 4, 1018 e n. 19
Almadén de la Plata, 1309
Almadraba, 1211
Almagrib, 255-256
Almakhazine, oued, 254 n. 71
Almuñecar, 1309
Alpes, 616 n. 6, 1097 n. 16 e n. 19
Alpes Graiae, 1098 e n. 25
Alpes Maritimae, 1098 e n. 25
Alpes Poeninae, 1098 e n. 25
Alpi Cozie, 82
Altafulla, 511
Altare de su Scudu, su, tomba di giganti, 1015, 1018
Althiburos, 612, 1081 n. 34, 1084 e n. 56, 1085, 1274
Amasâ, lago, 241
Amathonte, 122 n. 4
Amiens, 408 n. 12
Amiternum, 1026 n. 13
Ammaedara, 561 e n. 9, 562 e n. 10, 563, 584-585, 589, 611, 677, 1081 n. 36
Amman, 744 n. 79
Ammiragliato, isola, 95
Amogobul, 126
Ampelum, 1324, 1334, 1336
Ampsaga, flumen, 645, 1196, 1198
Ampurias, 512, 1047, 1049-1050, 1054, 1194
Anas, flumen, 1196
Andalusia, 97
Andelos, 1294, 1297
Anela, 66, 811 n. 8, 1026 n. 13
Annaba, 567
Announi, el, 1089 n. 83

Anquillaria, 619
Antalya, 748 n. 97
Antas, 832 e n. 4, 833, 873 n. 86, 945 n. 23
Antequera, 511
Antigori, punta di, 59, 872 n. 78
Antiocheia, 1271, 1273, 1278
Antiochia, 709 e n. 16-17, 769, 1105 n. 50, 1176, 1243, 1248, 1294 n. 25, 1296-1297
Antioco di Bisarcio, 63
Antipolis, 238, 1098 n. 20
Anzio, 760
Apamea, 709 n. 17, 1255
Apisa Maius, 1072 n. 5-6, 1084 n. 56
Apisa Minus, 638 n. 14, 1079, 1084 n. 56
Apollonia, 309, 1273
Appia, via, 754, 1275
Apprezzàu, 913
Apri, 1144
Apulum, 1320-1321, 1323, 1325, 1333-1336
Acque Aptuccensium, 656
Aquae Calidae, 1203
Aquae Neapolitanae, 890
Aquae Sextiae Salluviorum, 1098 n. 20
Aquae Ypsitanae, 912 e n. 314, 913-914, 917
Aquas, 619
Aquileia, 362, 399 n. 73, 1270
Aquincum, 1064
Aquitania, 1098, 1145 n. 28
Aradi, 638 n. 14, 1084 n. 56
Arados, 1348
Arae Philenorum, 105
Aragona, 43
Arasseda (Allai), 988, 991
Arborea, giudicato, 35-36
Arcos, 1309
Arcos de la Frontera, 1309
Arcos Quebrados, 1210 n. 2, 1211, 1220
Ardauli, 973 n. 1
Arelatium, 1276
Arezzo, 25
Argentiera, 79
Aricia, 1333
Ariminium, 1276 e n. 91
Arko, oued, 561 n. 8
Arkou, oued, 656
Arles, 736 n. 40, 1342
Arleux, 53
Armenia, 193, 196 e n. 34, 197 n. 37, 202, 206
Armerina, piazza, 1246, 1251, 1270, 1276
Arna, 192 n. 23
Arroyo del Tarajal, 1210
Arroyo de las Colmenas, 1210
Arroniz, 1185
Arsa, 1309
Arsennaria, 1093 e n. 1, 1094 e n. 8, 1100-1101, 1102 e n. 35, 1103 n. 39
Artemidos, limen, 927
Asclepieium (Cartagine), 590 n. 56
Ascurum, oppidum, 249, 420 e n. 8
Asia, 173, 204 n. 66, 260, 336, 1362
Asia Minore, 506, 508, 746 n. 88, 1152, 1255, 1333
Asido, 1197, 1200, 1309
Asilah, 225, 1203
Asiniani, horti, 1272
Asklepieion, Lambaesis, 318
Asnam, el, 684 n. 22
Aspis, 106, 113, 618, 622-625
Assarkh, 311, 312
Assemini, 981 n. 57
Assuán, 505, 509
Assuras, 526, 645, 1203
Asta Regia, 1193-1194
Astigi, 1197, 1200
Astigitanus, conventus, 1289
Astronoe, porto, 1341 e n. 15, 1348
Atene, 17, 23, 27, 71, 174 n. 28, 179 n. 56, 182, 248 n. 37, 398, 399 n. 73, 712, 1222, 1342 n. 21
Athmenia, oued, 87, 1179, 1184, 1265 e n. 36, 1266
Atlante, monti, 88, 256 n. 77, 260, 332 n. 6
Atlantico, oceano, 73, 97, 203
Aubagne, 331 n. 1, 341
Augustanus Laurentium, vicus, 1268
Augustis, 1005
Augustodonum, 1057
Aurès, monte, 16, 317, 331, 335, 336 n. 11, 338 n. 16, 340, 349 n. 3, 351, 581
Aŭstis, 812 n. 8, 978 n. 36, 979 n. 36-37, 983 n. 67, 989 e n. 102, 991, 993 e n. 128
Austria, 7, 1292, 1302
Auacio, 1150 n. 58
Autun, 1057
Auzca, 249
Auzia, 192 n. 18, 1141 n. 3, 1142 n. 7, 1147, 1149, 1150-1152, 1261
Avedda, 525
Avennio Cavarum, 1098 n. 20
Aventicum, 736 n. 40
Avignone, 14, 85

Avitta Bibba, 497, 525, 641 n. 22, 1084 n. 56
Azatiwadaya, 122
Azio, 420, 921, 1203
Aziz, Djebel, 477, 480-486, 490, 494-495, 497
Aznalcá del Rio, 1309
Azzeffoun, 1203
Awiyat, 1210

Baalbek, 1341
Babba Campestris, 249, 1203
Badîs, porto, 97
Badjoz, 1309
Bad Vilbel, 1271
Baelo, 510
Baesuri, 1309
Baetica, 21,189, 200-201, 202 n. 60, 280, 513, 1047, 1096, 1098 n. 21, 1102 n. 38, 1189, 1194, 1196-1197, 1228, 1229 n. 20, 1230, 1279, 1283, 1285-1286, 1288, 1296, 1302-1303, 1305 e n. 1
Baetis, flumen, 1193
Bagradas, flumen, 321, 501, 655, 776, 1086
Bahiret el-Biban, laguna, 126 n. 24
Baia, 766 n. 30
Bailo, 1309
Baisipo, 1309
Balai Vicino (Porto Torres), 78
Balazote, 1300
Baleares, 76
Balsa, 1309
Banasa, 164, 165 n. 84, 166, 249, 309, 1152, 1203, 1263, 1293
Banditaccia, della, necropoli, 1003 n. 193
Baños de Valdearados, 1293, 1295, 1296 n. 41
Bararus, 17, 451 e n. 20, 452, 459, 461, 603, 605-606, 609-613
Barbagia, 8, 35
Barbaria, 192, 912, 916, 1005 e n. 204, 1018-1020
Barberìa, 244
Barcellona, 13-14, 16, 21-22, 28, 511, 513 n. 26, 1198, 1286, 1290
Barcino, 511, 1156 n. 18, 1198, 1261, 1270
Bardo (Tunisi), 93, 158, 168, 627, 1183, 1247-1248, 1250, 1260
Bargou, djebel, 524, 526, 635 n. 3-4, 642
Bari, 17, 22
Barigadu, 19, 973 e n. 1-2, 974 n. 6, 980, 991, 993, 997, 1001-1002, 1004, 1017
Barika, oued, 336
Baroud, el, henchir, 679, 680
Barumini, 59
Bastetania, 1306, 1318
Bastia, 339 n. 19
Baténe, el, oued, 616
Batna, 331, 332 e n. 4-5, 334-338, 341-344, 359 n. *, 396
Baumendula, nuraghe, 63
Beauvais, 1057
Bechra, henchir, 643 n. 33
Bedd, henchir, 525
Beira Boixa, 1047
Beja, 1198
Bejaia, 1203
Beyrouth, 125 n. 17, 1342, 1352
Belli, 623 n. 36
Bellunese, 83
Belo, 1132 n. 38, 1235
Ben Asann, henchir, 618
Bencennensis Civitas, 660, 661 n. 108, 664, 666
Beneventum, 415 n. 33
Benghazi, 622 n. 28
Beni Ziad, 525
Benzú, baia, 1213, 1214 n. 8
Beozia, 1339
Berchidda, 63
Bergomum, 1160 n. 36
Berlino, 14, 20, 23, 27, 71
Beryto, 125 n. 17, 846, 1342, 1352
Besala, 985 n. 77
Besançon, 89, 1057
Besra, henchir, 525, 1081, 1082 n. 51
Besseriani, henchir, 318
Beth, oued, 217
Beturia, 1202, 1204
Bez, henchir, 520, 525, 1078, 1081
Bidonì, 973 e n. 1 e n. 3, 995 e n. 144, 996 n. 146, 999 n. 163, 1002
Biora, 919
Biracsaccar, 641 n. 22, 1079, 1084 n. 56
Bir Bou Rekba, 1261
Bir Bouregha, 618
Bir Derbal, 560
Bir Dressen, 623 n. 33
Bir-el-Ksour, 1176
Bir Meherga, 466, 490
Birori, 1002
Bisanzio, 105
Biserta, 505, 1203

Bisica, 637 n. 13, 1086 n. 68
Biskra, 331
Bithia, 780, 781 n. 10, 833 n. 17, 879, 880 e n. 125, 940
Bithia, portus, 879
Bitinia, 200, 202-203, 423 n. 19
Bitti, 978 n. 36
Boario, foro, 1134
Bobalica, 195
Bocche di Bonifacio, 60
Boghar, 1142
Bologna, 14, 22, 25-27, 30, 42, 54
Bolotana, 1002
Bolonia, 510, 1309
Bolsena, 237
Bonaria, colle, 1016
Bonaria, basilica, 1270
Bône, 331, 506, 509-510
Bonn, 101, 1169
Bonorva, 1017 n. 11
Bordeaux, 25, 28
Bordj-Djedid, 1174-1175
Borgone di Susa, 8
Borion, promontorium, 645
Bornos, 1309
Borore, 811 n. 8, 996 n. 147, 1002
Borj Cedria, 619, 623 n. 36
Bortigali, 983 n. 68, 1002, 1020
Bosa, 19, 124 n. 14, 125 n. 15, 780, 862 n. 39, 892 n. 196, 900, 933, 949-950, 956, 959, 961, 967, 979 n. 36, 998 n. 161, 1017 n. 11
Boscoreale, 1267
Bostra, 709 n. 17, 1342
Botija, 1313 n. 24
Bou Arada, 497 n. 13
Bou Arij, djebel, 581
Bou Bakr, henchir, 618
Bou Châ, henchir, 465, 466-468, 477, 496, 497
Bou Dabous, djebel, 635 n. 3
Bou Djelida, 525
Bou Douda, oued, 616
Bou Ftis, henchir, 525
Bou Ghara, henchir, 516, 525, 526 n. 51, 536, 537, 540, 549, 552, 565, 1093 n. 1
Bougie, 1064
Bou Kornein, djebel, 113, 560 e n. 4, 620
Bou Ramla, oued, 616
Bou Regreg, uadi, 196, 214-216
Bourg-sur-Gironde, 1177
Bousalah, djebel, 571
Bou Salem, 1190
Bou Takrematen, 317-318
Bou Zaroura, oued, 656, 658
Boviano, 1037
Brescia, 1072, 1152 n. 2, 1160
Brigantium, 1095 n. 11
Brindisi, 631 e n. 16, 978 n. 32
Britannia, 256 n. 77, 730 n. 19, 1065 n. 19, 1145 n. 26, 1177
British, Museum, 1261 n. 13
Brives, 754 n. 7
Bruñel, 1302
Brutobriga, 1309
Bruxelles, 22
Budapest, 66, 1064
Budja, henchir, 525
Buggerru, 812 n. 8, 975 n. 13
Bulgaria, 1333
Bulla Regia, 158, 161-162, 164, 165 e n. 85, 166, 181, 248, 251, 446 n. 3, 455, 458 e n. 60, 462, 530-531, 533-535, 537, 546-547, 562, 563 e n. 14-15, 564, 572, 584, 590 n. 55, 597, 612 n. 26, 656, 676 n. 5, 1075, 1107 n. 61, 1274
Bûna, 96
Bureba, la, 1186
Burgos, 1175, 1295, 1296 n. 41
Busàchi, 812 n. 8, 973 e n. 1, 974 e n. 5, 976 e n. 23, 977, 978 n. 36, 979, 980 e n. 40, 981 n. 57, 982 e n. 66, 984, 985 e n. 76, 988, 995 n. 145, 1002, 1018 e n. 19
Buxentum, 1040
Byblos, 127 n. 31-32, 132 n. 60, 176 n. 39
Byrsa, colllina, 112, 113, 115, 118, 121 n. 2, 131-132, 167, 181-182, 446 n. 3, 448 e n. 10 e n. 12, 449 n. 12, 456 e n. 48-50, 457 n. 52 e 54, 458 n. 54, 460, 502, 612 n. 25, 629-632, 1059, 1196, 1282 n. 11
Byzacena, 20, 118, 124 n. 14, 136, 445, 451-452, 616, 635, 643, 647 n. 6, 676 n. 5, 677, 681, 1071, 1072 e n. 3, 1079, 1080, 1086-1088, 1091
Byzacium, 608, 610-612, 1072, 1080, 1085, 1090-1091

Cabra, 1295-1296
Cabras, 63, 73
Cabrera de Mar, 511
Cáceres, 1197, 1295, 1313 n. 24
Caddas, sorgenti, 912

Cadiz, 510, 846, 946 n. 29, 1309, 1317 n. 44
Caere, 1003 n. 193
Caen, 22
Caesaraugusta, 1198, 1200, 1202, 1294, 1297
Caesarea, 47, 49, 57, 87, 141-142, 145, 201, 251-253, 256 n. 77, 257, 258, 405, 407, 408 e n. 12, 413, 416, 422 e n. 14, 429 e n. 45, 435, 436, 507, 533, 1061-1062, 1064, 1066-1067, 1117, 1142, 1143 n. 19, 1144, 1149, 1272-1274, 1275 n. 86, 1276-1277, 1283, 1324, 1349
Caesarina, 1195
Cagliari, 14, 18, 19, 22-23, 25-31, 34, 36-38, 57, 59-60, 63, 67, 68, 83, 124 n. 14, 810, 811, 812 n. 8, 817 n. 3, 820, 832-833, 843 e n. 3, 845, 865 n. 60, 873 n. 91, 875 n. 110, 937 n., 942 n. 7, 944 n. 16, 973 n. 2, 975 n. 9-10, 978 n. 35-36, 981 e n. 56-57, 982 n. 66, 986 n. 80, 987 n. 86, 988 e n. 92, 991 n. 115, 994 n. 135, 995 n. 143, 997 n. 154, 999 n. 163, 1016 e n. 7, 1017 e n. 10-11, 1023 n. 5, 1024 n. 11, 1027 n. 18, 1029 n. 24, 1032, 1035, 1059, 1060, 1288
Cagliari, giudicato, 36
Cagliaritano, 974 n. 6, 1001
Calama, 91, 537, 552, 554, 767 n. 33, 775 e n. 25, 1086
Calidone, 735, 1180
Callaecia, 1099
Callet, 1309
Camarata, 420 n. 7
Camart (Beauvais), 1057
Cambridge, 17, 23
Camolodunum, 256 n. 77
Campania, 59, 129, 439, 440 n. 5, 443, 628 n. 4, 1132, 1172, 1177, 1255, 1278
Campeda, 1020
Campidano, 991 n. 115
Campidoglio, 1328
Campobasso, 1055
Campo di Marte, 90, 398, 1135
Campu 'e Corra (Cuglieri), 896
Campu Zei (Busachi), 980
Can Modolell, 511
Canada, 89
Canaglia, 79
Canale (Busachi), 995 n. 115
Canonica, la, 928
Capitolium, collis, 1134
Cap de Garde, 509, 510
Cap Ivi, 98
Cap Matifou, 1203
Capo Bengut, 419
Capo Bon, 17, 114, 116, 615-617, 618 n. 13, 619 e n. 20, 620 e n. 21, 621 e n. 24, 623-625, 828, 1079, 1196, 1203
Capo Corso, 927, 929
Capo d'Acqua, 83
Capo d'Apollo, 621 n. 24
Capo Djinet, 425 n. 30
Capo Marrargiu, 950
Capo Matapán, 507
Capo Mercurio, 618 n. 13
Capo San Marco, 36
Capo Spartel, 225, 1214
Capo Testa, 942 n. 10
Cappadocia, 193, 196 e n. 34, 197 e n. 37, 202, 206
Capraia, isola, 1118
Capri, isola, 512
Capsa, 136, 248, 1072, 1076, 1083-1084, 1089, 1090, 1107 n. 61
Capua, 1267, 1316, 1333
Caput Thyrsi, 919
Caralitanum, promontorium, 859
Carbia, 900, 950
Carbula, 1309
Carchinàrzu (Anèla), 811 n. 8
Cardeñagimeno, 1175
Caria, 737 n. 41, 746 n. 88
Carinae (Roma), 500 n. 3
Carissa, 1309
Carmo, 1260 n. 10, 1309, 1316 n. 35
Carnia, 83
Carpazi, 1335
Carpio, el, 1309
Carpis, 621, 1203
Carraque, 1175
Carrara, 505, 506, 508, 512
Carseoli, 1056
Carsulae, 83
Cartagena, 122, 511, 1285
Cartagine, 17-19, 21-22, 47-48, 50, 55, 64, 77, 86, 87, 93-96, 98, 105, 106, 108, 109, 111, 112 e n. 28, 113, 114, 116, 118, 120-123, 125 n. 18-19, 126, 128, 130, 131, 133 n. 69, 141, 144, 146 n. 20, 147, 149, 150 e n. 42, 151, 155, 159, 167, 169 n. 3, 170 n. 5, 171 n. 9, 173, 176, 177 n. 46, 178 e n. 47, 181, 182, 183, 203, 224, 250, 256 n. 77, 259

n. 97, 425, 427, 437, 442 n. 16, 446, 448, 456 n. 48 e 50, 457 e n. 52 e 54, 459, 460, 467, 497, 500 n. 5, 501, 505, 512, 533, 537 n. 1, 547, 551, 561, 562, 571, 575 n. 34, 590 n. 56, 597, 610, 612 n. 25, 615, 616, 619-622, 623 n. 37, 625, 627 e n. 1, 628, 629 e n. 12, 630-635, 640, 647, 651, 655, 659, 661, 662 e n. 112-113, 663, 666, 667, 669-671, 681, 685, 686, 756 n. 16, 767 n. 33, 775, 776, 779, 782, 784 e n. 20, 800, 820, 827, 828, 831, 835, 837, 838, 861 n. 32, 882, 891, 929, 947 e n. 36, 948, 979 n. 36, 988 e n. 95, 1021 n. 2, 1022 n. 2, 1025 n. 12, 1035, 1038, 1048, 1059 e n. 52, 1060, 1079, 1080 n. 30, 1081 n. 36, 1084 e n. 56, 1085, 1086 e n. 68, 1119 e n. 29, 1123 n. 40, 1124, 1171, 1174-1175, 1180, 1183, 1185-1186, 1190, 1196-1197, 1203, 1205, 1232-1233, 1246-1247, 1250-1251, 1252 e n. 39, 1254, 1261, 1271, 1274 e n. 86, 1282 n. 11, 1284, 1320, 1332, 1339, 1341 e n. 12 e 16, 1342, 1349, 1353 e n. 60

Cartagine (Cipro), 122 e n. 4

Carteia, 1189, 1195, 1220, 1309, 1310 n. 15, 1312 n. 23, 1314-1315

Cartennae, 163 n. 65, 249, 1094 n. 8, 1123 n. 40, 1203

Carthaginiensis, pertica, 1205

Carthago Nova, 511, 756 n. 16, 1305

Casa Aragonese (Fordongianus), 914 n. 329

Casablanca, 247

Casal di Statua, 1276 e n. 91

Casares, 1309

Casariche, 1260, 1309

Cassini, vigna, 399 n. 73

Castello, colle (Cagliari), 1026, 1029 n. 24

Castellón, 511

Castellum Arsacalitanum, 327 n. 32

Castellum Celtianum, 426 n. 34

Castellum Ma[---]rensium, 525

Castellum Mastarense, 1338

Castellum Thigensium, 316

Castellum Tidditanorum, 426 n. 34

Castellum Tingitanum, 228-229

Castelsardo, 904

Castelvecchio, 1055

Castillet, el, 1291, 1299

Castro Marim, 1309

Castulo, 1202, 1305 e n. 1, 1306, 1309, 1310 n. 15

Casula, 619

Catada, flumen, 496, 497

Catania, 367

Caura, 1311, 1395

Celesiria, 138

Celti, 1309

Celtianis, 322-323, 327 e n. 32

Cemenelum, 1166 n. 62

Centcelles, 1175, 1184

Ceres, vicus, 1161 n. 42

Cerif, 1309

Cerveteri, 1138

Ceuta, 21, 23, 36, 224 n. 11, 1207, 1208 e n. 1, 1210 n. 2, 1211, 1212 e n. 6, 1213 e n. 7, 1214 e n. 8, 1216, 1217 e n. 11, 1218, 1219 e n. 12, 1220-1221, 1223 e n. 15, 1224 e n. 15, 1225, 1226 e n. 17, 1227, 1230-1234, 1240

Ceuta, istmo, 1207, 1218, 1221, 1224 e n. 16, 1229, 1232, 1234

Chamars (Besançon), 1057

Chambery, 23

Chammart (Autun), 1057

Champeaux (Paris), 1057

Chania, 1270

Chaouat, 163 n. 63

Char, henchir, 1081

Châteaudun-du-Rhumel, 317

Chatt Menzel Yahia, 97

Chbeklou, henchir, 610

Chebba, 611, 1073 n. 11, 1205, 1265

Chekchek, oued, 616

Chelgoum el-Aïd, 317

Chelif, 98, 229

Chella, 223 n. 9

Chemtou, 440 n. 4, 503 e n. 3, 504-509, 513, 1153, 1203

Cheouach, 163 n. 63

Cherchell, 87, 159, 164, 258, 407 e n. 10, 414 n. 30, 429 n. 45, 507, 1067, 1175, 1179, 1182, 1203, 1283 n. 14, 1324

Chidibbia, 1086 n. 68, 1087

Chieti, 22

Chiniava, 645

Chisiduo, 149

Chorradero, el, 1271

Chott-el-Gerid, 628

Chul, 618, 619, 623 n. 34 e 36, 1084 n. 56, 1332

Chullu, 248, 1196

Chusira, 673 n. *, 1072, 1075, 1081, 1088, 1089

Cilibia, 618

Cilicia, 122, 769, 863 n. 49

Cillium, 92, 1273
Cilma, 679
Cilpe, 1309
Cincari, 525, 526
Cincinnati, 744 n. 79
Cinium, 1098 n. 21
Cipro, 122, 1341 n. 16
Circeo, 83
Cirenaica, 17, 622 n. 28, 884 n. 156, 1322
Cirene, 18, 703-705, 719 n. 2, 720, 732 n. 25, 740, 1274, 1275 n. 86
Cires, punta, 1213
Cirno, 920 n. 375
Cirta, 16, 106, 108, 149, 161, 163 e n. 63, 171 n. 12, 248, 249 e n. 42, 250, 251, 323, 349 n. 4, 439 e n. 1, 440, 441, 443, 524 n. 36, 525, 526 n. 45, 578, 580, 582-585, 589, 676 n. 6, 765, 767 e n. 33, 768 n. 38, 1086, 1087 n. 70, 1105 n. 50, 1173, 1190, 1196
Cissi, 421, 423 e n. 17, 425 e n. 29-30, 428 e n. 44, 1173, 1190, 1196
Civetta, Monte, 83
Civita di Oricola, 1056
Civitas Fure, 618
Civitas Poptensis, 590 n. 56
Cizico, 253
Clermont-Ferrand, 341, 1282
Clipea, 615, 618, 620 e n. 21
Cluji-Napoca, 21, 25
Clunia, 192
Cluniensis, conventus, 1047
Clupaea, 505,1196
Cnosso, 1273
Cocosa, la, 1266
Coimbra, 23
Collemancio, 1250
Collo, 1196
Colo, 996 n. 146
Coloco, fiume, 996 n. 146
Cologone, fonte, 996 n. 146
Colonia Aelia Tipasensium, 406 n. 6
Colonia Marciana Traiana Thamugadensis, 349 n. 3
Colonne d'Ercole, 1214, 1216 n. 9
Coloru, su, punta di, 843, 851, 853, 855-856, 974 n. 92
Colosseo, 139
Colovrai, 996 n. 146
Columbaris (Cuglieri), 897
Comandari, 1211
Comiso, 1270
Como, 172, 174 e n. 27, 1044
Conimbriga, 1099, 1275, 1297, 1302
Copenaghen, 14, 29, 258
Corchinas (Cuglieri), 896, 897 n. 237
Córdoba, 21, 28, 153 n. 2, 511, 513, 1189, 1193, 1197, 1279-1281, 1283-1286, 1289-1290, 1295, 1309
Corduba, 511, 513, 1189, 1195-1196, 1198, 1309, 1315
Cordubensis, conventus, 1047
Corfinium, 1051, 1052, 1054
Coria del Rio, 1311, 1395
Corinto, 1255, 1273, 1294 n. 25
Cornus, 35, 780, 781 n. 10, 785 e n. 25, 787, 788, 790, 801, 802, 858, 891, 892 n. 196, 895, 896, 897 e n. 237, 898 n. 238, 900, 934, 950, 998 n. 161, 999 n. 163
Coronil, el, 1309
Corsica, 19, 60, 65, 339 n. 19, 857, 858 e n. 8, 920 e n. 375, 921-924, 927, 928, 929 e n. 424, 930, 933, 935
Cortijo de El Castillón, 511
Cos, 133, 1273
Cosa, 1056
Costantina, 124 n. 14, 317 e n. 24, 331, 338 n. 16, 342, 343, 525, 578, 1173, 1175, 1187, 1248
Costantinopoli, 87, 769, 1120, 1178, 1350
Côte-d'Or, 320
Crastu Covocadu, su, tomba di giganti, 961
Creta, 884 n. 156
Croazia, 7
Croce, Monte, 83
Crociati, cattedrale dei (Tiro), 1346, 1348-1349
Crucis, 896
Cuicul, 50, 91, 151, 153, 156, 157, 162, 168, 317, 458, 507, 543, 544, 545, 549, 1174, 1245, 1274, 1275 n. 86, 1290 n. 7
Cuma, 762
Cumbaria, 1309, 1312 n. 23
Cupra Maritima, 900 e n. 243, 1042
Curubis, 106, 113, 149 e n. 33, 441 n. 16, 618-620, 623 n. 34-35, 1084 n. 56, 1196
Cuttilula, 1082 e n. 47

Dacia, 21, 139, 192 n. 23, 1037, 1048, 1319, 1320, 1322-1325, 1328, 1332, 1334-1336, 1338
Dacia Inferior, 1324
Dacia Superior, 1324-1325

Dalha-yam, 125 n. 20
Dalia, 1213
Dalia, ed, henchir, 618, 620
Dalmatia, 8, 977, 978 n. 32, 999 n. 163, 1048
Damasco, 709 n. 17, 1173, 1341
Damous, ed, henchir, 635, 636 n. 7-8, 642
Danubio, fiume, 1064, 1069, 1325
Daragoleja, 1299
Dar Buc Ammera, 1181, 1265
Daunia, 629
Dauphiné, 616
Debbik, henchir, 1087
Decimoputzu, 867 n. 74, 979 n. 37
Deir el-Qamar, 1342
Delfi, 1341 n. 16
Delloula, henchir, 525
Dellys, 419 e n. 1 e 4, 420 e n. 8, 423 n. 20
Delos, 362, 1026 n. 13
Dermech, 1175
Digione, 17, 21, 29
Dipo, 1309
Divodurum, 1046
Djedi, oued, 580
Djelloula, henchir, 524
Djémila, 103, 317, 353 n. 27, 357 n. 39, 507, 543, 549, 1174, 1176, 1245-1247, 1285, 1290 n. 7, 1300
Djerba, 565, 647 n. 3
Domo de sa Sennora, sa, 1016
Domu 'e Cubas, 72
Dom'e s'Orcu, sa, 810
Dorgali, 812 n. 8, 996 n. 146
Dos Hermanas, 1395
Douela, 618
Dougga, 573, 597, 598, 600, 601, 612 n. 26, 518, 525, 540, 549, 1190, 1338
Drepanus, portus, 628, 1252
Duâmis, ed, henchir, 19, 645, 651, 656, 665, 1190
Dueñas, 1266
Duomo (Firenze), 397 n. 67
Duomo (Milano), 397 n. 67
Dura Europos, 53, 54

Ebora, 1098 n. 21
Ebro, fiume, 1198, 1284
Ech Char, henchir, 525
Ech Chouk, henchir, 656
Ecija, 1197, 1294-1296
Edetania, regio, 1202
Efeso, 174 n. 28, 180 n. 60, 415 n. 33, 509, 510, 709 e n. 17, 712, 1273, 1333, 1340 n. 6, 1344 n. 30, 1348
Egadi, isole, 882
Egimure, 621 n. 24
Egitto, 203, 245, 507, 508, 628, 748, 837, 1064, 1068, 1322, 1332, 1348
Ein Yael, 1276
Elche, 511, 1198
Elda, 511
Eleusi, 746 n. 88
Elighe Longu, nuraghe, 837
El-Jem, 87, 603, 607, 610, 612 e n. 23, 1171, 1174, 1204
Els Munts, 511, 1290
Els Muret, 1290
Elvas, 1309
Emar, 125 n. 16
Emerita, 153 n. 2, 654, 1196-1198, 1200-1205, 1275
Emesa, 745
Emilia Romagna, 26
Emporiae, 512, 1047, 1194-1195
Emporion, 1310 n. 16
Empúries, 512
En Naâm, henchir, 487
Enosis, insula, 881 n. 131
Ercolano, 1052, 1054
Eretria, 504, 506, 507
Erice, 628
Ermaea, insula, 908
Er Rmel, 1214
Eryteia, 238
Escala, la, 512
Espejo, 1193
Esquilino, colle, 766
Essaouira, 126
Etna, 628 e n. 5
Etruria, 71, 560 n. 3, 1003 n. 193, 1026 n. 13, 1132, 1139
Eubea, 509, 1342 n. 21
Europa, 36, 43, 79, 615, 1359
Eurychore, 1340
Evesperides, 622 n. 28
Exilissa, 1213-1214

Facialcázar, 1309
Fahs, 1084
Faid el-Ouaya, oued, 666
Fano, 158
Faro, el, de Torrox, 1267, 1290, 1309
Fartass, el, Jebel, 625 e n. 44
Fausania, 911
Fegusia, henchir, 318
Feldisara, 1324
Fenicia, 127, 1342, 1349

Ferentino, 83
Ferentum, 217
Ferme Priou, 217
Feronia, lucus, 1204
Ferrara, 25, 29
Fés, 28, 29, 244, 245
Fezzan, 94
Fiastra, abbazia, 1043
Fiesole, 694 n. 14
Filfila, 507, 508, 513
Filfila, Djebel, 513 n. 25
Filippi, 174 n. 29, 1157 e n. 23, 1160, 1161 n. 42, 1241
Finlandia, 1361
Firenze, 13, 16, 19, 28, 29, 72, 397 n. 67, 403
Flaminia, via, 83
Flaminio, circo, 159
Flumini Mannu, 888 n. 167
Flussio, 966 n. 11, 967 n. 12
Focea, 920
Foggia, 1054
Fonni, 919
Fordongianus, 973 n. 1, 975 e n. 12-13, 980, 1002 e n. 191, 1016 e n. 7, 1018, 1019
Forum Novum Sabinorum, 1041
Forum Popili, 1039
Forum Traiani, 21, 35, 66, 858, 863 e n. 50, 912, 913 e n. 326, 914, 915 e n. 348, 918, 934, 1005, 1018 n. 17
Fossa Regia, 1072, 1074, 1080
Francia, 53, 54, 85, 95, 250, 331 e n. 1, 332 n. 2-3, 334, 336 n. 9 e 11, 337 n. 13 e 16-17, 339 n. 18-19, 340 e n. 20, 341, 343, 630, 725 n. 6,1003 n. 194, 1292
Francolise, 1316
Frash, el, henchir, 588
Fraxine, henchir, 466-470, 473, 476, 496, 497 e n. 15
Friburgo, 27
Fuente Alamo, 21, 1289-1291, 1295, 1296, 1299-1301, 1303
Furlo, 83
Furnos Maius, 57, 525
Furnos Minus, 1086 n. 68, 1087

Gabbia, isola, 942 n. 10
Gabes, 628
Gabii, 575 n. 34, 1023 n. 5, 1166 n. 62
Gadeira, 105, 118
Gades, 125, 231, 238 e n. 11, 239, 240, 510, 1306-1307, 1309, 1310 n. 15, 1313 e n. 27, 1314, 1339
Gadir, 105, 118
Gafsa, 97, 1279
Gales, 525, 638 n. 14, 1084 n. 56
Gallia, 337, 754, 929, 977, 979 n. 36, 999 n. 163, 1003 n. 194, 1057, 1177, 1184, 1192
Gallia Belgica, 1046
Gallia Cisalpina, 1097
Gallia Lugdunensis, 54, 1046, 1145 n. 26
Gallia Narbonensis, 157 n. 24, 512, 680, 736 n. 40, 1045, 1046, 1050, 1077 n. 18, 1097, 1099
Gallie, 736, 1099, 1145 n. 25-26, 1146, 1150 n. 57
Gallipoli, 340, 343
Galli Senoni, necropoli, 1003 n. 193
Gallura, giudicato, 36
Gammarth, 115
Gandouri, 228
Gar el Kebir, 506
Garni, 1271
Gasr el Geriza, 552
Gauá, 511
Gauán, 1309
Gebel, 687
Gemellae, 145, 580 e n. 39, 581, 584, 585, 586 n. 46, 589, 1093 e n. 1-2, 1094, 1098 n. 24, 1103 e n. 43, 1104-1106
Genna Maria, nuraghe, 59
Genoni, 828
Genova, 20, 23, 25, 27-30, 439, 845
Gens Bacchuiana, 525
Gent, 23
Gerasa, 709 n. 17, 716, 732 e n. 25, 746 n. 89
Germalo, 1131
Germania, 1184, 1301, 1361
Gerona, 512
Gerusalemme, 629 e n. 10, 769, 770, 776 n. 27
Gesico, 124 n. 14
Ghaghai, oued, 572
Gharb, 255
Ghardimaou, 161,1190
Gharf el Artran, collina, 567
Ghennatana (Busachi), 982
Giannas, nuraghe, 967 n. 12
Gibilterra, 240
Gibilterra, stretto, 1207, 1212, 1230 e n. 21, 1235, 1240
Gigthis, 106, 113, 153, 163, 165 n. 84, 453,

459, 462, 516, 518, 519, 523 e n. 30, 524, 525, 526 n. 51, 536, 537, 539, 540, 548, 549, 552, 565 e n. 17-18, 566, 567, 584, 585, 587-589, 612, 1079 e n. 27, 1093 e n. 1-2, 1094, 1098 n. 24, 1104 e n. 46-47, 1105 e n. 54, 1106
Gilda, 217, 249 e n. 42, 252
Gillium, 588
Giordania, 1341
Giribaile, 1202
Giudea, 869
Giudeu, su, isola, 879
Giufi, 490
Glanum, 90
Glanum Livii, 1099
Golo, fiume, 927
Gonai, el, henchir, 165 n. 84
Gouraya, 1203
Gracchurris, 1189
Granada, 21, 1207 e n. *, 1299, 1309
Gran Bretagna, 71, 1292
Grande Moschea (Ceuta), 1210
Grande Moschea (Cordova), 1279
Grandes Plaines, 597
Granico, fiume, 735
Grecia, 67, 173, 246, 336, 509, 623 n. 37, 944, 1025 n. 13, 1353
Greenwich, 370
Grenoble, 95
Grimidi, 1142, 1143, 1144
Grombalia, 619
Grosseto, 512, 1056
Grúa, 812 n. 8
Guadalquivir, fiume, 1194, 1285
Guadiana, fiume, 1305
Guadix, 1198
Guagnu-les Bains, 922 n. 390
Guardea, 1267
Guardia di is Pingiadas, sa, fortezza, 828
Guela Bou Atfane, 1107, 1108
Guelma, 537, 552, 768 n. 38
Guirane, el, 623 n. 33
Guitoun, Jebel, 642 n. 29
Gummi, 619 e n. 16, 620
Gunugu, 106, 113, 249, 1203
Gurulis Nova, 19, 895
Gurulis Vetus, 780
Gurza, 103
Gunzuzi, pagus, 1081 e n. 34

Hadjret El Nou, 407 n. 10
Hadrumeum, 106, 110, 119, 149, 150, 619-621, 624, 627, 1080, 1191, 1273, 1278
Haïdra, 561, 683 e n. 15 e 18
Haidra, oued, 561, 562
Halk el Menzel, 1073 n. 7
Halos, 1309
Hama, fiume, 1244
Hamma, el, oued, 616
Hammam Darraji, 562, 530, 533, 535, 537
Hammam el-Euf, 619, 623 n. 36
Hammam Lif, 505
Hammam Righa, 1203
Hammam Zouakra, 1082
Hammamet, 616, 1078, 1080, 1260 e n. 4
Hamman Guergour, 1065 n. 17
Haouaria, el 618 e n. 13, 624
Hauran, 1341-1342
Heimatstadt, 176 n. 40
Helsinki, 19, 21, 30
Herakleia, 1255 n. 55
Herculaneum, 1267
Herdonia, 629 e n. 9, 1054
Hermaia, 618 e n. 13, 622, 624
Hermaeum, promontorium, 950
Hermon, 1344
Hiberia, 892
Hiberus, amnis, 1202
Hierapolis, 709 n. 17
Hinojal, el, 1266
Hippo Diarrhytus, 1203
Hippo Regius, 149 e n. 36, 150, 153, 156, 160 n. 40, 162, 170 n. 6, 171, 172, 248, 251, 506, 509, 510, 567, 568 e n. 21, 569, 584, 585, 770, 775, 1174, 1203, 1241-1243, 1274, 1275 n. 86
Hispalis, 192 n. 23, 1193-1195, 1198, 1202
Hispania, 153 n. 2, 503 e n. 3, 1097, 1098 e n. 26, 1196-1199, 1202
Hispania Citerior, 8, 1047, 1101, 1305, 1306, 1310
Hispania Tarraconensis, 76, 256 n. 77, 1098 n. 21, 1099, 1196, 1198, 1279, 1285, 1286, 1305 n. 1
Hispania Ulterior, 1194, 1196, 1305, 1308, 1310 n. 16, 1315 e n. 34
Hispaniarum, diocesis, 1230
Hodna, 331, 336 e n. 11
Hofra, el, collina (*Cirta*), 580, 582
Horkstow, 1276
Huelva, 1309, 1317
Huerta del Paturro, 511
Hûnayn, porto, 97

Iberica, penisola, 21, 679, 975, 1003, 1186, 1189, 1230, 1279, 1280, 1282, 1286, 1305, 1307, 1314
Ichkeul, djebel, 505
Icosium, 405, 407, 1093 e n. 1, 1094, 1098 n. 24, 1100, 1101 n. 31 e 34, 1106, 1108 n. 61
Idalion, 131
Igilgili, 249, 1067 n. 29, 1203
Ilerda, 1192
Iliberris, 1047, 1309
Ilici, 511, 1101 e n. 32, 1198, 1200, 1202
Ilicitanus, sinus, 1101 n. 32
Ilipa, 1309, 1312 n. 23
Iliturgis, 1202, 1309
Ilurco, 1309
India, 1298
Inghilterra, 725 n. 6, 1361
Interamna Nahars, 861 n. 36
Interamna Praetuttiorum, 1037, 1042, 1055
Intermontium, 1131 e n. 5
Inzm (Accipitrum insula), 881 n. 131
Iol, 249, 252-253
Iomnium, 424 n. 24, 425 e n. 32, 426, 427 e n. 36, 428 e n. 44, 429, 430, 431, 432, 436 n. 65
Ioza, 1197-1198
Ipagro, 1303
Ipora, 1309
Ippona, 96, 103, 106, 503-510, 511 e n. 16, 512, 513, 1121, 1124, 1241, 1243, 1244, 1246, 1247, 1250, 1256
Ipses, 1309
Iptuci, 1309
Irippo, 1309
Irnitanum, municipium, 1097 n. 15
Ischia, 417 n. 42
Isciamariana, 946
Iseo (Cesarea), 533
Isili, 999 n. 163, 1002 e n. 191
Issa, insula, 1048, 1055
Isthmia, 1270, 1278
Italia, 71, 136, 147, 158, 246, 336, 459, 497, 615, 620, 736 n. 40, 756, 766, 856, 952, 981, 990 n. 114, 1021 n.*, 1026 n. 13, 1035, 1037-1044, 1051, 1052, 1057, 1058, 1097 n. 19, 1098, 1107, 1112, 1120, 1137 n. 24, 1153 n. 2, 1164, 1177, 1178, 1184, 1189, 1192, 1270, 1284, 1292, 1301, 1316, 1318, 1362
Italica, 510, 1180, 1189, 1253, 1260 e n. 10, 1261, 1270, 1271, 1275, 1285, 1286, 1288, 1293, 1294, 1297, 1302, 1312 n. 23, 1316 n. 36
Italica, peninsula, 121, 129, 1192, 1270, 1275, 1278, 1288
Italiciana, diocesis, 1251
Ituci, 1309
Iunci, 124 n. 14
Iunonia, colonia, 1190
Iustiniana, 136
Iuvanum, 1331

Jaén, 1198, 1302
Jamahiriya, 703
Jannina, 23
Jeondouba, 1190
Jérez de la Frontera, 1193, 1309
Jijel, 1203
Jilma, 678
Jimena de la Frontera, 1309
Jumilla, 1300

Kabylia, 1203
Kachoun, henchir, 536, 537
Kairouan, 20, 94, 509, 526, 630, 635 n. 2, 1080, 1279
Kalaa des Beni Ahmad, 1260
Kantara, el, 317, 1260
Kaoussât, henchir, 322
Karales, 18, 19, 47, 65, 78, 83, 780, 781 n. 10, 828, 858, 859, 860 e n. 21 e 28, 861 e n. 32 e 34 e 36, 862, 863 n. 49- 50, 864 e n. 51, 865 n. 60, 866 n. 62, 867 e n. 74, 868, 873 n. 86, 874, 877, 881, 883, 890, 901, 902, 913, 915, 918, 919, 933, 934 e n. 476, 1016 n. 8, 1021 e n.*, 1022 n. 2, 1023 e n. 5 e 8, 1025 n. 11, 1026 e n. 13, 1027 e n. 19, 1028 e n. 20, 1030 e n. 31, 1032, 1033, 1034 e n. 41, 1035-1037, 1045
Karatepe, 122, 125 n. 18-19
Karpis, 618-620
Karthaginiensis, pertica, 659
Karistos, 507, 509
Kasbah (Tangeri), 223, 225, 235
Kasbat, el, 318, 518, 580
Kasbat, henchir, 525, 1093 n. 1
Kassel, 742 e n. 67
Kebir, el, oued, 1196, 1198
Kef, el, 163, 552, 767 n. 33
Kelbia, henchir, 618
Kélibia, 97, 505, 618, 625 e n. 44, 828, 1196

Kenchreai, 1249, 1252 n. 39
Kenissia, el, 561 n. 8
Khéreddine, 1171, 1180
Kerkouane, 48, 106, 108, 113, 114, 116-118, 120, 121 n. 2, 622 e n. 27, 779 n. 4
Kessera, la, 673 n.*
Kessra, 1081
Khalia, 103, 590 n. 56
Khalled, oued, 573, 576, 598
Khamissa, 156 n. 22, 490, 549
Kharachoun, henchir, 1082 e n. 51
Kharoub, el, henchir, 525
Khenchela, 332
Khéreddine, 1171, 1180
Khima, henchir, 561 n. 8, 590 n. 55, 666
Khirbet-et-Tannour, 743, 744 n. 79-80
Khoumane, oued, 301, 304 e n. 6, 306, 312 n. 26
Kition, 122 n. 4, 127, 132
Korakodes portus, 802
Korba, 618, 1196
Korbous, 621 n. 24, 1203
Kotinousa, 238
Kouba de Sidi Brahim, 1203
Koudiak Zarour, 405, 407
Koudiat, collina (*Cirta*), 578
Koynioychario, promontorio, 872
Krib, le 1190
Kriba, 603
Krisc, el, oued, 549
Krly, 859 e n. 18, 860, 861 n. 32
Krumiria, monti, 572
Ksar Belezma, 103
Ksar Belkassem, 524 n. 37, 525
Ksar el Kebir, 224 n. 12, 249 n. 42, 254 e n. 71, 255
Ksar el Kelb, 103
Ksar ez-Zit, 618
Ksar Lemsa, 635, 636 n. 8
Ksar Masmûda, 224 n. 12
Ksar Mdouja, 1081
Ksar Pharaoun, 257
Ksar Rhelane, 318
Ksar Sanhâdja, 224 n. 12
Ksar Seghir, 224 n. 12
Ksar Toual Zammel, 549
Ksiba, 590 n. 56
Ksour Abd el Melek, 549

L'Aquila, 1051, 1056
Lacipo, 1309
Làconi, 812 n. 8
Laelia, 1309
Laepia Regia, 1098 n. 21
La Mecca, 36, 221
Lambaesis, 57, 90, 91, 93, 144, 145, 147, 165 n. 84-85, 317-319, 338 n. 16, 341, 348, 349 n. 3, 350, 352, 355, 356 e n. 39, 397, 402, 533, 580, 581, 583, 1064 e n. 14, 1069 n. 43, 1093 e n. 1-2, 1094, 1098 n. 24, 1103 n. 44, 1104 e n. 45, 1105 e n. 52, 1106, 1150, 1157, 1265, 1324
Lambiridi, 402
Las Palmas de Gran Canaria, 23
Lascuta, 1309
La Spezia, 512
Lassoued, henchir, 618
Lassoued, oued, 616
Lastigi, 1309
Latium, 83
Latrech, oued, 616
Lazio, 81, 129, 575 n. 34, 952 n. 5, 978 n. 32, 1022 n. 2, 1132, 1134, 1139
Lebda, 529, 533, 538, 549, 552
Lebdah, uadi, 687, 720, 722, 731
Lebrija, 1309
Lemta, 677
León, 1290
Lepcis Magna, 8, 17, 87, 89-91, 98, 106, 108, 123, 127 e n. 31, 131, 141, 142, 147-149, 153, 155 e n. 17, 157-162, 164, 169 n. 3, 211 n. 1, 458, 529, 530, 533, 534, 538, 541, 548 e n. 148, 549, 550, 552, 553, 685-687, 689, 691, 694-696, 698-700, 703, 704 e n. 4, 705, 708, 709 e n. 17, 710, 711, 714, 716, 717, 719 e n. 2, 722, 725, 727 n. 9, 728 n. 14-15, 729 e n. 18, 730 n. 20, 733 n. 31, 739 e n. 52, 742 e n. 67, 743 n. 77, 744 e n. 78, 746 e n. 89, 747, 748 e n. 99, 750, 846, 1102 e n. 37, 1107, 1108, 1149 n. 46, 1178, 1246, 1339 n. 2, 1353
Lepti Minus, 16, 106, 113, 248, 677, 1080
Lérida, 1185, 1246
Lesbo, 758
Levante, 121
Lezuza, 1198, 1202
Libano, 128 n. 35, 1342
Libia, 20, 48, 64, 105, 106, 124 n. 14, 753, 768, 858, 1169, 1216 n. 9
Libisosa Forum Augustana, colonia, 1198
Licia, 923 n. 392, 1341 n. 16

Liédena, 1295-1297, 1301
Liguria, 216
Lilibeo, 416 n. 38
Lille, 93
Limassol, 122 n. 4
Limbara, monte 83
Limisa, 526 n. 43, 635, 637, 640, 642, 643, 1071, 1076, 1078, 1082-1085, 1088 e n. 79, 1089, 1090 e n. 92, 1091, 1092
Linares, 1309
Lione, 15, 23, 54, 1342
Lissa, isola, 1055, 1213, 1214
Lixus, 8, 15, 105, 106, 108, 124 e n. 15, 231-233, 235, 236, 238-240, 248, 252, 254, 260, 287, 422
Logudoro, giudicato, 36
Londra, 23
Longu Flumini (Villaputzu), 812 n. 8
Lorio, 765
Losa, nuraghe, 59
Loukkos, oued, 240, 241, 254 e n. 71
Louvre, museo, 93, 94, 127, 1180
Lovanio, 14, 19
Lucentum, 1098 n. 21
Lugdunum, 1063 n. 10
Luni, 505, 506, 508, 512
Luni di Ortonovo, 512
Lusitania, 1003 e n. 195, 1098 n. 21, 1099, 1192, 1195-1198, 1279, 1285
Lutetia, 1057

Maamoura, 623 n. 33
Maârouf, oued, 635
Macedonia, 622, 1157
Macerata, 23, 26, 1056
Macomada Selorum, 124 n. 14
Macomades (Numidia), 124 n. 14
Macomades Minores, 124 n. 14
Macomades Syrtis, 124 n. 14
Macomadia Rusticiana, 124 n. 14
Macomer, 125 n. 15, 812 n. 8, 823, 978 n. 36, 983 n. 67, 996 n. 147, 1002
Macopsisa, 125 n. 14, 780
Macota, 1085
Mactaris, 16, 92, 106, 128 n. 35, 155, 160, 248, 329 n. 37, 447 n. 3, 449, 450 n. 19, 458, 459, 461, 535, 537, 538, 541, 542, 543 e n. 120, 547-549, 559 n. 1, 568, 570 e n. 25, 584, 587, 589, 635, 673 n. *, 677, 1071, 1074, 1075, 1081 e n. 34 e 36, 1082 e n. 51 e 53, 1083 e n. 54, 1084 e n. 60, 1085, 1088-1090, 1102 e n. 37, 1163 n. 48
Macumadas (Nuoro), 124 n. 14
Macumades Maiores, 124 n. 14
Madaba, 1250
Madauros, 149 n. 33, 158, 162, 248, 522, 523 n. 33, 525, 549, 552, 554, 634
Madonna delle Grazie (Teramo), 1055
Madrid, 18, 20, 25, 28-30, 95, 258, 511, 1259 n. 1, 1286, 1299
Maghrawa, 1085
Maghreb, 85, 97, 221, 222, 224, 229, 466 n. 4, 623
Maghrib, 254, 255
Magna Grecia, 560 n. 3, 1353
Magomadas (Planargia), 124 n. 14, 966 n. 11, 967 n. 11-12
Magone, quartiere, 121 n. 2
Magumadas (Gesico), 124 n. 14
Magumadas (Nureci), 124 n. 14
Maharés, 124 n. 14
Mahdia, 1205
Maktar, 535, 537, 541, 549, 568, 619 n. 19, 635, 673 n. *, 681, 682 n. 12, 683 e n. 13-17, 684, 1082 n. 48-49
Makki, el, djebel, 620
Makomada, 124 n. 14
Malabata, 223
Malaga, 511, 1290, 1309
Mal di Ventre, isola, 60
Malga, la, quartiere (Cartagine), 502 e n. 15
Malta, 125 n. 19, 128 n. 37
Mandrolisai, 1018
Mansour, el, 624
Mappalia Siga, 130, 500, 501
Mappaliensis, via, 501, 502
Maracalagonis, 865 n. 60, 867 n. 74
Maracitanus, vicus, 164, 549
Maragui Sara, 524, 525, 1081
Marana, la, 927
Marceddì, laguna, 888
Marchena, 1286, 1287, 1305 n. 3, 1309
Marghine, 1020
Mariana, 858, 927, 928 e n. 407, 935
Marina (Cagliari), 1030 n. 32
Markouna, 158, 317
Mármara, isola, 509
Marocco, 10, 48, 56, 95, 97, 105, 108, 126, 204 n. 64, 214, 217, 221, 224, 227, 228 e n. 30, 243, 244, 254-257, 260, 266, 289, 308, 559 n. 1, 575 n. 34, 1203, 1219 n. 12
Marrakech, 244, 245
Marrubiu, 1022 n. 4

Marsa, oued, 1214
Marshân, 227
Marte, di, campo, 1049
Martis et Aesculapi, vicus, 863 e n. 46, 869
Martos, 1197, 1200
Masaesyle, regno, 250
Mascali, 1273
Mascula, 248, 348, 354, 355, 1089 e n. 84, 1276
Massa d'Alba, 1051
Masseria di Monsignore (Nola), 1055
Mastar, 525
Mataró, 511
Mateur, 97
Mauretania, 50, 88, 108, 159, 200 n. 60, 205, 248, 252, 258, 287, 414 n. 30, 420 n. 7-8, 422, 430, 1101 e n. 34, 1102, 1117, 1177, 1220
Mauretania Caesariensis, 20, 49, 54, 151, 154, 199, 200, 203, 256 n. 77, 435, 437, 503, 1061, 1064 e n. 14, 1065 n. 17, 1067, 1093, 1098, 1100, 1123, 1141-1143, 1445-1147, 1149, 1152, 1283, 1324, 1325, 1331
Mauretania Sitifensis, 136, 143, 435, 1065 n. 17
Mauretania Tingitana, 15, 96, 98, 185, 193, 194 n. 31, 199 e n. 45, 203, 204, 216, 217, 221, 222, 228, 229, 238, 256 n. 77, 283, 299, 308, 309, 417 n. 42, 1102 n. 38, 1152, 1208 n. 1, 1218, 1220, 1228, 1229 e n. 20, 1230 e n. 21, 1232, 1331
Mauretaniae, 20, 154, 200, 1061, 1064 n. 14, 1143 n. 17
Maxula, 619, 1074, 1088, 1203, 1260
Mayence, 198 n. 41
Marza, la (Teggiano), 1057
Mdaourouch, 522, 525, 549, 552
Mdeina, henchir, 618
Mden, henchir, 618
Meaux, 437 n. 68
Medeb, el, henchir, 610-611
Medellín, 1190
Medina Sidonia, 1197, 1200, 1309
Mediolanum, 1099
Mediomatrici, 1046-1047
Mediterraneo, 34, 36, 38, 51, 64, 73, 96, 332 n. 6, 416 n. 37, 509, 510 n. 8, 615, 686-687, 689, 784 n. 20, 835, 845, 947, 1021, 1355, 1357-1358, 1362, 1364
Medjerda, fiume, 130, 251, 501 n. 8, 562, 572, 616, 647 n. 3, 655, 1205
Medusa, castrum, 1019
Megalepolis, 618, 622 e n. 31, 624
Megara, 115, 128 e n. 40-41, 129
Megiddo, 125 n. 19
Meimoa, 1047
Meknés, 15, 17, 98, 244
Melilla, 247, 1232
Melissa, 1213
Melitta, 1213, 1214
Memorana, 1399
Menaa, 336 n. 11
Mengíbar, 1309
Menzel Belgacem, 618
Menzel Bouzelfa, 620
Menzel Horr, 618, 623 n. 33
Menzel Temime, 623 n. 33
Mergueb, el, henchir, 124 n. 14
Meria, 929 e n. 421
Merida, 690 e n. 6, 692, 696-697, 736 n. 40, 1176, 1197, 1202, 1253, 1269 n. 41, 1298, 1301
Meridionale, mare, 1210
Mersa Madakh, 106, 108
Mertola, 1309
Mesafelta, 145
Mesas de Asta, 1193
Messene, 1180
Messina, 22, 25, 27-28, 628 n. 6
Messireb, henchir, 526, 635
Mest, henchir, 549
Metalla, 885
Metellinensis, colonia, 1190
Metellinum, 490
Mettich, henchir, 130
Mevania, 1267
Mezguida, henchir, 618, 620
Micia, 1324, 1326, 1327, 1335, 1336, 1338
Mided, henchir, 1081
Mididi, 1081
Mihajlovgrad, 1333
Mila, 1196
Milano, 397 n. 67, 772, 1058, 1072, 1126
Mileto, 105, 415 n. 33, 1213
Milev, 1124 n. 43, 1196
Miliana, 1203
Miliana, oued, 466 n. 4, 496, 616, 1086
Mirebeau, 320
Mirtilis , 1309
Misia, 509
Misoua, 615, 618-619, 620 e n. 21, 621
Mrikeb, el, henchir,124 n. 14
Moesia, 884 n. 156, 1154 n. 2
Moesia Inferior, 1160 n. 33, 1161 n. 42

Mogador, 95, 126 e n. 21
Moghogha, oued, 228
Mogontiacum, 1063 n. 10
Mogoro, 63
Mograwa, 155, 160
Mohammedia, 15, 20, 28
Monaco, 95
Mondragone, 129
Montalcino, 1160 n. 36
Montana, 1333
Montefortino, 1003 n. 193
Monteluna, 780
Montemayor, 1286, 1287, 1309
Montemolín, 1286, 1305 n. 3
Monte Sirai, 18, 780, 781 n. 10, 817 e n. 3, 818-820, 823, 827-829, 832 e n. 5, 940, 1029 n. 24
Monte Tosto, tumulo di, necropoli, 1003 n. 193
Montiferru, 896
Montpellier, 86, 92
Moraha, djebel, 467
Moristeni, nuraghe, 967 n. 12
Mosella, fiume, 1184
Mozia, 945 n. 23
Mraïssa, henchir, 618-619, 1203
Msaken, 119
Mullicensis, regio, 1205
Mulva, 511
Munda, 1189, 1192
Municipium Septimium, 1086 n. 68, 1087 n. 77
Munigua, 511
Mura, sa, nuraghe, 1015
Muradu, nuraghe, 823
Mura Maere (Samugheo), 1019
Murcia, 511, 1291, 1300
Murenda, 967 n. 12
Mures, 1335
Murias de Beloño, 1290, 1291, 1299
Muros, 837
Muru de Bangius, 1022 n. 4
Mustis, 89, 162, 163, 549, 559 e n. 2, 592, 656, 661, 1190, 1196
Muzuc , 524, 525, 536, 537, 642, 643 e n. 33, 1081, 1082 e n. 51

Nabeul, 17, 25, 506, 618, 1203
Nabrissa, 1309
Namnetes, 1046
Nani, nuraghe, 967 n. 12
Nantes, 92
Napoca, 1324
Napoli, 15, 18, 23, 27, 628, 766, 1016 n. 8, 1172
Naraggara, 248
Narah, 336 n. 11
Narbo Martius, 89, 512, 1046, 1050, 1054, 1166 n. 62
Naro, 106, 113
Nasso, 633
Nauloco, 921
Navarra, 1175, 1185, 1294, 1295, 1301
Navatejera, 1290
Nea Paphos, 1273, 1276, 1278, 1294 n. 25, 1297, 1299
Neapolis (Campania), 1267, 1278
Neapolis (Sardegna), 35, 780, 781 n. 10, 785 e n. 25, 787, 790, 833 n. 17, 885, 888, 889 n. 174 e 181, 918, 933 n. 475
Neapolis (Tunisia), 106, 124 n. 14, 151, 506, 615, 616, 618, 620, 622 e n. 28, 623 n. 36, 624, 1203, 1274
Neapolitanum, territorium, 889, 890
Nebi Safa, 745 n. 88
Neferis, 618, 619, 622, 623 n. 36
Nemausus, 1097 e n. 16, 1098 n. 20
Nemencha, monte, 331, 335, 338 n. 16, 340 n. 22, 349 n. 3
Nemi, 1333
Nemus Sorabense, 919
Neoneli, 973 n. 1
New Orleans, 23
New York (Metropolitan Museum), 127 e n. 28
Nicea, 423 n. 19, 920
Nicomedia, 504
Niebla, 1309
Nilo, 710 n. 21, 1246, 1290
Nimega, 742 n. 69
Nîmes, 54, 512 n. 18, 677 n. *
Nisibis, 745, 1271
Niu 'e su Crobu, su, fortezza, 828
Nola, 172, 1037, 1039, 1055
Nora, 18, 59, 60, 780, 781 n. 10, 843, 844, 845 e n. 5, 846, 847, 849-855, 856 e n. 22, 858, 860 n. 28, 863, 871, 872, 873 e n. 86, 874 e n. 92 e 98, 875 e n. 107, 876, 879, 880, 883, 884 n. 156, 892 n. 196, 895, 933, 934, 944 n. 19-20, 1273
Norba Caesarina, 1195, 1197, 1198, 1200
Noricum, 775 n. 22, 979 n. 36, 1102 n. 38
Nostra Signora di Castro (Oschiri), 1017 n. 10

Noviodunum, 1271
Novum Comum, 1097 e n. 16
Nuceria, 439
Nuestra Señora de la Salud, 1290, 1293
Nughedu Santa Vittoria, 63, 973 n. 1
Nûl Lamta, porto, 97
Numidia, 91, 93, 103, 108, 110, 124 n. 14, 154, 246, 287, 317, 319, 391 n. 54, 503, 507, 554, 559-561, 578, 580, 655, 656, 658, 660, 680, 767, 768 e n. 38, 1037, 1064 n. 14, 1089 n. 84, 1123, 1148-1150, 1190, 1220, 1325, 1331, 1334
Numidia, regno, 1072, 1081, 1090
Numidia Militiana, 93, 317, 318
Numlulis, 165,1205
Nûn, oued, 97
Nuoro, 22, 26-28, 30, 31, 34, 35, 37, 57, 75, 124 n. 14, 812 n. 8, 937 n. 3, 949, 961 e n. 1, 966 n. 11
Nuràgus, 812 n. 8, 975 n. 12, 1017 n. 11
Nurallao, 978 n. 36, 1002
Nure, 901
Nureci, 124 n. 14
Nurra (di Alghero), 837
Nursina, via, 83

Oba, 1309
Obba, 248
Obulco, 1309
Occidentis, pars, 1113
Ocriculum, 1268, 1270
Octaviae, porticus, 177 n. 42
Odemira, 1253, 1254
Odeon, collina, 111, 590 n. 56
Oea, 106, 150 e n. 38, 169 n. 3, 248, 552, 685, 687, 739
Olbia, 17-19, 25, 28, 36, 47, 67, 780, 781 n. 10, 815 e n. 1, 828, 858, 873 n. 86, 892 n. 196, 908, 909 e n. 288, 910, 911 e n. 309, 919, 933, 937-939, 941, 942 e n. 9-10, 944, 945 n. 23, 946 e n. 29, 947, 948, 981, 1017 n. 11
Olbia, golfo, 909, 944
Olbiensis, ager, 909
Oliena, 996 n. 146
Olivar del Centeno, 1295, 1297
Olivares, 1309
Olontigi, 1309
Olympia, 1271
Onuba, 1309
Oplontis, 735 n. 36
Oppidum novum, 422
Optatiana, 1324
Orán, 504-508, 1296
Orbetello, 1056
Ordona, 629 n. 9, 1054
Oretania, 1201, 1306, 1318
Oriens, diocesis, 1251
Orippo, 1395
Oristanese, 35, 974 n. 6
Oristano, 13, 14, 19-23, 25, 26, 29-31, 34-40, 53, 55, 60, 61, 124 n. 14, 784, 785 e n. 24-25, 786-787, 790, 799, 800, 802 n. 40, 809, 811, 812 n. 8, 817 n. 3, 820, 875 n. 110, 913 n. 326, 937 n., 942 n. 7, 944 n. 16, 973 n. 2, 991 n. 115, 1013-1015, 1022 n. 4, 1364
Oristano, golfo, 893, 912 n. 132
Orkistos, 136
Orleansville, 684 n. 22, 1175
Oronte, 1341
Orruinas, 996 n. 145
Orosei, 36
Ortueri, 1002
Oschiri, 978 n. 36, 979 n. 36, 1017 n. 10
Oshroene, 1321
Osset, 1309
Ossi, 983 n. 69
Ossonoba, 1309
Ostia, 76, 77, 407 n. 8, 412 n. 19, 510 n. 8, 512, 565, 620, 710 e n. 20, 892, 990 n. 114, 1156 n. 18, 1166 n. 62, 1255, 1256, 1272, 1278, 1280, 1284, 1294 n. 25, 1297, 1300
Ostur, 1309
Osuna, 1194, 1309
Othoca, 35, 780, 781 n. 10, 785 e n. 25, 787, 788, 890, 891, 912
Oudna, 466, 504, 1178 e n. 41, 1180, 1203
Oued Nebbana, henchir, 497 n. 14
Oueslatia, 635
Oujda, 247
Oulaln, 255 n. 75
Oulili, 255 e n. 75, 256
Ouseaux, fontana, 335
Oust, djebel, 482, 484, 485, 491, 494, 496, 504-507, 560, 590 n. 55
Oust, el, henchir, 163 n. 63
Oviedo, 1290, 1291, 1299, 1300
Oxford, 96
Ozieri, 63, 983 n. 68

Padova, 16-18, 22, 26, 27, 29, 83, 586 n. 45, 845

Padri Bianchi, convento, 634
Padria, 828, 944 n. 19
Paestum, 408 n. 12, 443 e n. 26
Paganico Sabino, 83
Palabanda, 861
Pala 'e s'Illighe, sa, fortezza punica, 1018
Pala sa Cresia, sa (Allai), 992
Palatino, 546 n. 130, 547 n. 143, 735 n. 36, 1130, 1131 e n. 5, 1133-1136
Palatium , 1131 e n. 5
Palattu, su (Padria), fortezza, 828
Palazzo di Re Barbaro, 902
Palermo, 23, 25-27, 60, 442 n. 16
Palestina, 923, 926, 929
Palestrina, 1250
Palma, 1990
Palmas, golfo, 881
Palmavera, nuraghe, 59
Palmira, 189, 192 e n. 22, 709 n. 17, 732 n. 25, 746 n. 89, 1273, 1285 n. 20, 1322, 1333, 1341
Pamplona, 55
Pannonia, 7, 884 n. 156, 979 n. 36, 1070, 1335
Pannonia Inferior, 1064
Pannonia Superior, 1160 n. 33
Pared Delgada, 1299
Parigi, 14-18, 20, 22, 23, 25-29, 31, 42, 53, 56, 60, 94, 102, 250 n. 46, 332 n. 4, 336, 339 n. 18, 341, 741, 1057, 1165 n. 56
Parma, 22
Paro, 505, 508
Partenone, 735
Parthia, 1065 n. 19
Paterna, 442 n. 16
Pau, 98, 99
Pax Iulia, 1195, 1198, 1200
Pelay Correa, 1302
Pelendava, 1324
Pella, 1179
Peloponneso, 622 n. 28
Peñaflor, 1309
Perda Iscritta (Busachi), 985 e n. 77
Perda di Herada (Austis), 989 n. 102
Pergamo, 172 n. 18, 176 n. 39, 397 n. 67, 709, 845
Perge, 709 e n. 17, 748 n. 97
Pèrgol, Monte, 83
Perugia, 90, 211 n. 1
Petra, 689, 691, 732 n. 25
Pharaôun, 257
Pharos, insula, 631
Philippeville, 435, 513 n. 25
Philippopolis, 709 n. 17
Phua, 322-323, 327
Pian d'Oliva, nuraghe, 837
Piazza Armerina, 1172, 1173 n. 8, 1175, 1246, 1251, 1270, 1276
Picenum, 1166
Pietrabbondante, 1023 n. 5
Pietro e Paolo, basilica (*Tipasa*), 405, 418
Pinos Puente, 1309
Pireo, 127 n. 32
Pirri, 812 n. 8, 981 n. 57
Pisa, 18, 25, 845, 909, 942 n. 9, 945 n. 22
Pischeri (Samugheo), 1013, 1017
Pischina 'e Piras (Busachi), 976, 979
Pisciana, 252
Pitinum Pisaurense, 1332
Planargia, 19, 961
Planu de Lacos, 977 n. 28
Planu de Scudu, 985 n. 77
Platea, 349 n. 4
Ploaghe, 837
Plumbaria, insula, 881
Poggio Nativo, 83
Poggiolo-Vico, 922 n. 390
Policastro Bussentino, 1040
Pollentia, 148, 1190
Polonia, 1361
Pomar, el, 1276
Pompei, 362, 366 n. 23, 735 n. 36, 737 n. 44, 1051, 1054, 1173
Ponte Milvio, 664
Ponto, 200, 203
Populonia, 416 n. 40
Porcuna, 1309
Portimão, 1309
Portogallo, 254 n. 71, 1003 n. 195, 1207, 1253, 1254, 1295
Porto Rotondo, 942 n. 10
Portotorres, 14, 58, 75, 77-79, 837, 902 n. 257, 904, 975 n. 10 e 12, 981 n. 57, 988 n. 97, 997 n. 154, 1016 e n. 7
Portus Divinos, 428 n. 42
Portus Magnus (Algeria), 133 n. 71, 1274
Posadas, 1309
Potaissa, 1325, 1327, 1331-1333, 1335
Prado del Rey, 1309
Prado, museo, 258
Praga, 1253, 1256
Prammas (Sedilo), 1018 n. 18
Pranu Cungiau (Busachi), 974
Pranu 'e Laccos, 977 n. 28, 1013, 1016
Preneste, 424 n. 20, 760, 1025 n. 13, 1040, 1107 e n. 60

Princeton, 71
Promontorium Veneris, 83
Prosymna, 366 n. 23
Puente Genil, 1289
Puigvert de Agramunt, 1177, 1246
Pula, 987 n. 86
Pupput, 505, 616, 1072
Puteoli, 411, 415 n. 33, 416, 1040, 1057 e n. 40, 1058, 1255, 1267, 1278, 1341 n. 13 e 16
Putzu Meddis, (Allai), 987
Pyrgos Libissonos, 901

Qabr Hiram, 1350
Quartu Sant'Elena, 29, 867 n. 74
Québec, 93
Quesada, 1302
Qir hadas, 125 n. 16
Qir heres, 125 n. 16
Qir Mô'ab, 125 n. 16
Quintilla, la, 1276
Quiza, 880 e n. 125
Qusair Amra, 310, 312

Rabat, 15, 22, 23, 27, 214-216, 223 n. 9, 244 e n. 16, 257, 301
Racari, 1324
Radès, 1203
Rahle, 745 n. 88
Ramalete, el, 1175
Rapidum, 54, 1141 n. 3, 1336
Ras Addar, 618 n. 13
Ras Bel Aïch, 403 n. 2, 406, 409, 412
Ras Botria, 610
Ras ed-Derek, 625 e n. 44
Ras el Aîche, 405, 415 n. 33
Ras el Knissia, 405, 407, 415 n. 33
Ras en-Naqura, massiccio, 131
Rashgoun, 106, 108
Rassetto, fortezza, 828
Rastan, 1244-1245
Ravenna, 229, 428, 619, 773 n. 16, 1119, 1226
R'bia, djebel, 562
Rçass, djebel, 620
Redes, las 1371 n. 44
Regensburg, 30
Regina, 1309
Reguer, el, 1185, 1246
Remada, 318
Reno, fiume, 1184
Rezia, 1095 n. 11
Rhât, 94
Rhône-Alpes, regione, 53
Rhoumeriane, 1331
Rhumel, oued, 578, 580
Rielves, 1303
Rif, 97
Rio de Janeiro, 23
Risaro, 1276, 1278
Riva, 1160 n. 34
Rmel, oued, 1214
Roca del Leòn, promontorio, 1242, 1244
Roche-sur-Yon, la, 92
Rodano, fiume, 510 n. 8, 1342
Roma, 7, 10, 14, 15, 17-20, 22, 23, 25-31, 33-36, 53, 54, 57, 64, 71, 76, 77, 89-91, 103, 110, 124, 135, 136, 139, 140, 148, 153, 155, 157-159, 160 e n. 46, 170 n. 4, 172 e n. 19, 175, 188, 206, 214, 217, 229, 248 n. 37, 252, 256, 257, 259 n. 97, 362, 366 n. 23, 367, 397 n. 67, 399 n. 73, 414, 419, 422, 435, 439 n. 3, 459, 497, 510 n. 8, 512, 513 n. 26, 544, 547 n. 143, 550, 586, 587, 591, 609, 615, 620, 621, 627, 630, 632, 641, 679 n. 4, 680, 687, 703, 705, 716, 721, 722 n. 4, 724, 728 n. 15, 735 e n. 36-37, 737, 738 e n. 48-49, 739 n. 49, 766-768, 769 e n. 2, 772, 835, 837, 862, 873 n. 86, 900, 901, 915 n. 348, 942 n. 10, 944, 973 n. 4, 976 n. 19, 978 n. 32, 993-994, 995 n. 142, 999 n. 163, 1005, 1021, 1022 n. 2, 1025 n. 12, 1027, 1038, 1046, 1047, 1049, 1089, 1093, 1104, 1105, 1108, 1109, 1116, 1120, 1122, 1129 e n. 2, 1130, 1131 e n. 6 e 8, 1132-1135, 1136 e n. 22, 1137 e n. 25, 1138 e n. 30, 1139, 1140, 1144 n. 20, 1153 n. 2, 1156 n. 18, 1161, 1162, 1180, 1182, 1183, 1194, 1202, 1206, 1208, 1216, 1220, 1222, 1223 n. 15, 1227, 1247, 1251, 1252, 1255, 1268, 1272, 1275, 1278, 1279, 1280, 1285 n. 20, 1307 n. 9, 1311, 1314, 1316, 1318, 1320, 1321, 1323, 1333, 1359, 1363
Romania, 1018, 1020
Romula, 192 n. 23
Ronnemburg, 1169
Roselle, 512
Rouad, isola, 1341 n.15, 1348
Rouda, 1309
Rougga, 17, 87, 451 n. 20, 603-605, 607, 609-611, 612 e n. 23, 613

Rougga, er, oued, 603, 607
Rubí, 511
Rusadir, 1232
Rusazus, 249, 421, 428-430, 435, 1203
Ruscino Latinorum, 1097 n. 20
Rusellae, 512
Rusguniae, 192 n. 18, 249, 423 e n. 17, 435, 1101 n. 31, 1203
Rusicade, 141, 147, 148, 156 n. 19, 329 n. 37, 435, 1196, 1261, 1325
Rusippir, 424 n. 24, 425 e n. 32, 426, 427 e n. 36, 428 e n. 44, 429-431, 432 e n. 56, 435
Ruspae, 1072, 1073, 1083
Ruspina, 106, 1080
Rusubbicari, 432 n. 57, 435
Rusucurru, 8, 16, 419, 420 e n. 7-8, 422 e n. 11 e 14, 423 e n. 17 e 20, 425, 426, 427 e n. 36, 428 e n. 44, 429 e n. 45, 430, 431 e n. 55, 432 e n. 57, 435-437

Saasat, Mornissa, 97
Saboun, oued, 568
Sabratha, 18, 57, 106, 141, 149, 158, 162, 173, 188, 415 n. 33, 526, 528, 529, 533, 534, 539, 548-553, 685-687, 703, 705, 753, 755 e n. 13, 756, 1274, 1296, 1297,1358
Sacili, 1309
Sacra, isola, 1277
Sacro, fiume, 888 e n. 167
Saepinum, 1037, 1041, 1054, 1055
Sagama, 966 n. 11, 967 n. 12
Saguiat, 257
Saguntum, 511
Sahara, 258, 332 n. 6
Sahel (tunisino), 119, 615, 677
Saint-Etienne, 97
Saint Román, 1282 e n. 11, 1284
Saint Rustice, 1271
Sala, 15, 47, 166, 185, 186, 188 e n. 9, 193, 194 e n. 31, 195 e n. 31-32, 196, 197, 198 n. 39, 199, 201, 202, 204 e n. 65, 205, 214, 216, 217, 248, 252, 257, 260 e n. 101, 1144 n. 22, 1151 n. 67
Salacia, 1309
Salambo, *tophet*, 113, 630
Salaria, 1198, 1201-1202
Saldae, 249, 422, 435, 1064, 1203, 1261
Salduba, 1202
Salerno, 27, 29, 83, 1057
Salpesa, 1309
Salsa, di, Basilica (*Tipasa*), 405
Salud, la, 1276
Salvador, chiesa (Sevilla), 1286
Samarobriva, 408 n. 12
Samosata, 1348
Samugheo, 19, 811 n. 8, 812 n. 8, 978, 981 e n. 57, 983 n. 67, 988, 991, 997 n. 154, 1002, 1013 e n. 1, 1014 e n. 4, 1015, 1016 e n. 7-8, 1018 n. 19
Sanafer, 898 e n. 238
San Basilio (Samugheo), 1016
San Forzorio, 867 n. 74
San Gavino (Portotorres), 67, 78, 903, 905
San Gavino Monreale, 890
San Giovanni (Dorgàli), 812 n. 8
San Giovanni, stagno, 888 e n. 167
San Isidoro del Campo, monastero (*Italica*), 1286, 1288
San Juan de Aznalfarache, 1309
San Lucifero (Cagliari), 68, 1028 n. 19
San Luigi di Francia, collina (Cartagine), 630, 634
San Lussorio (Fordongianus), 913 e n. 328, 980 n. 48, 1002 n. 191
San Nicola (S. Pietro di Pula), chiesa, 875 n. 107
San Nicola in Capitolio (Cagliari), 862
San Nicola, nuraghe, 967 n. 11-12
San Nicoló Gerrei, 1025 n. 11
Sannio, 1037
San Paolo (Olbia), 815, 909 n. 288, 937 e n. 3, 938 n. 4, 939-941, 943 e n. 12, 945, 948
San Pelino (Corfinio), 1051
San Pietro (Bidoní), 995 e n. 144
San Pietro (Fordongianus), 915
San Roque, 1309
San Rufo (Teggiano), 1057
San Salvatore di Sinis, 14, 65, 71-73
San Saturnino (Cagliari), 866
San Saturno (Cagliari), 68, 1028 n. 19
San Sebastiano (Roma), 754
San Simplicio (Olbia), 942 n. 9
San Sperate, 995 n. 145
Sanilo, nuraghe, 66, 811
Sanlúcar del Barrameda, 1309
Sanlúcar la Mayor, 1309
Sant'Agostino, collina, 567-568
Sant'Andrea, isola, 631
Sant'Anna (Cagliari), 863 n. 46
Sant'Antioco, 981 n. 57, 1016 e n. 7, 1037
Sant'Antonio (Guagnu-les Bains), 922 n., 390

Sant'Antonio Ruinas, 983 n. 68
Sant'Apollinare Nuovo (Ravenna), 773 n. 16
Santa Barbara di Bauladu, 965 n. 7
Santa Croce (Olbia), 940 e n. 6, 941, 948
Santa Eulalia (Cagliari), 1030 n. 32
Santa Filitica (Sorso), 77
Santa Gilla, 944 n. 19, 1022 n. 2
Santa Giusta, 60
Santa Margherita di Pula, 838
Santa Maria (Samugheo), 1019
Santa Maria, stagno, 888 e n. 167
Santa Maria (Tiro), 1350
Santa Maria Antica (Tiro), 1350
Santa Maria de is Aquas, 890
Santa Maria degli Angeli (Roma), 397 n. 67
Santa Maria di Abbasassa, 1013, 1018
Santa Maria di Bravona, 927
Santa Maria di Calvia, 950
Santa Maria di Ossolo (Bidoní), 996
Santa Maria in Trastevere, 1247, 1252 n. 39, 1255
Santa Maria in Vescovio, 1041
Santa Maria Theotokos (Tiro), 1350
Santa Maria, 1350
Santa Maria, stagno, 888 e n. 167
Santa Reparata (Usellus), 918
Santa Restituta (Cagliari), 1026 n. 13
Santa Teresa di Gallura, 942 n. 10
Santa Vitoria do Ameixial, 1267
Santa Vittoria di Serri, 958
Santadi, 993 n. 131
Santarem, 1198, 1309
Sant'Efisio (*Nora*), necropoli, 873
Santiago de Compostela, 81
Santiponce, 510, 1271, 1288
Santu Antine, nuraghe, 59, 828
Santulussurgiu, 1002
Santu Miggianu (Samugheo), 1019
Santu Pedru, necropoli, 63
Saragozza, 1198, 1282
Sarcapos, 780
Sàrdara, 890
Sardegna, 5, 8-11, 13-14, 18, 19, 22, 31, 34-38, 43, 45, 47, 54, 56, 57, 59-61, 64-67, 69, 71-73, 75, 78, 124 n. 14, 515, 779 e n. 3, 782 n. 16, 783 e n. 19, 784, 799 e n. 37, 809, 820-822, 825-828, 831, 833, 834, 835 e n. 22, 837 e n. 29, 838, 845, 846, 856, 873 n. 86, 879, 884, 888, 891 e n. 190, 912, 916, 917 e n. 355, 919, 935, 937, 944, 946 n. 29, 947, 956, 958, 973 n. 2, 976 n. 21-22, 979 n. 36, 980 e n. 42, 981, 982, 983 n. 68, 986, 990, 993 e n. 126, 996 n. 147, 997 e n. 153, 998, 999 n. 163, 1001, 1004, 1017, 1021 n. 1-2, 1022 n. 2 e 4 e 5, 1024 n. 8, 1025 n. 12-13, 1026 n. 13, 1035, 1037, 1045, 1137 n. 24, 1171, 1186, 1270, 1273, 1279-1280, 1286, 1288, 1355, 1358
Sardegna, di, canale, 882
Sardinia, 14, 19, 56, 63, 73, 192, 809, 857, 858 e n. 8, 859, 863 n. 49, 864, 865 n. 61, 866, 868-870, 873, 875, 877-881, 884 n. 156, 887, 888, 891 n. 190, 894, 895, 897, 899, 901, 903, 906-912, 914, 915 n. 348, 916-917, 919, 930, 935, 974 e n. 6, 1036, 1037, 1045
Sardo, mare, 920
Sarmizegetusa, 1037, 1048, 1321-1323, 1335, 1336
Sarraguia, 97
Sarrok, 59
Sarule, 983 n. 68
Sarsina, 1294 n. 25
Sassano, 83
Sassari, 11, 13, 16, 18-23, 25-31, 33-35, 37-41, 56-57, 59-60, 66, 75, 85, 645 n. *, 654, 904 n. 272, 905, 937 n. 3, 949, 966 n. 1, 1357
Sassina, 1153 n. 2, 1166
Savoia, 616
Sbeitla, 91, 507, 597, 612, 676 n. 5
Scalabis, 1195, 1198, 1200
Scala 'e Giuighe (Samugheo), 1013-1014
Scano Montiferro, 983 n. 67, 1002
Scilibbi, 165 n. 84
Sciro, 1274 n. 83
Scizia, 768
Scoglio Lungo, 1016
Se[---], 637-639, 642-643
Sebaste, 1166 n. 62
Sebkhet El Kourzia, 497 n. 13
Sédilo, 63, 811 n. 8, 983 n. 67, 991, 1002, 1018
Segermes, 507
Segga, henchir, 1082
Seggo, 642
Segovia, 1183
Sejhane, oued, 97
Seleucia, 740
Selinunte, 622 n. 28

Senan, 28, 53
Senis, 63
Septem Fratres, 1217, 1220, 1225, 1226, 1232, 1233
Septemvenan, 1226
Septon, 1234
Serbia, 7
Serj, es, djebel, 635, 642 n. 29
Serpa, 1309
Serra Linta (Sédilo), 63
Sétif, 87, 94, 103, 331, 338 n. 16, 580, 1067 n. 29, 1141 e n. 3, 1142 n. 7, 1294 n. 24, 1299
Severiana, 643
Sevilla, 510, 511, 513 n. 26, 1193, 1285-1287, 1294, 1295, 1302, 1305 n. 3, 1311, 1317
Sexi, 1309
Seybouse, fiume, 567
Sfax, 1279
Siagu, 618, 623 n. 34 e 35, 1072 n. 5-6, 1084 n. 56, 1261 n. 17, 1331
Sicca Veneria, 106, 119, 120, 321, 322, 526 n. 49, 552, 554, 598, 767 n. 33 598, 1203
Sicilia, 83, 246, 512, 615, 622 n. 28, 624, 628 e n. 4, 686, 1097, 1177, 1270, 1341 e n. 16, 1353, 1331
Sicilibba, 1086 n. 68, 1331
Sicingi(s), 619
Siddi, 810
Side, 709 e n. 17
Sidi Abdallah, 1181, 1247, 1250
Sidi Abderrahmane, djebel, 620
Sidi Abdeslam del Bhar, 287
Sidi Ali Belgacem, 681
Sidi Ali Ben Kassem, 521, 525, 572, 1190
Sidi Ali Boujenoun, 1203
Sidi Amara, henchir, 17, 525, 673 e n. *
Sidi Ben Nour, 537
Sidi Bennour, henchir, 618
Sidi Bou Adjla, 490
Sidi Bou-Râs Taddert, 1093 n. 1
Sidi Bou Said, 630 e n. 13
Sidi Daoud, 618
Sidi Feradj, 318
Sidi Ghrib, 1265, 1278
Sidi Khalifa, henchir, 588
Sidi Maklouf, 603
Sidi Naoui, henchir, 676 n. 5
Sidi Reis, 618
Sidi Said, 405
Sidi Salem, henchir, 1073, 1079
Sidone, 1179, 1341 n. 11
Sidret el Balik, 687
Sierra Morena, 1198, 1202
Siga, 108, 249-251, 420 n. 7, 1331
Sigalis, 1331
Sigus, 322-324, 326, 327 n. 32, 1331
Si Hassène bel Hadj, 610
Sila, 1261-1262
Siliana, oued, 642
Silin, 1276, 1278
Siminina, 619 e n. 17
Simitthus, 20, 440 n. 4, 513, 598, 645, 1153, 1154, 1156, 1157 n. 22, 1158, 1159 n. 29, 1162, 1163, 1164 n. 53, 1166 n. 58, 1203
Sines, 36, 893
Singilia Barba, 511
Sinis, 71, 72, 782 n. 15
Sînpaul, 1324
Sinuessa, 129
Siracusa, 110, 257, 415 n. 33, 628 e n. 5
Sirai, nuraghe, 823
Siria, 82, 744 e n. 81, 746 n. 88, 923, 926 1184, 1255, 1302, 1321, 1322, 1341, 1342
Sirpens, 1309
Sirte, grande, 106, 124 n. 14, 645
Sirte, piccola, 95, 615
Sirti, 621 n. 24
Sisapo, 1309
Sisipo, 1309
Sitifis, 143, 1267
Siviglia, 21, 26
Siwa, 90
Skikda, 435, 507, 513 n. 25
Slovacchia, 7
Slovenia, 7
Smirat, 150
Smirne, 739 n. 52
Sohar, 619 e n. 19
Sofia, 66
Sokrine, 677, 678
Soliman, 619, 623 n. 36
Sorabile, 919
Sorgono, 996 n. 146
Soria, 1295
Sorövile, 919
Sorradile, 973 n. 1
Sorso, 77
Souani el Adari, 1073 e n. 8, 1079, 1080, 1089, 1091, 1092
Sougga, henchir, 1081
Souk el-Arba, 193, 653 n. 51, 1190

Souk el Djemaa, 570
Souk el-Khemis, 1190
Sousse, 86, 108, 157, 167 e n. 92, 1250, 1297, 1300
Soutelz, oued, 335
Spagna, 9, 20, 26, 35, 88, 91, 96, 122, 192 n. 23, 227, 246, 254, 256 n. 77, 439 n. 1, 736, 1171, 1175-1177, 1183, 1184, 1186, 1189, 1191-1193, 1195, 1207, 1233, 1251, 1259, 1261, 1271, 1275, 1277, 1279, 1289 n. 10, 1292-1294, 1297-1299, 1301 e n. 59, 1302, 1303, 1305, 1306, 1316
Sparta, 258
Splonus, municipium, 1336
Spoletium, 756 n. 16
Sraa, djebel, 620
Srira, es, henchir, 561 n. 8
Stabia, 1173, 1255
Stampace, 863
Stangoni de su Sali, su, 879
Stati Uniti d'America, 71, 1169
Strasburgo, 86, 397 n. 67
Sublacus, 756 n. 17
Sublicio, ponte, 1132, 1134, 1135, 1139
Sucubi, 638 n. 14, 1084 n. 56
Sufes, 91
Sufetula, 141, 149, 150 n. 37, 452 e n. 26, 459, 462, 467, 507, 597, 677, 679, 681, 756 n. 16, 1107 n. 61
Sulcis, 65
Sulci (Ogliastra), 780, 883, 1023 n. 13
Sulci (Sant' Antioco), 780, 781 n. 10, 824, 827, 828, 832 e n. 6, 833, 846, 850, 858, 865 n. 61, 873 n. 86, 875 n. 104, 881, 882, 885, 889 n. 173, 891, 892 n. 196, 895, 900-902, 934, 940, 950, 975 n. 12, 1017 n. 11, 1037
Sulmo, 1041, 1056
Sululos, 168, 1086
Suriva, 756 n.17
Susa, 1183
Sûs al-Adnâ, 222
Sûs al-Aksâ, 222
Sustri, 164
Suthul, 248
Sutrium, 1268
Suttuensis, pagus, 662 n. 113, 666, 668

Tabarka, 87, 1178 n. 41, 1184-1185, 1187, 1241
Tabgha, 1254
Tacapes, 106, 113, 248, 523, 567
Tafekhsit, 106
Taga, oued, 399
Tagiura, 725 n. 6, 1265
Tahadart, oued, 240 e n. 17
Tajo, fiume, 1186
Taksebt, 425 n. 31 e 33, 429 e n. 45, 430 e n. 55, 432
Tamuco, 1230 n. 21
Tamuda, 108, 247, 249 e n. 44, 260 e n. 101, 287, 1213, 1220
Tamuja, 1313 n. 24
Tanca Borgona, 1016
Tandja-l-Balyla (Tangeri), 223, 228
Tanger-le-Vieux, quartiere, 227-228
Tangeri, 15, 23, 108, 201, 221, 222, 223 e n. 9, 224-226, 227 e n. 25, 228, 229, 231, 235, 247, 255 e n. 75, 256 e n. 77, 1232
Tanit, colle di (Nora), 846, 850
Tanja, 249 n. 43, 255 e n. 75, 256
Tanka 'e su Nurake, sa, 812 n. 8
Taparura, 1274
Tapso, 628, 659
Taranto, 67, 77
Tarfaya, 247
Tarifa, 1197
Tarlist, henchir, 103
Tarraco, 55, 153 n. 2, 256 n. 77, 736 n. 40, 1193, 1194, 1196, 1284
Tarracina, 874 n. 95
Tarragona, 45, 154 n. 7, 511, 1175, 1186, 1284, 1285, 1290, 1295, 1297-1299
Tarso, 769
Taso, 507
Tassili, 94
Tatilti, 1142 n. 7, 1143-1144
Teano, 1039
Tebl, 1322, 1334, 1339
Tebessa, 102, 103, 124 n. 14, 167 e n. 95, 318, 338 n. 16, 508, 590 n. 56
Tebourba, 1203
Teboursouk, monti di, 573
Tegianum, 1040, 1057
Teggiano, 1057
Tejada la Vieja, 1309
Tel Dor, 121
Tell, 119, 246, 332 n. 6, 568, 635, 1203
Telti, 978 n. 36, 979 n. 36
Temo, fiume, 900
Templensis, collis, 414
Temr, oued, 1073 n. 8
Ténès, 1203
Tepelte, 490, 1084 n. 56

Teramo, 1055
Tergeste, 1098 n. 27
Terme di Adriano (*Leptis Magna*), 157
Terme di Antonino (Cartagine), 533
Terme di Chott Maria, 1263
Terme di Giulia Memmia, 563
Termessos, 709
Terni, 1058
Terralbese, 63
Terra Santa, 94
Terreseu-Narcao, 838
Tertenia, 812 n. 8, 1017 n. 11
Teruel, 1221
Tessaglia, 507
Tetuan, 1220
Tevere, 1131-1134, 1135 e n. 19, 1136 n. 22, 1138 e n. 31, 1139
Thabraca, 755 n. 13,1203
Thaca, 637 n. 13, 1084 n. 56
Thacensium civitas, 1079
Thaenae, 106, 248, 1072, 1080, 1263-1264, 1278
Thagaste, 857
Thafura, 165 n. 84
Thagura, 160 n. 40
Thala, 248-249, 562
Thalassa, 1271 n. 64
Thamallula, 248
Thamugadi, 8, 16, 57, 156, 165, 173-180, 182, 358, 359 e n. 1, 360, 361, 363 n. 14, 364, 365, 366 e n. 25, 367 e n. 28, 368 n. 29, 369 n. 36, 370, 376-377, 383-386, 387 n. 50, 389, 391 n. 54, 392, 395-397, 398 n. 70, 400 e n. 80, 401-402, 412 n. 19, 508, 524, 525, 531-534, 581, 585, 586 e n. 46, 588, 589, 1037, 1123, 1274, 1275 n. 86
Thamusida, 194 n. 31, 195, 249, 559 n. 1, 592
Thapsus, 106, 110, 113, 248, 1080
Tharros, 21, 35, 36, 38, 60, 64, 76, 780, 781 n. 10, 785, 787 e n. 27, 788, 790, 801, 802 n. 40, 809 n. 2, 828, 832 e n. 7, 833 e n. 17, 838, 846, 850, 856, 858, 873 n. 86, 891 e n. 190 e 192, 892 e n. 194 e 196, 893, 895, 933, 934, 981 n. 57, 995 n. 143, 1017 n. 11
Thelepte, 150, 612 n. 26
Themetra, 1072 e n. 5-6, 1073 e n. 8, 1080, 1083, 1088, 1089, 1091, 1092, 1244, 1263, 1272
Theveste, 87, 141, 145, 147, 149, 150 n. 37, 156, 248, 332 e n. 4, 349 n. 3, 497, 508, 524, 561, 562, 567, 571, 581, 583, 668 n. 130, 1089 n. 84, 1158, 1261, 1325
Thibar, 1190
Thibaris, 588, 660, 1190
Thib(aritanus), pagus, 661
Thibica, 637 n. 13, 1079, 1084 n. 56
Thibilis, 328, 329 n. 37
Thigibba, 645, 1082
Thignica, 17, 90, 92, 328 e n. 35, 525, 560 e n. 4, 571, 584, 585, 587, 590, 1091 n. 97, 1205
Thimida regia, 251
Thimiliga, 1072 n. 5-6
Thinissut, 561 n. 8, 588, 618, 623 n. 34-36, 1084 n. 56
Thirmida, 248
Thisiduo, 165 n. 84, 549, 1107, 1108
T(h)ubunae, 1064 n. 14
Thuburbo Maius, 87, 127 n. 31, 165 n. 84, 328 n. 36, 454, 458, 459, 462, 467, 497, 504-506, 518, 521, 523, 525, 554, 559 e n. 2, 585, 590 n. 55, 591, 597, 612, 1064, 1084 n. 56, 1107 n. 61, 1203, 1272
Thuburbo Minus, 1064
Thuburnica, 146, 147, 521, 525, 526 e n. 49, 572 e n. 29, 574, 576, 584, 585, 587, 589, 645, 660, 677 n. *, 681, 1064, 1190, 1203
Thubursicum Bure, 576, 656
Thubursicum Numidarum, 153, 158, 161, 549, 1064, 1260
Thugga, 16, 51, 87, 155, 156, 158, 160, 162 n. 62, 163, 165 n. 84-85, 166-168, 248, 321, 328 n. 36, 449 e n. 14, 454, 455, 458, 459, 461, 467, 518, 520, 522, 523, 525, 540, 546 e n. 134, 549, 554, 559 n. 1-2, 571, 573 e n. 33, 574-579, 584-586, 588-589, 590 n. 55, 597, 598, 600-602, 651, 655-657, 668 n. 130, 1075, 1084 n. 60, 1086, 1205, 1274, 1275 n. 86
Thugga Terebenthina, 1081, 1082
Thuringen, 1169
Thusca, pagus, 615, 1072, 1080, 1081 e n. 33-34 e 37, 1082, 1084, 1085, 1090, 1091
Thysdrus, 87, 146, 149-150, 467, 588, 603, 606, 612 n. 23, 613, 533, 1080, 1171, 1204, 1260, 1261, 1274, 1296, 1297, 1300

Tiberina, isola, 1132, 1134-1136, 1139
Tibiscum, 1324
Tibula, 891, 895, 900-902, 950
Tibur, 83, 211 n. 1, 250, 1026 n. 13
Tiddis, 327 n. 32, 328, 591, 592
Tiendas, las, 1176
Tiermes, 1295
Tigava, 1331
Tigisis, 329 n. 37
Tigulliae, 216
Tigzirt, 103, 104, 419, 425 n. 33, 426, 427, 430, 431 e n. 54-55
Tiklat, 1064, 1203
Timgad, 8, 16, 17, 20, 27, 50, 91, 93, 103, 153, 157, 158, 161 n. 54, 164, 166, 175, 178 n. 49, 180 n. 60, 313 e n. 1, 316-318, 347, 348, 349 n. 4, 350-353, 356 e n. 39, 359 n. *, 361 n. 6, 363, 366 n. 21, 402 n. 86, 508, 525, 531, 533, 581, 597, 1150
Timici, 420 n. 7
Tinfit, 229
Tingi, 8, 15, 113, 221, 222, 223 e n. 9, 224-229, 249 e n. 43, 254, 255 n. 75, 256 n. 77, 259, 428 n. 42, 1198
Tinnura, 961 e n. 1-2, 967 n. 12
Tipasa, 8, 16, 103, 106, 113, 141, 143, 160 n. 40, 162, 403 e n. 1, 405-407, 408 n. 12, 409, 410, 412, 413, 415 n. 33, 417 n. 42, 418 e n. 49, 422, 436 n. 65, 748 n. 98, 1064 n. 12, 1093 e n. 1, 1094, 1098 n. 24, 1100, 1101, 1102 e n. 35 e 38, 1114 e n. 9, 1115 n. 10
Tiro, 21, 131, 709 n. 17, 858, 1339 e n. 2, 1340, 1341 e n. 12 e 16, 1342, 1343, 1344 e n. 30, 1346 e n. 32, 1348-1351, 1353 e n. 59-60
Tirreno, mare, 947, 1132
Tirso, fiume, 790, 912 e n. 132, 915, 1020
Tixter, 93
Tlemcen, regno, 97
Tobna, 336
Tocolosida, 98
Todi, 1056
Toledo, 1175, 1185, 1233, 1256, 1303
Tolosa, 22, 30
Tor Marancia, 1275
Torralba, 59, 63
Torre Albarragena, 1295, 1297
Torre Ares, 1309
Torre de Mar, 1176
Torre de Palma, 1177, 1295-1297
Torre di Chia, promontorio, 880
Torre Llauder, 511, 1290, 1293
Tortolí, 812 n. 8
Tortosa, 506
Toscana, 952 n. 5
Toscolano, 1161 n. 42
Tossa de Mar, 1293
Tounga, djebel, 571
Toungar, henchir, 525, 1172
Tours, 1230
Tracia, 1144, 1145 n. 27-28, 1146
Traducta, 1197, 1230
Traianeum (Sevilla), 510 e n. 10
Tramatza, 812 n. 8, 991 n. 115, 1014 n. 4
Trapani, 628 e n. 6, 630
Travi (Samugheo), 978 n. 29, 1014 n. 4, 1019
Trea, 1043
Trebula Suffenas, 1268
Trentino, 83
Trento, 83
Tres Bias, nuraghe, 961, 967 e n. 12
Tresnuraghes, 967 n. 12
Tréveris, 1296, 1297
Triana, 1193
Trier, 1294 n. 25
Trieste, 19, 20, 29
Tripoli, 687, 703, 705, 725 n. 6, 1300
Tripolitania, 17, 50, 90, 101, 102, 127, 309, 318, 319, 453, 533, 609, 619 n. 19, 685-687, 727 n. 9, 748 e n. 96, 749 n. 99, 755
Triponzo, 83
Tritium Magallum, 280
Tritonis, lacus, 245
Troade, 505, 506, 508
Troia, 633
Trujillo, 1205
Truvine, nuraghe, 837
Tubernuc, 136, 618, 623 n. 36
Tübingen, 710 n. 21
Tubuna, 336 e n. 11
Tubusuctu, 249, 1062, 1064 e n. 14, 1065 n. 17, 1067, 1203
Tucci, 1197, 1198, 1200
Tuci, 1197, 1098 n. 21
Tula, 975 n. 12
Tulle, 342
Tumuli, 255
Tunes, 106, 110, 113, 624
Tunisia, 10, 16, 17, 19, 32, 35, 37, 48 e n. 7, 94, 101, 102, 106, 107, 119, 124 n. 14, 256 n. 77, 445, 446 n. 2, 460,

463, 561 e n. 9, 562, 565, 568, 571-573, 604, 609, 610, 615, 627, 628 e n. 3, 645, 653, 673, 677, 1072, 1204, 1241, 1249
Tunisi, 14-17, 20, 22, 25, 27, 48 n. 7, 91, 97, 111, 112, 505-507, 509, 562, 603 n. 1, 624, 627, 630, 645 n. *, 654, 1279
Tuppedili, 811
Turdetania, 1306, 1318
Turgaliensis, regio, 1205
Turirricina, 1309
Turricula, sa, nuraghe, 837
Turris Libisonis, 36, 47, 59, 61, 65, 67, 75-78, 858, 863 n. 50, 890, 901, 902 e n. 257, 904 e n. 276, 905, 912-913, 915, 917, 933 e n. 474, 935, 999 n. 163
Turritana, pertica, 902
Turritana, ripa, 904, 907
Tusculum, 1298
Tuscus, flumen, 1139
Tuvixeddu, 1024 n. 11
Tyndaris, 1270
Tynes, 624

Ubeda la Vieja, 1198
Uchi Maius, 19, 325, 326, 328, 598, 645 e n. *, 646, 647 e n. 5, 648, 649, 651-653, 654 e n. 65, 655-657, 658 e n. 88, 660 e n. 102, 661, 662 e n. 113, 663-666, 667 e n. 126, 668 e n. 130, 669, 671 e n. 140 e 142, 1190, 1205
Uchi Minus, 645, 647 e n. 3, 651
Uchium, 647 n. 3
Ucubi, 322 n. 12, 1193, 1194
Ugarit, porto, 127
Ula Tirso, 811 n. 8, 973 n. 1, 980, 996 n. 145, 1002, 1003, 1018
Ulia, 1286, 1287, 1309, 1312 n. 23
Ulusipari, 1080
Umbria, 1026 n. 13
Ummel el-Amed, 125 n. 19, 127 n. 32
Ungheria, 7
Uppenna, 683 n. 19
Urba, 1271
Urbino, 18, 22, 25
Urbisaglia, 1056
Urbs Salvia, 694 n. 13 e 17, 702, 1037, 1043, 1056
Urso, 1193-1195, 1309, 1311, 1312 n. 21
Urusi, 642, 1081
Uselis, 35, 76, 858, 912, 913, 917 e n. 355, 918, 994, 1005
Usellus, 917, 993 n. 129, 1002
Usiei, 984 n. 71
Usilla, 603, 608
Uthina, 108, 504, 612 n. 26, 1084 n. 56, 1163 n. 50, 1178, 1203, 1264, 1272, 1273
Utica, 48, 87, 106, 110, 111, 113, 118, 141, 142, 260, 447 e n. 6, 459, 506, 537 n. 1, 547, 770, 857 n. 4, 1107 e n. 59, 1175, 1177, 1191, 1196, 1203, 1260 e n. 4, 1264, 1353
Utica, porto, 110
Utrera, 1309
Uzae, 161
Uzalis, 770, 772, 776 e n. 28, 1093 e n. 1-2, 1094, 1095 n. 9, 1098 n. 22, 1103
Uzappa, 549, 642, 1082 e n. 52
Uzita, 647 n. 6

Vaga, 106, 150 n. 38, 248, 645
Val Cadino, 83
Valcamonica, 82
Val Cavédine, 83
Val di Non, 1332
Val d'Ossola, 82
Valencia, 21, 27, 1190
Valentia, 1140 e n. 35, 1190
Valle delle Meraviglie, 82
Vallermosa, 981 n. 57
Vallis, 167 e n. 96
Valtellina, 82
Vamaccura, flumen, 357 n. 39
Varsavia, 742 e n. 67
Vaticano, 1329
Vazi Sarra, 561 n. 8, 520, 524-526, 642, 1072, 1078, 1079, 1081, 1083, 1085-1088, 1090-1092
Vega Baja, la, 1251
Veientana, ripa, 1138
Veio, 1136 n. 23, 1138
Vejer de la Frontera, 1309
Venda Monte, 83
Venezia, 23, 1247
Ventimiglia, 512
Ventipo, 1309
Venusia, 415 n. 33, 1153 n. 2
Vercelli, 1044
Verecunda, 158, 162, 317, 402
Verona, 1037, 1044, 1055, 1057
Vesci, 1309
Vesontio, 1057
Vesuvio, 423 n. 19
Vicenza, 1057

Vichy, 250 n. 46
Vienna, 616 n. 6, 1045
Vila Velha, 1309
Villalba de Alcor, 1309
Villa Magna Variana, fundus, 500, 501
Villanovaforru, 59, 810, 811
Villanovafranca, 811
Villanova Truschedu, 973 n. 1
Villaputzu, 812 n. 8
Villa Sant'Antonio, 63
Villaurbana, 63
Villaverde Bajo, 1299
Vina, 161, 618, 623 n. 34 e 35, 1077, 1079, 1083, 1084 n. 56
Viña, la, 1213
Vincennes, 341
Vis, 1055
Viseu, 30
Viterbo, 22, 23, 845
Vitoria-Gasteiz, 20, 25, 29, 30
Volubilis, 8, 15, 98, 108, 155, 162, 164, 166, 193, 204 n. 64, 228, 243, 248 e n. 41, 252, 253 e n. 66, 254, 256-259, 260 e n. 100-101, 263 e n. *, 264, 266, 267, 269, 275-278, 280, 283, 286, 287, 289, 291, 301 e n. 2, 302, 307, 309, 422 e n. 15, 423 e n. 16 e 19, 424 n. 25, 575 n. 34, 1102 n. 37-38, 1107 e n. 58, 1272, 1274, 1275 n. 86, 1293
Vosgia, 1003 e n. 194

Westerhofen, 1276
Wroclaw, 23

Yecla, 1300
Yhud, el, oued, 227
Younga, 124 n. 14
Ytonim, 108

Zaatcha, 335 n. 7, 343
Zabi, 136
Zaghouân, 487, 507, 560, 1331
Zaktoun, henchir, 163 n. 63
Zalamea la Serena, 1309
Zama, 686
Zama Maior, 248
Zama Minor, 248
Zama Regia, 91, 248, 249, 251, 642, 1081
Zanfour, 1203
Zaouia, 1093 n. 1
Zarracatín, 1309
Zawiet-el-Laâla, 1159 n. 29
Zeituna, el, 509
Zelis, 1198, 1203
Zenano, 1072
Zerhoun, 271, 302
Zerzour, oued, 635
Zeugei, pagus, 615, 616
Zeugitana, 616
Zigale, 1331
Zigalis, 1330, 1331
Zigalus, 1331
Zigira, 1331
Zilil, 15, 287, 1331
Ziqua, 1331
Ziquensis, mons, 1331
Zitha, 523, 567, 1076
Zliten, 1181, 1184, 1185, 1242, 1265
Zouchis, 126 n. 24
Zucchabar, 249, 1203
Zugal, castellum, 1331
Zutor, 1324
Zygantis, 1331

2. Indice dei nomi antichi

Abd el Malik, 254 e n. 71
Abdalonymos, 133, 1179
Aberbaal, Aeknae pater, 1075, 1089
Ablabius, praefectus praetorio, 136
Acate, 632
Acepius, 682
Acceptus, 682 e n. 12
Achille, 405, 413, 633
Acisius, 1045
Adana, 122
Aderbale, 1190
Adone, 860, 1176
Adriano, 33, 89, 157, 158, 160 n. 40, 161-163, 165 n. 84, 179 n. 56, 182, 197 n. 37, 200 n. 55, 204, 205, 250, 261, 264, 424 n. 25, 450 n. 19, 453 e n. 34, 456 e n. 46, 535, 547, 565, 599, 600, 629, 696 n. 19, 712, 740 n. 57, 748 n. 95, 765 e n. 28, 847, 874, 880, 883, 887, 896 n. 226, 897, 898, 922, 925, 1068, 1078-1081, 1082 e n. 53, 1084, 1094, 1095, 1098, 1102, 1104 e n. 46-47, 1105 e n. 53, 1107 n. 61, 1108 e n. 61-63,1180, 1189
Aedemon, 259 e n. 97, 1107 n. 58
Aedinii, gens, 671 n. 140
Aelii, gens, 976 n. 22
T. Aelius Africanus, 206, 207
M. Aelius D[io]ny[sius?], 879
Aelius Ianuarius, 1338
Aelius Marcianus, 200 n. 51
P. Aelius Per[egrinus], 865, 870, 916, 1142
P. Aelius Peregrinus Rogatus, 1148 n. 40
Aelius Serenus, 145 n. 19
P. Aelius Theimes, 1322
T. Aelius Zosimus, 207
[Aemil]ianus, 899
Aemilii, gens, 147 n. 26, 171 n. 140, 1026 n. 13
M. Aemilius Lepidus, 891 e n. 190 e 192, 892
Aemilius Macer, 215
L. Aemil(ius) Rusticus, 908
L. Aemilius Quir. Saturninus, 883, 886
M. Aemilius Macer Saturninus, 400
M. Aemilius Scaurus, 67, 872, 883
Aeronii, gens, 171 n. 140
Aesculapius, 1323
Afariks, 94
Afer, 1325
Afra, 1325
Afri, 65, 318, 864, 869, 1114 n. 8
Africa, dea, 57, 532 n. 72, 581, 583, 585, 586, 588
Africani, 627, 1068 n. 37, 1069 n. 43, 1119, 1196
Afrodisias, 680
Afrodite, 889 n. 176, 1348
Agatocle, 110, 114, 598, 622 e n. 31, 624 e n. 38, 625, 655
Agathangelus, 994, 1000
Agennio Urbico, 1202, 1204
Agenor, 1348
Agilis, Caecili Rufi pater, 1101 n. 34
Agostino, santo, 91, 93, 130, 138, 151 e n. 44, 170 n. 6, 171, 172 n. 15, 432, 435-437, 630, 770, 771, 775, 776 e n. 28, 857, 1114 e n. 7, 1115-1117, 1119 e n. 29, 1121, 1122 e n. 37, 1123 e n. 40, 1124, 1125 e n. 46, 1126 e n. 50, 1127, 1349, 1362
Agrii, gens, 671 n. 140
Agrippa, 662 n. 110, 690
Agrippina, 159
Aiace, 758
Aikna, Aderbaalis f., 1075, 1089
Ailymas, 655
Aion, 1273 n. 77, 1276 n. 92
Alalaiotai, 920
Alani, 196 n. 34
Al Ansari, 1210 n. 2
Alaouiti, 244
Alarico, 1115, 1120
Al-Bakri, 126 e n. 21, 223-225, 254, 255
Albinii, gens, 147

Albinnenses, 1046
L. Aleitenius Diadumenus, 861 n. 36
Alexander, episcopus, 405, 436 n. 65
Alessandro Magno, 229, 735 e n. 37, 740 e n. 54, 1179, 1339, 1340, 1344 n. 30
Alessandro Severo, 163 e n. 63, 165 n. 85, 328, 574, 601, 656, 657, 660, 661, 663, 664 e n. 116, 666, 880, 914, 916, 1145 n. 25, 1154 n. 9, 1253 n. 44, 1346
Alfenius Faustinianus, 196
L. Alfenus Senecio, 1151 e n. 62
Alfidenii, gens, 861 n. 36
Alfitenii, gens, 861 n. 36
L. Alfitenus, 861 n. 36
[L. A]lfitenus L. f. Quir. [- - -], 861, 867
L. Alfitenus Diadumenus, 861 n. 36
Alidrissi, geografo, 256
M. A[llius? - - -], 907
M. Allius Q. f. Col. Celer, 903, 907
Q. Allius Q. f. Col. Pudentillus, 903, 906
Allobrogi, 616
Al Mamoun, 245
Almansour Addahbi, 254
Almoravidi, 244
Ambibuliani, 147
Ambrogio, *episcopus*, 770, 1114, 1118 e n. 22, 1126
Americani, 1359
Amitus, 988 e n. 96
Am[m]ia, 866 n. 62
Ammiano Marcellino, 228, 719, 1112 e n. 5, 1117
Ammon, 735, 736 e n. 40, 737 n. 42, 738 n. 49, 740 n. 55, 768
Amon, 1322
Amonius, 1136
Amor, eques, 86
Amore, 93
Amphitrite, 1265 n. 30 e 32, 1274 n. 81 e 84, 1275 n. 86, 1276 n. 92
Ampsicora, 801, 891, 975
Amuni, 1136
Amunius, 1136
Amymone, 1293
Anacarsis, 767
Anat, 743
Anchise, 159
Andromaca, 758
Anicia Faltonia Proba, 1115 n. 12, 1116
C. Anicius, 424 n. 20
Annii, gens, 425 n. 33, 431 n. 54, 671 n. 140
Annibale, 258, 629
Annibale, ammiraglio, 882
C. Annius, 147
Annius Istrugis (f.), 1076 n. 17
C. Annius Capito, 204, 206, 207
L. Annius Fabianus, 1325
L. An[n]ius Maximus Modesti fil. Quirina (tribu) Ru[s]ucurritanus, 430-431 e n. 53-54, 433 n. 60
Annius Modestus, 431 n. 54
L. Annius Modest[us], 431 n. 54, 433 n. 60
Anno, Caii pater, 1077 n. 18
Annone, 64, 106, 112, 1213
Annone, comandante ad Olbia, 909
Anphii, gens, 671 n. 140
Anteo, 229, 631
Anthus, 1291
Antiochenses, 138
Antiochus, episcopus, 885
Antioco III, re, 172 n. 18
C. Antistius Vetus, 919
Antonii, gens, 671 n. 140, 1017
Antonini, 50, 319, 400, 451, 452, 477, 601, 637, 641, 663, 715 n. 31, 758 n. 6, 763, 1081, 1141 n. 3, 1180, 1277 n. 101
Antonino Gemino, 765
Antonino Pio, 86, 156-158, 162, 163, 165 n. 84, 167, 196 n. 34, 199 n. 45, 200 n. 51 e n. 55, 203-205, 261, 340 n. 22, 351, 354, 424 n. 25, 431 n. 52, 449, 452, 453 n. 29, 454-456, 467, 517 n. 9, 530, 575, 600, 630, 632, 637 e n. 11 e 13, 639 e n. 17, 640, 662 n. 113, 663, 666, 699, 739 n. 50, 763 e n. 23 e 25, 764-765, 768, 847, 877, 880, 898, 900, 901, 1073-1075, 1078, 1079 e n. 23 e 26-27, 1081 e n. 34, 1086 n. 69, 1098 e n. 27, 1104 e n. 47, 1105, 1252
M. Antonio, 159
M. Antonius, 1194
C. Antonius Alexander, 1105 n. 50
M. Antonius Bassinus, 206
Sex. Antonius Bassinus, 206, 207
G. Antonius Crescens, 986 n. 80
C. Antonius Priscus, 206
M. Antonius Sabinianus, 1336
M. Antonius Saturninus, 1334
Aouraba, tribù, 257
Apis, 65
Apollo, 110, 113, 127, 161, 165 n. 84, 177 n. 42, 456 n. 46, 515, 516, 535 e n.

87, 536, 537 e n. 1, 538, 543, 544 e n. 126, 546 e n. 130, 547 e n. 140 e 143, 548 n. 154, 562 n. 13, 563, 570, 587, 590 n. 55, 592, 759, 862, 863 e n. 45, 875, 890, 1172, 1180, 1332, 1333, 1348
Apollo Agieo, 127
Apollo Clario, 875 n. 107, 878
Apollo Palatino, 587
Apollonios, 66
Appiano, 106, 111, 113, 128, 250, 537 n. 1, 815 n. 1, 921 n. 381, 1097
Apringius, 1125
Apronii, gens, 670-671 n. 138 e 140
L. Apronius, 671
C. Apronius Extricatus, 666, 671 n. 138
Q. Apronius Q. f. Arn. Vitalis, 671 n. 138
[- A]pronius Q. f. Arn. Extricatus, 671 n. 138 e 142
[- A]pronius T. [f.] Arni(ensi) Fortunatus, 671 n. 138 e 142
Q. Apr[oni(us)] Q. f. Arn. Martialis, 671 n. 138 e 142
P A[p]ronius Na[- - -], 671 n. 138
Q. Apronius Q. f. Arn. Vitalis, 662 n. 113, 666, 671 n. 138 e 142
C. Apsena C. f. Pollio, 1023 n. 8, 1026 n. 13
Apuleio, 169 n. 3, 57, 173, 177-178, 182 e n. 70, 188 e n. 9, 211, 629 n. 12, 634, 767 n. 32, 1272, 1362
Apuleius, sacerdos, 151 n. 43
L. Apuleius Saturninus, 670, 1190
Apustii, gens, 671 n. 140
M. Aquilius P. Coelius Apollinaris, 1062 e n. 7, 1066
Arabi, 222, 260, 343, 630, 633, 675, 686, 687, 1220, 1234
Q. Aradius Rufinus Valerius Proculus, 91
Arafrii, gens, 671 n. 140
Aramei, 125 n. 16
Arcadio, imperatore, 67, 1118, 1119, 1232
Argenii, gens, 1161 n. 42
Ariani, 770
Arianna, 633 e n. 29, 1272 n. 71, 1296 n. 41
Arione, 1263 n. 25, 1276 n. 92
Arione di Lesbo, 758
Aris, 873 n. 86
M. Aristius Balbinus Atinianus, 918
Aristo, 873 n. 86, 1024 n. 11
Aristo, sufes, 861 n. 32
Aristotele, 177 n. 41, 616 n. 5
Arminii, gens, 671 n. 140
Arriano, 1348
Arrii, gens, 671 n. 140
C. Arrius Antoninus, 1325
[C.? A]rrius C. f. Se[r(gia) -], 1040
[-] Arrius C[r]escens, 899
G. Arrius Laetus, 986 n. 80
Ti. Arrunt[ius] Eutychianus, 908
Arshim, 624
Artemide, 1333, 1348
Artemidoro, 762 e n. 21
Artemon, 176 n. 39
Artorii, gens, 671 n. 140
Arvales, 135
Asadiso Osurbali (f.), 1003
Ascanio, 159
Asclepii, 147
Asclepio, 590 n. 56
Asconio, 1097, 1099
Asdrubale, 250 n. 48
Asdrubal, 816
Asella, 988 n. 92
Asellina, 1017
Asellinus, 1017 n. 9
Asellus, 988 e n. 93
Asellus (Cagliari), 988 n. 92
Asellus [- - -], 987, 999
Ashtart, 120, 833
Asinarius, 988 e n. 94
Asinio Pollione, 172 n. 19
Asinius, 1275 n. 86
Asinius Amiti (f.?), 988 e n. 96
C. Asinius Tucurianus, 884, 887, 890, 891, 988, 1037
Asmun Mu[l]thumbalis f., 1086 n. 65
C. Asprius Felix, 919
Asselina, 1014, 1017
Astarte, 743 e n. 77, 744 n. 78, 1348
Astius, 155 n. 12
Atena, 763
Ateniesi, 1222
Atargatis, 743 e n. 74, 744 e n. 79-80, 749
Atenodoto, 758
Atilii, gens, 1026 n. 13
Q. Atilius Quinti f. Stel. Paullinianus, 217
M. Atilius Regulus, 106, 110, 114
C. Atilius Zubhaeus, 207
Atinii, gens, 671 n. 140
M. Atinius Q. f. Arn. Felix, 671 n. 142
Attalo, alleato di Alarico, 1120
Atticus, 1076, 1089
Attii, gens, 671 n. 140
C. Attius Alcimus, 483, 489, 497
M. Attius Cornelianus, 668

L. Attius E[x]oratus, 668
Auchusor, Pudentis pater, 1086 n. 65
Auchusor, Urbani pater, 1086 n. 65
[-] Aufidius L. f. [- - -], 1043
Augusta, gens, 159
Augusto, 21, 45, 64, 88-90, 124, 139, 153, 155, 156, 158-161, 164 n. 81, 200, 252, 366 e n. 25, 398, 414 n. 30, 423 n. 19, 428, 429, 440, 443 n. 25, 450 n. 17, 460, 532, 538, 544, 548, 550, 552 n. 167, 598, 611, 620, 628, 629, 632-634, 653, 659, 662, 734 n. 36, 736 e n. 40, 740 n. 55, 861 n. 32, 880, 912, 917, 921-922, 924, 994, 1005, 1021 n. 1, 1035, 1037, 1038, 1040-1042, 1045, 1047, 1048, 1098 e n. 27, 1103 e n. 41, 1106, 1107 n. 59, 1109 n. 65, 1189, 1192-1198, 1200-1204, 1206, 1213, 1218, 1305 e n. 1
Aulo Gellio, 424 n. 25
Aumazguar, Tat[ai] f., 1074, 1088, 1089
Aurelia [Aristo]bula, 666
Aureliano, 664 e n. 116, 755 n. 13, 880, 895, 1082 n. 52
Aurelii, gens, 997 e n. 152-153, 999
Aurelio Vittore, 211 n. 2
Aur(elius), 997 n. 154
Aurelius, episcopus, 124 n. 14
T. Aurelius Aper, 1336
M. Aurelius Atho Marcellus, 1148 n. 39
Aur(elius) Atimetianus, 997 n. 154
M. Aurelius Cominius Cassianus, 1149 n. 52, 1150
Aur(elius) Eperecius, 997 n. 154
Aur(elius) Fortunatus, 997 n. 154
(M. Aurelius) Lucretius Augg. [li]b., 863 n. 49, 870
Aurelius Masinnius, 1325
L. Aurelius Orestes, 860, 867
Aurelius Sattara, 1325
Aurelius Secundus, 1338
M. Aur(elius) Val( ), 997, 999
C. Aurelius Q. f. Arn. Victor, 671 n. 142
Ausetani, 1098 n. 21
Auzienses, 1151 e n. 62
Azalii, 192
Azdrubal Barsillecis f., 1072
Azoros, 815 n. 1

Baal, 122, 598, 547, 601, 815, 1090 n. 91 e 94
Baal Hammon, 88, 90, 561 n. 8, 586, 1322
Ba'al Saturno, 623 e n. 36
Baaljaton, Mataanbalis pater, 1074
Baalshamar, 125 n. 19
Baalshamin, 1348
Bacchuiani, 1086 e n. 69
Bacco, 264, 633, 1174, 1245, 1272, n. 71
L. Ba[e]bius L. f. [G]al. Aurelius Iuncinus, 869
Sex. Baius Pudens, 1148 n. 41
Balari, 83
Balerianus, 981, 990, 999
M. Baleri(u)s Baler(ianus), 980 n. 104, 999
Baliatho C. f., 1077, 1089, 1090
Balsamus, Candidi pater, 1086 n. 69
Baltis, 1321, 1338
Baltis Caelestis, 1321, 1338
Banno Himilis f., 1072, 1088, 1090
Barbaricini, 915
Barbarus, 905
Barbarus praeses (Mariana), 928
Barcula Barnionis f., 1079
Barhadados, 1321
Baric Caldiu f., 1074
Baric, Mataanbalis pater, 1074
Barisone d'Arborea, giudice, 36
Barnio, Barculae pater, 1079
L. Barsius Victor, 1064 n. 14
Barsillecis, Asdrubalis pater, 1072
Baruk, Selidiu f., 1075, 1089
Basilius, 667
Basilius, presbyter, 678
Bassianus, 1248
Bassii, gens, 1064 n. 14
Bassus, 899
Bastetani, 1306
Batavi, 923, 926
Bavari, 414 n. 30
Bdb'l, 1090 n. 91
Bebellahamon, 1322
Belisario, 687
Bellona, 735 n. 36
Benefal, 1322
Benenatus, 679
Benigna Maximilla C. f., 1077 n. 18
Bennia [- - -]ca, 864, 869
L. Bennius L. f. Quir. Felix Minicianus, 869
Berberi, 1254
Berberi Haouara, 94
Beronic[en]ses, 885, 888, 934 n. 477
Bersius, 1325
Bes, 833 n. 17, 880, 881, 940
L. Betilienus L. f. Vaarus, 1039
Beviranii, gens, 986

G. Beviranus Verus, 985, 999, 1004
Bictoricus, 678
Billossus, 651
Birsius, 1325
Bizantini, 951, 1232
B'lyn, 1090 n. 94
Bocco I, 254
Bocco II, 287, 420 e n. 8, 1203
Bodashtart, 624
Bogud, 287, 420 n. 8, 1203
Boii, 192
Bomilcar, 115
Bonifatius, religiosus, 68
Bonosa, 1325
Bonosus, 1325
Bosani, 900, 901
Bosihar, Iddibaalis pater, 1072
Bostar, 872, 873 n. 86
Bostar Sillinis f. Sulguinum Caralita(nus), 1024 n. 11
Braiminus Verus, 985 n. 77
Bruttia Crispina, 903, 907
Brutus, 1136
Bubastis, 41, 58, 59, 61
Bucia C. f. Extricata, 671 n. 141
Bucii, gens, 671 e n. 140
Buduntinenses, 1026 n. 13
C. Bullatius, 424 n. 20
Buticosus, 1267

Q. Ca[- - -]nius M. f. Quir. [- - -]us, 868, 869
Caius, Baliathonis pater, 1077, 1089, 1090
Caecilia C. f. Puella, 1088 n. 80
Caecilianus, 170 n. 6
Caecilii, gens, 204 n. 64, 1088
L. Caecilius L. f. Cilo, 1044
Q. Caecilius Metellus Creticus, 861, 867
Caecilius Eranus, 1088 n. 80
P. Caecilius Faustus Aelianus, 1077, 1088, 1090
P. Caecilius Faustus Aelianus Baliatho C. f., 1076
Caecilius Felix Saturnini Pantonis f., 1091 n. 97
C. Caecilius Gallus, 156 n. 19
[-C]aecilius L. f. Gal. [Ma]cer, 1047
M. Caecilius Marcus, 1088 n. 80
Q. Caecilius Metellus, 1190
Caecilius Metellus Balearicus, 1190
[Q. C]aecilius M. f. M[etellus Creticus], 1024 n. 8, 1045
Q. Caecilius Metellus Numidicus, 1088
L. Caecilius Rufus Agilis f., 1101 n. 34
[Caeci]lius Sa[turninus] Pantonis f., 1091 n. 97
P. Caecilius L. f. Secundus, 1044
L. Caecilius L. f. Valens, 1044
A. Caecina Alienus Largus, 900, 901
L. Caeion[ius] Alienu[s], 866, 871
Caelestis, 93,166, 561 n. 8, 574, 575, 577, 584, 586, 588, 589, 592 n. 63, 601, 1076 n. 17, 1190, 1320, 1321, 1323, 1334, 1338
Caelii, gens, 671 n. 140
C. Caelius C. f. Quir. Magnus (signum) Sidoni, 887
[M. C]ae[l(ius) Ph]ileros, 598, 653, 661, 662, 670
T. Caesernius T. f. Quinctius Macedo, 1149 n. 48
Caesetii, gens, 171 n. 140
[L.] Caesonius Luc[illus] (Macer Rufinianus), 660, 664, 668
C(aius) Annonis f., 1077 n. 18
Caius Caesar, 211 n. 1, 1190
Caldiu, Baricis pater, 1074
Calliope, 759
Caligola, 259 n. 97, 449, 599, 1208 n. 1, 1218
Calpurnia Valeriana, 981
[M. Calpur]nius Cae[li]anus, 908
C. Calpurnius Celsus, 150
[-] Calpurnius [- f]il. Quir. Paulin[us] Honoratia[nus], 869
L. Calpurnius Piso, 1072
Caninii, gens, 671 n. 140
C. Camellius Africanus, 1082 n. 47
Camunni, 1097 n. 19
Canacia Secunda, 491
Candidus, Balsami f., 1086 n. 69
Caninii, gens, 671 e n. 140
C. Caninius Gallus, 671
Cantabri, 1199
Capsenses, 1076 n. 16
Caracalla, 17, 163 n. 63, 165 n. 85, 170 n. 4, 304 e n. 7, 307, 430, 431, 454, 530 n. 67, 543, 573, 601, 657, 663, 664, 673, 674 e n. 3, 675, 676, 715, 716, 727, 729, 730 e n. 19-20, 731, 740, 741 e n. 61, 745, 749 n. 99, 750 e n. 103, 864, 870, 871 e n. 75, 874, 875, 878, 889, 890, 895, 914, 916, 997 n. 152, 998, 1078, 1082 n. 51-52, 1143, 1217, 1252, 1270, 1272, 1276 n. 93, 1323-1325
Caralitani, 861 n. 32, 863, 866, 868, 869, 899, 901, 1036, 1037, 1045

Cariatidi, 735
Carino, 880
Carinus, 977 n. 28
P. Carisius, 1199
Cariti, 996 n. 147
Carlo V, 1363
Ca[r]meius Noricus, 1076 n. 17
Carni, 1098 n. 27
Carollius, 1136
Caro, 880
Cartaginesi, 59, 68, 106, 110, 115, 129, 130, 624, 835, 888, 896, 908, 909, 1216 n. 9, 1306
Carthaginienses, 322
Carullius, 1136
Cascantenses, 1098 n. 21
Cass(ia) Vera, 987 n. 86
Cassio Dione, 112, 129 n. 42, 256 n. 77, 1195, 1202, 1323
Cassio Emina, 129
T. Cassius Bassianus, 206, 207
M. Cassius Cassianus, 206, 207
Cassius Saturninus, 204 n. 63, 206, 207
Castulonenses, 1098 n. 21
Catali, 1098 n. 27
C. Catius M. f., 1039
Catone, 129, 499-500
Catone il Censore, 759 n. 14, 1097 n. 19
Catone Uticense, 260, 1264
Cattolici, 1119 n. 29
Catullo, 633
Caturonus, 993 n. 128
Celer, Tauri pater, 1046-1047
Celes(itani), 919 e n. 365
Celso, 712
Celsus, 174 n. 28, 180 n. 60
Celti, 1003 n. 194, 1200
Censorinus, 1039
Centauri, 1275 n. 86, 1295 n. 30
Centrones, 1098 n. 25
Centuripini, 1097 n. 18
Cerere Casta, 547
Cereres, 591, 592 n. 63, 600, 662 e n. 111 e 113, 663, 666, 668
Ceres, 165 n. 84, 535 n. 87, 548 n. 154, 587, 590 n. 55 e n. 57, 591, 592 n. 63, 599, 666, 909, 911, 923, 926, 942 n. 9, 1076, 1077, 1161 n. 42
Cesare, 21, 110, 172, 177, 210, 420, 440 n. 8, 598, 620, 628, 629, 632, 634, 659, 671, 737, 860 n. 28, 861, 883 n. 141, 902, 917, 921, 1005, 1038, 1097 n. 18, 1103 e n. 41, 1189, 1190, 1192-1198, 1202, 1203, 1206
Cesareo, santo, 1270
Cesariani, 883
Cestronii, gens, 671 n. 140
Cetius Faventinus, 362 n. 12
Chinithii, 1105
Chusirenses, 1075
Cicerone, 135, 210, 872 n. 82, 873, 909, 1165 n. 56, 1362, 1363
C. Cin[ci(us) La]rgus, 1078, 1088
Cipriano, santo, 130, 501, 1349
Ciprioti, 127
Circoncelliones, 1123 n. 40, 1124
Cirtenses, 326
Cisiarii, gens, 1267
M. Cispius L. f., 86, 867
Cissiani, 419 n. 3
Claudia, liberta, 892 n. 196
[Claudia] Aug. lib. Acte, 909, 911, 942 n. 9
Claudiano, 858, 859, 910, 1112 e n. 5, 1117
Claudii, gens, 976 n. 22, 988 n. 93, 1062
Claudio, 155, 161, 175, 200, 202 e n. 60, 203, 256 n. 77, 422, 423 n. 16, 424, 429, 430, 449, 599, 883, 886, 890, 892 n. 196, 903, 906, 929, 930, 1093 n. 1, 1094, 1098 e n. 24, 1102 n. 37-38, 1103 e n. 39, 1107 n. 58, 1108, 1219
Ti. Claudius Agathangelus, 994 n. 135
Ti. Claudius Asellus, 988 n. 93
Ti. Claudius Claudianus, 1325
Claudius Lucifer, 1150
Claudius Maximus, 188 e n. 9, 211
Claudius Pyrrichus, 922
T. Claudius Sestius, 155 n. 17
Ti. Cl(audius) Subatianus Proculus, 1148 n. 45, 1149 n. 50
Claudius [- - -]us, 871
Clemens Saphiris f., 1086 n. 65
Cleomene III, 258
Cleopatra, 258
Cleopatra Selene, 533-534, 1218
Clistene, 248 n. 37
Clodio Albino, 601
Clodius, 1136
Clodius Asellianus, 988
Cloelii, gens, 671 n. 140
Clotius, 1136
Cludius, 1136
Clute, 1136
Clutius, 1136
Cobulus, 678
M. Coculnius Sex. fil. Quir. Quintillianus, 1087 n. 70

Colonei, 996, 999
Coloneus, 996 n. 148
Colonus, 996 n. 148
Columella, 1184, 1303
Comenses, 1044
C. Cominius Agricola, 196
M. Cominius M. fil. Crescens, 897, 899
Commageni, 145 e n. 19
Commodo, 89, 145 n. 19, 165 n. 84, 315, 454, 455 n. 45, 458, 518, 532, 552, 553, 601, 639, 663, 715, 765, 903, 907, 1078, 1079, 1082, 1083 n. 54-55, 1103 n. 44, 1108 n. 62, 1270, 1334
Conati, 996 n. 147
Concordia, 165 n. 84, 457 n. 52, 588 n. 48, 599, 600, 609, 518, 540, 546, 666
Concordia Augusta, 163 e n. 68
Concordia Frugifera, 165 n. 84
Core, 624
L. Cornelii, gens, 671 n. 140
L. Cornelius, 897, 898
Q. Cornelius Capella, 207, 208, 212
Sex. Cornelius Clemens, 1325
Cn. Cornelius Cornelianus, 207
L. Cornelius Quir. Marcellus, 887
Cornelius Octavianus, 1148 n. 38
Cornelius Pollio Squilla, 200 n. 51
L. Cornelius Quietus, pater, 667, 669
L. Cornelius Quietus, filius, 667
L. Cornelius Scipio, 909, 921
P. Cornelius Scipio Aemilianus, 115, 116, 629
P. Cornelius Scipio Africanus, 110, 245, 246, 250 n. 48, 1189
L. Cornelius Victor, 207
Cornenses, 898, 899
Corsi, 192, 912
Corsinius, 1136
M. Cosconius Fronto, 864, 870, 916
M. Cosinius Celerinus, 148
Costantino, 136, 417, 664 e n. 116, 665 e n. 118, 866, 871, 879, 893, 895, 910, 911, 1175, 1180
Costantino, duca, 77
Costanzo II, 740 n. 57
Costanzo Cloro, 93, 656, 664, 904
Cottianae, civitates, 1097 n. 19
M. Crassus Frux, 1072
Crescens, 1336
Crescens Didius Crescentianus, 157
Crescens, presbyter, 1232, 1233
Cresconius, 1122 n. 37
Cristiani, 686, 725 n. 7, 762, 866, 1352
Cristo, 97, 769 n. 2, 772 e n. 15, 773 n. 17, 774 n. 20, 885, 1119 e n. 25
Crosius, 1136
Crus'ni, 1136
Crusius, 1136
Cursenus, 1136
Cursui, 1136
Quinto Curzio, 112
C. Cuspius Felix, 58
Cusin(itani), 919 e n. 365
Cyria, 592 n. 63
Cyriacus, 679 n. 4

Dalmati, 1335
Damaso, papa, 769 e n. 2
Damophilus, 176 n. 39
Datius Octavius Solutor, 670 n. 136
Deae Caelestes, 586
Decebalo, 1323
Decio, 929 n. 424
[-] Dec[umius - - -], 1043
Dedalo, 1357
Dei Mani, 976 n. 9 e n. 21, 978, 982, 994, 996, 999 n. 163, 1014, 1062, 1158 e n. 23, 1159, 1160 n. 32, 1162 n. 44, 1165 n. 58
Demetra, 479, 624, 758, 833 n. 17, 838
Derisor, 667
Devota, santa, 928
Diana, 165 n. 85, 587, 535 n. 93, 537, 547 n. 143, 743, 919, 1171, 1172, 1180, 1332, 1333
Diana Augusta, 164
Diana Augusta Salutaris, 922, 925
Diana Tifatina, 441, 443 n. 26
Didone, 628, 633 e n. 26 e 30
Dii Augusti, 164, 535 e n. 87, 698, 1109
Dii Campestres, 580
Dii Mauri, 1326, 1327, 1335, 1336, 1338
Dii Patri, 90, 91, 547 e n. 140, 548, 553, 743 n. 77, 768, 1322, 1326
Dina, 1091
Dinis, 1091
Dinus, pater Rogati, 1073, 1091
Diocleziano, 93, 165 n. 85, 170 n. 4, 203, 264, 615, 635, 888, 904, 911 n. 309, 928, 1072, 1113 n. 6, 1230
Diodoro Siculo, 112, 598, 622, 947, 1298
Diodorus, 908
Diogene, 758 n. 6
Diomede, 633
Dionigi di Alicarnasso, 1139

Dionisio, 758
Dioniso, 268, 278, 280, 291, 543, 544 n. 126, 548 n. 148, 600, 865 n. 60, 1263 n. 24, 1273 n. 77, 1278, 1293 e n. 22, 1294, 1295 e n. 30, 1296 e n. 41, 1298, 1304
Dioscuri, 1272, 1342 n. 21, 1348
Disanirius Torceri (f.), 984 e n. 71
Dis Pater, 585, 587, 759, 765
Ditis, 91, 92, 571, 587, 590, 592 n. 63, 765
Ditis Augustus, 571
Djobair, 36
Dmty, 873 n. 86
P. Dolabella, 1048
Dominator, equus, 86
Domit[ia] Romana, 433, 435
Domitii, gens, 430, 431
Domitius, 873 n. 86
L. Domitius Alexander, 1113 n. 6
C. Domi[tius] Q. f. (Felix), 429-431, 433, 435
M. Domitius Marci f. Quirina tribu Gentianus, 430, 431 n. 52
[M. Do]mitius Tertius, 865 e n. 61, 870, 884 e n. 155-156, 887
[M. Domitius] M. f. Qui. [Tertius], 875 e n. 104, 878, 884, 887
Domizia Lucilla, 763
Domiziano, 90, 92, 161, 571, 868, 1036, 1045, 1047, 1069 n. 42, 1096, 1253 n. 44
Donata, 1325
Donatisti, 435, 437 n. 68, 1118, 1119 n. 29, 1120, 1122 n. 37, 1123 e n. 40-41, 1126 e n. 50
Donatus, 1122 n. 37, 1325
Druso, 159, 1048
Duterius Simminensis, 619 n. 17

Eanus, 753, 754
Ebrei, 867
Ecateo di Mileto, 105, 245, 1213
Edemone, 422 e n. 13, 423 e n. 19, 1218, 1220
Edrissis, 1210 n. 2
Efesto, 763
Egiziani, 1340
Egnatii, gens, 671 n. 140
Elagabalo, 165 n. 85, 866 e n. 63, 871, 878
Elat, 833
El Amarna, 132 n. 60
El Bekri, 1210 e n. 2, 1234
Eleonora d'Arborea, 36
Elio Aristide, 33
Elites, 812 n. 8
Elpin, 993 n. 131
Elpizon, 680 e n. 4
Enea, 129, 159, 628, 630-632, 633, 1135, 1252
Ennio, 135, 1131 n. 5
Ephysius, martyr, 863 e n. 50, 864 e n. 51
Era, 763
Eracle, 15, 231, 238-241, 747 n. 92, 948, 1348
Eracliano, 1111 e n. 1, 1112 n. 4, 1115 e n. 12, 1116 e n. 12, 1119, 1120 e n. 31, 1121, 1124, 1126, 1127
Eraclio, II, 1233
Eraclito, 758 n. 6
Ercole, 88, 106, 167, 225, 229, 239, 240, 268, 274, 280, 515, 516, 549-553, 743 n. 77, 747 e n. 91, 749 n. 99, 943-945, 1076 n. 16, 1211 n. 41, 1216 n. 9
Ercole-Melquart, 945
Ermes, 871
Erode il Grande, 709 n. 16, 1346, 1348
Erodoto, 245, 500, 758,1216 n. 9
Erotes, 1246, 1247 e n. 20, 1263 n. 26, 1265 n. 34, 1268 n. 55, 1270 n. 62, 1271 n. 63, 1272 n. 75, 1273 n. 79, 1276 n. 92
Erythia, 871
Esculapio, 57, 165 n. 84-85, 341, 532, 534, 535 n. 87, 560 n. 6, 565, 588, 590 n. 55, 592 n. 63, 658 n. 88, 665, 764, 863 e n. 46, 868, 869, 871, 890, 891, 914, 1079, 1087
Eshmoun, 111, 112, 115, 833, 853, 1323
Esichio, 128 n. 40
Esperidi, 247
Estefanos, 756 n. 16
Etoli, 1025 n. 13
Etruschi, 121, 1137 n. 24, 1139, 1140
Ettore, 633
Etunus, 984 n. 71
Eudosso di Cizico, 253, 254
Euganei, 1097 n. 19
Eugippio, 775 n. 22
Eulalia, 654, 667
Eunus Tati f., 930
Euporus, 399 n. 73
Europa, 353 n. 27, 1276 n. 92, 1297 n. 42
Eusebio di Cesarea, 1349
Eusebius, 929
Euticius, 928

Eutropio, 106, 112
Eutychos di Efeso, 1344 n. 30
Evodius, episcopus, 770 e n. 7, 776 n. 28

Fabatia Polla Fabia (tribu), 430
C. Fabii, gens, 671 n. 140
Fabii, gens, 204 n. 64, 671 n. 140
Fabius, martyr, 151 e n. 43
Q. Fabius Amandus, 207
M. Fabius Buteon, 621 n. 24
L. Fabius Fabianus, 204 n. 63, 206, 207
C. Fabius Fabianus Vetilius Lucilianus, 1149 n. 51
Q. Fabius Fabricianus, 206
M. Fabius Faustus, 979 n. 37
C. Fabius Fidus, 203, 204 n. 63, 206, 207, 209, 213
C. Fabius Modestus, 206, 207
Q. Fabius Pudens, 207
M. Fabius Virillio, 206
L. Fabius Vivatianus, 206
L. Fabriciu[s] Faustus, 919
Fadii, gens, 671 n. 140
P. Faianus P[le]beius, 1041
Falescei, 1026 n. 13
Fauni, 759
Fausianus, 927
Faustina, moglie di Antonino Pio, 663, 900-901, 1228
Faustina Minore, moglie di Marco Aurelio, 659 n. 98, 663, 669, 903
Faustus, 1090 n. 93
Faustus Maximi f., 1076
Favonia M. f. Vera, 874 e n. 95, 876, 877, 987 n. 86
M. Favonius, patronus, 874 n. 95
M. Favonius Callistus, 874 n. 95, 876
Felicianus, 1336
Felix, 1336
Felix, diaconus, 97
[Fe]lix, servus publicus, 913, 916
Felix Cressius, 882, 886
Felix Saxo, 929
Fenebal, 1322
Fenici, 36, 59, 105, 106, 629 n. 11, 822, 827, 872, 881, 891
Femuleius, 667
Ferrando, *diaconus*, 866
Festo Avieno, 105
Festo, 130, 132, 169, 499, 500 n. 6, 526
Fidia, 889 n. 176
Filagrio, 1233
Filippo II, 622, 1179, 1207
Filippo l'Arabo, 488, 489, 658, 660, 661, 1150
Firma, 1062, 1066 e n. 24
Firmiani, 435, 1123 e n. 41
Firmus, 417 n. 44, 432, 435, 437 e n. 68, 1111 e n. 1, 1112 e n. 4, 1114, 1116-1118, 1121, 1122 e n. 38, 1123 e n. 40-41
[- - -] Firmus, 1062-1064, 1066 n. 24, 1067 n. 31, 1068, 1069 e n. 43, 1070
L. Fistanus L. f., 1042
Flaccilla, 1115
Flavia [- - -]a, 869
Titia Flavia Blandina, 869
Flavia Iuliosa, 1325
Flavia [Marc]ellina, 917
Flavia T. fili[a] Tertulla, 917
Flavi, 452, 1017, 1074
Flavii, gens, 92, 315, 320, 599, 976 n. 22, 1062, 1336
Flavio Giuseppe, 1340 n. 6
Flaviolus, 876, 879
Fl(avius) [- - -], 899
Flavius Barhadadi f., 1321
T. Flavius Crescens, 1336
T. Flavius Felicianus, 1336
Flavius Germanus, 268, 278, 280
L. [F]l(avius) Honoratia[n(us)], 917
Ti. Flavius Iustinus, 67
T. Flavius Iustinus, 904, 906
[L.? F]l(avius?) Martin[us], 1046
T. Flavius Maximus Aug. l., 847
Flavius Petasius, 719 n. 1
T. Flavius Priscus, 199 n. 46
T. Flavius Salvianus, 198
T. Fl(avius) Aug. lib. Saturninus, 990 n. 114
[T.] Flavius [T.] f. Quir. Septiminus, 886
T. Flavius Serenus, 1147, 1148 n. 41
[L. Fla?]v(ius) L. l. Storax, 894
F[la]vius V[- - -], 879
Flaviu[s - - -]ni[n]us, 1094 n. 4
Florus Labaeonis fil., 1087 n. 70
Focesi, 920
Folvius, 1136
Fonius, 1136
Foronto, 983 n. 67
Fortuna, 157, 165 n. 85, 567, 587, 599, 517, 760, 765, 903, 907
Fortuna Augusta, 162 e n. 62, 164, 165 n. 84, 599, 518
Fortunata M(?), 979 n. 37
Fortunatus, 669

Fortunatus, episcopus, 436 n. 63
Francesi, 634
Frontinian[i], 1105 n. 52
Frontino, 609 n. 16, 1204
Fronto, 1076, 1089
Frontone, 18, 757 e n. 2, 758 e n. 6 e 8, 759 e n. 9-10, 760, 761 e n. 17, 762 e n. 21, 763, 764 e n. 26, 765, 766 e n. 29, 767 e n. 32-33, 768, 1165 n. 56
Fructus, 978
Frugifero, 540, 546
Frunita, 978 n. 32
Frunitus (Pischina 'e Piras), 977, 978, 999
[F]runitus (Lazio), 978 n. 32
[F]runitus (Roma), 978 n. 32
[Fu]ficius Candidus, 922, 925
Q. Fufius Celsus, 906
Q. Fulvius Proculus, 906
Fulgenzio di Ruspe, *episcopus*, 68, 866
Fulvii, gens, 671 e n. 140, 1136
Fulvius, 1136
Fundan(ia) Galla, 892 e n. 195, 894, 995 n. 143
Funei, 1136
Funius, 1136
Furii, gens, 671 n. 140
P. Furius Saturninus, 1325
Furius Victor[i]nus, 665, 667

Gabinia Hermiona, 601
Gabinianus Gemellus, 1076 n. 17
Gabinii, gens, 600, 601
Q. Gabinius Barbarus, 864, 865 n. 61, 870, 875 n. 104
M. Gabinius Bassus, 600
A. Gabinius Datus, 600
Q. Gabinius Felix Faustianus, 600
Q. Gabinius A. f. Quir. Receptus, 868
Q. Gabinius Rufus Felix Beatianus, 601
Gaio, 137, 189 n. 13, 1096
Gaius Caesar, 922, 924
Gaius Uzitensis, episcopus, 647 e n. 3 e 6
Galatea, 1260 n. 12, 1263 n. 26, 1276 n. 97
Galba, 66
Galerio, 93, 656, 664, 904, 908
Galli, 192 n. 23
Gallieno, 165 n. 85, 488, 880, 905, 907, 927, 1252, 1255 n. 55
Gallonius Fronto, 199 n. 46
Q. Gargilius Martialis, 192 n. 18
Gauga, 812 n. 8
Gavinus, martyr, 905 e n. 281
Gellio, 1107 n. 60, 1362
L. Gellius Niger, 928
Gemellenses, 1093 n. 1
Geminii, gens, 671 n. 140
Geminius Capito, 200 n. 51
Geminus, 989 n. 102
Genius, 165 n. 84
Genius Augusti, 1106
Genius Carthaginis, 91, 1323
Genius civitatis (*Uzappa*), 549
Genius coloniae (*Leptis Magna*), 743 n. 77, 744 n. 78
Genius coloniae (*Thamugadi*), 412 n. 19
Genius coloniae et colonorum (*Nola*), 1039
Genius Daciarum, 1323
Genius imperii, 489
Genius municipii (*Rusucurru*), 425, 426 e n. 36, 427 e n. 36, 430, 431
Genius Patriae, 165 n. 85
Genius Patriae (*Thamugadi*), 532, 585, 586
Genius Patriae (*Uchi Maius*), 90, 165 n. 85, 657, 665
Genius Sesasae, 573, 587
Genius Tusdritanorum, 588
Genius villae (*Turris Libisonis*), 905 n. 278
Genius vici (*Lambaesis*), 1105 n. 51
Genserico, 86, 1220, 1230
[Gen]tianus, 899
Gerione, 758 e n. 6, 871
Germana (Buggerru), 975 n. 13
Germana (Fordongianus), 975 n. 13
Germanico, 159, 1109 e n. 65
Germani, 206
Germanus, 975
Germanus (*Sulci*), 975 n. 12
Germanus, Primi pater, 974, 999
Germanus Nepos, 975 n. 12
C. Germanus Valens, 975 n. 12
Gerolamo, 1114-1116, 1120, 1124-1126
Gerone II, 257
Gerontius, 1177
Geta, 150 n. 42, 657, 663, 664, 730, 740, 749 n. 99, 865 n. 61, 870, 871 n. 75, 880, 893 e n. 204, 895, 1143, 1255 n. 55
Gervasio, 770, 772
Getuli, 89, 440 n. 8, 659, 1196
Giasone, 1274, 1275 n. 86
Gildone, 1111 e n. 1, 1112 e n. 4, 1114 n. 8, 1115 e n. 11, 1116-1119, 1121, 1122 e n. 38, 1123 e n. 40, 1124 e n. 43, 1125 n. 45, 1127
Ginsora, 812 n. 8

Giove, 164, 441, 587
Giove Dolicheno, 165 n. 84
Giove Libico, 943 n. 15
Giove Serapide, 415
Giovenale, 356, 1332
Giuba I, 257 n. 86, 287, 1195
Giuba II, 15, 88, 142, 238, 239, 243-245, 253 e n. 66, 254, 257 e n. 86, 258-261, 287, 423 n. 17, 533, 534, 1101 n. 34, 1213, 1216-1218, 1224
Giudei, 36, 1351
Giugurta, 110, 249 n. 42, 655, 1076 n. 16, 1088, 1190
Giulia Domna, 657, 663, 741, 742 e n. 67, 744 e n. 80, 745 e n. 83, 749 e n. 99-100, 1078, 1320, 1323
Giulia Memmia, 563
Giuliano l'Apostata, 665
Giunone, 164, 575 n. 34, 515, 633 e n. 26, 741, 743, 1023 n. 5
Giustiniano, 136, 155 n. 12, 654, 656, 915 e n. 348, 1220, 1232, 1234
Giustino, 112
Gocaras, 812 n. 8
Gocaras Nercaunis (f.), 991, 999
Gordiano I, 146, 880
Gordiano III, 146, 163 n. 63, 261, 268, 278, 280, 289, 317, 328, 658, 660, 661 e n. 108, 664, 669 n. 132, 878, 1150, 1253 n. 44, 1255 n. 55
Gorgoni, 719, 734-736, 737 n. 42, 739, 741, 742 n. 69-70, 745 n. 88, 748 e n. 96, 749
Gorgoni marine, 742 n. 69, 749
Graeci, 122, 169, 633, 1195
Graecinus, 989 n. 102
Gratus I., 993 n. 128
Graziano, 897, 899
Grazie, 1275 n. 86, 1292
Gregorio di Tours, 1230
Gregorio Magno, 867, 905 n. 281, 915 n. 344, 924, 1362
Guidone, 619, 896

L. H( ) Aristus, 989 n. 103
L. H( ) Faustius, 989 n. 103
L. H( ) Faustus, 989 n. 103
L. H( ) Gemellus, 989 n. 103
Hadad, 743 e n. 74, 744 e n. 81, 1321
Hamilcar, 909
Hanno, 1088, 1090 n. 93
Hldl, 1090 n. 95
Helia, episcopus, 915
Helpio, 993, 1000
Helpis, coniunx Scriboni Nicomachi, 993 n. 131
Hera, 1333
[He]rennia C. l., 651
Herennia M. f. Helvidi[a A]e[miliana], 867
[Here?]nnia L. f. [T]ertia, 1040, 1041
[-] Herennius Q. f. [- - -], 1043
M. Herennius Faustus, 1334
Herennius Hos[pit]alis, 193, 195 e n. 32, 216
[- H]erennius M. f. Obellianus, 1041
Herennius Philo, 176 n. 39
Q. Herennius Tuscus, 207
Hermes, 524 n. 35, 526 e n. 50
Hilarus, 892 n. 196
Himilcho, 882, 886, 1090 n. 90
Himilcho Idnibalis H[imilconis] f., 886
Himili, 1090 n. 90
Himilis, Bannonis f., 1072, 1088, 1090
Hmlk, 1090 n. 90
Hiram, re, 1340, 1348
Hispalenses, 1195
Hispani, 318, 1195
Hitocaro, 1004 n. 197
Honoratianii, 147
L. Hortensius Maurus, 207
Honos, divinità, 440 e n. 8 e 9, 441
Hoter Miskar, 559 n. 1, 1074, 1084

Ianuarius, martyr, 905
Ianuarius, presbyter, 647 n. 5, 678
Ianus, 754
Iarse, 1325
C. Iavolenus Calvinus 200 n. 51
Ibn Abd Almounaim Alhimyari, 256
Ibn Abi Zar', 255
Ibn Al-Djazzâr, 221 n. 2
Ibn Al-Mun, 241
Ibn Hawkal, 221-223, 225, 228
Ibn Khurdâdhbah, 222
Icositani, 1101 e n. 32
Iddibaal Bosibaris f., 1072
Idrissidi, 223, 227, 228
Ietoccor Torceri f., 984, 999
Igino, 194, 561, 609 n. 16, 1202, 1204, 1205
Ilienses, 1020
Ilioneo, 631
Imazighn, 245-249
Imilis, 1090 n. 90
Indi, 1293, 1299
Ingenuus Verus, 985 n. 77

Inglesi, 226, 1359
Iohannes, santo, 898
Iohannes, presbyter, 865 n. 60
Iolao, 908, 948
Ircunnis, 812 n. 8
Isguntus, 1174, 1241 e n. 3, 1274 n. 81
Iside, 59, 61, 415 n. 33, 453 n. 32, 515, 516, 526 e n. 51, 527 e n. 56, 529 n. 64-65, 530, 532-534, 884, 886, 904, 906, 1253
Iside Augusta, 164
Isidoro di Siviglia, 324, 1363
Isidoro, santo, 1232
Ispendeu(s), 683
Isperatia, 683
Ispes, 683
Istefania, 756 n. 16
Istefanus, 754-756
Istefanus, puer, 756 n. 16
Istefanus, santo, 756 n. 16
Istrux, Anni pater, 1076 n. 17
Italia, dea, 440 n. 9
Italici, 86, 1025 n. 13, 1026 n. 13, 1137 n. 24, 1191, 1196
Ithoccor, 1004 e n. 197
Itzoccor, 1004 n. 197
Iucunda Caturoni l., 993 n. 128
Iudaei, 867
Iulia, 993 n. 128
Iulia, santa, 929 e n. 424
Iulia Ansara qui et Honoratiana, 682
Iulia Fortunata, 670 n. 135
Iulia Fructosa, 670 n. 135
Iulia Fulula, 670 n. 135
Iul(ia) Helphis, 992, 1005
Iulia Prima, 670 n. 135
Iulia Vateria, 867
Iulia Ti. f. [- - -], 928
Iulii, gens, 440 n. 5, 670, 671 n. 140, 976 n. 22, 980, 993 e n. 126, 994, 999, 1000, 1062, 1088 n. 79
Iulii Claudii, gens, 158-160
Iulius, dominus (Cartagine), 1178 n. 41, 1180-1182, 1184, 1185, 1187
Iulius A[- - -], 911
C. Iul(ius) Agathangelus, 992, 993, 1005
L. Iulius Apronius Maenius Pius Salamallianus, 1148 n. 42
[- I]ulius M. f., 861, 867
Q. Iulius Caesitianus, 670 n. 135
C. Iulius Corinthianus, 1325
C. Iulius Crescens, 157
Iulius Evangelianus, 1326
C. Iulius C. f. Quirina (tribu) Felix, 430
C. Iulius Felix, 425, 427 n. 36
M. Iulius Felix, 1108 n. 63
Q. Iulius Felix, 670 n. 135
[Se]x(tus) Iul[ius Qui]r. [Fe]lix, 65
[S]ex. Iul[ius Sex. f. Qui]r. Felix, 864, 869
Q. Iulius Fortunatus, 670 n. 135
C. Iulius Fortunatus Marcellanus, 670 n. 135
Iulius Honoratus, 1064 n. 14
Iulius Iulianus, 189
L. Iulius Iulianus, 1268
[I]ulius Lu[./..]nus, 993 n. 129
L. Iulius Mario, 868
P. Iulius Iulianus Martialianus, 1149 n. 53
Q. Iulius Martialis, 1105 n. 50
Iulius Nabor, 684
M. Iulius Novellus, 1108 n. 63
M. Iul(ius) Pap. Iustus, 1048
Q. Iulius Pedico Ponpilius, 670 n. 135
Iulius Perpetuus, 1076, 1088, 1090
Iulius Philokyrius, 1247, 1256
T. Iulius Pollienus Auspex, 1148 n. 42
[- Iulius P]ollio, 903, 906, 912, 916
Iulius Pompilius Piso, 145 n. 19
Sextus Iulius Possessor, 192 n. 23
M. Iulius Quintianus Flavius Rogatianus, 173 e n. 24, 174
Sex. Iulius Rufus, 192 e n. 24
[L.? I]u[l(ius)?] L. f. Quir. Rufus, 868
C. Iulius Sallustius Saturninus Fortunatianus, 1148 n. 45
C. Iulius Septimius Castinus, 1325
L. Iulius Septimonius, 670 n. 135
Iunianus Simminensis, 619 n. 17
T. Iulius Tertullus Antiochus, 1150 e n. 58
Q. Iulius Victor, 670 n. 135
L. Iulius Victorinus, 1108 n. 63
Iunius Cassianus, 204, 206, 207
Sex. Iunius Cassianus, 919
M. Iunius Germanus, 975 n. 12
Q. Iunius Rufinianus, 206, 207
Iuno, 636, 637, 639, 876, 1175, 1190, 1320, 1333, 1334
Iuno Augusta, 164
Iuno Caelestis, 1320
Iupiter, 91, 610 n. 16, 515, 636, 637, 639, 735, 736 e n. 40, 737 n. 42, 738 n. 49, 739-741, 744 e n. 81-82, 746, 747 n. 90, 764, 768, 875 n. 104, 1163 n. 52, 1164 n. 53, 1328, 1348
Iupiter-Ammon, 735-736 e n. 40, 737 n. 42, 738 n. 49, 768, 1322

Iupiter Dolichenus, 728 n. 15
Iupiter Feretrius, 759
Iupiter Optimus Maximus, 91, 599, 1336
Iupiter Optimus Maximus Dolichenus, 1321
Izocor, 1004 n. 197
Izoccor, 1004 n. 197

Jiftan Jisfa[r]is f., 1074
Jisfa[r], Jiftanis pater, 1074
Juan I, 1207

Karitti, 812 n. 8
Karitus, 977 e n. 27
Karthago Augusta, dea, 662 n. 113, 666
Kronos, 1329

Labaeo, Flori f., 1087 n. 70
Laberii, gens, 1178, 1180, 1264
Sex. Laecanius Labeo, 868, 1024 n. 8, 1036, 1037, 1045
Lares, 768
Lares Augusti, 903, 906, 934 n. 478
Latini, 136, 1025 n. 13, 1137 n. 24-25
Latona, 587, 535 n. 93, 547 n. 143, 1330, 1332-1134
Lattanzio, 1113 n. 6
Q. Laureius, 442 e n. 22
Leto, 1332, 1333
Leucadius, 1114 n. 8
Leucotea, 1348
Liber, 680, 759, 768, 1106 e n. 56
Liberalis, 1321, 1323
Liber Pater, 165 n. 84, 450 n. 17-18, 453 n. 31, 515, 516, 538-544, 546, 547 n. 140, 548 e n. 148, 549, 553, 587, 600, 743 n. 77, 749 n. 99, 768
Libera, 543
Libici, 245, 1213
Licinia Prisca, 599
Licinio, 866, 871, 903, 908
T. Licinius Hierocles, 1148 n. 38, 1149 n. 47
M. Licinius Rufus, 599
M. Licinius Tyrannus, 599
Limisenses, 1076
Lisippo, 551
Livia, 159, 737 n. 41
Livilla, 159
Livio, 106, 112, 245, 499, 500, 621, 896, 1194, 1195
Lollianus Avitus, 188 n. 9, 211
Lollii, gens, 671 n. 140
Lollius, 188 n. 9
Lollius Avitus, 207, 211
Lotis, 405-406
M. Lucceius Genialis, 1046
M. Lucceius Torquatus, 144
Luciano di Samosata, 1348
Lucianus, 490
Lucifero, santo, 67
Lucilii, gens, 671 n. 140
Lucilio, 1332
C. Lucilius C. f. Athenaeus, 662 n. 113, 663, 666, 667
Lucio Vero, 156 n. 22, 157, 158, 162, 163 n. 65, 164, 165 n. 84, 167 n. 92, 455, 600, 763 n. 25, 764, 766, 768, 900, 901, 903 n. 269, 907, 1078 n. 20
Lucius Caesar, 922, 924, 1190
Lucretia Piaeris, 1017 n. 13
L. Lucretius, 989 n. 102
Lucretius Fronto, 1173
Lurii, gens, 671 n. 141
Lusitani, 978 n. 36, 1202
Lusius Fortunatianus, 149
Lusius Quietus, 1323
Lussorio, *martyr*, 66
Lutulla Picti f., 1044
C. Luxsilius C. f. Pom. Macer, 1040, 1057
Luxurius, martyr, 863 e n. 50, 914 e n. 336, 915
Luxurius, poeta, 87, 176 n. 40, 183

M( ), 999
M[- - -], 895
M. M( ) Balerianus, 989, 999
Macer, 946
Macigrâ, Qafsi f., 1074, 1088, 1089
Macrobio, 754
Macrobius Candidianus, 501
Q. Maedius Severus, 599
Maevii, gens, 671 n. 140
Magerius, 150
Magna Mater, 63, 165 n. 84, 165 n. 85, 546 n. 130, 743
Magnenzio, 642
Magno Massimo, 665
L. Magnus Fulvianus, 65, 903, 907
Malagbel, 1322
Malii, gens, 671 n. 140
Mamii, gens, 671 n. 140
L. Mamilius Felix, 1088 n. 55
C. Mamius Vet[tius] Agrius Aemil[ian]us, 669
C. Mamius Ve[ttius] Castus, 669
Manavat, 1322

Man[da]çan, Sa[b]atanis f., 1074, 1088, 1089
Mandulis, dio, 1332, 1333
Manlii, gens, 989 e n. 102
P. Manlius, Nercadai pater, 989 n. 102
T. Manlius Torquatus, 896
L. Manlius Vulso, 114
Marcellino, *tribunus*, 1115, 1116 n. 12, 1119 n. 29, 1120, 1125 e n. 46, 1126, 1127
Marcello, 546 n. 130, 1189, 1190
Marciana, 1166 n. 61
Marciana, santa, 428, 429 e n. 45, 431, 436 e n. 66
Marcianus, 188 n. 11, 1114 n. 8, 1320, 1321, 1323
Marcii, gens, 600, 671 n. 140
Marcius, 1312 n. 21
C. Marcius I[- - -], 663, 670
M. Marcius Honoratus Fabianus, 669
P. Marcius Quadratus, 600
L. Marcius Simplex, 600
Q. Marcius Turbo, 199 n. 46
Marco Aurelio, 57, 145 n. 19, 156 e n. 22, 157, 158 e n. 29, 162, 163 n. 65, 164, 165 n. 84, 167 n. 92, 193, 201 n. 56, 301, 315, 351, 352, 453-455, 565, 600, 637, 639, 662 n. 113, 663, 666, 670, 715 e n. 31, 759 n. 10, 761-766, 879-881, 900, 901, 903 e n. 269, 907, 997 n. 152, 998, 1068, 1069, 1078 e n. 20, 1079, 1083 n. 54-55, 1095 n. 9, 1103 e n. 45, 1104 n. 45 e 48, 1105 n. 52
Marcomanni, 1068, 1069
Marculus, 103
Margarita, 679
Maria, vergine, 1233, 1234
Mariani, 1203
Mar[ianus?], 670 n. 134
Marii, gens, 655, 670, 671 n. 140
Marinus, comes, 1120, 1121
Mario Vittorino, 1362
C. Marius, 440 n. 8, 572, 655, 658-661, 927, 1076 n. 16, 1190, 1191, 1196, 1204, 1205
C. Marius C. f. Arn. Extricatus, 662 n. 112, 669, 670 n. 134, 671 n. 142
Q. Marius Felix, 670
L. Marius Griminius ([C]rem[e]n[t]ius?), 670 n. 134
P. Marius Saturninus, 670 e n. 134
Sex. Marius Servianus (S[il]vanus?), 670, n. 134
L. Marius Silvanus, 670 n. 134
L. Marius Silvanus, 670 n. 134
Mars Gradivus, 759, 765
Mars Ultor, 735
Marte, 90, 157, 398, 590 n. 57, 591 63, 740, 863 e n. 46, 869, 104
Martialis Q. f., 1077 n. 18
Marziale, 499, 500
Marziano Capella, 427-428
Masaesyli, 245, 246, 250
Mascezel, 859, 1114 n. 8, 1118 e n. e 24
Masla, Attici et Frontonis pater, 1089
Maslan, 1090
Masopis, Pelusi pater, 1090 n. 92
Masopis, Saturnini pater, 1076, 108
Massalioti, 64
Massenzio, 665, 1113 n. 6
Massimianisti, 1123 e n. 40
Massimiano, 93, 641 e n. 25, 64 904, 928
Massimianus, diaconus, 1123 n. 40
Massimino Daia, 656, 664
Massimino il Trace, 880
Massinissa, 106, 245, 246, 249 n. 4 420 n. 7, 598, 1080, 1090
Massinissan, 1090
Massyli, 245, 246, 251
Mastenissa, 420 n. 7
M. Mat(- - -) Romulus, 917
Mataanbaal, Baaljatonis f., 1074
Mataanbaal, Baric f., 1074
Mathos, 259 n. 97
Mattiaci, 196
Mauri, 65, 154, 245, 247, 256 n. 7 414 n. 30, 440 n. 5, 864, 869 1323, 1324, 1326, 1327, 1335,
Mauri Gentiles, 1324
Mauri Hispanienses, 1324, 1336
Mauri Maccues, 1149 n. 48
Mauri Micienses, 1324, 1326, 1327,
Mauri Tibiscenses, 1324
Maurina, 1325
Maurus, 1325
Maximilla, 217
Maximus, 148
Maximus, Fausti pater, 1076
Mecenate, 766
Medusa, 1260 n. 10
Melania la Giovane, 1114 e n. 8, 1177
Meleagro, 1180
Melkart, 15, 106, 231, 238-241, 55

743 n. 77, 833, 938, 939, 941, 945, 946 n. 29, 947, 948 e n. 37, 1348
...uart, archegestes, 110
...nii, gens, 671 e n. 140
Iemmius [- - -], 671 n. 141
Iemm[ius - - -], 663, 669, 671 n. 141
Iemmius Messius L. f. Quir. Pacatus, 1105 e n. 53, 1106
...ali, 1293, 1297 e n. 42, 1298
...andro di Efeso, 1340 n. 6, 1348
...as, 860, 921 e n. 381, 924
...elao, 758
...epone, 1334
...erio, 165 n. 84, 415 n. 33, 451 n. 19, 454, 455 n. 45, 515-520, 522 e n. 27, 523 e n. 30, 524 e n. 35-37, 525, 526 e n. 48 e 50, 554, 565-567, 587, 589, 590 n. 55, 592, 599, 601, 759, 1079, 1087, 1106, 1185, 1326, 1335, 1336, 1338
...urius Augustus, 518
...urius Silvius, 523 e n. 32, 1338
...urius Sobrius, 573, 576, 587, 520, 521, 525, 526 e n. 49, 1079
...idi, 244
...Messius C. f. Quir. Pacatus, 1106 n. 55
...un, episcopus, 436 n. 63
...ius, 1026 n. 13
...vius Surus, 1325
...icora, 975
...icora Turi (f.), 974, 975, 999
...nci, 59
...nsis, pagus, 1336
...l]ius, 921 e n. 381, 924
...osa, 1090
...san, 1090
...lio, 921 n. 381
...psa, 246, 251
...erva, 164, 167, 180, 515, 517, 543 n. 120, 567, 574, 575, 578, 584, 587-589, 600, 637, 639, 641 n. 22, 739-741, 742 e n. 67, 759, 764
...rva Supera, 1334
...tauro, 743 n. 74, 1177
...cii, gens, 989 e n. 102
...inucius L. f., 1042
...cius Felix, 762, 767
...inucius Pius, 846
...inucius Q. f. Pius, 874, 877
...inucius M. f. Gal. Pulcher, 193, 195 e n. 32, 216, 217
...cius Severus, 989 n. 102
...inucius Severus, 989 n. 102
Misquilenses, pagani, 1161 n. 38
Mitra, 93
Mitteleuropei, 1359
Mittilius, 921 n. 381
Modestino, 201 n. 56, 1160 n. 32, 1162
Monica, santa, 630
Monioriti, 811 n. 8, 996 n. 147
Q. Mon[t]an[i]us Po[ll]io, 870
Mopsos, 122
Morrius, 1136 e n. 23
Morasii, gens, 671 n. 140
Mosè, 257
Moulay Idriss, 256
Moulay Ismail, 244, 1210
Mucii, gens, 671 n. 140
P. Muci[us - - -], 663
C. Mucius C. f. Scaevola, 873 e n. 91, 874 n. 92, 876
Maometto, 308
Monofisiti, 1351
Mulciber, 875 e n. 110, 877
Mu[l]thumbal, Asmunis pater, 1086 n. 65
P. Mummius Saturninus, 154 n. 7
Munatii, gens, 671 n. 140
Murias, 1136
Murrius, 1136
Musa, 67, 994 n. 135
Muse, 544, 710 n. 20, 1274 n. 81
[-] Muss[idius - - -], 1042
Musulamii, 524, 1105 n. 54
M[uthun] Isacho, Saturnini pater, 1075, 1089, 1090
Muthumbaal, 1091 n. 99
Mutumbal Ricoce (filius), 861 n. 32, 1024 n. 11

Nabor, 684 n. 22
Naborianus, 684 n. 22
Nabania Victoria, 601
Namgiddo, 161
Nasidius, 883
Natalis Q. f., 1077 n. 18
Neapolitani, 879, 885, 888
Nebridio, 1115 e n. 11
Nemesianus, 1321, 1323
Nercadaus, 812 n. 8
Nercadaus P. Manli f., 989
Nercau, 811 n. 8, 991, 992 n. 117, 996 n. 147, 999
Nereidi, 21, 274, 719, 734 e n. 33-34, 739, 742 e n. 69-70, 743, 1241 n. 3, 1247, 1259 e n. 3, 1260 n. 5 e 7-8 e12, 1261 n. 13 e 15-16 e 18-19 e 21,

1263 n. 24-25, 1264 n. 29-30, 1265 e n. 31-32 e 34-36, 1266, 1267 n. 40 e 45, 1269 n. 49 e 54 e 56, 1270 n. 57 e 59 e 62, 1271 n. 63-64 e 66, 1272 e n. 69 e 72-75, 1273 n. 76-80, 1274 n. 80 e 86, 1275 e n. 86-87 e 89-90, 1276 n. 91-93 e 95 e 97, 1277 n. 100-102, 1278, 1297 n. 42
Nerone, 517, 686, 740, 880, 889, 890, 901, 903, 906, 909, 910, 1098, 1103 e n. 39, 1146, 1252
Nerva, 662, 666, 738, 907, 1078
Netini, 1097 n. 18
Nettuno, 165 n. 84, 318, 600, 1253, 1260 n. 5, 1263 n. 23, 1264 n. 29, 1265 n. 30 e 32-33, 1267, 1268 n. 51, 1269, 1270 n. 57 e 61, 1271 n. 63, 1272 n. 69-70, 1273 e n. 77-80, 1274 n. 84, 1275 n. 86-89, 1276 n. 91-92 e 96, 1278, 1291
Nike, dea, 67
Nimphae, 289, 917,1274 n. 83, 1292, 1293, 1297 n. 42
Nimphae salutares, 914, 916
Nimphae Sanc[tiss(imae)], 916
Ninellus, 436 n. 64, 437
Nispeni, 996 n. 147
Nonii, gens, 671 n. 140
Norace, 871
Norenses, 873, 874, 876-879
Novatus, episcopus, 342
L. Novius Crispinus, 1105 n. 50
Numa Pompilio, 759 e n. 12, 763 e n. 23
Numen Augusti, 89, 160, 161
Numen Hadriani, 163
Q. Numerius Q. f. Vel. Rufus, 1048
Numidi, 245, 440 n. 5, 499, 1088, 1254, 1324
Numidi Massyli, 655
N(umina) Aug(usti), 1046
Numina Nympharu(m), 917
C. Numinius Martialis, 1148 n. 49
C. Numisius Quadratus, 669
Nutrix, 1334

Oceano, 1241 n. 3, 1244, 1260 n. 11, 1261 n. 16 e 21, 1264 n. 30, 1266, 1271 n. 63-64, 1272, 1274 n. 81 e 86, 1275 n. 90
Octavia, 177 n. 42
Octavia Honorata, 670 n. 136
Octavia Lucana, 670 n. 136
Octavia Prima, 975 n. 10
Octavia Saturnina, 670 n. 136
Octavia Victoria, 670 n. 136
Octavianus, episcopus, 647 e n. 5
Octavii, gens, 670, 671 n. 140
Octavius, 621 n. 24, 1101 n. 31, 1200, 1203
Octavius (opera di Frontone), 767
Sex. [O]ctaviu[s] Felix, 670 n. 136
Sex. Octavius Felix, 670 n. 136
L. Octavius Iulianus, 1325
C. Octavius Pudens Caesius Honoratus, 20, 1141-1145, 1146, 1147, 1149-1152
L. Octavius Roscianus, 601
P Octavius P. f. Arn. Saturninus, 670 n. 136, 671 n. 142
Octodurenses, 1098 n. 25
Oeenses, 151 n. 43
Omero, 68, 759
Onorio, imperatore, 67, 151, 1119
Ops, 165 n. 85, 562, 563, 585, 586, 1320, 1334
Ops Augusta, 163, 666
P Opstorius Saturninus, 1078, 1079, 1087, 1088, 1090
P. Op[storius Secun?]dus, 1078
Optatus, scrittore, 1124 n. 43
Optatus, episcopus, 436 n. 63, 1123, 1124 n. 43
Orazio, 42, 183, 1139
Orazio Coclite, 1133
Oretani, 1306
Orfeo, 307, 605, 606, 763 e n. 25, 1178, 1275 n. 86
Origene, 1349
Oronte, 630
Orosio, 1114, 1116, 1121, 1123, 1126, 1127
Ortodossi, 1351
Orzocco I, giudice, 36, 1004 n. 197
Osurabalus, Asadisonis pater, 1003
Otone, 922
Ottaviano, 533, 662 e n. 110, 671, 861 n. 32, 902, 921
C. Octavius, 287, 420

D. Pacarius, 922
P Paccius Africanus, 161
Pacuvii, gens, 522, 671 n. 140
C. Pacuvius C. f. Felix, 666
Q. Pacuvius Saturus, 601
Palladius Rutilius Taurus Aemilianus, 889, 1184
Pan, dio, 1297
Panacrius, 1150 n. 58
Pannonii, 580

Pantheus Augustus, 573, 587, 588 n. 48
Panto, 1091 e n. 97
Panto, [Caeci]li Sa[turnini] pater, 1091 n. 97
Pantonus, Dini pater, 1073, 1091
Paolinus, 1114, 1118
Paolo, giureconsulto, 138
Paolo Orosio, 106, 112
Paolo, santo, 405, 418, 680, 681, 769 e n. 2, 772, 1341 n. 16
Parmenianus, 1122 n. 37, 1124 n. 43
Parteus, sanctus, 928
Parti, 200 n. 55
Pascasius, 678
Pascasius, presbyter, 678
Paulinus, episcopus, 1349
Pausania, 616 n. 5
Pax, divinità, 590 n. 55
M. Peducaeus Plautius [Quintillus], 880 e n. 122, 881
Pegaso, 1292, 1293
Pelagiani, 1120, 1125
Peleo, 633
[Pel]usius Masopis f., 1090 n. 92
Penates, 768
Penebal, 1322
Penelope, 758
Pepernae, gens, 1067 n. 27
Per[cennia? Fu?]sca, 1067
Per[cennia? Pri]sca, 1067
Percen(n)ii, gens, 1067
Peregrinii, gens, 1067 n.27
Perel(l)ii, gens, 1067
Perellius Hedulus, 159
Peren(n)ii, gens, 1067 n. 27
Pernae, gens, 1067, n. 27
Perpenna, 892
Perpetua, santa, 150 n. 42, 1186
Perpetuus, 1090 n. 95
Persanii gens, 1067 n. 27
Persii, gens, 1067 n. 27
Q. Pescennius Sallustianus, 217
Petilianus, 1122 n. 37, 1124 n. 43
Petraei, 197
Petronia, 776 e n. 26
Petronii gens, 206, 671 n. 140
Petronius Arbiter, 500
Petronius Celer, 199 n. 46
M. Petronius Felix, 147
Cn. Petronius Probatus Iunior Iustus, 1148 n. 431, 1149 n. 51
Petronius Probus, 1178
Petrus, antistes, 885
[Phi]leros, 325, 326, 328
Philumenus, 1336
Phuenses, 327
Pictus, Lucullae pater, 1044
Pietas Augusta, 163, 518, 599
Pietro, santo, 405, 418, 680, 681, 769 e n. 2, 772
Pinianus, 1178
Placido, 128, 129 n. 44
Platone, 135, 758 n. 6
Ti. Plautius Felix Ferruntianus, 1068
Plauto, 112, 135, 1165 n. 56
Plauziano, 864
Plinio il Giovane, 148, 172, 174, 187, 200, 202, 203 e n. 62, 205, 215, 757 n. 3, 1097 n. 16
Plinio il Vecchio, 6, 105, 108, 231, 239 e n. 13, 240, 253, 367, 422, 424, 425, 428, 499, 500 e n. 4, 533, 537 n. 1, 645, 659, 873, 879, 888, 901, 1094, 1098 n. 24, 1099, 1101 e n. 31, 1184, 1190, 1193, 1200, 1202, 1213, 1223 n. 14
Plotius, 1136
M. Plotius Silisonis f. Rufus, 1024 n. 11, 1023 n. 8, 1026 n. 13
L. Plotius Verus, 987 n. 87
Plute, 1136
Plutius, 1136
Pluto Frugifer, 587, 600
Plutone, 92, 559 n. 1, 587, 592 n. 63
Polibio, 111, 622
Pompeii, gens, 274, 280, 671 n. 140, 883
Pompeiani, 883
Pompeianus, 1265 e n. 36, 1266, 1179
Cn. Pompeius 1189, 1194
Sex. Pompeius, 860, 921, 1194
C. Pompeius Nahanius, 161
C. Pompeius Nahanus, 599
Q. Pompeius Senecio Sosius Priscus, 1062, 1065, 1066
Pompeius Strabo, 1097 e n. 17
Pompeo Magno, 420, 883 e n. 142, 909
Pomponii, gens, 671 n. 140
Pomponio, 135, 1362
Pomponio Mela, 112, 251, 252, 1193, 1202, 1213
C. Pomponius Magnus, 1148 n. 44
C. Pomponius Restitutus, 599
M. Pomponius Silvanus, 142
Pontianus, 169 n. 3
Pontii, gens, 671 n. 140, 1177
Q. Pontius Capitolinus, 207

Poppea, 735 n. 36
Porcius, 1136
M. Porcius Felix, 886
M. Porcius Impetratus, 886, 887
M. Porc(ius) M. l. Primig[enius], 886
Porcius Vetustinus, 199 n. 46
Porfyrius, 667
Porsenna, 1133
Portenses, 1046
Portoghesi, 126
Portunus, 759
Poseidone, 1293
Posidonio, 253, 254
L. Postumius Chius, 599
L. Postumius Felix Celerinus, 149, 150
P. Postumius Hermesander, 206, 207, 211
Poticus, 847
Praenestini, 1107 n. 60
Praictus Li[ber?], 680
Prassitele, 1329
Priapo, 1185
Procopio, 1232, 1234
Proiectus, 680 e n. 5
Priamo, 633
Prima, 975 n. 10
Primianus, episcopus, 1123 n. 40
Primitiva, 680
Primus, 975 n. 9
Pr[i]mus Germani (f.), 974, 999
Probo, 740 n. 56, 880
Proiectus, 680
Protasio, 770, 772
Protius, 1136
Protus, martyr, 905
Prudenzio, poeta, 772, 1202
Prute, 1136
Pseudo Scilace, 64, 622
Psiche, 93
Pudens Auchusoris f., 1086 n. 65
Pufurius, 679
Pullaiena Faustina, 668
Pullaieni, gens, 665, 668 e n. 130, 671 n. 140
C. (Pullaienus) Arafrius, 666
M. (Pullaienus) Arafrius Cursor, 666, 668
C. Pullaienus Arafrius Sisenna, 668
Pullaienus Bassus, 665, 668
[Pullaienus Florentius] Celsinius Pupianus, 668
[Sex. Pullaienus Sex. f. Arn. Florus Cae]cilian[us], 662 n. 113, 666, 668
[Pullaienus] Petronianus Decimus, 668
[Pullaienus] Titinius Pupianus, 668
Pullius? Agbor, 886
Punici, 105-106, 110, 116, 131, 251, 947
Puntua, 1136
Purce, 1136
Purcius, 1136
Purpurius, 679

Qafsi, Maçigrâe pater, 1074, 1088, 1089
Qmmh, 1075
Qoudana Ibn Jaâfar, 256
Quinctius Certus, 922
[Quint]ianus, 899
Quintiliano, 1165 n. 56
Quintilii, gens, 1275
Quintillo, 880
Quiriacus, 680 e n. 4
Q[u]iuseus, Tars(i)ni pater, 1014

Rabirio, 161
Radai, 1089 n. 83
R[a]ecii, gens, 1330
P. R[a]ecius Primus, 1330-1332, 1334
Reccii, gens, 1331
Recius (?) Costans, 864
Remo, 759 n. 9, 1130
Resheph, 110, 122, 127 e n. 28
Restituta, santa, 417 n. 42
Ricoce, 861 n. 32
Rodope, 1341
Rogata, 1325
Rogatianus, 1325
Rogatisti, 1123 e n. 40
Rogatus, 640 e n. 20, 1091 n. 99
Rogatus, episcopus, 1123 n. 40
Rogatus, servus publicus, 892 n. 196
Rogatus Dini (f.), 1073, 1091
Rogatus Sa[turnini f.], 636, 638-640
Roia Titinia, 668
Roii, gens, 668 n. 130, 671 n. 140
Roma, dea, 159, 440 n. 9, 441, 450 n. 17
Romani, 59, 60, 64, 68, 76, 86, 108, 113, 119, 122, 133 n. 71, 135, 214, 227, 248 n. 41, 252, 253, 256 n. 77, 323, 325, 326, 357, 420 n. 7, 502 n. 17, 533, 554, 627, 629, 655 n. 69, 767 n. 32, 835, 920 e n. 375, 966, 1025 n. 13, 1130, 1132, 1137 e n. 24, 1157, 1166, 1195
Romanianus, 857
Romilii, gens, 1138
Romolo, 759 n. 9, 1130
Romulii, gens, 1138
Roscii, gens, 1136

Roums, 94
Rubellius Clytius, 1026 n. 13
Ruffia Marcella, 865 n. 60
Ruf(f)ii, gens, 865 n. 60
Rufus, 73, 865 n. 60
Rumenla, 1138
Rumlna, 1138
Rumina, 1130, 1138, 1139
Ruma, 1138
P. Rupilius A. f., 1042
Rusci, 1136
Ruscii, gens, 1136
Rusticanus, 770, 776, 777
Rusucurritani, 426
L. Rutilianus, 998 n. 161
Rutilii, gens, 900
Q. Rutilius [- - -], 901

Saâdieni, 244, 245
Sa[b]atan, Mau[da]çanis f., 1074, 1088, 1089
Sabinia T[ranquillina], 664
Sabino, 1120 e n. 30
Saboidi, 1086, 1087 e n. 70
Sâdrapo, 743 n. 77
Saidure, 812 n. 8
Salenses, 185-187, 188, 189, 193-195, 201 n. 56, 205-208, 211, 212, 214, 216
Sallustii, gens, 671 n. 140
Sallustio, 112, 128-130, 343, 499, 500, 891 n. 190, 1076 n. 16
L. Sallus[ti(us)], 1078, 1088
C. Sallustius C. fil. Quir. Felix, 147
Salomone, 1299
Salonina, 927
Salonino, 874, 878
Salsa, santa, 405, 412, 414, 416 e n. 41, 417 e n. 42 e 44, 418 n. 49, 436 n. 65, 1114
Salus, 651
Salus Augusti, 163, 666
Salvia Prima, 975 n. 10
Salvianus, episcopus, 647 n. 5
Salvina, 1115 e n. 11
Samaritani, 1351
Santones, 1100
Saphir, Clementis pater, 1086 n. 65
Sarapis, 1348
Sardi, 54, 947, 1137 n. 24
Sardus Pater, 832, 833, 859 n. 18, 947
Satiri, 1292, 1293, 1297, 1298
Satrius Felix, 1325
Saturnina, 1325
Saturninus, 640 e n. 20,1090 n. 91,1325
Saturninus Masopis f., 1076, 1089, 1090
Saturninus M[uthun] Isachonis f., 1075, 1089, 1090
Saturninus Panto, Caecili Felicis pater, 1091 n. 97
Saturno, 91-93, 165 n. 84-85, 166, 449 n. 14, 561 n. 8, 562, 563, 568-572, 574, 575 n. 34, 576, 579-587, 589, 590 e n. 56, 598, 599, 601, 602, 609, 619 n. 18, 623 e n. 36, 654, 658 n. 88, 662, 666, 1320, 1322, 1327-1329, 1330, 1332 e n. 62, 1333, 1334, 1338
Saturnus Acaiae Augustus, 1086 n. 69
Saturnus Augustus, 571
Saturnus Balcaranensis, 560 n. 4
Saturnus Frugifer, 587
Saturus, 640 e n. 20
Saturus Q. f., 1077 n. 18
Saturus Tertu[lli f.], 636, 639, 640
Scaevola, 1166 n. 62
Scandinavi, 1359
Scilace, 64, 106, 622, 624-625
Scilla, 742, 743, 1241 n. 3, 1261 n. 20, 1274 n. 81
M. Scribonius Nicomachus, 993 n. 131
Sebasteni, 1166 n. 62
Secundina, 680
Securitas, 83
Segeddus, 756
Segestani, 1097 n. 18
Seleucus, 1291
Selidiu, Barukis pater, 1075, 1089 e n. 85
Semerhai, 812 n. 8
Semiti, 122, 133
Semmudi, 996 n. 147
M. Sempronius Fuscus, 189
C. Sempronius Gracchus, 1190, 1192, 1196, 1204
Ti. Sempronius Gracchus, 909, 1189, 1192, 1196
L. Sempronius Senecio, 1145
Seneca, 140, 500
Seneqius Tamucaris (f.), 978 n. 29
C. Sennius C. f. Vol. Sabinus, 1046
Sentius Aper, 1336
Sex. Sentius Caecilianus, 154, 200
Septimia Odo[- - -], 651
Septimii, gens, 153, 158, 162, 749
L. Septimius Frunitus, 978 n. 32
P. Septimius Geta, 1325
T Septimius Ianuarius, 903, 908, 910-911
C. Septumii, gens, 671 n. 140

Serapide, 57, 59, 61, 158, 415 n. 33, 453 n. 32, 583, 587, 588, 515-516, 526 e n. 51, 527-529, 531-534, 884, 886
Seresto, 631
Q. Sergius Q. f. Quir. Quadratus, 896-898
Sertius, 356 n. 39
Sertorio, 892 e n. 193
[Q. Servaeus Q. f. Quir.] Macer, 1104 e n. 46, 1105 n. 53
Servilii, gens, 1268
C. Servilius Macedo, 1103 n. 43
Servio, 128, 129 e n. 42 e 44, 131, 132, 754, 1131 e n. 7, 1135
Servio Onorato, 501
Servio Tullio, 248 n. 37
Severo Cesare, 656, 659, 661, 664 e n. 117
Settimio Severo, 89, 96, 156-158, 165 n. 85, 168, 291, 318, 324, 574, 601, 657, 659, 663, 666, 668, 674 e n. 3, 675 e n. 4, 676 e n. 7, 715, 716, 728 e n. 14-15, 729 e n. 18, 730 n. 19-20, 732-734, 740, 741 e n. 62, 744 e n. 82, 745, 746 e n. 88 e 90, 747 e n. 90-91, 748, 749 n. 99-100, 870, 878, 880, 895, 897, 898, 916, 1038, 1078, 1079, 1087 n. 70, 1103 n. 43, 1141 n. 2, 1142 e n. 6, 1143-1145, 1151 n. 69, 1208 n. 1, 1320, 1321, 1323, 1325, 1334, 1338
Severi, 45, 153, 162, 163 n. 65, 264, 315, 319, 458, 589, 599, 601, 663, 686, 716, 719 n. 2, 723, 739-742, 744, 749 n. 99, 1069 n. 40, 1102 n. 37, 1320-1322, 1325, 1353
Severino, santo, 775 n. 22
T. Sextius, 659, 661, 1196
Shadrapa, 548 e n. 148
Shûbolet, 123
Sibilla, 762
Sibroar(enses), 923 e n. 392, 926
Siculi, 1097 n. 18
Sid, 832, 833, 859 n. 18, 947
Sid-Melquart, 947
Sid-Sardus Pater, 832-833, 859 n. 18, 947
Sidoni, 1341 e n. 15
Sidonio Apollinare, 1177 e n. 37
Sidonius, 1181, 1247
Siface, 245, 246, 250, 251
Sigiplosii, 1331
Siguitani, 326
Silanus, 165 n. 85
Sileno, 1297 e n. 43, 1298
Silio Italico, 112, 1332
Siliso, Ploti pater, 1024 n. 11
C. Silius C. f. Fab. Aviola, 192 n. 16, 1072 e n. 6
Silla, 921
Sillinis, Bostaris pater, 1024 n. 11
Silvano, dio, 82, 523 e n. 30, 919, 1326, 1335, 1336, 1338
Silvanus Carini f., 977 n. 28
Silvanus Domesticus, 1336, 1338
Silvinus, 192 n. 23
Simmaco, 1183
Simplicius, presbyter, 911 n. 309
Sittiani, 439, 440, 443, 1196
Sittii, gens, 440 e n. 5
P. Sittius Mugonianus, 439, 441, 442 e n. 18, 443
P. Sittius Nucerinus, 439 e n. 1, 443 e n. 25, 1196, 1198
Sôbal, 123 n. 6
Socrate, 758 n. 6
Soilonii, gens, 671 n. 140
L. Soilonius P. f. Arn. Lupus Marian[us], 662 n. 113, 666, 670 e n. 134, 671 n. 142
Sole, dio, 547
Sophonisba, 250
Sorothus, 86, 1183, 1273 n. 79, 1278
Spagnoli, 126
Spana, 993 n. 128
Spendeu, 683 n. 19
Spendeus, 683
Speratia, 683
Spes, 683
Staberii, gens, 671 e n. 140
M. Staberius Mucianus, 671 n. 141
Statia Frunita, 978 n. 32
Statii, gens, 671 n. 140
Statilius Maxsimus, 207, 211
T. Statilius Optatus, 1145
Stefano, protomartire, 770, 772, 775 e n. 25, 776 e n. 27, 777
Stefano di Bisanzio, 105
Stefanus, episcopus, 915 n. 344
Stilicone, 1118 n. 24
Strabone, 8, 106, 112, 115, 239 e n. 13, 253, 616, 622, 624, 1097, 1098 n. 20, 1189, 1190, 1193, 1195, 1202, 1213, 1346
Subultu, 123 n. 6
Suellii, gens, 671 n. 140
Sulcitani, 879, 881, 883 e n. 141, 884, 885, 887
C. Sulpicius, 882
Sulpicius Carthaginiensis, 627 e n. 2

M. Sulpicius M. f. domo Roma trib. Quir. Felix, 15, 185-187, 189, 192-195, 196 e n. 34, 197 e n. 37, 198 e n. 39, 199, 201 e n. 56, 202-204, 205-209, 211-217, 1151 n. 67
Sergius Sulpicius Galba, 200 e n. 54, 202
Suria, dea, 1321, 1338
Suria Caelestis, 1321, 1338
Svetonio, 1192, 1193
Syrii, 193, 206

Tacfarinas, 259 n. 97, 523 e n. 30, 1105 n. 54
Tacito, 154, 210, 922
C. Tadd(ius) Sabi( ), 981 n. 54
C. Tad(ius) Nic( ), 981 n. 54
Tamucar, 812 n. 8, 978 e n. 29
Tanit, 88, 128 n. 35, 561 n. 8, 586, 588, 633, 833, 1190, 1320, 1322, 1334
Tapapii, gens, 1108 e n. 65
Tarcuinius, 1016 n. 8
Tarcutius, Tarsaliae f., 1016 n. 8
Taretius, 1016 n.8
Tarpalar, 812 n. 8
Tarsalia, Tarcuti pater, 1016 n. 8
Tars(i)nius Q[u]iuse[i] [f]., 1014
G. Tarsinnius Fuscus, 1016 n. 8
Tarssinius, 1016 n. 8
Tartalasso, 812 n. 8
Tat[ai], Aimazguaris pater, 1074, 1088, 1089
Tatus, 930
[T]aurus Celeris f., 1046, 1047
Teanenses, 1039
Telephos, 176 n. 39
Tellus, 165 n. 85, 592 n. 63
Temistocle, 1122
Teodosio, 91, 665, 667, 668, 876, 897, 899, 1115, 1117, 1118, 1228 n. 19, 1232
Terentia Antonia, 1015-1017
Terentianus, 864 n. 51
Terentii, gens, 1017
C. Terentius Bassus, 192
Olus Terentius Pudens Uttedianus, 1323, 1325
Tertellius, 812 n. 8
T(ertiani), 921, 924, 925, 1068
Tertius, 1024 n. 11
Tertulliano, 90, 111, 140, 148, 575 n. 34
Tertullus, 640 e n. 20
Tert[ullus], 865 n. 61
Teseo, 633, 1177, 1278
Tetide, 633
L. Tettaienus L. f. Barcha, 1042
Teucro, 758
Thalassus, 67
Thamugadenses, 173 e n. 24
Tarrhenses, 892-895
Thibilitani, 328 e n. 34
Thigenses, 316
Thisiduenses, 1108
Thuggenses, 546 n. 135, 601
Tiberio, 61, 90, 154 n. 7, 159, 160, 165, 192 n. 24, 449 e n. 14, 456 n. 46, 535, 546, 550, 553, 599, 602, 737 n. 41, 912, 916, 1048, 1105 n. 54, 1107 e n. 58, 1107 n. 60, 1109 n. 65, 1190, 1194, 1199
Tibullo, 767, 1332
Tidditani, 328, 426 n. 34
Tigellio, 844, 1024 n. 11, 1059
Tipasenses, 406 n. 6, 436 n. 65
Tipasius, santo, 417 n. 42
Titinii, gens, 671 n. 140
Tito, 90, 156, 161, 748 n. 95, 1039, 1104, 1253 n. 44
Titonia Festa, 1039
Tolomeo, geografo, 108, 879, 888, 890, 895, 900, 901, 909, 917 n. 355, 927, 929, 950, 1094 n. 8, 1102, 1201, 1202, 1213, 1214, 1331
Tolomeo, re di Mauretania, 88, 252, 257 e n. 86, 258, 259 n. 97, 423 e n. 17, 1101 n. 34, 1218
Tolomeo IV, 1348
C. Torbanius L. f., 977 n. 27
Torbeni, 1004 n. 198
Torbenius Kariti (f.), 977 e n. 27
Torbenu, 1004 e n. 198
Torbine, 1004 n. 198
Torbini, 1004 n. 198
Torcer, 812 n. 8
Torcerus, 984
Torcerus, Disaniri pater, 984 e n. 71
Torcerus, Ietoccoris pater, 984, 999
Tornalis, 66, 811 n. 8
Torquatus (?) L. f. Honorius, 897, 898
Torvenius, 977
Torvenius, Turi pater, 977, 999
Tosuna, 812 n. 8
Traiano, 156, 158, 161, 165 n. 84, 167, 170 n. 4, 177 n. 42, 182, 187, 200, 203 e n. 62, 205, 264, 348, 349 n. 3, 350 e n. 8, 352, 354 n. 31, 355, 359, 400, 450 n. 18-19, 460, 524, 547 n. 142, 570, 715, 719, 737 n. 42, 910, 913,

915 n. 348, 898, 925, 1047, 1065, 1068, 1069 e n. 43, 1076, 1078-1081, 1082 n. 53, 1102, 1104, 1105 n. 53, 1106, 1107 n. 61, 1166 n. 61, 1180, 1252 n. 39, 1263 e n. 24, 1277, 1278
Tribunus, presbyter, 678
Tripolius, episcopus, 647 e n. 3
Tritoni, 21, 1259 e n. 3, 1260 n.7 e 10-11, 1261 n. 13 e 17, 1263 n. 23-25, 1264 n. 28 e 30, 1265 n. 32-33, 1266 n. 38, 1267 n. 40 e 43-44 e 46-48, 1268 n. 49-55, 1270 n. 57 e 59-62, 1271 n. 63-67, 1272 n. 75, 1273 n. 76, 80, 83 e 86, 1275 e n. 86 e 88-90, 1276 n. 91-93 e 96, 1277 n. 99-102, 1278
Triumpilini, 1097 n. 19
Troilo, 633
Tsibenenses, 524
Tuareg, 94
Tubmar, 812 n. 8, 977-978 n. 31
Tubmar, Silvani coniunx, 977 n. 28
Tumar, 812 n. 8, 977, 999
Tucidide, 622, 624, 625
Tullia Primula, 666
M. Tullius Cicero, 67
Q. Tullius Cicero, 67, 909
Tumila, 812 n. 8
Tornalis, 66
Tumar, Turi coniunx, 977
Turbo, 1004 n. 198
Turdetani, 1306
Turritani, 76, 77
Turus, 976, 977 e n. 25
Turus, Miaricorae pater, 974, 975, 999
[T]urus Torveni (f.), 977, 999
Tusculanus, 884 n. 153
[- - - T]usculan[us], 884 e n. 153, 887
Tusdritani, 588
[Tutel]a, 921, 924
Tyche, 744 e n. 78
Tyrii, 138, 1341 e n. 16, 1342 n. 21, 1348, 1350, 1351, 1353 n. 60

Uchitani Maiores, 325, 326, 645 e n.*, 647, 649, 650 e n. 23, 651, 653, 655, 659 e n. 97, 660 n. 102-103, 661 n. 108, 662-665, 668, 670
Ulisse, 600, 1268 n. 51, 1275 n. 90
Ulpiano, 188 n. 10, 201 n. 56, 1049
M. Ulpius Charito, 863 n. 49
M. Ulpius Maximus, 1149 n. 52
C. Ulpius Pacatus Prastina Messalinus, 199 n. 50
M. Ulpius Senecio Saturninus, 1145 n. 25
C. Ulpius Severus, 919
M. Ulpius Victor, 903, 907
Ulteii, gens, 671 n. 140
Umbonius Silo, 202 n. 60
Unnerico, 647, 1232
Urania, 1348
Urbanus Auchusoris f., 1086 n. 65
Urelio, 812 n. 8
Urrus, 812 n. 8
Ursaris, Tornalis f., 66, 811 n. 8
Urseccur Tertelli f., 812 n. 8
Urseti, 811 n. 8, 996 n. 147
Urvinii, gens, 671 n. 140
Q. Urvinius Q. lib. Callistus, 662, 666
P. Urvinius Q. f. Arn. Vitalis, 671 n. 142
Uticenses, 1107 n. 59
Uttedius Honoratus, 187-189, 195 197-205, 208, 209, 212, 213

Valens, 998
Valente, 665
Valentini, 879
Valentiniano I, 665, 772 n. 12, 897, 899
Valentiniano II, 665, 667, 668
Valentiniano III, 876
Valentinianus, 998
Valentinus, 998
Valentius, 998
[V]aleria P. f. Marianilla, 669, 670 n. 134
Valeria Silvana, 980
Valeriano, 165 n. 85, 907
Valerianus, 990, 998, 999 n. 164
Valerianus, civis dalmata, 981 e n. 53
Valerianus Verseius, 981 e n. 51
Valerii, gens, 204 n. 64, 671 n. 140, 671 n. 140, 980 e n. 42, 981, 982, 998, 999
Valerio Flacco, 499, 500
Valerio Massimo, 112
Valerii Triarii, gens, 872 n. 82
[Val]eri[us], 980
L. Valerius L. l., 872
Q. Valerius L. f. Arn. Am[a]bilis, 671 n. 142
L. Valerius L. l. Aris, 872 e n. 81-82
C. Valerius Avitus, 206, 207
M. Valerius Capito, 206, 207
C. Valerius Crispus, 1105 n. 51
Valerius Domitianus, 904, 908
M. Valerius Etruscus, 399
Valerius Euhodius, 876, 879
M. Valerius Fabullus, 206
Valerius Florus, 93, 98

Valerius Gallus, 204 n. 63, 206, 207
C. Valerius Germanus, 975 n. 15
M. Valerius Germanus, 975 n. 12, 980, 1005
Valerius Iulianus, 864 n. 51
M. Valer[ius] La[- - - ?], 980
Valerius Marcellinus, 980
Q. Valerius Martialis, 206
L. Valerius Optatianus, 1150 n. 58
M. Valerius Polio, 203, 204, 206, 207, 209, 213
Cn. Valerius Primus, 207
C. Valerius Priscianus, 980
C. Valerius Rogatus, 206, 207, 211
Val(erius) Rutilius, 908
L. Val(erius) Cornelius Saturninus, 206, 207
C. Valerius Saturninus, 206, 207
M. Valerius Bostaris f. Gal. Severus, 1107 n. 58
M. Valerius Severus, 259 n. 97, 260 n. 100
Valerius Statilius Castus, 192 n. 23
Valerius Torquatus, 920 n. 375
L. Valerius Triarius, 872 e n. 81-82, 891
Vallius Maximianus, 1152
Vandali, 45, 77, 93, 155 n. 12, 418, 686, 687, 1183, 1231, 1232
M. Varius L. f. Capito, 1046
Varrone, 176 n. 39, 892 e n. 195, 917, 1134, 1303
Varrone Atacino, 859
Venere, 119, 120, 165 n. 84, 265, 268, 280, 518, 549, 559 n. 1, 570, 590 n. 57, 591, 592 e n. 63, 599, 632, 738 e n. 49, 739 n. 49, 743, 768, 860, 861 n. 32, 1242, 1244-1246, 1260 n. 6, 1261 n. 18, 1263 n. 27, 1265 n. 32, 1268 n. 54 e 56, 1270 n. 57, 1272 n. 74, 1274 n. 80-81 e 86, 1275 e n. 86-87, 1276 n. 92 e 94 e 98, 1297 n. 42
Venere Calcidica, 160
Venerii, gens, 147
Venienienses, vicani, 1048
Vera, 985 n. 78, 987 n. 86
Vera (Besala), 985 n. 77
Verrio Flacco, 130
Verus, 986
Vespasiano, 90, 154, 155, 161, 200, 528, 737 n. 42, 738, 748 n. 95, 901, 922, 925, 1036, 1045, 1075, 1093 n. 1, 1094, 1098 e n. 24 e 26, 1101, 1103 e n. 39, 1107 n. 61, 1108 e n. 61, 1146
Vetii, gens, 671 n. 140
C. Vettius Sabinianus, 1325
Vettones, 1202
Q. Vetulenius Urbanus Herennianus (signo) Magnilianus, 478
Vibia Sabina, 896 n. 226
Vibii, gens, 671 n. 140
C. Vibius Celer, 192
C. Vibius Marsus, 561 n. 9, 1072 n. 6
Q. Vibius Q. f. Maxumus, 1046
Victor, 915 n. 344
Victoria, 165 n. 85, 601, 641 n. 22, 741 n. 66, 742 e n. 67, 744 n. 79, 748. 749
Victoria Armeniaca Parthica Medica, 163 n. 65
Victoria Augusta, 162, 163 e n. 65, 1086 n. 65
Victoria Britanica, 163 n. 65
Victoria Parthica, [Br]itannica Germanica Maxima Augusta (Caracalla), 664
Victoria Regina, 162
Victoriani, 147
Victorianus Avissensis, episcopus, 647 e n. 5
Victorinus, 67
T. Vinius Beryllus, 83, 1026 n. 13
M. Vinnicius Genialis, 600
M. Vipsanius Agrippa, 1190, 1213
Virgilio, 17, 92, 112, 499, 500, 627, 628 e n. 5, 629 n. 11, 630-634, 1135, 1139, 1362
Virgo Caelestis, 587
Viria Rustica, 599
Virtus, divinità, 440 e n 8 e 9, 441
Visigoti, 1232
Vitellio, 922, 1098
Vitenses, 879
Vitruvio, 16, 158, 362 e n. 12, 368, 369, 390 n. 54, 391 n. 54, 590-592, 609 n. 16, 515, 516, 522, 533, 543 e n. 122, 544, 546 n. 134, 553, 554, 689, 690, 693 n. 10, 1049, 1055, 1290, 1362
Vittore di Vita, 86, 93, 436 n. 65
Vittore, episcopus, 66
Vittorino, amico di Frontone, 760
Vocontius, 366 n. 21
L. Volcacius Primus, 192
Volcanus, 590 n. 57, 591, 592 e n. 63, 875-876 n. 110, 1046
Volcius Maurus, 1153
Volcius Messor, 1153, 1155, 1158-1165, 1167
Volteii, gens, 671 n. 140
P. Volteius P. f. Arn. Faustus, 671 n. 142
Q. Voltedius Optatus, 149
Volubilitani, 422, 423 n. 16
Voluntilia Prisca, 1040

[Volu]ntius C. f. Macer, 1040
Q. Vulcacius Scuppidius Verus, 200 n. 51

Walia, 1232
Wattassidi, 244, 245

Ypsitani, 916
Ythocor, 1004 n. 197
Ythoccor, 1004 n. 197
Ytthoccor, 1004 n. 197
Ytoccor, 1004 n. 197
Ytzoccor, 1004 n. 197
Yzoccor, 1004 n. 197

Zaccaria, santo, 1350
Zaïdane, 245
Zenone, 758 n. 6
Zeus, 526 n. 51, 763
Zimizes, 1331
Zonara, 112, 881, 882
Zôros, 815 n. 1, 816
Zosimo, 1118

C. +[..]+ius C. f. Col. [Sat]urninus, 907
[- - -f. A]rn. Apol[lod]orus, 671 n. 142
[- - -]nis f. Po[b.] Lucil. Iustinus, 1044
[- - -]milius Victorinus, 1145
[- - -] Rufinianus, 1077, 1088, 1090
[- - -]s Magnus, 923, 926
[- - -] Saturninus, 1077, 1078, 1088, 1090

3. Indice dei nomi moderni

Abad L. 1238
Abad Varela M., 1236
Abascal J. M., 1223, 1236
Acquaro E., 781 n. 11, 803, 812, 839
Acquati A., 1007
Aiello V., 22
Akerraz A., 22, 223 n. 9, 263, 266, 269, 274, 275, 282, 289, 291, 294, 301 e n. *, 307, 308 n. 10, 312
Alba E., 25
Alföldy G., 5-11, 55, 890, 891, 1007
Allays Y., 545, 555
Alloni R., 25
Alvar J., 807
Alvarez A., 513 n. 26
Alvisi G., 25
Amadasi Guzzo M.G., 19, 25, 555, 812, 840, 881, 886
Amburger H., 1169
Ammar S. I., 16, 25, 445-462
Amucano M. A., 17, 25, 689-702, 806
André J. M., 758 n. 7, 759
Andreoli A., 25
Angeli Bertinelli M.G., 20, 25
Angiolillo S., 25, 67, 803, 832 n. 10, 839, 846, 848, 851, 852, 854, 855, 1007
Angius V., 961
Antit A., 593
Aounallah S., 17, 25, 615-625
Apollonj B. M., 703, 704 e n. 5, 705 n. 9, 721, 724
Arca P., 13, 25, 38, 40
Arnaldi A., 83
Arnoulet M. F., 94
Arribas A., 812
Arrigoni Bertini M. G., 22
Ascari K., 139 n. *
Asili C., 25
Atzeni E., 63
Atzori M.T., 1004 n. 197, 1007
Aubet Semmler M.E., 21, 22, 803
Audollent A., 555
Aurigemma S., 159, 1242
Avigad N., 812
Azzena G., 1021 n. *

Babelon J., 420 n. 7
Bacchielli L., 22
Bacco G., 982 n. 66
Badas U., 810 n. 4
Baeza Herrazti A., 1208, 1236
Baillon M., 86
Balil A., 1007
Ballu A., 348, 354 n. 29-30, 393, 401
Balty J. Ch., 263, 282
Bandelli G., 83
Baradez J., 194 n. 31, 409, 581, 583
Baratte F., 22, 593
Barattolo A., 751
Barberio C., 403 n. 3, 405, 410
Barbulescu M., 21, 25, 1319-1338
Barnabei F., 1042
Barozzi G., 704 e n. 4, 705, 708, 709, 717, 720, 723, 726
Barreca F., 59, 624 n. 40, 625, 779 e n. 6, 803, 832 n. 10, 839, 946 n. 29, 1007, 1024 n. 11, 1025 n. 11
Barrucand M., 94
Barthel W., 322, 400
Bartoccini R., 706, 715 n. 31, 733, 743, 751
Bartoloni P., 17-18, 25, 803, 817-829, 839
Barton I.M., 516 n. 4, 555, 593, 1102
Bassignano M.S., 22, 654
Bats M., 790 n. 28, 803
Bazzoni C., 403 n. 3, 405, 410
Beaujeu J., 555, 641, 758
Becatti G., 1267
Béjaoui F., 17, 22, 677-684
Bejarano V., 757 n. 1
Bejor G., 18, 25, 843-856, 1043
Bel G., 396
Belkahia S., 20, 25, 1071-1092
Bellezza A., 22
Beltrami V., 18, 22

Beltran J., 513 n. 26
Ben Abdallah Benzina Z., 17, 22, 635-644, 1076
Benabou M., 555, 1087, 1236
Benetti E., 889 n. 176
Ben Hassen H., 90-92, 525, 555, 571, 593
Ben Lazreg N., 16-17, 25
Ben Mohamed Ben Moussa M., 25
Benseddik N., 53
Benseler G., 1008
Bérard F., 1061 n. 2
Berger Ph., 1074
Bernardini P., 839
Berthier A., 87, 103, 555, 582, 593
Bertoldi V., 1007
Beschaouch A., 89, 321-322, 426 n. 34, 531, 555, 593, 598, 639 n. 17, 653 n. 53, 659 n. 94, 662 n. 114, 677 n. *, 1078, 1082 e n. 47 e 53
Besnier M., 1051
Bianchi L., 34
Bianchi Bandinelli R., 555, 728 n. 15, 751
Bianchini M.G., 22
Biddau G., 25
Birley E., 196, 198 e n. 39, 1143, 1151 n. 67
Bitto I., 25
Bivona L., 25
Blanchard-Lemée M., 22, 353 n. 27, 1245, 1246
Blazquez Martinez J.M., 17, 20, 25, 93, 1171-1187, 1259, 1280
Boesw Ildvald E., 348
Bollini M., 25
Bonacasa Carra R.M., 753-755
Boulouednine M., 603 n. 1
Bondì S. F., 14, 25, 803, 831, 832 n. 10, 839, 840, 843
Bonello Lai M., 26, 34, 65, 886, 999 n. 163, 1007
Boninu A., 19, 26, 59, 61, 75, 1007
Bonu R., 1007
Borbein A.H., 1169
Borghesi B., 22, 31, 72
Boscolo A., 77, 1004 n. 197, 1007
Boube-Picot Ch., 260
Boube J., 22, 185 e n. 2, 186, 194 n. 31, 195 n. 32, 207, 209, 210, 216, 217
Bouchenaki M., 403 n. 1
Boucher J.P., 593
Bourlier Ch., 433, 435
Bracco V., 83, 1040, 1057
Bravo Pérez J., 1211, 1212 n. 6, 1217, 1236, 1237
Bravo Soto J., 1236
Brecciaroli Taborelli L., 82
Brisson J.B., 113 n. 7
Brizio E., 1007
Brizzi G., 13, 26, 33, 34
Brogan O., 555
Broise H., 593
Broughton T.R.S., 326 n. 27, 653
Brouquier-Reddé V., 90, 555, 609
Brown P., 1114 n. 7
Brugnone A., 753, 754
Bruhl A., 555
Buccoli A. G., 26
Buchi E., 83
Buchner E., 366 e n. 25
Bullo S., 16, 17, 26, 586 n. 45, 587 n. 47, 515-558
Buonopane A., 83
Burillo Mozota F., 803
Buttarini G., 704 n. 4

Caboni Mele F., 977 n. 27
Cabras Mara P., 991 n. 115
Cadeddu Gramigna E., 1007
Cadoni E., 68
Caerols J.J., 762 n. 20
Cagnat R., 348, 360, 432 n. 59, 538, 555, 570 n. 26, 593, 652, 755, 998 n. 161, 1007, 1143
Caillet J.-P., 102, 214
Calabi Limentani I., 1007, 1040
Caldavène A, 342
Campus A., 813
Camps G., 88, 94, 251
Campus F., 26
Campus M.G., 19, 26
Canalis V., 966 n. 11
Canfora L., 22
Cannas V.M., 813
Canto A. M., 1189
Caprara R., 14, 75, 77, 78
Caputo G., 13, 555, 694, 698 n. 23, 704 n. 5, 714, 720 n. 3, 728 n. 15, 733, 734 n. 34, 743, 746 n. 89, 747 n. 92, 753
Carandini A., 1251
Carbuccia J.L., 33 e n. 1, 331, 332 e n. 4, 333, 335 e n. 7, 336 e n. 11, 337 e n. 13, 338 e n. 14 e 16, 339 e n. 18, 340 e n. 20, 341-345
Carbuccia, de J., 332
Carcopino J., 186, 187, 198 n. 39, 199 n.

44 e n. 46, 201, 209, 210, 214-216, 243, 244, 252, 253, 258-261, 420 n. 6, 923 n. 392, 1213, 1214, 1237
Cardinali G., 72
Carlsberg N., 258
Carlsen J., 14, 15, 26, 139-151
Carrier A., 603 n. 1, 605
Carta F., 26
Carta G., 26
Carta M.G., 961 n. 1
Carton L., 86, 518, 539, 555, 576, 593, 652
Casalengo M.L., 26
Castells M., 1221, 1237
Casula F.C., 26
Catani E., 26
Catanuso C., 703, 704, 721, 722 n. 4, 734 n. 34
Cataudella M., 16, 64, 321-329
Cavada E., 83
Cazzona C., 26
Cayrel P., 103
Cecchini S.M., 804, 840
Chamorro Moreno S., 1237
Champlin E., 757 n. 3, 763
Charbonneaux J., 258
Charlier R., 582, 593
Chassagne A., 331 n. 1
Chastagnol A., 93, 96, 1007
Chatelain L., 422 n. 15
Chaves Tristan F., 21, 26, 1305-1318
Chébab M., 1339, 1343 n. 26, 1344
Cherif M., 1237
Chessa P., 13, 40
Chevalier P., 102
Chevallier R., 263, 282
Chighine M., 82, 755
Christern J., 101, 103
Christol M., 16, 20, 26, 252, 1071 n. 1, 1141-1152
Ciasca A., 26
Cicala V., 26
Cima G., 1029 n. 24
Ciurletti G., 82
Clay T., 96
Clayton Fant J., 22
Clemente G., 66, 1021 n. 1
Closa Farres J., 1237
Cocco I., 961 n. 1
Cocco M., 961 n. 1
Colavitti A.M., 19, 26, 1021-1034
Colella P., 813
Colin G.S., 308
Collart P., 1157
Collineau A., 336
Collodi P., 26
Colonna G., 559 n. 3
Colombo C., 73
Coltelloni-Trannoy A., 88
Combert Farnoux B., 555
Comella A., 67
Cominotti G., 902 n. 257
Conconi G., 23
Congiu M.V., 961 n. 1
Constans L.A., 526 n. 51, 555, 565 n. 17-18, 566, 593
Contu E., 13, 20, 21, 26, 41, 59, 61
Corbier M., 22
Corbier P., 555
Cordonnées E., 369 n. 36
Correa da Franca A., 1208 n. 1, 1210 e n. 3, 1237
Cossu A.M., 19, 26, 813, 973-1011
Cossu T., 1013 n. 1
Costa P.M., 15, 26
Courcelle P., 103
Courtois C., 347-349, 593, 619, 620
Courtois Chr., 51
Crawford M., 1315 n. 34, 1316 n. 36
Cressier P., 97
Criniti N., 22
Criscuolo L., 813
Crisponi A., 22, 31
Croso F.M., 813
Cuccuru F.M., 961 n. 1
Curado F., 1047

Dadea M., 26, 807
Dahmani S., 94
Da Passano M., 13, 26, 31-33
D'Arbaumont A., 609 n. 14
Dareggi G., 90
Daremberg Ch., 1266
Darmont J.-P., 95
Daura A., 1237
Debergh J., 22, 804
De Caprez A., 344
De Caumont A., 342
Decret M., 1237
De Creully A., 342
De Forcade A., 340 n. 22
De Gerville A., 339, 343
Degrassi A., 55
De Groot A.W., 210, 211 e n. 1
De Hoz J., 813

Deias G., 1013 n. 1
Deidda A., 1013 n. 1
De Laborde A., 343
De La Iglesia M.A., 26
Delamare A., 339, 1261 n. 19
De La Marre A., 344
De La Martinière H., 301
Delattre A.L., 652
Delavault B., 813
Del Chicca F., 67
Delfino C., 75
Delfino N., 79
Della Corte M., 1040
Della Marmora A., 1007
Deloum S., 22
Del Panta A., 1029 n. 24
Del Vais C., 26
Deman A., 1021 n. 1
Demurtas F., 1013
Demurtas S., 26, 913 n. 326
D' Encarnaçao J., 22
Deneauve J., 182, 603 n. 1,1255 e n. 51
Deniaux E., 22
Dennel R., 804
De Nove A., 341
Deonna W., 556
Depalmas A., 27
De Rosas O., 939, 943 e n. 15
Derudas P., 16, 27, 542, 556
De Salvo L., 27
Desanges J., 85, 252, 428, 647 n. 3, 653, 1080, 1213, 1237
De Slane A., 224
De Saully A., 343
Dessau H., 652, 1143 n. 15
Dettori Campus L., 1008
Deuchmann A., 101
Devijver H., 19, 215, 1035, 1060
De Villefosse H., 652, 654
De Visscher F., 1051
De Vit V., 1008
Diaz M., 1207
Didu I., 27, 34, 65
Diehl E., 683 n. 19
Djindjian F., 790 n. 28, 804
Di Stefano Manzella I., 22, 1008
Di Vita Antonino, 15, 17, 18, 27, 50, 534 e n. 78, 556, 685-687, 689 n. *, 699, 706-708, 711, 714, 716, 725 n. 6, 730 n. 19, 731, 751, 856
Divjak J., 1122 n. 36
Di Vita Evrard G., 16-18, 20, 27, 90, 93, 198 n. 42, 204, 530, 556, 1061-1070, 1071 n. 1, 1163 n. 48
Domaszewski, von, A., 1143 e n. 15
Domergue C., 304 n. 7
Donati A., 14, 16, 22, 27, 31, 65, 72, 73
Dondin-Payre M., 16, 27, 57, 331-345
D' Oriano R., 19, 27, 937-948
Doro G., 949 n. 1
D' Ors A., 56
Drecker J., 374 n. 41
Dubois Ch., 1040
Dumas A., 331 n. 1
Dumasy F., 86
Doubabin K.M.D., 1171 n. 1, 1172, 1174, 1176, 1177, 1179, 1243, 1245, 1247
Duncan-Jones R., 146, 1155
Dupont-Sommer A., 109
Dupuis X., 91
Dureau de La Malle A. J. C. A., 342
Duthoit E., 359 n. 3
Duval N., 14, 18, 22, 51, 56, 85-99, 101-104, 593, 594, 683, 1186, 1187
Duval Y., 102, 436 n. 65, 680, 681

Echeandia Barrera M., 25
Edluud I., 594
El Khayari A., 15, 27, 301-312
Ennabli A., 804
Ensoli Vittozzi S., 17, 18, 27, 704 e n. 4 e 6, 715 n. 32, 719-751
Ernout A., 1137 n. 25
Eschebach H., 1054
Ésperandieu Ém., 925, 926, 930
Espinosa V., 1223
Esteban A., 804
Etienne R., 87, 96, 263, 264, 269, 271, 275, 282, 289, 291, 296, 297
Euzennat M., 197 n. 37, 214, 261, 283, 284, 430, 603 n. 1
Ewert Ch., 1284

Fabre G., 1047
Fabrini G., 1043
Falchi M., 913 n. 326
Fadda M.A., 982 n. 66
Falchi M.P., 961 n. 1
Fantar Mh., 14, 15, 17, 21, 27, 88, 90, 105-120, 804, 1074, 1075, 1085, 1237, 1355, 1362
Fara G.F., 36, 68
Farris L., 961 n. 1
Fedele F., 804
Feissel D., 1342 n. 21

Fentress E., 94
Ferchiou N., 16, 50, 59, 463-497, 517, 519, 524, 534 n. 84, 552 n. 167, 556, 594, 1106 n. 56
Ferdi S., 403 n. 1
Fernandez I., 1239
Fernandez Garcia M.I., 1218, 1237
Fernandez Miranda M., 1237
Fernandez Sotelo E.A., 1211 e n. 5, 1228 e n. 18-19, 1229, 1233
Ferrarese Ceruti M.L., 63
Ferri S., 689 n. 1
Février J.C., 108, 1074, 1075, 1085, 1102
Février P.A., 46, 47, 101-103, 214, 314, 315, 399, 436 n. 65, 594, 681
Filigheddu P., 18, 27, 806, 809, 815, 946 n. 27
Finley M.I., 1237
Fiori A., 949 n. 1
Fishwick D., 89, 90, 154
Flaubert G., 1314 n. 55
Floriani Squarciapino M., 541, 556, 721, 732, 734 n. 34, 738 n. 48, 739 n. 52, 742 n. 69, 743 e n. 77, 744 n. 78, 751
Floris P., 27
Foddai L., 27
Fois A., 27
Fois G., 949 n. 1, 961 n. 1
Foliot P., 603 n. 1
Forni G., 1068
Fortuner B., 556
Foucher L., 556, 1073, 1248 n. 28, 1260 n. 4
Freiherr Hiller von Gärtringen F., 1169
Frend W.H.C., 103, 1112 n. 3, 1113 n. 7, 1122 n. 38
Frézouls E., 689, 813
Frongia S., 1013 n. 1
Frova A., 512 n. 22, 1008
Fuentes M.J., 813
Fulford M.G., 1231

Gabrici E., 840
Gagé J., 103, 556
Gaggero G., 20, 27, 1111-1127
Gaggiotti M., 83, 1041
Galand L., 214, 436 n. 65
Gambi L., 804
Gambioli A., 961 n. 1
Ganga S., 654 n. 68, 1013 n. 1, 1014, 1015
Ganga V., 654 n. 68
Garbini G., 513, 967 n. 11, 1025 n. 11
García y Bellido A., 1190, 1193, 1195, 1200
García Gelabert M.P., 21, 27, 1189-1206
García Iglesias L., 696 n. 19
García Moreno L.A., 1231-1233, 1237
Garnsey P., 1222, 1237
Gascou J., 82, 252, 259 n. 97, 322, 323, 325 n. 23, 419 e n. 4, 424, 425, 426 e n. 34, 427, 428 e n. 44, 429, 556, 598, 653 e n. 53, 658, 660, 661, 1073, 1082 n. 51-52, 1095, 1101, 1103 n. 41 e 45, 1104 n. 45, 1108 n. 62, 1151, 1152
Gasnault P., 432 n. 59
Gasperini E., 973 n. 2
Gasperini L., 14, 16, 18-20, 27, 54, 66, 75-79, 81-83, 753-756, 811, 813, 863 n. 45, 900, 904 n. 272, 914 n. 336, 916, 919, 991, 992 n. 117, 1008, 1013 n. 1, 1039, 1358
Gatti C., 945
Gauckler P., 86, 101, 538, 555, 570 n. 26, 593, 652, 1248 n. 28
Gebbia C., 27
Geraci G., 22
Ghalia T., 97, 98
Gharbi M., 27
Ghazi Ben Maïssa H., 15, 27, 243-261
Ghedini E.F., 17, 27, 555, 751
Giacchero M., 22
Giannattasio B.M., 27
Giannini M., 840
Giatti P., 704 n. 4, 709
Gil Mantas V., 23
Giorgetti D., 27
Glotz G., 26
Gnoli R., 512
Godet Ch., 364
Goguey R., 320 n. 33
Goldwasser O., 813
Golvin J.-Cl., 87, 140, 264
Goodchild R.G., 101
Gordillo Osuna M., 1218, 1238
Gozalbes Busto G., 1238
Gozalbes Cravioto C., 1238
Gozalbes Cravioto E., 1214, 1217 e n. 11, 1218-1220, 1225, 1231-1233
Gozlan S., 1269
Grabar A., 102, 1173
Gras M., 804
Grant M., 442
Grenier A., 1008
Grimal P., 263, 282

Gros P., 49, 181, 182, 347 n. 2, 556, 603 n. 1, 607
Grossi Gondi F., 1008
Grottanelli C., 840, 947
Gsell S., 101-103, 244, 332, 347, 348, 350 n. 5, 353 n. 26, 406, 407, 408 n. 11, 415, 436, 556, 1085, 1261 n. 19, 1262
Gualandi M.L., 851, 945 n. 22
Guarducci M., 1255
Guarniero P.E., 1022 n. 3
Guey J., 712 n. 23, 743
Guerbabi A., 8, 16, 17, 20, 27, 359-402
Guéry R., 603 n. 1
Guérin V., 603
Gui I., 102
Guidi G., 730 n. 19, 734 n. 33, 751, 753, 1272
Guigniaut A., 343
Günther L.M., 18, 27, 769-777

Habibi M., 15, 22, 223 n. 9, 231-241
Hakkert A.M., 23
Hallier G., 574, 582, 595, 603 n. 1, 607
Hammond P., 689, 691
Hamrouni M., 603 n. 1
Hanoune R., 93, 556, 593
Hanson J.A., 546, 556, 1023 n. 5
Harmand L., 201, 214-216
Harrazi N., 50
Hase H., 342, 343
Haselgrove C., 804
Hassen H.B., 17
Hatt J.J., 1008
Hautecoeur L., 594
Hayes J.W., 296-297, 1231
Herbillon A., 335, 343
Hill A., 1193
Hinard F., 15, 27
Hirsschfeld O., 1143
Hita Ruiz J.M., 21, 1207-1240
Hoffnungen Z. B., 176 n. 40
Hübner E., 19, 696, 1193
Humphrey J., 86, 142, 146

Irmscher J., 14, 18, 20, 27, 135-138, 1169
Isaac B., 313, 320
Isserlin B.S.J., 804

Jacques F., 661, 1087
Jalloul Boussaada A., 20, 27, 557
Jehasse J.L., 924-926
Jilani Guirat A., 1274 n. 81
Jiménez L.N., 21, 1259-1278
Jodin A., 243, 252, 254, 286
Joly Ch.A., 556
Joumard A., 340
Jouffroy H., 557

Kajanto I., 997 n. 152, 1008
Kajava M., 83
Kalby L., 27
Kallala N., 91
Kahn L., 556
Kenrick P.M., 529, 551, 557
Khanoussi M., 14, 16, 17, 27, 449 n. 16, 597-602, 645 n. *, 653 n. 53, 654, 662 n. 111 e 113, 677 n. *
Khelifa A., 97
Kitzinger E., 1250, 1257
Kolb F., 1222, 1238
Kolendo J., 49, 86
Kollmann V., 1048
Kornemann E., 322
Kortum F., 1130
Kotula T., 23, 49, 89, 92, 1125, 1154, 1155, 1163
Kourkomelis D., 23

Labrousse M., 103
Laconi S., 67
Lacour A., 419 n. 5
Ladjmi Sebai L., 17, 673-676
Laffi U., 1101
Laffitte-Larnaudie M., 331 n. 1
Lai M., 28
Lancel S., 94, 95, 406, 1119 n. 29
Langlotz E., 1169
Lanzillotta E., 23
Laout Ch., 103
Lapeyre G.-G., 101
Laporte J.P., 16, 28, 419-437
La Regina A., 1041
Laronde A., 23
Lassère J.M., 603 n. 1, 659, 670, 671, 1008, 1078, 1088
Lassus J., 101, 103, 347-349, 357 n. 39, 400, 584, 594, 1176, 1245
Laurand L., 210
Laureano P., 403 n. 1
Lavin I., 1250
Le Bas Ph., 343
Le Blant E., 755
Leclerq H., 654
Le Bohec Y., 15, 23, 54, 56, 64, 313-320, 980 n. 43, 1008, 1068 e n. 38

Leclant J., 22, 31
Ledda F., 23
Ledda R., 813
Ledda S., 28
Lefranc M.J.-Ph., 94
Le Gall J., 54, 608
Le Glay Auffray B.G., 28, 41, 53, 57, 60, 61
Le Glay M., 13, 32-34, 41-42, 53-57, 59-61, 72, 75, 82, 92, 180, 181, 331, 515 n. 1, 532 e n. 72, 557, 563, 569, 586, 588, 594, 609, 619, 654, 758, 767, 768
Lejeune M., 1044, 1045
Lemaire A., 813
Lemaire C., 725 e n. 6
Lenne A., 264
Lenne J., 603 n. 1, 605
Lenoir Blanchard E., 15, 28, 263, 266, 282, 301 n. *
Lenoir M., 15, 20, 28, 194 n. 30, 289, 291
Léon l'Africain J., 226, 257, 1238
Lepelley Cl., 89-91, 94, 325 n. 23, 654, 857
Lepore E., 804
Leroux P., 424 n. 21
Leroy A., 594
Leschi L., 103, 348, 594
Letta C., 83
Leurini L., 28
Leveau Ph., 49, 145, 253, 805
Levi D., 71, 73
Levi della Vida G., 945-946
Lezine A., 142, 312, 521, 557, 594, 1280
Lilliu C., 805
Lilliu G., 14, 28, 63-69, 805, 840, 958, 1022 n. 2
Limane H., 98, 301 n. *
Lipinski E., 14, 121-133
Lippold A., 1116 n. 14, 1118, 1119 n. 25
Lissia D., 28
Loddo R., 991 n. 116
Lohmann H., 350 n. 5
Lopez Melero R., 1238
Lopez Pardo F., 95, 1238
Lopez Monteagudo G., 21, 28, 757 n. 1, 1173, 1241-1257, 1280
Lorquin A., 102
Lo Schiavo F., 63, 1008
Libke M., 1022 n. 3
Luni M., 18
Lutzu N., 949 n. 1
Luzzato G.I., 72
Lyautey A., 244
Madau M., 19, 28, 805, 961-972
Maetzke G., 1008, 1016
Mafodda G., 28
Magioncalda A., 20, 28, 1153-1167
Majdoub M., 15, 20, 28, 283-287
Mahjoubi A., 59, 653
Makdoun M., 15, 28, 263-282
Malaise M., 557
Manca D., 695, 697, 699-701
Manca M., 41
Manca di Mores G., 805
Manconi D., 1060
Manconi F., 75
Manfredi L.I., 1021 n. 2
Manganaro G., 64, 83
Mann J.C., 1068, 1069 n. 41 e 43
Mansuelli G.A., 544 n. 127, 557
Marasco G., 23
Marcaccini P., 840
Marcato C., 1129
Marchetti I., 1315 n. 34
Marconi P., 840
Marec E., 1242
Marengo S.M., 83
Marica E., 28
Marica P., 28
Marin V., 1224, 1238
Marinone M., 1008
Marion J., 260, 261, 582, 595
Marquardt J., 322, 367 n. 28, 1143
Marquez Moreno C., 21, 28, 1279-1288
Marras D., 937 n.
Marsili L.F., 73
Martin J.P., 761
Martin P.M., 627
Martinet G., 254
Martins Magalhaes M., 23, 499-502
Mascarenhas J., 1208 n. 1, 1210 n. 3
Masia M.G., 28
Masqueray E., 359
Massigli R., 1264
Masson O., 22, 813
Mastino A., 5, 7, 11, 13, 14, 19, 28, 32, 34, 39-41, 53-61, 66, 75, 76, 83, 645 n. *, 654 e n. 68, 805, 840, 905 n. 278, 906, 907, 949 n. 1, 993, 1008, 1013 n. 1, 1017, 1021 n. *, 1022 n. 2, 1207, 1355, 1357, 1359, 1361
Masuri P., 28
Mattone A., 28
Maurin L., 466 n. 4

Mayer M., 9, 13, 14, 16, 22, 28, 42, 44, 81-83, 503-513, 1047, 1362
Mazard J., 420 n. 7
Mazza M., 23
Mazzarino S., 77
M' Charek A., 557, 570 e n. 26, 594, 1085
Meillet E., 1137 n. 25
Melazzo L., 753
Melida J. R., 696 n. 19
Meloni A., 961 n. 1
Meloni L., 28
Meloni P., 14, 28, 34, 56, 63, 69, 73, 75, 805, 831, 840, 880, 1008, 1021 n. 1
Menchari K., 465
Mendoza Eguaras A., 1047
Menendez-Pidal Alvarez J., 696
Mengarelli R., 1008
Mennella G., 82
Merlin A., 22, 31, 557, 595, 648, 652-653, 657, 1184
Mertens J., 629 n. 9, 1053
Mesnage J., 647 n. 6, 654
Méthy N., 767
Meunier A., 103
Michaelis B., 28
Michel F., 28
Migliorini B., 1129-1131, 1135 n. 19, 1136
Migne J.P., 1119 n. 29
Mihailov G., 42
Milanese M., 28, 34, 654 n. 68
Milburn M., 1238
Milocevic, 1048
Milvoy A., 364 n. 19
Mingazzini P., 67, 832 n. 10, 840, 937-941, 942 e n. 10, 944, 945 n. 21
Minutola M.A., 840
Mistretta P., 847
Mittman S., 813
Moliner-Violle A., 332
Mommsen Th., 55, 135, 137, 174, 985, 996 n. 147, 1143
Monceaux P., 101
Mongiu M.A., 18, 28
Montalban M., 225
Montero S., 18, 20, 28, 757-768
Monticolo R., 825 n. 26
Morales A., 1238, 1240
Moravetti A., 28, 63, 72
Morciano M.S., 16, 28, 403-418, 405, 410
Moreau Ph., 1165 n. 56
Morel J.-P., 805
Moreno M., 1238
Morestin H., 595
Morgagni G., 73
Morizot P., 23, 98
Morrisson C., 96
Moscatelli V., 1043
Moscati S., 38, 805, 832 n. 10, 840, 841
Mossa V., 14, 75, 78
Müller A., 102
Muñoz R., 1236
Muñoz Vicente A., 1238
Mura A., 974 n. 5, 976 n. 23, 980 n. 40
Mura C., 1013 n. 1
Mura M.I., 29
Mureddu D., 29, 1030 n. 32
Murineddu E.M.A., 29
Muro I., 804
Murtas R., 29

Naïmi M., 97
Naveh J., 813
Navarro J., 23
Neira Jimenez M.L., 29
Nicolet C., 54
Nicosia F., 13, 19, 29
Nieddu G., 14, 29, 805, 843
Nieddu M.R., 29
Nieddu P.P., 29
Nissardi F., 985 e n. 77, 986

Oates D., 555
Oersted P., 29
Olivier A., 564, 595
Onnis G., 20, 21
Orfila M., 804
Orlandini P., 841
Ortiz de Urbina M.E., 20, 29, 1093-1109
Ouahidi A., 15, 17, 29, 289-299

Pace B., 841
Paci G., 23, 83, 1043
Pagano M., 1039
Pagni G., 590 n. 56
Pariardini A., 961 n. 1
Pais E., 904 n. 275, 1008, 1009
Palmieri G., 13, 29, 34-39
Panciera S., 22, 42, 54, 66, 75, 813, 907
Panedda D., 815, 943, 945
Pani Ermini L., 19, 68, 77, 1008
Paoletti O., 751
Pape W., 1008
Paredes F.V., 21
Paris P., 25
Parisi Presicce C., 17, 18, 29, 703-717, 741 n. 65

Parlato S., 29, 654 n. 68
Parrish D., 1181
Pascia Caramanli Y., 725 n. 6
Paskoff R., 95
Pasquini S., 403 n. 3, 405, 410
Pasqualini A., 83
Pastor Muñoz M., 1047, 1239
Pau P., 60
Paulis G., 68, 1004 n. 197, 1009
Pazzola L., 29
Pelayo M., 1313 n. 27
Pellegrini G.B., 1129
Pena Gimeno M.J., 1047, 1050
Pennaci A., 757 n. 1
Pensabene P., 14, 15, 29, 50, 153-168, 503, 510, 513 n. 26, 557, 595, 1280, 1285, 1287, 1288 n. 40
Pera R., 16, 29, 439-443
Perra M., 19, 29, 810 n. 4, 1009, 1013-1020
Perrault C., 390 n. 54
Perron A., 86
Peruzzi E., 1139
Pesce G., 558, 847, 850-852, 855, 873 n. 91
Pétain Ph., 250 n. 46
Petitot J., 800, 805
Petretto C., 23
Petretto G., 961 n. 1
Peyras J., 92, 466 n. 4
Pflaum H.G., 322, 426, 1083 n. 54, 1087, 1108 n. 62, 1143 e n. 19, 1145 n. 25, 1147
Pianu G., 1060
Picard C., 558, 595
Picard G.Ch., 86, 88, 89, 92, 94, 97, 160, 257, 258, 263, 282, 426, 547 n. 144, 558, 595, 597, 743 e n. 74, 744, 768, 1075, 1082 n. 53, 1083, 1204, 1248, 1250
Piccinnu A., 937 n.
Pietri Ch., 54
Pietri L., 677 n.*
Piga A., 841
Piganiol A., 214, 558, 598
Pikhaus D., 92
Pili F., 813
Pinna A., 14, 75, 79
Pinna P., 22, 31
Pirredda A., 29
Pirredda S., 18, 29, 515 n. 2, 831-841
Pisano G., 949 n. 1
Pisanu M., 517 n. 9, 558
Pischedda E., 60, 61
Piso I., 1048, 1321 n. 7
Pittau M., 19-21, 29, 1129-1140
Poidebard A., 1340 e n. 8, 1341 n. 9
Poinssot Cl., 92, 426, 520, 558, 577-579, 595, 598, 640 n. 18, 653
Poinssot L., 598, 602, 648, 652, 653, 657, 1073
Polverini L., 23
Ponsich M., 223 n. 9, 226, 227 n. 25 e 27, 231-234, 237, 238, 1225, 1239
Porceddu R., 29
Porcu M.A., 841
Porrà F., 29, 34, 65, 908, 1009
Portalupi F., 757
Posac M., 1210, 1211, 1217, 1218, 1219 n. 12, 1224, 1225, 1232, 1233, 1239
Posadino G., 29
Poulsen B., 258
Prevot F., 681, 683
Pringle D., 654
Pritchard J.B., 814
Prudhomme R., 652, 1269
Puggioni G., 937 n.
Pulina G., 937 n.
Pulina P., 29
Puxeddu C., 1009

Quaranta A., 15, 29
Quilici L., 83
Quintero P., 1213, 1239
Quoniam P., 322, 537, 558, 595, 653, 1153, 1155, 1156, 1158, 1162

Raison J.-P., 805
Rakob F., 23, 144, 258, 595, 1060
Ramírez de Verger A., 758 n. 7, 761 n. 18
Ramos R., 511
Ramos y Espinosa de los Monteros, 1211
Raoul-Rochette M., 342
Rebecchi F., 29
Rebuffat R., 14-15, 29, 48, 98, 185-219, 232, 259 n. 97, 263-266, 282, 291, 308, 574, 582, 595, 921, 924, 925, 1061 n. 2, 1365
Reddé M., 320 n. 33
Regoli P., 841
Reinach S., 652
Remy B., 23
Rendic D., 1048
Renier L., 337, 338 n. 14, 359, 432 e n. 59, 434
Rey-Coquais J.P., 17, 21, 29, 1339-1354

Reynolds J., 17, 23
Ribichini S., 29, 841
Richter M., 23
Riemann O., 215
Ripoll G., 1233, 1239
Ripoll Perelló E., 1047
Ritterling E., 1068
Rizzo P., 23
Robert L., 259
Roca M., 1239
Rocchi F., 72
Rodà I., 1047
Roda S., 1044
Rodriguez Oliva P., 1240
Rodriquez Colmenero A., 81
Romanelli P., 101, 544, 558, 595, 725 n. 6, 742 n. 69, 1103 n. 39, 1183, 1184
Romero de Torres A., 1283, 1287
Roselló E., 1238, 1240
Rosenberger B., 301, 304 n. 5, 307, 312
Rosselló-Bordoy G., 813
Rossetti Favento S., 19, 20, 29
Rossi Bernardi L., 22, 31
Rossignoli C., 16, 17, 29, 515 n. 2, 524 n. 34, 559-595
Rossiter J.J., 87
Rostovtzeff M., 1252
Rouillard P., 804
Rousseau J. J., 331, 336 e n. 11
Rovelli N., 79
Rowland R.J., 23, 63, 805, 814, 986, 988, 1000 n. 167, 1009
Ruggeri P., 19, 23, 30, 34, 645-671, 1009, 1367, 1438
Ruinart D., 501
Rum G., 75
Runchina G., 67
Russu A.G., 30
Russu I.I., 1048, 1325

Saba A., 973 n. 3, 985 n. 76, 987 n. 90, 988 n. 100, 991 n. 115, 992 n. 123
Saddington D. B., 64
Sadoux E., 101, 653
Saglio Edm., 1266
Saguì L., 34
Saint Armand A., 335, 336, 340 n. 22
Saint Germain S., 347 n. 1, 349
Salama P., 16, 333, 347-358, 349, 635 n. 1, 644, 1061 n. 2, 1141, 1142 e n. 8
Saller R. P., 1148 n. 38, 1222, 1223, 1237
Salmon G., 226, 227
Salomies O., 71
Salvi D., 30
Samsaris D., 23, 1091
Sanciu A., 30
Sanders G., 23, 65, 66, 92
Sanie S., 1325
Sanna D., 30
Sanna G.A., 937 n.
Sanna N., 1009
Sanna P., 30
Sanna R., 654 n. 68
San Nicolas Pedraz M.P., 21, 30, 1280, 1289-1304
Santi Amantini L., 30
Santoni V., 14, 30, 63, 845, 937 n., 973 n. 2
Santos Yanguas J., 20, 30, 1093-1109
Sarnowski T.P., 1186, 1187, 1251
Satta A.M., 809 n.*, 815 n. *
Satta M.C., 19, 949-959
Saumagne Ch., 144, 348, 350 n. 5, 1073, 1204
Sayas J.J., 1240
Scalas G.R., 30
Scano G., 30
Scanu G., 841
Schiffmann I., 1025 n. 11
Schipani S., 21, 30, 34, 36, 1361-1364
Schlegel A.W., 1130
Schmidt J., 652
Schmitt P., 223, 1213, 1214, 1240
Schoeber A., 979 n. 36
Schulten A., 1190
Schulthess A., 1190, 362
Schulze W., 1009, 1137 n. 24, 1138
Sear F.B., 699
Sechi A., 1009
Sechi G., 961 n. 1
Secchi A., 939-940
Seeck O., 1116 n. 12
Selvatico G.P., 757
Senay M.P., 93
Sensi L ., 83
Serra G.D., 1004 n. 197, 1009
Serra L., 18, 23
Serra N., 17, 20
Serra P., 22, 30, 31
Serra R., 68
Serres A., 340
Serrano Ramos E., 1233, 1240
Sertá C.A., 23, 499-502
Sestini D., 411
Seston W., 103
Shaw D., 1087
Shaw T., 603

Sirago V.A., 17, 64, 627-634
Siraj A., 15, 30, 221-229
Slim H., 59, 140, 146, 603 n. 1
Slim L., 59, 603 n. 1
Smadja E., 89
Small D.B., 689, 691, 692, 693 e n. 12
Sznycer M., 95
Solari A., 72
Soldati F., 939, 941, 942, 945
Solin H., 5, 9, 16, 19, 21, 30, 66, 83, 1008, 1009, 1013 n. 1, 1017 n. 9, 1357-1360
Sommella P., 23, 1021 n.*, 1058
Soro G., 961 n. 1
Sotgiu G., 30, 34, 54, 65, 75, 814, 888, 894, 895, 898, 899, 916-917, 991 n. 116, 1008, 1009, 1013, 1035, 1036, 1045
Sotomayor M., 1228-1229, 1240
Soubiran J., 368 n. 32
Soult A., 340
Sourdel D., 310
Sourdel-Thomine J., 310, 311
Souville G., 88, 603 n. 1
Soyer J., 604
Spano B., 30
Spano G., 961, 978 n. 31, 984 n. 71, 985 e n. 77, 1009, 1013, 1015, 1027 n. 18
Stefani G., 805, 974 n. 6, 976 n. 22, 999 n. 163, 1001 n. 170, 1009
Stevens S.T., 87
Stiglitz A., 18, 30, 779, 807
Stucchi S., 703, 704 n. 4, 716, 719 n. 2, 731, 740
Stumme F., 126
Sulis G., 1013 n. 1
Sureda Blanes F., 1240
Susini G., 14, 30, 42, 54, 67, 71-73, 1010
Sutherland C.H.V., 1190, 1194
Sznycer M., 1025 n. 11
Syme R., 6

Tamponi P., 910
Tanda G., 63
Taramelli A., 880 e n. 123-124, 905 n. 278, 961, 1010, 1027 n. 19
Tarradel M., 231 n. 1, 234, 1225, 1239, 1240
Tazi A., 23
Teixidor J., 804, 814
Tengström E., 1126 n. 50
Terracini B., 1010
Teusch L., 322, 325 n. 23, 653
Thebert Y., 51, 564, 593, 595
Thomasson B.E., 199 n. 47
Thouvenot R., 257, 269, 275, 282
Thuillez A., 336
Thylander H., 979 n. 36, 1010
Tibiletti G., 72
Tissot C., 558, 595, 603, 620, 646, 651, 1213, 1240
Toraldo Serra N.M., 30
Tore G., 18, 30, 64, 779-807, 832 n. 10, 841, 843, 850, 1010
Torelli M., 841
Tosi G., 558, 595
Touri A., 97
Toutain J., 91, 595
Traversari G., 362 n. 12
Treziny H., 790 n. 28
Trillich W., 159
Trombetti A., 1010
Tronchetti C., 832 n. 10, 841, 843, 850, 851
Trousset P., 17, 30, 95, 451 n. 20, 558, 595, 603-613
Tylor R.L., 1010

Uberti M.L., 841
Ughi E., 30
Unger J., 1143, 1145 n. 25
Usai E., 1010
Usai M.P., 30

Vaglieri D., 1036
Vallé J., 1240
Vallespir A., 804
Valvo A., 82
Van't Dack E., 1035
Van Konterghem F., 19, 1035-1060
Vanel A., 814
Vattani A., 22, 31
Vattioni F., 18, 814-816, 873 n. 86, 946 n. 27
Vaz Da Ines J.L., 30
Vazquez A., 1240
Ventura B., 30
Vespucci A., 1363
Veyne P., 1083, 1088
Vianello G., 841
Vidal S., 72
Villada Paredes F., 23, 1207-1240, 1224-1225, 1238, 1240
Villaronga L., 1315
Villaverde Vega N., 95, 1226, 1238, 1240
Ville G., 148, 149
Vincifori D., 703, 704, 732

Vismara C., 13, 14, 30, 34, 45-52, 59, 69, 654 n. 68, 837, 841
Vittinghoff Fr., 1193
Vivanet F., 1035, 1036, 1045
Vives A., 1311
Vives J., 1047
Voisin J.L., 54
Vössing K., 15, 30, 169-183

Wagner C.G., 807
Wagner M.L., 1010
Walckenaer A., 338 n. 16, 341
Waldherr G., 30
Walker S., 23
Ward Perkins J.B., 101, 504, 534 n. 81, 558, 716, 732, 733, 751
Wasch-Klein G., 398 n. 68, 857, 1154, 1155
Wiegand Th., 1040
Wild R.A., 529 n. 64, 558
Wilamowitz-Moellendorff, von, V., 20, 1169
Wilson R.J.A., 851
Wollmann V. 1048
Wortüm F., 1130

Xella P., 23, 841

Yourcenar M., 33

Zaccaria Ruggiu A.P., 23
Zara P., 949 n. 1
Zeiller J., 652
Zetti J., 403 n. 3, 405, 410
Zimmer G., 398 n. 68
Zucca R., 14, 19, 21, 30, 34, 59, 72, 83, 645-671, 805, 807, 809 n. *, 814, 841, 857-935, 973 n. 4, 1010, 1021 n. *, 1030 n. 32

SOMMARIO

5 GÉZA ALFÖLDY, *Geleitwort*

13 *Decimo convegno internazionale di studi su "L'Africa romana". Sassari 11-13 dicembre 1992: calendario dei lavori*

25 *Elenco dei partecipanti.*

31 MARIO DA PASSANO, *Saluto*

33 GIOVANNI BRIZZI, *Saluto*

34 GIOVANNI PALMIERI, *Saluto*

38 PIETRO ARCA, *Saluto*

40 PEPPINO CHESSA, *Saluto*

41 ERCOLE CONTU, *Saluto*

42 MARC MAYER, *Saluto*

45 CINZIA VISMARA, Civitas. *L'organizzazione dello spazio urbano nelle province del Nord Africa e nella Sardegna*

53 ATTILIO MASTINO, *Ricordo di Marcel Le Glay*

63 GIOVANNI LILLIU, *Presentazione del volume:* Sardinia antiqua

71 GIANCARLO SUSINI, *L'ipogeo di San Salvatore di Cabras, archivio di segni della storia: un nuovo itinerario*

75 LIDIO GASPERINI, *Presentazione del volume*: Portotorres e il suo volto *di R. Caprara, A. Mastino, V. Mossa, A. Pinna*

Sommario

81 MARC MAYER, *Presentazione del volume:* Rupes loquentes

85 NOËL DUVAL, *Présentation des actes du colloque d'Avignon 1990*

101 NOËL DUVAL, *Présentation du volume sur les basiliques chrétiennes d'Algérie*

105 M'HAMED FANTAR, *La cité punique en Afrique du Nord*

121 ÉDOUARD LIPINSKI, *L'aménagement des villes dans la terminologie phénico-punique*

135 JOHANNES IRMSCHER, Civitas: *la storia di una nozione*

139 JESPER CARLSEN, *Gli spettacoli gladiatori negli spazi urbani dell'Africa romana. Le loro funzioni politiche, sociali e culturali*

153 PATRIZIO PENSABENE, *Gli spazi del culto imperiale nell'Africa romana*

169 KONRAD VÖSSING, *Die öffentlichen Bibliotheken in Africa*

185 RENÉ REBUFFAT, M. Sulpicius Felix *à* Sala

221 AHMED SIRAJ, *Note sur l'urbanisme de Tanger à l'époque romaine et arabe*

231 MOHAMED HABIBI, *A propos du temple H et du temple de Melkart-Héraclès à* Lixus

243 H. GHAZI-BEN MAÏSSA, Volubilis *et le problème de* regia lubae

263 MOHAMMED MAKDOUN, *Encore sur la chronologie du quartier nord-est de* Volubilis

283 MOHAMED MAJDOUB, *Nouvelles données sur la datation du Temple C à* Volubilis

289 ALI OUAHIDI, *Nouvelles recherches archéologiques sur les huileries de* Volubilis

301 ABDEL AZIZ EL KHAYARI, *Les termes* extra muros *à* Volubilis

313 YANN LE BOHEC, *L'armée et l'organisation de l'espace urbain dans l'Afrique romaine du Haut-Empire*

Sommario

321 MICHELE R. CATAUDELLA, Civitas-castellum *in area cirtense?*

331 MONIQUE DONDIN-PAYRE, *Un document cartographique inédit sur l'occupation de l'espace dans les Aurès à l'époque romaine*

347 PIERRE SALAMA, *Entrées et circulation dans Timgad (Étude préliminaire)*

359 ALI GUERBABI, *Chronométrie et architecture antiques: le* gnomon *du* forum *de* Thamugadi

403 MARIA MILVIA MORCIANO, Tipasa *d'Algeria: un esempio di pianificazione antica*

419 JEAN-PIERRE LAPORTE, *Le statut municipal de* Rusuccuru

439 ROSSELLA PERA, *Un atto di evergetismo monetale a* Cirta

445 SAMIA ILHEM AMMAR, *Réflexions comparatives sur quelques programmes d'urbanisme en Tunisie antique: l'aménagement des* fora (du Ier IIIe siècle de notre ère)

463 NAÏDÈ FERCHIOU, *A propos d'un inventaire des sites et des monuments: deux notices de villes*

499 MARICI MARTINS MAGALHÃES, CARLOS ALBERTO SERTÁ, Mapalia, *lo spazio urbano e il nomadismo*

***

503 MARC MAYER, *Los programas decorativos lapídeos de algunas ciudades del Africa Romana y la circulación de algunos materiales africanos*

515 SILVIA BULLO: *Le indicazioni di Vitruvio sulla localizzazione dei templi urbani (di Arch. I, 7, 1): il caso africano*

559 CINZIA ROSSIGNOLI, *Templi periurbani di Africa Proconsolare e Numidia: alcuni esempi*

597 MUSTAPHA KHANOUSSI, Thugga *(Dougga) sous le Haut-empire: une ville double?*

603 Pol Trousset *Organisation de l'espace urbain de* Bararus *(Rougga)*

615 Samir Aounallah, *Le fait urbain dans le Cap Bon antique (Tunisie du nord-est)*

627 Vito Antonio Sirago, *Cartagine nella descrizione di Virgilio*

635 Zeineb Benzina Ben Abdallah, *A la découverte d'une nouvelle cité sufétale en Afrique proconsulaire*

645 Paola Ruggeri, Raimondo Zucca, *Nota preliminare sul* pagus *e sulla colonia di* Uchi Maius *(Henchir ed-Duâmìs, Tunisia)*

673 Leïla Ladjimi Sebai, *Une inscription inédite dédiée à Caracalla, provenant du* forum *de* Agger *(Hr Sidi Amara, Tunisie)*

677 Fathi Béjaoui, *Quelques nouveautés de l'épigraphie chrétienne de Tunisie*

685 Antonino Di Vita, *L'urbanistica nelle città punico-romane della Tripolitania*

689 Marco Agostino Amucano, *Il complesso teatro-*porticus *di* Leptis Magna*: elementi per una decifrazione modulare dei criteri di pianificazione progettuale*

703 Claudio Parisi Presicce, *L'architettura della via colonnata di* Leptis Magna

719 Serena Ensoli, Forum Novum Severianum *di* Leptis Magna: *la ricostruzione dell'area porticata e i clipei do Gorgoni e 'Nereidi'*

753 Lidio Gasperini, *Dedica cristiana da* Sabratha *con* littera singularis

757 Santiago Montero, *Religión de la ciudad y religión del campo en el* Epistolario *de Frontón*

769 Linda-Marie Günther, *Identità civile e patronato spirituale: cittadini cristiani nell'Africa tardo-imperiale*

779 Giovanni Tore, Alfonso Stiglitz, *Urbanizzazione e territorio: considerazioni sulla colonizzazione fenicio-punica in Sardegna: 1- L'urbanizzaione e lo spazio urbano; 2- Lo spazio rurale: parametri geografici e indicatori territoriali*

809 Paolo Filigheddu, Additamenta priora ad res poenicas Sardiniae pertinentes

815 Francesco Vattioni, *Un'iscrizione neopunica da* Olbia

817 Piero Bartoloni, *L'impianto urbanistico di Monte Sirai nell'età repubblicana*

831 Simonetta Pirredda, *Per uno studio delle aree sacre di tradizione punica della Sardegna romana*

843 Giorgio Bejor, *Romanizzazione ed evoluzione dello spazio urbano in una città punica: il caso di* Nora

857 Raimondo Zucca, *Il decoro urbano delle* civitates Sardiniae *et* Corsicae: *il contributo delle fonti letterarie ed epigrafiche*

937 Rubens D'Oriano, *Un santuario di Melqart-Ercole ad* Olbia

949 Maria Chiara Satta, S'Abba Druche*: un insediamento produttivo a Bosa. Relazione preliminare*

961 Marcello Madau, *Presenze puniche e romano-repubblicane in Planargia (scavi di Tres Bios, Tinnura - NU)*

973 Anna Maria Cossu, *Iscrizioni di età romana dal Barigadu*

1013 Mauro Perra, *Nuove scoperte epigrafiche dal territorio di Samugheo*

1021 Anna Maria Colavitti, *Ipotesi sulla struttura urbanistica di* Carales *romana*

1035 Hubert Devijver, Frank Van Wonterghem, *The* «campus» *in the urban organisation of Africa and Sardinia: two examples,* Carthage *and* Carales

***

1061 Ginette Di Vita Evrard, *L'ère de Maurétanie: une nouvelle attestation*

1071 Souraya Belkahia, *Les structures politiques pré-romaines dans les cités de la future Byzacène*

Sommario

1093 E. Ortiz de Urbina - Juan Santos Yanguas, *Algunas reflexiones sobre el derecho latino en el Norte de Africa*

1111 Gianfranco Gaggero, *Le usurpazioni africane del IV-V secolo d.C. nella testimonianza degli scrittori cristiani*

1129 Massimo Pittau, *Sul significato e l'origine del toponimo* Roma

1141 Michel Christol, *L'œuvre de* C. Octavius Pudens Caesius Honoratus *en Maurétanie Césarienne*

1153 Andreina Magioncalda, *Osservazioni su un'epigrafe di* Smitthus *riguardante le curie (AE 1955, 126)*

1169 Johannes Irmscher, *Il viaggio di Wilamowitz in Libia: Ein Nachtrag*

1171 José Maria Blázquez Martínez, *El entorno de las villas en los mosaicos de Africa e Hispania*

1189 Maria Paz García-Gelabert, *La colonización romana en Hispania y Africa en época de César y Augusto*

1207 Fernando Villada Paredes - José Manuel Hita Ruiz, *El asentamiento romano de Ceuta*

1241 Guadalupe López Monteagudo, *Representaciones de ciudades en mosaicos romanos del Norte de Africa*

1259 Luz Neira Jiménez, *Mosaicos romanos con nereidas y tritones*

1279 Carlos Márquez, *Notas sobre la decoración arquitectonica del Africa romana y de la Bética en el siglo III*

1289 Maria Pilar San Nicolás Pedraz, *Mosaicos y espacio en la villa romana de Fuente Alamo (Cordoba, España)*

1305 Francisca Chaves Tristán, *Moneda y ciudad en el Sur de la Peninsula Iberica* (comunicazione scritta)

1319 Mihai Barbulescu, *Africa e Dacia. Gli influssi africani nella religione romana della Dacia*

Sommario

1339 Jean-Paul Rey-Coquais, *Tyr, métropole de Carthage et de beaucoup d'autres villes, aux époques romaine et paléochrétienne*

1355 M'hamed Fantar, *Intervento conclusivo*

1357 Heikki Solin, *Intervento conclusivo*

1361 Sandro Schipani, *Intervento conclusivo*

1365 René Rebuffat, *Intervento conclusivo*

1367 Abbreviazioni

1373 Indici

1375 Indice dei luoghi

1403 Indice dei nomi antichi

1427 Indice dei nomi moderni

Finito di Stampare nel mese di dicembre 1994
presso lo stabilimento Stef s.r.l.
Viale Elmas, 154 - 09100 Cagliari - Tel. 070/240328

Redazione
Centro di Studi interdisciplinari sulle Province Romane
Dipartimento di Storia - Università degli Studi
Palazzo Segni / Viale Umberto n. 52 / Tel. (079) 239024 / 07100 Sassari

Pubbblicazioni del Dipartimento di Storia
dell'l'Università degli Studi di Sassari

1. G. Fois, *Storia della Brigata «Sassari»*, Gallizzi, Sassari 1982.
2. A. Castellaccio, *L'amministrazione della giustizia nella Sardegna aragonese*, Gallizzi, Sassari 1983.
3. A. Boninu, M. Le Glay, A. Mastino, *Turris Libisonis colonia Iulia*, Gallizzi, Sassari 1984.
4. *L'Africa romana. 1. Atti del I convegno di studio, Sassari 1983*, a cura di A. Mastino, Gallizzi, Sassari 1984.
5. *L'Africa romana. 2. Atti del II convegno di studio, Sassari 1984*, a cura di A. Mastino, Gallizzi, Sassari 1985.
6. R. Turtas, *La casa dell'Università. La politica edilizia della Compagnia di Gesù nei decenni di formazione dell'Ateneo Sassarese (1562-1632)*, Gallizzi, Sassari 1986.
7. *L'Africa romana. 3. Atti del III convegno di studio, Sassari 1985*, a cura di A. Mastino, Gallizzi, Sassari 1986.
8. *L'Africa romana. 4. Atti del IV convegno di studio, Sassari 1986*, a cura di A. Mastino, Il Torchietto, Ozieri 1987.
9. *L'Africa romana. 5. Atti del V convegno di studio, Sassari 1987*, a cura di A. Mastino, il Torchietto, Ozieri 1988.
10***. R. Turtas, *La nascita dell'Università in Sardegna. La politica culturale dei sovrani spagnoli nella formazione degli Atenei di Sassari e di Cagliari (1543-1632)*, Chiarella, Sassari 1988.
11. G. Brizzi, *Carcopino, Cartagine e altri scritti*, Il Torchietto, Ozieri 1989.
12. J.-P. Laporte, *Rapidum. Le camp de la cohorte des Sardes en Maurétanie Césarienne*, Il Torchietto, Ozieri 1989.
13. M. Christol, A. Magioncalda, *Studi sui procuratori delle due* Mauretaniae, Il Torchietto, Ozieri 1989.
14. *L'Africa romana. 6. Atti del VI convegno di studio, Sassari 1988*, a cura di A. Mastino, Gallizzi, Sassari 1989.
15. Y. Le Bohec, *La Sardaigne et l'armée romaine sous le Haut-Empire*, Delfino, Sassari 1990.
16. *L'Africa romana. 7. Atti del VII convegno di studio, Sassari 1989*, a cura di A. Mastino, Gallizzi, Sassari 1990.
17***. R. Turtas, A. Rundine, E. Tognotti, *Università, studenti, maestri. Contributi alla storia della cultura in Sardegna*, Chiarella, Sassari 1991.
18*. *L'Africa romana. 8. Atti dell'VIII convegno di studio, Sassari 1990*, a cura di A. Mastino, Gallizzi, Sassari 1991.
19***. G. Fois, *L'Università di Sassari nell'Italia liberale. Dalla legge Casati alla rinascita dell'età giolittiana nelle relazioni annuali dei Rettori*, Chiarella, Sassari 1991.
20*. *L'Africa romana. 9. Atti del IX convegno di studio, Nuoro 1991*, a cura di A. Mastino, Gallizzi, Sassari 1992.
21***. E. Verzella, *L'Università di Sassari nel'età delle riforme (1763-1773)*, Chiarella, Sassari 1992.
22*. *La «Tavola di Esterzili». Il conflitto tra contadini e pastori nella* Barbaria *sarda. Atti del convegno di studi, Esterzili 1992*, a cura di A. Mastino, Gallizzi, Sasssari 1993.
23***. I. Porciani, M. Moretti, I. Birocchi, D. Novarese, G. Fois, L. Pepe, *Le Università minori in Italia nel XIX secolo*, Chiarella, Sassari 1993.
24***. Centro interdisciplinare per la storia dell'Università di Sassari, *Repertorio nazionale degli storici dell'Università*, Chiarella, Sassari 1994.
25*. *L'Africa romana. 10. Atti del X convegno di studio, Oristano 1992*, a cura di A. Mastino e Paola Ruggeri, Archivio Fotografico Sardo, Sassari 1994.

* Pubbblicazioni del Centro di Strudi Interdisciplinari sulle Province Romane dell'Università degli Studi di Sassari.

** Pubbblicazioni del Centro di Studi Interdisciplinari per la storia dell'Università di Sassari.

Dedicato al tema «*Civitas*: l'organizzazione dello spazio urbano nel Nord Africa ed in Sardegna», il X Convegno internazionale di studi su "L'Africa Romana" si è svolto ad Oristano tra l'11 ed il 13 dicembre 1992, con la partecipazione di oltre cento studiosi italiani, europei e nord-africani, per iniziativa del Dipartimento di Storia e del Centro di studi interdisciplinari sulle Province Romane dell'Università di Sassari, sotto il patrocinio dell'Association Internationale d'Épigraphie Grecque et Latine.

L'opera, dedicata alla memoria di un grande maestro recentemente scomparso, Marcel Le Glay, documenta l'estendersi di una rete di rapporti tra studiosi e ricercatori, che si è formata a partire dal primo Convegno su "L'Africa Romana", svoltosi a Sassari nell'ormai lontano dicembre 1983; da allora l'iniziativa del Dipartimento di Storia dell'Università di Sassari è divenuta un grande appuntamento internazionale, un momento annuale di incontro tra gli antichisti che si occupano del Nord Africa e della Sardegna e delle relazioni con le altre province romane del Mediterraneo occidentale.

«Il libro del giubileo chiude un periodo di dieci anni - scrive Géza Alföldy nella prefazione, presentando il bilancio dell'intero decennio - nel quale gli atti dei congressi de "L'Africa Romana" di volta in volta pubblicati con ammirevole rapidità sono divenati una salda parte costitutiva degli studi sull'antichità in campo internazionale».

Il volume sviluppa e discute il tema dell'urbanistica delle città del Nord Africa, con ampi confronti con la Sardegna e le altre province romane. Vengono trattati temi di archeologia, di geografia storica, di topografia, di storia dell'arte, di prosopografia, di epigrafia, di numismatica, di linguistica, di storia della letteratura, di storia del diritto, di storia militare, di storia della costituzione e dell'amministrazione, di storia dell'economia e di storia sociale.

«Noi viviamo un tempo in cui - scrive Géza Alföldy - in Europa ed anche altrove nel mondo è sempre più duro il conflitto tra nazioni e dentro le nazioni, incapaci di sviluppare una pacifica vita in comune, per gretto egoismo, per arroganza e per odio reciproco tra cittadini». «In un momento in cui in Europa si stanno manifestando sintomi di intolleranza inaccettabile - ha osservato Marc Mayer durante i lavori - è molto importante che si diano segnali concreti di universalità e di convivenza internazionale. E i convegni de "L'Africa Romana" hanno dimostrato che è possibile in Sardegna che tanti colleghi provenienti dai più diversi paesi del Mediterraneo, davanti ad un pubblico di colleghi mossi da idee costruttive, si sentano tra amici, a casa propria, tutti membri di un'unica comunità e di una cultura comune».

«La forza dell'antica Roma risiede in ciò - conclude Géza Alföldy -: essa ha potuto interessare e coinvolgere l'élite di molte nazioni al suo ideale; la grande chance per l'odierna élite intellettuale, quindi anche per gli studiosi che si dedicano all'eredità dei Romani, consiste in questo, nel fatto che attraverso i loro comuni ideali scientifici si contribuisca all'accordo tra le moderne nazioni».

Nel volume compaiono saggi di Acquaro (Roma), Ammar (Tunis), Amucano (Olbia), Aounallah (Nabeul), Barbulescu (Cluj-Napoca), Bartoloni (Roma), Bejaoui (Tunis), Bejor (Pisa), Belkaia (Tunis), Ben Abdallah (Tunis), Blazques Martinez (Madrid), Brizzi (Sassari), Bullo (Padova), Carlsen (Copenaghen), Cataudella (Firenze), Chaves Tristán (Sevilla), Christol (Paris), Colavitti (Cagliari), Cossu (Oristano), Devijver (Leuven), Di Vita (Atene), Di Vita Evrard (Paris), Dondin-Payre (Paris), D'Oriano (Sassari), Duval (Paris), El Khayari (Paris), Ensoli Vitozzi (Roma), Fantar (Tunis), Ferchiou (Tunis), Filigheddu (Sassari), Gaggero (Genova), García Gelabert (Valencia), Gasperini (Roma), Gazi Ben-Maïssa (Rabat), Guerbabi (Timgad), Günter (München), Habibi (Tanger), Irmscher (Berlin), Khanoussi (Tunis), Laporte (Paris), Le Bohec (Lyon), Lilliu (Cagliari), Lipinski (Leuven), López Monteagudo (Madrid), Madau (Sassari), Magalhães (Maracaná), Magioncalda (Genova), Majdoub (Mohammedia), Makdoun (Meknès), Marquez Moreno (Cordoba), Mastino (Sassari), Mayer (Barcelona), Montero (Madrid), Morciano (Firenze), Ortiz de Urbiña (Vitoria-Gasteiz), Ouahidi (Meknès), Neira Jiménez (Madrid), Parisi Presicce (Olbia), Pensabene (Roma), Pera (Genova), Perra (Cagliari), Pirredda (Padova), Pittau (Sassari), Rebuffat (Paris), Rej-Coquais (Dijon), Rossignoli (Padova), Ruggeri (Sassari), Ruiz (Granada), San Nicolás Pedraz (Madrid), Salama (Paris), Santos Yanguas (Vitoria-Gasteiz), Satta (Sassari), Schipani (Roma), Sebai (Tunis), Sertá (Maracaná), Sirago (Bari), Siraj (Tanger), Solin (Helsinki), Stiglitz (Cagliari), Susini (Bologna), Tore (Cagliari), Trousset (Aix-en-Provence), Van Wonterghem (Leuven), Vattioni (Napoli), Villada Paredes (Granada), Vismara (Sassari), Vössing (Aachen), Zucca (Roma).

In copertina: *Thugga* (Dougga). Il tempio dedicato alla dea *Caelestis*. Fotografia di Attilio Mastino.

L. 100.000
(i tre volumi)